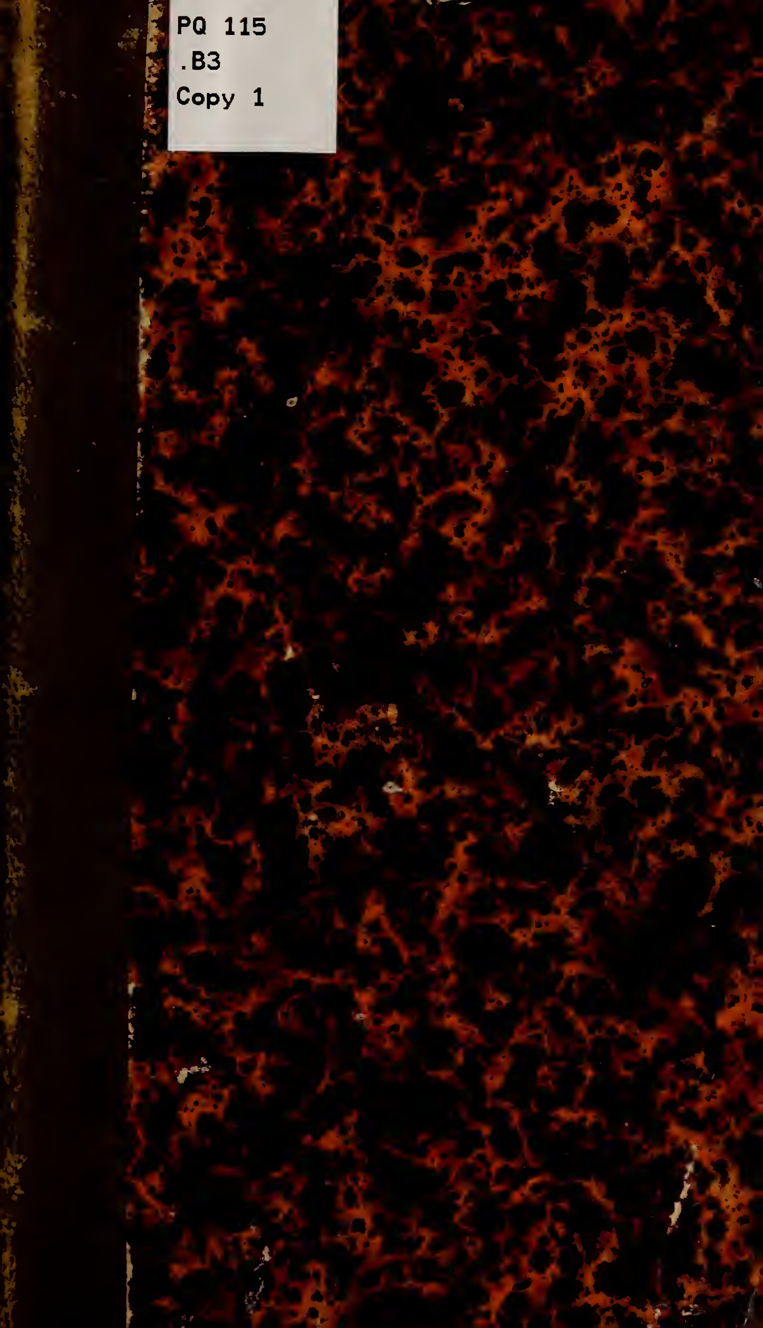
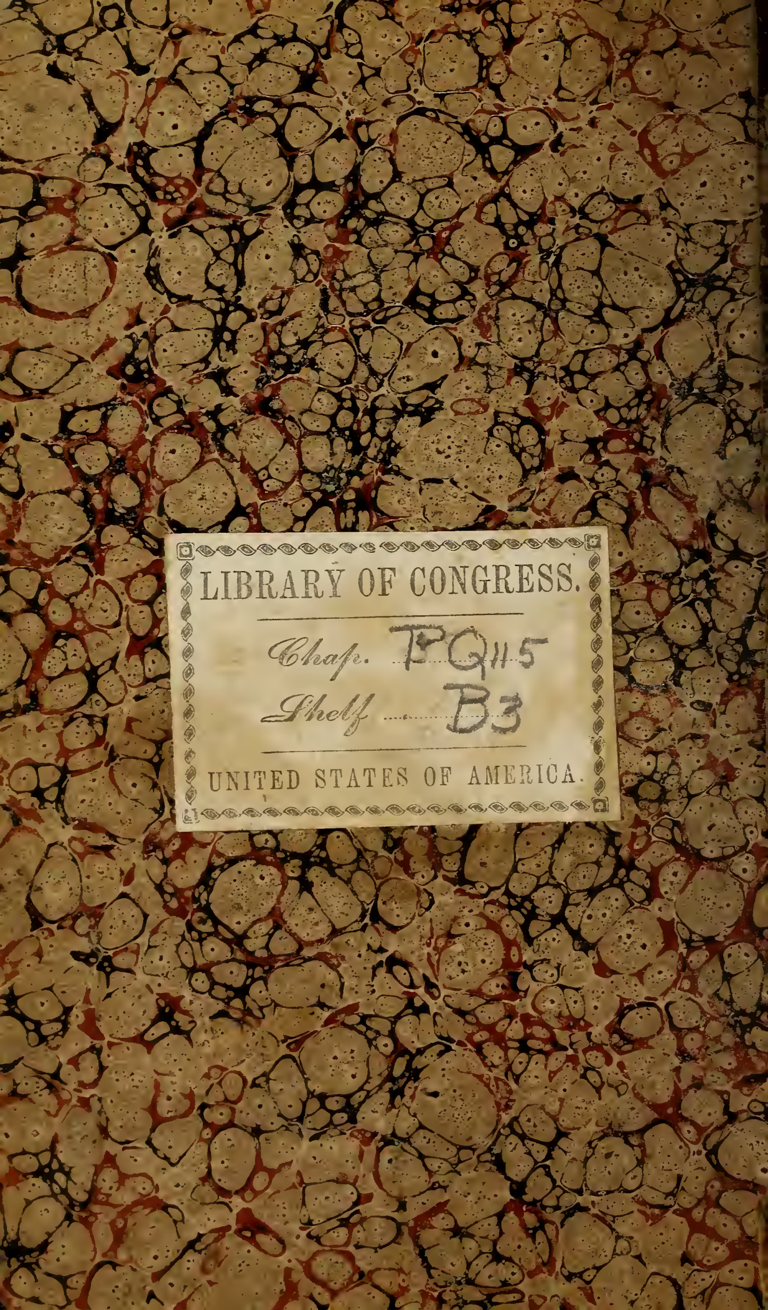

PQ 115
.B3
Copy 1



LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. PQ115
Shelf B3
UNITED STATES OF AMERICA.



LES

ÉCRIVAINS FRANÇAIS

LEUR VIE ET LEURS ŒUVRES.

DÉPOSÉ AUX TERMES DE LA LOI.

BRUXELLES. — IMP. DE Ve J. VAN BUGGENHOUDT,
Rue de l'Orangerie, 22

LES

ÉCRIVAINS FRANÇAIS

LEUR VIE ET LEURS ŒUVRES

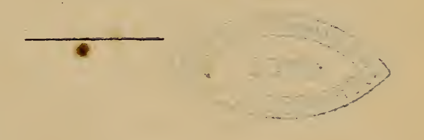
OU

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

PAR

P. BARRÈRE,

Membre de l'Université de France, de l'Académie de Paris,
ancien répétiteur et chef d'institution du Lycée Bonaparte,
ancien professeur de français à l'Académie royale militaire de Woolwich
et *Lecturer* de littérature française
à l'Institut royal de l'Artillerie de Woolwich.



LONDRES,

WILLIAMS AND NORGATE :

14, HENRIETTA STREET, COVENT GARDEN,
AND
20, SOUTH FREDERICK STREET, EDINBURGH.

PARIS,

E. DUCROCQ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
55, RUE DE SEINE, 55.

1863

PQ115
.B3

A MESSIEURS LES MEMBRES

DE

L'ASSOCIATION DES CHEFS D'INSTITUTION

DU

DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

Messieurs et chers collègues,

Un des principaux objets de votre association est d'entretenir parmi vous des rapports d'estime et d'amitié, qui tendent à rehausser les nobles fonctions de l'enseignement dont vous êtes revêtus, et de vous soutenir mutuellement, lorsque les circonstances l'exigent.

Tout le monde connaît les heureux résultats des principes que vous avez adoptés; mais nul plus que moi n'a éprouvé les bienfaits de cette association.

Parmi les membres honorables qui se sont montrés bienveillants à mon égard, j'aime à citer principalement :

M. Dastès, chef d'institution à Batignolles (Paris), officier de l'Université, dont l'amitié de vieille date ne m'a jamais fait défaut.

M. Aubert, chef d'institution à Vincennes, président de l'Association des chefs d'institution de la banlieue de Paris, chevalier de la Légion d'honneur, maire de Vincennes.

M. Carré de Mailly, chef d'institution à Paris, membre du conseil pour la section du Lycée Bonaparte.

M. Ponthier, chef d'institution à Nogent, secrétaire de l'Association des chefs d'institution de la banlieue de Paris, officier de l'Université.

M. Labrouste, directeur du collége Sainte-Barbe, président de la Société, membre du conseil supérieur de l'instruction publique, officier de l'Université, chevalier de la Légion d'honneur (1).

M. Barbet, vice-président, officier de l'Université, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Verdot, secrétaire, officier de l'Université, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Loriol, trésorier, directeur de l'École préparatoire de Marine.

M. Muron, officier de l'Université, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Michelot, officier de l'Université, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Bellaguet, ancien membre du conseil supérieur de l'instruction publique, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Maillard, officier de l'Université.

Enfin vous tous, messieurs et chers collègues, dont j'aimerais à mentionner les noms, si je ne craignais pas d'occuper un trop long espace, mais dont je garde fidèlement la mémoire, vous m'avez donné en plusieurs circonstances des preuves de votre estime et de votre attache-

(1) M. Labrouste et ces messieurs dont les noms suivent composaient le bureau de l'Association en 1852.

ment, et avez par là acquis des droits à ma reconnaissance.

C'est en souvenir de ces bons rapports et des services que vous m'avez rendus que je prends la liberté de vous offrir l'hommage de ce livre que je mets sous votre bienveillante protection.

Puisse-t-il vous être agréable et mériter votre faveur.

P. Barrère.

Charlton (Kent), 4 novembre 1862.

PRÉFACE.

J'étais professeur de français à l'Académie royale militaire de Woolwich, lorsque je fus appelé à faire un cours de littérature française à l'Institut royal de l'artillerie pour les officiers et leurs familles.

L'empressement et l'assiduité avec lesquels ces cours furent suivis, et les encouragements qui me furent donnés me fournirent une preuve convaincante de l'intérêt que mes auditeurs prenaient à ces leçons, et du goût particulier qu'ils avaient pour l'étude des écrivains français.

D'un autre côté, dans le cours de mes leçons aux *Gentlemen Cadets* de l'Académie royale militaire, j'avais eu souvent l'occasion de remarquer l'attention que mes élèves accordaient aux digressions littéraires auxquelles le sujet de ces leçons nous conduisait quelquefois.

Enfin dans les établissements de jeunes gens et de demoiselles, où j'ai enseigné notre langue, et en général dans la société que j'ai fréquentée, durant le cours de mon exil en Angleterre, j'ai partout trouvé une préférence marquée en faveur de l'étude de la littérature française. J'ai aussi trouvé, — je suis heureux de le rappeler ici, — auprès des officiers de Woolwich, et des chefs des établissements d'instruction auxquels j'ai été attaché comme professeur de français pendant plusieurs années, et, en général, auprès de mes élèves, une courtoisie et des égards qui m'ont rendu le travail facile et agréable, et m'ont fait aimer le séjour de l'Angleterre.

Toutes ces observations que j'eus occasion de faire sur le goût particulier qui se manifestait partout dans ce pays pour les œuvres littéraires de la France, m'engagèrent à rechercher le moyen de les satisfaire.

J'examinai d'abord les différents livres publiés dans ce but en Angleterre ; je ne trouvai dans la plupart que des notices biographiques incomplètes, et des morceaux de littérature détachés, sans ordre ni suite, souvent même sans discernement dans le choix ; enfin des lambeaux de nos chefs-d'œuvre littéraires, copiés d'un livre dans un autre, et que les auteurs de ces livres semblaient se disputer entre eux. Ces collections désordonnées ne pouvaient offrir au lecteur qu'une idée très-imparfaite de nos écrivains et de leurs œuvres. En même temps les livres publiés en France sur la littérature de notre pays, quoique en général d'un grand mérite, ne sont guère accessibles qu'aux intelligences spéciales. Ils sont ou trop étendus ou trop abstraits, et par conséquent peu propres à développer le goût littéraire parmi le peuple. Encore moins peuvent-ils servir aux étrangers pour la connaissance de la littérature française. Il y avait donc à combler une lacune évidente.

D'un côté, pour répondre aux dispositions favorables manifestées en Angleterre pour l'étude des auteurs français, de l'autre, pour rendre cette étude plus populaire en France, il y avait un livre à faire, un livre qui, rangeant les écrivains par ordre des temps, contînt une biographie intéressante, à la fois précise et complète de chacun de ces écrivains, une appréciation rapide et profonde des œuvres littéraires qui pût fixer le jugement du lecteur, enfin des citations des plus beaux passages de ces œuvres à l'appui de cette appréciation.

C'est ce que j'ai essayé d'accomplir en publiant *les Écrivains français.*

L'ouvrage comprendra deux volumes :

Ce premier volume contient l'histoire de la littérature depuis son origine jusqu'au commencement du XVIIIe siècle.

Le second, qui paraîtra plus tard, contiendra les écrivains du XVIIIe et du XIXe siècle jusqu'à nos jours.

Pour remplir la tâche difficile que je me suis imposée, j'ai dû souvent avoir recours aux lumières et aux conseils de mes amis. A cet égard, je dois surtout des remercîments à M. Alphonse Esquiros, si connu par ses ouvrages littéraires et si aimé du public, et à M. Louis Blanc, notre éminent historien. Tous deux m'ont fourni de précieux renseignements et des observations utiles toutes les fois que j'ai soumis mes appréciations littéraires à l'autorité de leur jugement. Je dois aussi beaucoup à la complaisance de mon ami, M. Stiévenard, *lecturer* à *King's College*, qui s'est empressé de mettre à ma disposition les livres de sa bibliothèque choisie.

Cet ouvrage, entrepris surtout en vue de mes élèves, peut donc convenir aux *Officiers* et aux *Gentlemen Cadets* qui m'en ont inspiré la première idée ; aux établissements de *jeunes gens* et de *demoiselles* dans les deux pays, soit pour l'étude

de la langue française, comme livre de lecture (*reader*), soit pour l'étude de la littérature ; enfin aux *gens du monde* qui veulent acquérir une connaissance exacte et complète des œuvres littéraires de la France.

Je me suis étudié à mettre ce livre à la portée de tout le monde et surtout à ne rien écrire qui fut de nature à blesser, sous le rapport des mœurs, les susceptibilités les plus délicates, rien, en un mot, de ce que l'on appelle en Angleterre *objectionable*, et, comme on dit en France :

La mère en permettra la lecture à sa fille.

Dans tout ce que j'ai fait, j'ai cherché surtout à être utile ; y ai-je réussi ? — Le lecteur décidera.

INTRODUCTION.

Pour comprendre la littérature d'un peuple, il faut connaître son génie, son caractère, ses mœurs, son histoire. La langue elle-même n'est qu'une efflorescence du sentiment national. Écrire l'histoire de la littérature française et négliger l'idée française, c'est oublier la racine de l'arbre dont on se propose de cueillir les fruits.

Qu'entendons-nous par ce mot, la pensée française? Il serait absurde de prétendre que les écrivains de notre pays n'ont puisé qu'à une seule source d'inspirations; dans l'ordre moral comme dans l'ordre politique, la nation a souvent changé de drapeau; les différentes époques ont eu une manière de penser qui leur appartenait; le même siècle a plus d'une fois soutenu le pour et le contre. Les grands hommes se contredisent les uns les autres en se succédant; tout cela

est vrai, et pourtant il se dégage du mouvement intellectuel de la France une tendance qui se continue. Quelle est cette tendance? Dès les premiers temps de la monarchie, un esprit frondeur, armé d'une satire enjouée, du mot pour rire, de l'allusion fine ou du quolibet hardi, poursuit les abus qui règnent dans l'Église ou dans l'État. La raison des penseurs, appuyée sur le bon sens public, regimbe contre toute autorité absolue, aussi bien en religion qu'en politique. Une philosophie tant soit peu sceptique aspire invinciblement vers le libre examen et la libre recherche, avant même que le protestantisme ait formulé son progamme. Une théorie naïve de l'égalité rappelle sans cesse aux hommes d'où ils viennent et où ils vont, avant qu'une doctrine plus éclairée réclame pour eux les mêmes droits. Un sentiment de fraternité, qui deviendra plus tard un principe, appelle sans cesse les grands au secours des petits, les forts au secours des faibles. Un vague amour de l'humanité, uni au besoin de voir la France grande et honorée dans le monde, porte les écrivains à se communiquer, sous toutes les formes, aux autres peuples. Tout cela, c'est-à-dire la protestation de l'idée contre le fait brutal, du droit contre l'usage, des lumières contre la croyance aveugle, est ce que nous appelons la pensée française.

Cette idée française ne s'est point dégagée tout de suite, elle a eu ses phases de croissance et de développement ; elle était enveloppée à l'origine dans le chaos des événements politiques et dans les langes d'un idiome qui avait besoin de se former ; après une période d'enfance, elle s'est encore cherchée elle-même pendant des siècles. Des époques successives, des génies divers, quelquefois même opposés, des courants d'opinion qui semblaient se combattre, des tentatives mêlées de succès et de revers, tout a concouru, par des voies directes ou détournées, au progrès d'une série d'idées

dans laquelle on reconnaît à toutes les périodes historiques les traits d'une civilisation puissante, quoique longtemps grossière et incomplète.

Au-dessus de ces transformations et de ces changements on peut d'ailleurs découvrir un caractère d'unité.

La littérature française proprement dite commence avec la constitution du moyen âge féodal. Sous cet éparpillement de l'autorité, alors que chaque province de France constituait un petit état militaire, il n'y avait guère place que pour les chroniqueurs. La devise du temps était : « *Faire et dire;* » plus tard l'affranchissement des communes donna à ces chroniques de la vieille France un caractère moins chevaleresque et plus démocratique.

La réformation religieuse, en sonnant le réveil de l'esprit humain, exerça sur la langue française un mouvement qui n'a point été assez remarqué. Avec Jean Calvin cessent les premiers bégaiements de l'enfance, et l'idiome revêt tout à coup les qualités qu'il devra conserver plus tard, la clarté, l'ordre, la précision algébrique. L'esprit de liberté, quoique à différents points de vue, perce l'uniforme grandeur de la synthèse catholique. Rabelais ferme le moyen âge avec un éclat de rire qui a traversé les siècles, et Montaigne ouvre aux philosophes futurs les voies escarpées du libre examen.

La renaissance des lettres grecques et latines entraîne les esprits vers le goût de l'antiquité. Le sentiment national s'altère un moment sous cette fantaisie rétrospective, mais la culture des langues mortes, la résurrection des anciens chefs-d'œuvre, développent du moins le sentiment du beau, et lorsque le temps aura, de concert avec le bon sens français, élagué les excès d'une imitation à la fois trop érudite et trop peu savante, on retrouvera la trace des services qu'ont rendus à la littérature des auteurs trop applaudis de leur vivant, trop sévèrement jugés après leur mort.

A la constitution du moyen âge qui a fait son temps, succède, de Louis XI à Louis XIV, une œuvre non moins grande et non moins nécessaire au progrès : la conversion de la monarchie féodale en une monarchie absolue. La littérature, d'accord avec la classe moyenne, seconde de tous ses efforts ce mouvement historique. Richelieu s'entoure de tous les beaux esprits de son temps et fonde l'Académie française. Louis XIV réalise la vision des astronomes : « *le soleil fixe au milieu des planètes.* » La littérature prend, sous son règne, la forme d'unité qui commence à distinguer le gouvernement. Tout se range à des règles, trop souvent même, il faut le dire, à une sorte d'étiquette souveraine qui gouverne à la fois les choses de l'esprit et les rapports administratifs du royaume. Le goût du moins se purifie avec la langue qui s'élève. Plus que tous les autres, l'impérieux génie de Bossuet imprime au grand siècle le cachet d'autorité qui doit le marquer dans l'avenir. Pascal, Corneille, Racine, Molière, Boileau, Lafontaine, Fénélon et tant d'autres apportent chacun le tribut de leurs chefs-d'œuvre au monument littéraire de ce siècle. Une telle réunion de lumières dans toutes les sphères de l'intelligence et du sentiment était de nature à éblouir. On ne s'étonnera donc point que la France se soit arrêtée quelque temps à la forme classique et à la monarchie absolue, tant une double majesté littéraire et royale semblait défier la postérité de lui enlever cette couronne de gloire.

Arrive pourtant le XVIIIe siècle qui va détruire l'œuvre du siècle précédent et fonder d'abord dans les esprits, ensuite dans les rapports des citoyens entre eux, un ordre nouveau. A l'âge de l'autorité succède l'âge de la liberté de penser. La critique va naître. L'édifice de la monarchie absolue s'appuyait, comme l'avait laissé entrevoir Bossuet lui-même, sur l'ordre religieux ; aussi c'est aux doctrines

qu'on s'attaque. De tout ce que le XVIIe siècle avait élevé, Voltaire ne respecte qu'une chose, la forme littéraire et encore il l'assouplit à ses desseins. Les philosophes Montesquieu, Buffon, D'Alembert, Diderot, Jean-Jacques Rousseau, Condorcet, répandent sur le monde entier l'idée française; les frontières politiques s'effacent et la France conquiert, jusque dans la paix, jusque dans ses revers même, une position que les brillants faits d'armes des Turenne, des Condé et des Catinat lui avaient mal assurée. Elle règne par les lumières; je ne veux point dire que cette victoire fut incontestée, je ne m'occupe ici que de la grandeur littéraire d'un siècle qui vit les rois eux-mêmes sacrifier à la philosophie et aux libres penseurs dont la France était alors le temple inviolable.

Des flancs de la révolution de 1789 sort une société nouvelle, *création originale et magnifique*, dit M. Cousin, *de l'esprit français*. A l'éloquence de la chaire succède l'éloquence de la tribune politique. La grande voix de Mirabeau n'efface point la voix de Bossuet, mais, grossie du bruit étrange des événements et des aspirations d'un grand peuple, elle agite tout, ébranle tout, et passe sur l'ancienne constitution de la France comme un orage sur des ruines.

J'ai dit que l'idée française s'était cherchée à travers les âges, j'ajoute qu'elle s'est trouvée dans les écrivains qui avaient préparé la révolution de 1789.

J'abandonne à la critique le soin de dire en quoi le présent livre diffère des autres cours de littérature française publiés en vue de la jeunesse. On y trouvera l'histoire de la civilisation en même temps que l'histoire des écrivains et des productions de l'esprit, car l'une explique l'autre. Quelques fragments détachés, précédés d'une courte et sèche biographie ne sauraient donner, surtout aux commençants, une idée juste et suffisante des progrès de la langue, ni des développements du génie français. Cette méthode, généralement

suivie, a d'ailleurs l'inconvénient grave de placer sur la même ligne des auteurs qui ne sauraient soutenir entre eux aucun genre de comparaison. Il a fallu y renoncer et adopter un ordre tout nouveau qui, sans exclure les citations tirées des auteurs célèbres, permit de les classer à leur rang et de les faire voir dans la lumière de leur siècle. Je me suis attaché à rétablir le lien sans lequel les modèles de littérature et les morceaux choisis ne sont plus que les feuilles éparpillées d'un arbre mort.

Que se propose surtout l'étudiant ou l'homme du monde en lisant un cours de littérature? N'est-ce point d'avoir un jugement sur des écrivains qu'il n'a pas le temps de connaître par lui-même, au moins dans toute l'étendue de leurs œuvres? Ce jugement demande à être appuyé sur le caractère particulier de chaque siècle littéraire et sur l'état de la société qui préside toujours à l'épanouissement des ouvrages d'art.

Ce présent volume s'arrête à la fin du XVIIe siècle; il nous a néanmoins paru utile de laisser entrevoir l'aurore du XVIIIe, et d'en détacher la grande figure de Voltaire. Les classifications par époques ne peuvent pas plus s'appliquer d'une manière absolue à l'histoire de la littérature que les classifications de genres. Au moment où Louis XIV mourait, Voltaire était né, et la réaction contre l'esprit de son règne avait commencé en France.

Il nous restera, pour compléter l'histoire de la littérature, à retracer le mouvement de la philosophie et le portrait des philosophes, J.-J. Rousseau, Diderot, D'Alembert, Condorcet et les autres qui contribuèrent avec Voltaire à fonder le règne de la raison. Avec eux nous entrerons dans le monde nouveau des idées; avec André Chénier dans le monde nouveau de la poésie.

Notre siècle n'aura-t-il pas aussi à nous fournir un grand

théâtre de faits littéraires; parlons d'abord des morts : Madame de Staël, Chateaubriand, Benjamin Constant, Lamennais, Béranger, Casimir Delavigne, Charles Nodier, Paul-Louis Courrier, Honoré Balzac, Alfred de Musset, quelle auguste phalange! Jamais la langue n'avait atteint jusque-là des notes plus élevées; mais ce qui caractérise, dès le début, les grands écrivains de notre siècle, est un style coloré, pittoresque, saisissant d'images, qui s'associe chez les uns à la mélancolique contemplation du passé, chez les autres à d'ardentes convictions libérales et à de sublimes élans vers l'avenir.

Certes, notre siècle a le droit d'être fier; il n'a rien à craindre de la comparaison avec les époques précédentes; il a innové bravement; dans la poésie lyrique, la description de la nature et la peinture de la vie, il n'a point de rival. Faut-il parler des vivants? Victor Hugo qu'on commence à mieux juger, parce que le nuage de poussière soulevé autour de lui par la critique s'abaisse de jour en jour, domine les hauteurs où le génie seul peut atteindre. Après avoir régénéré la poésie, rempli le théâtre d'une sombre lumière shakspearienne, gravé dans le roman des caractères qui défient le temps et l'oubli, étonné la tribune et laissé partout des traces de puissance, il médite peut-être encore, sur les rochers de Guernesey, quelque œuvre nouvelle de l'exil. Lamartine verse sur la poésie française un sentiment de rêverie qu'on demanderait vainement aux échos du XVIIe siècle. Sans doute, cette étoile, autrefois si brillante, a perdu quelque chose de son éclat, mais l'écrivain de ces derniers temps ne doit pas nous faire oublier en lui l'auteur des *Méditations* et de *Jocelyn*.

L'esprit de liberté fonda vers 1825 une école, d'abord rétrécie dans un petit cercle, mais qui ne tarda point à s'élargir et à rayonner sur toutes les productions de l'art.

C'est à cette école que nous devons, à des titres divers, Alexandre Dumas, Balzac, George Sand, Eugène Sue et tant d'autres. Par eux et par leurs successeurs le cœur humain, la vie intime, les mœurs des différentes classes de la société se trouvèrent plus d'une fois sondés à des profondeurs d'analyse qui n'avaient point été atteintes par les meilleurs romanciers du dernier siècle. La littérature moderne a sans doute ses qualités et ses défauts; les admirateurs du règne de Louis XIV sont libres de regretter la sobriété, le goût, l'élégance qui distinguaient surtout les écrivains de cette époque; mais qu'y faire? Cette révolution littéraire est, il faut enfin le reconnaître, une conséquence de la révolution politique qui renouvela la société. A une nation démocratique il fallait une langue libre dans ses allures, forte en couleurs, franche dans le trait et l'expression, aspirant à tout et osant tout dire.

Il est un terrain sur lequel triomphe la littérature de notre temps, c'est celui de l'histoire. Guizot, Sismondi, Thierry, Michelet ont restitué à la France ses origines, ses annales, ses traditions; ils ont donné une âme et un corps aux époques mortes.

Le grand événement auquel notre pays doit son existence politique, la Révolution française, devait naturellement tenter le zèle des historiens; Louis Blanc, Thiers, Michelet, Mignet et Lamartine, à des points de vue différents, ont illustré cette immense époque de la France libre, ce drame social, au fond duquel il y a pour dénoûment, dans un avenir inconnu, le règne de la justice et de l'humanité.

Une littérature, si riche dans le passé et dans le présent, offre, à coup sûr, elle-même un vaste champ à l'historien. M. Villemain a déjà répandu sur ce sujet les lumières d'un esprit fin et délicat. Il a été suivi de plusieurs autres, dont

les travaux figureront un jour dans nos études. Qui ne s'intéresserait à l'histoire d'une langue et d'une littérature qui embrasse, de siècle en siècle, des horizons si variés, qui a célébré tour à tour les splendeurs chevaleresques du moyen âge, les gloires d'une hiérarchie puissante, les grandeurs éphémères de la monarchie et l'avénement du peuple dans les affaires de l'État?

C'est cette histoire que nous nous proposons aussi d'écrire sous une forme plus accessible à la jeunesse. Ceux qu'attire surtout le sentiment du beau trouveront dans l'analyse et les citations des chefs-d'œuvre de notre littérature une source d'admiration bien légitime; ceux qui s'intéressent encore davantage au développement des idées puiseront dans les doctrines des écrivains d'abondants sujets de réflexions. Enfin, est-il un homme instruit en Europe qui puisse demeurer étranger de nos jours à la littérature d'un peuple dont l'influence se rencontre dans toutes les directions historiques? La France a bien moins fait dans le monde par le poids de ses armes que par le rayonnement de la pensée. Ce sont ses écrivains plus encore que ses hommes d'État et ses hommes de guerre qui ont franchi les frontières naturelles, effacé les distances et réuni les temps dans cette grande fraternité européenne qu'on appelle la civilisation.

LES

ÉCRIVAINS FRANÇAIS

OU

L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

CHAPITRE PREMIER.

Préliminaires.

1° ORIGINE DE LA LANGUE FRANÇAISE. — 2° LA LANGUE ROMANE. — 3° LA LANGUE D'OC. — 4° LA LANGUE D'OIL.

1°

ORIGINE DE LA LANGUE FRANÇAISE.

Racines de cette langue. -- Les peuples qui contribuèrent à sa formation. — Idiome celtique. — Langue latine. — Langue tudesque. — Efforts inutiles des Romains pour faire disparaître la langue celtique.—Influence du latin. — Recherches de quelques linguistes modernes. — Lien de parenté entre la langue latine et l'idiome celtique. — Tentative infructueuse des Francs pour imposer leur langue. — Persistance de la langue celtique.

Il en est des langues et des littératures comme de l'histoire, laquelle, dit M. Louis Blanc, « ne commence et ne finit nulle part. »

Pour trouver les racines de la langue française, il faut remonter aux races humaines qui ont occupé successivement le sol des Gaules.

Ces races peuvent se réduire à trois principales : *les Celtes*, — *les Romains*, — *les Francs*.

Je néglige d'autres rameaux dont l'influence est aujourd'hui effacée.

Chacune de ces races a déposé une langue sur le théâtre de son occupation et de ses conquêtes.

Les *Celtes* ou Gaulois ont planté dans l'ancien territoire des Gaules l'idiome celtique; les *Romains* y ont greffé la langue latine; les *Francs* y ont déposé le langage tudesque ou théostique.

On a cru pendant longtemps que les Romains en s'installant dans les Gaules, à la suite des victoires de Jules César, avaient fait disparaître la langue celtique. Cette opinion, quand on l'examine de sang-froid, semble au moins peu probable. La conquête, même prolongée, change difficilement les mœurs du peuple conquis; encore moins saurait-elle balayer la langue. Il faut juger des faits anciens par les faits de l'histoire moderne. L'occupation des Indes par les Anglais et celle de l'Algérie par les Français n'ont point du tout effacé les dialectes indigènes. Des siècles et des siècles passeraient sans doute sur la tête des vainqueurs et des vaincus sans qu'un pareil résultat, peu désirable d'ailleurs, fût atteint. Des monuments certains nous affirment que la langue latine s'était fort répandue dans les villes des Gaules; elle y florissait même dans des académies dont l'histoire a perpétué le nom et illustré le souvenir. Mais tout porte à croire que l'idiome primitif s'était conservé dans les campagnes sous l'administration romaine. Les recherches de quelques linguistes modernes ont donné à cette conjecture l'autorité qui lui manquait encore. Ils ont démontré que beaucoup de racines de la langue française, qu'on avait cru provenir du latin, descendent en ligne directe de l'idiome celtique. Il était aisé de s'y tromper, car la langue latine et la langue celtique étant deux filles du sanscrit, elles avaient conservé l'une et l'autre quelques traces de leur origine.

L'influence de Rome et même celle de la Grèce sur

les destinées littéraires de la Gaule ont été considérables; nul ne songe à le nier. Mais il ne faut point accorder à l'invasion des idées étrangères, une puissance qui irait contre la nature même des choses, ni contre les lois bien connues de l'histoire. Le latin, quoique généralement parlé dans les villes, n'avait point balayé le vieil idiome celtique. Quand les Germains arrivèrent dans la Gaule du ve au vi^e^ siècle, ils y trouvèrent donc deux dialectes, peut-être même en sus un patois gallo-romain, qui s'était formé de la réunion des deux langues et des deux races.

Les Francs avaient une littérature, une poésie, un idiome à eux. On a retrouvé des fragments de leurs chants populaires. Il est probable qu'ils voulurent d'abord imposer leur langue au théâtre de leurs conquêtes; mais il est plus facile de soumettre les hommes par les armes que de les asservir à la forme de leurs idées, surtout quand on est barbare et qu'on n'a soi-même d'autre supériorité que celle de la force.

2°

LANGUE ROMANE.

Sa formation. — Ses progrès. — Des monuments de cette langue. — Efforts de Charlemagne pour en arrêter le cours. — Recueil des vieux chants nationaux des Germains. — Faveur accordée aux lettres latines par Charlemagne. — Quelle était l'idée du règne de ce roi. — Comment il entrait dans la politique de Charlemagne de combattre la langue vulgaire et de créer l'unité d'idiome. — Son impuissance à réaliser cette idée. — Comment la langue romane prévalut malgré tout.

Du mélange de ces trois idiomes — la langue celtique, le latin et le tudesque — se forma un quatrième produit qu'on a appelé la langue romane. Cette dernière langue, ou, pour mieux dire, ce patois, s'était déjà fort répandue au viiie siècle dans la Gaule, et même dans

une partie de l'Espagne et de l'Italie (1). Sous le règne de Charlemagne, l'idiome roman avait prévalu comme idiome vulgaire. Ce que les historiens n'ont peut-être pas assez remarqué, ce sont les efforts de ce grand homme pour réagir contre les progrès, ou, en d'autres termes, contre l'invasion d'un dialecte qu'il regardait sans doute avec mépris. D'un côté, il fit réunir les vieux chants nationaux des Germains, et éleva ainsi une sorte de monument posthume à la langue tudesque ; de l'autre, il chercha surtout à faire refleurir les lettres latines. Ne trouvant pas d'hommes instruits dans son pays, il en fit venir de l'étranger. Avec leur concours, il s'efforça de sauver la grammaire latine de l'oubli dont elle était menacée par le déluge de l'idiome vulgaire.

Pour comprendre la conduite de Charlemagne dans cette circonstance, il faut se reporter à l'idée de son règne. Cette idée était celle-ci : élever un rempart contre la barbarie. Il avait cru y réussir en faisant alliance avec la papauté. Or, il faut se souvenir que la langue latine était la langue de l'Église. Tout ce que l'empereur faisait pour relever cette langue devait donc tourner au profit de la domination factice et violente qu'il avait imposée à la plus grande partie de l'Europe. Son édifice politique à deux têtes avait besoin d'être couronné par l'unité d'idiome.

Ce long règne ne fut d'ailleurs, d'un bout à l'autre, qu'une tentative persévérante pour relever les ruines de la civilisation romaine et pour les opposer comme une

(1) Les premiers monuments de la langue parlée dans les Gaules après l'invasion des barbares méritent peu qu'on s'y arrête, car c'est une altération assez légère, du moins quant aux racines de la langue latine. Un de ces monuments est le serment de Louis le Germanique, en 842. Je me demande, d'ailleurs, si ces fragments, curieux au point de vue de l'histoire et de la linguistique, donnent une idée bien exacte du patois qui avait alors cours dans le pays. Il faut se souvenir que la langue officielle devait alors différer beaucoup de la langue commune.

digue aux courants mêlés des diverses races germaniques. Il répudia la langue romane comme la langue de la barbarie. Né sous la dynastie franque, cet idiome bâtard faisait partie d'un ordre de choses auquel Charlemagne comptait bien superposer son génie, l'autorité sans limites de son vaste empire et la majesté renaissante des formes latines.

En cela pourtant il se trompait. Ce qu'il prenait pour un patois était le germe d'une langue; aussi tous les efforts de l'énergie humaine furent-ils impuissants à arrêter les progrès de l'idiome roman. Si informe qu'il fût, cet idiome, né de la corruption de la langue celtique, du latin et du tudesque, était dans les besoins de la nation. Il prévalut par la force des instincts populaires. La langue latine était morte avec le monde latin, et l'on ne pouvait pas plus retenir les sociétés modernes dans cette forme inanimée qu'on ne put empêcher, dans l'âge suivant, la constitution féodale de briser l'unité rêvée par Charlemagne.

Il nous reste maintenant à tracer d'une manière rapide l'histoire des développements de la langue romane.

A peine né, cet idiome vulgaire se divisa en deux rameaux : l'un qui florissait dans le midi de la France, l'autre qui appartenait aux provinces du Nord.

Le premier de ces rameaux reçut le nom de *langue d'oc*, le second prit celui de *langue d'oil* (1).

A la langue d'oc se rattache la littérature des anciens troubadours; à la langue d'oil se rapportent les chants des anciens trouvères (2).

(1) Ce nom vient du signe de l'affirmation dans ces deux langues, *langue d'oc* (*hoc*), *langue d'oil* (*hoc illud*), de même qu'on a dit de l'italien langue de *si* et de l'allemand langue d'*ya*.

(2) Les mots *troubadour* et *trouvère* ont la même signification et dérivent du même mot *trouver;* ils ne diffèrent que dans la prononciation de la lettre *v*, que l'on prononce encore aujourd'hui *b* dans le patois du midi de la France, *trouba* (trouver).

Nous verrons bien lequel de ces deux dialectes a été vraiment le berceau de la langue française.

3°

LANGUE D'OC.

Causes de la prépondérance de la langue du Midi, ou langue d'oc. — Influence de la classe bourgeoise au XIe siècle. — Effets de l'organisation du pouvoir féodal. — Les châteaux-forts sont de véritables académies. — Poésie des troubadours. — Influence des femmes sur cette littérature. — Galanterie française. — Cours d'amour. — La chevalerie en Gascogne et en Provence. — Influence de la littérature provençale en Italie. — Dante et Pétrarque. — Caractère religieux de la poésie des troubadours. — L'amour, principale source de l'inspiration poétique. — La bravoure célébrée par le chant. — Bardes de Chilpériç. — Chanson de Roland. — Cycle d'Arthur et de Charlemagne. — Ce que dit un troubadour des idées de son temps. — Genres littéraires des troubadours. — Caractère de cette littérature. — Sa fin tragique. — Comment le latin s'était maintenu. — A qui nous devons la conservation des auteurs classiques. — Ce qui resta de la langue romane.

L'idiome du midi arriva bien plus vite que celui du nord de la France à un certain degré de splendeur. La langue d'oc avait déjà une prosodie, une grammaire, une littérature dans un temps où la langue d'oil bégayait encore des accents informes. Il nous faut rechercher les causes d'une telle différence dans le développement que reçurent alors les deux branches de l'arbre roman.

Sous tous les rapports, les populations du midi étaient alors beaucoup plus avancées que celles du nord de la France. Elles étaient sorties les premières de l'espèce d'anarchie dans laquelle le démembrement de la monarchie carlovingienne avait plongé les trois quarts de l'Europe. Dans les villes s'était formée une classe moyenne qui avait conservé sa liberté, et quelques réminiscences des institutions romaines. Là vivaient en-

core les municipalités qui avaient disparu dans le nord sous l'ébranlement de la conquête. Dès le XIe siècle, la classe bourgeoise du midi était nombreuse, riche, et aspirait à se gouverner elle-même.

L'organisation du pouvoir féodal lui-même, quoique semblable pour la forme à ce qui existait dans les autres contrées de l'Europe, — des duchés, des comtés, des marquisats, — ne présente point, comme dans le Nord, les traits sombres et menaçants de la barbarie. Les châteaux-forts étaient des rendez-vous de beaux-esprits, quelquefois même de véritables académies où l'on discutait de littérature, de philosophie et d'histoire. Mais c'est surtout à l'influence des femmes qu'il faut rapporter l'état de civilisation auquel était parvenu le midi de la France. Leur commerce éclairé avait poli les mœurs, et la grande considération dont elles jouissaient avait créé le sentiment de la galanterie française, avant même que la France proprement dite existât. Le désir de leur plaire donna un but, un charme et un encouragement particulier à la culture des lettres. L'institution des cours d'amour était leur ouvrage. De l'an 1150 à l'an 1200, il existait déjà dans le midi de la France un assez grand nombre de ces tribunaux de cœur présidés par des dames, qui étaient appelées à juger en dernier ressort les matières de sentiment. Les *tensons* se soumettaient à de telles académies féminines. Un code contenait des lois de l'art d'aimer et servait d'arbitre dans les jugements rendus. Deux avocats défendaient chacun leur partie ; des peines étaient infligées, et le troubadour condamné s'y soumettait par honneur. De semblables institutions étaient bien faites pour cultiver la délicatesse des mœurs poétiques.

Il s'agit maintenant de déterminer le caractère de cette littérature. La poésie provençale s'exerçait sur deux grands sujets de composition, l'héroïsme et l'amour. La bravoure telle que l'ont idéalisée les troubadours du

moyen âge était protectrice de la justice et de la faiblesse. L'amour était la divinisation de la femme.

Cette poésie n'était elle-même que l'expression plus ou moins fidèle de la France chevaleresque, — j'entends la France des provinces méridionales. La chevalerie fut le fruit des efforts essayés, dès les premiers temps de la monarchie franque et continués de siècle en siècle, pour convertir la force brutale en une vaillance éclairée qui protégeât les droits des individus désarmés, l'enfant, la femme, le pauvre.

Il fallut de grandes forces pour exécuter un tel plan; ces forces, on les demanda à la religion et à l'amour. Le phénomène de la chevalerie se manifesta vers le même temps, avec des formes plus ou moins variées, chez toutes les nations de l'Europe; mais nulle part elle n'atteignit à un tel degré de développement précoce que dans le midi de la France. Il se forma tout aussitôt une poésie nouvelle, qui fut l'organe de cette institution généreuse. Ce fut aussi de la Provence et de la Gascogne que les premiers troubadours passèrent vers la seconde moitié du XIIe siècle, en Italie. Leur idiome fut adopté, leur poésie fit fortune au delà des monts; et à la beauté qui lui était propre, la littérature provençale joignit alors le mérite assez rare d'avoir envoyé quelques-uns de ses rayons sur la terre où devaient naître Dante et Pétrarque.

Le caractère religieux de la littérature des troubadours se trouve épars dans divers genres de poésie. Quelques pièces sont néanmoins frappées d'une manière toute spéciale par le cachet des croyances chrétiennes; ce sont celles qui excitaient les populations du moyen âge à s'enrôler dans les croisades.

L'amour était considéré, dans toute la Provence, comme la source la plus noble et la plus morale de l'inspiration poétique, de la gloire et de la vertu; c'était donc une nécessité pour un poëte d'être amoureux. Il

fallait bien que la société professât, à cet égard, les mêmes idées que les troubadours, car, autrement, elle n'eût point goûté des compositions dont le sujet semblerait aujourd'hui monotone. Il régnait dans les classes aristocratiques une galanterie toute chevaleresque qui se trouvait en harmonie avec le caractère des chants provençaux, et qui en assura le succès. La poésie des troubadours n'était donc point une rêverie sans rapport avec les mœurs, et une telle association d'idées nous explique, à elle seule, l'influence que cette littérature exerça sur la civilisation du midi de la France.

Le sentiment de bravoure avait été célébré dès les premiers temps de la monarchie française. Chilpéric I[er] avait fait revivre à sa cour l'institution des anciens *bardes*. Longtemps après, on retint encore la coutume de ne point livrer de combat, que dix ou douze grosses voix n'eussent chanté, de toutes leurs forces, la fameuse chanson dite de *Roland*, afin d'animer les troupes par le récit des hauts faits d'armes de ce héros imaginaire. C'était là une des principales fonctions des anciens bardes gaulois, et, plus tard, d'autres poëtes, nommés *fatistes*. Ces derniers composaient, comme les bardes, de petits poëmes qui se chantaient divisés en chœurs. On avait d'autant plus de goût pour ces sortes d'hymnes guerriers que le poëte y mêlait plus souvent des traits piquants contre le vice et des éloges de la vertu. D'abord, le récit des batailles était écrit en vers, dans un latin plus ou moins corrompu ; mais, plus tard, les traditions du *cycle d'Arthur et de Charlemagne* passèrent, avec les noms des anciens paladins, dans la poésie provençale. Les troubadours chantèrent, en outre, leurs propres exploits, ou ceux de leurs contemporains. L'un d'eux nous traduit naïvement les idées de son temps, quand il s'écrie : « Nul homme n'est prisé quelque chose tant qu'il n'a pas reçu et donné beaucoup de coups. »

On connaît maintenant le caractère de la poésie à la-

quelle la langue d'oc servit d'instrument. Nous devons aussi dire quelques mots des principaux genres littéraires que cultivaient les troubadours. Ils ont souvent employé le nom commun de *vers* pour désigner un très-grand nombre de leurs compositions. Mais, d'autres fois, ils ont distingué, et il faut distinguer après eux, les différents types de cette poésie qui a conservé, à travers les âges, une valeur historique.

Il y avait d'abord *la chanson*, qui devait toujours être divisée en couplets, le plus souvent au nombre de cinq ou de six. L'amour ou la louange en faisait d'ordinaire les frais.

Le *plang* était une complainte composée de grands vers.

Le *tenson* était un dialogue dans lequel deux interlocuteurs défendaient, tour à tour, par couplets de même mesure et en rimes semblables, leurs opinions contradictoires sur diverses questions d'amour, de chevalerie et de morale.

Les *sirventes* étaient des pièces satiriques, généralement divisées en couplets.

Les *pastorelles* étaient des églogues dialoguées.

La *ballade*, la *ronde*, étaient des chansons destinées, comme leur nom l'indique, à embellir et à animer la danse. Le plus communément la *ballade* avait un refrain, et ce refrain, formé par le vers qui commençait la pièce, ou seulement par les premiers mots de ce vers, était répété plusieurs fois dans chaque couplet.

L'*aubade* était un chant d'amour dans lequel le poëte exprimait, en général, le bonheur qu'il éprouvait, et ses regrets, causés par le lever de l'aube matinale, de quitter l'objet de sa tendresse.

Dans la *sérénade*, au contraire, l'amant gémissait de l'attente du soir. Le caractère distinctif de ces deux sortes de pièces était un mélange de sentiments gracieux et de mélancolie naïve.

Outre cela, les troubadours composaient des *nouvelles*, sorte de petits poëmes, dans lesquels ils retraçaient, le plus souvent, des anecdotes galantes relatives aux seigneurs, aux chevaliers et aux dames.

A la fin de leurs poésies les troubadours plaçaient généralement une petite pièce de vers appelée *tornadas*, et qui était un renvoi.

Ils écrivaient aussi des romans en vers et en prose. La langue d'oc était évidemment un produit de la décomposition du latin, mais on y remarque les rudiments des langues modernes, l'article, la rime, la mesure syllabique des vers. Les allures en sont vives et originales. C'est une forme animée dans laquelle se reconnaissent aisément les traits d'une civilisation joyeuse, brillante et ornée de toutes les parures de la jeunesse. Ce qui lui a manqué, c'est un poëte de génie qui la consacrât par une œuvre monumentale, comme fit Dante avec l'idiome vulgaire de l'Italie. Les troubadours provençaux ont du feu, de l'imagination, de la verve; mais, à quelques nuances près, ils se ressemblent entre eux. Leur poésie, quoique empreinte d'un caractère de beauté, est moins l'expression du génie individuel que la voix mélodieuse d'une époque et d'une société chevaleresque.

On ne peut nier que la littérature provençale n'ait exercé une influence sur le développement de l'esprit français; ce n'est pourtant pas du rameau de la langue d'oc que sortit, comme nous allons le voir, la langue qui est aujourd'hui écrite et parlée en France. La littérature des troubadours fut, en effet, coupée dans sa fleur par un événement dont l'histoire a conservé un pénible souvenir. Je parle de la croisade contre les Albigeois, qui eut lieu sous le règne de Philippe-Auguste.

A la voix d'un pape, Sylvestre III, les races du nord de la France se précipitèrent sur les populations du midi. On accusait ces derniers de *manichéisme*. Il faut entendre par là une doctrine qui affirme l'existence de

deux principes égaux et coéternels, le dieu du *bien* et le dieu du *mal*. La croisade contre les Albigeois prit le caractère révoltant de toutes les guerres de religion au moyen âge. Le carnage fut immense. Des provinces entières se trouvèrent saccagées, et le rameau de la langue d'oc, déjà couronné de beaux fruits littéraires, disparut comme noyé dans le sang qui coulait à flots.

Ce rameau étant supprimé, il ne restait plus dans le royaume de France que la langue latine et la langue d'oil.

La langue latine était, comme nous l'avons dit, la langue officielle de l'Église. Ce qui avait contribué, dès les premiers temps de l'invasion, à la maintenir dans les Gaules, c'est que les prêtres la retinrent toujours dans les prières et les offices religieux. Les Francs eux-mêmes furent donc obligés de l'apprendre. Elle était cultivée, autant du moins que le permettaient ces âges de barbarie, dans les monastères. Chaque abbaye avait, dès l'origine, une bibliothèque, et un moine pour en prendre soin.

C'est aux copistes et aux gardiens de ces bibliothèques claustrales qu'on doit la conservation de quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Des critiques modernes ont pourtant reproché, et avec raison, aux anciens moines d'avoir mutilé, défiguré et laissé perdre beaucoup des trésors littéraires que le hasard avait mis entre leurs mains, après le déluge des barbares. Ce qu'il en restait devait néanmoins suffire pour inspirer aux érudits le mépris de l'idiome vulgaire. Aussi, durant quelques siècles, l'étude de la langue et de la littérature latine fut-elle un obstacle très-sérieux aux développements de la langue et de la littérature nationales. La poésie française ou vulgaire passait alors pour une élégante distraction ; tandis que les œuvres écrites en latin étaient les seules qui pussent prétendre à une gloire solide. Les beaux esprits dédaignaient donc d'envelopper leurs pensées

dans le patois informe désigné sous le nom de langue d'oil, et qui était bon tout au plus pour la conversation.

C'est pourtant de ce second rameau du dialecte roman, de cette langue d'oil si négligée à l'origine, que devait se dégager, par une série de progrès et de transformations successives, ce qu'on nomme aujourd'hui la langue française.

4°

LANGUE D'OIL.

Influence du mouvement des croisades sur le développement de cette langue. — Les prédicateurs s'en servent pour prêcher la croisade. — Résultat de la croisade contre les Albigeois. — Conséquences de la constitution de l'esprit féodal en faveur de la langue d'oil. — Ce que produisit l'arrivée des Normands au xe siècle pour cette langue. — Résultat de l'affranchissement des communes. — Jongleurs. — Trouvères. — Leur principale occupation. — Sujets de leurs chants. — Chansons de geste. — Comment elles furent composées. — La caverne du chevalier Roland. — Influence des idées chevaleresques sur l'organisation militaire. — Épopées. — Du génie épique en France. — Ce qui a manqué principalement aux poëmes épiques du moyen âge. — Conclusion.

On peut se faire une idée de la langue d'oil par le patois wallon qui se parle encore à cette heure dans les campagnes de la Belgique, et qui, je dois le dire, n'est rien moins qu'harmonieux. Il serait superflu de rechercher dans l'histoire les premières traces de l'idiome; mais on n'a peut-être pas assez remarqué l'influence qu'exerça sur le développement de la langue d'oil le mouvement des croisades. Les prédicateurs qui cherchaient à pousser les populations du nord de la France vers la terre sainte, étaient le plus souvent obligés de faire usage de l'idiome rustique pour être mieux compris de leurs auditeurs. La réunion des diverses provinces sous les mêmes enseignes devait, d'ailleurs, con-

tribuer, par le contact et le frottement des divers dialectes locaux, à enrichir le vocabulaire commun. La croisade contre les Albigeois elle-même, quoique regrettable au point de vue de l'humanité, ne laissa pas que d'être favorable à l'essor de la langue d'oil et de l'esprit français proprement dit, en stimulant, par l'exemple des troubadours, la verve rude et paresseuse des trouvères.

Je dois signaler un autre grand fait politique dont l'influence ne saurait être révoquée en doute : c'est la constitution du régime féodal; l'organisation de la force en fiefs plus ou moins indépendants les uns des autres, eut pour conséquence d'expulser les derniers restes de la civilisation latine que Charlemagne avait voulu faire renaître. A un certain point de vue, c'était un retour vers la barbarie; mais la France devait traverser cette période ténébreuse pour y trouver son caractère national, ses mœurs, sa langue; on pourrait dire, pour s'y retrouver elle-même.

Quoique plusieurs des seigneurs féodaux fussent des évêques ayant le droit de lever des troupes, de rendre la justice et d'exercer, en un mot, toutes les fonctions du gouvernement, il n'en est pas moins vrai que le système général de la féodalité amena la prédominance de l'élément civil sur l'élément religieux. Cette dernière circonstance ne pouvait que tourner au profit du développement de l'idiome vulgaire. Derrière les châteaux-forts entourés de fossés, de pont-levis et de sentinelles, s'installa ce qu'on appelle encore aujourd'hui *l'esprit gaulois*, et comme tout se tient dans l'histoire des progrès de la civilisation, cet esprit devait inventer un instrument; — la poésie française devait créer la langue française.

L'arrivée des Normands, au xe siècle, troubla d'abord le travail de formation que commençait à subir l'idiome vulgaire; mais ce fut pour l'enrichir ensuite et le frapper d'un cachet plus distinct. Les vainqueurs s'assimi-

lèrent la langue des vaincus, et là aussi ils laissèrent la trace de leur conquête.

N'oublions pas non plus l'affranchissement des communes, sous Louis le Gros. En créant pour la classe moyenne des conditions toutes nouvelles de bien-être, d'industrie et de liberté, les chartes communales ouvrirent à la bourgeoisie les sources de la prospérité qui conduisent à celles de la science. On vit alors naître dans le commerce une population intermédiaire, qui, isolée de toutes les réminiscences latines, devait opposer aux traditions du clergé et à l'épée des seigneurs féodaux, la franche originalité de ses coutumes, de son parler et de ses tendances envahissantes.

Les premiers poëtes du Nord, connus sous le nom de jongleurs et de trouvères, allaient en vrais pèlerins, de château en château. Ils étaient reçus avec magnificence. Les aventures de la vie errante leur fournissaient souvent le sujet des chansons qu'ils composaient en l'honneur des dames. Sous une forme plus rude, le caractère général de leurs poésies différait très-peu, par le fond, du thème favori des troubadours. Ils chantaient surtout l'amour et la guerre.

Ce qui étonne, c'est de trouver, à une époque très-ancienne, des épopées chevaleresques d'une grande étendue. Il ne faudrait, d'ailleurs, pas croire que ces épopées, ou, pour leur donner leur vrai nom, *ces chansons de geste*, aient été composées tout d'une haleine par le même auteur. Quelques érudits se sont demandé si l'Iliade et l'Odyssée d'Homère n'étaient point formées de chants détachés qu'un rapsode habile aurait réunis et recousus ensemble; ce qui est une hypothèse pour les monuments de l'antiquité grecque devient presque une certitude pour les monuments littéraires du moyen âge, quand on fait attention à la différence des styles qui s'y trouvent confondus.

On a divisé ces épopées par *cycles*, c'est-à-dire par

époques. Nous nous bornons à signaler les romans en vers du *cycle carlovingien* et ceux de la *table ronde* (1).

La Gaule et la Bretagne étaient les deux grands centres de composition pour les *chansons de geste*, qui se répandirent ensuite sur le sol de l'Italie. Les romans du *cycle* de *Charlemagne* ou d'*Arthur* firent surtout fortune en Toscane. On y montrait une caverne qu'on disait être le sanctuaire où le chevalier Roland fut gratifié de la qualité d'invulnérable. Ces fictions passèrent, dès le XIIIe siècle, dans la vie civile ; on prit l'habitude de se donner le nom des héros imaginaires, chantés par les poëtes. Ce qu'il importe surtout de faire observer, c'est que les idées chevaleresques, qui étaient l'âme de ces productions épiques, exercèrent une grande influence sur l'organisation militaire et sur les mœurs du moyen âge. L'esprit d'imitation ne s'attache pas moins aux aventures fabuleuses qu'aux actions réelles et historiques.

La France n'avait pas encore de langue, qu'elle avait déjà des épopées. Ceci peut sembler un démenti à l'opinion commune, qui veut que les Français n'aient point le génie épique ; mais il faut se hâter de dire qu'à ces productions, écloses dès l'aurore du moyen âge, il a manqué tout ce qui a fait vivre les poëmes primitifs de l'antiquité : un idiome assez formé pour défier les vicissitudes du temps, un génie poétique, aux traits saillants, et une société, sinon assez avancée, du moins assez homogène et assez maîtresse de ses inspirations, pour joindre à la peinture des mœurs les sentiments indélébiles du cœur humain.

(1) Il suffira de nommer les titres des principales épopées chevaleresques : *la Chanson de Roland* ou de *Roncevaux*, *le Roman des Loherains*, *le Brut*, *le Clerc de Caen*, *le Chevalier* ou *Lion*, etc., etc. Il n'y a plus que les archéologues littéraires et les historiens qui consultent en France ces sources, très-curieuses du reste, de notre littérature nationale.

Le moment est venu de sortir de ces généralités pour nous attacher à des œuvres d'un caractère plus individuel. Les traits principaux de la langue d'oil et de la littérature du Nord étant indiqués, nous suivrons mieux, de siècle en siècle, le développement de cet idiome et de cette littérature sur les différents types qui la représentent. On connaît l'usage des bornes milliaires ; les écrivains de chaque époque seront pour nous comme des signes indicateurs, qui nous serviront à mesurer l'espace et le progrès sur la route du temps.

CHAPITRE II.

XIIe et XIIIe siècles.

1° LES POÈTES. — 2° LES FABLIAUX. — 3° LES HISTORIENS VILLEHARDOUIN, JOINVILLE.

1°

LES POÈTES. — LE ROMAN DE LA ROSE.

Langue latine. — Langue vulgaire. — Abélard. — Allégorie. — Définition de l'allégorie. — Sujet du *Roman de la Rose*. — Personnages symboliques. — Vogue dont ce poëme jouit au moyen âge. — Traces de ce succès. — Ce qu'est aujourd'hui pour nous ce roman. — Guillaume de Lorris. — Jehan de Meung.

Quoique les hommes instruits et tous ceux qui visaient à la célébrité littéraire continuassent de préférer la langue latine à l'idiome vulgaire, quelques-uns d'entre eux ne dédaignaient point, dans leurs moments de loisir, d'essayer les cordes un peu roides de la lyre gauloise.

M. de Rémusat, dans son excellente histoire d'Abélard, nous dit que ce grand docteur, non moins célèbre par sa science que par ses malheurs (1), avait composé quelques chansons dans le dialecte populaire. Cet esprit indépendant et persécuté avait sans doute pressenti les avantages que pouvait offrir une langue vivante.

Mais je me hâte d'arriver à un monument plus précis de notre littérature, *le Roman de la Rose*. *Le Roman de la Rose* est un poëme allégorique. Marmontel a cru définir ce genre de fiction, en disant :

L'allégorie habite un palais diaphane.

La définition s'applique pourtant assez mal au *Roman de la Rose*, car l'allégorie y habite souvent un palais fort obscur et fort peu transparent, du moins pour les yeux des lecteurs modernes.

Il suffira d'indiquer le sujet du poëme ou du roman.

L'auteur suppose s'être endormi un jour de printemps. Que faire en dormant, *à moins que l'on ne songe*. Il rêve donc qu'il se promène dans une prairie, au milieu de laquelle il voit un beau jardin entouré de murailles. La porte de ce jardin lui est ouverte par *Oyeuse* (l'oisiveté), et il aperçoit alors *Déduit*, maître du jardin,

(1) Abélard était né au bourg de Palais, près de Nantes, en 1079, d'une famille noble. Il eut pour maîtres le *nominaliste* Roscelin et le *réaliste* Guillaume de Champaux. Il ouvrit une école à l'âge de vingt-deux ans ; il réunit à Paris plus de trois mille auditeurs. Il combattit les doctrines du *réalisme* et du *nominalisme* avec succès et acquit une grande réputation. Tout le monde connaît ses amours avec Héloïse et l'atroce vengeance du chanoine Fulbert. Abélard se réfugia dans l'abbaye de Saint-Denis et se fit moine, tandis qu'Héloïse se retirait au couvent d'Argenteuil, où elle prit le voile. Abélard, cependant, sortit plus tard du couvent et reprit son enseignement ; mais, à cause de la hardiesse de ses opinions, il fut l'objet des persécutions de ses ennemis. Accusé d'hérésie et condamné par le concile de Sens, il allait se justifier à Rome et passait par le monastère de Cluny ; il s'y arrêta et, sur les exhortations de l'abbé de ce monastère, Abélard se décida à y passer le reste de sa vie. Il y mourut en 1142.

dansant avec les Ris et les Jeux, qui forment sa cour. Au milieu du jardin s'élève un rosier tout chargé de fleurs. Comme l'annonce le titre de l'ouvrage, ce rosier joue un aussi grand rôle dans le roman que le même arbuste dans le conte bien connu de *la Belle et de la Bête*. Cueillir une rose, n'est pas toujours chose facile, — je ne parle point des épines, — je parle des obstacles que la nature elle-même n'a point prévus. Au moment, en effet, où l'auteur se propose de cueillir une de ces fleurs, à peine entr'rouverte et plus belle encore que toutes les autres, l'*Amour* qu'il n'avait pas aperçu jusque-là, sort d'une embuscade et lui décoche plusieurs flèches, lui criant de se rendre. Il obéit et présente son cœur avec sa liberté à celui qu'il vient de reconnaître pour maître. L'*Amour* consent à l'instruire en échange de cet hommage. Alors commence une lutte entre l'auteur et les personnages symboliques, tels que *Danger*, *Malebouche*, *Félonie*, *Bassesse*, *Haine*, *Avarice*, qui gardent le mystérieux rosier avec autant de soin que le dragon de la fable veillait sur la toison d'or. Cependant, après bien des efforts et des essais infructueux, il parvient à cueillir la rose, objet de tous ses désirs, et alors le rêve finit.

Il est difficile aujourd'hui de s'expliquer la vogue dont jouissait, au moyen âge, *le Roman de la Rose*. Le succès fut pourtant immense, et l'on retrouve la trace de ce succès dans les écrits, les sculptures et les tapisseries de nos aïeux. On aime à croire que les contemporains voyaient dans cette nouvelle mythologie des allusions, peut-être même des portraits qui se rapportaient à des personnages réels. De là une source d'intérêts qui s'est fermée pour nous, avec le temps. Ce roman dont nous avons perdu la clef, n'offre désormais que de froides allusions, des sentiments alambiqués et des vérités morales qui n'ont évidemment pas le mérite de la nouveauté. Ajoutez à cela un sentiment de galanterie comme

on la comprenait alors, des descriptions sans fin, des subtilités scolastiques ou cléricales, une vague recherche du mysticisme à côté de détails très-réels et même prosaïques, une pointe de satire, quelques idées hardies pour le temps, et vous aurez *le Roman de la Rose*, ou du moins ce qui nous en reste. Comme toutes les œuvres qui attaquent les vices et les abus de la société, il attira des persécutions à ses auteurs; comment, par exemple, des traits comme celui-ci auraient-ils trouvé grâce auprès des rois et des seigneurs de ce temps :

Les hommes se rassemblèrent,
Un grant vilain entr'eux eslurent
Le plus ossu de quanqu'ils furent
Si le firent prince et seigneur.

Ce monument, curieux au point de vue de l'archéologie littéraire, n'est d'ailleurs point un roman, comme le titre voudrait l'indiquer : c'est une allégorie. Ce genre faux florissait au moyen âge; il convient aux adolescents et aux peuples jeunes, qui n'envisagent encore la vie et le le monde moral qu'à travers des images, des symboles et des types de convention (1).

Cette ennuyeuse allégorie de plus de vingt-deux mille vers est l'ouvrage de deux auteurs, Guillaume de Lorris et Jehan de Meung, surnommé Clopinel ou le Boiteux. N'allez d'ailleurs pas croire que ces deux auteurs aient collaboré ensemble, — comme nous disons aujourd'hui, — à une œuvre de si longue haleine; non, ils se sont succédé. L'inventeur, Guillaume de Lorris, vivait du

(1) *Le Roman de la Rose* peut être considéré comme un traité de l'art d'aimer. La rose, si difficile à cueillir, est la femme que l'on aime et que l'on n'obtient qu'à travers mille difficultés. *Il n'y a point de rose sans épines;* ce proverbe, qui est surtout vrai dans *le Roman de la Rose* et dans la vie ordinaire, n'est pas absolument juste en botanique. Il y a une certaine espèce de roses blanches qui n'ont pas d'épines, mais aussi elles n'ont pas de parfum.

temps de saint Louis, et il mourut vers 1260. Le succès de ce poëme fut tel, qu'il excita chez un autre le désir de le continuer. Cet autre était, comme nous l'avons dit, Jehan ou Jean de Meung, qui, au moment où mourut Guillaume de Lorris, naissait dans la petite ville de Meung-sur-Loire, près d'Orléans, vers le milieu du XIIIe siècle. On ne sait presque rien de sa vie, sinon qu'il étudia l'astrologie, la géométrie, l'alchimie, l'histoire naturelle et les autres sciences plus ou moins occultes qui florissaient de son temps. Ses contemporains lui donnèrent le titre de *père de l'éloquence*, et J. Marot le nomme l'*Ennius français*. Ce fut, dit-on, sur la demande de Philippe le Bel, qu'il donna une suite au *Roman de la Rose*. Les satires contre les moines, les prêtres et les femmes lui firent des ennemis jusques après sa mort. Nous voudrions pouvoir ajouter que les beautés de son poëme lui firent autant d'amis ou d'admirateurs parmi les hommes de goût; mais la seconde partie du *Roman de la Rose* est inférieure à la première, sous le rapport de l'esprit et de la grâce.

2o

LES FABLIAUX.

Les fabliaux, expression de la malice française. — Rutebeuf. — Parallèle de ce poëte avec Homère. — Sa misère. — C'est au clergé qu'il s'attaque. — Où l'on peut trouver les racines de Voltaire. — Distinction entre les trouvères et les philosophes. — *Roman du Renard.* — Quel en était l'objet. — Par quoi se distinguent les fabliaux.

Boileau a dit que: « Le français, né malin, créa le vaudeville. » Cette malice perçait déjà dans les *fabliaux* qui eurent tant de vogue en France, durant tout le XIIIe siècle.

Le plus célèbre des trouvères qui se sont exercés dans ce genre de littérature est Rutebeuf. Il florissait sous le règne de saint Louis.

Le récit de ses souffrances personnelles est fait pour intéresser et montre bien que, de tout temps, les poëtes ont eu plus d'un trait de ressemblance avec Homère le mendiant. Rutebeuf est *sans cotte*, *sans vivres*, *sans lit*, *toussant de froid*, *bâillant de faim. Depuis la ruine de Troye on n'a pas vu de misère plus complète* que la sienne. Pour achever le parallèle avec Homère, Rutebeuf n'est point aveugle,—il lui manque encore cela,—mais il est borgne. Sur toutes ces infortunes il jette le rayon de la plaisanterie et cherche à rendre sa détresse comique.

La souffrance dispose à la satire : Rutebeuf fut un poëte satirique. Il cribla de traits perçants les mœurs du clergé. C'est une erreur trop répandue de croire que la critique des moines, des prélats et des gens d'église ait commencé en France avec le XVIIIe siècle. On retrouve les racines de Voltaire jusque dès les premiers temps du moyen âge. Il faut pourtant distinguer entre les trouvères et les philosophes; les premiers se moquaient, tout en croyant; les seconds riaient, mais ne croyaient plus.

Aux fabliaux se rattache le fameux *Roman du renard* (1) qui fit tant de bruit au moyen âge et dans lequel il faut chercher la critique, nous oserions presque dire le *Charivari* du temps.

Les fabliaux ou romans se distinguent déjà par des qualités toutes françaises ; le bon sens, la saillie, la méchanceté naïve, la bonhomie mordante. Dès cette époque reculée, la nation présente une alliance de qualités ou de défauts qui sembleraient devoir s'exclure : une raison éclairée, un cœur croyant, un esprit sceptique. Bien des *légèretés* — comme on les appelle—si souvent reprochées au peuple français, tiennent à cette réunion ancienne de contrastes qui étonnent, mais qui plaisent, et qui n'ont

(1) C'est un poëme burlesque, allégorique et satirique, où le renard joue sans cesse des tours à son compère le loup.

point été sans exercer une heureuse influence sur le développement de l'histoire (1).

3°

LES HISTORIENS. — VILLEHARDOUIN.

Ce qu'était l'histoire à cette époque. — Chroniques de Saint-Denis. — Villehardouin naît en Champagne. — Il fait partie de l'expédition de Thibaut, comte de Champagne. — Son double caractère d'homme de guerre et de négociateur. — Sa mission au grand conseil de Venise. — Comment la députation obtint le secours des Vénitiens. — Résultat de cette expédition. — Par quoi se distingue Villehardouin comme historien. — Son histoire de la conquête de Constantinople. — Influence de l'expédition militaire des croisades sur le développement de la langue.

Les moines de l'abbaye de Saint-Denis, dès le XIIe siècle, avaient réuni les chroniques de la vieille France. Quelques-unesde ces chroniques, originairement écrites en latin, avaient été traduites en français par les religieux eux-mêmes ou par d'autres lettrés du temps (1).

Mais l'histoire, jusque-là tenue pour ainsi dire en li-

(1) Il resterait, pour compléter le tableau de la poésie française au XIIIe siècle, à dire un mot de Thibaut IV (né en 1201, mort en 1253), le faiseur de *romances* qui fut, dit-on, amoureux de la reine Blanche, mère de saint Louis. Ses poésies légères n'ajouteraient d'ailleurs rien aux traits généreux que nous avons indiqués en parlant de la poésie des trouvères.

(2) *Les Chroniques de Saint-Denis* ou *Grandes Chroniques de France* étaient un recueil de tous les faits historiques depuis les temps les plus anciens de la monarchie. Un religieux était choisi par le supérieur de l'abbaye de Saint-Denis pour suivre la cour comme historiographe et pour recueillir tous les faits qui s'y passaient. Quand un roi était mort, on rédigeait, d'après ces notes, l'histoire de son règne, et on la rangeait parmi les grandes chroniques. Au commencement du XIIe siècle, Suger, abbé de Saint-Denis, en surveilla lui-même la collection. Elles furent publiées en 1476; c'est le premier livre qui parut à Paris après l'invention de l'imprimerie.

sière par la main des traducteurs et des moines, allait enfin marcher d'un pas plus libre.

Geoffroi Villehardouin naquit vers l'an 1167, dans un château situé entre Bar et Arcis-sur-Aube. Il était d'une des plus anciennes familles de la Champagne.

Thibaud, comte de Champagne, avait entrepris, vers l'an 1200, le voyage d'outre-mer. Un grand nombre d'autres seigneurs eurent à son exemple l'idée de prendre la croix. De ce nombre était Villehardouin. Les confédérés, (car il s'agissait d'une expédition libre et volontaire,) devaient se réunir à Venise. Villehardouin n'était pas seulement homme de guerre : à l'art de combattre et au talent d'écrire dont il a donné plus tard des preuves il joignait celui de négocier. Ce fut donc lui qu'on choisit pour porter la parole dans le grand conseil de Venise.

Il dit que les barons de France l'avaient envoyé—lui et les cinq députés qui l'accompagnaient—pour prier les Vénitiens d'aider les Français à venger la *honte de Jésus-Christ*. Il ajouta que ces députés avaient reçu l'ordre de se prosterner à leurs pieds et de ne pas se relever que le peuple vénitien n'eût promis d'avoir *pitié de la terre sainte d'outre-mer*.

A ces mots les six députés s'agenouillèrent en versant des larmes. A cette vue, le peuple, touché de tant de foi et de bonne volonté, s'écria : « Nous l'octroyons ! nous l'octroyons ! »

La république de Venise s'engagea donc à fournir des vaisseaux pour quatre mille cinq cents chevaux et trente-trois mille cinq cents hommes. Villehardouin et les chefs de l'expédition n'étaient pourtant pas au bout de leurs peines. L'indiscipline était grande parmi les seigneurs confédérés. Les uns voulaient s'embarquer à Marseille, les autres dans les ports de la Flandre, les autres à Pouille. Malgré ces difficultés, l'expédition eut lieu et elle ne fut point sans gloire.

Comme historien, Villehardouin se distingue par des caractères saillants. D'abord il a pris part aux événements qu'il raconte. Les faits d'armes qu'il célèbre, il les a vus de près ; il y a joué un rôle, *quorum pars magna fui*. Il se trouvait à la prise de Constantinople en 1204. L'auteur se montre pourtant très-sobre de louanges pour lui-même : il n'intervient personnellement dans le récit que quand la circonstance l'exige, et encore se contente-t-il d'exposer les faits sans s'afficher.

L'*Histoire de la conquête de Constantinople* embrasse l'espace de neuf années, depuis 1198 jusqu'en 1207. Le style est vif, grave, concis, qualités qui, chez cet historien du moins, n'excluent point la poésie. Il est à remarquer que l'expédition militaire des croisades eut, sur le développement de la langue et sur l'imagination de nos aïeux, la même influence que paraît avoir exercée, sur la littérature des anciens Grecs, la guerre de Troye.

4°

JOINVILLE.

Il naît en Champagne. — Cette province est fertile en grands hommes. — Du proverbe : Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois. — Séjour de Joinville à la cour de Thibaud, roi de Navarre. — Il entre comme officier au service de saint Louis dans la croisade. — Danger qu'il y courut et comment il fut sauvé. — Son amitié avec le roi. — Sa réponse franche à une question du roi. — Comment il fut amené à écrire la vie de saint Louis. — Ce qui domine dans ses *Mémoires*. — Ses rapports avec Hérodote. — Sa personnalité. — Son ignorance en histoire et en géographie. — Ses Mémoires, miroir du temps. — La figure du roi y domine. — Louis y dégage la monarchie du régime féodal. — La classe moyenne et la monarchie. — Saint Louis sous un chêne de la forêt de Vincennes. — Influence des légistes. — Les parlements. — La Sorbonne. — Tendances générales.

Jean, sire de Joinville, naquit en 1223 ou 1224. Il était, comme Villehardouin, d'une des plus anciennes familles de la Champagne. Cette province, que la plaisanterie

française n'a point épargnée (1), a pourtant donné à la France des historiens, des poëtes, des hommes d'État.

Attaché fort jeune à Thibaut, roi de Navarre, Joinville apprit de bonne heure dans cette cour, la plus polie du XIIIe siècle, à revêtir ses idées d'une forme élégante.

Comme tous les esprits curieux de son temps, Joinville fut atteint par le mal des croisades. Il partit de Marseille pour la terre sainte vers 1248. Saint Louis qui allait, de son côté, combattre les infidèles, le prit à son service, et l'armée chrétienne l'estima comme un de ses meilleurs officiers.

Il courut plus d'un danger ; tombé entre les mains des Sarrasins, il allait être tué si un matelot ne l'eût fait passer pour un cousin du roi. Ce qui ne l'empêcha pas, plus tard, d'être sur le point de recevoir la mort des mêmes mains. Enfin il fut racheté.

Joinville était l'ami particulier du roi. Dans les navigations, il fut à même de recueillir plusieurs détails curieux sur la vie privée et le caractère de saint Louis. Ses conversations avec le pieux monarque ne manquent, certes, ni d'enjouement, ni de sel gaulois, et donnent bien la différence des deux hommes. Le roi lui demandait un jour s'il n'aimerait pas mieux être lépreux que d'avoir commis un péché mortel : « J'avoue, répondit au roi le sénéchal, qui ne *lui mentait jamais*, j'avoue

(1) *Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes ;* voici ce qui a donné lieu, dit-on, à cette plaisanterie : Pour passer un certain pont, il existait un droit de péage pour les moutons, lorsque le nombre s'en élevait juste à cent ; afin d'éviter de payer ce droit, un Champenois s'avisa de ne prendre avec lui que quatre-vingt dix-neuf moutons ; mais il lui fut répondu que quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois faisaient cent bêtes et qu'il devait payer le droit. Si c'est là l'origine du proverbe, non-seulement il était injuste d'exiger le droit du Champenois en question, mais la ruse que ce Champenois employait prouverait au contraire qu'il n'était pas si bête qu'on voulait bien le croire.

que, pour moi, j'aimerais mieux en avoir commis trente que d'être lépreux. »

Ce fut, dit-on, à la sollicitation de la reine Anne, épouse de Philippe le Bel, qu'il écrivit la *Vie de saint Louis*, auquel il avait été attaché pendant plus de vingt-deux ans.

Ce qui domine dans ses Mémoires, c'est la finesse et l'enjouement alliés à la candeur et à la sensibilité. L'auteur a quelques rapports avec Hérodote, auquel il a été souvent comparé ; mais cette ressemblance, — si ressemblance il y a, — est toute fortuite. Joinville n'imite jamais ; il ne consulte que sa pensée, ses inspirations, ses jugements. Libre de toute réminiscence et de toute érudition classique, il a le rare mérite d'être lui-même. On ne suit pas, sans intérêt, l'impression vive et prolongée que produit sur cet esprit naïf la vue de l'Orient. Son ignorance en géographie et en histoire naturelle ajoute, en quelque sorte, un charme de plus à cette simplicité enthousiaste.

Les *Mémoires de Joinville* sont un miroir du temps, avec une figure néanmoins qui commence à dominer toutes les autres, celle du roi de France. Louis IX, le roi saint, contribua puissamment à dégager la monarchie en France des liens compliqués du régime féodal. Quoique profondément religieux, il limita dans son royaume les envahissements de la cour de Rome. Il fortifia l'alliance naissante entre la classe moyenne et la royauté. L'imagination populaire se le représenta longtemps assis sous un chêne, dans le bois de Vincennes, et rendant là justice. Sous son règne commença l'influence des légistes qui devait fonder l'autorité des parlements, d'abord instruments dociles sous les mains du roi de France, plus tard organes de résistance et d'opposition à la royauté elle-même. Enfin, il ne faut pas oublier, dans une histoire de la littérature française, la création de la Sorbonne par Sorbon, confesseur du

roi (1). Cette institution, qui devint plus tard le concile perpétuel des idées, était destinée à servir de centre au mouvement intellectuel et moral. Ainsi, dans tous les ordres de faits, se traduisait déjà une tentance vers l'unité.

CHAPITRE III.

XIVe siècle.

— 1° CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES. — 2° FROISSART. — 3° CHRISTINE DE PISAN.

1°

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Caractère du XIVe siècle. — Déclin de la chevalerie. — Esprit de Cervantes dans les fabliaux. — Ce qu'avait fait la chevalerie devant la force. — Ce qu'elle devint devant le ridicule. — Des trois éléments qui composaient alors la société.

Le XIVe siècle se caractérise en France par un grand fait : le déclin de la chevalerie. Cette institution qui

(1) Robert de Sorbon était né à Sorbon, en Champagne, en 1201. Il se rendit célèbre par ses sermons et ses conférences et devint le confesseur de Louis IX. Il fonda, en 1252, la Sorbonne, « Société d'ecclésiastiques séculiers, qui, vivant en commun et pourvus des choses nécessaires à la vie, devaient ne plus être occupés que de l'étude et enseigner gratuitement. » La Sorbonne, qui joua un grand rôle du XIVe au XVIIe siècle et fit autorité en matière de foi, est aujourd'hui une des plus belles institutions littéraires que la France possède. C'est dans son sein que se font des cours publics de lettres, de philosophie, de sciences et de théologie, et que se confèrent les divers degrés universitaires.

exerça une influence heureuse sur les mœurs dans un âge de barbarie, qui adoucit les horreurs de la guerre, qui purifia l'amour, qui sanctifia la femme, qui, opposant l'épée à l'épée, mit un frein aux excès du régime féodal, cette institution, dis-je, fut, de très-bonne heure, battue en brèche par la critique des poëtes français. L'esprit de Cervantes se retrouve en germe dans les anciens fabliaux. La chevalerie s'était formée naturellement du mélange des idées religieuses et des idées guerrières; un grand nombre d'aventures célèbres lui avaient donné de l'éclat; elle avait servi de rempart à la barbarie; mais, après tout, elle reposait sur un ordre de faits qui tendaient de jour en jour à devenir imaginaires, et, comme toutes les fictions de la vie sociale, elle était condamnée à subir l'épreuve du bon sens, de l'examen et de la froide raison. Les chevaliers, armés de pied en cap pour défendre *Dieu, leur dame et leur droit*, ne craignaient rien des attaques de la force, ni de la violence; mais il est une arme qu'ils n'avaient pas prévue, et sous laquelle leur brillante institution devait succomber à la longue, — le ridicule.

La royauté circonscrite par la féodalité avait tout intérêt à ne point arrêter ce mouvement de décadence. Elle seule devait hériter en France du prestige et de quelques-uns des attributs de la chevalerie.

La société se composait alors de trois éléments que nous ne devons point perdre de vue dans l'histoire de la littérature. La royauté qui s'élevait, l'aristocratie féodale qui contenait dans sa division même un principe de dissolution, la classe populaire qui commençait à se former sous l'organisation des communes.

2o

FROISSART.

Comment Froissart vient bien dans son temps. — Son père, peintre d'armoiries. — Conséquences tirées de cette circonstance. — Ce qu'était le blason. — Éducation de Froissart. — Ses inclinations et ses goûts. — Sa grande mémoire. — Ses qualités de conteur. — Encore jeune, il entreprend l'histoire de son temps. — Une aventure d'amour. — Conséquences de cette aventure. — Philippe de Haynaut. — Ses voyages en Angleterre. — Accueil qu'il y reçoit. — Froissart est un prêtre mondain. — Mœurs cléricales au XIVe siècle. — Froissart voyage en Écosse. — La famille Douglas. — Walter Scott et Froissart. — Trait dominant du caractère de Froissart. — Son retour en France. — Il y revoit celle qu'il aimait. — Il va à la cour du comte de Foix. — Qui il rencontre en route. — Parti qu'il tire de sa rencontre. — Son retour en Angleterre. — Richard II. — Époque probable de la mort de Froissart. — Caractère et qualités de ses chroniques. — Ce qu'elles sont entre l'Angleterre et la France. — Ce qu'elles offrent à ceux qui veulent écrire l'histoire.

Le XIVe siècle fut le siècle du mouvement. Il ne faut point attacher à ce terme le sens métaphorique qu'on lui donne de nos jours : je parle du mouvement matériel, les batailles, les aventures, les expéditions, les voyages, les grands coups d'épée, les tournois, les fêtes, les escarmouches. Cette vie tumultueuse appelait un historien ou, pour mieux dire, un chroniqueur : Froissart parut.

Jean Froissart naquit à Valenciennes, vers l'an 1333. Son père était peintre d'armoiries. Cette circonstance vaut la peine qu'on s'y arrête. Le blason était la langue symbolique de la féodalité. Dans les armes ou écussons des familles nobles se conservait la chronique des anciens faits d'armes sur lesquels reposent la gloire des noms illustres.

Froissart — je parle maintenant de l'historien, — fut dès l'enfance destiné à l'église. Il reçut en conséquence l'éducation qu'on donnait alors aux clercs. De cette éducation il profita pour devenir un lettré, mais non pour

revêtir les habitudes austères de son état. Ses premiers penchants étaient pour la vie facile et dissipée. Il n'avait pas douze ans qu'il aimait déjà la chasse, la musique, la parure, la bonne chère, le vin, les dames. La société qu'il recherchait était celle des ménestrels et des joyeux compagnons. Quand on le mit à l'école, — c'est lui-même qui nous le dit — il devisait avec lui-même, pour se demander quand vieudrait le temps où il pourrait *aimer d'amour*.

Ces goûts furent ceux de toute sa vie. Foissart nous présente donc le type d'un clerc mondain, déjà trop commun de son temps. A ces inclinations, il joignait des facultés heureuses et tout à fait en rapport avec le rôle qu'il devait jouer dans l'histoire de la littérature française. Il était doué d'une mémoire infatigable. Esprit vif, curieux, inquiet, toujours en quête de beaux faits d'armes et de récits amusants, il était né pour être conteur. L'oreille au guet, l'œil constamment ouvert, il ne laissait rien échapper des bruits ni des acteurs qui occupaient alors la scène du monde. C'était plutôt une imagination vive et pénétrante qu'une intelligence profonde. On peut le comparer à ces cours d'eau qui, n'ayant pas de couleur bien prononcée par eux-mêmes, réfléchissent avec la fidélité d'un miroir tout ce qui se rencontre sur leur passage. Il n'avait pas vingt ans, et il sortait de l'école, quand à la prière « de son cher seigneur et maître, messire Robert de Namur, » il entreprit d'écrire l'histoire des guerres de son temps, particulièrement de celles qui suivirent la bataille de Poitiers.

Nul n'était mieux placé que lui pour bien voir. Clerc attaché à la domesticité des châteaux, il put satisfaire à son aise la passion de savoir et de faire des récits — laquelle fut certainement la passion dominante de toute sa vie.

Et pourtant, ce ne fut point la seule. Un jour, une demoiselle, qui sans doute était d'un rang illustre, — à en

juger par son éducation accomplie, — lui avait fait lire avec elle le roman de *Cléomades;* de cette lecture, le poëte — car Froissart n'était pas seulement chroniqueur — conserva un long et tendre souvenir. Il a chanté dans ses vers cet amour constant et pur, comme celui de *Pétrarque* pour *Laure*. La jeune fille se maria : Froissart se montra inconsolable et tomba malade. Cherchant une diversion à ses maux et à son idée fixe, il se rendit à la cour d'Angleterre, où les chevaliers, les dames, les demoiselles, le comblèrent de caresses et d'amitiés. Il devint le favori de la reine Philippe de Hainaut, femme d'Édouard III.

Au milieu de toutes ces séductions, le cœur du poëte ne pouvait guérir. Il avoua dans un virelai adressé à Philippe de Hainaut la cause de sa mélancolie. La reine lui conseilla de retourner en France, mais à condition qu'il reviendrait en Angleterre. Dans sa patrie, il revit l'objet de sa passion ; il *la revit* et voilà tout. Cette imprudente démarche ne fit que ranimer un amour qui dura dix ans dans toute sa force et se ranima même à un âge avancé dans le cœur de Froissart, « malgré sa tête chenue et ses cheveux blancs. »

Froissart avait promis à la reine de revenir en Angleterre; il y revint en effet l'année suivante, en 1362. Au milieu de son intrigue malheureuse, cet homme mondain, poëte, historien et surtout amoureux, était—on ne le croirait pas—entré dans les ordres. Il fut même nommé clerc de la chapelle de la reine, sa noble protectrice, « qui le fit et le créa. » Cette alliance de faits si bizarres et si étonnés de se voir accouplés donne du moins une idée des mœurs cléricales au XIVe siècle.

Quoique blessé dans ses affections très-peu ecclésiastiques, Froissart reprit bientôt l'œuvre qu'il n'avait d'ailleurs jamais abandonné. Le hasard le fit amoureux, mais le ciel l'avait fait conteur. Il nous raconte lui-même la manière dont il s'y prenait pour se renseigner à

bonnes sources. « Partout où je venais, dit-il, je faisais enquête près des anciens chevaliers et des écuyers qui avaient été dans les faits d'armes et qui probablememt en savaient parler... Ainsi ai-je rassemblé la noble et haute histoire, et tant que je vivrai, par la grâce de Dieu, je la continuerai; car, plus j'y suis, plus j'y travaille, et plus elle me plaît. »

Froissart était aussi errant que les chevaliers d'alors — non qu'il fut personnellement amoureux des nobles coups d'épée, mais il aimait à connaître ceux qui les donnaient, à s'entretenir avec eux et à raconter ce que faisaient les autres. Il cherchait, dit-il lui-même, à voir la plus grande partie de la chrétienté. Vers 1364, il se rendit en Écosse et passa plusieurs jours chez les Douglas. L'Écosse et Froissart — c'est là un rapprochement qui arrête quand on songe à Walter Scott, l'auteur qui a peut-être le plus d'analogie avec le vieil historien français. Seulement Froissart raconte, Walter Scott invente. A l'un le talent du chroniqueur, à l'autre le génie du romancier.

Le démon des voyages et le besoin de recueillir le récit des aventures ne permettaient pas à Froissart de rester longtemps en place. Il quitta l'Angleterre et revint en France où il obtint la cure de Lestines; mais cet excellent chroniqueur faisait un mauvais curé. La curiosité qui était le trait dominant de son caractère, l'insatiable désir de rechercher les divers princes du monde, leurs cours, leurs fêtes, leurs tournois, l'histoire des châteaux, tout l'arracha bien vite à cette vie réglée qui contrastait d'ailleurs avec le dérèglement de ses habitudes. Il partit pour la cour du comte de Foix. Quand il fut en route, Froissart se retrouvait dans son élément. Il vivait de la vie des autres, il aimait à voir les merveilles de ce monde — non les merveilles de Dieu dans la nature — mais les actions extraordinaires des hommes de son temps. Chemin faisant, il rencontre, à Pamiers, un

bon chevalier, messire Espainy du Lion, qui avait fait toutes les guerres et traité les grandes affaires des princes. Je vous laisse à deviner la joie de Froissart. Le chroniqueur et le chevalier se mirent à voyager de concert. Chaque soir, ils s'arrêtaient dans les hôtels où ils vidaient « des flacons pleins de vin blanc. « Puis après boire » le chevalier contait, et quand il avait fini, — c'est-à-dire bien tard — Froissart écrivait.

En 1395, Froissart retourna en Angleterre où régnait alors Richard II, fils du prince noir. Le roi reçut avec une grande bonté le serviteur favori de son aïeule, la reine Philippe. Quelque temps après arriva la catastrophe qui précipita Richard du trône.— C'est à peu près le dernier événement que raconte Froissart. L'époque de sa mort est obscure. Ses écrits s'arrêtant à l'an 1400, plusieurs biographes ont cru qu'il avait fini ses jours à cette époque. Le moyen en effet de se représeuter Froissart au monde sans entendre sa voix,— la voix des événements. Vivre pour lui, c'était raconter.

Il paraît pourtant qu'il ne mourut qu'en 1410. En résumé, les *chroniques* de Froissart constituent le journal du temps dans lequel il n'y avait pas encore de journaux. Il écrit vite et sans intentions fortes ; mais il fait passer dans ses récits la couleur, le mouvement et le charme des âges chevaleresques. La vie réelle touchait encore par tant de côtés à la fiction, que l'histoire pouvait tenir du roman, sans cesser d'être vraie. De là l'intérêt de ces chroniques. Les grandeurs et les exploits de la féodalité, la vie militaire, les aventures des cours et des châteaux, voilà ce qu'il faut chercher dans les récits de ce clerc, qui semblait être né pour voir et pour entendre. Froissart ne semble pas se douter qu'il existe une autre classe au monde que la noblesse. Il est indifférent aux souffrances du peuple. On dirait même qu'il les ignore. Assimilé à l'existence des princes et des seigneurs dont il était l'hôte, l'ami, le familier, il n'a peint que le côté

brillant du moyen âge. Simple spectateur au théâtre du monde de son temps, n'ayant jamais mis la main aux affaires de l'État, n'ayant jamais été mêlé lui-même aux fortunes diverses de la guerre, se contentant de dire ce que les autres ont fait, il s'est marqué au milieu des cours une place à part. Ayant vécu tour à tour en France et en Angleterre, il établit une sorte de trait d'union entre l'histoire de ces deux pays qui se sont rencontrés alors sur tant de champs de bataille. Aussi a-t-il été consulté par tous les écrivains français ou anglais—poëtes ou romanciers— qui ont voulu ressusciter le XIVe siècle. Ses récits, dans lesquels le narrateur est dominé par les événements, par les figures du monde extérieur, par les impressions qu'il reçoit en cheminant dans la vie, ne méritent point, à proprement parler, le titre de récits historiques; mais c'est une mine riche et merveilleusement féconde pour ceux qui voudront, après lui, écrire l'histoire.

3o

CHRISTINE DE PISAN.

Sa naissance. — Son pays. — Comment elle vint à la cour de France. — Ses malheurs. — Elle cherche une consolation dans les livres. — La poésie dans l'adversité. — Ses premières poésies. — *Les Dictiez.* — Son principal ouvrage en prose. — Caractère de ses écrits.

Cette femme célèbre naquit à Venise, en l'an 1363. Son père, Thomas de Pisan, conseiller de la république et, en même temps, célèbre astronome, fut appelé en France par Charles V.

Christine était âgée de cinq ans quand elle arriva au château du Louvre avec sa mère. Elle fut élevée à la cour. Recherchée pour sa beauté, ses connaissances et son esprit, elle n'avait qu'à faire un choix parmi de nombreux rivaux. Étienne du Castel obtint la préfé-

rence. Christine avait à peine quinze ans quand elle se maria.

Ici un nuage, — un sombre nuage, — obscurcit cette destinée qui s'annonçait sous des couleurs si brillantes. Charles V mourut : le père de Christine, qui occupait une place dans le conseil du roi, vit décroître son crédit. Il en mourut de chagrin.

Étienne du Castel, mari de Christine, fut emporté par une maladie contagieuse, à l'âge de trente-quatre ans. Veuve, chargée de trois enfants, cette femme de mérite passa d'abord quelques années à la poursuite de divers procès qu'elle perdit. Voyant alors qu'elle n'avait rien à attendre de la protection des hommes, elle chercha en elle-même des soutiens plus solides et une consolation dans les livres.

La poésie est une fleur qui croît le plus souvent dans l'adversité. Il lui faut les larmes et les épreuves, comme il faut la pluie et les vents aux plantes des bois. Christine répandit son âme et son cœur dans ses premières poésies, intitulées *Dictiez*.

Le roi d'Angleterre, ayant lu les vers de Christine, voulut attirer à sa cour cette reine de l'esprit. Le duc de Milan lui fit aussi des offres très-avantageuses; mais Christine tint à rester en France.

Elle mourut après 1420.

Christine de Pisan a écrit en prose et en vers. On lui doit une *Vie de Charles V*.

On remarque chez elle un retour vers l'antiquité classique. Elle aime à citer les anciens. Ce n'est pas encore la Renaissance, mais c'est le rayon qui la devance et qui l'annonce.

CHAPITRE IV.

XVe siècle.

1° CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES. — 2° ALAIN CHARTIER. — 3° VILLON. — 4° PHILIPPE DE COMMINES. —

1°

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

La grande figure du siècle en politique. — Comment se dessine l'esprit français. — La découverte de l'imprimerie. — Guttemberg. — La statue de David. — Conséquences de l'invention de l'imprimerie. — Les gouvernements ne la redoutent pas. — Louis XI la favorise. — Un grand changement dans les mœurs. — L'époque romanesque. — Ce que nous représente Commines. — Ce qu'il admire le plus dans son héros. — Le règne des Mémoires. — Ce que devient la poésie. — Le dernier des trouvères. — Les premiers des chansonniers modernes. — La chevalerie. — La source nouvelle de l'inspiration. — D'où elle vient. — Un vers d'Alfred de Musset. — L'étude de la vie humaine. — Retour de l'idéal.

Le XVe siècle est une des époques les plus curieuses de la littérature française. En politique, la grande figure est celle de Louis XI. Ce roi bourgeois soutient contre l'aristocratie féodale une lutte d'où doivent sortir un jour la monarchie absolue et l'unité de la France. Comme l'ordre des idées s'enchaîne étroitement à l'ordre des faits, c'est au moment où la nation remonte du chaos du moyen âge vers une autorité centrale, que se dessine aussi, dans ses diverses branches, l'esprit français. Un autre événement, bien plus significatif pour le règne prochain des idées, est la découverte de l'imprimerie. Guttemberg a paru ; je me le figure volontiers comme sur la statue de David, apportant au milieu

de ces âges de ténèbres une épreuve sur laquelle on lit ces mots : « Il dit que la lumière soit, et la lumière fut! » Sans doute les conséquences de cette invention merveilleuse ne se développent point encore au xve siècle. C'est un peu plus tard que l'imprimerie, appuyée sur le mouvement des esprits, fera éclore la révolution religieuse. Jusqu'ici, les gouvernements les plus ombrageux ne la redoutent point ; ils jouent avec elle comme avec un art ingénieux qui peut servir leurs desseins et ajouter à la gloire d'un règne. Louis XI, lui-même, favorise en France les premiers essais qui doivent étendre et multiplier le commerce de l'intelligence.

Un grand changement s'est opéré dans les mœurs. La chevalerie et l'esprit qu'elle avait propagé déclinent visiblement. L'époque romanesque a fait son temps, et n'ayant point trouvé en France un grand poëte, elle ne le retrouvera plus, du moins dans la direction épique; les idées sont ailleurs. Commines nous représente l'avénement du positivisme. Il étudie son héros sans enthousiasme ; les qualités qu'il admire le plus chez lui sont la ruse, l'esprit de suite dans les desseins, la dissimulation. Déjà la diplomatie a détrôné le merveilleux. C'en est fait de la légende. Nous entrons dans le règne des Mémoires.

Et la poésie, que deviendra-t-elle? Bannie du domaine des cours, des champs de bataille, des aventures chevaleresques, elle se réfugie dans le peuple. Charles d'Orléans a été le dernier des trouvères ; Olivier Basselin et Villon, ce poëte de sac et de corde, seront les premiers des chansonniers modernes. La chevalerie n'était point exclusivement française; c'était un épisode de l'histoire moderne, elle s'étendait à toute l'Europe avec à peu près les mêmes caractères. Il n'en est plus ainsi de la source d'inspiration que viennent ouvrir les poëtes du xve siècle. Cette source, je l'avoue, ne descend pas de très-haut ; elle ne se cache point dans les sommets sourcilleux des

anciennes montagnes ; mais elle sent bien son cru. La poésie de Villon me rappelle ce vers si connu d'Alfred de Musset :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Le combat entre de vagues souvenirs mythologiques et l'esprit moderne qui cherche à se dégager, apparait bien encore dans les allégories, mais déjà la victoire n'est plus un instant douteuse. L'avantage restera, soyez-en sûr, à l'étude de la vie humaine. Si j'avais une crainte, ce ne serait déjà plus celle que le sentiment poétique ne s'égarât et ne se perdit dans les fictions ; ce serait bien plutôt qu'il ne s'attachât sur les pas de Villon, au cercle étroit des inspirations personnelles ; mais écartons ces appréhensions chimériques. Au siècle suivant se rouvriront les portes dorées de l'idéal.

2°

ALAIN CHARTIER.

Ce qu'on disait de lui. — Le baiser de Marguerite d'Écosse. — Ce qu'elle dit aux dames et aux seigneurs scandalisés. — Caractère de cet écrivain. — Ses principaux ouvrages.

Alain Chartier naquit en 1386. On disait de lui qu'il était un des plus beaux esprits et l'un des plus laids hommes de son temps.

Un jour, Marguerite d'Écosse, femme du dauphin de France (Louis XI), passant par une salle du château avec une grande suite de dames et de seigneurs, trouva sur son chemin Alain Chartier qui était endormi. Elle lui donna un baiser sur la bouche. Quelques dames et seigneurs de sa suite s'en émerveillèrent. — On s'étonnerait à moins. — Il paraît d'ailleurs que le sujet de leur surprise était moins le baiser en lui-même, que l'individu auquel s'adressait cette faveur, « car, pour dire vrai,

ajoute le chroniqueur, nature avait enchâssé en lui un bel esprit dans un corps de mauvaise grâce. » Marguerite leur répondit qu'ils ne devaient point s'étonner de ce mystère : « Ce n'est point à l'homme, dit-elle, que j'ai donné ce baiser, c'est à la bouche d'où sont sortis tant de mots dorés. »

Alain Chartier était poëte, moraliste et chroniqueur. Je citerai, parmi ses principaux ouvrages, l'*Histoire de Charles VII*, *le Curial* (courtisan), *L'Espérance*, et surtout *le Quadriloge*.

3o

VILLON.

Ce que l'on sait de l'origine de cet écrivain. — Ses études. — Comment il aimait à faire l'école buissonnière. — Sa vie dissipée. — Villon poëte et mauvais sujet. — Il devient voleur. — Sa condamnation à mort. — Il compose dans son cachot une épitaphe ou ballade burlesque. — Il en appelle au parlement. — Commutation de sa peine. — Comment il se félicite de son idée : « J'en appelle. » — Ses nouvelles friponneries. — Il est de nouveau condamné à être pendu. — Il obtient sa grâce du *bon roi*. — Quel était ce bon roi. — Mort de Villon. — Services qu'il a rendus à la langue française. — Qualités de ses compositions. — Ce qu'on a dit de lui. — Ce qu'il était réellement. — Poésie intime.

François Villon naquit à Paris, vers 1431. On ne sait guère de son origine ni des commencements de sa vie que ce qu'il nous en raconte lui-même. Il parle de la pauvreté de ses parents, de leur obscurité. Quoique de petite extraction, Villon suivit les cours de l'Université. Seulement Aristote et ses commentaires ne trouvèrent point en lui un disciple très-assidu. Il aimait à faire l'école buissonnière. S'il lui arrivait alors de rencontrer une troupe de gracieux galants, chantant bien, parlant mieux encore, amusants dans leurs discours et leurs actions, il les suivait, et s'installait avec eux dans la taverne. Toute cette belle vie de jeunesse devait mal finir. Après avoir chanté et même dansé tout le prin-

temps, il se trouva fort dépourvu, quand l'âge fut venu de se faire une position dans le monde. La faim — c'est un vieux proverbe français — fait sortir le loup du bois. Cette mauvaise conseillère poussa Villon dans des voies ténébreuses. N'ayant point de rentes ni de patrimoine comme les jeunes libertins dont il avait d'abord fait connaissance, il se lia avec les coupe-bourses. On a prétendu, — mais à tort — que le nom de Villon n'était pas le sien, que c'était un surnom qui lui avait été donné (Villon en vieux français, veut dire *escroc*) à cause de ses friponneries. Ce qu'il y a de vrai — et de trop vrai — c'est qu'aux qualités de poëte, dont l'avait certainement doué la nature, François Villon associa les mœurs et la vie d'un mauvais garnement.

Plus d'une fois, il fit connaissance avec les prisons du Châtelet. Jusqu'ici, pourtant, ses attaques sur le bien d'autrui pouvaient être considérées, à la rigueur, comme des tours de basochien (1), ou tout au moins comme des erreurs de ventre creux auquel la faim faisait rude guerre; c'étaient des larcins de rôts, de pâtés et de reliefs de volailles; mais, un vol plus considérable le fit condamner à être pendu avec cinq de ses compagnons.

Tout en avouant que le jeu ne lui plaisait pas, Villon nargua le gibet du fond de son cachot, comme il avait raillé naguère le guet et les gens de justice. Il se mit à composer une épitaphe burlesque, puis une ballade sur la prochaine exhibition de son corps et du corps de ses complices aux fourches patibulaires de Montfaucon. Quoique sa gaieté ne l'abandonnât point en face de la

(1) La basoche, du latin *basilica* (palais royal), est le nom que l'on donnait aux gens de justice du palais des rois de France, aujourd'hui palais de justice, qui s'étaient érigés en communauté. On les appelait *clercs de la basoche*. Leur chef portait le titre de *roi de la basoche*. Il passait chaque année la revue de ses sujets au *Pré-aux-Clercs*. Ils jouèrent pendant longtemps des sotties, des farces et des moralités. Cependant François Ier supprima ces représentations, devenues plutôt des immoralités.

mort, le poëte tenait à la vie. Contre l'usage alors établi, il s'avisa d'en appeler au parlement contre la sentence des juges du Châtelet. Le parlement commua la peine de mort en celle du bannissement. A cette nouvelle, Villon s'applaudit de l'heureuse idée qui lui était venue si à propos. « *J'en appelle!* c'est là, s'écria-t-il, le plus beau mot qui soit jamais sorti de ma bouche. »

Le poëte se retira sur les Marches de Bretagne, près de Saint-Julien en Poitou. La sentence de mort prononcée contre lui avait bien pu exciter sa verve, mais elle ne changea point ses inclinations; de nouvelles friponneries le firent arrêter et conduire à la prison de Meung-sur-Loire. Condamné une seconde fois à être pendu, il obtint sa grâce « du bon roi; » ce bon roi était — on ne le croirait guère — Louis XI, que les gentillesses du poëte amusaient. Villon alla finir sa vie en Poitou, à Saint-Maixent, auprès « d'un homme de bien, abbé dudit lieu. » Il mourut vers l'an 1500.

Et maintenant, ce vaurien, ce larron, ce repris de justice, est un des anciens poëtes qui ont le plus contribué à dégager la langue française. Il était doué d'un talent réel, d'une originalité forte et vraie, que développèrent encore les vicissitudes d'une vie ballottée entre le cabaret et la potence. Les muses ne seraient-elles point d'aussi honnêtes filles qu'elles en ont l'air, et auraient-elles volé leur réputation de vertu? On serait tenté de le croire, en les voyant choisir pour favori, dans un siècle où la littérature française n'était point encore formée, un des plus mauvais sujets de son temps.

François Villon est — friponnerie à part — un vrai type du poëte français. Il associe deux qualités qui distinguent les esprits d'élite : la gaieté franche, railleuse, et la mélancolie. Ceux qui ont parlé de Villon comme d'un chansonnier badin, léger et seulement gracieux, ne l'ont pas lu, ou du moins n'ont pas lu toutes ses œuvres. Il se montre quelquefois profond, sensible, rêveur,

et s'élève jusqu'aux accents de la philosophie humaine. Chez ce fou qui riait de tout, de la misère, de la potence et de lui-même, dans ce corps usé par la faim, trop souvent même par la débauche, et où « les vers ne devaient pas trouver grande graisse » il y avait un sage et un penseur. La fragilité de la vie, le néant de la gloire et des honneurs lui arrachent des strophes émues, vraiment inspirées, et qui contiennent des réflexions sérieuses.

Il est un des premiers — sinon le premier — qui ait cultivé en France cette branche de poésie à laquelle on a donné, dans ces derniers temps, le nom de poésie intime. Il se raconte lui-même dans ses vers, il regrette le temps perdu de sa jeunesse. — « Si j'eusse étudié, s'écrie-t-il, j'aurais aujourd'hui *maison* et *couche molle*... Mes jours s'en sont allés errants. » Il confesse avec bonne foi les fautes de sa vie, tout en jetant sur la pauvreté, sa complice, une grande partie des actes qui lui ont fait voir, par deux fois et de si près, la potence. Après tout, il ne croit pas valoir moins dans la misère que « *tout seigneur qui pourrit sous riches tombeaux.* »

4°

COMMINES.

Sa naissance. — Où il passa sa jeunesse. — Dans quelle guerre il se trouva. — Louis XI prisonnier de Charles le Téméraire à Péronne. — Rôle que joua Commines pour réconcilier ces deux princes. — Il passe au service du roi de France. — Motifs de cette désertion. — Ce qu'en dit Mézeray. — Politique de Louis XI à l'égard des nobles féodaux. — Commines devient le favori de Louis XI. — Avantages que lui donne sa position comme historien. — Ses Mémoires. — Ce qu'était Louis XI d'après ces Mémoires. — Ses excentricités, ses idées. — Ce qui manque aux Mémoires. — Commines et Machiavel. — Théorie immorale. — Une page de Commines. — De quelle utilité ont été les Mémoires. — Ce qu'ils ont fourni à Casimir Delavigne, à Walter Scott, à Victor Hugo.

Philippe de Commines, seigneur d'Argenton, naquit au château de Commines, près de Lille, en 1445. Il était

d'une illustre famille de Flandre. Sa jeunesse se passa à la cour de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Attaché alors au service du duc de Charollais, si fameux plus tard sous le nom de Charles le Téméraire. Il le suivit dans la guerre dite du *bien public* et se trouva à la bataille de Montlhery.

Commines était le serviteur, l'ami, le confident de Charles le Téméraire. Il était près de son maître lorsque ce dernier retint le roi Louis XI prisonnier à Péronne. Charles le Téméraire, dont l'emportement était extrême, voulait enfin punir Louis XI de sa mauvaise foi. Commines, tout jeune qu'il était, joua dans cette circonstance mémorable le rôle de conseiller et de pacificateur. Il essaya d'abord de calmer son maître; mais le moyen d'y réussir entièrement? Il craignait pourtant chez le duc les emportements d'une irritation naturelle et cette fois bien motivée. Commines avec l'habileté d'un homme d'État, avertit le roi des points sur lesquels il fallait céder, pour ne point se mettre, lui et son royaume, dans un danger encore plus grand.

En 1472 Commines passa du service du duc de Bourgogne au service du roi de France. Les biographes et les historiens ont recherché les motifs d'une telle désertion. Sur ces motifs, Philippe de Commines a gardé le silence dans ses Mémoires, ce qui a fait dire à Mézeray, « si les raisons de Commines eussent été bonnes, il les « aurait expliquées, lui qui raisonnait si bien sur toutes « choses. »

Je crains que Mézeray n'ait deviné juste. Louis XI, qui devait de la reconnaissance à Commines depuis son emprissonnement à Péronne, et qui avait surtout deviné un habile politique dans ce jeune homme, n'épargna sans doute rien pour l'attirer à son service. C'était, en effet, le système de ce roi subtil et rusé que d'affaiblir le gouvernement des nobles féodaux en leur retirant les soutiens que le hasard, le choix, ou la naissance avaient

placés dans leurs conseils. Commines se laissa gagner aux moyens de corruption. Louis XI, en effet, le combla de biens, l'employa souvent, et le tint habituellement auprès de sa personne.

Si ce changement de maître et de drapeau ne fait point honneur, — il s'en faut de beaucoup — à la conscience de Philippe de Commines, ont est forcé d'avouer que l'historien trouva du moins dans une telle défection le moyen de compléter ses études sur les deux personnages éminents de son siècle. Il fut ainsi à même de connaître et d'observer de près les deux principaux acteurs du drame qui avait rempli tout le moyen âge, mais qui touchait alors au dénoûment : je parle de la lutte de la monarchie et de la féodalité.

Ses Mémoires embrassent les règnes de Louis XI et de Charles VIII — de 1464 à 1498. L'auteur y jette un coup d'œil froid, pénétrant, quelquefois profond sur les divers événements qui remplirent cette assez longue période historique. Mais ce qu'il faut surtout rechercher dans l'œuvre de Commines, ce qui le recommande à l'intérêt des lecteurs, c'est la peinture du caractère de Louis XI. Sans les pages savantes dans lesquelles l'historien explique la politique de ce roi, met en lumière les motifs de sa conduite, oppose, en les accordant de son mieux, les contrastes de cette nature étrange, la vie de Louis XI eut été pour la postérité une énigme indéchiffrable, tandis que, grâce aux indiscrétions de son favori, on saisit le fil de ce labyrinthe d'intrigues, de faussetés, d'hypocrisie dans lequel le monarque cachait ses démarches et ses voies détournées.

Louis XI était un tyran bourgeois ; il n'avait rien des vices ni des grandeurs qui relèvent quelquefois, par un faux éclat, la tyrannie aux yeux des peuples. Sa personne, ses mœurs, ses goûts, son entourage, tout était mesquin, et pourtant il est facile de voir que ce caractère peu aimable exerce un grand prestige sur Philippe de Com-

mines. Dans ce petit et mauvais homme, l'historien avait découvert une grande pensée. L'unité monarchique de la France couvait sous ce front intelligent, quoique sans noblesse et sans dignité. Louis XI, à travers mille excentricités burlesques, avait le génie de la raison et de la logique. S'il fascinait, c'était comme le basilic, par le calcul qu'il mettait dans tous ses projets et qui les rendait irrésistibles. Commines avait compris Louis XI, le serviteur avait deviné le maître. Convaincu, lui aussi, que le roi faisait une œuvre nécessaire, l'historien le suit sans trouble, sans hésitation, sans remords, dans les menées souterraines qui devaient saper et détruire l'édifice du moyen âge féodal.

Ce qui manque à ces Mémoires, c'est une moralité sévère et élevée. Commines absout volontiers les actes que le succès couronne. Il envisage les faits humains au point de vue de la souveraineté du but. Quant à la conscience, il s'en inquiète médiocrement. Il pardonne aisément à Louis XI d'avoir été un prince parjure, vindicatif, cruel, immolant sans scrupule tout ce qui faisait obstacle à ses projets d'envahissement, hardi dans le crime, lâche devant la mort, il lui suffit pour cela de se souvenir que ce même Louis XI était « un des plus sages hommes et des plus subtils qui aient régné de son temps. » On a quelquefois rapproché Commines de Tacite; c'est bien plutôt avec Machiavel qu'il faudrait lui chercher des points de comparaison. Un des premiers, il a contribué à fonder cette théorie historique,— contre laquelle ont protesté, avec tant d'éloquence, Quinet et Michelet, — théorie immorale, qui tendrait à décharger les hommes de la responsabilité de leurs crimes, dès que ces crimes, commis dans un intérêt étroit et personnel, ont pu servir, par certaines conséquences, aux intérêts généraux des peuples ou de l'humanité.

Il y a pourtant une page que je dois citer, une page dans laquelle se dément le sang-froid de l'historien à la

vue des « *habiletés* » criminelles dont on usait à la cour de France :

« Ce n'est pas peu de chose, s'écrie Philippe de Commines, quand un roi ou grand seigneur meurt, qui aucunes fois ont été cause de la mort de beaucoup d'hommes, lesquels sont créatures humaines, comme lesdits princes ou seigneurs. Je crois qu'en l'autre monde ils ont beaucoup d'affaires à démêler, et principalement pour une raison, — c'est qu'un pauvre homme, lequel aura six ou sept petits enfants, et n'aura que vingt-six sous vaillants, est néanmoins taxé à seize ou vingt sous pour la taille, et le percepteur viendra pour exécuter le dit pauvre homme, et il n'aura ni ne pourra nullement finer du dit argent; ce nonobstant, il sera mis en prison. Je voudrais bien qu'on montrât la loi d'icelle belle raison. — Dieu veuille aider au pauvre populaire ! »

Les *Mémoires* de Philippe de Commines n'ont pas été stériles : non-seulement ils ont immortalisé le nom de l'auteur, mais encore ils ont fourni à d'autres, soit la matière de l'histoire, soit le sujet de romans ou de tragédies. Casimir Delavigne a extrait de ces Mémoires le type de son *Louis XI*. D'après les traits répandus dans les pages si curieuses de Philippe de Commines, Walter Scott a composé la figure du même roi et celle de Charles le Téméraire dans son beau roman de *Quentin Durward*. Enfin, Victor Hugo, dans *Notre-Dame de Paris*, a consacré un chapitre au caractère de Louis XI; d'une main vigoureuse et magistrale, il a tracé le portrait de ce roi « frère, dit Commines, de la confrérie des bourgeois de Paris. »

CHAPITRE V.

XVIe siècle.

1° CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES. — 2° CALVIN. — 3° AMYOT.

1°

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Réveil de l'esprit humain. — Influence des grandes célébrités littéraires sur le mouvement européen. — Ce qui a fixé les langues modernes. — Résultat de la découverte de l'imprimerie. — De la réforme religieuse. — La France fut à la veille d'embrasser le protestantisme. — Polémique religieuse. — Persécutions. — La renaissance des lettres. — Ce que le goût et la langue gagnèrent au contact des langues anciennes. — Influence de la renaissance des arts. — Résultats généraux. — Ce que produisit le moyen âge. — Ce qui sortit de la Renaissance.

Le seizième siècle sonna partout le réveil de l'esprit humain. Je n'oublie point qu'il s'agit, pour nous, de la littérature française; mais ce serait rétrécir le génie et le caractère d'une nation que de l'isoler du mouvement européen. Érasme, Luther, Ulrich de Hatten, Mélanchton, Léon X, Pic de la Mirandole, Ange Politien, Savonarole, l'Arioste et tant d'autres, n'étaient point Français, mais ils ont exercé sur leur temps une influence qui s'est étendue à tous les peuples.

Ce sont les grands courants de doctrines qui ont créé, développé, fixé les langues modernes. La découverte de l'imprimerie avait ouvert le sillon, la moisson d'or des idées ne devait point tarder à y croître et à y mûrir.

Il faut d'abord faire une large part à la réforme religieuse. La France fut à la veille d'embrasser le protestantisme. La doctrine de Calvin comptait des adhérents à la cour, dans les châteaux et parmi les docteurs. Une polémique amère, incisive, incessante, dont les arguments se perdaient trop souvent, hélas ! dans les petillements du bûcher, courait, comme l'incendie, d'un bout à l'autre du royaume.

La renaissance des lettres ouvrit également à l'esprit français un horizon nouveau. Durant tout le moyen âge, l'antiquité était une statue voilée dont on parlait avec respect, sur la foi des maîtres, mais qu'on connaissait très-peu. Les humanistes trouvèrent dans l'étude des auteurs grecs et latins des grâces que le temps n'avait point vieillies et des modèles qu'on se hâta, peut-être trop, d'imiter. L'esprit gaulois devait disparaître un instant sous le débordement des études classiques ; mais le goût se purifia dans ce contact avec les chefs-d'œuvre; la langue, jusque-là aigre et grossière, se polit au frottement des anciens idiomes, la gamme poétique s'enrichit de notes délicates ; on apprit à voir la nature par les yeux de ceux qui l'avaient aimée.

La renaissance des arts contribua encore plus que tout le reste à élever les âmes vers la contemplation du beau. A quelque point de vue qu'on l'envisage, ce retour vers l'antiquité païenne était une négation de la forme catholique. En vain les papes bénirent le mouvement et le couvrirent de leur protection ; en vain voulut-on attacher les pauvres dieux vancus au char de l'Église triomphante, la livrée de l'idolâtrie altéra les dogmes eux-mêmes et les mœurs du clergé.

Le moyen âge affirmait l'autorité dans les arts comme dans les croyances ; la Renaissance proclama la liberté.

2°

CALVIN.

Naissance de Calvin. — Ce qu'était son père. — Comment il fit ses études. — Ce qu'il prêche à Paris. — Ses succès. — Son premier livre. — Il est persécuté. — Il s'enfuit auprès de la reine de Navarre. — Ce qu'était la petite cour de Nérac. — Les feux de la persécution. — Ce que dit un auteur catholique du temps à ce sujet. — Calvin se retire à Ferrare. — Ce qu'était la duchesse de Ferrare. — Il se rend à Genève. — Son ami Farel. — Calvin banni. — Son mariage. — Sa vie de missionnaire. — Luther. — Il est rappelé à Genève. — Son triomphe. — Ses infirmités. — Sa mort. — Ce que dit Théodore de Bèze à ce sujet. — Influence de Calvin sur la littérature. — Son caractère comme écrivain. — Son style. — Dédicace de son *Institution* à François Ier. — Sa lettre à la duchesse de Ferrare. — Ce que fit Calvin pour la langue française. — La théologie et l'idiome français. — Influence de la réformation sur la littérature.

1.

Le 10 juillet 1509 naquit à Noyon Jean Calvin (1), son père était pauvre. La place de procureur fiscal lui rapportait à peine sept cent livres de rente et il avait une femme et six enfants à nourrir. Il destina Jean Calvin à la théologie, qui, selon la parole d'un historien, était alors la reine du monde.

Le jeune étudiant descendit à Paris chez son oncle Richard, serrurier, près de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Dans les écoles, Calvin vit et connut Farel (2) dont l'amitié devait le suivre plus tard à Genève. Il devint bientôt un des prédicateurs qui s'élevaient alors contre la confession, contre le danger des pèlerinages,

(1) Son nom de famille était Cauvin; il le latinisa selon l'usage des lettrés de son temps et en fit Calvinus.

(2) Guillaume Farel était né à Gap; il se distingua par ses prédications en faveur de la réforme, il demeura longtemps à Genève, où il établit la religion réformée de concert avec Calvin. Il fut banni de Genève à la suite d'une dispute religieuse, et il se retira à Neufchâtel. Il mourut dans cette ville en 1565.

contre le luxe des évêques, les richesses des églises, l'immoralité des moines, le faste des papes. Il annonçait une parole qui devait changer le monde, moraliser la société, détruire la superstition et faire luire la lumière. On l'écouta et ses premiers succès furent de nature à l'encourager. Zwingle venait de mourir (1531) sur le champ de bataille, et les réformateurs allaient retrouver dans Calvin un nouveau chef, possédant de plus vastes connaissances et peut-être aussi plus de génie que son prédécesseur. Cependant les persécutions avaient commencé. Le premier livre de Calvin, intitulé *De Clementia* (de la Clémence), le fit connaître du monde savant ; mais lui suscita des ennemis puissants. Calvin vendit sa cure et s'enfuit de Paris.

Calvin trouva un refuge chez la reine de Navarre. Cette petite cour de Nérac était alors l'asile des écrivains, des poëtes, des femmes savantes, des théologiens avancés qui fuyaient la colère de la Sorbonne. Le calme, la grâce, la sécurité de ce cénacle offrait un contraste avec ce qui se passait alors à Paris. Dans cette dernière ville, les honnêtes gens étaient émus de compassion « en contemplant, dit un auteur catholique du temps, dans les places publiques, ces noires carcasses suspendues en l'air, avec de vilaines chaînes, reste des supplices ; ils ne pouvaient contenir leurs larmes ; les cœurs même pleuraient avec les yeux. »

Calvin, au milieu de ces feux allumés de toute part, continuait son œuvre : il prêchait et il écrivait. Vers 1536, le réformateur partait de Bâle pour Ferrare. Là vivait l'Arioste, Calcagnini, Marot, la duchesse de Ferrare, fille de Louis XII, qui, encore jeune, savait l'histoire, les langues, les mathématiques. Comme Marguerite de Navarre, elle penchait vers les doctrines nouvelles. Là encore, c'est à dire à la cour de Ferrare, Calvin connut madame de Soubise.

L'exil, au lieu de changer les idées de Calvin, resserra

les liens qui l'unissaient à la cause de la réformation. Obligé de quitter Ferrare, il se rendit à Genève, en 1536. La réforme religieuse s'y était déjà répandue. Calvin, alors agé de vingt-sept ans, n'avait pas dit-on l'intention de s'arrêter à Genève. Farel, qui après avoir préché la réforme dans le Dauphiné et en Suisse s'était établi dans cette ville, l'y retint alors quelque temps; mais un décret de bannissement et sa destinée errante le poussèrent, vers 1539, à Strasbourg, où il épousa Idelette Stœrder, un peu noire de peau, dit la chronique, mais belle et bien faite. Elle était veuve et apporta en dot, à son époux, plusieurs enfants qu'elle avait eus de son premier mari. Calvin lui rend ce beau témoignage, qu'elle les aimait d'un amour de mère.

Calvin reprit bientôt son bâton de voyageur et de missionnaire. A Francfort, à Hagueneau, à Worms, à Ratisbonne, il alla, de 1540 à 1541, semant partout sur son chemin la parole nouvelle. Luther vivait encore, mais il vieillissait; Calvin était au contraire dans toute la vigueur de l'âge et de la raison.

Cependant, toutes les pensées de Calvin se reportaient sur Genève : c'était une image chérie qui l'obsédait nuit et jour. Il y fut rappelé vers la fin de 1541. Cette fois, sa rentrée fut un triomphe. Il n'allait plus jouer seulement dans cette ville le rôle de théologien, mais celui de législateur et de magistrat suprême. Je n'ai pas plus à juger les actes de son administration politique — ou si l'on veut de sa dictature—que je n'ai à m'occuper ici des doctrines religieuses de Calvin. Je cherche seulement les faits de sa vie personnelle qui peuvent expliquer l'écrivain.

Calvin avait toujours été maladif. Dès son enfance il était sujet aux migraines. Les douleurs, quelque vives qu'elles fussent, ne pouvaient abattre son courage, ni suspendre l'exercice de ses facultés intellectuelles. Il était de cette race de penseurs valétudinaires dont fut, après lui, Blaise Pascal.

Ses infirmités s'accrurent avec les années, et aussi ses chagrins; car la toute-puissance est une couronne qui cache les épines sous ses rayons — sinon sous les roses. La vie austère de Calvin avait eu peu de fleurs. Il s'éteignit, calme et résigné au milieu des souffrances, appuyé sur la Bible comme sur une consolation suprême, le 27 mai 1564. « Ce jour-là, dit Bèze (1), le soleil se coucha, et la plus grande lumière qui fut en ce monde, pour l'adresse de l'Église de Dieu, fut retirée au ciel. La nuit suivante, et le jour aussi, il y eut de grands pleurs par la ville : le prophète du Seigneur n'était plus. »

2.

L'influence qu'exerça Calvin sur la littérature française fut considérable : elle eût été plus grande encore, s'il eût tout à fait brisé avec l'usage des théologiens de son temps, qui était d'écrire en latin sur les matières religieuses. Son *Institution de la doctrine chrétienne*, ses *lettres*, ses *sermons*, n'en sont pas moins des monuments qui contribuèrent à fonder l'excellence de notre langue. La liberté de ses opinions religieuses porta bonheur à son style. Il ne faut pas demander à cet écrivain la richesse des images : l'écrivain ou l'orateur était, dans le cabinet ou dans la chaire, ce qu'il était dans sa vie, dans

(1) Théodore de Bèze naquit à Vézelay, dans le Nivernais, en 1519. Sa jeunesse fut dissipée. Il publia d'abord des poésies latines, plus remarquables par leur élégance que par la moralité. Cependant il se corrigea et vint à Genève; c'est là qu'il se lia avec Calvin dont il embrassa les doctrines. Il professa le grec à Lauzanne, revint, quelques années après, à Genève, y fut honoré du titre de citoyen et fut nommé recteur de l'académie de cette ville. Le roi de Navarre, persuadé par lui, se convertit au protestantisme. Théodore de Bèze fut présent au colloque de Poissy (1561) et à la bataille de Dreux. Après la mort de Calvin, il fut considéré comme le chef de la réforme. Il présida le synode de la Rochelle, où toutes les églises réformées étaient réunies. Il déploya une grande violence dans la propagation de ses doctrines et essaya de justifier le supplice de Servet. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-six ans, en 1605.

ses mœurs et dans ses opinions religieuses. Visage amaigri, esprit inflexible, prêtre ennemi des signes extérieurs du culte, qu'il condamnait comme une abominable idolâtrie, adorateur d'un « Dieu en esprit et en vérité, » Calvin rencontre, sans la chercher, une forme que j'oserais presque appeler immatérielle. Ce qu'on ne saurait trop louer en lui, c'est un langage franc, lumineux, précis, serré comme la logique de ce chaste penseur. Il ne cherche pas à séduire l'imagination, cette folle du logis : c'est à la raison qu'il s'adresse ; mais sur ce terrain on reconnaît un maître. Peut-être, sous ce rapport là même, l'influence de Calvin comme écrivain français fut doublement heureuse. Il était bon que le dessin s'introduisit dans notre langue avant la couleur.

Il y a, dans les écrits de Calvin, des pages entières qui ont peu vieilli et qu'on pourrait citer comme des modèles. Est-il rien de plus élevé, de plus méthodique, de plus abondant que la dédicace de son *Institution* au roi François Ier : « C'est votre office, sire, de ne détourner votre oreille ni votre courage d'une si juste défense (celle de la religion réformée), principalement quand il est question d'une si grande chose : c'est à savoir comment la gloire de Dieu sera maintenue sur la terre, comment sa vérité retiendra honneur et dignité, comment le règne du Christ demeurera en son entier. O matière digne de vos oreilles, digne de votre juridiction, digne de votre trône royal, car cette pensée fait un vrai roi, s'il se reconnaît être vrai ministre de Dieu au gouvernement de son royaume, et, au contraire, celui qui ne règne point à cette fin de servir à la gloire de Dieu, n'exerce pas règne, mais brigandage. »

Je préfère encore à ces morceaux d'éloquence les simples lettres de Calvin, par exemple, celle-ci adressée à la duchesse de Ferrare :

« Je sais, madame, combien Dieu vous a fortifiée durant les plus rudes assauts. Combien, par sa grâce, vous

avez vertueusement résisté à toutes les tentations, n'ayant point honte de porter l'opprobre de Jésus-Christ, cependant que l'orgueil de ses ennemis s'élevait par-dessus les mers. Davantage que vous avez été une mère nourricière de pauvres fidèles déchassés qui ne savaient où se retirer. Je sais bien qu'une princesse, ne regardant que le monde, aurait honte et prendrait quasi-injure qu'on appelât son château un hôtel-Dieu, mais je ne vous saurais faire plus grand honneur que de parler ainsi pour élever et reconnaître l'humanité de laquelle vous avez usé envers les enfants de Dieu, qui ont eu leur refuge à vous. »

Ces lignes ne donnent point, il s'en faut de beaucoup, une idée complète du style de Jean Calvin, mais elles suffisent pour montrer que l'esprit de dénigrement, appuyé sur des dissentions de doctrines, peut seul refuser, au continuateur de Luther, la gloire d'avoir été un des créateurs de la langue française. La théologie, se convertissant à l'idiome vulgaire qu'elle enrichit et qu'elle élève, n'est-ce pas là, d'ailleurs, un fait qui mérite de fixer notre attention. Les cordes graves ne se forment qu'en dernier lieu dans cet instrument complexe des langues, auquel la pensée humaine doit de se connaître elle-même. L'éloquence de Calvin a été de beaucoup surpassée par les écrivains et les orateurs sacrés du XVIIe siècle; mais ceux même qui l'ont combattu sur le terrain des discussions religieuses, auraient pu reconnaître qu'ils lui devaient une partie de leurs armes. Je n'ai point à apprécier ici l'influence du protestantisme français sur les mœurs, sur les doctrines politiques, ni sur les événements de l'histoire, mais je caractériserai d'un mot l'influence de la réformation sur la littérature. Elle apprit à l'homme l'art de parler à Dieu dans sa langue maternelle.

3°

AMYOT.

Sa jeunesse. — Son ardeur pour l'étude. — Sa pauvreté. — Sa vocation. — Comment il obtient une chaire de professeur. — Il devient précepteur des fils d'Henri II. — Amyot évêque d'Auxerre. — Sa mort. — La fortune qu'il laissa. — Sa traduction des *Vies de Plutarque*. — Son influence sur la littérature. — Ce que dit Montaigne de cette traduction des *Vies de Plutarque*. — Qualités de son style. — Services qu'il rend à la langue française. — Ce que dit Vaugelas à ce sujet. — Jugement de Racine sur la traduction des *Vies de Plutarque*.

Le 30 octobre 1513 naquit, à Melun, Jacques Amyot. Il sortait, comme on dit, des derniers rangs du peuple. Le besoin de connaître l'attira dans la ville de Paris. Là il suivait les cours publics. Sa misère ne fut point un obstacle au progrès de ses études, et pourtant cette misère était grande. Il ne recevait de sa famille, pour tout secours, qu'un pain que sa mère lui envoyait par semaine. Pour vivre et pour passer les mauvais jours, il s'avisa de se faire le domestique des autres étudiants. Le temps qu'il pouvait dérober à ce service manuel, il le consacrait à la science. Sa vocation était tournée vers les langues anciennes, et surtout vers l'idiome *melliflu* d'Homère.

Jacques Collier, lecteur du roi et abbé de Saint-Ambroise, ayant distingué les talents du jeune Amyot, lui confia l'éducation de ses neveux et lui fit obtenir par le crédit de Marguerite, sœur de François Ier, une chaire de grec et de latin dans l'Université.

Bientôt il révéla au monde savant les qualités de style dont l'avait doué la nature; il traduisit les *Éthiopiques* d'Héliodore, puis le roman de Longus, *Daphnis et Chloé*. François Ier, auquel il dédia quelques-unes des *Vies de Plutarque*, lui fit présent de l'abbaye de Bellizane. Encouragé par ses premiers succès, Amyot alla en Italie

pour consulter les manuscrits de l'écrivain grec. Plus tard il fut agréé comme précepteur des fils du roi Henri II. Durant le cours de cette éducation des enfants de France, il termina sa traduction des *Vies de Plutarque* qu'il dédia à Henri II, et il commença celle des *OEuvres morales*, qu'il n'acheva que sous le règne de Charles IX, son élève. Ce dernier nomma le professeur Amyot grand aumonier, puis évêque d'Auxerre. Enfin, son autre élève, Henri III, ajouta au titre de grand aumonier celui de commandant de l'ordre du Saint-Esprit.

Amyot était plus familiarisé avec les sources de l'antiquité païenne qu'avec les saints Pères : circonstance qui étonnerait chez un évêque, si nous n'étions à l'époque de la Renaissance. Amyot promit de se livrer aux études ecclésiastiques, ne fût-ce que pour prêcher son troupeau, mais il est permis de douter qu'il y fit de grands progrès.

Comblé d'honneurs et de richesses, il mourut à Auxerre, le 6 février 1593, à l'âge de quatre-vingts ans. Il est un des exemples de la libéralité avec laquelle les rois de France récompensaient alors les humanistes. Lui, si pauvre au début, laissa en mourant plus de deux cent mille écus. Il est, d'ailleurs, curieux que ces récompenses, accordées aux hommes qui ressuscitaient les beautés du paganisme, fussent prélevées sur les richesses et les dignités de l'Église.

Amyot, quoique traducteur de la pensée des autres, est un des écrivains les plus originaux dont puisse s'enorgueillir la France. Il n'interprète pas seulement Plutarque, il le complète. Son influence sur la littérature du XVIe siècle fut considérable. D'une main il rouvrit les sources sacrées de l'antiquité, de l'autre il traça le lit dans lequel devait couler la langue française, cette rivière jusque-là capricieuse, vagabonde, grossie par mille affluents, mais dont les eaux se purifièrent en se mêlant aux ondes du vieil Hélicon. « Nous autres

ignorants étions perdus, a dit Montaigne, si ce livre (*Traduction des Vies de Plutarque*) ne nous eût relevés du bourbier; grâce à lui, nous osons, à cette heure, et parler et écrire; les dames en régentent les maîtres d'école : c'est notre bréviaire. »

En cherchant le génie des langues mortes, Amyot trouva le génie vivant de notre langue. Le caractère du style d'Amyot est une simplicité, on pourrait même dire une naïveté aimable, qui s'associe, dans l'occasion, à la noblesse, à l'élévation et au sentiment. Non content de conquérir Plutarque, il enrichit sur son propre fond l'idiome français d'une foule de tons, d'ornements et de qualités qui lui manquaient encore. « Quelle obligation, s'écrie Vaugelas, ne lui a pas notre langue; n'ayant jamais eu personne qui en ait mieux su le génie et le caractère que lui, ni qui ait usé de mots et de phrases si naturellement françaises! »

A ces témoignages, j'ajouterai celui de Racine : « Cette traduction, dit-il, a, dans le vieux style du traducteur, une grâce que je ne crois pas pouvoir être égalée dans notre langue moderne. »

CHAPITRE VI.

XVIᵉ siècle.

RABELAIS.

Rabelais type d'une époque. — Son lieu de naissance. — Influence des pays vignobles sur l'imagination. — Éducation de Rabelais. — Il reçoit la prêtrise. — L'habit ne fait pas le moine. — Fredaines de Rabelais. — La statue de saint François. — Sa punition. — Ce que c'était que l'*in pace*. — Comment il fut délivré. — Il fréquente les partisans de la réforme. — Rabelais et Calvin. — Rabelais persécuté comme hérétique. — Ses relations avec les frères du Bellay. — Anecdotes. — Sa vie à Langey. — La persécution se ranima. — Rabelais étudiant à Montpellier. — Ses succès. — Une cérémonie burlesque. — Rabelais acteur. — Sa mission auprès du chancelier Duprat. — Comment il obtient audience, et l'objet de sa mission. — Rabelais imprimeur à Lyon. — Sa *Chronique Gargantuine.* — Pantagruel. — Rabelais à Rome, puis à Paris, ensuite à Metz. — Rabelais curé de Meudon. — Sa mort. — Anecdotes. — Curieux testament. — Ce qu'est le livre de Rabelais. — Opinion de M. de Sainte-Beuve. — L'idée sérieuse du livre. — Son caractère de réformateur. — Ce qui manque à l'œuvre de Rabelais. — Ses invectives, surtout contre les juges et les moines. — Son influence sur la langue française. — Locutions proverbiales. — Les moutons de Panurge. — Le quart d'heure de Rabelais. — Origine de ces proverbes. — Rabelais est le trait d'union *entre deux* époques.

1.

A ce nom tressaillent de joie tous « les buveurs infatigables, les chevaleureux champions et autres qui s'adonnent à toutes gentillesses, les liseurs bénévoles, » en un mot, tous les échos passés, présents et à venir de la vieille gaieté française.

Le rire de Rabelais a traversé les âges. L'auteur de *Gargantua et Pantagruel* est resté, sous son masque macaronique, le type d'une époque. Il a écrit l'épopée burlesque du XVIᵉ siècle. Son nom, transformé en épi-

thète, est devenu l'enseigne d'un genre de littérature que d'autres ont cultivé, mais où nul ne s'est élevé à sa hauteur.

François Rabelais naquit vers 1483, à une lieue de Chinon, dans une métairie de son père, aubergiste, qui débitait son vin, peut-être même ses gais propos et ses chansons, sous l'enseigne de *la Lamproie*.

Chinon est une petite ville de l'ancienne Touraine, située sur la Vienne, dans un pays fertile et agréable. Il y aurait peut-être lieu de rechercher l'influence qu'ont exercé les vignobles sur l'esprit et le caractère de quelques écrivains français. La verve de Rabelais ressemble au vin du cru, abondant, et qui égaie sans trop monter à la tête.

A Senillé, près de l'endroit où Rabelais passa son enfance, était un couvent de Bénédictins. C'est là qu'il commença son éducation. Plus tard il entra, comme novice, au couvent de Fontenay-le-Comte, en Poitou, maison de l'ordre de Saint-François, où il reçut la prêtrise en 1511.

L'habit ne fait pas le moine, et Rabelais resta tel que l'avait fait la nature. C'était un Triboulet en soutane (1).

(1) Triboulet était le fou de François Ier. C'était l'usage d'avoir à la cour un bouffon qu'on appelait *le fou du roi*, dont la charge était d'amuser le monarque par ses saillies. On attribue à Triboulet plusieurs bons mots dont l'authenticité paraît douteuse. Un des plus célèbres de ces bouffons de roi fut l'Angely, fou de Louis XIII, que Boileau a rendu célèbre dans ses *Satires*. Il avait été valet d'écurie du prince de Condé; s'étant rendu remarquable par ses saillies spirituelles, le roi l'attacha à son service. C'est un des personnages les plus remarquables du beau drame de Victor Hugo : *Marion Delorme*. Ces fous jouissaient seuls du privilége de dire la vérité aux rois et aux courtisans; ils devaient avoir fort à faire s'ils étaient sincères ; il s'agit de savoir si, ayant *les mains pleines de vérités*, ils avaient le courage de *les ouvrir ;* ce qu'il y a de certain, c'est que l'Angely en *ouvrit* une, mais ce fut pour recevoir de l'argent afin de fermer l'autre, celle des *vérités*, et il amassa ainsi des sommes considérables, en vendant son silence aux courtisans qui redoutaient ses railleries.

Ses goûts mondains, son esprit facétieux, ses relations, déjà établies avec les savants, tranchaient sur l'ignorance et l'épicuréisme grossiers des autres moines. L'hypocrisie cria au scandale; la jalousie surtout, excitée par une supériorité d'intelligence qui commençait à se faire jour, jura de se venger du frère François. On visita sa cellule et celles de ses amis où l'on trouva des livres profanes. Rabelais n'était pas, d'ailleurs, Rabelais pour rien : il aimait la plaisanterie et la farce. Les uns, parmi les collecteurs d'anecdotes, l'accusent d'avoir mêlé au vin des religieux certaines drogues dont il est parlé dans les poëtes latins. D'autres rapportent que, dans une fête de village, Rabelais, affublé de la robe de l'ordre, avait pris, dans l'église, la place de la statue de saint François. La statue vivante aurait alors répandu autour d'elle une certaine quantité d'eau; elle en aurait même aspergé les fidèles qui, prenant la chose pour de l'eau bénite, criaient au miracle. Pour ce fait ou pour un autre, notre coupable fut envoyé dans la paix du Seigneur, *in pace*. Le mot était doux, mais la punition était fort dure : elle consistait dans la réclusion perpétuelle, au pain et à l'eau, dans la privation d'air et de lumière; c'était la mort, moins l'instrument qui la donne.

Il est à observer que tous les hommes qui ont le plus égayé le monde par leurs écrits, avaient traversé des situations pénibles : le rire humain aurait-il besoin de mûrir par l'adversité?

Rabelais fut heureusement délivré par le lieutenant du bailliage, Tirageau, qui força les portes du couvent et la clôture du cachot. Il est bon d'avoir des amis.

Tiré de sa prison, Rabelais passa dans un autre couvent, puis bientôt il s'attacha comme prêtre séculier à la personne de l'évêque de Maillezais.

Les controverses religieuses commençaient à agiter les esprits. Rabelais connut les partisans plus ou moins avoués de la réforme. Clément Marot, Hugues Salel, An-

toine Herset, Bonaventure Desperiers et même Calvin; quel contraste! Un seul lien réunissait ces deux natures antipathiques, l'amour commun du grec et des belles-lettres. La plupart des réformateurs étaient des hommes instruits, et il est probable que leur société féconda chez François Rabelais le germe de l'érudition et des grandes pensées.

Cette société n'était pourtant pas sans danger. Rabelais, dénoncé comme hérétique, se vit contraint de se réfugier dans un petit village de la Perche, contrée alors presque sauvage. C'était là que les frères du Bellay faisaient alors reconstruire leur château patrimonial de Glatigny. Rabelais se présenta chez eux, déguisé en mendiant. Admis dans la cuisine, il feignit de dédaigner les mets vulgaires et le gros vin qu'on lui offrait. Il s'ensuivit une querelle entre lui et les valets. A la suite de cette querelle, il comparut devant les maîtres qui le reconnurent, l'accueillirent avec sympathie, et bientôt lui firent conférer la cure du petit village de Souday.

Il visitait souvent, à titre de commensal, ses hôtes du château de Glatigny. Un jour qu'on avait servi à table un beau poisson, Rabelais frappa sur le plat, en disant : « *Duræ coctionis*, difficile à digérer! » On enleva le mets condamné; mais Rabelais passa lui-même à l'office, et mangea, dit-on, le poisson à lui seul, disant qu'il n'avait voulu parler que du plat, — lequel était certainement *duræ coctionis*.

On montre encore à Langey, vis-à-vis du château de Glatigny, une petite maison où Rabelais a demeuré, et qui n'a point entièrement perdu sa physionomie. On y remarque l'observatoire du curé philosophe, les deux lamproies qu'il fit exécuter au fronton de la mansarde, — en souvenir de l'auberge où il était né — et enfin un portrait grossièrement sculpté dans la pierre. Tel est l'ermitage où Rabelais passa plusieurs années dans l'étude, la retraite, la joie du cœur, et où il amassa ces

trésors d'érudition qu'il répandit plus tard dans ses ouvrages.

2.

Il avait quarante et quelques années. La persécution se ranima. Les sympathies avouées de Rabelais pour la réforme, et ses railleries contre les sorbonnistes, attirèrent sur lui de nouvelles tracasseries. On le força de quitter sa douce solitude où il était si peu seul, étant avec lui-même et avec ses livres! C'est alors qu'il alla étudier la médecine à Montpellier.

Dès le jour de son arrivée dans cette université célèbre, il prit une part brillante à la discussion d'une thèse de botanique. Le succès fut complet, — un succès d'acclamations, — qui lui valut le grade de bachelier. On possède encore, dans les mémoires de la Faculté, son inscription, qui porte la date du 1er novembre 1530.

On lui attribue, à Montpellier, une cérémonie burlesque dont l'usage s'est perpétué jusqu'à la fin du dernier siècle. Le candidat proclamé vainqueur recevait une robe rouge, qu'on a conservée depuis sous le nom de robe de Rabelais. Il montait en chaire pour remercier ses maîtres; puis, en se retirant par la salle du conclave, il recevait de ses anciens camarades quelques coups de poing, adieux touchants des anciens camarades à un condisciple devenu leur supérieur.

Tout en se livrant à ses graves études, Rabelais ne dédaigna point de monter sur le théâtre et de concourir, avec d'autres professeurs, à la représentation de quelques moralités. Il joua sans doute dans la farce de *Patelin* et dans celle de la *Femme mute*, que Molière a imitée.

L'université de Montpellier avait à revendiquer quelques-uns de ses priviléges auprès du chancelier Duprat: Rabelais fut chargé de cette mission importante et délicate. Il se rendit donc à Paris; mais le haut fonction-

naire se laissait difficilement aborder, et Rabelais, tout Rabelais qu'il fût, eut pu attendre indéfiniment que la porte s'ouvrit à sa requête. Pour arriver jusqu'au magistrat, il eut alors recours à un stratagème comique. Le voilà qui se promène, dans un accoutrement bizarre, sur le quai des Augustins où demeurait le chancelier. Cet homme, si simplemeut vêtu, attira d'abord l'attention de la foule, puis celle du ministre lui-même. Il s'arrêta, et fit demander quel était cet original. Rabelais répondit en latin au page qui l'interrogeait en français; à un gentilhomme envoyé pour remplacer le page, il répondit en grec; à un autre, qui savait le grec, il répondit en hébreu et ainsi de suite. Il parla espagnol, italien, anglais, allemand. Le chancelier, surpris, voulut enfin qu'on lui amenât ce personnage si savant et si étrange. Rentrant alors dans son rôle sérieux, l'envoyé de l'Université exposa fort nettement sa demande en français, et Duprat, favorablement prévenu, ne manqua point d'y faire droit.

En 1532, Rabelais quitta Montpellier pour se rendre à Lyon. Là nous le retrouvons dans une imprimerie, celle de Gryphins. Il attacha son nom à deux éditions monumentales — l'une d'Hippocrate et l'autre de Galien. Indigné du stérile *succès d'estime* — ne pas confondre avec le succès d'argent — qu'obtenaient les beaux livres sérieux, Rabelais jura qu'il donnerait bientôt au monde un ouvrage qui passerait par toutes les mains et ferait proclamer le nom de l'auteur par toutes les bouches, même dans les pays étrangers...

Il tint parole et publia sa *Chronique Gargantuine*, « dont il a été vendu plus d'exemplaires en deux mois, comme il le dit lui-même dans le prologue du deuxième livre, qu'il n'est acheté de Bibles en neuf ans. »

Ce premier essai de 1532 n'était pourtant que le germe du vrai Gargantua, qui parut en 1535. Dans l'intervalle, un livre étrange avait vu le jour : ce livre était intitulé : *Pantagruel, roi des Dipsodes, restitué en son naturel, avec*

ses faicts et prouesses épouvantables, composé par feu maistre Alcofribas, abstracteur de quinte essence.

Le succès du *Pantagruel* fût immense. Jean du Bellay allant à Rome, retrouva Rabelais à Lyon, et l'emmena avec lui en qualité de médecin.

Luther s'était rendu à Rome avec la foi dans le cœur, il en revint avec des doutes. Rabelais partit et revint sceptique.

Son séjour de six mois dans la ville sainte ne fût marqué que par quelques bouffonneries.

Le 22 mai 1537, Rabelais reçut le bonnet de docteur à Montpellier. L'année suivante on le retrouve à Paris, exerçant la médecine. Mais rien ne pouvait fixer cette nature errante, vagabonde comme la fantaisie même. Il allait, de-çà et de-là, se reposant partout, sans demeurer nulle part. Je me le figure dans cette vie de changements et d'aventures, attablé près de Chinon, dans ce célèbre cabaret de *la Cave peinte*, « où l'on montait par autant de degrés qu'il y a de jours dans l'an. » Le 19 septembre 1545 parût la suite de *Pantagruel;* la rage des dévots, — je devrais dire des hypocrites — ne peut se comparer qu'au succès du livre. On sollicita de François Ier la suppression du privilége; car alors, les livres n'étaient imprimés qu'avec l'approbation et le privilége du roi. François Ier se fit lire le livre, puis il fit acte de de discernement, de tolérance et de fermeté en confirmant sa décision. Le roi avait ri, il était désarmé.

Persécuté, réfugié à Metz, attiré de nouveau à Rome, il finit par reconquérir la faveur royale sous Charles IX, et mourut curé de Meudon. Il était temps; car les hardiesses des derniers livres de *Pantagruel* commençaient à faire dans le monde un bruit inquiétant pour le repos et la liberté de l'auteur. La gloire est comme le soleil, qui, en pompant les brumes de la terre, forme les orages.

Rabelais reçut humblement le viatique avant de mou-

rir; mais, au moment de l'extrême-onction, il ne put s'empêcher de dire, qu'on lui *graissait les bottes* pour le grand voyage. Il laissa, assure-t-on, sous forme de scellé, cette manière de testament : « Je n'ai rien vaillant, je dois beaucoup; je donne le reste aux pauvres. » On lui attribue deux autres mots, qui sont bien dans son caractère : « Je vais chercher un grand peut-être. » Et enfin, avec un éclat de rire : « Tirez le rideau, la farce est jouée! »

3.

Le livre de Rabelais est de ceux qui échappent entièrement à l'analyse : il fit, comme le dit M. Sainte-Beuve, « une œuvre inouïe, mêlée de science, d'obscénités, de comique, d'éloquence, de haute fantaisie qui rappelle tout, sans être comparable à rien, qui vous saisit et vous déconcerte, vous enivre et vous dégoûte, et dont on peut, après s'y être beaucoup plu et l'avoir beaucoup admiré, se demander sérieusement si on l'a comprise. »

Rabelais est un Homère grotesque, et cependant, au fond de son épopée extravagante se cache une idée sérieuse. Il y a une immense raison sous cette débauche d'esprit, un bon sens sous cette folie, un novateur sous ce bouffon. L'auteur nous avertit lui-même qu'il ne faut point s'arrêter au sens littéral, ni aux matières assez joyeuses de son livre, comme au chant des syrènes, mais qu'il faut interpréter le sens, et rapporter à une intention plus haute ce que nous croyons dit en gaieté de cœur.

Il ne se proposait pas moins que de réformer le monde en l'égayant. Témoin de la folie des hommes, il s'en était affublé pour la rendre ridicule à leurs propres yeux. « Religion, état politique, vie domestique » il a tout mis en scène, tout passé en revue dans cette encyclopédie bizarre, où le trivial le dispute souvent au su-

blime, le cynisme au génie. Ce qui manque à l'œuvre de Rabelais, féconde, puissante, originale, enfumée, avinée, prodigieuse, c'est le sentiment de la beauté.

Dans la critique des mœurs, des institutions, des préjugés, des lois, il dépasse son siècle de cent coudées. Rien ne lui échappe; mais sa verve d'indignation éclate surtout contre les juges et contre les moines. Quel torrent d'invectives, de plaisanteries, de sarcasmes! Puis, séparant la cause de la religion de la cause de ses ministres, il s'écrie : « Voyant ces diables d'oiseaux (les gens d'église), nous ne faisons que blasphémer, mais vidant les bouteilles et pots, nous ne faisons que louer Dieu. »

La langue de Rabelais a vieilli; mais, dans ce français du XVIe siècle, on remarque beaucoup de mots, de racines et de tournures qui appartiennent encore maintenant à la langue française.

L'auteur de *Gargantua et Pantagruel* a laissé dans notre littérature un grand nombre d'épithètes et de locutions proverbiales : — *Petite pluie abat grand vent*, — *Sauter l'un après l'autre comme les moutons de Panurge*, — *Le quart d'heure de Rabelais*.

Il est raconté dans *Pantagruel* « comment Panurge fit en mer noyer le marchand et ses moutons. » Voici la manière dont il s'y prit : il jeta en pleine mer son mouton criant et bêlant. Les autres moutons, criant et bêlant avec la même intonation, commencèrent alors à se jeter et à sauter en mer tous à la file. Il n'était pas possible de les arrêter. Vous savez, en effet, que c'est la nature du mouton de suivre toujours le premier du troupeau, quelque part qu'il aille. Le marchand, tout effrayé de voir périr devant ses yeux et noyer ses moutons, s'efforçait de les retenir; mais c'était en vain. Finalement, il en prit un, grand et fort, par la toison, sur le tillac du navire, espérant ainsi le retenir et sauver, par là, le reste du troupeau. Le mouton fut si puissant qu'il emporta

en mer avec soi le marchand. Les autres bergers en firent autant, prenant les moutons, les uns par les cornes, les autres par les jambes, les autres enfin par la toison, mais ils furent tous pareillement emportés en mer et noyés. — De là le proverbe.

Le quart d'heure de Rabelais se rapporte, d'après les biographes, à un épisode de sa vie. Se trouvant à Lyon, dans une auberge, sans argent pour contenter son hôte, il remplit plusieurs paquets d'une poudre tout à fait inoffensive, puis, sur l'un de ses paquets, il écrivit : *poison pour le roi*, sur l'autre, *poison pour le dauphin*, sur un troisième, *poison pour Monsieur*. Ceci fait, il laissa les paquets en vue dans sa chambre. L'aubergiste était un homme curieux et fureteur. C'est là-dessus que Rabelais avait compté. Enchanté d'une occasion qui lui permettait de montrer son zèle pour le bon ordre et le maintien des institutions, l'hôtelier alla faire sa déclaration aux magistrats. Rabelais fut arrêté, — c'est précisément ce qu'il voulait—et conduit, de relai en relai, de ville en ville, à Paris, le tout aux frais de l'État, et sans qu'il lui en coûtât un sou. C'est devant le roi lui-même que le grand coupable eût à comparaître; mais les gentilshommes de la cour reconnurent Rabelais. Le roi François Ier rit beaucoup du stratagème, et fit souper le régicide à sa table. — C'est ainsi qu'on dit : *le quart d'heure de Rabelais*, quand le moment est venu de régler un compte.

Comme écrivain, Rabelais est une de ces grandes personnalités qui réunissent deux époques. Son éclat de rire immodéré ferme le moyen âge et ouvre la renaissance.

CHAPITRE VII.

XVIe siècle.

1° MONTAIGNE. — 2° LA BOÉTIE.

1°

MONTAIGNE.

Sa naissance. — Ce qu'était le père de Montaigne d'après cet écrivain. — Première éducation de Michel Montaigne dans un pauvre village. — Son éducation au château de son père. — Comment il apprend le latin. — Une contagion de latin dans la maison paternelle. — Manière dont on s'y prenait pour le réveiller. — Influence de cette éducation. — Montaigne au collége. — Ce qu'il dit de ses dispositions. — Un fait commun à plusieurs hommes célèbres. — Montaigne conseiller au parlement. — Ce qu'il dit de cette charge. — Ses voyages. — Motifs de ses excursions lointaines. — Utilité de ses voyages. — Comment Montaigne en parle. — Comment il s'accoutume aux usages des pays étrangers. — Montaigne à Rome. — Faveur qu'il y reçoit. — Comment il traversa les persécutions religieuses. — Moyens qu'il employa pour sauver son château du pillage. — Ce qu'il dit à ce sujet. — Montaigne maire de Bordeaux. — Curieux portrait qu'il fait de lui-même aux électeurs. — Comment il fut réélu à la même charge contre l'usage. — Quels étaient ses auteurs favoris. — Sa bibliothèque. — Ce qu'il dit de la sagesse et de la vertu. — Ses bonnes dispositions naturelles. — Sa mort. — Ce que fut Montaigne d'après M. Louis Blanc. — Service que ses essais ont rendu à la littérature française. — L'influence des écrits de Montaigne. — Quelle est sa méthode. — En quoi elle diffère de celle des autres philosophes. — A quoi devait aboutir cette méthode. — Autre caractère des essais. — Ce que sont ces essais au point de vue de la langue française.

Cet auteur est une bonne fortune pour l'historien littéraire, car il s'est raconté lui-même. Le livre ici c'est l'homme.

Le dernier jour de février 1533, naquit en Périgord, Michel Montaigne. Le père prit un soin tout particulier

de ce fils, qui était son troisième enfant, et qui devait immortaliser le nom de la famille. C'était un type de l'ancien gentilhomme. « Il parlait peu et bien et mêlait à son langage quelques ornements des livres vulgaires, surtout espagnols. Le port, il l'avait d'une gravité douce, humble et très-modeste; singulier soin de l'honnêteté et de décence de sa personne et de ses habits, soit à pied, soit à cheval. Monstrueuse foi en ses paroles, et une conscience et religion, en général, penchant plutôt vers la superstition que vers l'autre bout. »

Telle était la tige d'où devait sortir un des fruits les plus précieux de l'esprit français.

Pierre, seigneur de Montaigne, envoya son fils en nourrice dans un pauvre village, et l'y retint quelque temps pour le dresser à la plus basse et la plus commune façon de vivre. Son intention était de mettre ainsi l'enfant en rapportavec le peuple, avec cette condition d'hommes qui vivent de leur travail. Il le fit également tenir sur les fonts de baptême par des personnes de la plus humble fortune, afin de l'attacher plutôt à ceux qui pouvaient avoir besoin de lui, qu'à ceux dont il pouvait avoir besoin.

Quand le petit Michel Montaigne eut passé par cette école de frugalité et de sévérité, son père le fit revenir dans le château qui était le patrimoine de la famille. Là, l'enfant apprit le latin avant le français. Tout jeune, et avant même que sa langue ne se fut déliée, Michel Montaigne fut confié aux soins d'un docteur allemand, fort versé aux langues de l'antiquité, mais qui ne savait point un mot de français. Ce professeur adressait sans cesse la parole en latin à l'enfant, qu'il tenait et berçait entre ses bras. La mère, le valet, la femme de chambre apprirent également assez de l'idiome de Cicéron pour deviser avec le classique marmot. C'était, dit Montaigne, comme une contagion de latin dans la maison et dans tout le voisinage. Il y avait plus de six ans qu'il n'avait

pas encore entendu prononcer un mot de périgourdin ni de français. C'est ainsi que, « sans art, sans livre, sans grammaire, sans fouet et sans larmes, » Michel Montaigne se trouva, plus tard, avoir appris la langue morte qu'on enseigne avec tant d'apparat et à grand renfort de *pensums* dans les colléges.

Ce bon père, — c'est toujours Pierre, seigneur de Montaigne que je veux dire, — s'attachait plus encore à l'éducation qu'à l'instruction de son fils. Il voulait lui faire goûter la science et le devoir par attrait, non par contrainte. Il cherchait à élever cette jeune âme en toute douceur, en toute confiance, en toute liberté. Le jeune Michel Montaigne était naturellement d'un caractère traitable, mais pesant, mou et endormi. On ne le brusquait en rien. Le père, ayant ouï dire que cela troublait la cervelle des enfants de les éveiller le matin en sursaut, faisait tirer doucement son fils des engourdissements du sommeil par le son de quelque instrument de musique.

On peut, sans doute, trouver à contredire dans cette manière d'élever les enfants; mais il est certain qu'elle convenait merveilleusement au caractère de Michel Montaigne. Elle fit de lui un penseur original, ennemi de toute obligation et de toute contrainte, nullement asservi à l'opinion des autres, n'aimant ni à maîtriser ni à être maîtrisé, d'un commerce doux, agréable et bienveillant, mais ne perdant rien de sa manière de voir au contact des autres hommes.

Pierre de Montaigne craignit pourtant, un beau jour, de faillir à ses devoirs de père, s'il continuait à suivre ses propres vues dans l'éducation de son fils. Il finit par céder à l'opinion commune « qui suit toujours ceux qui vont devant comme les grues. » Michel Montaigne fut donc envoyé, vers l'âge de six ans, au collége de Guyenne, alors très-florissant et le meilleur de France. Là, le père voulut néanmoins continuer sa direction sur

l'esprit de son fils, en lui fournissant des maîtres qu'il choisit lui-même. La vie ordinaire des colléges se trouva ainsi modifiée par l'intervention paternelle; mais ajoute, non sans quelque amertume, Michel Montaigne, « c'était toujours le collége ! » Le jeune écolier *enjamba d'arrivée aux premières classes*, grâce sans doute au latin et au grec qu'il avait, pour ainsi dire, sucés avec le lait dans la maison de son père. A treize ans, il sortit du collége ayant achevé son cours. C'est tout le fruit qu'il avait recueilli, s'il faut l'en croire, de son passage dans les écoles publiques. Peu s'en fallut même qu'il n'emportât du collége la haine des livres. Heureusement, le précepteur que lui avait donné son père, pour tempérer la discipline des classes, lui avait laissé lire, comme à la dérobée, Virgile, Térence, Plaute et les comédies espagnoles. Ce fruit défendu le maintint en goût de littérature.

Jusqu'ici Michel Montaigne annonçait peu de dispositions brillantes. Sa mémoire était mauvaise, sa compréhension lente et tardive, son esprit enveloppé d'un voile de langueur et de paresse. « Le danger, dit-il lui-même, n'était pas que je fisse mal, mais que je ne fisse rien. Nul ne pronostiquait que je dusse devenir mauvais, mais inutile ; on y prévoyait de la fainéantise, non pas de la malice.... Mon âme ne laissait pourtant pas d'avoir, à part soi, des remuements fermes et des jugements sûrs et ouverts autour des objets qu'elle connaissait.... Mettrai-je en compte cette faculté de mon enfance, — une assurance de visage et souplesse de voix et de geste à m'appliquer aux rôles que j'entreprenais ; car, avant l'âge,

Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus.

J'ai soutenu les premiers personnages des tragédies

latines de Buchanan et de Muret (1) qui se représentèrent en notre collége de Guyenne, avec dignité. »

Cet épanouissement difficile et lent d'un génie qui devait florir dans l'âge viril avec tant d'éclat, est un fait commun à plusieurs grands hommes. Je n'en citerai pour exemple que Jean-Jacques Rousseau.

On assure que Michel Montaigne, ayant atteint l'âge d'homme, se trouva pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux. Ce fut, sans doute, par la volonté de son père. Quant à lui, les occupations publiques ne lui convenaient guère. Il est probable qu'il fait allusion à cette place de conseiller, quand il dit : « De ce peu que je me suis essayé en cette vocation, je m'en suis d'autant dégoûté. » Il avoue même, quelque part, n'avoir jamais su qu'en gros qu'il y eût une législature. Il est à croire qu'il résigna cette charge à cause de la contrainte que la vie publique imposait à ses goûts.

Sa grande occupation, — et la seule peut-être qui, avec l'étude, convint à cet esprit fantastique, indépen-

(1) Georges Buchanan était né en Écosse, en 1506; il fit ses études à Paris ; il fut professeur au collége de Bordeaux et dans un collége de Paris. La hardiesse de ses opinions lui suscita des persécutions. Il a écrit en latin *la Paraphrase des Psaumes*, une satire contre les Franciscains, qui lui valut la prison ; les tragédies de *Jephté* et de *Saint Jean-Baptiste*, *De jure regni apud scotos*, où il émet des idées remarquables par leur libéralisme, et l'*Histoire de l'Écosse*.

M. Antoine-François Muret était né à Muret, près de Limoges. Après avoir professé, à Auch, à Poitiers, à Bordeaux, il fit à Paris un cours de droit civil et obtint un succès remarquable. Il fut persécuté pour ses opinions religieuses. Obligé de quitter la France, il passa en Italie où, dit-on, étant tombé dangereusement malade, il entra à l'hôpital. Là, deux médecins, pensant avoir affaire à un homme ordinaire et ignorant et voulant faire sur lui l'essai de leurs remèdes, dirent : « *Faciamus periculum in animâ vili*, » ce que le malade entendant, il répondit : « *An vilis anima pro quâ mortuus est Christus ?* » puis il se sauva bien vite pour se soustraire aux expériences dangereuses des docteurs. Il se rendit à Rome, où il mourut en 1585.

dant, ami de son repos et de ses goûts, — c'était les voyages. Il y était porté d'inclination. Ce qu'il aimait surtout dans la vie errante, c'était, nous dit-il lui-même, le remuement et le changement. Il avait l'humeur avide des choses nouvelles et inconnues. C'était, d'ailleurs, un charme pour lui que d'abandonner, pour un temps, le gouvernement de sa maison. Il s'était pris tard aux soins du ménage et il n'y devint jamais habile. Les voyages ne le blessaient que par la dépense, ayant l'habitude d'y faire une assez grande figure. La nature ne l'avait point porté à thésauriser; mais, à dépenser, *il s'y entendait un peu.* Un autre motif qui l'engageait à entreprendre les excursions plus ou moins lointaines, « c'était, dit-il, la licence des guerres civiles qui ensanglantaient son pays, » et dont la vue répugnait particulièrement à un homme doux, tranquille, désintéressé de toute ambition humaine.

Voyager lui semblait d'ailleurs pour l'âme un exercice profitable. Il ne connaissait point de meilleure école pour façonner la vie, « que de lui proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies et usances (usages) et lui faire goûter une si perpétuelle variété de formes de notre nature. » Il voyageait à cheval *sans démonter;* nulle saison ne lui était ennemie, si ce n'est l'âpre chaleur d'un soleil poignant. L'âge ne ralentit point chez lui ce goût de la locomotion. Marié et vieux, il aimait encore à courir le monde. Ses amis l'en blâmaient, mais il laissait dire ses amis, « c'est à la jeunesse, leur répondait-il, et non à la vieillesse à s'asservir aux opinions communes et à se contraindre pour autrui. A mesure que les commodités naturelles nous manquent soutenons-nous par les artificielles. Jeune, je couvrais mes passions enjouées de prudence; vieux, je me débarrasse des tristesses de la vie, en faisant à ma guise. »

Quant au danger de mourir en route, cela l'inquiétait

médiocrement, car s'il eût eu le choix, il eût mieux aimé, dit-il, mourir à cheval que dans un lit, plutôt hors de sa maison et loin des siens que chez lui et dans le lieu de sa naissance. « Il y a plus de crève-cœur que de consolation, ajoute-t-il, à se séparer de ses amis. »

De but, Michel Montaigne n'en avait aucun en voyageant, si ce n'est celui de voir et de s'instruire « s'il fait laid à droite, raconte-t-il lui-même, je prends à gauche. Si je me trouve mal propre à monter à cheval, je m'arrête... ai-je laissé quelque chose à voir derrière moi, j'y retourne. C'est toujours mon chemin. Je ne trace aucune ligne certaine, ni droite ni courbe. Ne trouvé-je point où je vais ce qu'on m'avait dit, comme il advient souvent que les jugements d'autrui ne s'accordent point aux miens et je les ai trouvés le plus souvent faux, — je ne plains pas ma peine : j'ai appris que ce qu'on disait n'y est point. »

Montaigne savait s'accommoder aux différents usages qu'il rencontrait en voyageant, aussi bien qu'au génie et aux manières de vivre de chaque pays. La diversité des façons d'une nation à l'autre ne le touchait que par le plaisir de la variété. « J'ai honte, dit-il, de voir nos hommes enivrés de cette sotte humeur de s'effaroucher des formes contraires aux leurs. Il leur semble être hors de leur élément quand ils sont hors de leur village... la plupart ne prennent l'aller que pour le venir. Ils voyagent couverts et resserrés d'une prudence taciturne et incommunicable, se défendant de la contagion d'un air inconnu... Je pérégrine non pour chercher des Gascons en Sicile, j'en ai assez laissé au logis ; je cherche des Grecs plutôt et des Persans... »

Il ne perdait jamais sa route, car il n'en avait d'autre que celle de son caprice et de sa fantaisie. Il visita la Suisse, Venise et plusieurs autres endroits. Comme tous les chemins conduisent à Rome, il arriva, par mille biais et détours, dans la ville éternelle. C'était sa cité

de prédilection. « Je ne saurais revoir si souvent le tombeau de cette ville si grande et si puissante, dit-il, que je ne l'admire et révère. J'ai eu connaissance des affaires de Rome, longtemps avant que j'aie eu connaissance de ma maison. Je savais le Capitole et son plan avant que je susse le Louvre, et le Tibre avant la Seine... sa ruine même est glorieuse et enflée. Encore retient-elle au tombeau des marques et image d'empire. »

Il y reçut d'ailleurs une faveur qui plaisait beaucoup à sa vanité, c'était un bulletin de bourgeoisie romaine. Cette bulle était *pompeuse en sceaux et en lettres dorées*. N'étant bourgeois d'aucune ville, il trouvait un plaisir extrême à se dire bourgeois « de la plus noble qui fût et qui sera onques. »

Montaigne vécut dans des temps difficiles. Grâce à sa présence d'esprit, à son humeur conciliante, et peut-être à son indifférence en matière de religion, il traversa sans s'y brûler les feux allumés de toutes parts. Il y avait, je dois le reconnaître, dans cette impartialité un fonds d'égoïsme. Il aimait, comme il l'avoue lui-même, à vivre mollement. Cette conduite prudente et modérée lui attira néanmoins l'affection de son voisinage. Sa maison resta *vierge de sang et de sac*, sous un long orage, au milieu de tant de changements et d'agitations prolongées. Sa méthode pour préserver le château de Montaigne contre les fureurs de la soldatesque et contre le fanatisme, durant les guerres civiles, fut au moins curieuse. Elle consista à ouvrir sa maison dans un temps où tout le monde se retranchait et se barricadait chez soi. « J'ai affaibli, raconte-t-il, le dessein des soldats, en ôtant à leurs exploits le hasard et toute matière de gloire militaire qui a accoutumé de leur servir de titre et d'excuse... Je leur rends la conquête de ma maison lâche et traîtresse. Elle n'est close à personne qui y heurte. Il n'y a pour toute provision qu'un portier d'ancien usage et cérémonie qui ne sert pas tant à dé-

fendre ma porte, qu'à l'offrir plus décemment et gracieusement. Je n'ai ni garde ni sentinelle que celle que les autres font pour moi. Un gentilhomme a tort de faire montre d'être en défense, s'il ne l'est bien à point. Qui est ouvert d'un côté l'est partout... ma maison était forte selon le temps qu'elle fut faite. Je n'y ai rien ajouté de ce côté-là et craindrais que sa force se tournât contre moi-même... J'essaye de soustraire ce coin à la tempête publique, comme je fais un autre coin en mon âme. Notre guerre a beau changer de formes, se multiplier et se diversifier en nouveaux partis; pour moi, je ne bouge. Entre tant de maisons armées, moi seul, que je sache, de ma condition, ai fié purement au ciel la protection de la mienne: et je n'en ai jamais ôté ni vaisselle d'argent, ni titre, ni tapisserie. »

C'est là que, retiré dans les temples sereins de la philosophie, *templa serena*, il ne se mêlait d'autre chose que de passer, « en repos et à part, » le peu qui lui restait de vie. Alors il laissait son esprit en pleine oisiveté s'entretenir avec soi-même. Il n'est rien dans le monde qui lui paraissait valoir la peine de se rompre la tête, non pas même la science, de quelque grand prix qu'elle soit. Un tel homme n'était pas né pour le martyre; il trouvait plaisir à boire le vin doux de la sagesse; mais pour la ciguë, il laissa cela à Socrate.

Et cependant, c'était le temps où la cloche d'argent du Châtelet sonnait, à Paris, le massacre de la Saint-Barthélemy.

Cette nature si fort attachée à ses goûts, à ses fantaisies, à sa retraite, à ses loisirs, cet homme qui préférait de beaucoup une vie tranquille et délicieuse à celle d'un Régulus, se trouva pourtant par hasard, et contre son gré, engagé dans une charge publique. Les bourgeois de Bordeaux l'élurent maire de leur ville, au moment où il était éloigné de France — et plus éloigné encore de songer à un tel honneur. Il chercha à refuser cette fonc-

tion. Montaigne se représenta fidèlement et consciencieusement aux électeurs tel qu'il était : « Sans mémoire, sans vigilance, sans expérience et sans vigueur — sans haine aussi, sans ambition, sans avarice et sans violence. » Il appelait cela, les instruire de ce qu'ils auraient à attendre de ses services. Ce portrait où Montaigne ne se flattait point lui-même, ne découragea et n'éloigna point de lui les suffrages. On lui apprit qu'il avait tort, et que l'ordre du roi, qui était intervenu dans cette affaire, ne lui permettait point de refuser. C'était une charge honorable — d'autant plus honorable, qu'elle n'était point rétribuée. D'ordinaire, cette magistrature civile durait pendant deux années; mais elle pouvait être continuée par une seconde élection; le cas cependant était rare. Il n'y en avait que deux exemples, l'un qui se rapportait à M. de Lansac, et l'autre à M. de Biron, maréchal de France.

Montaigne fournit le troisième exemple. Sans doute le laisser aller de son administration, si conforme à sa nature et aux qualités négatives qu'il avait d'abord fait valoir pour refuser cette charge, fut pour les Bordelais un titre de plus à sa réélection.

Quelques traits suffiront maintenant pour achever le dessin de ce caractère supérieur et singulier. Ses auteurs favoris étaient Plutarque et Sénèque. Sa bibliothèque était située au troisième étage d'une tour, d'où il voyait sous lui son jardin, sa basse-cour, et les autres dépendances du château. Là il feuilletait, tantôt un livre, tantôt un autre, sans ordre et sans dessein. Souvent il rêvait, d'autres fois, il prenait des notes, et dictait en se promenant. « Mes pensées dorment, disait-il, si je les assieds. »

Montaigne aimait son livre, — il ne le cache pas. Ce livre (les *Essais*), représentait si bien ses *humeurs* et *ses opinions!* Le style de l'ouvrage lui semblait éloigné de toute affectation. « La recherche des phrases nouvelles,

ajoute-t-il, et des mots peu connus, vient d'une ambition scolastique et puérile. Pussé-je me servir de ceux qui servent aux halles de Paris !... » Il y avait, en réalité, deux sortes de gens que cette nature — d'ailleurs peu haineuse — détestait de bon cœur; c'étaient les pédants et les fanatiques.

Sorte d'épicurien dans l'ordre moral, Montaigne avait réduit la notion du devoir à celle de l'attrait. La sagesse était pour lui la « mère nourrice des plaisirs humains. Qui me l'a masquée, s'écrie-t-il, de ce faux visage pâle et hideux? Il n'est rien de plus gai, plus enjoué et presque plus folâtre. La vertu n'est pas, comme dit l'école, plantée à la tête d'un mont coupé, raboteux, et inaccessible. Qui sait son adresse y peut arriver par des routes ombrageuses, gazonnées et doux florentes. »

Sa bonté — car Montaigne se montrait avec les autres hommes bienveillant, doux et charitable — était toute naturelle, et prenait racine dans l'amour des jouissances. Il eût voulu bannir du monde la souffrance à cause des émotions pénibles que la vue des êtres souffrants lui communiquait. C'est aussi la raison pour laquelle il haïssait *cruellement la cruauté* « comme l'extrême de tous les vices. » Montaigne mourut en Périgord, l'an 1592. Il était âgé de cinquante-neuf ans.

« Que fut Montaigne? » dit M. Louis Blanc, dans son livre admirable *Des origines et des causes de la Révolution française*, « L'apôtre de l'égoïsme indulgent. S'étudier, se connaître, se contempler, se posséder, se suffire; voilà, selon Montaigne, la sagesse suprême, le but de la vie. Et malheureusement il a fait, pour le prouver, un livre qui est la gloire de l'esprit humain. »

C'est surtout sur ce livre, dans une histoire de la littérature, que nous devons fixer notre attention. — D'ailleurs, la connaissance qu'on a maintenant de la vie et du caractère de l'auteur, nous rendra plus facile le jugement de son ouvrage.

Les *Essais* de Montaigne ont ouvert dans la littérature française des perspectives nouvelles et infinies. L'influence de ce penseur ne s'arrête point au XVIe siècle, sur lequel les disputes théologiques exerçaient, d'ailleurs, un trop grand empire pour que la voix de la raison se fit entendre avec autorité. Cette influence traverse en quelque sorte souverainement le siècle de Louis XIV, et reparaît au XVIIIe avec l'école des encyclopédistes.

La méthode de Montaigne diffère de celle des autres philosophes. Au lieu de raisonner abstractivement de Dieu, de l'âme humaine, de la vertu, de l'univers, du bien et du mal, Montaigne se prend lui-même pour sujet de ses observations et de ses études. « homme, se dit-il, je dois avoir en moi une partie de l'humanité. » Au secours de ses impressions et de ses sentiments personnels il appelle quelques souvenirs de l'histoire, des anecdotes, des descriptions de villes et de pays étrangers, des portraits, en un mot, tout ce qui peut animer et vivifier la recherche du vrai. L'écueil de cette méthode devait être le scepticisme. En philosophie, Montaigne aboutit au doute ; dans la pratique, au lieu de recommander aux hommes de se détacher d'eux-mêmes pour travailler au bien public, il les isole dans un égoïsme réfléchi et masqué de vains prétextes.

Un autre caractère des *Essais*, c'est le décousu, le pêle-mêle, j'oserais presque dire le *tohu-bohu* des matières. L'auteur a parlé de tout à propos de tout. Il y a pourtant un lien qui établit une sorte d'ordre et d'unité dans cet entassement de sujets si mêlés, c'est le *moi* de Montaigne.

Au point de vue de la langue, les *Essais* marquent un progrès immense, une véritable conquête. Nul plus que Montaigne n'a contribué à assouplir, à enrichir l'idiome français. Soit qu'il s'élève jusqu'à l'éloquence, soit qu'il descende jusqu'à la familiarité, soit qu'il s'ébatte, avec une admirable variété de tons, à travers les plaines de

la fantaisie, sa pensée se montre toujours supérieure à la forme qu'elle domine, qu'elle sculpte, qu'elle moule, quelle inspire. Sa hardiesse, comme écrivain, est extrême et presque toujours heureuse. Son parler âpre, naïf et franc prend, quand il veut, des essors soudains et surprenants. Si jamais la langue française, affadie par de fausses et coquettes recherches, perdait son caractère primitif de grandeur, d'audace et de simplicité, c'est aux sources de Montaigne qu'elle devrait retremper, un jour, sa vigueur et son éternelle jeunesse.

2°

LA BOÉTIE.

Son court passage dans l'histoire littéraire. — Son amitié avec Montaigne. — Différence dans le caractère ds ces deux écrivains. — Soulèvement des populations de la Guyenne. — Persécutions. — Son discours sur la servitude volontaire. — Sujet du livre. — Germes de Jean-Jacques Rousseau. — Saint-Just. — Ce que parurent les idées de ce livre, réimprimé sous le règne de Louis-Philippe.

Né en 1530, mort en 1563, la Boétie ne fit que paraître à la vie, mais il a laissé de son court passage dans l'histoire littéraire du XVIe siècle une de ces traces qui ne s'effacent point.

Il fut l'ami de Montaigne, et pourtant quelle différence dans leurs caractères! l'un se montre dans ses écrits le philosophe de l'égoïsme, l'autre l'apôtre du dévouement.

Les populations de Bordeaux et de la Guyenne avaient été soulevées par les exigences du fisc. On envoya Montmorency à la tête d'une armée pour rétablir l'autorité royale. Ce fut moins une guerre qu'un carnage. Quand la ville fut soumise, les supplices commencèrent. Le gibet, la hache, la roue, le pal, le bucher, tout fut mis à l'ouvrage pour punir les rebelles. Cent quarante

personnes furent immolées par cette vengeance qui prenait le nom de justice. A la vue de pareilles horreurs, le sang de la Boétie s'enflamma; dans un coin de la ville, livrée aux bourreaux et aux tribunaux arbitraires il écrivit, pour ainsi dire à la lueur des bûchers, son ***Discours sur la servitude Volontaire ou le contre un.*** Il n'avait alors que dix-huit ans.

Ce livre attaque la tyrannie des grands; c'est un appel au peuple pour qu'il brise ses fers et qu'il renverse ses oppresseurs en lui faisant connaître sa force et leur faiblesse.

De ce livre brûlant, indigné, profond et tout à fait extraordinaire pour le temps auquel il a été écrit, je ne détacherai que deux fragments :

« S'il y a rien de clair et d'apparent dans la nature et en quoi il ne soit pas permis de faire l'aveugle, c'est que la nature, le ministre de Dieu, et la gouvernante des hommes, nous a tous faits de même forme et comme il semble à même moule, afin de nous entre-connaître tous pour compagnons ou plutôt pour frères. Et si, faisant le partage des présents quelle nous donnait, elle a fait quelques avantages de son bien, soit au corps, soit à l'esprit, aux uns plus qu'aux autres, elle n'a pas entendu pour cela nous mettre dans ce monde comme dans un champ clos et n'a pas envoyé ici-bas les plus forts et les plus avilis comme des brigands armés dans une forêt pour y gourmander les plus faibles. Mais plutôt faut-il croire que faisant ainsi aux uns les parts plus grandes, et aux autres plus petites, elle voulait faire place à la fraternelle affection, afin qu'elle eût à s'employer, les uns ayant puissance de donner aide et les autres besoin d'en recevoir... Il ne faut pas faire doute que nous soyons tous libres, puisque nous sommes tous compagnons, et il ne peut tomber dans l'entendement de personne que nature ait mis en nous aucune servitude, nous ayant tous mis en compagnie. »

Qui ne découvre dans ces lignes éloquentes le germe des idées de Jean-Jacques Rousseau sur l'inégalité des conditions humaines?

Ailleurs, il s'étonne que « tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelquefois un tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'on lui donne; qui n'a pouvoir de leur nuire, sinon de tant qu'ils ont vouloir de l'endurer? Quel malheur, ou plutôt quel malheureux vice, voir un nombre infini non pas obéir, mais servir; non pas être gouvernés, mais tyrannisés; n'ayant ni biens ni enfants, ni leur vie même qui soit à eux... Celui qui nous maîtrise n'a pourtant que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps... D'où a-t-il pris tant d'yeux d'où il vous épie, si vous ne les lui donnez? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper s'il ne les prend de vous? Les pieds dont il foule vos cités, d'où les a-t-il, s'ils ne sont vôtres? Comment a-t-il aucun pouvoir sur vous, que par vous autres mêmes? Comment vous oserait-il courir sus, s'il n'avait intelligence avec vous? Que vous pourrait-il faire, si vous n'étiez recéleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traîtres de vous-mêmes? Vous semez vos fruits afin qu'il en fasse le dégât; vous meublez, remplissez vos maisons, pour fournir à ses voleries. Vous nourrissez vos filles, afin qu'il ait de quoi soûler sa luxure; vous nourrissez vos enfants afin qu'il les mène, pour mieux qu'il en fasse, en ses guerres, qu'il les mène à la boucherie... De tant d'indignités que les bêtes même, ou ne sentiraient point on n'endureraient point, vous pouvez vous en délivrer, si vous essayez, non pas de vous en délivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez résolus de ne plus servir et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez, ni l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus : vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a dérobé sa base, de son poids même fondre en bas et se rompre. »

C'est ainsi que s'exprimait le jeune Caïus Gracchus du XVIe siècle.

La révolution française retrouvera ce langage — mais deux siècles plus tard—sous la plume ingénue, ferme et âpre de Saint-Just.

La Boétie, en effet, est à peu près le seul écrivain qui, bien longtemps avant l'époque de la révolution, offre un caractère véritablement républicain.

Le *Discours sur la servitude volontaire* eut l'honneur d'être réimprimé sous le règne de Louis-Philippe avec une préface de Lamennais. Le style seul avait un peu vieilli ; les idées, au contraire, se trouvaient merveilleusement appropriées aux luttes de partis qui divisaient alors la France. Il en était de ce livre comme de ces armes qu'on trouve dans un tombeau et dont il suffit d'effacer la rouille pour leur redonner le tranchant.

CHAPITRE VIII.

XVIe siècle.

1° MAROT. — MARGUERITE DE VALOIS.

1°

MAROT.

Ses premières études. — Ses plaintes à ce sujet. — Ce que fut pour lui le payage des bords de la Loire. — Comment il fut poëte. — Ce qu'était son père. — Marot avocat et amoureux. — Sa carrière militaire. — Marot à la cour de François Ier. — Ce qu'il y apprend. — Incident survenu à la cour. — Le comte de Saint-Vallier. — Diane de Poitiers. — Victor Hugo et *le Roi s'amuse*. — Marot amoureux de Diane. — Marot à la bataille de Pavie. — Ses chants amoureux pour Diane. — Dédain de Diane. — Dépit du poëte et ses malédictions. — Vengeance de Diane. — Marot prisonnier. — Son enfer. — Une autre aventure d'amour. — Un baiser donné à la reine de Navarre. — Marot forcé de quitter la cour. — Persécution religieuse. — Renée de France. — Madame de Soubise. — Traduction desPsaumes. — Nouvelle persécution. — Son exil. — Sa misère. — Sa mort. — Ce que Marot personnifie. — Ses écrits. — Ce que dit Boileau de Marot. — Caractère de sa muse.

Clément Marot vint au monde en 1495, à Cahors, en Quercy, où il resta jusqu'à l'âge de dix ans. Ses premières études, qu'il fit selon le goût du temps, lui laissèrent un triste souvenir. Il a parlé, dans l'automne de sa vie, avec amertume des régents de son temps, lesquels étaient, à l'en croire, « de grandes bêtes. » Le poëte leur reproche, non sans aigreur, « d'avoir perdu sa jeunesse. » On retrouve, dans ces plaintes de l'écolier devenu homme, un peu de la mauvaise humeur que Victor

Hugo a fait éclater de nos jours, dans ses vers contre les pédants de collége.

Si Clément Marot apprit peu à l'école des régents, il apprit beaucoup à l'école de la nature. Son véritable instituteur fut le paysage des bords de la Loire, au milieu duquel s'écoula sa seconde enfance. « Je ressemblais, nous dit-il, dans le printemps de ma folle jeunesse, à l'hirondelle qui vole çà et là. » Tantôt c'était dans la forêt qu'il allait cueillir le houx, ou prendre avec la glu les oiseaux à beau plumage; tantôt c'était sur la montagne ou dans les vallées profondes qu'il cherchait le gîte des fouines, des hérissons ou des blanches hermines. Il apprit à traverser les rivières, à chasser les loups et à abattre les noix : « O combien de fois, s'écrie-t-il, j'ai grimpé aux arbres pour dénicher la pie ou le geai ou pour jeter des fruits mûrs à mes compagnons qui tendaient leurs chapeaux ! » C'est là, c'est-à-dire au milieu des bois, des champs, des vergers qu'il rencontra la poésie. Tout jeune, « il faisait déjà quelques notes. » Clément Marot, revenant plus tard, par la pensée, sur ces charmants souvenirs d'enfance, se demandait à lui-même si c'était la nature ou sa fortune qui l'avait fait poëte : « Je suis certain, ajoute-t-il, que ce furent toutes les deux. »

Le père de Clément Marot, que celui-ci désigne sous le nom du « bon Jannot, » voyant son fils converser ainsi avec les arbres et les oiseaux, en conclut que, « quelque jour, il ferait des chansons. » Le bon vieillard, qui était poëte lui-même (1), cultiva les dispositions de l'enfant.

(1) Jean Marot était né à Mathieu, près de Caen. Il fut valet de chambre et secrétaire d'abord d'Anne de Bretagne, ensuite de Louis XII et enfin de François Ier. Il composa deux poëmes pour célébrer l'expédition d'Italie conduite par Louis XII, et fut lui-même présent à cette expédition. Ils portent le titre de *Voyage de Gênes*, *Voyage de Venise*. Il fit des épîtres, des rondeaux, et chanta surtout François Ier.

Aussi, le soir, que les troupeaux épars
Étaient serrés et remis en leurs parcs,
Le bon vieillard après moi travaillait
Et à la lampe assez tard me veillait,
Ainsi que font leurs sansonnets ou pies,
Auprès du feu bergères accroupies.

Jean Marot, père de Clément, était poëte de cour et valet de chambre du roi. Il avait fait venir son fils en France vers 1505, — car, en ce temps-là, Cahors n'était point considéré comme appartenant à la France. C'est sans doute à cette seconde phase de son enfance, que se rapportent les vers de Clément Marot; car, durant la première, il ne paraît point avoir eu d'autres guides que sa mère et la nature du Midi. Cependant, Jean Marot savait, par expérience, que l'art de faire des vers ne conduit point à une fortune même médiocre. Aussi, tout en encourageant les premiers bégaiements poétiques de son fils, voulut-il lui ouvrir une carrière plus fructueuse que celle des chansons. Il le destina au barreau. L'étude stérile des lois convenait peu à un esprit léger et fleuri comme l'était celui de Clément Marot. Il s'y attacha pourtant, moins épris, sans doute, des beaux yeux de la procédure que des yeux d'une belle dont il devint amoureux. Mais il eut beau « chanter, siffler et attendre devant *sa porte*, en passant par la rue; » il n'obtint rien de cette jeunesse fine qui s'obstinait à ne point l'entendre. Clément Marot, dépité de son peu de succès en amour, dit alors adieu au barreau, à « Jean Griffon, » au palais et à « la porte Barbette, » où logeait, sans doute, sa première maîtresse. Il le fallait, car, de même que

Le doux vent zéphyre
Ne pourrait pas fendre marbre ou porphyre,
Semblablement mes soupirs et mes cris,
Mon doux parler et mes humbles esprits
N'eurent pouvoir d'amollir le sien cœur
Qui contre moi lors demeura vainqueur.

Reconnaissant que la vertu de la belle était une forteresse imprenable pour un chevalier aussi faible qu'il était, Marot eut recours au remède ordinaire des amants dédaignés ou incompris : il s'éloigna. Comme il n'était, d'ailleurs, pas assez riche pour courir le monde sans avoir une profession, il prit le métier des armes. Ce fut sous messire Nicolas de Neuville, chevalier, seigneur de Villeroy, qu'il servit d'abord en qualité de page.

Louis XII venait de mourir. Clément vint à la cour de François Ier, où Jean Marot, son père, exerçait la charge de valet de chambre du roi. Il vit des savants, mais il se garda bien de le devenir lui-même; il y vit des femmes d'esprit, des gentilshommes, des chevaliers dont il prit toute la politesse. Cette étude qu'il fit de la cour lui tint lieu de beaucoup d'autres études auxquelles il n'avait ni le temps ni l'inclination de se livrer. En 1518, il entra, en qualité de valet de chambre, dans la maison de Marguerite de Valois, sœur de François Ier et reine de Navarre.

En 1523 survint à la cour de François Ier un incident qui fit du bruit. Jean de Poitiers, comte de Saint-Valliers, avait été arrêté comme complice dans la conspiration du connétable de Bourbon. Il fut jugé et condamné à avoir la tête tranchée. Il était déjà monté sur l'échafaud, quand sa grâce survint. Cette grâce avait été obtenue par sa fille qui était des plus belles, nous dit Brantome, et qui avait paru tout en larmes à la cour. A cette nouvelle, le comte de Saint-Vallier ne dit autre chose, sinon : « Dieu sauve l'honneur de ma fille qui m'a si bien sauvé. » Diane de Poitiers, — car c'est d'elle qu'il s'agit, — ne réussit à sauver que la vie de son père, et l'on sut bientôt à quel prix. Cette circonstance a fourni à Victor Hugo un des plus beaux épisodes de son drame, intitulé : *Le Roi s'amuse*. Il y prête au comte de Saint-Valliers un noble caractère que malheureusement l'histoire n'indique pas.

Il était dans la destinée de Marot, — comme dans celle de la plupart des poëtes, — d'être amoureux. Il osa le devenir de Diane de Poitiers. Un doux commerce, auquel on peut donner le nom d'amitié, encouragea les espérances du jeune homme. Il partit, sur ces entrefaites, pour la guerre et suivit le roi en Italie. Il était à la bataille de Pavie, où il fut blessé au bras par un coup d'arquebuse et fait prisonnier. Mis en liberté, peu de temps après, il revint à celle dont la pensée l'avait suivi jusque sur le champ de bataille. « Ce bras meurtri, amour le garde et le réserve pour écrire à son amie. » Le corps est sorti de prison, mais, quant au cœur, il n'aurait garde de rompre la sienne. Marot aime mieux être « serf entre si belles mains qu'en liberté parmi tous les hommes. »

Les beaux vers ne manquèrent point; Marot le prit sur tous les tons, celui de l'épître, de l'élégie, du rondeau; mais Diane fit preuve dans cette circonstance d'une sévérité, — un peu tardive, il est vrai, — qui excita bientôt la colère et la vengeance du poëte. Il est amusant de voir le changement que l'inexorabilité de cette femme produit dans les idées de Marot. Ce n'est plus « une nymphe, une déesse, » ce n'est plus « du monde la plus belle; » ce n'est plus « cette bouche vermeille » dont un mot efface « les travaux, les ennuis et les peines, » c'est au contraire, un cœur vulgaire, « une femme légère » et galante, un Isabeau qu'un « autre a conquise par la richesse. » Et le poëte alors de maudire l'or, la fine soie, le diamant et la perle, ces rivaux auxquels il attribue une rupture si fâcheuse à son amour-propre. Dans son emportement, il s'avisa de la trouver laide. C'en était trop. Diane avait laissé d'abord passer la colère du poëte sans s'émouvoir; mais la guerre que lui faisait Marot, devint bientôt intolérable pour une femme dont le seul crime était d'avoir cessé d'aimer. Traitée par lui de cœur « faux et lâche » d'ingrate qui s'attache en tout lieu,

d'inconstante, à laquelle il faudrait « des serviteurs à journée et à tâche, » elle sortit enfin de cette magnanimité qui sied si bien aux belles.

On prétend que Diane se vengea des cruelles épigrammes de Marot en dénonçant le poëte comme hérétique. Il me répugne d'admettre légèrement cette accusation de la part d'une femme qui avait assez de charmes personnels et de succès à la cour pour se montrer généreuse envers un amant dépité. Que Marot appartint d'esprit et de cœur aux idées de l'école réformée, qui commençait alors à se répandre en France, ce n'est plus un secret pour personne. Il suffit de lire le parallèle qu'il établit entre la religion romaine et l'Église chrétienne dans son *Baladin*, pour voir de quel côté penchaient ses convictions. François Ier, qui craignait de voir les nouveautés de Luther et de Calvin s'affermir dans son royaume, avait nommé une espèce d'inquisiteur de la foi, chargé, comme dit un vieil historien français, de déraciner les mauvaises doctrines avec le couteau de la persécution. Cet inquisiteur était le docteur Bouchard. Il donna des ordres pour que Marot fut arrêté et conduit au Châtelet. Du fond de sa prison, le poëte écrivit à l'inquisiteur, à Marguerite, duchesse d'Alençon et reine de Navarre, dont il était domestique, à ses amis, — et il en comptait de puissants dans le monde. Tout ce qu'il obtint, ce fut de changer de prison. Transféré en 1526 dans les prisons de Chartres, « moins désagréables et moins malsaines que celles de Paris, » il y retrouva un peu de sa bonne humeur et beaucoup de son esprit satirique. Là, voyant que les démarches de ses amis étaient impuissantes à lui rendre sa liberté, il se livra à la seule vengance — vengeance dangereuse! — qui reste aux accusés, celle de se moquer de leurs juges. Ce fut sous les verroux qu'il écrivit son *Enfer* — moins terrible et moins grandiose que *l'Enfer* du Dante, — mais satire vive et spirituelle, où il flétrit la conduite des gens de justice

et met à découvert les honteux trafics de la cour de Minos.

> Là les plus grands les plus petits détruisent.

Cependant Marot espérait toujours en la reine de Navarre :

> O juge platonique!
> Le roi des Francs dont elle est sœur unique
> M'a fait ce bien : et quelque jour viendra
> Que la sœur même au frère me rendra.

Ce jour vint en effet, non pas tant, il est vrai, par l'entremise de Marguerite de Valois que par la force des circonstances. Au moment où Marot avait été arrêté par l'ordre de l'inquisiteur Bouchard, François Ier était lui-même retenu prisonnier en Espagne, depuis la fatale bataille de Pavie. On obtint qu'il fut rendu en offrant à sa place comme ôtages les enfants de France. Pendant que le roi revenait dans ses États, les juges s'empressèrent d'accorder la liberté à Marot, sachant bien que François Ier l'aurait arraché de leurs mains, aussitôt son arrivée à Paris. C'était au mieux pour le présent; mais les portraits de l'*Enfer*, dans lesquels les gens de justice n'eurent point de peine à se reconnaître, créèrent au poëte des ennemis dont le ressentiment devait le poursuivre plus tard.

Marot profita de sa délivrance pour se ranger à la sagesse : il se maria. Comme il n'a jamais parlé lui-même de cette circonstance de sa vie, et comme il avait au contraire témoigné, dans ses vers, une grande aversion pour le lien conjugal, quelques biographes ont mis en doute la légitimité de cette union. Il eut du moins un fils, nommé Michel, qui fut plus tard page de la reine de Navarre. Si le mariage est douteux, le fils ne l'est pas.

Il n'était pas dans le caractère de Marot de s'abstenir

longtemps du fruit défendu. Il eut bientôt une autre aventure de cœur en haut lieu, mais cette fois plus heureuse que la première. Il aima et il fut aimé. Je parle de ses relations avec Marguerite de Valois, qui était mariée à Henri, roi de Navarre. Comme elle se piquait de bel esprit et qu'elle tournait elle-même agréablement les vers français, elle parla d'abord de poésie avec Marot, puis d'autre chose. L'indiscret poëte nous apprend qu'il en obtint un baiser. Dans les commencements, il lui donna le nom de sœur, puis, comme ce mot était bien froid, le poëte se hasarda, dans ses vers, à prononcer le mot d'amie, puis enfin celui de maîtresse. Il s'ensuivit des rendez-vous, des badinages innocents sans doute, mais qui firent du bruit dans le grand monde. Il fallut se séparer, se rejoindre et se quitter encore. Les murmures des courtisans arrivèrent jusqu'à l'oreille du roi ; François Ier s'en montra alarmé pour l'honneur de sa sœur, et mécontent. Clément Marot fut obligé de s'éloigner de la cour, et son père, Jean Marot, étant venu à mourir, il n'obtint pas d'abord l'emploi que ce dernier laissait vacant. Je laisse à penser les élégies que soupira Marot durant les dernières phases de cette aventure amoureuse qui avait commencé sous de si beaux auspices.

Puisque parler à vous ne puis et n'ose,
Que puis-je faire *orendroit* (1) autre chose,
Fors (2) par écrit nouvelles vous mander
De mon ennui, et vous recommander
Le cœur de moi dont vous avez jouissance ?

. . . .

Mais où sont ceux qui ont eu leur désir
En amitié sans quelque déplaisir ?
Il n'en est point certes et n'en fut oncques (3)
Et n'en sera.

(1) Dorénavant.
(2) Excepté.
(3) Jamais.

Ailleurs, il se compare au mois de mai de 1527, qui fut triste et pluvieux; mais ce mois eut beau répandre beaucoup de larmes, le poëte nous assure qu'il en versa une fois et demie de plus que lui, quand on lui ôta son amie.

Des malheurs plus réels ne tardèrent point à l'atteindre. Marot était rentré en grâce auprès de François Ier; mais la France était de plus en plus agitée par les querelles de religion et le roi, mû par des motifs politiques, voulut élever une barrière contre l'invasion des idées nouvelles. Il fit rechercher les propagateurs et les sectateurs de la réforme : On en découvrit plusieurs, qui furent brûlés. Marot était attaché à la doctrine des évangélistes. Le lieutenant criminel alla donc saisir, à Paris, tous les papiers et tous les livres du poëte, qui était alors à Blois. Ce qu'il avait de mieux à faire était de prendre la fuite. Il se réfugia chez la reine de Navarre, qui lui donna les moyens de passer en Béarn. Cette retraite n'étant pas sûre, il fut obligé de passer les Alpes et de s'exiler en Italie. Il se rendit à Ferrare, où la duchesse, madame Renée de France, favorisait les réformateurs. Là il trouva madame de Soubise, autrefois les délices de la cour de Louis XII. Mais Charles-Quint ayant vu d'un mauvais œil que la duchesse de Ferrare attirât dans ses États des Français désagréables au saint-siége, Marot se vit contraint, en 1536, de chercher un abri à Venise.

Après deux ans d'exil, Marot fut rappelé en France, vers la fin de 1536. Sa joie fut grande et il l'exprime lui-même dans ces vers :

Mon premier point ce fut de louer Dieu,
Et le second de déloger du lieu
Là où j'étais, pour au pays venir
D'où je n'ai su perdre le souvenir.
Nature a pris sur nous cette puissance
De nous tirer au lieu de sa naissance,

Même longtemps les bêtes ne séjournent
Hors de leur creux, mais toujours y retournent.

Marot revint à la cour : il suivit même, vers 1537, le roi en Italie, où la guerre continuait encore. Sa vie fut assez tranquille jusqu'en 1543; mais, alors, l'orage auquel le poëte s'était soustrait une première fois gronda de nouveau, soufflé qu'il était par les haines religieuses. Marot avait traduit les *Psaumes de David* en vers français. La Sorbonne s'alarma : donner au peuple la connaissance des livres saints c'était, d'après les idées catholiques du temps, un cas pendable. François Ier avait d'abord encouragé cette traduction, mais les plus puissantes amitiés reculent quelquefois devant l'autorité de l'ignorance et du fanatisme : le roi eut l'indigne faiblesse d'abandonner son poëte.

Clément Marot eut une seconde fois recours à la fuite : il se retira en Savoie, et ensuite en Piémont. Là, il trouva une retraite sûre; mais ayant perdu l'emploi de valet de chambre du roi et même celui de valet de chambre de la reine de Navarre, dépouillé des bienfaits de la cour, dans un temps où la domesticité des poëtes était à peu près pour eux le seul moyen d'existence, il se trouva réduit à la plus grande détresse. Il lui restait du moins la poésie à laquelle il demanda les dernières consolations :

Abandonné jamais ne m'a la muse.

La fragilité des hautes protections qu'il avait eues dans le monde, et qui l'avaient lâchement abandonné à l'heure du péril, devait se présenter plus d'une fois à l'esprit du poëte fugitif. Il écrivait alors à un ami :

Que plût à Dieu que l'occasion j'eusse,
Qu'auprès de toi user mes jours je peusse,
Loin de tumulte et loin des plaisirs courts
Qui sont en ces ambitieuses cours ;
Là me plairait mieux qu'avec princes vivre.

Dans son exil, il continua la *Traduction des Psaumes*, donnant ainsi à la cause de la réforme religieuse sa dernière pensée et le dernier souffle d'un talent qui s'éteignait. Cinquante de ses psaumes furent publiés en 1543, avec une préface de Jean Calvin. Le chagrin qu'eut Marot de se voir chassé de tous côtés, sa misère qui était extrême, le souvenir amer de la patrie absente abrégèrent sans doute ses jours. Il mourut à Turin, âgé d'environ cinquante ans.

2.

Je me suis arrêté à la vie de Clément Marot, parce qu'il personnifie en lui deux grandes choses : la poésie et la liberté de conscience. On a de lui des opuscules, des élégies, des épîtres, des ballades, des chants, des rondeaux, des épigrammes, des *étrennes*, des épitaphes, des *cimetières*, des complaintes, des traductions. Boileau a dit de lui :

Marot, dans son vieux style, a des grâces encore.

Cet éloge—si éloge il y a—est beaucoup trop restreint. Marot avait plus que de la grâce; mais il faut se souvenir que Boileau Despréaux, comme tous les écrivains du XVIIe siècle, affectait un certain mépris pour l'enfance de la langue et de la poésie française. Toute glorieuse d'avoir atteint l'âge de maturité, la littérature oubliait trop alors les services des anciens écrivains, qui avaient préparé la gloire du règne de Louis XIV.

La vérité est pourtant que Clément Marot n'ouvre point une ère nouvelle dans l'histoire de la poésie française; il clôt, au contraire, le cycle gaulois. Marot s'attacha beaucoup trop, surtout dans les commencements, à la tradition du *Roman de la Rose*. Plus tard, il recueillit, en le vivifiant, le souffle poétique d'Alain Chartier et de

Villon. Ce qui lui appartient bien, c'est l'élégance, la politesse, le charme, en un mot toutes les qualités aimables et délicates qu'on retrouve, il est vrai, chez quelques-uns de nos vieux poëtes, mais qui s'épanouissent dans Marot comme le bourgeon dans la fleur. Il fut et il reste un des types de l'esprit français, de cet esprit sur lequel les femmes exercèrent une si grande et si exquise influence. Les femmes avaient orné, embelli, civilisé le monde où vivait Marot. On respire de ce parfum dans ses vers. Quelques critiques ont reproché à Marot de ne s'être exercé avec succès que dans les sujets légers : nous le louons, au contraire, de n'avoir point dépassé les limites de son talent, ni forcé les cordes d'un idiome qui ne se prêtait encore qu'à l'expression des sentiments gracieux et agréables. Vers la fin de sa vie, il s'éleva jusqu'à la poésie sacrée; mais si cette entreprise fit honneur à l'indépendance de ses opinions religieuses, elle n'ajouta rien à la gloire de l'auteur, ni au caractère de la langue. Cette aspiration tardive vers les sujets sérieux complète, d'ailleurs, la physionomie de sa muse — une belle et joyeuse adolescente, avec le rayon précurseur de l'avenir sur le front.

2°

MARGUERITE DE VALOIS.

Quel était le passe-temps des cours à cette époque. — Naissance de Marguerite de Valois. — Ce qu'elle était à Henri IV. — Elle se marie deux fois. — Noble usage qu'elle fait de sa position élevée. — Comment elle fut surnommée. — *Les nouvelles de la reine de Navarre.* — Par quoi se distinguent ses poésies. — Leur mérite. — Avantage que La Fontaine en a retiré.

Cultiver les lettres, et surtout la *noble fleur de poésie*, était, au XVe siècle, le passe-temps des cours. Une femme se distingua surtout par ses talents dans cette charmante occupation de l'esprit.

Marguerite de Valois était la fille de Charles d'Orléans, duc d'Angoulême. Elle naquit en 1492. Elle fût mariée deux fois, d'abord au duc d'Alençon, et ensuite à Henri d'Albret, roi de Navarre. Son petit-fils, par ce dernier mariage, fut Henri IV, ce *roi vaillant*, qui occupe une si grande place dans l'histoire de France.

Elle honora le rang suprême, non-seulement par les lumières de son esprit, mais surtout par ses libéralités, son indépendance et sa foi dans les idées nouvelles. A la cour de Navarre, elle reçut et protégea Calvin, Marot, Érasme (1) et plusieurs autres, qui étaient persécutés pour leurs opinions religieuses. Il est toujours beau de voir la main d'une femme couvrir le génie opprimé par l'intolérance, et menacé par les puissances du jour.

Les poésies de la reine de Navarre lui valurent les surnoms de *dixième Muse* et de *quatrième Grâce*. Ce dernier s'adressait surtout à la femme. Son frère, François I[er], qu'elle aimait profondément, lui donna, de son côté, le nom de *Margarita Margaritarum* (la Marguerite des Marguerites).

Marguerite mourut à Orthez, en 1549.

Elle a laissé quelques pièces légères, mais je ne signalerai que son principal ouvrage : *les Nouvelles de la reine*

(1) Érasme naquit à Rotterdam, en 1467. Il vint terminer ses études à Paris et fut reçu docteur à Bologne. Il voyagea en Italie avec le fils de Jacques IV, roi d'Écosse. Il se rendit fort célèbre par ses écrits. Léon X voulut en vain le retenir à Rome. Il vint en Angleterre, fut bien reçu par Henri VIII et devint l'ami de Thomas Morus. Il professa à Oxfort et à Cambridge. François I[er] voulut l'attirer en France et lui offrit en vain de le mettre à la tête du collége de France. Il mourut à Bâle, en 1536. Érasme était le plus célèbre de son temps par sa science, par l'élégance et la pureté de ses écrits et surtout par sa sagesse. Il fut d'abord partisan de Luther, mais il se sépara de lui quand il le vit commettre des actes d'intolérance et des violences. « La vérité séditieuse, » ne lui plaisait pas. Il était, en littérature, zélé partisan de l'antiquité, et, par ses ouvrages, il contribua surtout à la renaissance des lettres. Parmi ses écrits on distingue : *les Adages*, *les Colloques*, *l'Éloge de la Folie*, la traduction en grec du *Nouveau Testament*, etc.

de Navarre, qu'on a souvent comparées à *l'Heptaméron* de Bocace, mais qui se rapprochent plutôt des *Contes de Canterbury*, écrits par le vieux poëte anglais Chaucer. La *Nouvelle* était alors à la mode. Celles de Marguerite de Navarre se distinguent par l'esprit, l'engouement et la naïveté un peu graveleuse. Elles ont amusé tout un siècle; mais là se bornent leur mérite. Je dois pourtant ajouter que La Fontaine ne dédaigna point d'en rajeunir et d'en immortaliser quelques fragments. Après une telle autorité, il est inutile d'en dire du bien, et il serait présomptueux d'en penser trop de mal.

CHAPITRE IX.

XVIe siècle.

1° JOACHIM DU BELLAY. — 2° RONSARD. — 3° LOUISE LABÉ.

1°

JOACHIM DU BELLAY.

Ses ancêtres. — Sa qualité de cadet de famille. — Son éducation personnelle. — Ses débuts littéraires. — Patronage de Marguerite de Valois. — Titre qu'il avait à la cour. — Son voyage en Italie en comgagnie de Rabelais. — Ce qu'il apprit dans ce pays. — Influence de la littérature italienne sur ses écrits. — Du Bellay et Pétrarque, l'olive et le laurier. — Admiration du poëte anglais, Spenser, pour du Bellay. — Eustache du Bellay, évêque de Paris. — Joachim obtient son canonicat. — Ce que faisait alors l'Église pour les poëtes. — Mort de du Bellay. — Ses œuvres. — Son influence.

Ce poëte du XVIe siècle sortait d'une des maisons les plus illustres de l'Anjou. Il naquit en 1524, au village de Liré, à quelques lieues de la ville d'Angers. En sa

qualité de cadet de famille, il fut négligé, dans sa jeunesse sous le rapport de l'éducation. Ce qui semblait être un mal, tourna en faveur de Joachim. Il acquit, plus tard, par lui-même des connaissances que les maîtres auraient pu lui donner, et cette éducation personnelle devait être bien supérieure à celle du collége.

Il commença, très-jeune, à écrire des vers français. Ses dispositions poétiques lui gagnèrent bientôt les faveurs et le patronage de Marguerite de Valois. Ce fut surtout au cardinal du Bellay (1), son parent, qu'il demanda aide et assistance pour ses débuts littéraires. Ce dernier poussa l'esprit de famille jusqu'à amener avec lui le jeune poëte en Italie, dans une mission diplomatique, dont fut également Rabelais. Quel beau champ d'observations pour une jeune tête touchée du rayon sacré! Joachim du Bellay se montra, dit-on, fort scandalisé par la corruption des mœurs qui régnait alors dans les cours de la Péninsule; il n'en tira pas moins un grand avantage au point de vue de l'art. Là fleurissait la renaissance dans toutes ses pompes; les écoles de peinture étalaient à ses yeux toutes les formes du beau, et la littérature italienne, sœur aînée de la littérature française, touchait à la maturité. Ce fut en partie sur les écrivains de ce pays aimé par le soleil, que Joachim du Bellay fixa son goût, et que, d'après eux, il cultiva ses talents poétiques. Cette influence est surtout sensible dans l'*Olive*, composée de plus de cent sonnets, et où l'auteur français célèbre des sujets et des personnages Italiens. Il avait, d'ailleurs, pris pour modèle de ses sonnets le genre de Pétrarque. L'olive est l'emblème des

(1) Jean du Bellay, cardinal et homme d'État, jouissait de la faveur et de la confiance de François Ier. Il fut ambassadeur près de Henri VIII et de Paul III, et lieutenant général du royaume pendant que le roi combattait contre Charles-Quint. Il favorisa et cultiva lui-même les lettres. C'est sur sa proposition que fut fondé le collége de France.

amours du poëte français, comme le laurier avait été le signe des amours du poëte italien.

Ce reflet de l'imagination qui brillait au delà des Alpes, est un fait que l'historien ne doit point négliger. Notre littérature s'est réchauffée, dans sa jeunesse, aux rayons du même astre qui avait coloré Dante, l'Arioste, Bocace, et Pétrarque — qui allait inspirer le Tasse.

Comme tous les poëtes, encouragés de leur temps par le succès, Joachim du Bellay s'était promis l'immortalité. Cette déclaration hardie eut du moins l'honneur de passer le détroit et de trouver un écho en Angleterre. Le vieux poëte anglais, Spenser, dans une pièce adressée au poëte français, s'écrie :

Bellay ! first garland of free poësy,
That France brought forth, though fruitful of brave wits,
Well worthy thou of immortality !

« Bellay! première guirlande de la poésie libre que produisit la France, quoique déjà fertile en beaux esprits, tu mérites bien l'immortalité. »

Le même Spenser traduisit en anglais quelques passages des *Visions* de Joachim du Bellay, un entre autres sur les beautés de la nature.

Un parent de du Bellay qui occupait un rang élevé dans le monde, Eustache du Bellay, évêque de Paris, obtint pour le rimeur français un canonicat, en 1550. L'Église payait alors volontiers les dettes de la poésie ; ce n'est point cette libéralité ni ce noble usage des richesses mondaines, dont elle était alors surchargée, que je blâmerai jamais. Par malheur, le poëte ne jouit pas longtemps des loisirs que lui avait procurés la maison de Dieu, *Deus nobis hæc otia fecit*. A l'âge de trente-trois ans, il fut enlevé par une attaque d'apoplexie. Il fut enterré dans l'église de Notre-Dame.

Joachim du Bellay a publié, outre *l'Olive* et les *Visions*,

Les Vœux rustiques, et différentes autres pièces de poésie, *La défense et illustration de la langue française*, en prose. Son influence se rattache, d'ailleurs, à celle de la *Pléiade*, que nous caractériserons en parlant de Ronsard.

2°

RONSARD.

Des vers de Boileau sur ce poëte. — Place qui lui convient dans la littérature. — Sa famille. — Son éducation. — Son séjour en Écosse et en Angleterre. — Ses missions diplomatiques. — Ses relations avec Antoine du Baïf. — Comment il vint à s'occuper de littérature. — Sa passion pour les auteurs grecs et latins. — Ses études. — Ses traductions. — Son entrevue avec Joachim du Bellay. — Leur amitié. — Leur but commun en littérature. — Qualités de Ronsard comme chef d'école. — Ce que dit son biographe. — Le manifeste de la nouvelle école. — OEuvres de Ronsard. — *La Franciade.* — Influence de cet écrivain sur son siècle. — Ses succès. — Hommages que lui rendirent les hommes illustres de son temps. — Honneurs qu'il reçoit des têtes couronnées. — Ce que fit pour lui la fille de Jacques V. — Ses vers à Marie Stuart. — Ses chants à Élisabeth. — Ronsard favori de Charles IX. — Charles IX poëte. — Ses vers. — Retraite de Ronsard à Saint-Côme. — Sa mort. — Titres que lui donnèrent les hommes de son temps. — Valeur réelle de cet écrivain. — Réaction littéraire contre l'école de Ronsard. — Quelles en furent les causes.

1.

Pierre de Ronsard a été une des victimes de Nicolas Boileau. Tout le monde connaît les vers par lesquels le législateur du Parnasse (et ce titre lui appartenait bien au XVIIe siècle) a immolé au ridicule le vieux poëte *trébuché de si haut :*

> Ronsard, qui le (1) suivit par une autre méthode,
> Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,

(1) Clément Marot.

Et toutefois longtemps eut un heureux destin.
Mais sa muse, en français, parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

En dépit de la réaction qui poursuivit longtemps cette idole tombée, Ronsard reste une des grandes figures de la littérature française, et ne peut être passé sous silence.

Il était de famille noble. Son père avait eu l'honneur d'être placé à la tête de la maison du prince Henri, fils de François Ier, lorsque ce jeune prince fut envoyé en Espagne, pour servir d'ôtage au roi de France, fait prisonnier en 1524, à la fameuse bataille de Pavie. Cette charge était alors regardée comme très-importante, et dit assez que les ancêtres de Ronsard étaient bien vus à la cour.

Pour lui-même, il naquit la même année (1524), au château de la Poissonnière, dans le Vendomois. Il manqua un peu des soins paternels; mais son éducation ne fut point pour cela négligée. A l'âge de neuf ans, il fut envoyé au collége royal de Navarre, à Paris. Du collége, il passa sans doute en qualité de page dans la maison des deux fils du roi de France. Ainsi lancé dans l'olympe des cours, il eut l'occasion de polir, de bonne heure, son langage et ses manières. Le tour vif et hardi de son esprit fut remarqué; aussi, fit-il partie de la suite de la princesse Madeleine, quand cette dernière se rendit en Écosse, pour partager le trône avec Jacques V. Il n'était guère encore, dans ce temps-là, qu'un adolescent; mais combien avait-il déjà appris à cette école du monde et des voyages! Il demeura deux années et demie en Écosse, six mois en Angleterre, après quoi il retourna en France. Cette fois, il entra au service de Charles, duc d'Orléans, troisième fils de Henri Ier, et plus tard Charles IX, de sinistre mémoire.

Avant de s'imposer à son temps comme le plus grand

poëte de la France, Ronsard avait essayé de ce que nous appellerions aujourd'hui la vie politique. Il n'avait que quinze ou seize ans, lorsque Charles d'Orléans lui confia diverses missions diplomatiques, et une entre autres, en Écosse. A son retour, il manqua de faire naufrage. Il fut employé, après être revenu en France, dans d'autres services d'État, qui le mirent en relation avec la famille du Baïf, dont l'un des rejetons, Antoine du Baïf, se fit plus tard une réputation comme poëte (1).

Jusqu'ici, Ronsard était ce que nous appelons en France un bel esprit. Il avait passé par les épreuves et les connaissances qui distinguaient alors un gentilhomme lettré. Cependant, il fut comme arrêté dans la carrière brillante qui s'était ouverte devant lui par quelques infirmités, conséquences, peut-être, d'une vie trop active. Il devint sourd. On assure que le professeur du jeune du Baïf le mit alors sur la voie de la littérature.

Ronsard avait appris le latin; il se mit maintenant à étudier le grec; ce fut, pour lui, toute une révélation. Il se passionna, de bonne foi, pour les auteurs de l'antiquité; j'oserais même dire qu'il se passionna trop, en ce sens qu'il oublia son temps, son pays, sa langue, — qu'il s'oublia lui-même, pour se faire grec à toute force. Il s'enferma durant cinq années dans ces études comme dans un tombeau, d'où il devait sortir transformé. Il traduisit, durant ce temps-là, le *Prométhée* d'Eschyle, et le *Plutus* d'Aristophane. Quelques-uns affirment même que cette dernière pièce, traduite par Ronsard, fut repré-

(1) Jean-Antoine du Baïf naquit à Venise. Son père était alors ambassadeur de François Ier. Jean-Antoine étudia l'art poétique sous Jean Dorat. Il fut le poëte le plus fécond de son temps et introduisit, sous le nom de *Baïfus*, des vers mesurés à la façon des Grecs et des Latins. Il est d'ailleurs inutile de s'arrêter aux œuvres de ce talent de second ordre. Comme les autres auteurs de la pléïade, il reproduisit la manière de Joachim du Bellay et celle de Ronsard, mais en exagérant leurs défauts et en affaiblissant leurs qualités.

sentée en France sur la scène; chose dure à croire pour quiconque connaît l'original; mais il ne faut pas oublier qu'on était alors en pleine Renaissance, et que l'antiquité ne réagissait pas seulement sur les arts et sur la littérature moderne, mais aussi sur les mœurs.

Pierre de Ronsard avait maintenant trouvé sa veine; ne lui parlez plus de la vie diplomatique, ni des intrigues des cours, ni du rôle qu'on peut y jouer. Il sera poëte, avec ou contre Minerve. Vers 1549, il eut une entrevue avec Joachim du Bellay, qui était alors un chef d'école. Cette entrevue fortifia Ronsard dans ses goûts poétiques et dans la direction qu'il entendait bien leur donner. Joachim du Bellay était d'avis qu'il fallait renverser la vieille littérature française, pour y substituer les formes antiques. C'était aussi la pensée de Ronsard. Il se forma donc entre les deux poëtes une amitié appuyée sur la communauté des vues et sur la ressemblance des talents. Quelques nuages de jalousie pouvaient désormais obscurcir cette fraternité poétique, mais non altérer l'unité de leurs tendances.

Ce qu'on n'a point assez vu, c'est que les écoles en littérature ne sont pas des accidents fortuits. Les chefs ne se déclarent en pareil cas que l'expression hardie et souvent trop absolue des instincts et des aspirations qui sont dans la masse. Si du Bellay et Ronsard avaient alors l'idée de renouveler la langue et la poésie françaises, c'est que les formes primitives de notre littérature ne suffisaient plus aux esprits enivrés, de leur temps, par les réminiscences du monde païen.

Pierre de Ronsard avait bien toutes les qualités d'un chef d'école, la raideur du caractère, l'orgueil d'un maître, la persistance, et surtout une faculté surprenante pour le travail. « Ronsard, dit son biographe, ayant été nourri jeune à la cour, et dans l'habitude de veiller tard, demeurait à l'étude, sur les livres, jusqu'à deux ou trois heures après minuit, et, en se couchant, il réveillait le

jeune Baïf qui, se levant, et prenant la chandelle, ne laissait pas refroidir la place. » Que ne devait-on pas attendre d'un talent poétique servi par une telle force de volonté! Son erreur fût peut-être de vouloir administrer la littérature, comme on gère les affaires d'État. Ce tort, il le devait à son éducation, aux premières années de sa vie qu'il avait passées dans les cours, et à la tournure despotique de son esprit tranchant.

2.

Le manifeste de la nouvelle école parût : ce fut Joachim du Bellay qui le rédigea. On y lisait distinctement que le moment était venu de renouer la littérature française à d'autres traditions que celles de la Gaule.

« Quant à moi, s'écriait l'auteur de *la Défense et illustration de la langue française*, j'ai toujours pensé notre poésie française être capable de quelque plus haut et merveilleux style que celui dont nous nous sommes si longtemps contentés. » Et à ceux qui pouvaient conserver des doutes sur la nature de ce nouveau style, il rappelait les oracles de la lyre grecque et romaine, il montrait les temples de l'antiquité, et engageait ses concitoyens *à piller sans conscience les sacrés trésors de ces temples delphiques*.

Ce programme, rédigé par du Bellay, fut surtout illustré par Ronsard. Ce dernier, après avoir traduit les pensées des anciens, voulut enfermer les siennes dans le même moule. Ses premiers vers furent bien reçus par la cour, qui était l'Académie d'alors. Encouragé par le succès, Ronsard se mit à rimer de plus belle, et à remplir des volumes. Il fit des *odes* sur tous les sujets imaginables, des *églogues*, des *hymnes*, des *gaietés*, des *sonnets*.... que sais-je encore? Il s'essaya et réussit — au moins pour son temps — dans tous les genres. Son grand ouvrage est *la Franciade*, sorte de poëme épique sur les

exploits de François Ier. Aucun homme, si l'on en excepte peut-être Voltaire, n'a plus régné que lui sur son siècle. D'excellents esprits, que dis-je, les savants les plus renommés, les hommes d'État, les philosophes, déclarèrent qu'il avait amené la poésie française à un état de perfection, et que Ronsard était égal aux anciens. Brantôme (1) en parle dans le même sens; Pasquier, Montaigne, tout ce qu'il y avait alors d'illustre, rend hommage à ce génie incomparable. Lorsque le Tasse vint à Paris, en 1571, il estima comme un honneur de lui être présenté, et d'obtenir l'approbation de ce grand homme pour les premiers chants de la *Jerusalem délivrée.*

Pierre de Ronsard traitait de puissance à puissance avec les gloires de son temps, et avec les têtes couronnées. Il n'y avait pas alors de princesse qui ne tint à honneur de revivre dans ses vers après la mort. Lorsque la fille de Jacques V, ancien patron de Ronsard, vint en France pour épouser le dauphin, elle tomba malade. Au fond de son palais, cette belle princesse charmait ses ennuis et ses heures de souffrance en lisant les œuvres de son poëte favori. Elle lui envoya même, avant de mourir, un présent de cinquante mille livres, et fit construire un Parnasse en argent, qu'elle lui adressa avec cette inscription : « A Ronsard, *l'Apollon de la fontaine des Muses.* »

Ronsard connut aussi Marie Stuart, à laquelle il adressa des vers. Cette malheureuse reine était prison-

(1) Brantôme était né en Périgord, en 1527. Il exerça d'abord la profession des armes, sous François de Guise. Il jouit de la faveur de Charles IX et fut créé gentilhomme de la chambre. Après la mort du roi, il se retira dans ses terres, où il écrivit ses Mémoires qui l'ont rendu célèbre. Il mourut en 1614. Ses ouvrages sont : *Vie des Hommes illustres et grands Capitaines français*, *Vie des grands Capitaines étrangers*, *Vie des Dames illustres*, *Vie des Dames galantes*, *Anecdotes touchant les Duels*, *Rodomontades et Jurements des Espagnols*. Ses écrits sont remarquables par une naïveté agréable et par une humeur gasconne divertissante.

nière en Angleterre, quand elle lui envoya des souvenirs et des gages de son admiration. Dois-je, hélas! ajouter que, non content de chanter la victime, Ronsard chanta aussi le bourreau! Il paya, dans ses vers, un tribut à Élisabeth, qui avait, de son côté, courtisé les faveurs du poëte en lui envoyant un diamant monté sur une bague. Triste exemple, entre mille, que la dignité du caractère n'est pas toujours l'apanage du talent!

Cependant, Ronsard avait assisté en France à beaucoup de changements. Né sous le règne de François Ier, il avait vu ce roi et trois autres passer, successivement et prématurément, du trône à la tombe. Tous les souverains se déclarèrent les patrons de Ronsard; mais ce fut surtout Charles IX qui le combla de faveurs. On assure qu'il l'admit plus d'une fois comme conseiller, et qu'il lui accordait une grande liberté de parole dans ses tête-à-tête. Ce qui est plus certain, c'est qu'il échangea avec le grand poëte du temps un commerce de vers. Ronsard avait écrit à Charles IX encore enfant :

Sire, ce n'est pas tout que d'être roi de France;
Il faut que la vertu couronne votre enfance.
Un roi sans la vertu porte le sceptre en vain,
Qui ne lui sert, sinon de fardeau dans la main.

Plus tard, le jeune prince lui répondit :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner;
Tous deux également nous portons la couronne;
Mais, roi, je la reçois. poëte, tu la donnes.
Ton esprit, enflammé d'une céleste ardeur,
Éclate par soi-même et moi par ma grandeur.
Si, du côté des dieux, je cherche l'avantage,
Ronsard est leur ami, si je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si beaux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ai que les corps.
Elle t'en rend le maître et te sait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire.

Elle amollit les cœurs et soumet la beauté.
Je puis donner la mort; toi, l'immortalité!

Quel malheur, que la main qui a écrit ces beaux vers ait fait la Saint-Barthélemy!

Henri III traita également Ronsard avec une très-grande déférence, comme l'incarnation la plus élevée de la poésie française au XVIe siècle. En 1585, Pierre de Ronsard, auquel Charles IX avait présenté deux prieurés comme moyen de subsistance, tomba malade dans celui de Saint-Côme, près de Tours, où il s'était retiré depuis quelque temps. S'il faut en croire de Thou (1), le poëte menait une vie assez irrégulière. Il mourut pourtant dans des sentiments de pénitence et de résignation, le 27 décembre de la même année. Selon le désir qu'il avait exprimé durant sa vie, il fut enterré à Saint-Côme.

3.

Ronsard eut la rare fortune de mourir dans toute sa gloire. Au moment où il ferma les yeux, rien n'annonçait autour de lui le mouvement de réaction qui allait se déchaîner contre sa mémoire. Il disparut de la scène, salué par tous les titres les plus enthousiastes, tel que l'*Homère de la France*, le *roi des poëtes*, le *favori d'Apollon*, etc. Et pourtant l'idole ne tarda point à tomber. Il nous faut découvrir les causes d'une chute si profonde, et que le siècle de Ronsard avait si peu prévue.

(1) Jacques-Auguste de Thou, célèbre historien français, naquit à Paris, en 1553. Il occupa les hautes charges de la magistrature et se rendit aussi célèbre par sa science que par son intégrité. Il s'attacha à Henri IV et fut un des rédacteurs de l'édit de Nantes. Son histoire se compose de cent trente-huit livres; elle est écrite en latin et intitulée : *Historia mei temporis*. Ce grand ouvrage contient l'histoire de l'Europe et principalement celle de la France; c'est un des plus beaux monuments des temps modernes.

Ces causes, il ne faut point les chercher dans le talent de l'auteur, qui est incontestable. Michelet, dans son style pittoresque, l'appelle *un mâle*. C'était, en effet, un poëte de race, fort hardi, laborieux, qui avait creusé lui-même son sillon, et qui y moissonnait des gerbes d'or. Plusieurs de ses odes, de ses sonnets, de ses élégies ont des grâces qui ont résisté au temps et à la main glacée de l'érudition. Dans le style noble, il a certainement élevé de plusieurs notes la gamme un peu courte de l'ancienne poésie française. On fut surpris de son temps, et avec raison, de voir la muse gauloise, qui n'avait effleuré dans son vol humble et timide que les sentiments tendres et naïfs, monter, sur l'aile des anciens vers, ce qu'on nommait alors les hauteurs du Parnasse. Il y a, çà et là, dans les volumineuses œuvres de Ronsard, des vers hardiment frappés, et qui, par les grands airs et la grande tournure qu'il leur donne, annoncent déjà les vers de Corneille. Quand il s'abandonne à sa verve, au lieu de chercher, par des moyens artificiels, à écrire ou à penser en grec et en latin, il trouve généralement le mot propre, le mot heureux; et une sorte de mélancolie, qui n'est ni sans noblesse ni sans charme, perce à travers la roideur opiniâtre du chef d'école.

Où donc est alors la raison de ce revers de fortune qui atteignit, vers le commencement du XVIIe siècle, la gloire du poëte? Il ne faut pas dire que Ronsard s'est trompé sur les tendances de son siècle. Il est, au contraire, certain que, la renaissance païenne ayant enivré toutes les têtes, il ne fit que suivre le courant des idées, en remontant aux sources de l'inspiration antique. La France avait en outre besoin, comme je l'ai dit, de hausser le ton de sa littérature, *paulo majora canamus*. Jusqu'ici, encore, rien n'explique le revirement qui se reproduisit dans l'esprit public à l'égard d'un homme qui avait si bien rempli les deux conditions du programme.

Si Ronsard ne se méprit nullement sur les besoins lit-

téraires de son époque, ne s'égara-t-il pas dans la voie qu'il prit pour les satisfaire? Là est, en effet, la cause de sa rapide décadence. Il voulut forcer la langue française, et de toutes les choses humaines, la langue est celle qui se laisse le moins impunément violenter. Quelques-uns des procédés dont il se servit pour enrichir et pour étendre notre idiome ont réussi dans d'autres pays, notamment en Allemagne et en Angleterre; mais ils devaient succomber en France, où le goût se refuse aux innovations. Que parlai-je, d'ailleurs, de forcer la langue, il voulut en faire une. Ce travail des mots contribua plus d'une fois à refroidir et à obscurcir la verve du poëte. C'est ainsi que, non-seulement Ronsard lui-même, mais son école — cette célèbre pléiade (1), dont il était le soleil — devait peu à peu sombrer dans la nuit de l'oubli. Faut-il admettre pour cela que Ronsard fut inutile ou même nuisible au développement de la poésie française? Non, vraiment : il avait dépassé le but; d'autres allaient l'atteindre.

3o

LOUISE LABÉ.

Son éducation. — Conseils qu'elle adresse aux dames. — Les femmes remarquables de Lyon à cette époque. — Talents littéraires de Louise Labé. — Ses goûts romanesques et belliqueux. — Louise au siége de Perpignan, sous le sobriquet de capitaine Loys. — Ce qu'elle dit elle-même de son allure guerrière. — Passion qu'elle conçut pour un homme de guerre. — Chants de Louise en faveur de son chevalier errant. — Ennemond Perrin, son mari. — OEuvres de Louise Labé. — Son surnom de « *la Belle Cordière.* » — Mérite de ses poésies. — Une lettre de Béranger sur Louise Labé.

Louise Labé était fille d'un cordier de Lyon, elle naquit vers 1525.

(1) A l'imitation des Alexandrins, qui, sous Ptolémée Philadelphe, avaient donné le nom de la constellation appelée *Pléiade* à la réunion de sept poëtes contemporains, on créa aussi, sous Henri III, une pléiade française qui se composait de Ronsard, du Bellay, Remi Belleau surnommé le gentil Belleau, Jodelle, Dorat, Baillif et Pontus du Thiard.

Son éducation fut très-soignée; elle vécut comme on disait alors, dans les *honnêtes passe-temps*; elle apprit la musique, le luth, les arts d'agrément, les belles-lettres, sans pour cela négliger les travaux d'aiguille. A ces connaissances diverses, elle joignait d'autres accomplissements, tel que l'exercice du cheval.

On ne s'étonnera plus qu'une jeune fille ornée de talents si rares, osât *prier les vertueuses dames d'élever un peu leurs esprits par-dessus leurs quenouilles et leurs fuseaux.*

La ville de Lyon offrait à cette époque une réunion de femmes très-remarquables, et parmi lesquelles il y avait, comme dit Marot, des *plumes dorées.*

Dès l'âge de seize ans, l'esprit et la beauté lui marquèrent une place dans cette société choisie. Ses goûts littéraires s'associaient à certains instincts romanesques et belliqueux. Poussée par son enthousiasme d'amazone, elle alla au siége de Perpignan, en 1542, et elle y figura en homme d'armes, sous le sobriquet de capitaine Loys. Les admirateurs de Louise la comparèrent pour ce fait de jeunesse (elle n'avait alors que dix-sept ans) à Sémiramis. Elle a dit d'elle-même :

Qui m'eut vue lors en armes fière aller,
Porter la lance et bois faire voler,
Le devoir faire en l'estour furieux,
Piquer, volter le cheval glorieux,
Pour Bradamante ou la haute Marphise,
Sœur de Roger, il m'eut possible prise.

S'il faut en croire le rigide Calvin, Louise Labé aurait conservé de cette aventure guerrière l'habitude de s'habiller souvent en homme : il ajoute qu'elle fut reçue dans ce costume chez Saconay, un des dignitaires de l'Église de Lyon.

On ne touche guère à la lance sans s'y blesser. Je parle des blessures du cœur. Ce fut à ce siége, ou dans les

rencontres qui suivirent, qu'elle s'éprit d'une violente passion pour un homme de guerre. A lui s'adressent des poésies dans lesquelles Louise regrette l'absence ou l'infidélité de ce beau chevalier errant.

Elle n'en épousa pas moins Ennemond Perrin, plus âgée qu'elle, riche cordier, qui lui offrit sa fortune. Le bon Ennemond Perrin était vraiment le type des maris débonnaires et complaisants. Il laissa Louise chanter ses amours et ses regrets : cela, d'ailleurs, le regardait si peu !

Les œuvres de Louise Labé se composent de dialogues, de sonnets et d'élégies, qu'elle appelle ses *jeunesses*. Fille et femme de cordier, elle avait droit au titre de *la Belle Cordière*, sous lequel elle est aussi connue que sous le nom de Louise Labé. Il existe à Lyon une rue dite *Belle Cordière*, et dans laquelle, selon la tradition, cette femme d'esprit aurait demeuré.

Ses mœurs ont été fort attaquées, mais il s'est trouvé dans ces derniers temps, parmi les écrivains modernes, des défenseurs et des champions zélés, qui ont cherché à réhabiliter sa mémoire, et réparer l'honneur de la femme, ternie, disent-ils, par les poëtes indiscrets, et calomnié par les critiques.

Quant au talent de cette *Sapho* du XVIe siècle, il est du moins à l'abri des mauvaises langues. Il suffira de citer une lettre de Béranger, adressée à l'éditeur des poésies de Louise Labé, M. Boisel : « J'en veux presque, dit-il, au spirituel et savant auteur de la notice, de n'avoir pas défendu plus chaudement cette bonne Louise, à qui beaucoup de péchés ont dû être remis... Je trouve plus de véritable amour dans ses sonnets que dans la plupart des vers de cette époque, dont la poésie est souvent plus maniérée que naïve. »

CHAPITRE X.

XVIe siècle.

MATHURIN RÉGNIER.

Disparition de la pléiade. — Ce que l'on sait de la vie de Régnier. — Il entre dans les ordres. — Il devient chanoine. — Sa vie dissipée et licencieuse. — Un extrait de ses poésies. — Sa manière de vivre. — Sa vieillesse prématurée. — Sa mort. — Ses talents. — Comment il se place en littérature, entre l'école de Ronsard et celle de Malherbe. — Son admiration pour Ronsard. — Ce qu'il dit des détracteurs de la pléiade. — Comment il ramène l'esprit gaulois. — Caractère de ses poésies. — Traits particuliers de ses compositions. — Regnier considéré comme poëte satirique et comme moraliste. — Comment Régnier parle de la nouvelle école qui succède à Ronsard.

1.

La pléiade venait de s'évanouir; du Bellay, Baïf, Remi Belleau, Jean Dorat, et quelques autres astres secondaires avaient laissé le ciel libre pour d'autres constellations. Comme il arrive souvent en pareil cas, le système de Pindare, qui prêtait déjà à tant d'objections, fut encore exagéré par ses successeurs, Dubartas et Agrippa d'Aubigné (1). Le progrès, quand on est sorti du vrai,

(1) Dubartas naquit à Montfort, en 1544. Il se rendit célèbre par sa valeur à la guerre, sous le drapeau d'Henri IV, et par son habileté dans les négociations. Il cultiva la poésie, et ses écrits jouirent d'un grand succès. La plus célèbre de ses compositions fut *la Semaine de la Création*, qui eut plus de trente éditions en six ans. On y trouve de l'imagination, mais peu de goût.

Théodore Agrippa d'Aubigné naquit en 1550, à Saint-Maurice, près de Pons, dans la Saintonge. Il fut d'abord le favori d'Henri IV ; il se distingua pour son attachement pour le calvinisme et sa bravoure dans les combats. Malgré l'abjuration du roi, d'Aubigné était resté fidèle à ses

est d'y rentrer. Il devait donc paraître un poëte qui renouât les traditions violemment brisées avec l'esprit gaulois. Ce poëte parut; son nom est Mathurin Régnier.

On sait très-peu de chose sur sa vie, et il est facile d'en expliquer la raison. Cette vie n'étant pas très-édifiante, le poëte n'avait point d'intérêt à la montrer. Par ses mœurs, ses amours faciles et ses rondes de nuit dans les quartiers suspects, Mathurin Régnier se rattachait à l'école de Villon et des autres vauriens qui avaient illustré l'aurore de notre littérature. Seulement, plus heureux que Villon, il ne volait point, et il ne risqua pas d'être pendu.

Il naquit à Chartres, le 15 décembre 1573. Ses parents le destinaient, bon gré mal gré, à l'état ecclésiastique. Il fut, en conséquence, tonsuré à neuf ans : puis, grâce à ses talents (car ce n'était pas certainement à cause de ses vertus), il obtint une pension de deux mille livres sur l'abbaye de Vaux-de-Cernay, et un canonicat à Chartres. Il fit, comme on devait s'y attendre, un usage assez profane des biens de l'Église; le cabaret, les tripots et d'autres lieux qu'on n'ose nommer, en surent quelque chose. Ce qui venait de l'autel tomba ainsi plus d'une fois dans la main du diable. Ce qui étonne, c'est que cette vie licencieuse n'altéra ni l'élévation de ses idées, ni l'ardeur du sentiment poétique. Après une nuit passée dans d'obscurs repaires, il n'en saluait pas moins en

opinions religieuses. Après la mort d'Henri IV, il rentra dans la retraite et se livra à la culture des lettres. On a de lui : *Histoire universelle*, *Histoire de Théodore Agrippa-d'Aubigné écrite par lui-même*, des satires, un poëme satirique intitulé *les Tragiques*, etc. La fermeté et la loyauté étaient le fond de son caractère. On raconte qu'ayant été fait prisonnier par Saint-Luc, dans la guerre civile, il obtint la permission d'aller passer quelques jours à Larochelle sur parole. Étant dans cette ville, il apprit que Catherine de Médicis avait donné l'ordre de sa mort; cela ne l'empêcha pas de revenir se constituer prisonnier au jour fixé. Il fut grand-père de la célèbre madame de Maintenon. Il mourut en 1630, à Genève, où il s'était réfugié, fuyant la persécution religieuse.

vers magnifiques les beautés vierges du soleil levant, sur les toits du vieux Paris.

L'extrait suivant donnera une idée de la manière dont il comprenait la vie :

Que me sert de m'asseoir le premier à la table,
Si la faim d'en avoir me rend insatiable,
Et si le faix léger d'une double évêché,
Me rendant moins content, me rend plus empêché ?
Si la gloire et la charge, à la peine adonnée,
Rend sans l'ambition mon âme infortunée?
Et quand la servitude a pris l'homme au collet,
J'estime que le prince est moins que son valet.
C'est pourquoi je ne tends à fortune si grande :
Loin de l'ambition la sagesse commande ;
Et ne prétend avoir autre chose, sinon
Qu'un simple bénéfice et quelque peu de nom,
Afin de pouvoir vivre avec quelque assurance
Et de m'ôter mon bien que l'on ait conscience.
Alors, vraiment heureux, les livres feuilletant,
Je rendrais mon désir et mon esprit content.

Vieux à trente ans, il mourut à quarante (1615).—Les biographes ajoutent qu'il était usé par la débauche.

2.

Régnier était un fort mauvais chanoine, mais c'était un grand poëte. Le XVIIe siècle le méconnut ou ne lui rendit qu'un incomplet hommage. Le XVIIIe semble l'avoir oublié ; mais, au moment où l'école littéraire de 1820 se cherchait des patrons, des auxiliaires dans le passé, son nom fut un de ceux qui figurèrent au premier rang. C'était justice, car nul plus que lui ne frappa la langue française d'un cachet ferme et original. Il nous faut expliquer nettement sa place entre l'école de Ronsard, qui venait à peu près de finir, et l'école classique, dont Malherbe allait être le précurseur. Les deux poëtes — qu'on ne s'y trompe pas — vécurent presque en même temps ;

Régnier naquit même après Malherbe. Mais, entre l'un et l'autre, il y a dans l'histoire des idées françaises une distance que les dates ne sauraient effacer.

Mathurin Régnier croyait de bonne foi continuer Ronsard, ou, du moins, il témoignait pour ce poëte une admiration sincère, et, à certains égards, bien justifiée. Laissons-le, d'ailleurs, s'expliquer lui-même, et railler, avec sa verve habituelle, les détracteurs de la pléiade française ; à les entendre, dit le poëte :

Ronsard en son métier n'était qu'un apprentif ;
Il avait le cerveau fantastique et rétif.
Desportes n'est pas net, du Bellay trop facile,
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville :
Il a des mots hargneux, bouffis et relevés,
Qui du peuple aujourd'hui ne sont plus approuvés.
. . . .
Pensent-ils, des plus vieux offensant la mémoire,
Par le mépris d'autrui s'acquérir de la gloire,
Et, pour quelque vieux mot étrange et de travers,
Prouver qu'ils ont raison de censurer leurs vers ?

Puis vient cette boutade amusante :

« Si Virgile, le Tasse et Ronsard sont des ânes
Sans perdre en ces discours le temps que nous perdons
Allons comme eux aux champs et broutons les chardons. »

Pourtant Régnier se trompait lui-même ; il ne continuait rien que la liberté de l'esprit français. En fait, il commençait une ère nouvelle, si l'on peut donner ce nom à l'alliance de l'érudition et de la bonne verve gauloise. En quoi donc s'éloignait-il de Ronsard et de son école ? C'est là ce qu'il faut chercher. Les réformateurs littéraires du XVIe siècle, tout en se déclarant les légitimes successeurs des Grecs et des Romains, avaient un peu agi à la manière des Barbares. Ils s'étaient élancés sur les langues et la poésie françaises comme sur un pays conquis. Maîtres du sol sans trop de résistance, ils avaient imposé à leur nouvel empire les genres, les

rhythmes et le vocabulaire des anciens. Qu'arriva-t-il, et que devait-il arriver? Exactement ce qui avait eu lieu en France, lors de l'invasion des Francs. Les conquérants littéraires furent vaincus par leur conquête; le vieil esprit national se perpétua obstinément sous le régime nouveau, et finit par maîtriser jusqu'aux maîtres eux-mêmes. Régnier est, à son insu, l'expression la plus entière et la plus heureuse de cette revendication du sentiment gaulois. Avec lui reparaît la franchise populaire. Qu'il admire Ronsard, rien de mieux, et il y avait certainement à admirer dans cet oracle du Parnasse français; mais Mathurin Régnier eût été beaucoup plus dans l'esprit de son rôle, si, s'adressant aux anciens trouvères, il leur eût dit : « Me voici; vous me reconnaissez, j'espère : je suis un des vôtres; seulement, le temps qui fait tout croître, et surtout les langues, me permet de chanter quand vous n'avez fait que bégayer. »

Régnier est, en effet, un poëte de la vieille souche, accru par le progrès naturel des idées et des idiomes. Ce qu'il emprunte aux anciens se fond et se combine dans sa propre inspiration. Il ne traduit pas, il n'imite pas; son vers est tout français, sans renoncer pour cela à devenir classique. Il est parmi nos anciens poëtes un de ceux qui ont le moins écrit; mais tout ce qu'il a écrit mérite de rester. Ses épîtres et ses satires abondent en traits vifs, en peintures énergiques, en sentences qui se gravent dans la mémoire.

3.

Mathurin Régnier n'avait point de système à lui en littérature; tout son art poétique peut se résumer dans ce précepte :

La verve quelquefois s'égaye en la licence.

Ce n'est point pour cela qu'il ne reconnût des maîtres,

ni qu'il n'eut ses idées à lui sur le beau; mais ces maîtres, il les voulait entiers, inspirés, dédaigneux de l'artifice. Il admire :

... Ces divins esprits, hautains et relevés,
Qui des eaux d'Hélicon ont les sens abreuvés :
De verve et de fureur leur ouvrage étincelle;
De leurs vers tout divins la grâce est naturelle;
Et sont, comme l'on voit, la parfaite beauté,
Qui, contente de soi, laisse la nouveauté
Que l'art trouve au palais ou dans le blanc d'Espagne.
Rien que le naturel sa grâce n'accompagne,
Son front, lavé d'eau claire, éclate d'un beau teint;
De roses et de lis la nature l'a peint;
Et laissant là Mercure et toutes ses malices,
Les nonchalances sont ses plus grands artifices.

Ces nonchalances, qui sont quelquefois des charmes, abondent dans les vers de Mathurin Régnier. Mais où trouver ailleurs que dans un poëte de premier ordre des traits qui se détachent en lumière comme ceux-ci :

L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus.

. . . .

Faire dans un écu revivre le soleil.

. . . .

Méditant un sonnet, médite un évêché.
Qui pèche avec le ciel pèche honorablement.
On se couvre d'un froc pour tromper les jaloux.
Les temples aujourd'hui servent de rendez-vous.

J'en pourrais citer bien d'autres; mais, c'est tout Mathurin Régnier qu'il faut lire, si l'on tient à connaître la valeur de ses satires. Il parle la langue du peuple, qu'il élève par le souffle vrai et chaleureux de l'inspiration. C'est surtout dans les tableaux qu'il excelle : sa touche est ferme, ses couleurs sont vives et répandues, çà et là, par une main prodigue. Voyez d'ici l'avocat qui :

Une cornette au col, debout dans un parquet,
A tort et à travers va vendre son caquet !

On a dit que Mathurin Régnier n'était ni assez moraliste ni assez méchant pour être satirique. Quant à la méchanceté, j'avoue qu'il n'en avait guère; ses contemporains l'appelaient le *bon Régnier*, et lui-même endossait le reproche avec bonne grâce, en répondant :

Et ce surnom de *bon* me va-t-on reprochant,
D'autant que je n'ai pas l'esprit d'être méchant.

Oui, le poëte a dit vrai : il avait plutôt l'esprit du bien que celui du mal. Qui aurait le courage de l'en blâmer? Tout dépend, d'ailleurs, des idées qu'on se fait de la satire. Régnier n'était point satirique à la manière de Juvénal; cela est vrai. Les idées de son temps ne le portaient point à la censure âpre et violente des grands crimes ou des vices énormes, qui traversent les vieilles sociétés comme des météores. Pour écrire ce genre de satire, il eût, d'ailleurs, fallu sacrifier son repos, ses bénéfices, sa patrie, peut-être même sa vie, et le dévouement du poëte n'allait pas jusqu'à de telles extrémités. Il se contenta de peindre les vices et les ridicules, qui se rencontrent partout, et quelquefois il peint, faute de mieux, comme on l'a dit, avec de la lie et de la boue. C'est souvent plutôt de la comédie que de la satire — Molière en germe. *Macette* est une sœur aînée de *Tartufe*. Elle sort de la même famille. Cette critique pourtant, qui oserait le nier, porte avec elle une leçon et un blâme sévère.

Quant à la morale, celle de Mathurin Régnier est un peu celle d'Épicure. Par expérience, il connaissait les vices, et le moyen de se fâcher tout rouge contre d'anciennes connaissances avec lesquelles on n'a pas soi-même le courage de rompre? Cette critique indulgente n'était-elle pas, d'ailleurs, dans le tempérament de nos vieux poëtes français. Ils raillent plutôt qu'ils ne s'emportent. Et puis, Régnier moraliste eût-il été aussi amusant? La froideur du précepte n'eût-elle pas glacé la verve de sa poésie ardente, intrépide, incisive? En s'atta-

chant surtout à la peinture extérieure des vices ou des ridicules, ne nous ménage-t-il pas le plaisir de descendre nous-mêmes dans les profondeurs du sujet et d'en tirer les conséquences? A défaut d'une morale bien précise et nerveuse, Mathurin Régnier a du moins le bon sens du génie, et ce bon sens suffit pour éclairer d'une vive lumière les sentiers qu'il ouvre dans l'obscure forêt des petitesses humaines.

Du temps de Régnier, comme nous l'avons vu, la réaction avait commencé contre Ronsard et contre la pléiade. Une nouvelle école de grammairiens chicanait le vieux poëte mort sur l'emploi des mots qu'il avait forgés. C'était la guerre des pédants contre un pédant qui avait du moins le feu sacré. Cette école inspirait très-peu d'estime à Régnier; il l'a flétrie dans ses vers avec une énergie souveraine :

Cependant leur savoir ne s'étend nullement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphthongue,
Épier si des vers la rime est brève ou longue,
Ou bien si la voyelle, à l'autre s'unissant,
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant.
. . . .
Nul aiguillon divin n'élève leur courage.
Ils rampent bassement, faibles d'inventions
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions ;
Froids à l'imaginer, car, s'ils font quelque chose,
C'est proser de la rime, et rimer de la prose,
Que l'art lime et relime, et polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille un agréable son.

Cette école avait pourtant un chef sur lequel le XVIIe siècle allait se modeler ; ce chef était Malherbe.

CHAPITRE XI.

XVIe siècle.

MALHERBE.

Sa naissance. — Il porta d'abord les armes. — Age auquel il commence à écrire. — Portrait que Balzac fait de lui. — Traits de la dureté de son caractère. — Manière dont il parle des femmes. — Ses qualités comme poëte. — Son ode à Dupérier. — Ses stances sur la vanité de la grandeur des rois. — Ses odes. — Sa lenteur à écrire. — Combien de vers il faisait par an. — Une ode arrivée trop tard à son adresse. — Sa mort. — Son double caractère de grammairien et de poëte. — Ce que dit Fénélon à ce sujet. — Ce qu'on peut reprocher à Malherbe. — Ce qu'on doit penser de son influence littéraire.

1.

Enfin Malherbe vint...

Tout le monde connaît cet hémistiche de Boileau, et les vers dans lesquels l'auteur de *l'Art poétique* célèbre ce grand avénement comme une ère de renaissance pour la langue et la littérature françaises.

Ce fut à Caen, en 1555, que Jacques Malherbe, fils d'un pauvre gentilhomme, vint au monde. Il porta quelque temps les armes, disent ses biographes dans un style assez ampoulé; mais, à l'exemple d'Horace, il suspendit un jour au clou sa défroque militaire, pour se consacrer entièrement aux lettres et à la poésie. C'était un esprit lent en toute chose, et la valeur poétique attendit chez lui le nombre des années. Il avait quarante-sept ans lorsqu'il écrivit la première pièce de vers qui fixa l'attention du public. Cette maturité tardive explique bien, si je ne me trompe, la nature de l'homme.

Balzac, qui l'avait longtemps connu, nous a laissé de

lui un excellent portrait. « Vous vous souvenez, dit-il, du vieux pédagogue de la cour, qu'on appelait, autrefois, le tyran des mots et des syllabes, et qui s'appelait lui-même, lorsqu'il était en bonne humeur, le grammairien en lunettes et en cheveux gris. J'ai pitié d'un homme qui fait de si grandes différences entre *pas* et *point*, qui traite l'affaire des *gérondifs* et des *participes* comme si c'était celle de deux peuples voisins l'un de l'autre, et jaloux de leurs frontières. »

On cite de lui divers traits qui annoncent un caractère peu aimable. Un jour qu'il dînait chez Desportes, et que ce dernier se disposait à lire des vers aux convives, Malherbe lui dit brusquement : « Laissez ; votre potage vaut mieux que vos vers. »

Une autre fois, après avoir dîné à la table d'un prélat, il s'endormit au coin du feu : le prélat le réveille, et le prie de se lever. — « Pourquoi ? » — « Pour venir m'entendre, car je vais prêcher de ce pas. » — « Dispensez-m'en, répondit Malherbe, je dormirai bien sans cela. »

Il faisait bien les vers, mais il les lisait mal, et avait, en outre, le tort de se fâcher quand on lui en faisait l'observation. Il venait de lire une pièce de vers à un ami, mais l'espèce de bégayement qui lui était naturel avait empêché de saisir les beautés du morceau. « Vous avez, lui dit l'autre, mangé une partie de vos vers. — Morbleu ! s'écria Malherbe, rouge de colère, je les mangerais bien tous, s'il me plaît ; ils m'appartiennent, puisque c'est moi qui les ai faits. »

Un jeune magistrat le consultait sur des poésies qu'il avait composées. — « Avez-vous eu l'alternative de faire des vers, ou d'être pendu ? » lui répondit le censeur.

Si Malherbe était un modèle de goût, ce n'était pas, comme on le voit, en matière de savoir-vivre. Ses lettres, qui constituent la partie la plus intéressante de ses œuvres, du moins au point de vue de l'étude de l'homme,

annoncent également un caractère dur, égoïste et grossier. Son père meurt, bah! il était si vieux! Sa mère aussi rend le dernier soupir; le moyen de la regretter? elle était calviniste. Et puis, le poëte se donne à lui-même de bonnes raisons pour ne point intéresser les autres à une douleur que probablement il ressentait peu lui-même. « La drôle de figure, se dit-il, que ferait dans le monde un orphelin en cheveux blancs, essuyant ses yeux rouges et humides avec un mouchoir! »

On se figure volontiers un poëte amoureux. J'oserai pourtant dire, en ce qui regarde Malherbe, que c'était son moindre défaut. La manière dont il parle des femmes, dans un âge avancé, est révoltante. Il ne voit en elles que des créatures adonnées à la concupiscence, et, oubliant pour cette fois ses cheveux blancs, ou tout au moins gris, il se figure, avec une fatuité ridicule, qu'il est l'objet de leur idolâtrie.

2.

Avec tout cela, ou malgré tout cela, Malherbe était poëte! Qui oserait le nier? Tout le monde sait par cœur *l'Ode à Dupérier sur la mort de sa fille*. Il y a pourtant un point que je laisse aux critiques le soin d'éclaircir. Est-il vrai que cette fille s'appelait Rose? Dans ce cas la fameuse strophe :

> Mais elle était du monde où les plus belles choses
> Ont le pire destin,
> Et Rose elle a vécu ce que vivent les roses :
> L'espace d'un matin.

deviendrait un détestable jeu de mots.

Il resterait, même dans cette supposition, deux autres strophes admirables :

> La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
> On a beau la prier;

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Cette dernière image est empruntée d'Horace : *Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas, regumque turres*. Mais le poëte la rajeunit, et la rend en quelque sorte française en substituant le *Louvre* au mot vague, *turres*, et par l'idée de *la garde qui veille* pour écarter les visiteurs sinistres ou importuns.

Ses stances sur la *Vanité de la grandeur des rois* défient toute critique :

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde.
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.
En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris, à ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont ce que nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.
Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers,
Et dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.
Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de maîtres de la guerre,
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs,
Et tombent avec eux, d'une chute commune,
Tout ceux que leur fortune
Faisait leurs serviteurs.

On pourrait signaler dans ses odes beaucoup d'autres

beautés de premier ordre, et il ne faut point s'étonner, après cela, que Malherbe ait servi de modèle.

Malherbe travaillait avec une lenteur extrême. Il pratiquait d'avance le précepte de Boileau :

> Hâtez-vous lentement et, sans perdre courage,
> Vingt fois sur le métier remettez notre ouvrage.
> Polissez-le sans cesse et le repolissez,
> Ajoutez quelquefois et souvent effacez.

Il gâta une demi-rame de papier, racontent ses biographes, à faire une seule stance. On a calculé, en outre, que pendant les vingt-cinq années les plus fécondes de sa vie, il n'a composé, terme moyen, que trente-trois vers par an. Une fois, il resta trois ans et demi à composer une ode sur la mort d'une femme. Quand l'ode fut finie, il alla la présenter au mari, sans doute pour le consoler; mais ce dernier avait alors mis fin au veuvage en convolant à de secondes noces.

Malherbe mourut à Paris, en 1628. Une heure avant sa mort, il reprenait encore sa garde-malade à propos d'un mot qui était d'un français douteux, et, répondant au prêtre qui lui parlait de l'autre vie : « Ne m'en parlez plus, votre mauvais style m'en dégoûte. »

3.

Malherbe était grammairien; mais il était poëte. Il faut seulement bien s'entendre sur la nature des services qu'il a rendus à la langue française. Après les vieux poëtes, et surtout depuis l'intrusion des formes grecques et latines, l'idiome avait besoin d'être épuré. Qui en doute? On se demande, néanmoins, quelle devait être la limite de cette réforme. Si Malherbe se fut borné à ramener dans la littérature un sentiment d'élégance et de noblesse conforme aux mœurs nouvelles, à séparer l'or de l'alliage dans l'imitation des anciens, à réprouver

des mots ou des tournures justement condamnés par le génie de la langue, à exclure les patois, pour leur substituer l'unité dans l'art de bien dire, nous n'aurions, certes, rien à reprendre dans son œuvre. Mais n'a-t-il point poussé beaucoup trop loin ce travail d'épuration. Voulant émonder l'arbre, n'a-t-il pas coupé trop de rameaux. Ici, nous nous abstiendrons de répondre, et nous citerons, à ce propos, l'opinion d'un homme dont l'autorité ne saurait être suspecte. Fénélon regrettait lui-même, en plein XVIIe siècle, certaines qualités qu'on avait laissé perdre, *je ne sais quoi de court*, *de naïf*, *de hardi*, *de vif*, *de passionné*. Son avis était que l'on *avait gêné et appauvri la langue*, *depuis environ cent ans*, en *voulant la purifier*. C'est aussi notre sentiment et le principal reproche que nous adresserons à Malherbe.

Il mit en grand honneur la sobriété littéraire, comme si la qualité suprême, dans *le jardin de la poésie*, pour me servir de l'expression d'un trouvère, consistait à s'abstenir. Mais, reprend-t-on, il créa le goût. Ce serait une belle création, si elle lui appartenait véritablement. Mais j'ai de la peine à le croire. Il n'y a point d'œuvre qui mérite le nom de littérature sans goût, comme il n'y a point de génie sans raison et sans bon sens. On serait plus près de la vérité, si l'on disait qu'il créa le goût du XVIIe siècle; mais c'est précisément ici que porte l'objection. Loin de nous la pensée de contester au siècle de Louis XIV, les rares qualités qui l'ont rendu célèbre dans le monde entier; mais enfin, ces qualités n'ont-elles pas aussi leurs défauts, telles que l'excès dans la sobriété, je ne sais quelle étroite obéissance à la règle, et comme un sentiment de pruderie qui nous a souvent fait perdre une foule d'excellents mots usités dans le XVIe siècle? Si je regarde aux beaux vers de Malherbe, je m'applaudis sans doute, pour l'honneur de notre littérature, que ce réformateur ait paru; mais quand je considère les sacrifices qu'il a imposés à notre poésie, et la froide école de

l'empire à laquelle devait nécessairement aboutir le travail académique des successeurs du poëte grammairien, je me demande s'il n'aurait pas mieux valu que *Malherbe ne vînt pas.*

CHAPITRE XII.

Le règne de Louis XIII.

Les écrivains du temps de Louis XIII. — *Les grotesques.* — Ce qu'il faut en penser. — Scarron. — *L'Enéide travestie.* — *Le Roman comique.* — Sujet de cet ouvrage. — Ragotin. — Ce qu'est *le Roman comique.* — Racan. — Les vers de Boileau. — Les souvenirs de Virgile. — Sa pièce de vers sur la vie champêtre.

1.

Les auteurs du temps de Louis XIII ont été généralement condamnés par la critique; mais ils n'ont pas été condamnés sans appel. Un écrivain moderne, un jeune romantique *à tout crin*, comme il se définissait lui-même, il y a quelques années, a plaidé leur cause qui semblait perdue. Il est vrai que le défenseur a, jusqu'à un certain point, trahi lui-même ses amis : c'est-à-dire *Cyrano de Bergerac* (1), *Saint-Amant* (2), le *vieux Col-*

(1) Savinien Cyrano de Bergerac naquit en Périgord, au château de Bergerac, en 1620. Il entra dans le régiment des gardes comme cadet et se distingua par sa bravoure. C'était un duelliste redoutable. Il reçut à la guerre deux blessures graves qui l'obligèrent à renoncer à la profession militaire. Ayant ainsi quitté l'épée, il prit la plume et fit plusieurs ouvrages : une tragédie, *Agrippine* ; une comédie, *le Pédant joué* ; *Voyage dans la Lune*, et *Histoire comique des États et des Empires du Soleil*.

Molière, Fontelle dans les *Mondes*, Voltaire dans *Micromégas* et Swift dans *Gulliver*, ont fait plusieurs emprunts à cet auteur comique. Il mourut en 1655.

(2) Gérard de Saint-Amant, né à Rouen en 1594, entra au service du

letet (1), *Scudéri* (2) et *Scarron;* car le livre dans lequel il prend à cœur de les réhabiliter, porte ce titre peu flatteur pour eux : *Les Grotesques.*

Tout en donnant raison, sur plusieurs points, à M. Théophile Gautier, et en reconnaissant avec lui que ces poëtes ont été trop sacrifiés aux autres poëtes qui leur ont succédé dans la seconde moitié du siècle, nous ne saurions guère leur accorder une place sérieuse dans

comte d'Harcourt et le suivit dans toutes ses campagnes. Il apprit les langues vivantes et voyagea dans toute l'Europe. Il a écrit un poëme (*Moïse*) et des poésies diverses (*OEuvres*) qui ne sont pas sans mérite, malgré le jugement un peu trop sévère de Boileau :

> Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret (*)
> Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
> S'en va mal à propos, d'une voix insolente,
> Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante,
> Et, poursuivant Moïse au travers des déserts,
> Court avec Pharaon se noyer dans les mers.

(1) Guillaume Colletet naquit à Paris en 1598; il mourut en 1659. C'était un mauvais poëte; cependant il eut la protection de quelques personnages célèbres de son temps, et Richelieu lui fit donner six cents livres pour six mauvais vers.

(2) Georges de Scudéri était né au Havre, en 1601. Il servit dans les gardes-françaises. Vers 1630, il renonça à l'état militaire et se mit à faire des pièces de théâtre. C'est lui qui attaqua Corneille dans ses *Observations sur le Cid* et gagna ainsi les faveurs de Richelieu. Il fut nommé membre de l'Académie française en 1650. Il a laissé seize tragédies ou tragi-comédies. Des écrits en prose et un poëme épique, *Alaric* ou *Rome vaincue*, qui commence par ce vers que Boileau surtout a fait connaitre en le couvrant de ridicule :

> Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Il était d'une fécondité étonnante. Boileau dit de lui :

> Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
> Peut tous les mois sans peine enfanter un volume,
> Tes écrits, il est vrai, sans art et languissants,
> Semblent être formés en dépit du bon sens;
> Mais ils trouvent pourtant, quoiqu'on en puisse dire,
> Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire.

(*) Ami de Saint-Amant.

l'histoire de notre littérature. Ils ont des qualités, sans doute : pourquoi faut-il qu'ils aient fait un si mauvais usage des meilleurs dons de l'esprit? Ce sont les enfants prodigues de l'art; on peut les étudier comme on étudie dans un musée des figures curieuses; mais qui conseillera jamais de les imiter? C'est peut-être leur audace *extra-plantureuse*, qui, par une réaction dont l'histoire offre plus d'un exemple, a rendu timides, sobres et économes les meilleurs poëtes de la fin du siècle.

2.

Il y a pourtant parmi eux un écrivain dont les ouvrages se lisent encore avec intérêt : n'ai-je point nommé *Scarron?* Il naquit en 1610. Par suite de ses désordres de jeunesse, il devint infirme; il était aussi difforme de corps que bizarre d'esprit; ce qui ne l'avait point empêché d'épouser une belle fille, laquelle devint plus tard, la maîtresse et la femme de Louis XIV. Scarron a rimé *l'Énéide travestie;* il a écrit aussi *le Roman comique.* Ce dernier ouvrage a pour sujet les aventures d'une troupe de comédiens. Attendez-vous donc à beaucoup d'épisodes amusants, à des farces extravagantes, à des caractères excentriques. Témoin celui de Ragotin : « Il y avait, entre autres, un petit homme veuf, avocat de profession, qui avait une petite charge, dans une petite juridiction voisine. Depuis la mort de sa petite femme, il avait menacé les femmes de la ville de se remarier. C'était le plus grand petit fou qui eût connu les champs depuis Roland. Il avait étudié toute sa vie; et, quoique l'étude aille à la connaissance de la vérité, il était menteur comme un valet, présomptueux et opiniâtre comme un pédant, et assez mauvais poëte pour être étouffé, s'il y avait de la police dans le royaume. »

Comme dans la même troupe de comédiens se trouvaient aussi des femmes, et d'autres physionomies aussi

tranchées que celle de Ragotin, comme ces gens-là sont tous un peu fous, un peu artistes, et qu'ils courent le monde à la grâce de Dieu, on comprend qu'il est agréable de voyager dans leur compagnie. Aussi *le Roman comique* est d'une lecture charmante. A toute la poésie d'un rêve de jeunesse, il unit une peinture frappante de la réalité, et ce je ne sais quoi de mordant dans le coup de pinceau, qui fait qu'on n'oublie plus les personnages tracés par l'auteur. Le style en est négligé; mais il a des grâces naturelles. En somme, vive *le Roman comique!* Destin, La Rancune, Ragotin, mademoiselle de la Caverne, Angélique, mademoiselle de l'Étoile, vous jouez tous de mauvaises comédies; mais celle de votre vie est bien amusante, et c'est à celle-là que j'applaudis de tout mon cœur.

Scarron mourut en 1660.

3.

Un poëte de l'école de Malherbe vivait encore au moment où florissaient *les Grotesques;* c'est Racan. Il cultiva l'idylle, les *bergeries.*

> Racan chante Phylis, les nymphes et les bois.

Heureux si à un sentiment véritable de l'harmonie, il eut joint un amour plus profond pour la campagne et la nature! On sent trop qu'il poursuivait Phylis, les troupeaux et les bois à travers les souvenirs de Virgile. Il nous a pourtant laissé une charmante pièce de vers sur les douceurs de la vie champêtre :

. . . .

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, retiré loin de la foule importune,
Vivant dans sa maison content de sa fortune,
A, selon son pouvoir, mesuré ses désirs.

Il laboure le champ que labourait son père ;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés.
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Racan fut un des premiers membres de l'Académie française, et mourut en 1670, à Laroche-Racan, en Touraine.

CHAPITRE XIII.

Le théâtre.

COMMENCEMENTS DE NOTRE THÉATRE.

Les *Mystères.* — Les Confrères de la Passion. — Quels étaient les sujets favoris. — Rivalité entre l'Église et le théâtre. — Un récit amusant de M. Deschanel à ce sujet. — Les Clercs de la Basoche. — Les Enfants sans souci. — Les moralités, les farces. — Deux des pièces en vogue dans ce temps. — L'avocat Patelin. — Revenons à nos moutons. — Jodelle. — Ses débuts. — *Cléopâtre captive.* — Ce que dit Pasquier de cet auteur. — Succès de Cléopâtre. — Comment mourut Jodelle. — De l'élément nouveau. — Garnier-Alexandre Hardi. — Théophile de Viau. — Comment ce dernier poëte décrit le retour du printemps. — *Pyrame et Thisbé.* — Scudéri, Mairet, Tristan du Ryer. — Rotrou. — De l'opinion qui veut qu'il fut le père de notre théâtre. — Services qu'il rendit à Corneille. — Sa conduite honorable envers Corneille. — Ses débuts. — *Saint Genest.* — Reprise de cette pièce en 1843. — Légende et sujet de cette pièce. — Examen de cette tragédie et quelle en est la valeur. — Mort honorable de Rotrou. — Son buste au Théâtre-Français.

I.

Il serait difficile et peut-être superflu de chercher les originaux de notre théâtre. Il faudrait du moins pour

cela remonter très-haut. Ceux qui pensent que chez nous le théâtre est sorti de l'Église, appuient leur opinion sur des faits incontestables. Le culte catholique était au moyen âge un spectacle, un drame dont les différentes scènes se déroulaient durant toute l'année devant les yeux des fidèles.

Le théâtre ne tarda point cependant à se séparer de l'église. Les trouvères et les troubadours, dans ce qu'on appelait *sirventes*, *tensons* et *jeux-partis* (sortes de dialogues) introduisirent bientôt le poëme dramatique, tout à fait indépendant de la liturgie, essentiellement profane, et qui contenaient en germe la comédie, la tragédie et l'opéra.

Vinrent ensuite, vers 1398, les premières représentations authentiques des *Mystères*, à Saint-Maur, près de Paris. En 1402, les Confrères de la Passion obtiennent des lettres patentes de Charles VI, par lesquelles ils deviennent *maîtres et entrepreneurs des Mystères*. Le théâtre, quoique affranchi de l'Église, continue ainsi de marcher dans la voie du sentiment religieux. Son type, son sujet presque unique et favori est toujours le grand drame du Calvaire. Seulement ce drame, l'Église le célèbre avec la majesté solennelle de ses rites, dans des temples assombris par le style de l'architecture et en se servant de la langue latine, tandis que les Confrères le jouent bravement sur des tréteaux et en parlant la langue vulgaire.

Comment de cette double action, dont l'une répondait à l'esprit sacerdotal et l'autre au sentiment populaire, ne serait-il point sorti une rivalité? L'antagonisme entre l'Église et le théâtre ne tarda point en effet à se déclarer. L'autorité, comme on s'y attend bien, prit parti pour les prêtres contre les acteurs. Un décret, connu sous le nom de l'ordonnance d'Orléans, défend « à tous les joueurs de farces, bateleurs et autres semblables de jouer aux jours de dimanches et fêtes pendant les heures du ser-

vice divin et de se vêtir d'habits ecclésiastiques, de jouer choses dissolues et de mauvais exemple, à peine de prison et de punition. »

Dans son excellent ouvrages, *la Vie des Comédiens*, M. Deschanel, en parlant de cette opposition entre l'église et le théâtre, au commencement du seizième siècle, cite à l'appui du fait général un récit très-amusant, d'après Bonaventure Des Perriers. C'est l'histoire du curé de Saint-Eustache et du célèbre entrepreneur de Mystères Jean du Pontalais.

« Le curé de Saint-Eustache, dit M. Deschanel, était en chaire et faisait de son mieux pour édifier ses auditeurs, lorsque Jean du Pontalais vint par hasard à passer devant son église. Le bruit du tambourin avec lequel du Pontalais appelait le peuple, forçait le prédicateur à hausser la voix et brouillait le fil de ses idées. Plus le tambourin retentissait, plus le curé luttait de poumons. Et cette lutte commençait à égayer l'auditoire. Enfin, harassé, le prédicateur ordonne qu'on aille imposer silence à ce baladin. Quelques fidèles défilent.... et ne reviennent point! Ils sont allés grossir l'auditoire du tapageur, au lieu de faire cesser le tapage. Le bruit du tambourin redouble. Enfin le curé, perdant patience, descend de la chaire, sort de l'église et va droit à du Pontalais. « Eh! s'écrie le curé, qui vous a fait si hardi de jouer du tambourin tandis que je prêche? — Et qui vous a fait si hardi de prêcher pendant que je joue du tambourin? » Alors le prêcheur, plus fâché que devant, prit le couteau de son *Famulus* (bedeau) qui était auprès de lui et fit une grande balafre à ce tambourin avec le couteau. Puis il s'en retournait à l'église pour achever son sermon. Pontalais prend son tambour, et court après le prêcheur, et s'en va le coiffer comme d'un chapeau d'Albanais, le lui affublant du côté qu'il était rompu. Et alors le prêcheur tout en l'état qu'il était voulait remonter en chaire pour remontrer l'injure qui lui avait

été faite, et comme la parole de Dieu était vilipendée. Mais le monde riait si fort lui voyant ce tambourin sur la tête, qu'il ne put ce jour-là avoir audience et fut contraint de se retirer et de s'en taire ; car il lui fut remontré que ce n'était pas le fait d'un sage homme de se prendre à un fol. »

Le lien qui, malgré ces brouilles et ces oppositions, rattachait encore le théâtre à l'église, devait un jour ou l'autre se briser. En 1548, à l'instigation du clergé, le parlement défendit aux Confrères de la Passion de représenter, à l'avenir, aucun sujet tiré de l'Écriture Sainte. Voilà donc, de par la loi, le drame séparé non-seulement du culte mais cette fois de la tradition sacrée.

A dater de ce moment, le théâtre tombe dans la main des laïques et par le fond etpar la forme. Ce fut un progrès ; car la division était nécessaire pour que le drame marchât vers la perfection dans l'indépendance. Le succès engendre le succès. Les *Confrères de la Passion* ayant réussi trouvèrent bientôt des imitateurs et des riveaux ; ce furent les *Clercs de la Basoche*, puis les *Enfants sans souci*. Les premiers jouaient une nouvelle sorte de pièces appelées *moralités ;* les seconds représentèrent des *farces* ou *sotties*, et leur chef se donnait bravement le nom de *Prince des sots*.

Deux titres, pris au hasard, donneront une idée des pièces qui constituaient alors le répertoire de ces théâtres grossiers : *Farce nouvelle, à cinq personnages, des femmes qui font refondre leurs maris. — Farce nouvelle, très-bonne et fort joyeuse des hommes qui font saler leurs femmes, à cause qu'elles sont trop douces....*

De cette enfance du théâtre, une seule création est restée, c'est la farce de l'avocat Patelin, attribuée à Pierre Blanchet. Le caractère de l'avocat Patelin a été repris par les auteurs dramatiques des siècles suivants

et toujours avec succès. La pièce, dès l'origine, portait donc sur un ridicule profond et vivace (1).

Dès les premiers temps, le théâtre, quoique très-informe, fut une puissance; il eut, par cela même, à compter avec les gouvernements qui, sous prétexte de réprimer les excès, ne tardèrent point à gêner et même à confisquer les libertés de la scène.

2.

Pendant plus d'un siècle, les Français n'eurent point d'autres spectacles que les Mystères, les sotties et les moralités. Mais en 1552, un jeune homme de vingt ans, nourri de la lecture des anciens, membre de la célèbre pléiade, ouvrit une voie nouvelle en faisant jouer sa *Cléopâtre captive*. Son nom était Étienne Jodelle (2). Pasquier, dans ses recherches, nous trace de ce jeune poëte un portrait qui se termine par le trait suivant : « Rien ne semblait lui être impossible où il employait son esprit. »

La *Cléopâtre* fut représentée, d'abord au collége de Boncour, ensuite à l'hôtel de Rheims, devant le roi

(1) C'est d'un passage de cette pièce que vient cette phrase si souvent usitée pour rappeler quelqu'un à son sujet : « Revenons à nos moutons. »

Dans une scène de cette farce, un marchand de drap, à qui l'avocat Patelin a pu soutirer adroitement six aunes d'étoffe sans le payer et qui, d'un autre côté, a été volé de ses moutons par son berger Agnelet, vient plaider contre son berger. Tout à coup, apercevant Patelin qui plaide pour Agnelet et qui est vêtu de son drap, le marchand se trouble; il brouille tout, parlant tantôt de l'étoffe, tantôt de ses moutons, si bien que le juge, n'y comprenant plus rien, lui dit sans cesse : « Revenons à nos moutons. »

Le nom même de Patelin est passé en proverbe dans la langue française pour désigner un homme fin, souple, doucereux, qui emploie des voies insinuantes et détournées pour en venir à ses fins.

(2) Jodelle, né à Paris en 1532, mort en 1573.

Henri II. L'auteur joua lui-même le rôle de la reine Cléopâtre; ses amis (et par là il faut sans doute entendre les poëtes de la pléiade) firent les autres personnages. « Le succès, ajoute M. Deschanel, fut immense; le triomphe complet; la joie alla jusqu'à l'ivresse. Ce fut une dionysiaque à laquelle rien ne manquait, pas même le bouc, offert par le poëte pour prix de la victoire (1). »

La *Cléopâtre captive* n'était point un chef-d'œuvre; mais elle contenait en germe la renaissance du théâtre. Jodelle mourut à vingt-deux ans — les biographes ajoutent : « d'une disgrâce royale comme Racine »; — ce qui ne fait honneur ni à l'un ni à l'autre.

La voie était ouverte; d'autres s'y précipitèrent. Ces autres furent : Robert Garnier, Larrisey et Hardy, dont il suffit de citer les noms. Certes, notre théâtre, malgré ces accessions, était encore bien incomplet. Seulement, à dater de Jodelle, un élément nouveau s'était introduit sur la scène — l'élément païen, l'élément antique. Si l'on y réfléchit, on verra sans peine que l'Église ayant fermé au théâtre la source des sujets purement religieux, il ne restait au poëte dramatique d'autre champ à parcourir que celui de l'antiquité grecque et latine. Le moyen âge était, en effet, trop près et trop méprisé, surtout depuis le mouvement de la renaissance, pour qu'on songeât à à lui demander des inspirations. Quant à la société contemporaine, la loi défendait à peu près d'y toucher. Un édit de 1516 interdit, en effet, aux acteurs de jouer farces et sotties où il serait parlé des princes et des princesses de la cour.

Après Jodelle et Garnier, le théâtre tomba entre les mains d'Alexandre Hardy, qui composa, assure-t-on, sept cents pièces. C'est plus qu'il n'en fallait pour

(1) Dès que la pièce fut terminée, auteur et acteurs partirent pour Arcueil. Là, dans un joyeux festin, ils amenèrent un bouc couronné de lierre et de fleurs, en l'honneur du poëte français et en souvenir de l'antique Thespis.

être oublié. Hardy imitait surtout les Espagnols; que dis-je, *imitait*, il les traduisait, les arrangeait, les adaptait, les copiait.

Un poëte singulier, appartenant au règne de Louis XIII, et que M. Théophile Gautier a, comme on dit maintenant, réhabilité avec beaucoup d'esprit dans ses *Grotesques*, Théophile de Viau (1), apporta aussi sa pierre à la fondation de notre de théâtre. Théophile avait un véritable talent; nous avons de lui des pièces légères, qui, malgré une certaine affectation et certaines erreurs de goût, ont conservé beaucoup de couleur, de parfum et de grâce. Que ce fut un poëte de la première régence, un raffiné, un libertin; qu'il se montra, comme on l'a dit, déréglé dans *sa vie et dans sa verve*, à la bonne heure; mais est-ce une raison pour lui refuser les qualités rares et les beautés réelles qui étincellent dans son recueil. Ses malheurs ajoutent une autre sorte d'intérêt à l'admiration qu'excitent quelquefois ses vers. Il fut banni, emprisonné. — Je ne dirai dirai point que ce fut à cause de ses vertus— mais enfin, sans être criminel, il a souffert, et, aux yeux de la postérité, la souffrance rachète bien des fautes. Comment rester insensible en lisant la *remontrance* du poëte captif au conseiller du parlement, M. de Vertamont, qui était son juge? Il décrit à ce magistrat le retour du printemps, dont les charmes gagnent encore à être vus à travers des barreaux : aujourd'hui, dit-il, —

Que l'oiseau de qui les glaçons
Avaient enfermé les chansons,
Dans la poitrine refroidie,
Trouve la clef de son gosier
Et promène sa mélodie
Sur le myrte et sur le rosier.

(1) Théophile de Viau était né en 1590, aux environs d'Agen. Il était calviniste et fut poursuivi pour sa religion et surtout pour la licence de ses écrits. Il fut même, plus tard, condamné à mort, à cause d'un recueil de poésies obscènes intitulé : *le Parnasse des Vers satiriques*. Sa peine fut commuée en celle du bannissement Il mourut en 1626.

Quelle grâce encore et quelle douce mélancolie dans cette stance, où le poëte se représente à genoux auprès de sa maîtresse endormie :

> Là, je soupire auprès de toi,
> Et considérant comme quoi
> Ton œil si doucement repose,
> Je m'écrie : « Oh ! ciel ! peux-tu bien
> Tirer d'une si belle chose
> Un si cruel mal que le mien ! »

Je le répète donc, Théophile de Viau était un poëte, un vrai poëte. Il ne mérite nullement le silence et l'oubli que semble lui avoir prodigués, avec plus de système que de justice, la fin du XVII[e] siècle. S'en suit-il qu'il ait réussi à faire une bonne tragédie? Non vraiment. *Pyrame et Thisbé* est une pièce médiocre, qui abonde en *concetti*, en métaphores recherchées. Tout le monde connaît ces deux vers ridicules qu'il place dans la bouche de Thisbé, au moment où celle-ci aperçoit le poignard dont son amant vient de se frapper :

> Ah ! voilà le poignard qui, du sang de son maître,
> S'est souillé lâchement ; il en rougit, le traître !

Scudéri, qui avait fort admiré *Pyrame et Thisbé*, de Théophile, travailla dans le même genre ; il fit représenter avec un succès à tout rompre, *l'Amour tyrannique.*

Mairet, Tristan et du Ryer régnèrent ensuite sur la scène, qui, malgré les emprunts faits aux étrangers, surtout à l'Espagne et à l'Italie, était encore un assez misérable empire.

Enfin Rotrou vint. Il serait pourtant injuste de répéter, après tant d'autres historiens, qu'il fut le père de notre théâtre. Jean de Rotrou naquit à Dreux, en 1609, — c'est-à dire trois ans après Corneille. La vérité est qu'ils vécurent tous les deux en même temps, et que le

premier ouvrage de Rotrou, *l'Hypocondriaque* ou le mort amoureux, fut représenté en 1628, — trois ans après *Mélite*, première comédie de Corneille. Ces dates réfutent donc l'opinion reçue, et qui veut que Rotrou ait frayé la route. En lui refusant les avantages de la priorité, je suis fort loin pour cela de méconnaître les services très-réels que Rotrou a pu rendre au génie de Corneille, en l'encourageant par ses éloges. Il fit mieux, il le soutint par l'exemple d'une grande âme, et par le stimulus d'une noble et généreuse rivalité. Son caractère était encore plus élevé que son génie. Dans la ligue formée contre Corneille, Rotrou, quoique pensionnaire du cardinal Richelieu, refusa de se joindre aux détracteurs du *Cid*.

Il n'avait que dix-sept ans, quand il fit paraître sa première tragi-comédie. Pressé par la pauvreté, il travailla quelque temps pour vivre, c'est-à-dire à la hâte, et prenant son bien où il le trouvait, — dans les comédies espagnoles. Cette nécessité enchaîna, sans doute, l'essor d'une fière et libre personnalité, qui ne se révèle tout entière que dans *Saint Genest* et dans *Venceslas*.

3.

Saint Genest est plus extraordinaire qu'un chef-d'œuvre, c'est un événement, un prodige relativement au temps où il fut écrit. Je me souviens encore de l'émotion mêlée de surprise que causa la reprise de cette pièce, au théâtre de l'Odéon, vers 1843. Bocage, alors directeur du même théâtre, jouait le rôle de saint Genest. Tous ceux qui avaient oublié cette tragi-comédie, ou qui ne l'avaient jamais lue, et le nombre en était grand, se montrèrent étonnés et ravis de trouver un romantique en plein dix-septième siècle. *Saint Genest* est, en effet, un essai de drame shakspearien, tenté à une époque où l'on ne connaissait en France ni le nom ni les ou-

vrages de Shakspeare, comme l'a si bien fait observer M. Deschanel.

Voyons d'abord la légende. « Saint Genest était le chef d'une troupe de comédiens, à Rome, lorsque Dioclétien devint empereur. Genest haïssait les chrétiens ; il entreprit un jour de divertir à leurs dépens l'empereur et le peuple. Mais, en contrefaisant le chrétien, il le devint. Dioclétien, surpris et indigné, lui fit d'abord donner des coups de bâton. Ensuite on lui commanda de sacrifier aux dieux : sur son refus, on lui appliqua les ongles de fer et les torches ardentes. Ensuite on lui coupa le cou. »

C'est de ce sujet que Rotrou a tiré l'une des pièces les plus curieuses de notre ancien théâtre. Dioclétien, à l'occasion du mariage de sa fille, fait venir Genest dans son palais, et lui demande quels sont les meilleurs ouvrages dramatiques. Genest répond : « Ces ouvrages. »

Portent les noms fameux de Pompée et d'Auguste. »

Allusion délicate à deux tragédies de Corneille, alors persécuté.

On assiste, dans le second acte, à l'intérieur de ce que nous appelons aujourd'hui les coulisses. Vous voyez les acteurs et les actrices préparer la mise en scène. Genest, en s'habillant et en repassant son rôle, donne des avis au peintre de décors.

Vous deviez, en la toile où vous peignez vos cieux,
Faire un jour naturel au jugement des yeux,
Au lieu que la couleur m'en semble un peu meurtrie.

Puis vient l'ordre donné en termes simples et naturels (chose rare dans l'ancienne tragédie).

La cour viendra bientôt, commandez qu'on allume.

La cour vient et Genest commence avec sa troupe à jouer devant l'empereur. Il remplit le rôle d'Adrien qui, comme l'apôtre saint Paul, après avoir persécuté les

chrétiens, est devenu chrétien lui-même. Je néglige les scènes qui préparent et je saute à la grande péripétie du drame, si bien analysée par M. Deschanel. « Genest, dans son rôle, se surpasse, dit-il; l'empereur applaudit, et toute la cour aussi. Le comédien s'identifie tellement avec son personnage qu'il se sent réellement pénétré de la grandeur et de la vérité des sentiments qu'il exprime; ils deviennent de plus en plus les siens. La voix du Ciel a commencé l'œuvre de sa conversion, son propre génie l'achève. Il semble que, arrivé par l'effort de son art aux suprêmes limites de la fiction, il les dépasse et entre dans la réalité ; il jouait le chrétien, il est chrétien. Ce n'est plus une mort fictive qu'il va subir, c'est une mort réelle qu'il affronte. A la place d'un comédien il y a un martyr. »

Dans la tragédie que l'on joue devant la cour de Dioclétien, Anthisme, vieillard chrétien, vient encourager Adrien au martyre; Adrien lui demande le baptême, Anthisme lui répond :

Sans besoin, Adrien, de cette eau salutaire
Ton sang t'imprimera ce sacré caractère :
Conserve seulement une invincible foi,
Et, combattant pour Dieu, Dieu combattra pour toi.

C'est alors que l'homme se mêlant au personnage, Genest, sans souci de son rôle, et de la représentation, et de la cour, et de l'empereur, s'écrie, en apostrophant par son nom l'acteur Lentulus qui joue le rôle d'Anthisme.

Ah! Lentule, en l'ardeur dont mon âme est pressée,
Il faut lever le masque et t'ouvrir ma pensée :
Le Dieu que j'ai haï m'inspire son amour ;
Adrien a parlé, Genest parle à son tour ;
Ce n'est plus Adrien, c'est Genest qui respire
La grâce du baptême et l'honneur du martyre!
Mais Christ n'a point commis à vos profanes mains
Ce sceau mystérieux dont il marque ses saints,

Un ministre céleste, avec une eau sacrée,
Pour laver mes forfaits, fend la voûte azurée.
Sa clarté m'environne, et l'air de toute part
Résonne de concerts et brille à mes regards.
Descends, céleste acteur, tu m'attends, tu m'appelles!
Attends! mon zèle ardent me fournira des ailes!

Cette scène est sublime, et je ne connais rien sur notre théâtre qui doive lui être préféré. Genest, volant en quelque sorte au-devant de sa vision, quitte la scène et rentre brusquement dans la coulisse. L'actrice Marcelle, qui joue Nathalie, reste stupéfaite et dit, par manière d'excuse :

Ma réplique a manqué : ces vers sont ajoutés.

L'acteur Lentulus, chargé du rôle d'Authisme, ne comprenant rien de son côté à ce qui se passe, s'écrie :

Il les fait sur-le-champ, et, sans suivre l'histoire,
Croit couvrir en rentrant son défaut de mémoire.

La cour ne devine pas davantage ce dont il s'agit. Les spectateurs ne voient, n'entendent et ne comprennent qu'une chose, l'enthousiasme du comédien. L'empereur lui même y est pris et exprime son admiration en disant à ceux qui l'entourent :

Voyez avec quel art Genest sait, aujourd'hui,
Passer de la figure au sentiment d'autrui.

On ramène de force Genest sur la scène; mais il n'y reparaît que pour continuer sa profession de foi et pour demander le martyre. La princesse Valérie croit avec les autres spectateurs qu'il joue toujours un personnage fictif :

Sa feinte passerait pour la vérité même.

L'ACTRICE MARCELLE.

Il ne dit pas un mot du couplet qui lui reste.

SERGESTE (*comédien*).

Comment se préparant avecque tant de soin ?

LENTULE (*regardant derrière la tapisserie et croyant, comme les autres comédiens, à un défaut de mémoire*).

Holà ! qui tient la pièce?

GENEST.

Il n'en est plus besoin.
Dieu m'apprend sur-le-champ ce que je vous récite,
Et vous m'entendez mal si, dans cette action,
Mon rôle passe encore pour une fiction.

DIOCLÉTIEN.

Votre désordre enfin force ma patience.
Songez-vous que ce jeu se passe en ma présence?

L'empereur finit par comprendre, et l'on devine le dénoûment : Genest est jeté en prison et va être exécuté s'il ne rétracte les paroles qu'il a dites devant la cour.

Je ne saurais passer une scène très-pathétique dans laquelle l'actrice Marcelle vient le trouver au fond de son cachot et le presse d'abjurer le Dieu nouveau. On retrouve dans la bouche de cette fille païenne les reproches que les païens adressaient au premiers chrétiens, exprimées avec une force et une hardiesse extraordinaire :

O ridicule erreur de vanter la puissance
D'un Dieu qui donne aux siens la mort pour récompense !
D'un imposteur, d'un fourbe et d'un crucifié !...
Qui l'a mis dans le ciel? Qui l'a déifié?
Un nombre d'ignorants et de gens inutiles,
De malheureux, la lie et l'opprobre des villes,
De femmes et d'enfants dont la crédulité
S'est forgé à plaisir une divinité;
De gens qui, dépourvus des biens de la fortune,
Trouvant dans leurs malheurs la lumière importune,
Sous le nom de chrétiens font gloire du trépas,
Et du mépris des biens qu'ils ne possèdent pas.

Genest persiste et est envoyé au supplice où il meurt d'une mort glorieuse. L'acteur, en expirant, a donné naissance à un saint.

Telle est, en abrégé, cette pièce admirable. Le parallèle entre le *Saint Genest* de Rotrou et le *Polyeucte* de Corneille se présente naturellement à l'esprit de celui qui connaît notre théâtre. Ce parallèle, je l'écarterai pourtant. D'abord les deux pièces ne doivent point être comparées pour la forme ; celle de Corneille est une tragédie, celle de Rotrou est un drame, c'est-à-dire un mélange constant et heureux du genre noble avec le genre familier. D'un autre côté, *Saint Genest* n'a pas, comme on l'a écrit avec une grande légèreté, fourni à Corneille l'idée de *Polyeucte*; car *Polyeucte* a précédé de six ans la pièce de Rotrou. Un seul lien peut les réunir dans l'idée du lecteur, c'est la ressemblance du sujet. Au fond de l'une et l'autre œuvre dramatique il y a un martyre et le triomphe de la foi chrétienne sur la nature, sur le cœur humain, sur les puissances du siècle. Je n'hésite pourtant point à dire que, tout en faisant la part du génie de Corneille, je préfère de beaucoup le sujet de *Saint Genest* à celui de *Polyeucte*.

Rotrou mourut le 27 juin 1650. La ville de Dreux, où il demeurait alors et où il remplissait des fonctions publiques, avait été envahie par une maladie contagieuse. On invita le poëte à quitter cette malheureuse cité, il refusa. On insista : « Non, répondit-il, le salut de mes concitoyens m'étant confié, je ne quitterai point d'ici et je périrai à mon poste. »

Une telle mort vaut mieux que la meilleure des tragédies.

On peut voir le buste en marbre de Rotrou au foyer de la Comédie-Française. Sa figure est sublime; elle exprime son âme.

CHAPITRE XIV.

XVIIe siècle.

1° PIERRE CORNEILLE. — 2° THOMAS CORNEILLE.

1°

PIERRE CORNEILLE.

Sa naissance. — Ses études. — Il entre au barreau. — Sa vocation. — Une aventure d'amour. — Quelles en furent les conséquences. — Sa première comédie, *Mélite*. — Analyse de cette pièce par Corneille. — Principal défaut de cette comédie. — Succès de la pièce. — Jugement de Corneille sur *Mélite*. — Des trois unités. — Seule unité indispensable. — Cause du succès de *Mélite* expliquée par Corneille. — Ce qu'on doit admirer en lui quand il juge les productions de sa jeunesse. — *Clitandre*. — *La Veuve*. — Ses autres comédies. — Un point intéressant à y étudier. — Sa lutte contre les règles. — Ce qu'il en dit. — Comment il s'y soumet en murmurant. — Conséquences de son obéissance à ces règles. — Traits délicats de ses comédies. — Réponse de Daphnis à son amant. — A quoi tient la supériorité que Corneille doit atteindre. — Fonctions que lui confie le cardinal de Richelieu. — Prétentions littéraires de ce ministre. — Les poëtes secrétaires du cardinal. — Mirame. — Comment Corneille déplut au cardinal. — De l'*esprit de suite*. — Colletet et sa description du bassin des Tuileries. — Sort des comédies élaborées dans les bureaux de Richelieu — Du succès par ordre. — Où se réfugie la liberté chassée des institutions. — Comment le génie persécuté triomphe. — État des affaires domestiques de Corneille. — Comment il vit à Rouen. — De son intention de renouveler le théâtre. — Ce qu'il dit de la comédie de son temps. — *Médée*. — *Le Cid* — Guilhem de Castro. — Comment peut se résumer le sujet de cette pièce. — Scène entre don Diègue et don Rodrigue. — Lutte entre l'honneur et l'amour. — Une observation d'Alexandre Dumas sur Corneille. — Récit du combat contre les Maures. — Le dénoûment. — Succès de la pièce. — Dépit de Richelieu. — Jugement de l'Académie sur *le Cid*. — D'une édition de cette pièce retouchée par Andrieux. — *Horace*. — Ce qui domine dans cette pièce. — *Cynna*. — Sujet de la pièce. — De la politique du succès. — *Polyeucte*. — La

légende et le sujet de cette tragédie. — Principaux passages. — *Pompée*. — *Le Menteur*. — Principaux passages de cette comédie. — *Rodogune*. — Opinion de Corneille sur cette pièce. — Corneille, membre de l'Académie. — *Héraclius*. — *Andromède*. — *Don Sanche d'Aragon*. — Un illustre suffrage à propos de cette pièce — *Nicomède*. — Déclin du génie de Corneille et quelles en sont les causes. — Monument littéraire que nous a laissé ce poëte. — Le côté de l'humanité que Corneille traite. — Les dernières années de sa vie. — Sa pauvreté. — Corneille dans l'échoppe d'un savetier. — L'argent manque à la maison. — Son agonie. — Les deux cents louis de Louis XIV. — *Trop tard*. — Ce que dit madame de Sévigné de Corneille. — Un mot spirituel de Benserade à Racine.

1.

Vers 1628 arrivait à Paris un jeune homme aux manières gauches et provinciales ; quand on lui demandait d'où il venait, il répondait : « De Rouen. » — Son âge? — « Vingt-deux ans. » — Sa profession? — « Avocat. » — (Il eût pu ajouter : Avocat sans causes ; on s'en doutait d'ailleurs bien à son élocution pesante et difficile). — Son nom? — « Pierre Corneille. »

Il était, en effet, venu au monde dans l'ancienne capitale de la Normandie, le 6 juin 1606. Il avait fait ses études — de bonnes et solides études — au collége des Jésuites. Dans un temps où les charges et les métiers étaient, en quelque sorte, héréditaires, il était entré au barreau, sans doute, parce que son père était avocat du roi à la table de marbre de Normandie. Sa vocation néanmoins se tournait ailleurs, et les goûts du jeune homme le portaient vers le théâtre. Il apportait dans sa malle de voyage un manuscrit, et ce manuscrit était une comédie.

Cette comédie, comme la plupart des premiers ouvrages, avait été inspirée par une aventure d'amour. Ce grave et tranquille jeune homme, à la figure noble, à la taille haute, mais sans grâce, avait eu le malheur de s'éprendre d'une coquette. Cette coquette était la maî-

tresse d'un de ses amis. L'ami eut l'imprudence de le présenter à cette jeune fille, qui s'appelait mademoiselle Milet. Corneille plut, en dépit de ses grands airs rustiques et devint bientôt l'amant préféré. Cet amour eut le sort de tous les premiers amours; il fut quelque temps heureux, puis, un beau jour, il se rompit. Du cœur de la femme il s'envola — sans doute — comme un oiseau qui s'envole du buisson, quand il a chanté la chanson du matin ; il n'en fut pas ainsi du jeune homme qui garda de cette liaison un souvenir ineffaçable. Comme celle qui avait blessé le cœur du poëte avait nom Milet, il appela sa comédie *Mélite.*

A quel point cette pièce racontait une histoire personnelle, on peut en juger par l'analyse que Corneille lui-même nous donne de son premier ouvrage :

« Éraste, amoureux de Mélite, le fait connaître à son ami, et devenu, peu après, jaloux de leur hantise, fait rendre des lettres d'amour supposées de la part de Mélite à Philandre, accordée de Chloris, sœur de Tircis. Philandre s'étant résolu par l'artifice et les persuasions d'Éraste de quitter Chloris pour Mélite, montre ces lettres à Tyrsis. Ce pauvre amant tombe en désespoir, se retire chez Lysis, qui vient donner à Mélite de fausses alarmes de sa mort. Elle se pâme à cette nouvelle, et, témoignant par là son affection. Lysis la désabuse, et fait revenir Tyrsis, qui l'épouse. Cependant Cliton ayant vu Mélite pâmée, la croit morte, et en porte la nouvelle à Éraste, aussi bien que de la mort de Tyrsis. Éraste, saisi de remords, entre en folie, et, remis en son bon sens par la nourrice de Mélite, dont il apprend qu'elle et Tyrcis sont vivants, il va lui demander pardon de sa fourbe, et obtient de ces deux amants Chloris, qui ne voulait plus de Philandre après sa liberté. »

Le principal défaut de cette comédie saute maintenant aux yeux par le seul exposé du sujet; ce défaut est la complication, *l'embrouillement* de l'intrigue. Ce fut

précisément ce qui fit le succès de l'ouvrage, dans un temps où l'on adorait au théâtre ces sortes de logogriphes en action. La vogue de *Mélite* fut si grande que les comédiens se virent obligés de se séparer en deux troupes pour la jouer au Marais, en même temps qu'à l'hôtel de Bourgogne. Ce succès décida de la vocation de l'auteur.

Il est curieux de retrouver le jugement de Corneille sur *Mélite* : ce jugement fut écrit beaucoup plus tard et à un moment où le poëte était entré dans toute sa gloire.

« Cette pièce, dit-il, fut mon coup d'essai, et elle n'a garde d'être dans les règles, puisque je ne savais pas alors qu'il y en eût. Je n'avais pour guide qu'un peu de sens commun, avec les exemples de feu Hardi, dont la veine était plus féconde que polie, et de quelques modernes qui commençaient à se produire, et qui n'étaient pas plus réguliers que lui. Le succès en fut surprenant : il établit une nouvelle troupe de comédiens à Paris, malgré le mérite de celle qui était en possession de s'y voir applaudie ; il égala tout ce qui s'était fait de plus beau jusques alors, et me fit connaître à la cour. Ce sens commun, qui était toute ma règle, m'avait fait trouver l'unité d'action... »

Si, par règle, Corneille entend ici — comme il n'y a pas lieu d'en douter — l'unité de temps et l'unité de lieu, il est permis de regretter que Corneille les ait jamais connues. Ces entraves que l'auteur s'imposa plus tard, par respect pour Aristote et peut-être aussi pour complaire au goût classique de son siècle, nous ont en effet coûté, je n'en doute pas, des situations pathétiques et des beautés de premier ordre que ce fier génie aurait rencontrées plus souvent encore qu'il n'a fait par la suite, s'il eût marché dans toute sa liberté. Mais, fallait-il donc, comme il le dit lui-même, continuer cet horrible déréglement qui mettait Paris, Rome

et Constantinople sur le même théâtre? Non, certainement, et, dès la première pièce, son *bon sens*, malgré l'ignorance des règles, lui avait appris à éviter cet excès. Toute la question se réduit à savoir si, en subissant l'influence et la pression de leur temps, les excellents esprits du XVIIe siècle n'ont point confondu la règle avec la loi. La loi est bonne, et tout le monde convient, après un peu de réflexion, qu'il vaut mieux concentrer une action dramatique sur le moins de temps et dans l'espace le plus limité que comporte le sujet. Seulement ne fallait-il pas s'arrêter là? Aller plus loin, c'était entrer dans la règle, c'est-à-dire dans la convention, dans la servitude, dans une sorte de cage qui devait plus d'une fois meurtrir les ailes de la poésie. La seule unité indispensable était celle que Corneille avait devinée tout d'abord par la seule force de sa raison et les lumières de *son bon sens*, je veux dire l'unité d'action. Celle-là n'est point une règle, c'est une loi de la nature et de l'esprit humain; elle ne gouverne pas plus la tragédie, qu'elle ne domine toutes les autres œuvres de la littérature et des arts.

Corneille, selon nous, était beaucoup plus dans le vrai, quand, cherchant à s'expliquer le succès de *Mélite*, après plusieurs années d'expérience et de gloire théâtrale, il écrivait : « Le style naïf qui faisait une peinture de la conversation des honnêtes gens (1) fut sans doute cause de ce bonheur surprenant, qui fit alors tant de bruit. » Ce *style naïf*, au dire de Corneille, se ressentait pourtant encore un peu, dans *Mélite*, des pointes, des antithèses et afféteries de l'époque de Louis XIII; mais il veut sans doute dire qu'il avait fait effort pour revenir au naturel et que le public lui en sut gré. Ce qu'on ne saurait trop admirer chez ce grand homme, c'est la

(1) La signification de ce mot a un peu changé depuis ce temps : on appelait *honnêtes gens* les hommes instruits et lettrés.

franchise, l'indépendance et même la sévérité hautaine avec laquelle il juge les productions de sa jeunesse. Quel exemple il donne ainsi aux poëtes dramatiques de l'avenir qui feront imprimer, de leur vivant, leurs œuvres complètes.

Mélite fut suivi de *Clitandre*, de *la Veuve*, de *la Galerie du palais*, de *la Suivante*, de *la Place royale*. Dans ces comédies qu'on ne lit plus guère, mais où se trouvent pourtant, çà et là, de beaux vers et quelques situations heureuses, ce qu'il y a de plus intéressant à étudier, c'est le travail qui se faisait dans l'esprit de Corneille.

Je m'étonne que les critiques aient négligé un point de vue qui n'intéresse point seulement la connaissance d'un grand caractère, mais qui embrasse en même temps l'histoire de notre théâtre pendant le premier tiers du XVIIe siècle. Rien de plus curieux ni de plus instructif que la lutte de ce fier et libre génie aux prises avec les règles. Son esprit de l'antiquité lui dit de s'y soumettre; mais sa nature résiste, se roidit et ne cède qu'avec un effort un peu gauche. On sent assez ce qu'il lui en coûte pour se courber sous ces fourches Caudines. Dans la préface de *Clitandre!* par exemple, il dit avec quelque dédain :

« Si j'ai renfermé cette pièce dans la règle d'un jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis *Mélite*, ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui, quelques-uns adorent cette règle; beaucoup la méprisent; pour moi, j'ai voulu seulement montrer que si je m'en éloigne, ce n'est pas faute de la connaître. Il est vrai que l'on pourra m'imputer que, m'étant proposé de suivre la règle des anciens j'ai renversé leur ordre, vu que, au lieu de messagers qu'ils introduisent à chaque bout de champ pour raconter les choses merveilleuses qui arrivent à leurs personnages, j'ai mis les accidents même sur la scène. » Sur ce point Corneille hésite à condamner Corneille. « Cette nouveauté, s'écrie-

t-il, pourra plaire à quelques-uns; » — et pourquoi pas?

Plus tard, Corneille fit l'examen de sa pièce et la jugea sans *amour-propre d'auteur* ou du moins avec cet amour-propre refroidi qui nous fait mieux apprécier les choses à distance. « Un voyage, nous dit-il, que je fis à Paris pour voir le succès de *Mélite*, m'apprit qu'elle n'était pas dans les vingt-quatre heures ! c'était l'unique règle qu'on connut en ce temps-là. J'entendis que ceux du métier la blâmaient du peu d'effet, et de ce que le style en était trop familier. Pour la justifier contre cette censure par une espèce de bravade, et montrer que ce genre de pièce avait les vraies beautés du théâtre, j'entrepris d'en faire une régulière (c'est-à-dire dans les vingt-quatre heures) pleine d'incidents et d'un style plus élevé, mais qui ne vaudrait rien du tout; en quoi je réussis parfaitement. »

Cet aveu est précieux à recueillir ; n'est-il pas ensuite curieux de voir les peines énormes que se donne ce génie créateur pour se mettre aux fers comme si se soumettre à quelques règles de convention était le suprême mérite de l'art.

Je ne veux pas dire que Corneille ait fait sciemment des concessions au goût arbitraire de son temps ; non, il était trop entier pour cela. La conviction de tous avait, comme il n'arrive que trop souvent, passé peu à peu dans la sienne. Je crains, d'ailleurs, qu'il ne fut dupe d'une illusion à laquelle n'échappent point toujours les plus mâles génies. Sentant grandir sa force dramatique avec le succès, il attribuait au respect de certaines règles aristotéliques un résultat qui n'était dû en réalité qu'au développement de son esprit. Voyez, d'ailleurs, encore une fois avec qu'elle résistance instinctive à se ployer sous la contrainte de la nouvelle méthode. « Cette pièce, dit-il, dans l'*Examen de la Veuve*, a quelque chose de mieux ordonné pour le temps, en général, qui n'est pas

si vague que dans *Mélite*, et a ses intervalles mieux proportionnés par cinq actes consécutifs. C'était un tempérament que je croyais alors fort raisonnable entre la rigueur des vingt-quatre heures et cette étendue libertine qui n'avait aucunes bornes. » Certes, si l'école classique se fut contentée de faire sortir l'action d'une *étendue sans bornes*, pour la placer dans un temps défini, nul n'aurait jamais songé à lui reprocher cette réforme. Corneille, à ce point de la carrière dramatique, est donc encore dans le juste, mais la pente est glissante, et sur cette pente la tragédie ne tardera point à perdre l'équilibre. Par équilibre j'entends une sorte de milieu entre la règle qui viole souvent la vraie ressemblance et la loi qui se rapproche toujours de la nature et de la vérité.

Les inconvénients du système auquel l'auteur a désormais résolu de se soumettre en dépit de lui-même, ne tardent point à choquer son *bon sens*. S'agit-il, par exemple, de donner son avis sur *la Galerie du palais*, Corneille nous fait hardiment cette confidence. « Célidée et Hippolyte sont deux voisines dont les demeures ne sont séparées que par le travers d'une rue, et ne sont pas d'une condition trop élevée pour souffrir que leurs amants les entretiennent à leur porte. Il est vrai que ce qu'elles y disent serait mieux dit dans une chambre ou dans une salle. Ce n'est que pour se faire voir aux spectateurs qu'elles quittent cette porte où elles devraient être retranchées et viennent parler au milieu de la scène ; mais c'est un accomodement de théâtre qu'il faut souffrir pour trouver cette rigoureuse *unité* de lieu qu'exigent les grands réguliers. »

Ces *grands réguliers* auraient bien fait en vérité de nous faire grâce de leurs leçons, et Corneille surtout aurait bien dû ne point les écouter, s'il nous faut acheter de frivoles plaisirs de nous divertir dans les règles au prix d'invraisemblances qui choqueraient un enfant.

Ici je m'attends à une objection : — Corneille, dira-t-on, se montre embarrassé par la règle, mais c'est parce qu'il en est encore à ses débuts ; laissez le faire, attendez qu'il maîtrise l'obstacle contre lequel se regimbe son génie naissant, et vous le verrez alors accorder la règle avec la vraisemblance. Cette argumentation revient à dire qu'avec le temps et l'expérience on arrive à marcher malgré les entraves. Je ne nie aucunement que cette habileté ne s'acquiert ; mais le résultat vaut-il bien les peines qu'on se donne pour l'acquérir ? Il y a quelque chose de puéril à vouloir réduire les conditions de l'art à un tour de force ; l'on souffre, en lisant les examens, de voir ce robuste génie se débattre contre les tyrannies du goût de son temps : goût étroit et méthodique, auquel il n'ose point lui-même résister en face, mais qu'il subit en murmurant.

Jusqu'ici, Corneille n'avait que du talent, de l'esprit, du bon sens et une heureuse manière de tourner les vers. On trouve dans ses premières comédies des traits assez délicats et des choses bien dites : par exemple, cette réponse de Daphnis à son amant qui veut lui raconter les tourments de la passion.

DAPHNIS.

Ne vous préparez point à dire des merveilles
Pour me persuader des flammes sans pareilles.
Je crois que vous m'aimez, et c'est en croire plus
Que n'en exprimeraient vos discours superflus.

Nous aurons bientôt à parler de l'essor que prit son génie. Qu'il soit seulement bien entendu que cette supériorité à laquelle va atteindre par degrés un des plus grands de nos tragiques ne tient pas du tout, comme on l'a dit — et comme le croyait peut-être Corneille lui-même, — à ce qu'il s'asservit désormais avec plus de grâce et de souplesse aux prétendues règles du théâtre, mais uniquement à ce qu'il entre, avec l'âge, dans la pléni-

tude de ses facultés. Si même il nous est permis d'exprimer un regret, ce sera celui que Corneille ne se soit pas plus arrêté à la forme de la tragi-comédie, dont Rotrou lui avait donné l'exemple dans *Saint Genest*, dont lui-même nous a fourni des modèles dans *le Cid* et dans *Don Sanche d'Aragon*, quoique avec moins de hardiesse et de parti pris que son rival.

2.

Le succès de *Mélite* ne l'avait point enrichi ; mais ce succès attira du moins sur lui l'attention du cardinal de Richelieu. Tout le monde sait que ce premier ministre du faible Louis XIII, plus roi que le roi, ne se contentait pas de la toute puissance ; il aspirait surtout au titre de bel esprit, d'écrivain et d'auteur dramatique. Il avait une administration pour cela, un bureau composé de secrétaires. A ces secrétaires il donnait quelquefois une idée, ou esquissait un plan de tragédie, leur laissant ensuite le soin de l'exécuter. C'est ainsi qu'il était pour quelque chose dans *Mirame*, tragi-comédie, signée par Desmarais, et pour laquelle Richelieu avait fait construire la magnifique salle du Palais-Royal — alors le Palais-Cardinal. Il crut faire grand honneur à Corneille, en l'associant à sa noble manufacture de pièces de théâtre. Là, Corneille trouva, dans ce bureau d'esprit, Bois-Robert, Colletet, de l'Estoile et Rotrou — les poëtes-secrétaires du cardinal-duc.

Il est difficile de dire si le futur auteur du *Cid*, envisagea ses nouvelles fonctions comme un privilége fort enviable ; je serais assez porté à croire qu'il n'en fut rien, et que son amour-propre, au contraire, souffrit beaucoup du rôle secondaire auquel il se trouvait réduit ; mais il trouva, du moins, dans cette place une res-

source contre la misère. Or, comme dit un autre grand poëte :

> La faim est une porte basse,
> Et par nécessité quand il faut qu'il y passe,
> Le plus grand est celui qui se courbe le plus.

Corneille, cependant, ne se courba point assez ; du moins ce fut l'avis du cardinal son maître. Il avait été chargé par celui-ci de mettre en vers un sujet de pièces, mais il s'avisa de changer quelque chose au plan du troisième acte. Cette indiscipline déplut à Richelieu, qui congédia le poëte, disant qu'il n'avait pas *l'esprit de suite*. C'est, sans doute, *l'esprit de servitude* qu'il voulait dire, *l'esprit de suivre*, à la façon des chiens.

Colletet, qui travaillait dans le même bureau, fut plus heureux ; il faut dire qu'il avait *l'échine* plus souple que l'auteur de *Mélite*. Ce poëte — c'est Colletet que je veux dire — avait fait, un jour, la description du bassin des Tuileries; il lut le morceau tout entier au cardinal ; mais quand il arriva aux quatre vers suivants :

> A même temps j'ai vu sur le bord d'un ruisseau
> La canne s'humecter de la bourbe de l'eau,
> D'une voix enrouée et d'un battement d'aile
> Animer le canard qui languit auprès d'elle.

Richelieu fut si transporté d'admiration, qu'il donna soixante pistoles à Colletet. Toute la description avait, d'aillenrs, obtenu l'approbation enthousiaste du cardinal ; « mais le roi, ajouta-t-il, n'était point assez riche pour payer les autres vers. » Ce fut un beau jour pour Colletet, ce malheureux poëte que Boileau nous peint :

> Crotté jusqu'à l'échine,
> Allant chercher son pain de cuisine en cuisine.

Au reste, ce trait ne fait point honneur à Boileau : depuis quand la pauvreté est-elle un crime !

Quel fut pourtant le sort de ces comédies rédigées à plusieurs dans le bureau d'un homme d'État? Elles furent jouées, et toute la puissance du cardinal n'empêcha pas la cour de s'y ennuyer. Le despotisme rencontre, à chaque pas devant lui, un royaume qui lui échappe — je veux dire le royaume de l'esprit. On peut soumettre les hommes, terrasser les consciences, intimider les organes de l'opinion publique; mais il est une chose que l'autorité ne saurait faire, si absolue qu'on la suppose, c'est de créer, en matière de littérature et de théâtre, un succès par ordre. La liberté, chassée des institutions, exilée à certains moments, de toute la surface de la terre, se réfugie dans le goût du public, chose délicate et insaisissable sur laquelle la force et la violence n'ont jamais de prise. La chute des pièces de théâtre, dont le cardinal était le père ou le parrain, vengea la disgrâce de Corneille. Grand spectacle et qui console! Le génie, licencié, persécuté, maltraité, n'en est pas moins le génie; on peut lui fermer les portes de son cabinet, on peut même défendre de prononcer son nom; mais toutes les puissances du monde n'empêcheront jamais de l'admirer. Qu'une œuvre digne de lui paraisse sur la scène et le succès éclatera avec toute la force d'une protestation. Ce jour-là ce sera le poëte méconnu ou proscrit qui sera le premier ministre.

Cependant les affaires de Corneille n'étaient point brillantes : ses premiers succès au théâtre lui avaient rapporté plus de réputation que d'argent. Il vivait à Rouen avec sa famille, ne venant à Paris que pour la représentation de ses pièces. L'été, il allait chez le curé d'Hénonville, son intime ami, qui lui donnait une chambre au presbytère. Si encore il avait été seul! mais il avait un frère beaucoup plus jeune que lui, Thomas Corneille, et une sœur, femme distinguée, qui épousa plus tard M. de Fontenelle. Il lui fallait soutenir tout cela avec le faible salaire que lui payaient les comédiens. Dès ses premiers

pas dans la carrière dramatique, Corneille eut l'intention de renouveler le théâtre. Dans sa *Galerie du palais*, faisant allusion aux pièces des auteurs de son temps, — sans en excepter, bien entendu, celle du cardinal-duc — il s'écrié :

> O pauvre comédie, objet de tant de veines,
> Si tu n'es qu'un portrait des actions humaines,
> On te tire souvent sur un original
> A qui, pour dire vrai, tu ressembles fort mal.

Innover était une noble ambition, mais elle conduit plus souvent à la gloire qu'à la fortune.

Enfin parut *Médée*. C'était la première pièce de Corneille dans laquelle se dégage le caractère de son génie. L'idée est tirée d'Euripide et de Sénèque, et l'auteur manquait encore d'expérience pour traiter un sujet si révoltant ; mais d'un dialogue fort inégal s'échappent déjà des traits sublimes. Tout le monde connaît ce vers :

> Contre tant d'ennemis que vous reste-t-il? — Moi.

Ce *moi* est la révélation de l'homme. Ce qu'il y avait chez lui de supérieur et de magnifique, c'était la personnalité. Ses héros et ses héroïnes lui ressembleront; ce seront des types.

3.

Le Cid fut jouée l'année suivante (1636). Un vieux courtisan, retiré à Rouen, M. de Châlons, avait, dit-on, signalé à son jeune compatriote une des œuvres de Guilhem de Castro, *la Jeunesse du Cid* « *las Mocedades del Cid* ». Corneille s'empara du sujet. Avec une rare bonne foi, il reconnaît, dans sa préface, ce qu'il doit au poëte espagnol et à la tradition historique. Le sujet est

trop connu pour que je m'y arrête; il peut, d'ailleurs, se résumer dans cette phrase de Corneille : « Une maîtresse, que son devoir force à poursuivre la mort de son amant. » J'aime mieux citer quelques-unes des principales scènes. A la suite d'une querelle entre le comte de Gormas, père de Chimène, et don Diégue, père de Rodrigue (le Cid), un soufflet déshonore la joue du second vieillard. Ce soufflet a été blâmé comme étant indigne de la tragédie; il fallait, dit-on, le mettre en écrit. A quoi Corneille répond avec beaucoup de vérité : « Ce que l'on expose à la vue touche bien plus que ce qu'on n'apprend que par un récit. C'est sur quoi je me suis fondé pour faire voir le soufflet que reçoit don Diègue, et cacher aux yeux la mort du comte, afin d'acquérir et de conserver à mon premier acteur l'amitié des auditeurs, si nécessaire pour réussir au théâtre. L'indignité d'un affront fait à un vieillard chargé d'années et de victoires les jette aisément dans le parti de l'offensé... » Ce soufflet, si choquant pour les yeux et les oreilles classiques, est, en effet, l'incident sur lequel repose tout le drame; on ne pouvait donc le mettre trop en relief. C'est l'habitude de tourner en récit les scènes pathétiques ou essentielles à l'action, qui a fait dégénérer plus tard la tragédie en une sorte de poëme fade et insipide. Corneille avait trop de bon sens et de génie; il avait surtout, dans ce temps-là, trop de verte jeunesse dans l'esprit, pour ne point résister à cette tendance fatale. Comme il l'indique avec infiniment de goût, il y a des choses qu'il faut mettre sur la scène et d'autres qn'il faut savoir reléguer derrière la toile; mais cela ne peut point se prescrire par des règles; c'est le jugement de l'auteur qui doit le guider. La mort du comte de Gormas sur le théâtre eût été aussi déplacée que l'absence de la scène du soufflet eût été regrettable. Tout dépend ici des convenances du sujet.

On a dit que dans cette pièce, *le Cid*, l'auteur « avait

été merveilleusement servi, par la règle sévère qu'avait adoptée la tragédie française, l'unité d'action, de temps et de lieu. » Telle n'était point tout à fait l'opinion de Corneille. Il avoue lui-même que cette règle sévère lui a fait commettre bien des invraisemblances. « Je ne puis dénier, écrit-il, que la règle des vingt-quatre heures presse trop les incidents de cette pièce... Le roman aurait donné à Chimène sept ou huit jours de patience...; mais les vingt-quatre heures ne l'ont pas permis; c'est l'incommodité de la règle. » Il ne se plaint pas moins amèrement de l'unité de lieu qui l'a obligé de pécher contre l'histoire. « J'ai placé, dit-il, l'action dans Séville, bien que don Fernand n'en ait jamais été le maître; et, j'ai été obligé à cette falsification, pour former quelque vraisemblance à la descente des Maures, dont l'armée ne pouvait venir si vite par terre que par eau. Je ne voudrais pas assurer, toutefois, que le flux de la mer monte effectivement jusque-là... » On se demande, après de tels aveux, faits avec la candeur du génie, ce que vaut cette *règle sévère*, qui impose à Corneille lui-même des invraisemblances et des falsifications, — sans compter les autres sacrifices qu'elle lui coûte. Pour nous, osons féliciter Shakspeare de l'avoir toujours ignorée ou dédaignée!

Corneille ne fut pas grand pour s'être soumis aux règles de la tragédie; il fut grand en dépit des règles. Qu'est-ce qui produit, en effet, l'émotion dans cette pièce admirable? C'est la constante opposition des sentiments de la nature, dominée par la notion du devoir ou par le point d'honneur. Aucune poétique n'enseigne cela. Corneille avait trouvé ses effets puissants dans son sujet, mais surtout dans sa grande âme, dans son cœur haut placé. Ce contraste frappant commence dès le premier acte, lorsque don Diègue apprend à son fils, Rodrigue, l'affront qu'il a essuyé, et les pénibles devoirs que cet affront leur impose :

DON DIÈGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur?

DON RODRIGUE.

Tout autre que mon pére
L'éprouverait sur l'heure.

DON DIÈGUE.

Agréable colère!
Digne ressentiment à ma douleur bien doux;
Je reconnais mon sang à ce noble courroux;
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte,
Viens me venger.

DON RODRIGUE.

De quoi?

DON DIÈGUE.

D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel;
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie;
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie,
Et ce fer, que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage:
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage;
Meurs ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter;
Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,
Porter partout l'effroi dans une armée entière.
J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus;
Et pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est. .

DON RODRIGUE.

De grâce, achevez.

DON DIÈGUE.

Le père de Chimène.

DON RODRIGUE.

Le...

DON DIÈGUE.

Ne réplique point, je connais ton amour :
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour ;
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance.
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi ;
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer Va, cours, vole, et nous venge.

Ainsi, c'est dit : Rodrigue vengera son père, quoi qu'il lui en coûte ; les devoirs du fils imposeront silence aux sympathies de l'amant. Le duel a lieu, et le principe pour lequel combat Rodrigue est reconnu par son adversaire lui-même.

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

Rodrigue tue le comte, le père de Chimène. Ici commence une autre lutte sublime entre l'honneur et l'amour. Cette fois, c'est dans le cœur de la femme — dans le cœur de Chimène — que nous suivons avec un intérêt croissant, deux sentiments qui se combattent. L'honneur lui dit de venger la mort de son père ; son cœur lui dit d'aimer Rodrigue. Toute l'action est là, et quelle action ? Jamais la tragédie ne s'était élevée à de telles hauteurs morales. La philosophie, unie aux sentiments chrétiens, éclate dans la conduite de ces deux amants, qui cherchent à vaincre noblement leur passion. Quand je compare à cela le dogme de la fatalité antique, — dogme que Racine fut forcé d'admettre plus tard dans *Phèdre*, — je me dis que nous sommes décidément en progrès sur les idées des anciens. Les héros d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, sont le plus souvent des esclaves de la volonté des dieux, dans *le Cid*, au con-

traire, je salue avec transport le principe de la liberté humaine.

Alexandre Dumas faisait un jour observer que Corneille, quoique avocat médiocre, et quoique ayant abandonné de bonne heure sa profession, n'en avait pas moins conservé quelques-unes des habitudes du barreau. Il y avait, ajoutait-il, un plaidoyer dans chacune de ses pièces. Je n'insisterai pas sur ce point de vue, qui se trouve du moins bien justifié par la grande scène dans le second acte du *Cid*. C'est un tribunal en règle, rien n'y manque, ni le juge, ni l'accusateur, ni l'avocat, ni l'accusé. Le *juge*, c'est le roi, l'*accusateur*, c'est Chimène, l'*avocat*, c'est le vieux don Diègue, l'*accusé*, c'est Rodrigue. Voyons d'abord le réquisitoire :

CHIMÈNE.

Sire, mon père est mort; mes yeux ont vu son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc.
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui, tout sorti, fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hasards n'osait verser la guerre,
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.
J'ai couru sur le lieu, sans force et sans couleur;
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce récit funeste;
Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

. . . .

. . . .

Enfin, mon père est mort, j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance.
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang,
Vengez-la par une autre, et le sang par le sang.
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne;
Immolez, dis-je, sire, au bien de tout l'État
Tout ce qu'enorgueillit un si grand attentat.

Voici maintenant le plaidoyer :

DON DIÈGUE.

Si montrer du courage et du ressentiment,
Si venger un soufflet mérite un châtiment,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire.
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène :
Je n'y résiste point, je consens à ma peine ;
Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

Vient le jugement ou le verdict, qui n'a rien de définitif :

DON FERNAND.

L'affaire est d'importance, et, bien considérée,
Mérite en plein conseil d'être délibérée.
Don Sanche, remettez Chimène en sa maison.
Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison.
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

Au point de vue où en sont les choses, l'intrigue ne peut se dénouer que par un événement qui montre la supériorité de Rodrigue. Il faut qu'il risque sa vie dans une grande action utile, que le salut de l'État dépende de sa valeur, et qu'il sorte tellement par ses hauts faits des proportions humaines que la loi ordinaire des convenances ne lui soit plus applicable. La descente imprévue des Maures fournit à Corneille le moyen dramatique dont il avait besoin pour agrandir le caractère de son héros. Le récit de cette descente de nuit et des exploits de Rodrigue contient des vers admirables, de ces vers descriptifs, sans fausses couleurs et sans clinquant que l'on ne retrouve que chez les maîtres :

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles.
L'onde s'enfle dessous et d'un commun effort
Les Maures et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer ; tout leur paraît tranquille ;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris ;
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants :
Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent ;
Ils paraissent armés, les Maures se confondent,
L'épouvante les prend à demi descendus ;
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre ;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre ;
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang.
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,
Leur courage renaît et leurs terreurs s'oublient :
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre et leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges (1);
De notre sang au leur font d'horribles mélanges ;
Et la terre, et le fleuve, et leur flotte et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait.
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage ;
Le Maure voit sa perte et perd soudain courage :
Et voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.

(1) Mot espagnol qui signifie *sabre*, *cimeterre*, *coutelas*. L'épée n'était point alors connue des Maures.

Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Poussent jusqu'aux cieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte et sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte ;
Le flux les apporta ; le reflux les remporte :
Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs, tout percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
A se rendre, moi-même en vain je les convie ;
Le cimeterre au poing ils ne m'écoutent pas :
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef ; je me nomme, ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps ;
Et le combat cessa faute de combattants.

Dès ce moment, Rodrigue qui a repoussé l'invasion, sauvé l'Espagne, forcé l'admiration des ennemis eux-mêmes :

Ils l'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence,
Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur.

Rodrigue, dis-je, n'a plus rien à craindre de la justice du roi. Mais désarmera-t-il les plaintes et les récriminations de Chimène. Pour elle, la vengeance n'est point une passion, c'est un devoir. Avec quelle fierté castillane, elle s'écrie :

J'aime donc sa victoire, et je le puis sans crime,
Elle assure l'État et me rend ma victime !

On voit pourtant déjà de quel côté penchent les transports de cette héroïque vertu ; il y a de l'amour dans sa haine. Aussi répond-elle à tous les sentiments du spectateur, quand elle laisse échapper cet aveu qui coûte tant à son orgueil et à sa gloire :

Te dirai-je encore plus ! Va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence,

Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

La victoire reste en effet à Rodrigue; mais après quelle résistance et avec quelle dignité le sentiment du devoir se rend à la voix de la nature! Le point d'honneur Castillan, le respect d'un père mort, les égards dus au sang et à la famille, ne se laissent d'ailleurs désarmer à la fin de la pièce qu'à une condition :

Le temps assez souvent a rendu légitime
Ce qui semblait d'abord ne se pouvoir sans crime.

Aussi Don Fernand, le roi, s'adressant à Rodrigue, lui dit :

Espère en ton courage, espère en ma promesse,
Et possédant déjà le cœur de ta maîtresse,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
Laisse faire le temps, la vaillance et ton roi.

Il ne fallait pas moins que ces ménagements pour rendre supportable un dénoûment que tout le monde désire, mais contre lequel s'élevaient néanmoins de si graves objections. Corneille ne fut pas seulement grand, il se montra de plus habile et adroit dans la conduite des dernières scènes qui couronnent magnifiquement son chef-d'œuvre.

L'effet du *Cid* fut prodigieux. Cette tragi-comédie devint en naissant le type du beau. *Beau comme le Cid* était une phrase proverbiale, qui exprimait le comble de l'éloge. *Le Cid* fut admiré, loué, applaudi; il fut plus que cela, il fut envié. Scudéri lança contre cette pièce et contre l'auteur une violente diatribe, écrite dans un style cavalier derrière lequel on sent une pointe d'épée — et aussi une pointe d'amour-propre blessé au vif. Qui fut surtout furieux, ce fut le cardinal. A quoi bon être le maître d'un maître tout-puissant, à quoi bon tenir dans ses mains serrées les rênes d'un grand

royaume, à quoi bon être prince de l'Église et vainqueur au siége de la Rochelle, si l'on ne peut même obtenir au théâtre le moindre succès, tandis qu'un petit avocat de province sans protections, sans appui, sans fortune, a l'insolence de passionner, d'émouvoir, de charmer la foule! De là quelques envieux, Dieu merci! criaient au scandale. Richelieu se mit de leur côté et, pour venger l'auteur de *Mirame* qui était tombée sans bruit, il chargea l'Académie française de rédiger ses *sentiments*, ou, pour mieux dire, ses ressentiments contre *le Cid*. L'Académie se fit ainsi l'exécuteur des hautes œuvres du cardinal. Ce fut, comme on l'a fait observer, son premier acte et le premier anneau de ses traditions. Il est surtout curieux de voir la manière dont l'Académie explique le succès de la pièce : « L'auteur s'est *facilement* rendu maître de l'âme des spectateurs, après y avoir excité le trouble et l'émotion. Leur esprit, frappé par quelques endroits *agréables*, est devenu aisément flatteur de tout le reste, et les charmes éclatants de quelques parties leur ont donné de l'amour pour tout le corps. » Quel style! Voyons maintenant la conclusion : « Encore que le sujet du *Cid* ne soit pas bon, qu'il pèche dans son dénoûment, qu'il soit chargé d'épisodes inutiles, que la bienséance y manque en beaucoup de lieux, aussi bien que la bonne disposition du théâtre, et qu'il y ait beaucoup de vers bas, et de façons de parler impures.... » Je vous fais grâce du reste.

L'hostilité de l'Académie et son réquisitoire contre *le Cid* sont bien connus; un fait qui l'est moins et qui mérite pourtant d'attirer l'attention est que le même esprit de dénigrement s'est continué et se perpétue sans doute encore contre Corneille, au sein de l'école dite classique. Au commencement de ce siècle, le théâtre français jouait *le Cid*, d'après une édition retouchée par Andrieux, et dans laquelle plusieurs beaux vers du poëte avaient été ou retranchés ou affaiblis. Je n'oserais même

point affirmer que cette profanation ait aujourd'hui entièrement cessé sur notre scène nationale.

Corneille était fait pour traiter les sujets espagnols et romains. Trois ans après *le Cid* parut *Horace*.

Ce qui domine dans cette création du poëte, c'est le sentiment de la patrie. Comme il a bien saisi le zèle farouche de ces premiers Romains immolant tout, amour, famille, à l'idée de la ville éternelle ! Les imprécations de Camille, le fameux *Qu'il mourût*, mille autres traits sublimes n'ont pas besoin qu'on les rappelle ici. Chez Corneille le sublime était le son naturel que rend une grande âme. On avait dit à l'auteur, après *Horace*, qu'il serait de nouveau censuré par l'Académie : « Horace, répondit-il, fut condamné par les triumvirs ; mais il fut absous par le peuple. »

Horace semblait avoir posé les colonnes d'Hercule de la tragédie ; Corneille se chargea de reculer encore les limites de son empire : il fit *Cinna*. Je crois que dans cette pièce, il a beaucoup flatté le caractère d'Auguste. Le savant M. Ampère s'est chargé dernièrement de nous montrer tout ce qu'il y avait de faux, de personnel et d'égoïste dans cet homme d'État qui restaura, dit-on, l'autorité à Rome. On ne voyait pas si loin en histoire du temps de Corneille, et il nous faut donc accepter la donnée telle qu'il nous la présente. C'est un maître du monde qui, pour dernière conquête, arrive à se dominer lui-même. Jamais idée plus grande ne soutint un sujet plus majestueusement simple. On n'avait point encore parlé politique sur le théâtre avec cette hauteur de raison, cette franchise de langage, cette profondeur de vues.

> Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne,
> Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne,
> Et dans le sacré rang où sa faveur l'a mis,
> Le passé devient juste et l'avenir permis.
> Qui peut y parvenir ne peut être coupable ;
> Quoi qu'il ait fait ou fasse, il est inviolable :

Nous lui devons nos biens, nos jours sont sous sa main;
Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain.

Voilà bien la politique du succès, — la théorie du pouvoir absolu dans tout ce qu'elle a d'exorbitant et d'affreux.

4.

Après *Cinna*, *Polyeucte* (1639-40). « Saint Polyeucte, dit Corneille, est un martyr dont, s'il m'est permis de parler ainsi, beaucoup ont plutôt appris le nom à la comédie qu'à l'église. » C'est, en effet, d'une légende obscure que Corneille a tiré le sujet de sa tragédie (1). La fierté du sentiment chrétien qui méprise la mort, la lutte entre les sentiments de la nature et les inspirations de la grâce, l'enthousiasme religieux qui aspire à un autre idéal que celui de la terre, tous ces éléments se mêlent pour confondre, émouvoir, élever, agrandir l'âme du spectateur. Qu'on juge de toute la pièce par ce dialogue entre les deux époux, une jeune païenne et un chrétien :

PAULINE.

Quittez cette chimère et m'aimez.

.POLYEUCTE.

Je vous aime
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

(1) Voici cette légende : « Polyeucte vivait en l'année 250, sous l'empereur Décius. Il était Arménien, ami de Néarque et gendre de Félix, qui avait la commission de l'empereur pour faire exécuter ses édits contre les chrétiens. Cet ami, l'ayant résolu à se faire chrétien il déchira ses édits qu'on publiait, arracha les idoles des mains de ceux qui les portaient sur les autels pour les adorer, les brisa contre terre, résista aux larmes de sa femme Pauline, que Félix employa auprès de lui pour le ramener à leur culte, et perdit la vie par ordre de son beau-père, sans autre baptême que celui de son sang. » Voilà ce que l'histoire prêtait à Corneille; c'est sur ce sujet si simple qu'il fit une tragédie, sorte de *Mystère*, dans lequel on retrouve l'inspiration des Confrères du moyen âge fécondée par le génie.

PAULINE.

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire ?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations !

POLYEUCTE.

Célestes vérités.

PAULINE.

Étrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Éternelles clartés.

C'est par le dialogue, par la sublimité des mouvements, par l'énergie et l'élévation des idées que cette pièce a presque fait oublier le *Saint Genest* de Rotrou, si peu mérité que soit cet oubli. On a donné, je ne sais trop pourquoi, au théâtre du XVIIe siècle le nom de théâtre spiritualiste. Ce nom conviendrait mieux, dans tous les cas, à Corneille qu'à tout autre auteur tragique. On retrouve dans tous ses poëmes dramatiques le mépris du fait, le dédain de la force. C'est toujours une idée qui défie la toute-puissance, la mort, le monde entier. Témoin cette grande scène de *Polyeucte*.

FÉLIX (*gouverneur romain*).

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur,
Adore-les (les dieux) ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Impie,
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es? ô cœur trop obstiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE (*fille de Félix et femme de Polyeucte*).

Où le conduisez-vous?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire!

C'est le dernir mot de l'idéal poétique. Après cela Corneille ne pouvait guère plus se surpasser lui-même; on peut lui appliquer ce vers d'une de ses tragédies :

Et, monté sur le faîte, il aspire à descendre.

Il descendit, en effet, à partir de Polyeucte, mais avec majesté et lança longtemps, comme le soleil qui décline, des rayons d'une pure et magnifique splendeur.

Pompée (1641) contient encore des beautés de premier ordre. Le caractère de Cléopâtre, quoique donnant un démenti à quelques auteurs de l'antiquité, me semble admirablement saisi : « Je ne la fais, dit Corneille, amoureuse que par ambition et en sorte qu'elle semble n'avoir point d'amour qu'en tant qu'il peut servir à sa grandeur. » Cette idée est certainement plus juste et ressemble plus à cette reine d'Égypte que la *meretrix regina* de Lucain. « Il y a quelque chose d'extraordinaire, fait encore observer Corneille, dans le titre de ce poëme, qui porte le nom d'un héros qui ne parle point; mais il ne laisse pas d'en être en quelque sorte le principal acteur, puisque sa mort est la cause unique de tout ce qui s'y passe. » Cette pièce, malgré ses éminentes qualités, n'a point trouvé grâce aux yeux de Voltaire qui, avec un

goût étroit et une rigidité souvent pédantesque, a critiqué, l'un après l'autre, tous les poëmes dramatiques de Corneille. A l'entendre, « *Pompée* n'est point une tragédie; c'est une tentative que fit Corneille pour mettre sur la scène des morceaux excellents qui ne faisaient point un tout. » Ce jugement est à coup sûr beaucoup trop sévère; cette tragédie a, d'ailleurs, pour se soutenir contre toutes les attaques, le caractère de la fière Cornélie, véritable héroïne dans le goût de Corneille. Quelle grandeur dans cette femme, veuve de Pompée, captive de César et qui défie son maître!

César, car le destin que dans tes fers je brave
Me fait ta prisonnière et non pas ton esclave,
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur
Jusqu'à te rendre hommage et te nommer seigneur;
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée,
Veuve du jeune Crasse et veuve de Pompée,
Fille de Scipion, et, pour dire encore plus,
Romaine, mon courage est encore au-dessus;
Et de tous les assauts que sa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.

Après avoir glorifié l'amour et le point d'honneur dans *le Cid*, le patriotisme dans *Horace*, la clémence dans *Cinna*, la grandeur d'âme dans *Pompée*, Corneille abandonne pour un instant la tragédie et fait représenter en 1642 son immortelle comédie *le Menteur*. Pour la première fois, il touche d'une main de maître à la comédie de caractère, dans laquelle Molière le suivra bientôt—si tant est que Molière ait suivi quelqu'un. *Le Menteur* conserve, après plus de deux siècles, une fraîcheur extrême de style et je ne sais qu'elle grâce cavalière qui se marient divinement à l'esprit le plus fin, le plus incisif et le plus amusant. Écoutez, par exemple, *le Menteur* raconter ses bonnes fortunes :

DORANTE.

Comme à mes chers amis je vous veux tout conter :
J'avais pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster.

Les quatre contenaient quatre chœurs de musique
Capables de charmer le plus mélancolique.
Au premier, violons; en l'autre, luths et voix;
Des flûtes au troisième; au dernier, des hautbois;
Qui tour à tour dans l'air poussaient des harmonies
Dont on pouvait nommer les douceurs infinies.
Le cinquième était grand, tapissé tout exprès
De rameaux enlacés pour conserver le frais,
Dont chaque extrémité portait un doux mélange
De bouquets de jasmin, de grenade et d'orange;
Je fis de ce bateau la salle du festin.
Là, je menai l'objet qui fait seul mon destin;
De cinq autres beautés la sienne fut suivie,
Et la collation fut aussitôt servie.
Je ne vous dirai point les différents apprêts,
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets :
Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices
On servit douze plats, et qu'on fit six services;
Cependant que les eaux, les rochers et les airs
Répondaient aux accents de nos quatre concerts.

Rien n'est plus amusant que de lire les moyens insidieux, les rodomontades dont *le Menteur* donne la théorie et qu'il pratique lui-même pour se mettre bien avec les dames :

CLITON (*valet de Dorante*).

Monsieur, puis-je à présent parler sans vous déplaire?

DORANTE.

Je remets à ton choix de parler ou te taire;
Mais quand tu vois quelqu'un, ne fais plus l'insolent.

CLITON.

Votre ordinaire est-il de rêver en parlant?

DORANTE.

Où me vois-tu rêver?

CLITON.

J'appelle rêverie
Ce qu'en d'autres qu'un maître on nomme menterie.
Je parle avec respect.

DORANTE.

Pauvre esprit!

CLITON.

Je le perds
Quand je vous vois parler de guerre et de concerts.
Vous voyez sans péril nos batailles dernières,
Et faites des festins qui ne vous coûtent guères.
Pourquoi depuis un an vous feindre de retour?

DORANTE.

J'en montre plus de flamme et j'en fais mieux ma cour.

CLITON.

Qu'a de propre la guerre à montrer votre flamme?

DORANTE.

O le beau compliment à charmer une dame,
De lui dire d'abord : « J'apporte à vos beautés
Un cœur nouveau venu des universités. »
. . . .
Qu'un homme à paragraphe est un joli galant!
On s'introduit bien mieux à titre de vaillant.
Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace,
A mentir à propos, jurer de bonne grâce,
Étaler force mots qu'elles n'entendent pas;
Faire sonner Lamboy, Jean de Vert et Galas;
Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares
Plus ils blessent l'oreille et plus leur semblent rares;
Avoir toujours en bouche angles, lignes, fossés,
Vedette, contre-scarpe et travaux avancés :
Sans ordre et sans raison, n'importe, on les étonne;
On leur fait admirer les baies (1) qu'on leur donne,
Et tel à la faveur d'un semblable débit
Passe pour homme illustre et se met en crédit.

Il pousse l'art du mensonge jusqu'à vouloir tromper son valet, témoin de toutes ses actions et qui ne se gêne pas pour lui dire ses vérités.

CLITON.

Il est mort! Quoi! monsieur, vous m'en donnez aussi,

(1) Les bourdes.

A moi, de votre cœur l'unique secrétaire,
A moi, de vos secrets le grand dépositaire!
Avec ces qualités j'avais lieu d'espérer
Qu'assez malaisement je pourrais m'en parer.

DORANTE.

Quoi! mon combat te semble un conte imaginaire?

CLITON.

Je croirai tout, monsieur, pour ne vous pas déplaire;
Mais vous en contez tant, à toute heure, en tous lieux,
Qu'il faut bien de l'esprit avec vous et bons yeux.
Maure, juif ou chrétien, vous n'épargnez personne.

DORANTE.

Alcippe te surprend! sa guérison t'étonne!
L'état où je le mis était fort périlleux;
Mais il est à présent des secrets merveilleux :
Ne t'a-t-on point parlé d'une source de vie
Que nomment nos guerriers poudre de sympathie?
On en voit tous les jours des effets étonnants.

CLITON.

Encor ne sont-ils pas du tout si surprenants;
Et je n'ai point appris qu'elle eût tant d'efficace,
Qu'un homme, que pour mort on laisse sur la place,
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part,
Soit dès le lendemain si frais et si gaillard.

DORANTE.

La poudre que tu dis n'est que de la commune,
On n'en fait plus de cas; mais, Cliton, j'en sais une
Qui rappelle sitôt des portes du trépas,
Qu'en moins d'un tourne-main on ne s'en souvient pas;
Quiconque la sait faire a de grands avantages.

CLITON.

Donnez-m'en le secret, et je vous sers sans gages.

DORANTE.

Je te le donnerais, et tu serais heureux;
Mais le secret consiste en quelques mots hébreux
Qui tous à prononcer sont si fort difficiles,
Que ce serait pour toi des trésors inutiles.

CLITON.

Vous savez donc l'hébreu?

DORANTE.

L'hébreu ! parfaitement.
J'ai dix langues, Cliton, à mon commandement.

CLITON.

Vous auriez bien besoin de dix des mieux nourries,
Pour fournir tour à tour à tant de menteries;
Vous les hachez menu comme chair à pâtés.
Vous avez tout le corps bien plein de vérités,
Il n'en sort jamais une.

Enfin, encore un trait charmant : voici comment Noblesse oblige, et ce que c'est qu'un gentilhomme.

GÉRONTE (*père de Dorante*).

Êtes-vous gentilhomme?

DORANTE (*à part*).

Ah ! rencontre fâcheuse !
(*Haut.*)
Étant sorti de vous, la chose est peu douteuse!

GÉRONTE.

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi ?

DORANTE.

Avec toute la France aisément je le croi.

GÉRONTE.

Et ne savez-vous point avec toute la France
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang?

DORANTE.

J'ignorerais un point que n'ignore personne,
Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne.

GÉRONTE.

Où le sang a manqué si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné le vice aussi le perd.
Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire;
Tout ce que l'un a fait, l'autre le peut défaire ;
Et dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus gentilhomme étant sorti de moi.

En lisant des scènes si admirables, des caractères si vrais et si bien tracés, des vérités qui sont de tous les pays et de tous les temps, des pensées si élevées et des vers si beaux, les citations se pressent sous la plume, et l'on a de la peine à se borner. Je m'arrêterai cependant à celle-ci où il me semble que Corneille a atteint le sublime de l'art en représentant *le Menteur* tellement discrédité par ses mensonges, qu'il est réduit même à *mentir la vérité* pour être cru.

DORANTE (*parlant de son père*).

Je crains peu les effets d'une telle menace.

CLITON.

Vous vous rendez trop tôt et de mauvaise grâce ;
Et cet esprit adroit, qui l'a dupé deux fois,
Devait en galant homme aller jusques à trois :
Toutes tierces, dit-on, sont bonnes ou mauvaises.

DORANTE.

Cliton, ne raille point, que tu ne me déplaises :
D'un trouble tout nouveau j'ai l'esprit agité.

CLITON.

N'est-ce point du remords d'avoir dit vérité?
Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse ;
Car je doute à présent si vous aimez Lucrèce,
Et vous vois si fertile en semblables détours,
Que, quoique vous disiez, je l'entends au rebours.
. . . .
. . . .
Mais pourquoi donc montrer une flamme si grande,
Et porter votre père à faire une demande?

DORANTE.

Il ne m'aurait pas cru si je ne l'avais fait.

CLITON.

Quoi ! même en disant vrai, vous mentiez en effet !

Corneille, qui avait fléchi pour la première fois en faisant jouer une seconde tragédie chrétienne, *Théodore vierge et martyre*, se releva bientôt dans *Rodogune*. Il est

curieux de retrouver l'opinion de l'auteur lui-même sur cette grande pièce historique : « On m'a souvent fait, dit-il, une question à la cour : quel était celui de mes poëmes que j'estimais le plus ; et j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de *Cinna* ou du *Cid*, que je n'ai jamais osé déclarer toute la tendresse que j'ai toujours eue pour celui-ci (*Rodogune*), à qui j'aurais volontiers donné mon suffrage, si je n'avais pas craint de manquer, en quelque sorte, au respect que je devais à ceux que je voyais pencher d'un autre côté. Cette préférence est peut-être en moi un effet de ces inclinations aveugles qu'ont beaucoup de pères pour quelques-uns de leurs enfants plus que pour les autres ; peut-être y entre-t-il un peu d'amour-propre, en ce que cette tragédie me semble être un peu plus à moi que celles qui l'ont précédée, à cause des incidents surprenants qui sont purement de mon invention et n'avaient jamais été vus au théâtre... » Il est certain que le personnage de Cléopâtre frappe le spectateur d'une terreur tragique, dont on ne retrouve guère d'exemple sur notre théâtre.

5.

Corneille, tant que le cardinal de Richelieu avait vécu, n'avait pas osé se présenter à l'Académie française. Censuré par ordre, il s'était retranché dans le silence et dans sa dignité. N'avait-il pas, d'ailleurs, pour lui le public, ne se sentait-il pas assuré de l'avenir ? A toutes les critiques des envieux, des rhéteurs, il répondait avec fierté : « Je n'en suis pas moins Pierre Corneille ! » Le cardinal mort, il frappa cependant à la porte de l'Académie française. La porte ne s'ouvrit point tout de suite ; Corneille se présenta deux fois inutilement. On lui préféra d'abord un M. de Salomon, ensuite un M. du Ryer. Enfin on voulut bien le recevoir comme successeur de

Maynard (1). Le titre d'académicien ne lui porta point bonheur; il fit jouer, peu de temps après (1647), *Héraclius*, tragédie historique, laquelle (pour citer le jugement de Corneille lui-même), *a encore plus d'effort d'invention que celle de Rodogune.* Cet *effort* n'est point néanmoins une des qualités, c'est un des défauts de la pièce. Aussi l'auteur a-t-il raison d'ajouter « J'ai vu de fort bons esprits et des personnes des plus qualifiées de la cour, se plaindre de ce que sa représentation fatiguait autant l'esprit qu'une étude sérieuse. » Là est, en effet, le mal. Certes on ne saurait trop louer Corneille d'avoir élevé le théâtre vers le genre sérieux, mais il ne fallait point que cette noble entreprise allât jusqu'à l'ennui et à la fatigue. *Héraclius* le sauve du reste par le cinquième acte. Quel trait digne de Tacite!

Mais tel est d'un tyran le naturel infâme :
S'il ne craint, il opprime, et s'il n'opprime, il craint.

Andromède (1650), dont le sujet est tiré des *Métamorphoses* d'Ovide, constitue une tentative dans un genre nouveau. L'auteur avoue dans sa préface que cette pièce « n'est que pour les yeux. » C'est en effet une tragédie à grand spectacle, une sorte d'opéra, où le poëte, frappé sans doute de l'indigence de la mise en scène qui régnait

(1) Maynard (1846), disciple imitateur de Malherbe. Il fit des sonnets, des épigrammes, des stances, des épitaphes. Selon Voltaire, il mérite d'être compté parmi ceux qui annoncèrent le règne de Louis XIV. Ce fut, dans tous les cas, un faible précurseur. Son caractère était encore au-dessous de son talent. Il cultiva surtout l'art de mendier en vers. Tout le monde connaît les stances adressées à Richelieu et où le poëte dit en parlant de François Ier :

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quels biens j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

Le cardinal, ayant lu ces vers, eut la dureté de répondre : « Rien ! »

alors sur nos théâtres, voulut essayer d'ouvrir des perspectives inconnues vers la fiction et le pittoresque. Dans *Don Sanche*, comédie héroïque (1650), Corneille revint à l'Espagne, qui avait été la source de ses premières inspirations. L'histoire du succès, puis de la chute de cette pièce, est assez curieuse pour que je la rapporte d'après Corneille lui-même. Dans l'examen placé à la suite de *Don Sanche d'Aragon*, nous lisons : « Elle (la pièce) eut d'abord grand éclat sur le théâtre ; mais une disgrâce particulière fit avorter toute sa bonne fortune. Le refus d'un illustre suffrage dissipa les applaudissements que le public lui avait donnés trop libéralement et anéantit si bien les arrêts que Paris et le reste de la cour avaient prononcés en sa faveur que, au bout de quelque temps, elle se trouva reléguée dans les provinces, où elle conserve encore son premier lustre. » Par un illustre suffrage, Corneille entend ici celui du grand Condé. Temps triste et singulier où il suffisait du caprice d'un homme pour arrêter le succès d'une œuvre littéraire ! En dépit de l'avis de Condé—qui certes ne fait point autorité en matière de goût—*Don Sanche* serait un drame très-digne de toute notre admiration, si l'auteur, déjà retenu et asservi par les gênes de son époque, s'était abandonné davantage à sa première audace et à sa liberté. Qui ne connaît ce vers d'une fierté toute castillane :

Je suis bien malheureux, si je vous fais pitié !

Nicomède (1650) fut pour le poëte tragique le triomphe de la pensée. Jamais peut-être Corneille ne s'était montré plus lui-même que dans cette pièce d'une grandeur toute magistrale. Dédaignant les incidents, les inventions et les autres points d'appui qui l'avaient contenu dans *Rodogune*, il s'élève au sublime par la seule force de son génie. Ce n'est plus à l'amour, à l'ambition, à la

terreur ni autres sentiments tragiques qu'il s'adresse pour nous émouvoir, c'est à l'admiration. A coup sûr, la tentative était hardie, et il fallait toute la force de ce robuste esprit pour la conduire à son terme. Je ne saurais mieux faire que de citer Corneille pour exposer l'intention de cette pièce mémorable. « Mon principal but, dit-il, a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissaient impérieusement avec les rois, leurs alliés; leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenaient de traverser leur grandeur, quand elle commençait à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur république en la présence de son ambassadeur Flaminius, à qui j'oppose un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler et qui brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie... » On voit par là quelle haute philosophie présidait aux conceptions dramatiques de Corneille. Ce *héros de sa façon* sort peut-être, en effet, des règles ordinaires de la tragédie; mais il se rattache à cette grande famille idéale des grands hommes que rêve l'humanité.

6.

Corneille avait alors fait jouer sur le théâtre *vingt et une pièces;* il y avait fait réciter *quarante mille vers.* « Après cela, nous dit-il avec une certaine naïveté superbe, il était bien malaisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écarter un peu du grand chemin et se mettre au hasard de s'égarer. » Je ne crois pourtant point que Corneille se soit *égaré*, dans les derniers temps de sa vie, pour avoir *quitté le grand chemin.* C'est à une toute autre cause que j'attribuerais volon-

tiers le déclin de son génie. Il n'était point dans la nature de ce mâle athlète de se mesurer avec des difficultés médiocres. Ce qu'il y avait de grand chez lui, c'était l'inspiration, le jet, le souffle. Ce souffle, il le perdit en courant après les subtilités de l'art. Jusqu'au bout, il conserva néanmoins sa faculté dominante, la force. Comme Samson, aveugle, vaincu, mais non épuisé par l'âge, il s'ensevelit lui-même, en ébranlant les colonnes du temple qu'il avait élevé.

L'ensemble imposant de ses œuvres dramatiques présente, d'ailleurs, un monument auquel on ne saurait rien comparer dans notre littérature française. On a pu faire autrement que lui, nul n'a fait mieux. Aucun de nos tragiques n'atteignit, après lui, cette grandeur et cette abondance d'idées, cette énergie d'expression et de caractère, cette âpre sublimité de style qui semble, chez Corneille, les mouvements naturels d'une âme vigoureuse, réfléchie et sévère. Beaucoup moins complet que Shakspeare, il ne cherche, il ne saisit qu'un côté de l'humanité, — le côté héroïque. — Mais si son point de vue est plus étroit, il le domine avec toute la puissance d'un génie né pour glorifier le beau idéal de la passion et de la magnanimité. Seul, de nos auteurs dramatiques, il a laissé dans la langue un nom qui exprime, à lui seul, un ensemble de forces morales. Nous disons *une âme à la Corneille.*

Les dernières années de sa vie furent abreuvées d'amertume. D'abord il luttait contre la pauvreté. Par des motifs d'économie, il eut, jusqu'à l'âge de cinquante-six ans, son domicile à Rouen. En 1662, après la mort de sa mère, il se fixa à Paris, dans la rue d'Argenteuil. Il avait, d'ailleurs, deux enfants à élever. Son caractère hautain, digne et supérieur, ses manières simples et rudes, son extérieur froid, ses goûts indépendants l'empêchèrent de se mêler dans la société et de cultiver l'amitié des grands. On a publié, il y a quelques années,

une lettre (puisse-t-elle être apocryphe!) — lettre navrante, qui nous représente ce grand homme assis sur un tabouret, dans l'échoppe d'un savetier, et faisant raccommoder son unique chaussure.

Il mourut en 1684, à l'âge de soixante et dix-neuf ans. Lorsqu'il était déjà à l'agonie, l'argent manquait dans la maison. Louis XIV le sut, et envoya deux cents louis. Il était trop tard.—*Trop tard* est le mot qui retentira, dans la suite de l'histoire, aux oreilles des successeurs du *grand roi*, au moment où ils tomberont du trône. Ainsi va la justice de Dieu!

Une autre circonstance qui attrista la vieillesse de Corneille, fut de voir se lever sur la scène un astre nouveau et tous les esprits se tourner vers cette autre lumière. On devine bien que je parle de Racine. Corneille ne garda, de son temps, que quelques admirateurs intrépides et opiniâtres. Parmi eux se distinguait madame de Sevigné. « Vive donc, s'écriait-elle, notre vieil ami Corneille! pardonnez-lui de méchants vers, en faveur des divines, des sublimes beautés qui nous transportent : ce sont des traits de maître qui sont inimitables. Despréaux en dit encore plus que moi; et, en un mot, c'est le bon goût; tenez-vous-y. »

Pierre Corneille avait rendu le dernier soupir, quand son frère Thomas fut reçu à l'Académie française. Racine, qui entrait, ce jour-là, en fonctions de directeur, réclama l'honneur de faire un service pour l'académicien qui venait de mourir. L'ancien directeur (car on sait que cette charge se transmet à tour de rôle, par voie d'élection) revendiqua cet honneur pour lui-même, puisque l'illustre membre était mort pendant la nuit, au moment où son autorité temporaire n'était pas encore expirée. L'Académie lui donna gain de cause. Alors Benserade de dire à Racine : « Nul autre que vous ne pouvait prétendre à enterrer Corneille; cependant vous n'avez pas pu y parvenir. »

C'est pourtant vers Racine que devra, dans une autre étude du théâtre, se porter notre attention, comme c'était déjà vers lui que s'était tourné le goût du public. Disons un mot, en attendant, du frère du grand Corneille.

2o

THOMAS CORNEILLE.

Il naquit à Rouen. — Le tort qu'il eut. — Amitié inaltérable des deux frères. — Leur vie commune. — Comment ils travaillaient ensemble. — La rime à travers une trappe. — Les pièces de théâtre de Thomas Corneille. — *Ariane.* — *Le Festin de Pierre.* — Thomas Corneille aveugle. — Sa retraite aux Andelys. — Sa mort.

Né à Rouen, en 1625, il eut le tort de porter un nom écrasant. La littérature et le théâtre n'étaient peut-être point sa vocation. Il y suivit son frère et il l'y suivit de loin.

Ce qu'il y a de plus touchant, c'est l'amitié sans nuage qui réunit jusqu'à la mort Pierre et Thomas Corneille. Ils vécurent toujours ensemble; ils avaient épousé les deux sœurs, et ne songèrent même pas à faire le partage de leurs biens. Ce qui était à l'un était à l'autre. Ensemble ils élevèrent leurs enfants.

Thomas avait le travail plus facile que Pierre. Quand l'auteur du *Cid* ne trouvait point une rime dont il avait besoin, il ouvrait une trappe qui donnait dans la chambre où travaillait son frère et lui demandait de l'aider. L'autre fournissait la rime sur-le-champ. Ces détails peuvent faire sourire; mais n'y avait-il pas de la grandeur dans cet esprit de famille qui rapprochait les deux Corneille?

Thomas travailla près de cinquante ans pour le théâtre et y obtint des succès plus nombreux et plus brillants que mérités. Le meilleur de ses ouvrages fut *Ariane*, qui parut en 1672, en même temps que *Bajazet*, et qui eut l'étrange honneur d'être d'abord reçu avec plus de

faveur par le public que la tragédie de Racine. Ses autres pièces de théâtre sont : *les Engagements du hasard*, *Timocrate*, *le Comte d'Essex* et enfin *le Festin de Pierre* où il n'a fait que traduire en vers le *Don Juan* de Molière, pour complaire aux comédiens.

Il avait dix-neuf ans de moins que Pierre Corneille; il lui survécut de vingt-trois années. Devenu aveugle vers les derniers temps, il se retira aux Andelys, près de Rouen, et y mourut le 8 décembre 1709.

CHAPITRE XV.

XVIIe siècle.

1° BALZAC ET VOITURE. — 2° DESCARTES.

1°

BALZAC ET VOITURE.

La transition que forment ces deux auteurs. — Deux mauvais écrivains. — Comment ils ont contribué au perfectionnement de la langue française. — Nature de leur influence sur la prose française. — Où naquit Balzac. — Il est l'agent d'affaires du cardinal Lavalette à Rome. — Comment il se fit un nom. — Caractère de ses écrits. — Ce que dit de lui Voltaire. — De l'éloquence académique. — Ce qui manque le plus à Balzac. — Sa vie à la campagne. — Son occupation principale. — Une de ses pensées. — Sa mort. — Naissance de Voiture. — Faveur dont il jouit à la cour et surtout à l'hôtel de Rambouillet. — Avantage qu'il a sur Balzac. — Son sonnet à Uranie.

1.

Ces deux noms sont inséparables. Ils forment la transition entre le goût de deux époques ; ils apparais-

sent à l'aurore du XVIIe siècle, dont ils ne font, d'ailleurs, qu'annoncer faiblement les splendeurs littéraires.

On peut dire, en toute sûreté de conscience, que ce sont deux mauvais écrivains, mortellement ennuyeux (surtout Balzac) et justement ensevelis dans la poudre des bibliothèques. Comment donc se fait-il que ces deux mauvais écrivains aient contribué au perfectionnement de la langue française ? C'est que tous les deux furent, après tout, des ouvriers en style, moins enthousiastes des idées que des mots, visant plutôt à développer l'instrument qu'à lui donner une âme. Dire que ces faiseurs de phrases et de périodes doivent être regardés comme les prédécesseurs directs de Pascal, me semble une exagération. Je n'en reconnais pas moins que leur travail, je dirais volontiers leur industrie, fut utile. Leur influence sur la prose française fut en quelque sorte toute matérielle ; mais, enfin, ils contribuèrent à rendre notre langue plus docile, plus maniable, plus ferme aussi. Ils ne doivent donc pas être oubliés.

Jean-Louis Guez de Balzac naquit à Angoulême, en 1588 ou 1594. Il fut attaché plus tard au cardinal Lavalette, qui l'emmena avec lui en Italie et dont il devint l'agent d'affaires à Rome. Quand il revint à Paris, il se trouva presque tout à coup célèbre. Les plus grands personnages le recherchèrent ; l'évêque de Luçon, depuis cardinal de Richelieu, lui témoignait l'estime la plus flatteuse. Aidé, poussé, il se fit bientôt un nom. Dans l'enflure de son style, la pompe emphatique de ses écrits, on sent, pour ainsi dire, la gourme d'un homme heureux, aisément admiré de tous, avec des prétentions de philosophe, sans jamais atteindre à la philosophie ; enfin un homme qui a peu vécu, dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire peu souffert.

Voltaire a dit : « Balzac, homme éloquent, et qui le premier fonda un prix d'éloquence. » Il méritait, en effet, de servir de père à cette éloquence creuse, sonore,

ampoulée, qu'on est convenu d'appeler l'éloquence académique.

Ce qui lui manque le plus est ce qui manquera, du reste, à tous les écrivains du XVIIe siècle, le sentiment de la nature. Il vit à la campagne, près d'Angoulême, dans son château ; mais le paysage ne lui présente que *des choses mortes et inanimées*, *des objets qui ne parlent point*, un monde ennuyeux où *il n'y a que de l'air*, *de la terre et une rivière*. Quant aux hommes, il faut *faire plus de dix journées autour de ses terres* pour en trouver un, et au fond, il ne s'en soucie guère. Les affaires d'État ne le regardent pas. Il vit retiré dans un profond égoïsme, ne s'occupant qu'à tourner des phrases, et y mettant autant de peine que *les anciens sculpteurs* en mettaient *à faire des dieux*.

On trouve pourtant, çà et là, chez lui, des pensées justes et bien dites ; en voici une :

« Les hommes ne peuvent ni vivre, ni bien vivre, ni être hommes, ni être heureux les uns sans les autres. Ils sont attachés ensemble par une commune nécessité de commerce. Chaque particulier n'est pas assez de n'être qu'un, s'il n'essaye de se multiplier, en quelque sorte, par le secours de plusieurs. Et, à nous considérer tous, en général, il semble que nous ne soyons pas tant des corps entiers que des parties coupées que la société réunit. »

Il mourut le 18 février 1654.

Vincent Voiture naquit à Amiens, en 1598, et mourut en 1648. Il était fils d'un marchand de vin. Son caractère enjoué et son esprit brillant firent oublier peu à peu l'obscurité de son origine. Il réussit à s'acquérir la faveur de la cour et l'amitié de tous les beaux esprits de son temps. Il fut l'idole de l'hôtel de Rambouillet.

Il a sur Balzac ce grand avantage : c'est qu'il ne visa point à être auteur. C'était tout simplement un homme du monde. Il n'y a qu'après sa mort qu'un sien neveu, nommé Pinchesue, eut l'idée d'imprimer ses lettres et ses vers de société. Il a sur Balzac une autre supériorité bien réelle, l'esprit. L'un et l'autre eurent le malheur d'écrire sans avoir réellement rien à dire.

Son sonnet à Uranie, qui parut en 1651, partagea, avec celui de Benserade — intitulé *Job* — la ville et la cour. Aujourd'hui l'un est aussi oublié que l'autre. Le siècle, quoiqu'on en ait dit, commençait mal. Balzac et Voiture tenaient une bien petite place après Montaigne et Rabelais.

2o

DESCARTES.

La langue française fixée par des philosophes. — Éducation de Descartes. — Son goût particulier pour les mathématiques. — Ce qu'il apprit au collége. — Sa faible santé. — Les exercices du corps. — Sa vie dissipée à Paris. — Claude Mydorge, célèbre mathématicien. — Comment il revient à l'étude. — Son ami Mersenne. — Son départ pour la Hollande. — Descartes officier volontaire au service du prince Maurice. — Un placard collé au coin d'une rue. — Un problème. — Singulière rencontre. — La solution du problème. — Son séjour à Nuremberg. — Son état de demi-sommeil. — Ses rêves. — Naissance de la philosophie moderne. — Illusions de Descartes. — Vœu singulier qu'il fit à la sainte Vierge. — Résultat de ses réflexions. — Je pense, donc j'existe. — Sa méthode. — Conséquences de son système. — Sa vie agitée et errante. — Son aventure avec des marins. — Son sang-froid dans cette circonstance. — Son retour en France. — La reine de Suède devient son élève. — Mort de Descartes. — Sa condamnation à Rome. — La rigueur de Louis XIV. — *Discours de la méthode*. — Le style. — Ce que dit M. Cousin à cet égard. — Une fausse conclusion. — Ce que fit Descartes pour la littérature.

C'est un des caractères de notre langue d'avoir été fixée par des philosophes. Nous avons vu, déjà, à quel point Montaigne avait fait avancer la prose française.

Il nous faut maintenant parler de trois hommes qui rencontrèrent la gloire d'écrivains en cherchant celle de penseurs. Ils appartiennent bien plus, l'un et l'autre, à l'histoire des idées qu'à celle de la littérature. Aussi devons-nous les envisager seulement de profil, et dans le rapport qu'ils eurent avec le sujet de nos études.

René Descartes naquit à La Haye, en Touraine, le 31 mars 1596. C'était le plus jeune de trois frères, et sa mère mourut quelques jours après lui avoir donné la vie. Son éducation ne fut point négligée, malgré cette malheureuse circonstance. Son père, quoique remarié, prit soin de l'instruire et surnomma bientôt l'enfant « son petit philosophe. » Il avait été frappé, en effet, de l'insatiable désir que témoignait ce dernier pour remonter à la recherche des causes. La santé de René était débile ; il fut confié à la main des femmes jusqu'à l'hiver de 1604, époque où il fut envoyé à La Flèche, chez les Jésuites. Après avoir consacré cinq années à l'étude des langues mortes, il aborda la logique dont il tira peu de profit, et les mathématiques pour lesquelles il témoigna tout au contraire un goût très-vif. En sortant du collége, où il avait passé trois années, il retourna chez son père. Les professeurs qu'il venait de quitter étaient contents de lui ; mais Descartes était mécontent de lui-même. Tout ce qu'il avait appris ne servait guère qu'à lui ouvrir les yeux sur tout ce qu'il ignorait encore.

Sentant plus que jamais le vide et l'incertitude des connaissances humaines, il abandonna tout à coup ses études. Nous le retrouverons, en 1613, se livrant à l'escrime, à l'équitation et aux autres exercices du corps, qui étaient alors considérés comme le prélude de la profession militaire. La faiblesse de sa santé était pourtant chez lui un obstacle au métier des armes. Vers ce temps, son père l'envoya à Paris, lui laissant pleine liberté de se distraire comme il l'entendrait ; car il est facile de deviner, par le caractère du jeune homme,

qu'une de ses infirmité était l'ennui. Là, dans la grande ville, il s'abandonna au jeu et aux plaisirs. Le jeu était encore sans doute pour lui une forme des mathématiques; la *forme merveilleuse*, comme eût dit un allemand.

Heureusement pour lui, au milieu de cette vie dissipée et désœuvrée, il fit alors la connaissance de Claude Mydorge, qui était considéré comme le premier mathématicien de son temps. Il renoua aussi des rapports d'amitié avec un ancien camarade de collége, nommé Mersenne. Sous leur influence, il revint peu à peu aux études qu'ils avait quittées par dégoût. Il est aisé de découvrir que le disciple des Jésuites n'en voulait point à la science; il en voulait à l'insuffisance des lumières que la science de son temps lui avait jusque-là communiquées. Il ressemblait (qu'on nous passe cette comparaison) à un jeune homme trompé dans un premier amour, qui renonce momentanément à la société des femmes; mais c'est pour y revenir avec plus de charme et de persévérance, quand le premier chagrin de la désillusion sera effacé.

Il y revint, en effet, et passionnément. Le seul ami qu'il eût à Paris, Mersenne, ayant été envoyé à Nevers pour y professer la philosophie, Descartes se retrouva seul. Les plaisirs du monde avait laissé dans cette grande âme un vide encore plus immense que celui des travaux de l'esprit. A partir de ce moment, il change entièrement de vie. Ses anciens camarades de jeux et de plaisirs le cherchent et ne le retrouvent plus. Où est-il donc? Retiré dans un coin du faubourg Saint-Germain, avec un ou deux domestiques, il se livre entièrement à l'étude, il s'enterre tout vivant dans les mathématiques. Il passa deux années dans cette retraite. Au bout de deux ans, malgré toutes les précautions qu'il avait prises, ses compagnons réussirent à le découvrir. Ils cherchent à l'entraîner de nouveau dans le cercle de la vie joyeuse qu'ils continuaient à mener; mais leurs re-

présentations sont inutiles. Les amusements frivoles avaient perdu sur lui tout attrait et tout pouvoir.

En mai 1617, il partit pour la Hollande, et entra comme volontaire dans l'armée du prince Maurice. Comme il était en quartier à Bréda, Descartes vit un groupe de passants qui étaient en train de lire un placard collé au coin d'une rue. Ce placard était écrit en hollandais; Descartes pria l'un des curieux de le lui traduire en latin. La personne à laquelle il s'adressa lui apprit que c'était un problème de mathématique affiché par quelqu'un qui voulait en avoir la solution. « Je vous le tra-« duirai volontiers, ajouta-t-elle, mais à une condition, « c'est que vous me transmettiez la solution du susdit pro-« blème. » Descartes accepta la proposition sans hésiter. « En attendant, ajouta l'inconnu, voici ma carte. » Puis il s'éloigna, bien convaincu, sans doute, qu'un jeune officier ne saurait point trouver la solution d'un problème qui lui semblait si difficile. Ce dernier reconnut, par la carte qui lui avait été remise, qu'il avait parlé à Isaac Beckman, le principal du collége de Dordrecht et l'un des hommes les plus savants de la Hollande. Cette dernière circonstance l'excita d'autant plus à chercher la réponse de l'énigme. Le lendemain, il se rendit chez Beckman, avec la solution du problème, et proposa même de lui montrer la manière dont il s'y était pris pour l'obtenir. Beckman fut surpris de cet effort d'intelligence chez un jeune homme; mais il fut encore plus étonné quand il vit, par la conversation, que l'étranger était profondément versé dans toutes les connaissances de son temps. Après cette singulière rencontre, il se forma entre Descartes et Beckman une amitié qui dura toute la vie.

Descartes quitta bientôt après la Hollande et partit pour l'Allemagne, où il reprit du service. Il était en quartier d'hiver à Nuremberg, où, « n'ayant, comme il le dit lui-même, aucun soin ni passion qui le troublât, »

il se tenait tout le jour enfermé dans un *poële*. Il avait contracté depuis l'enfance, à cause de la faiblesse de sa santé, l'habitude de rester tard au lit. Au collége même, le recteur avait brisé sur ce point, en faveur de l'élève, la stricte discipline du lever au son de la cloche. Cette habitude, loin de nuire à l'activité de son esprit, ne fit que lui donner plus de carrière. Il passait, en effet, ces heures de loisir et en quelque sorte de demi sommeil, à poursuivre, dans une profonde méditation, les sujets qui demandent le plus grand recueillement. Ce fut le 18 novembre 1619 que, étant ainsi couché dans le lit, il crut avoir découvert le véritable fondement de la science. Cette date est mémorable, car elle marque dans les temps modernes la naissance de la philosophie. Les idées qui passèrent alors devant son esprit le remplirent d'enthousiasme. Il eut ensuite plusieurs rêves dans lesquels il lui sembla que Dieu lui montrait la ligne de conduite qu'il devait suivre et la méthode de rechercher la vérité. Ces rêves étaient évidemment les échos de ses pensées. Nul grand homme n'échappe pourtant aux illusions de son temps : Descartes prit ces rêves pour des inspirations du Ciel, il pria Dieu de le soutenir dans ses recherches, et, pour intéresser la sainte Vierge au succès d'une si grande entreprise, il fit vœu d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette. Il s'acquitta de ce vœu quelques années plus tard.

C'était une étrange manière d'inaugurer dans le monde la philosophie du libre examen; mais il ne faut point demander aux intelligences les plus logiques de mettre toujours leurs actes en rapport avec leur système. Le résultat de ses profondes réflexions fut qu'il rejetterait provisoirement de son esprit toutes les croyances reçues jusque-là, « afin d'y en remettre par après ou d'autres meilleures, ou bien les mêmes quand il les aurait ajustées au niveau de la raison. » Son premier soin et son premier travail fut donc de balayer de sa mémoire, au-

tant qu'il se peut, toutes les notions qu'il avait acquises. Il fit table rase de toutes les doctrines alors en vigueur dans l'école, et, sur cette table rase, il se mit à reconstruire, sans autre guide que sa raison, un édifice de connaissances où il n'admit comme vrai que ce qui lui était démontré tel par l'évidence. Déplaçant, dès le premier coup, la base de la certitude, il mit dans le *moi* le critérium de l'erreur ou de la vérité. « Je pense, donc je suis, *cogito*, *ergo sum!* » Le sentiment individuel était donc le point de départ de sa méthode, empruntée, sous plus d'un rapport, aux sciences physiques. On entrevoit assez tout d'abord les conséquences d'une telle philosophie; elle n'allait à rien de moins qu'à détrôner le principe d'autorité.

Ce qu'on ne saurait trop admirer, c'est le courage de cette intelligence, osant descendre seule dans l'abîme du vide. Y trouva-t-elle le doute? y trouva-t-elle le néant? ou y rencontra-t-elle la lumière? Ce fut la lumière qui sortit de ce *vacuum* que Descartes avait osé faire dans son âme. Par les seules forces de sa raison il y trouva Dieu, l'homme, l'univers; il sépara la vérité de l'erreur, et quand il se trompa lui-même, il fournit aux autres les moyens de le rectifier.

Sa vie fut agitée et errante comme celle de tous les libres penseurs. Il traversa la Bavière, la Hongrie; il visita la Silésie, la Moravie, la Pologne, la Poméranie, et les rivages de la Baltique. Un jour, il s'embarqua avec un seul domestique sur un bateau. Les marins, le prenant pour un marchand étranger, qui devait avoir beaucoup d'argent caché dans ses bagages, résolurent de le jeter à la mer. Croyant, en outre, qu'il n'entendait pas leur langue, ils parlaient devant lui de leurs projets, et ajoutèrent qu'ils n'attendaient pas grande résistance d'un homme qui paraissait avoir un caractère si tranquille. Descartes vit le danger qu'il courait : se levant soudain, il tira son épée en grande fureur, leur parla dans leur

propre langue avec un air terrible, et menaça de frapper le premier qui oserait l'insulter. Subjugués par ce déploiement de courage inattendu, les marins abandonnèrent leurs criminels desseins, et conduisirent Descartes, sain et sauf, au terme du voyage.

Ce fut surtout en Hollande, la patrie hospitalière des grands esprits persécutés, que Descartes alla chercher la paix et le repos nécessaires à ses études. La France le redemanda, en 1647 ; il y revint; mais, n'y trouvant point la réalisation des promesses qu'on lui avait faites, et craignant sans doute l'hostilité toute puissante des Jésuites, qui s'étaient déclarés contre lui, il retourna bien vite dans les Pays-Bas. Là, il reçut une invitation de la reine de Suède, qui le priait de venir à Stockholm, et de l'initier, elle souveraine, aux principes de la philosophie. C'est dans cette dernière ville qu'il mourut, le 11 février 1650. Les restes du philosophe furent rapportés de Suède dans son pays natal ; mais, en France et à Rome, sa mémoire était à l'index ; ses funérailles solennelles furent ajournées, et Louis XIV défendit de prononcer l'éloge funèbre de ce grand homme.

Descartes a publié en français le *Discours de la méthode*. C'est, si l'on peut ainsi dire, le style de la pensée pure, et ce style manquait à la France. « Dès que le *Discours de la méthode* parut, dit M. Cousin, à peu près en même temps que *le Cid*, tout ce qu'il y avait en France d'esprits solides, fatigués d'imitations impuissantes, amateurs du vrai, du beau et du grand, reconnurent à l'instant même le langage qu'ils cherchaient. » Il est curieux de voir la France, qui avait résisté avec tant d'emportement et à travers tant de massacres aux entreprises des huguenots, admettre, dès le premier pas dans la philosophie, le grand principe du protestantisme, celui de la conscience individuelle. Ce triomphe du *moi* dans la recherche de la vérité devait également servir à dégager,

peu à peu, notre littérature des liens et des lisières de la tradition.

De ce que la philosophie contribua à fixer notre prose française, il ne faudrait point en conclure que la logique et la méthode suffisent à créer des écrivains. Le bon sens et l'histoire se révoltent également contre cette étrange conclusion qu'on a voulu introduire, il y quelques années, devant le public. Si les philosophes et les géomètres ont exercé une influence sur la formation de notre langue, c'est que l'un d'entre eux avait en même temps reçu de la nature l'imagination d'un poëte. J'ai nommé d'avance Blaise Pascal.

CHAPITRE XVI.

XVIIe siècle.

1° PASCAL. — 2° MALLEBRANCHE.

1°

PASCAL.

Ce qu'était le père de Pascal. — Éducation de Blaise Pascal. — Ses talents précoces. — Ses observations. — Un plat de faïence frappé, à table, avec un couteau. — A quoi son père le surprit un jour occupé. — La trente-deuxième proposition d'Euclide. — M. Le Pailleur. — *Traité des Sections coniques*. — Une *machine arithmétique*. — *Traité de l'équilibre des liqueurs*. — Les trois parties de la science abordées par Pascal. — Ce qu'il dit dans son discours sur les passions de l'amour. — L'amour incompris. — Conjectures. — Comment Pascal considère les mathématiques. — Sa lettre sur la géométrie. — De l'accident du pont de Neuilly. — Ses conséquences. — Causes du changement de ses études. — Son état valétudinaire. — La sœur de Pascal. — Rapports de Pascal

avec les solitaires de Port-Royal. — Histoire de l'abbaye de Port-Royal. — Marie-Angélique Arnaud. — Les deux frères Arnaud. — Antoine et Simon Lemaistre. — Lancelot. — Nicolle. — Leurs œuvres. — Leur vie par Louis Blanc. — Apogée de la gloire de Port-Royal. — Les Jésuites. — Les solitaires de Port-Royal accusés de jansénisme. — Leurs mœurs irréprochables. — Persécution. — Une bande noire. — Extrême rigueur. — Ruine complète de l'édifice. — Les tombeaux ouverts et les ossements dispersés. — Les trois bandes qui avaient ravagé ces lieux sacrés. — Ce qu'est, pour le règne de Louis XIV, la destruction de Port-Royal. — Ce que ce nom rappelle aux amateurs de littérature. — Attachement de Pascal à Port-Royal. — Il prend la défense des membres de cet établissement contre les calomnies des Jésuites. — Sa véhémente apostrophe. — *Lettres provinciales*. — Jansénistes et molinistes. — La Compagnie de Jésus. — Sa doctrine. — Sa puissance. — Courage de l'attaque. — A quelle occasion furent écrites les *Lettres provinciales*. — Avantages qu'elles offrent. — Un passage qui signale le caractère et les dangers de la morale des Jésuites. — La Sorbonne. — La religion un instrument de domination pour les Jésuites. — Leur morale à deux faces. — Caractère des *Provinciales*. — Ce qu'en dit M. Villemain. — Les *Provinciales* et Tartufe. — Ce que dit Chateaubriand de Pascal sous le rapport de la langue. — De l'intervention des géomètres dans la langue française. — D'une fausse théorie.

1.

Blaise Pascal naquit à Clermont, en Auvergne, le 19 juin 1623. Son père, Étienne Pascal, était président à la cour des aides. Dès qu'il fut en âge de parler, Blaise donna des marques d'un esprit extraordinaire : c'était, comme on dit, un enfant au-dessus de son âge.

Sa mère, Antoinette Begon, étant morte dès 1626, Pascal, âgé de trois ans, passa tout entier sous la main et les soins de son père. Comme il était fils unique, on fit de son éducation une affaire de famille. Le père résolut de l'instruire lui-même. Dans ce but, il quitta sa charge et se retira à Paris, en 1631. Pascal, qui n'avait alors que huit ans, tira de grands avantages de cet excellent maître donné par la nature, de la retraite et de la maison paternelle qui, pour lui, remplaça le collége.

Le père ne voulut point commencer par lui apprendre le latin, que Blaise n'eût l'âge de douze ans. Il lui enseigna la raison des règles de la grammaire, avant les règles elles-mêmes. Il lui parlait souvent des effets extraordinaire de la nature. L'enfant prenait un grand intérêt à ces entretiens; mais il voulait pénétrer les causes de tous les phénomènes qui piquaient sa curiosité. Une fois, entre autres, quelqu'un ayant frappé, à table, un plat de faïence avec un couteau, l'enfant remarqua que cela rendait un grand son, mais qu'aussitôt qu'on eut mis la main sur le plat, le bruit cessa. Il voulut, tout de suite, en savoir la cause, et cette expérience le porta à en faire beaucoup d'autres sur les sons. Il écrivit sur ce sujet, dès l'âge de douze ans, un traité qui fut trouvé tout à fait bien raisonné.

Étienne Pascal était un homme savant dans les mathématiques; mais il ne voulut point que son fils en eût aucune connaissance avant un certain âge, de peur que cette étude ne le rendit négligent pour les langues latine et grecque, dans lesquelles il entendait bien le perfectionner. Par cette raison, il avait serré tous les livres qui traitent de mathématiques et il s'abstenait de parler de cette science avec ses amis en présence de l'enfant. Un jour pourtant, Étienne Pascal entra dans une chambre où le petit Blaise avait coutume de prendre ses récréations ; il le trouva si occupé que ce dernier ne l'entendit point et continua de faire, avec du charbon, des figures sur les carreaux. On ne peut dire lequel fut le plus surpris, ou le fils de voir son père, à cause des défenses expresses qu'il lui avait faites, ou le père de voir son fils au milieu des cercles, des triangles et d'autres figures. Le père lui demanda ce qu'il faisait; le fils expliqua le problème qu'il cherchait à résoudre. C'était la trente-deuxième proposition d'Euclide. Il fallut avouer comment, dans ses heures de récréation, il avait rêvé à tout cela; comment il avait trouvé tout seul les proportions

des figures entre elles, et, pour ainsi dire, inventé les mathématiques. Comme il n'avait jamais consulté les livres, il ignorait les termes convenus et s'était fait une langue à lui, appelant un cercle un *rond*, une ligne une *barre*, et ainsi de suite; il avait deviné les choses sans connaître les noms.

Étienne Pascal fut épouvanté de la grandeur et de la puissance de ce génie naissant. Il se rendit, le jour même, chez un de ses amis, M. Le Pailleur, qui était aussi fort savant. Étant entré, il demeura immobile comme un homme hors de lui-même. M. Le Pailleur remarquant l'air de son ami, voyant même qu'il versait quelques larmes, lui demanda la cause de son chagrin. Étienne Pascal lui répondit : « Je ne pleure pas d'affliction, mais de joie. Vous savez les soins que j'ai pris pour ôter à mon fils la connaissance de la géométrie, de peur de le détourner de ses autres études, et cependant voici ce qu'il a fait. » Sur cela, il lui montre tout ce qu'il avait trouvé. Le Pailleur, effrayé et surpris, dit qu'il ne trouvait pas juste de captiver plus longtemps cet esprit d'élite, et qu'il fallait lui laisser voir les livres sans le retenir d'avantage.

A l'âge de seize ans, Blaise Pascal fit un *Traité des sections coniques*. A dix-huit ans, il inventa une *machine arithmétique*, tour de force inutile, disent aujourd'hui les savants, mais qui, à cet âge et avant le dernier perfectionnement des méthodes, prouve une force de combinaison extraordinaire. C'était, en effet, une chose nouvelle que de réduire en machine une science qui réside tout entière dans l'esprit. A vingt-trois ans, ayant vu les expériences de Torricelli, il fit lui-même des expériences nouvelles, et écrivit son *Traité de l'équilibre des liqueurs*, dans lequel il montra que tous les effets de la nature, qu'on avait attribués jusque-là à l'horreur du vide, sont causés par la pesanteur de l'air.

« Pascal, dit un écrivain qui fait autorité dans ces

matières, a successivement abordé trois parties de la science : la théorie des nombres et le calcul des probabilités, la géométrie infinitésimale et la théorie des sections coniques, — et sur chacun de ces points il a laissé des traces ineffaçables de son génie. »

Pascal n'avait vécu dans le monde que bien peu d'années, s'il faut en croire le témoignage de sa sœur, madame Perrier, « il avait été jusqu'alors préservé, par une protection de Dieu particulière, de tous les vices de la jeunesse. » Passe volontiers pour *les vices* : mais un écrit découvert tout récemment, portant pour titre *Discours sur les passions de l'amour*, et, selon toute vraisemblance, composé durant la vie mondaine de Pascal, indique du moins que ce grand cœur avait été touché par le sentiment qu'il analyse si bien.

« L'homme, dit-il, n'aime pas à demeurer avec soi; cependant il aime, il faut donc qu'il cherche ailleurs de quoi aimer... la beauté est partagée en mille différentes manières. Le sujet le plus propre pour le soutenir, c'est une femme. Quand elle a de l'esprit, elle l'anime et le relève merveilleusement. Si une femme veut plaire et qu'elle possède les avantages de la beauté, ou du moins une partie, elle y réussira, et même si les hommes y prenaient tant soit peu garde, quoiqu'elle n'y tâchât point, elle s'en ferait aimer ; il y a une place d'attente dans leur cœur; elle s'y logerait... Le plaisir d'aimer sans oser le dire, a ses peines, mais aussi, il a ses douceurs. Dans quel transport n'est-on point de former toutes ses actions dans la vue de plaire à une personne que l'on estime infiniment? L'on s'étudie tous les jours pour trouver les moyens de se découvrir, et l'on y emploie autant de temps que si l'on devait entretenir celle que l'on aime. Les yeux s'allument et s'éteignent dans un même moment; et quoique l'on ne voie pas manifestement que celle qui cause tout ce désordre y prenne garde, l'on a du moins la satisfaction de sentir tous ces

remuements pour une personne qui le mérite si bien. L'on voudrait avoir cent langues pour le faire connaître; car, comme l'on ne peut pas se servir de la parole, l'on est obligé de se réduire à l'éloquence d'action. »

Ou je me trompe fort, ou cette manière d'écrire n'est pas celle d'un philosophe disserteur à froid sur l'amour; on y sent l'émotion toute personnelle d'une âme, *haud ignara mali*, et qui laisse deviner plus qu'elle ne dit. L'état de cette passion que l'auteur s'attache surtout à décrire est celui de l'amour caché, discret, et, comme on dit maintenant, *incompris*; c'est aussi le seul qui s'accorde avec le caractère de Pascal. S'il était donc permis de hasarder une conjecture dans un sujet si délicat, on se figurerait volontiers, dans la vie mondaine de Pascal, un de ces *attachements de pensée* dont l'aveu n'a jamais été complet. Combien dura cette affection? qui l'excita? autant de questions auxquelles il serait téméraire de chercher une réponse. Quelque mystérieux qu'il fût, ce sentiment a dû être bien profond, si comme le dit ce même Pascal, « à mesure qu'on a plus d'esprit, les passions sont plus grandes. »

Ceci laissé sous le voile, nous retrouvons, de vingt-quatre à vingt-six ans, Blaise Pascal transformé en un autre homme. Faut-il le dire, ce grand savant ne croit plus guère aux sciences. Les mathématiques, considérées par tant de bons esprits comme le contrôle de la certitude, ne lui apparaissent plus que comme une branche secondaire des connaissances humaines. Laissons-le s'en expliquer lui-même dans une lettre à Fermat, célèbre mathématicien de ce temps-là.

« Pour parler franchement de la géométrie, dit-il, je la trouve le plus haut exercice de l'esprit; mais, en même temps, je la connais pour si inutile, que je fais peu de différence entre un homme qui n'est que géomètre et un habile artisan. Aussi je l'appelle le plus beau métier du monde; mais enfin ce n'est qu'un métier, et j'ai dit sou-

vent qu'elle est bonne pour faire l'essai, mais non pas l'emploi de notre force : de sorte que je ne ferais pas deux pas pour la géométrie, et je m'assure fort que vous êtes de mon humeur. Mais il y a maintenant ceci de plus en moi, que je suis dans des études si éloignées de cet esprit-là, qu'à peine me souviens-je qu'il y en ait. »

Il est naturel de se demander quelles étaient ces nouvelles études auxquelles Pascal *s'était mis*, comme il le dit lui-même, depuis *un an ou deux*, *par une raison tout à fait singulière.* La raison n'est pas très-connue. Madame Perrier, sa sœur, s'en explique dans des termes assez obscurs. Selon elle,« la Providence fit naître une occasion qui l'obligea à lire des écrits de piété. » Mais quelle était cette ocasion? Perte d'un ami ou de quelque chose de plus cher encore; désenchantement, maladie, sa sœur n'en dit rien. On sait pourtant aujourd'hui que Pascal fut comme réveillé en sursaut au milieu de l'enivrement des études profanes, peut-être même au milieu des légers égarements de la jeunesse, par un accident qui mit ses jours en danger. Je parle de l'accident du pont de Neuilly. On raconte qu'étant allé, selon sa coutume, un jour de fête, à la promenade au pont de Neuilly avec quelques-uns de ses amis, dans un carrosse à quatre ou six chevaux, les deux chevaux de volée prirent le mors aux dents à un endroit du pont où il n'y avait pas de garde-fou. Ces chevaux s'étant précipités dans l'eau, les laisses qui les attachaient au train de derrière se rompirent, de sorte que le carrosse demeura suspendu sur le bord du précipice. On assure que cet événement fit une grande impression sur l'esprit de Pascal. S'il faut même en croire quelques récits dont je ne vois pas de raison pour mettre en doute l'authenticité, Pascal garda de cette journée une hallucination terrible. Il croyait voir un abîme ouvert à côté de lui, même dans sa chambre, et il ne voulait pas s'asseoir qu'on n'eût placé une chaise pour couvrir l'ouverture de cet abîme.

Je ne doute point que cet accident et surtout les traces qu'il laissa dans le cerveau de Pascal n'aient contribué à changer tout d'un coup l'ordre de ses études. Il faut pourtant remonter plus haut et chercher la racine d'un tel revirement d'idées dans le génie de l'homme. Je serais porté à croire que ce grand esprit, qui ne pouvait, comme dit sa sœur, s'emprisonner dans des bornes, tourna son ardeur et son activité vers un autre objet que les sciences physiques, par ce besoin qui était en lui d'aspirer à l'inconnu, à l'infini, à l'incommensurable. Je ne dirai point, avec M. de Chateaubriand, que Pascal eût alors achevé de parcourir le cercle des sciences humaines. A peine s'il en avait effleuré la circonférence; mais enfin, tout vaste qu'il fût, c'était un cercle, et un esprit de la nature du sien se fût senti mal à l'aise en s'y renfermant.

Voilà pour les motifs; quant aux travaux dans lesquels Pascal se plongea depuis l'âge de vingt-quatre ans jusqu'à sa mort, il sera plus facile d'en déterminer le caractère. N'ayant jamais été au collége, comme nous l'avons dit, Pascal avait appris le grec et le latin, la logique, la physique et les autres branches de la philosophie avec son père. La lecture et la réflexion avaient fait le reste. Lorsque une circonstance (l'accident du pont de Neuilly ou tout autre) tourna brusquement le cours de ses idées vers la religion, il se trouva tout prêt et en quelque sorte armé de pied en cap pour défendre la cause qu'il venait d'embrasser. Pascal n'avait point fait une étude particulière de la scolastique; mais il avait inventé les mathématiques par la force de son intelligence.

Une autre cause qui poussa sans doute Pascal vers la recherche des vérités éternelles fut l'état chancelant et déjà fort délabré de sa santé à un âge qu'on considère chez les autres hommes comme l'efflorescence de la vie. Ses immenses études, vers lesquelles il s'était porté avec

une ardeur infatigable, avaient ébranlé et opprimé une constitution naturellement faible. Depuis l'âge de dix-huit ans, disait-il lui-même, il n'avait pas passé un jour sans douleur. L'âme avait usé le corps, en demandant à la nature plus d'efforts intellectuels qu'elle n'en peut donner. Ce caractère de maladie incessante ne doit point être perdu de vue, quand on étudie un génie comme celui de Pascal. Le dogme d'une autre vie, combiné avec l'esprit mélancolique de cet homme toujours souffrant, communique à ses idées, à son style, à sa manière de voir un tour qu'on ne retrouve point aux autres écrivains. On a été jusqu'à dire que dans sa soumission aux desseins de Dieu, il aimait la maladie comme une sœur; il est du moins certain qu'à cette sœur dure et sévère il dut, non la source, mais l'empreinte de ses pensées. C'est un point sur lequel il faudra revenir.

2.

Pascal avait une sœur qui était religieuse à Port-Royal des Champs. C'était lui-même qui l'avait poussée à prendre le voile. Elle crut rendre service à son frère en l'exhortant à rompre, de son côté, avec les dissipations de la vie mondaine. Pascal avait alors trente ans; il suivit les conseils de sa sœur, changea de quartier et alla demeurer quelque temps à la campagne. A son retour, il témoigna si bien qu'il voulait quitter le monde, qu'enfin, dit madame Perrier, le monde le quitta. Durant cette seconde période de sa vie, Pascal eut des rapports très-fréquents et très-intimes avec ce qu'on appelait alors les solitaires de Port-Royal.

Ce nom se trouve si souvent et si intimement associé à l'histoire littéraire du XVIIe siècle, que je dois dire ce qu'était la fameuse abbaye d'où rayonnèrent tant de célébrités.

Port-Royal, (1) appelé aussi Port-Royal des Champs, était à l'origine un couvent de femmes qui se rattachait à l'ordre des Bénédictins, et qui fut, dit-on, fondé vers 1204. Il s'élevait à environ douze kilomètres de Versailles. Pendant quatre siècles, l'histoire de cet établissement n'eut rien de très-remarquable. Là, comme dans la plupart des autres couvents, les liens de la discipline s'étaient fort relâchés. Avec le cours des années, la réforme s'introduisit dans cette maison avec Marie-Angélique Arnaud, qui fut nommée abbesse de Port-Royal, vers l'an 1608. Sous sa direction, l'ordre se rétablit et l'abbaye regénérée devint un modèle pour les autres institutions du même genre qui existaient en France.

La renommée du nouveau Port-Royal attira un grand nombre de personnes distinguées. Des femmes appartenant à la noblesse, des princesses même du sang royal établirent leur résidence dans le voisinage du couvent, afin de participer aux exercices religieux, de recevoir des conseils et de se conformer aux exemples qu'elles avaient ainsi sous les yeux.

Au parfum des vertus, Port-Royal ne tarda point à joindre l'éclat des lumières. Vers le milieu du XVII[e] siècle, Antoine Arnaud, docteur en Sorbonne, qui a été surnommé le grand Arnaud, à cause de l'élévation de son esprit, alla se fixer à Port-Royal, près de sa sœur abbesse. Il fut accompagné dans cette retraite par son

(1) Il y avait deux abbayes du même nom, l'une s'appelait *Port-Royal de Paris*, située dans le faubourg Saint-Jacques, et l'autre, celle dont il est ici question, *Port-Royal des Champs*. Celle-ci se trouvait située dans une petite vallée, près d'un étang, à vingt-cinq kilomètres de Paris, près de Chevreuse (Seine-et-Oise). Son nom de *Port-Royal* lui vient, dit-on, de ce que le roi Philippe-Auguste, dans une chasse, fatigué et surpris par l'orage, était venu se reposer dans cet endroit. D'après le désir du roi, Odon de Sully, évêque de Paris, y fonda un monastère où il plaça des religieuses de l'ordre de Citeaux, sous le nom de *Filles de Saint-Bernard*, et donna à l'établissement le nom de *Port-Royal*.

frère Arnaud d'Andilly, par Antoine Lemaistre, avocat célèbre, et par Simon Lemaistre que sa traduction de la Bible avait fait connaître. D'autres hommes de talent, qui étaient dégoûtés des folies de leur siècle et de la société, allèrent également chercher dans cette douce campagne et dans les exercices de l'âme le repos qu'ils avaient vainement demandé aux joies du monde. Là, ils se livrèrent en commun au travail et à la méditation. Ayant établi leur demeure près du couvent, ils divisèrent leur temps entre la culture de la terre, l'éducation des pensionnaires de Port-Royal et ces grands ouvrages qui ont immortalisé à la fois leur nom et celui de l'abbaye. La *Logique* d'Arnaud, les *Traités rudimentaires* de Lancelot, les *Éthiques* de Nicole, l'*Histoire ecclésiastique* de Lenain de Tillemont et d'autres livres considérables sortirent de cette pépinière savante.

Voici un tableau touchant que trace M. Louis Blanc, dans son premier volume de l'*Histoire de la révolution française*, de la vie et des occupations des solitaires de Port-Royal.

« La vie à Port-Royal était ascétique et singulièrement laborieuse. Les solitaires se levaient à trois heures du matin. Après matines et laudes, ils baisaient la terre à la manière des Chartreux, puis ils passaient en prières de longues heures. Ils buvaient du cidre et de l'eau, un seul excepté. Quelques-uns portaient le cilice; tous couchaient sur la paille.

. . . .

« Les pratiques dévotes n'absorbaient pas néanmoins tout le temps des solitaires. Pour arracher aux Jésuites la direction de la jeunesse, c'est-à-dire l'avenir, ils avaient établi à Port-Royal des écoles qui firent sa gloire et qui donnèrent Racine à la France. Lancelot fut le précepteur par excellence, Nicole le secondait, et Antoine Lemaistre ne dédaignait pas de fatiguer, au service d'un auditoire d'enfants, sa voix éloquente. Il y

avait des heures consacrées au travail des mains, à élaguer des arbres, à pourvoir aux plantations. Mais ce qui devait immortaliser l'emploi de tant de graves journées, c'étaient tous ces doctes ouvrages que la littérature et l'enseignement doivent à Port-Royal. Ils vivaient ainsi heureux et fiers et s'enivrant d'espérances célestes. Quelquefois ils montaient, au déclin du jour, sur les hauteurs et ils faisaient retentir de leurs cantiques les échos de la vallée. »

Port-Royal était devenu une école fameuse, dans laquelle des hommes d'État, aussi bien que des hommes de lettres célèbres, se vantaient d'avoir puisé les éléments de leur force morale et de leurs connaissances. Le crédit de cette abbaye s'éleva dans le monde avec la renommée de ses écrivains. Les solitaires de Port-Royal étaient universellement respectés pour leurs vertus, consultés pour leurs lumières, admirés pour leur littérature. Là s'était formée, éclairée et dégagée la belle langue française. De 1648 à 1679, Port-Royal atteignit l'apogée de sa gloire, et c'était une gloire, qui, non contente d'éblouir, répandait autour d'elle l'instruction, la fécondité de l'esprit et mille influences utiles. Tant de services devaient provoquer l'envie et la haine des autres partis, soi-disant religieux. Les grands esprits de Port-Royal des Champs, Pascal et Arnaud, s'étaient signalés par leur opposition contre la secte des Jésuites. Ces derniers jouissaient à la cour et dans le royaume d'une puissance d'autant plus grande qu'elle était plus occulte et qu'elle reposait avant tout sur l'intrigue. Ils jurèrent la ruine de Port-Royal, et, quoique peu fidèles d'ordinaire à leurs serments, les Jésuites tiennent avec une conscience rare ceux qu'ils ont fait pour le mal.

Pour amener la chute de cette abbaye célèbre on se servit du soupçon de jansénisme. Chaque siècle tient en réserve une de ces formules, véritables armes de guerre, avec lesquelles on frappe des coups d'autant

plus mortels, que le sens de la formule est plus vague et plus mal défini. Je ne veux pas dire que en ce qui regarde les solitaires de Port-Royal, l'accusation de jansénisme soit tout à fait sans fondément; mais ces doctrines, dans la mesure où les professaient les maîtres de l'école, étaient certainement inoffensives. Quelles que fussent d'ailleurs les opinions de ces solitaires, leurs mœurs étaient irréprochables. On n'en pouvait pas dire autant de leurs adversaires. Cette guerre déclarée à une institution qui ne s'était révélée que par ses mérites, dont les membres n'aspiraient à aucune domination, est une des pages les plus tristes qui appartiennent à l'histoire du XVII[e] siècle. Du côté de Port-Royal étaient les vertus, la conscience, les lumières, les grandes œuvres, du côté de leurs adversaires était la ruse. Ce fut la ruse qui triompha.

Les grands hommes qui avaient porté si haut la réputation de cette école littéraire et philosophique, moururent un à un : c'est la loi de la nature. Les autres, effrayés et menacés, n'osèrent point remplir la place que les premiers avaient laissé vide. Comme ce n'était point assez de l'intimidation pour abattre la puissance morale d'un établissement qui avait jeté tant d'éclat, l'arbitraire et la violence se mirent de la partie. Le nombre des religieuses fut réduit, par force, à un quart du nombre originel, et ce qui restait se vit dispersé en grande partie sur le royaume. Port-Royal cessa d'être le siége d'une réunion de savants et de penseurs. Cette abbaye célèbre put se dire avec Racine qui avait été l'un de ses élèves :

> Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?

Les ennemis de Port-Royal n'en restèrent point là. Le déclin de cette maison avait été leur ouvrage, mais c'est la chute entière et irrévocable de l'abbaye qu'ils deman-

daient. Après plusieurs années d'une persécution incessante et ténébreuse, le lieutenant de police d'Argenson, porteur d'un ordre du roi et accompagné par une armée de commissaires, de notaires et de magistrats — sorte de bande noire (1) — que soutenaient trois cents agents de la force armée, prit, dans la matinée du 29 octobre 1709, la route de Port-Royal. A son arrivée, le lieutenant de police prit possession des lieux, fit garder les portes, saisit tous les papiers de l'abbaye et les mit sous le scellé. Cela fait, il signifia aux sœurs les autres ordres dont il était chargé d'assurer l'exécution. L'abbaye ne consistait plus alors qu'en un groupe de quinze pauvres religieuses, avec la supérieure, et sept sœurs converses. Les ordres étaient de les chasser de leur maison. Elles se soumirent sans résistance, sans protestation, sans murmure, à l'acte inouï qui les frappait. Quelques-unes d'entre elles étaient si vieilles et si infirmes qu'on fut obligé de les emporter en litière. On les conduisit chacune dans une demeure séparée, comme si leurs ennemis avaient voulu leur enlever jusqu'à la consolation de pleurer en commun sur une calamité qui les atteignait toutes.

Cette expulsion ne désarma point encore les haines du parti orthodoxe, *tantæne animis cœlestibus iræ!* Le 22 janvier 1710, un autre édit royal ordonna la ruine de l'édifice. Cet ordre ne tarda point à être exécuté. Le vénérable bâtiment de l'abbaye fut rasé, et avec lui disparurent également, frappées par la main des démolisseurs, les petites maisons environnantes, qui s'étaient élevées successivement pour recevoir les amis et les visiteurs. On vendit les matériaux, tant les détracteurs de

(1) On a donné le nom de *bande noire* à une société de capitalistes, dont les spéculations sont d'acheter les vieux châteaux, les monuments et, en général, les bâtiments d'art auxquels se rattachent des souvenirs historiques, de les détruire et d'en faire l'objet de l'exploitation, sacrifiant ainsi le beau à l'utile.

Port-Royal des Champs semblaient avoir à cœur d'effacer jusqu'aux traces d'une institution célèbre.

Il ne restait plus, dans l'endroit où s'était jadis élevé Port-Royal, que des tombeaux. Eh bien, de ces tombeaux s'exhalait encore une bonne odeur de vertu qui déplaisait aux Jésuites. Les cendres de Lemaistre, d'Arnaud, de Nicole et de toute cette illustre famille de penseurs gisaient encore sur les lieux et attiraient les pieux hommages des pèlerins jansénistes. En 1711, ces tombeaux furent ouverts; les ossements des morts illustres furent arrachés à leur sépulture et dispersés dans les cimetières de Paris ou des villages adjacents. Ainsi, trois bandes d'êtres sinistres et malfaisants avaient passé sur ces lieux consacrés par le travail et la science : après les sergents de police, les démolisseurs, après les démolisseurs, les déterreurs de morts. Tout était effacé,— tout, excepté ce qu'il n'est pas donné à la violence ni à l'arbitraire de rayer du livre de l'histoire, le souvenir glorieux des persécutés et la honte des persécuteurs.

Tel est, en abrégé, l'histoire de Port-Royal; ce nom reste désormais attaché comme un fer rouge au règne de Louis XIV et marque, sur le nom du grand roi, une de ces flétrissures qui survivent aux âges. D'un autre côté, il rappelle aux amateurs de littérature ce qu'il y eut de plus saint, de plus convaincu et de plus austère dans le génie du XVIIe siècle.

3.

Je reviens à Pascal, dont la vie, les opinions et les écrits ne peuvent se détacher de cette institution à jamais illustre. C'est pour venger Port-Royal des calomnies semées dans le monde par les Jésuites, qu'il écrivit quelques-unes de ses pages éloquentes.

« Vous ne manquerez pas de dire, s'écrie-t-il, que je suis de Port-Royal, car c'est la première chose que vous dites à quiconque combat vos excès, comme si on ne

trouvait qu'à Port-Royal des gens qui eussent assez de zèle pour défendre contre vous la pureté de la morale chrétienne. Je sais, mes pères, le mérite de ces pieux solitaires qui s'y étaient retirés, et combien l'Église est redevable à leurs ouvrages si édifiants et si solides. Je sais combien ils ont de piété et de lumières. Car, encore que je n'aie jamais eu d'établissement avec eux (1), comme vous voulez le faire croire, sans que vous sachiez qui je suis, je ne laisse pas d'en connaître quelques-uns et d'honorer la vertu de tous. Mais Dieu n'a pas renfermé dans ce nombre seul tous ceux qu'il veut opposer à vos désordres. J'espère, avec son secours, mes pères, de vous le faire sentir; et, s'il me fait la grâce de me soutenir dans le dessein qu'il me donne d'employer pour lui tout ce que j'ai reçu de lui, je vous parlerai de telle sorte que je vous ferai peut-être regretter de n'avoir pas affaire à un homme de Port-Royal. »

On voit déjà que Blaise Pascal n'était point un ami des Jésuites. Je me hâte de parler du livre qui contient cette apostrophe véhémente, et dont il sera plus facile de saisir l'esprit, maintenant que j'ai indiqué la source à laquelle l'auteur avait puisé ses doctrines en matière religieuse.

« Un jour, dit M. Louis Blanc, — c'était au plus fort des rumeurs excitées par les coups d'État de la Sorbonne, — Antoine Arnaud, lisant à ses amis un écrit qu'il venait de composer pour sa défense, s'aperçut que l'auditoire restait glacé; se tournant alors vers un solitaire, au front vaste, au regard plein de pensées : « Mais « vous, lui dit-il, qui êtes jeune, vous devriez faire « quelque chose. » Pascal fit *les Provinciales*. »

Les *Lettres provinciales* sont datées de 1656. La guerre entre les jansénistes et les molinistes (2) divisait alors

(1) Pascal ne demeurait pas à Port-Royal; il s'était fait une retraite à lui au sein même de la ville.

(2) Les molinistes tirent leur nom du célèbre Molina, jésuite espagnol. Molina professa vingt ans la théologie à l'université d'Évora, en Por-

l'Église, l'État, la société. Aujourd'hui ces luttes théologiques excitent peu d'intérêt, je ne m'y arrêterai pas. C'est un champ de bataille que j'abandonne aux antiquaires et aux curieux. Mais il était — et je regrette de le dire — il est encore une association religieuse qui avait rempli le monde catholique de son influence extraordinaire. Aux deux Indes et jusqu'aux extrémités de la terre, on retrouve des traces de son humeur envahissante. Son organisation était formidable : elle avait la double force de la concentration et de l'ubiquité. C'est, selon la belle définition de M. Michelet, « une épée dont la poignée est à Rome, et dont la pointe est partout. » Sous le manteau de la religion, elle couvrait de vastes desseins politiques. Son ambition était de dominer : elle régnait sur les rois par les confesseurs, sur les hommes par les femmes. Ses agents, prêtres ou laïques, se mêlaient à tous les conseils, à toutes les affaires de l'État et se glissaient jusque dans la vie privée des familles. L'autorité qu'ils exerçaient était d'autant plus grande, que les membres affectaient de ne point travailler pour eux-mêmes, mais pour les intérêts de la corporation. Comme individus, ils n'étaient rien, ou faisaient semblant de ne rien être; comme institut, ils disposaient de tout dans les États catholiques. A l'homme ambitieux des grandeurs humaines, cette société, moitié avouée, moitié secrète, montrait du doigt tous les royaumes de la terre, en disant, comme autrefois Satan : « Si tu m'adores, si

tugal. Entre autres ouvrages de théologie, il publia un traité sur l'accord du libre arbitre avec la grâce, qui donna lieu à de longues querelles religieuses. Ce qu'on reproche surtout à Molina, c'est d'avoir professé une morale relâchée, d'avoir même excusé le crime par des distinctions subtiles et en vertu de la souveraineté du but. C'est la morale des casuistes dont Molina et Escobar sont les principaux représentants. Ce dernier, par sa doctrine de détours et d'équivoques, a donné lieu à l'introduction dans la langue du mot *escobarderie*, qui signifie moyen détourné, défaut de franchise, hypocrisie; ce que l'on exprime aussi par le mot *jésuitisme*.

tu me sers, tout cela est à toi! » En effet, ils avaient sous la main de quoi satisfaire toutes les convoitises. Leur doctrine était la souveraineté du but, c'est-à-dire que tous les moyens leur étaient bons pour établir, étendre ou soutenir leur domination et qu'ils sacrifiaient, sans scrupule, à leur agrandissement les lois éternelles de la justice et de la morale. On racontait dès lors, tout bas, d'étranges histoires sur la manière dont ils s'étaient débarrassés des rois, des papes ou des hommes d'État qui faisaient obstacle à leurs projets envahisseurs. C'était, à tout prendre, une puissance énorme, ténébreuse, inévitable, qui asservissait les uns, gagnait les autres et tournait à son profit toutes les consciences. J'ai nommé la Compagnie de Jésus (1).

Eh bien, c'est à cette société, souveraine des souverains, maîtresse des maîtres, reine des rois, gouvernement dans le gouvernement, qu'allait s'attaquer un pauvre jeune homme seul, valétudinaire, infirme, sans autre mission dans l'Église que celle de son génie, de sa vertu et de sa conscience. Grande était l'audace. C'est cette audace, c'est ce courage moral, qui fait encore, après trois siècles, la grandeur des *Lettres provinciales*. On peut regretter qu'un esprit d'une trempe si

(1) La Compagnie de Jésus, ou des Jésuites fut fondée en 1534, par Ignace de Loyola, né en Espagne en 1491, lequel, après avoir exercé la profession militaire et mené une vie déréglée, se convertit et fut le premier général de l'ordre qu'il avait formé. Cette société est ainsi constituée : son *général* demeure à Rome; il a pouvoir absolu sur tous les membres; cinq *assistants* forment son conseil, un *admoniteur* est chargé de le surveiller. Dans chaque pays, des *provinciaux*, dépendant du général, administrent les affaires de la société, ayant chacun une province sous sa juridiction. Pour entrer dans la société, il faut subir des épreuves rigoureuses. L'obéissance passive est une des principales bases de l'ordre. Le système des Jésuites est d'anéantir, dans les membres de leur société, toute volonté individuelle devant l'autorité suprême du supérieur, de les réduire, selon leur expression, à l'état de cadavre (*perinde ac cadaver*).

extraordinaire ait dépensé tant de force, les ressources infinies d'une dialectique sans égale et l'ardeur du polémiste le plus redoutable, sur de vaines subtilités qui touchent à des questions oubliées et dignes d'oubli; mais ce qui soutient l'édifice des *Lettres provinciales* au-dessus des querelles de son siècle, ce qui en fait un monument toujours debout et toujours jeune, c'est que cet ouvrage est, pour ainsi dire, la forteresse de la raison élevée contre la puissance des Jésuites. Ils ont beau faire, cette forteresse demeure. Toutes les fois que la société française, effrayée et menacée par les entreprises souterraines de cet ordre religieux, a besoin de se défendre, c'est dans l'arsenal des *Lettres* qu'elle trouve ses meilleures armes. Là, Pascal a donné — j'emprunte les paroles de Chateaubriand — « le modèle de la plus parfaite plaisanterie, comme du raisonnement le plus fort. » Du premier jet, il a buriné la sentence qui devait rester gravée, après des siècles, au front de cette compagnie, qui n'a jamais eu de chrétien que le nom de *Jésus*.

4.

La condamnation du grand Arnaud qui venait d'être prononcée par la Sorbonne fut l'occasion des *Provinciales*. Derrière cette condamnation, l'esprit pénétrant et judicieux de Pascal avait surpris la main des Jésuites; c'est donc aux Jésuites qu'il s'attaque comme aux ennemis naturels des saines doctrines religieuses. Il serait impossible de donner en raccourci une idée de ce foudroyant réquisitoire, où les traits de la plus sanglante ironie se mêlent aux éclairs de la plus sublime raison. Je me contenterai de citer un passage dans lequel l'auteur signale, avec une réserve et une modération qui donnent encore plus d'autorité à son blâme, le caractère de la morale des Jésuites et les dangers qui en résultent pour un État.

« Sachez donc, dit-il, que leur objet n'est pas de corrompre les mœurs : ce n'est pas leur dessein. Mais ils n'ont pas aussi pour unique but celui de les réformer. Ce serait une mauvaise politique. Voici quelle est leur pensée. Ils ont assez bonne opinion d'eux-mêmes pour croire qu'il est utile et comme nécessaire au bien de la religion que leur crédit s'étende partout, et qu'ils gouvernent toutes les consciences. Et parce que les maximes évangéliques et sévères sont propres pour gouverner quelques sortes de personnes, ils s'en servent dans ces occasions où elles leur sont favorables. Mais comme les mêmes maximes ne s'accordent pas au dessein de la plupart des gens, ils les laissent à l'égard de ceux-là, afin d'avoir de quoi satisfaire tout le monde. C'est pour cette raison que, ayant affaire à des personnes de toutes sortes de condition et de nations si différentes, il est nécessaire qu'ils aient des casuistes assortis à toute cette diversité.

« De ce principe, vous jugez aisément que s'ils n'avaient que des casuistes relâchés, ils ruineraient leur principal dessein, qui est d'embrasser tout le monde, puisque ceux qui sont véritablement pieux cherchent une conduite plus sévère. Mais comme il n'y en a pas beaucoup de cette sorte, ils n'ont pas besoin de beaucoup de directeurs sévères pour les conduire. Ils en ont peu pour peu ; au lieu que la foule des casuistes relâchés s'offre à la foule de ceux qui cherchent le relâchement. »

« C'est par cette conduite *obligeante* et *accommodante*, comme l'appelle le P. Pétan, qu'ils tendent les bras à tout le monde ; car, s'il se présente à eux quelqu'un qui soit tout résolu de rendre des biens mal acquis, ne craignez pas qu'ils l'en détournent ; ils loueront, au contraire, et confirmeront une si sainte résolution. Mais qu'il en vienne un autre qui veuille avoir l'absolution sans restituer, la chose sera bien difficile, s'ils n'en fournissent des moyens dont ils se rendront les garants. »

Ainsi Pascal reproche aux Jésuites d'avoir fait de la religion un instrument de domination pour leur ordre. Partant de là, il met à nu, avec une logique impitoyable, tout le mal qu'ils sont capables de produire dans la société. Citant leurs propres doctrines, que dis-je, les paroles mêmes de leurs docteurs et de leurs casuistes, il montre que cette morale à deux faces, si elle ne se propose pas pour but de corrompre les consciences, va directement aux mêmes fins. Plus dangereuse en cela que l'immoralité qui se démasque, elle absout, sanctionne, consacre toutes les infractions du droit, toutes les iniquités du cœur humain, en les couvrant de prétextes et d'excuses qui ont la dévotion pour bouclier contre le remords.

La première édition des *Provinciales* n'était pas signée du nom de l'auteur. Tout le monde éclairé pourtant reconnut Pascal. « Cette manière d'écrire, naturelle, naïve et forte en même temps, dit madame Perrier, lui était si propre et si particulière, qu'aussitôt qu'on vit paraître les *Lettres provinciales*, on vit bien qu'elles étaient de lui, quelque soin qu'il ait pris de le cacher, même à ses proches. » Le caractère de cet écrit est d'avoir rendu intéressantes et accessibles à tous, des questions enveloppées jusque-là dans les obscures discussions des théologiens. Il s'adresse au public, aux gens du monde; il fut lu par les femmes. A un certain point de vue, il n'est guère qu'une suite de pamphlets religieux sous formes de lettres; mais jamais on n'avait frappé si juste, ni si loin. Il reste le modèle du genre. « La brièveté, dit M. Villemain dont on aime à citer les jugements, la clarté, une élégance inconnue, une plaisanterie mordante et naturelle, des mots que l'on retient, en rendirent le succès populaire... J'admirerais moins les *Lettres provinciales*, si elles n'étaient pas écrites avant Molière. Pascal a deviné la bonne comédie. Il introduisit sur la scène plusieurs acteurs, un indifférent

qui reçoit toutes les confidences de la colère et de la passion, des hommes de parti sincères, de faux hommes de parti, plus ardents que les autres, des conciliateurs de bonne foi partout repoussés, des hypocrites partout accueillis ; c'est une véritable comédie de mœurs. » Ce rapprochement me frappe d'autant plus qu'en relisant naguère les *Provinciales*, j'avais sans cesse *Tartufe* à la mémoire et, pour ainsi dire, devant les yeux.

Pascal, c'est Chateaubriand qui l'a dit, *fixa la langue que parlèrent Bossuet et Racine.* Ce fut la destinée de notre idiome que de recevoir son accomplissement de la main des géomètres. Quelques savants qui n'ont, malheureusement pour eux, rien de commun avec Pascal, se sont beaucoup trop hâtés de tirer avantage de cette circonstance. Les mathématiques sont une belle chose, la littérature en est une autre. De ce qu'un génie extraordinaire s'est trouvé être à la fois grand géomètre et grand écrivain, il serait puéril de conclure qu'il y eût aucun lien naturel entre l'art de faire des calculs et l'art d'exprimer ses idées par la parole. Cette théorie, quoique soutenue en haut lieu, rencontrerait de notre temps de trop rudes démentis dans ceux-là même qui la propagent, pour avoir aucune chance de faire illusion. Si même il m'est permis de dire toute ma pensée, je crains que cette intervention des géomètres dans la langue française du XVIIe siècle n'ait point porté des fruits aussi heureux qu'on veut bien le prétendre. Elle a sans doute imprimé à notre idiome un caractère de raison que j'admire tout autant qu'un autre; mais, peut-être a-t-elle trop sacrifié les ornements de la fantaisie à l'esprit d'ordre et de régularité. J'envie les civilisations, où, comme chez les Grecs, ce sont les poëtes qui ont fait la langue.

Les *Provinciales* s'étaient fait lire de tout un public qui n'avait jamais ouvert jusque-là les lourds volumes des théologiens. Un tel succès ne pouvait demeurer im-

puni, surtout quand l'auteur s'était attaqué aux Jésuites, et avait eu de son côté, non-seulement tous les rieurs, mais encore tous les honnêtes gens. Ceux dont on venait de dévoiler les doctrines, en montrant que tous les vices, tous les crimes même y trouvaient une justification, ne pouvaient moins faire que de se venger. La condamnation des *Lettres de M. Pascal* eut lieu le jeudi 6 septembre 1657. Elle était signée de la main de *notre saint-père le pape Alexandre VII.* Les évêques et les docteurs de France assemblés par ordre du roi donnèrent également leur avis sur une traduction latine qui avait été faite des *Lettres à un Provincial.* Ils déclarèrent le livre *hardi et insolent à médire*, plein de sentiments injurieux au pape, aux évêques, à la personne du roi, aux principaux ministres du royaume, à la sacrée Faculté de Paris, aux ordres religieux, et décidèrent en conséquence qu'il était digne de la peine ordonnée de droit contre les libelles diffamatoires et les livres hérétiques. L'arrêt du conseil d'État suivit de près le jugement des évêques. « Sa Majesté, étant en son conseil, dit l'arrêt, a ordonné et ordonne que ledit livre intitulé : *Ludovici Montaltii Litteræ provinciales*, sera remis par le sieur Daubry, lieutenant civil au Châtelet de Paris, pour, à la diligence du procureur de Sa Majesté, le faire lacérer et brûler à la Croix du Tiroir, par les mains de l'exécuteur de la haute justice. » Cet arrêt fut exécuté le 14 octobre 1660.

Au milieu de tout cela, la vie de Pascal était celle d'un saint. Il passait ses jours dans la retraite, dans la prière, dans la lecture de l'Écriture sainte. Par respect pour la dignité humaine et pour les préceptes de l'Évangile, il se passait du service de ses domestiques. « Il faisait son lit lui-même, dit madame Perrier; il allait prendre son dîner à la cuisine et le portait à sa chambre; il le rapportait; et, enfin, il ne se servait de son monde que pour faire sa cuisine, pour aller en ville, et pour les autres

choses qu'il ne pouvait absolument faire. » Son bien, qui était médiocre, appartenait aux pauvres encore plus qu'à lui-même. Il n'avait jamais refusé l'aumône. Lorsqu'on voulait lui représenter qu'il donnait trop, eu égard à ses moyens, il se fâchait et disait : « J'ai remarqué une chose, que, quelque pauvre qu'on soit, on laisse toujours quelque chose en mourant : » Malgré ses infirmités, il exerçait sur lui-même une rigueur extrême, renonçant à tout plaisir, à toute superfluité. Ses mœurs étaient irréprochables. « Comme il revenait un jour de la messe de Saint-Sulpice, dit encore madame Perrier, il vint à lui une jeune fille d'environ quinze ans, fort belle, qui lui demanda l'aumône; il fut touché de voir cette personne exposée à un danger si évident; il lui demanda qui elle était, et ce qui l'obligeait ainsi à demander l'aumône; et ayant vu qu'elle était de la campagne, et que son père était mort, et que sa mère étant tombée malade, on l'avait portée à l'Hôtel-Dieu, ce jour-là même, il crut que Dieu la lui avait envoyée aussitôt qu'elle avait été dans le besoin; de sorte que, dès l'heure même, il la mena au séminaire, où il la mit entre les mains d'un bon prêtre à qui il donna de l'argent, et le pria d'en avoir soin, et de la mettre en condition où elle put recevoir de la conduite à cause de sa jeunesse, et où elle fut en sûreté de sa personne. Et pour le soulager dans ce soin, il lui dit qu'il lui enverrait, le lendemain, une femme pour lui acheter des habits et tout ce qui lui serait nécessaire pour la mettre en état de pouvoir servir une maîtresse. Le lendemain, il lui envoya une femme qui travailla si bien avec ce bon prêtre que, après l'avoir fait habiller, ils la mirent dans une bonne condition. » Et voilà l'homme dont des ennemis puissants cherchaient à noircir le caractère, après avoir brûlé sa pensée.

5.

Cependant, tout malade qu'il fût et, selon l'expression de Bossuet, *plutôt mourant que vivant*, Pascal tourna ses idées vers un grand ouvrage qui devait être l'apologie du christianisme. Il avait étudié avec grand soin les raisonnements des athées, des esprits forts ou, comme on disait alors, des *libertins* (1), qu'il voulait, dit-on, réfuter dans cet ouvrage longtemps médité. Pendant les quatre dernières années de langueur qui terminèrent sa vie, il écrivit des notes éparses, des fragments, en un mot les pensées qui lui venaient à l'esprit et qu'il devait rattacher plus tard entre elles en leur donnant un caractère d'unité. Le temps lui manqua, et ces matériaux furent trouvés après sa mort dans un état de confusion et d'ébauche. La *paix de l'Église* venait alors d'être conclue; les Arnaud, les Nicole, les Saci sortaient à peine de l'exil et de la prison. On leur demanda avec instance de publier les écrits qu'avaient laissés un des leurs, Pascal, dont le nom était déjà si connu et si immense. Un comité d'amis se forma; il fut d'abord effrayé de l'état informe de ces notes que Pascal n'avait écrites que pour lui seul, et pour accrocher au vol des pensées qu'il craignait de perdre. Enfin, après quelques hésitations, des pourparlers et des arrangements qui restèrent alors secrets, on fit paraître un petit livre auquel on donna pour titre : *Pensées de Pascal*. Ce petit livre excita l'admiration universelle. A part quelques critiques et certaines railleries de Voltaire, il n'y eut qu'un cri d'enthousiasme dans le monde pour l'auteur de ces pensées qui, au dire de Chateaubriand, tiennent autant de Dieu que de l'homme.

(1) Ce mot n'avait pas alors la signification qu'il a aujourd'hui; il voulait dire *partisan de la liberté*.

On vivait là-dessus depuis deux siècles, quand M. Cousin, en 1842, dans un rapport à l'Académie française, annonça qu'on ne possédait point les vraies pensées de Pascal, ou du moins qu'on ne les possédait pas entières. L'édition qu'en avait donnée Port-Royal leur avait fait subir des mutilations et des changements. C'était aux manuscrits qu'il fallut recourir pour retrouver la trace originale du grand écrivain, et ces manuscrits existaient à la Bibliothèque royale. Une telle révélation émut vivement le monde littéraire et philosophique ; on alla aux sources, et l'on trouva que M. Cousin avait en partie raison. La conduite de Port-Royal dans cette occasion fut diversement jugée ; les uns condamnèrent les altérations du texte primitif comme une sorte de fraude pieuse; les autres, au contraire, louèrent l'esprit de discrétion, de ménagement et de respect pour *la paix de l'Église*, qui avait dicté ces retranchements ou ces ajoutes. Quoiqu'il en soit du motif, un fait dominait le débat, c'est qu'il y avait eu quelque chose à déguiser dans les *Pensées de Pascal* telles qu'il les avait écrites lui-même. Quel est maintenant ce *quelque chose?*

Pascal, qu'on avait pris jusqu'alors pour un chrétien soumis, n'était pas aussi croyant qu'on l'avait jugé, depuis deux siècles, sur la lecture des *Pensées* éditées par Port-Royal, ou, du moins, il ne l'était pas sans résistance. Cette haute et fière raison avait été touchée par le doute. Ses auteurs de prédilection étaient Montaigne et Épictète. Dans ses *Pensées*, telles que nous les possédons maintenant, on voit moins l'auteur, on voit plus l'homme avec ses déchirements, ses troubles intérieurs, ses terreurs religieuses. On y sent un esprit désolé qui se roidit et qui s'indigne contre lui-même. Cette lutte de la raison et de la foi, qui rappelle la lutte de Jacob avec l'esprit de Dieu, communique à son livre un intérêt tout nouveau. La foi triomphe, mais non sans peine. Pascal croit, comme on l'a dit, *en enrageant*, et pourtant il croit.

Sa pensée, comme son imagination alarmée, creuse à côté d'elle des abîmes qu'elle remplit avec des raisonnements, et l'on ne sait ce que l'on doit admirer le plus, ou de la profondeur de l'abîme ouvert, ou de la grandeur du raisonnement qui le comble. On a trouvé qu'il y avait quelque chose de tragique dans son style ; c'est sa vie qui était tragique, harassée qu'elle se trouvait entre un mysticisme farouche et les objections de la science. Je ne m'étonne plus ensuite de ses frémissements, de ses douloureux dédains pour la nature de l'homme qu'il élève et qu'il abaisse tour à tour, de ses angoisses infinies, de son horreur du vide et du regard épouvanté qu'il jette sur les espaces célestes : « Combien de royaumes nous ignorent ! Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye... »

On a comparé Pascal à Byron. Pour que la comparaison fût plus juste, il faudrait ajouter que c'était un Byron malade et janséniste. Comme l'autre, il cherche à connaître l'homme, Dieu, la nature ; mais *il cherche en gémissant*. Il y a bien, en effet, une sorte de lyrisme dans ses pensées détachées qui se suivent comme des strophes, mais c'est le lyrisme du raisonnement, l'hymne d'un philosophe. Jugez-en par l'ouverture du livre :

« Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent; qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour n'est lui-même qu'un point très-délicat à l'égard de celui que les astres, qui roulent dans le firmament, embrassent. Mais si votre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre ; elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir : tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait im-

perceptible. Dans l'ample sein de la nature, nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part, enfin, un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

« Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature, et que, de ce petit cachot où il se trouve logé, — j'entends l'univers, — il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même à son juste prix.

« Qu'est-ce que l'homme dans l'infini ?... »

Pascal continue sur ce ton, opposant toutes les grandeurs de l'homme à ses misères, tantôt les unissant à plaisir pour en tirer des conséquences inattendues.

« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser, une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. »

Sous toutes les conditions humaines Pascal excelle à découvrir le ver rongeur : « Le roi, dit-il, est environné de gens qui ne pensent qu'à divertir le roi, et qui l'empêchent de penser à lui, car il est malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense. » Mais c'est surtout en histoire qu'il aime à montrer les petites causes des grands événements :

« Cromwell allait ravager toute la chretienté; la famille royale était perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son urêtre. Rome même allait trembler sous lui; mais, ce petit gra-

vier s'étant mis là, il est mort, sa famille abaissée, tout en paix, et le roi rétabli. » Où encore il étonne et confond c'est en parlant, comme il fait, du rôle des passions dans le drame du monde :

« Qui voudra connaître à plein, dit-il, la vanité de l'homme, n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est un *je ne sais quoi* ; si peu de chose qu'on ne peut le reconnaître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier. Si le nez de Cléopâtre eut été plus court, toute la face de la terre aurait changé. »

Ce qu'il dit des infirmités et des faiblesses de l'homme, des petites choses, des misères qui troublent sa raison et détraquent les ressorts de son intelligence, mérite notre attention :

« Le plus grand philosophe du monde, dit-il, sur une planche plus large qu'il ne faut pour marcher à son ordinaire, s'il y a au dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs ne sauraient en soutenir la pensée sans pâlir et suer. Je ne veux pas en rapporter tous les effets. Qui ne sait qu'il y en a à qui la vue des chats, des rats, l'écrasement d'un charbon, emportent la raison hors des gonds ?...

« Ne diriez-vous pas que ce magistrat, dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses par leur nature, sans s'arrêter aux vaines circonstances, qui ne blessent que l'imagination des faibles ? Voyez-le entrer dans la place où il doit rendre la justice. Le voilà prêt à écouter avec une gravité exemplaire. Si l'avocat vient à paraître, et que la nature lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, et si le hasard l'a encore barbouillé, je parie la perte de la gravité du magistrat.

« L'esprit du plus grand homme du monde n'est pas si indépendant, qu'il ne soit sujet à être troublé par le moindre tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées ; il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent; une mouche bourdonne à ses oreilles; c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes. »

Le peuple juge le plus souvent de la grandeur des hommes par la pompe et le cortége qui les accompagnent, et de leur science par les ornements et les robes longues qui les parent. Voici comment Pascal dissipe les fausses apparences et dégage la réalité :

« La coutume de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers, et de toutes les choses qui plient la machine vers les respect et la terreur, fait que leur visage, quand il est quelquefois seul et sans ces accompagnements, imprime dans leurs sujets le respect et la terreur, parce qu'on ne sépare pas dans la pensée leur personne d'avec leur suite, qu'on y voit d'ordinaire jointe. Le monde qui ne sait pas que cet effet a son origine dans cette coutume, croit qu'il vient d'une force naturelle, et de là ces mots : *Le caractère de la divinité* est empreint sur son visage, etc... Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines, dont ils s'emmaillottent en chats fourrés, les palais où ils jugent, les fleurs de lis, tout cet appareil auguste était nécessaire, et si les médecins n'avaient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés, et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde, qui ne peut résister à cette montre authentique. Les seuls gens de guerre ne se sont pas déguisés de la sorte parce qu'en

effet leur part est plus essentielle. Ils s'établissent par la force, les autres par grimaces. C'est ainsi que nos rois n'ont pas recherché ces déguisements. Ils ne se sont pas masqués d'habits extraordinaires pour paraître tels; mais ils se font accompagner de gardes et de hallebardes, ces trognes armées qui n'ont de mains et de force que pour eux; les trompettes et les tambours qui marchent au-devant, et ces légions qui les environnent, font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. Il faudrait avoir une raison bien épurée pour regarder comme un autre homme le grand seigneur, environné de son superbe sérail de quarante mille janissaires. Si les magistrats avaient la véritable justice, si les médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire des bonnets carrés; la majesté de ces sciences serait assez vénérable d'elle-même. Mais n'ayant que des sciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains ornements qui frappent l'imagination, à laquelle ils ont affaire; et par là, en effet, ils s'attirent le respect.

« Nous ne pouvons pas voir seulement un avocat en soutane et le bonnet en tête, sans une opinion avantageuse de sa suffisance. »

Pascal juge très-bien les jugements des hommes pour ce qu'ils sont; il envisage, avec un inexorable bon sens, les préjugés, les erreurs et les vices de la société. C'est même, selon moi, ce spectacle des maux nécessaires, qui, plus encore que le doute, a désolé son âme.

« Pourquoi suit-on la pluralité? est-ce à cause qu'ils ont plus de raison? non, mais plus de force. Pourquoi suit-on les anciennes lois et les anciennes opinions? est-ce qu'elles sont les plus saines? non, mais elles sont uniques et nous ôtent la racine de la diversité. » Et ailleurs :

« Pourquoi me tuez-vous? — Eh quoi! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau? mon ami, si vous

demeuriez de ce côté, je serais un assassin; cela serait injuste de vous tuer de la sorte; mais puisque vous demeurez de l'aure côté, je suis un brave, et cela est juste. » De même il a dit : « Plaisante justice qu'une rivière borne! vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. » C'est encore lui qui ose ainsi expliquer l'origine du *mien* et du *tien* :

« Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants; c'est là ma place au soleil; voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre. »

Malgré tout cela, n'allez pas croire que l'auteur veuille ébranler aucune des institutions qu'il juge de si haut et si librement; il les croit, au contraire, fatalement enracinées dans la nature des choses. Il se soumet à l'ordre social comme à l'ordre religieux, tout en trahissant, çà et là, le grand effort qu'il fait pour se réduire à l'obéissance.

On a tant parlé, dans ces derniers temps, du scepticisme de Pascal, après avoir parlé durant deux siècles de sa foi chrétienne, qu'il faut bien que j'insiste sur la question. C'est dans les *Pensées* qu'on trouve une réponse.

« Le monde ordinaire, dit-il, a le pouvoir de ne pas songer à ce qu'il ne veut pas songer. « Ne pensez pas « aux passages du Messie, » disait le juif à son fils. Ainsi font les nôtres souvent. Ainsi se conservent les fausses religions, et la vraie même à l'égard de beaucoup de gens. Mais il y en a qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer, et qui songent d'autant plus qu'on leur défend. Ceux-là se défont des fausses religions, et de la vraie même, s'ils ne trouvent de discours solides. »

Pascal n'était pas du *monde ordinaire;* son humeur était très-éloignée de l'indifférence qui *conserve les fausses religions et même* la bonne; il était, au contraire, de ceux qui pensent *d'autant plus qu'on leur défend;* mais, comme il ne s'est point *défait* du christianisme, il faut croire

qu'il y a trouvé des raisons solides pour le convaincre. Là est, je pense, la vérité. Seulement le travail a été dur, et cette résistance vaincue ne fait qu'accroître l'intérêt dramatique, si j'ose ainsi dire, de ces *pensées* qui sont en même temps l'histoire d'une vie.

6.

Durant les derniers temps de sa vie Pascal ne revint aux mathématiques qu'en passant et, en quelque sorte, par hasard; il trouva, *sans y penser* (c'est le mot de sa sœur), la théorie de la roulette. Il lui vint une nuit dans l'esprit, durant ses longues veilles, quelques idées sur ce sujet : « Une pensée étant suivie d'une autre, et celle-ci d'une autre, enfin, une multitude de pensées qui se succèdent les unes aux autres, lui découvrirent, comme malgré lui, la démonstration de toutes ces choses, dont il fut lui-même surpris. » Ainsi, raconte madame Perrier, et j'insiste exprès sur ce mot, *malgré lui;* car c'était en grande partie la manière de travailler qui distinguait Pascal. Chez lui tout se passait dans le cerveau par une suite de mouvements en quelque sorte involontaires. Non content d'exercer ses forces sur les mathématiques pures, il s'appliqua à des découvertes utiles, l'invention du haquet et de la brouette, qui rendent encore aujourd'hui de grands services à la classe laborieuse. Quelques aperçus féconds, d'où sortit plus tard le calcul des probabilités, complètent la série des travaux profanes qui occupèrent son âge mûr. Il faut y ajouter une sorte d'entreprise industrielle, celle des *carrosses à cinq sous*, qui contenait en germe l'idée des omnibus. Celui qui a écrit : « Les rivières sont des chemins qui marchent, et qui portent où l'on veut aller, » ne pouvait demeurer indifférent aux questions de transport en commun, aux méthodes d'abréger et de simplifier les voyages.

Son organisation, qui avait fléchi de bonne heure sous

le travail de la pensée, allait s'affaiblissant et s'altérant de jour en jour. Ce grand esprit visionnaire se débattait entre les ombres de la mort et les clartés de l'infini. Sa vie devenait d'autant plus austère que sa pensée était troublée. Il remplissait tous ses amis d'admiration et d'effroi. Ayant pris au sérieux les préceptes de l'Évangile, dont il se couvrait comme d'un bouclier contre les tentations de l'esprit (les seules qu'eût à craindre cette constitution ruinée), il redoublait ses charités et secourait *pauvrement les pauvres.* Comme on lui refusait le sacrement des chrétiens, dans les derniers temps de sa maladie pour des raisons de discipline, et parce qu'on ne le croyait pas en danger de mort, il dit : « Puisqu'on ne veut pas accorder cette grâce, j'y voudrais bien suppléer par quelque bonne œuvre, et ne pouvant communier dans le *chef* (1), je voudrais bien communier dans ses *membres* (2), et pour cela, j'ai pensé d'avoir ici un pauvre malade à qui on rende les mêmes services comme à moi, qu'on prenne une garde exprès, de sorte qu'il n'y ait une grande différence de lui à moi, afin que j'aie cette consolation de savoir qu'il y a un pauvre aussi bien traité que je le suis ; car, quand je pense que, au même temps que je suis si bien, il y a une infinité de pauvres qui sont plus malades que moi, et qui manquent des choses les plus nécessaires, cela me fait une peine que je ne puis supporter, et aussi je vous prie de demander un pauvre à M. le curé pour le dessein que j'ai. » C'est dans ces sentiments qu'il s'éteignit, le 19 août 1662, à l'âge de trente-neuf ans deux mois.

Une vie si pure, une mort si édifiante, ne trouvèrent point grâce devant l'esprit intolérant de Bossuet. Ce dur grand homme trouva moyen de troubler, jusque dans la tombe, par des paroles de blâme sévère, le repos de

(1) Le *chef*, c'est-à-dire Jésus-Christ.

(2) Les *membres*, c'est-à-dire les hommes.

celui qui avait osé dire la vérité sur les Jésuites. On ne s'étonnera plus ensuite d'entendre cette même voix solennelle et terrible, du haut de la chaire chrétienne, vouer l'âme de Molière aux punitions éternelles.

Tel fut Pascal. Il avait reçu de la nature les dons les plus magnifiques, les plus variés, et qu'on trouve si rarement réunis : géomètre de premier ordre, physicien novateur, raisonneur profond, écrivain de la trempe de ceux qui fondent une langue, homme doué de dispositions aimables et d'une grande éloquence naturelle, il a étonné le monde, après avoir effrayé son père, ses amis et Port-Royal. Où trouver ailleurs la finesse, l'ironie amère, l'ardente imagination, la raison austère, la chasteté de style et toutes les autres qualités qui abondent dans les *Provinciales* et dans les *Pensées?* Ayant beaucoup reçu de la nature, il devait beaucoup à l'humanité. A-t-il entièrement payé sa dette? Telle est la question que je voudrais éviter, mais à laquelle il faut pourtant répondre. Quoique Pascal tienne un rang à part et suprême dans l'histoire de la littérature française, ses ouvrages donnent l'idée d'une force dont le développement est demeuré incomplet. A part ses aperçus lumineux et foudroyants sur la moralité des Jésuites, on souffre, en lisant les *Lettres provinciales*, de voir tant d'éminentes qualités dépensées sur des questions épineuses et stériles. On a comparé les *Pensées* à une ville en ruine, à l'une de ces *Tyr*, de ces *Babylone!* ou de ces *Ninive*, qu'on trouve avec surprise dans le désert; je les comparerais plutôt aux matériaux d'une grande cité qu'on se proposait de bâtir, et auxquels a manqué l'architecte. Sa mort, dira-t-on, en a arrêté l'exécution. Cela est vrai; mais Pascal n'a-t-il rien fait pour hâter cette mort et pour épuiser ses forces dans le vide. En se plongeant dans l'ascétisme presque jusques à la folie, n'a-t-il pas faussé, gâté, foulé aux pieds ces dons extraordinaires que le créateur lui avait prodigués pour un plus sage

dessein? C'est le reproche que la critique est en droit de lui adresser, toute prosternée qu'elle soit devant une des plus parfaites images du génie.

2o

MALEBRANCHE.

Sa naissance. — Sa conformation. — Comment il entra dans l'Église. — Plaisanterie de Fontenelle à ce sujet. — Ses débuts à l'Oratoire. — Ce qui décida sa vocation. — Ce que dit Fontenelle de Malebranche lisant le *Traité de l'homme* de Descartes. — *La Recherche de la Vérité.* — Succès extraordinaire de ce livre. — Comment il y maltraitait l'imagination et ce que dit Fontenelle à cet égard. — Les autres ouvrages de Malebranche. — Comment et par qui cet écrivain était surtout recherché. — Comment il recevait ces avances. — Il allait quelquefois à la campagne. — Ce qu'était pour lui la nature. — Ce qu'il dit des merveilles de la création. — Son désintéressement. — Sa mort. — Caractère de cet écrivain. — Malebranche et Montaigne. — Style de Malebranche. — Ce que devient la langue sous la main des métaphysiciens.

Nicolas Malebranche naquit à Paris, le 6 août 1638. Le dernier de dix enfants, il vint au monde faible et mal conformé. Il avait, disent ses biographes, l'épine dorsale un peu tortueuse et la poitrine très-enfoncée. C'est, si je ne me trompe, une manière honnête de dire qu'il était bossu. Sans doute à cause de cette infirmité, comme aussi à cause d'une constitution maladive, sa famille le glissa dans l'Église. Il entra donc comme novice à l'Oratoire, le 21 janvier 1660, et, quatre ans plus tard, il fut ordonné prêtre. Fontenelle, faisant allusion à ces circonstances bien connues de son temps, a dit avec malice que la *nature* et la *grâce* l'appelaient également à l'état ecclésiastique.

Ses débuts ne répondirent point aux espérances qu'on avait fondées sur l'esprit merveilleux de l'enfant. On essaya de l'initier à la littérature des Pères de l'Église, puis à l'hébreu et au syriaque; ce furent peines inutiles.

Il ne mordait sérieusement à rien ; on avait de même perdu son temps à lui enseigner la métaphysique de l'école. Il était réservé à une autre influence, à un rayon de soleil, d'animer et de faire parler cette statue de Memnon. Un jour qu'il passait dans la rue Saint-Jacques, un libraire lui présenta le *Traité de l'homme*, par Descartes. Il ne le lut point, il le dévora, et Fontenelle ajoute : « avec un tel transport, qu'il lui en prenait des battements de cœur qui l'obligeaient quelquefois d'interrompre sa lecture. »

A partir de ce moment, il avait trouvé sa voie. Malebranche, c'est dit, sera métaphysicien, mais selon la nature et la partie de son génie, non selon les règles de l'école. Son début fut regardé comme un chef-d'œuvre ; je parle de la *Recherche de la Vérité*. Ce qui étonne aujourd'hui, c'est que ce livre, sur des matières si sérieuses et si arides, fut alors lu de tout le monde, des théologiens, des philosophes, des gens de cour, des beaux esprits et même des femmes.

Il avait, dans ce premier écrit, fort maltraité l'imagination ; ce qui a fait dire à Fontenelle : « Malebranche en avait naturellement une fort noble et fort vive, qui travaillait pour un ingrat, malgré lui-même, et qui ornait la raison en se cachant d'elle. » Là était, en effet, une des causes du succès qu'il obtint.

Suivirent beaucoup d'autres ouvrages : les *Conversations chrétiennes*, les *Petites méditations*, où madame de Sévigné trouvait *bien de l'esprit*, le *Traité de la nature et de la grâce.*

On se figure volontiers Malebranche, de nos jours, comme un solitaire, une sorte de reclus, vivant dans le commerce exclusif des idées. Tel n'était point, il s'en faut de beaucoup, son genre d'existence. Il était, au contraire, très-recherché, très-visité et, comme on dirait maintenant, tout à fait en vue. Il n'avait point cherché le monde, mais le monde venait le trouver à l'Oratoire.

Et quel monde! des rois, des lords, des princesses, des généraux, le grand Condé lui-même. Ce dernier le fit venir à son château de Chantilly, où Malebranche demeura deux ou trois jours.

Comment recevait-il ces avances? froidement. Il aimait sa retraite; il était de ces contemplateurs, *très-peu hommes*, qui, à force de penser, regardent le monde comme un bruit qui les trouble, comme un mouvement d'hommes et de choses qui ne les regardent point. De plus en plus retiré en lui-même, il écrivait sa *morale* et ses *entretiens* sur la métaphysique.

Il quittait quelquefois la ville, ou du moins cette partie tranquille de la ville où était alors situé l'Oratoire. Où allait-il? à la campagne. Rien n'annonce pourtant qu'il fut très-sensible à la nature. Pour lui la nature était une profane qui le détournait de ses méditations. Il eût volontiers dit à l'oiseau : « Tais-toi, bavard! » comme disait saint François : « Mes sœurs hirondelles, ne pourriez-vous vous taire. » Une fois pourtant il daigna regarder l'œuvre de Dieu :

« L'autre jour, écrit-il, que j'étais couché à l'ombre, je m'avisai de remarquer la variété des herbes et des petits animaux que je trouvai sous mes yeux. Je comptai, sans changer de place, plus de vingt sortes d'insectes dans un fort petit espace, et au moins autant de plantes. Je pris un de ces insectes..., je le considérai attentivement, et je ne crains point de vous dire de lui ce que Jésus-Christ assure des lis champêtres, que Salomon, dans toute sa gloire, n'avait point de si magnifiques instruments. »

Malebranche était un géomètre éminent. Il apprit les mathématiques au marquis de l'Hôpital, auteur de l'*Analyse des infiniment petits*. Malebranche édita l'ouvrage et en traça les figures de sa main.

Une de ses vertus était le désintéressement. Après tout, qu'aurait-il fait de la fortune? Un de ses frères, conseil-

ler au parlement, était mort sans enfants et lui avait légué tous ses biens. Voici la lettre qu'il écrivit : « A l'égard des affaires que me laisse la mort de mon frère, je ne sais point de meilleur expédient pour m'en délivrer, que de renoncer à sa succession. » Il y renonça en effet.

Malebranche mourut en 1715.

On a comparé Malebranche à Montaigne. Comme écrivain, Malebranche, quoique un des grands écrivains de la France, nous semble très-inférieur à Montaigne. Son style est plus châtié, plus brillant, plus régulier, mais beaucoup moins pittoresque et moins frappant que celui du philosophe sceptique. Il lui échappa bien encore, çà et là, quelques images, par exemple celle des vieilles erreurs *à barbe blanche ;* mais on sait déjà que les méthaphysiciens, les géomètres se sont emparés de la langue et vont lui imprimer leurs caractères. Ces caractères seront l'élévation, la clarté, la précision, quelquefois aussi la nudité et la froideur.

CHAPITRE XVII.

XVIIe siècle.

LOUIS XIV.

Du titre de *siècle de Louis XIV* donné à la moitié du XVIIe siècle — Lord Harvey et Voltaire à ce sujet. — De l'influence de Louis XIV sur les lettres. — Sources de la grandeur littéraire de ce siècle. — Circonstances dans lesquelles cet éclat se produisit. — Alliance de la royauté et de la classe bourgeoise. — Classe à laquelle appartiennent les littérateurs du XVIIe siècle. — Politique de Louis XIV à l'égard des gloires littéraires de son temps. — Le fond du caractère de ce roi. — Ce que le règne de Louis XIV eut de favorable à la littérature. — Les trois périodes de ce règne. — La régence. — Les victoires sur les Espagnols et les Allemands. — Guerre de la Fronde — Les écrivains de cette période. — Ce que devient Versailles. — Liste des savants et des écrivains rédigée par Colbert. — Louis XIV, le centre de tout. — Fruits de cette autorité absolue. — Période de décadence. — Les malheurs de la royauté. — La politique dans les dernières années de Louis XIV. — Cinq ou six cent mille fugitifs. — Fénelon — Massillon et l'oraison funèbre de Louis XIV.

Voltaire est un des premiers qui ait donné à la moitié la plus brillante du dix-septième siècle le titre de siècle de Louis XIV. Il en fut blâmé, et, selon moi, avec justice, par lord Harvey, garde des sceaux d'Angleterre. Voltaire se défendit par des raisons qu'il est bon de rappeler : « Je sais bien, dit-il, que Louis XIV n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un Bayle, d'un Newton, d'un Halley, d'un Addison, d'un Dryden ; mais, dans le siècle qu'on nomme de Léon X, le pape Léon X avait-il tout fait? N'y avait-il pas d'autres principes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre humain ? Cependant le nom de Léon X a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Et quel roi a rendu en cela plus de services à l'humanité que Louis XIV. »

Sans m'arrêter à cette controverse, d'ailleurs assez stérile, je reconnais volontiers qu'il est difficile de séparer du règne de Louis XIV la littérature du XVIIe siècle. Si sévère qu'on soit pour la personne de ce roi, dont il y a tant de bien et surtout tant de mal à dire, on ne peut, sans injustice, lui refuser une grande influence sur les affaires de son temps, ni sur le développement des arts libéraux. Je ne m'étendrai point, avec Voltaire, sur les bienfaits qu'il a répandus, ni sur les encouragements qu'il a donnés aux hommes de lettres. C'est ici le côté banal, et, selon moi, très-secondaire de la question. Toutes les récompenses du monde, distribuées avec plus ou moins d'intelligence aux écrivains, aux artistes, aux savants, n'auraient point produit un Bossuet, un Molière, un Racine, un Lesueur, un Le Nôtre, un Gassendi (1), si le germe du talent n'eût existé dans la nation. Il en est

(1) Eustache Lesueur était un peintre célèbre. Il naquit à Paris en 1617; il fut élève de Vouet et acquit une grande réputation. Cependant, en butte aux persécutions de l'envie et accablé de douleur d'avoir perdu sa femme, il se retira du monde et se fit chartreux. Il peignit surtout pour les particuliers et les couvents et fut surnommé le *Raphaël français*. Il mourut à l'âge de trente-huit ans (1655).

Le Nôtre naquit à Paris en 1613. Il était architecte. Il s'occupa particulièrement de l'art de dessiner des jardins, et il fut chargé par Louis XIV de tracer et d'orner les jardins royaux. Le Nôtre planta les jardins de Versailles, des Tuileries, de Chantilly, de Saint-Cloud, de Meudon, de Sceaux, de Saint-Germain et de Fontainebleau. Il dessina également le parc de Greenwich.

Pierre Gassendi était né près de Digne, en 1592. Il fut remarquable par sa précocité. A l'âge de seize ans, il obtint une chaire de rhétorique; à vingt et un ans, il professait la philosophie et la théologie. Plus tard il fut nommé professeur de mathématiques au Collége de France. Il était aussi célèbre dans les lettres que dans les sciences, mais sa spécialité était la philosophie. Il combattit la philosophie d'Aristote et se déclara pour celle d'Épicure. Il attaqua la doctrine des idées innées et enseigna que nos idées viennent des sens. Il eut un grand nombre de disciples, et a laissé plusieurs ouvrages écrits en latin, surtout remarquables par leur érudition.

de la faveur royale comme de la chaleur du soleil; elle féconde, elle ne crée pas. Pour trouver la racine de cette grandeur littéraire, devant laquelle s'inclina le siècle suivant, il faut remonter plus haut.

Louis XIV eut le bonheur de vivre à une époque où les forces morales de la France devaient nécessairement se produire. La langue était faite; elle avait passé par des phases de jeunesse et, si j'ose ainsi dire, par des maladies de croissance qui avaient contribué, après tout, à l'étendre et à l'affermir. La féodalité, qui avait été longtemps un obstacle au progrès des lumières, avait fini elle-même par se polir, et, sous le rapport intellectuel du moins, elle n'avait jamais été si grande qu'au moment de sa décadence. La force s'était laissé convertir au culte du beau, de l'idéal, et, peut-être, ce fut une des causes du déclin politique de l'aristocratie. D'un autre côté, la nation entrait visiblement dans une ère nouvelle. Je ne puis mieux caractériser l'esprit du XVIIe siècle qu'en disant que la France tendait alors à *résumer* ses traditions, son histoire, sa langue, sa pensée. On a trop écrit que la nation avait alors besoin d'un maître. J'inclinerai plutôt à croire qu'elle avait besoin de s'appartenir, de se sentir enfin maîtresse de son passé, de ses éléments, de son génie. Toutes les fois que de telles tendances existent dans un pays, elles trouvent des organes, pour peu que les circonstances s'y prêtent. Or, les circonstances étaient extrêmement favorables. La France, sortie de la période confuse et orageuse des guerres civiles, allait enfin se reposer dans la gloire, et, si je puis ainsi dire, dans les batailles. Qui ne sait, en effet, que chez cette nation martiale, les campagnes et les expéditions militaires forment une sorte de repos héroïque pour l'esprit.

Quiconque a lu avec attention l'histoire de France sait, en outre, que la classe moyenne, placée en face d'un ennemi puissant — l'aristocratie—avait toujours appuyé

la royauté. Cette alliance entre la bourgeoisie et la couronne était de date très-ancienne. La ruse et l'épée de Louis XI avaient trouvé dans le tiers état un auxiliaire dévoué, sinon très-sincère, toutes les fois que ce tyran bourgeois avait voulu frapper la noblesse. La main de Richelieu, ce grand faucheur de têtes et de fleurons, avait rencontré le même appui dans la classe moyenne. Dans toutes les occasions où l'humble voix du tiers état put se faire entendre, au sein des états généraux, ce fut moins pour énoncer ses propres doléances, que pour émettre des vœux qui tendaient à accroître la prérogative royale. Comment une alliance si ancienne, si solide, si bien fondée alors sur des intérêts communs, se fût-elle brisée au moment où la force des événements lui apportait la victoire ? L'ambition de Louis XIV, ses instincts de maître absolu, eurent donc nécessairement pour complices et pour alliés les hommes de la bourgeoisie. Or, si l'on y réfléchit, on trouvera qu'à peu d'exceptions près, les littérateurs du règne de Louis XIV appartiennent ou à la classe moyenne, ou à cette partie de la noblesse qui s'était soumise. Y a-t-il maintenant lieu de s'étonner si, tout despotique qu'il fût, ce règne se trouva soutenu, applaudi, loué quelquefois même jusqu'à la bassesse, par tous les hommes de talent.

Que Louis XIV ait profité de tout cela, c'est un fait. Qu'avec un peu de goût naturel et surtout que, mû par un immense égoïsme — lequel était le fond de son caractère, — Louis XIV ait voulu s'attacher les gloires littéraires de son temps, je n'en suis point surpris, et je trouve que la tâche était facile. Il ne faut point pour cela citer à tout propos et hors de propos ce que Louis XIV a fait en faveur des lettres, comme si cette protection royale eût été l'unique source à laquelle la France dût alors le génie de ses écrivains. Combien pourrai-je citer de noms illustres qui se sont formés non-seulement en dehors de cette main libérale, mais

même qui ont percé en dépit des disgrâces et de la persécution du roi!

2.

Cette réserve faite avec toute sorte d'impartialité, je me hâte de reconnaître ce que le règne de Louis XIV, malgré ses fautes, eut de propice et de favorable à l'efflorescence de la pensée humaine. Ce règne peut se diviser en trois périodes :

La première, qui s'étend depuis la régence d'Anne d'Autriche jusqu'à la mort de Mazarin, fut illustrée au dehors par de brillantes victoires remportées sur les Espagnols et sur les Allemands, en même temps qu'elle était agitée au dedans par des troubles et des guerres civiles auxquelles on a donné le nom de guerres de la Fronde (1). Durant cette époque de lutte florirent les

(1) Les guerres de la Fronde eurent lieu, pendant la minorité de Louis XIV, entre le parti de la cour et le parti de la noblesse et du parlement, de 1648 à 1653. Le désordre des finances, des impôts vexatoires et surtout la faveur extraordinaire accordée à Mazarin par Anne d'Autriche, excitèrent le mécontentement général. En présence de ces faits, le parlement avait rendu ce que l'on appela l'*arrêt d'union*, par lequel il devait se réunir au grand conseil, à la cour des comtes et à la cour des aides, pour délibérer sur les affaires publiques, et il se constitua ainsi en corps politique. Mazarin déclara cet acte contraire aux droits de la couronne et interdit ces assemblées. Le parlement résiste; Blancménil et Broussel, membres du parlement, sont arrêtés; le peuple élève des *barricades* et délivre les prisonniers. La cour se retire à Saint-Germain, et Condé assiége Paris. L'insurrection s'étend bientôt dans les provinces et devient générale; la reine est forcée de renvoyer son ministre, qui se retire à Liége. A la tête des adversaires se trouvait Paul de Gondi, ensuite cardinal de Retz, le prince de Conti, frère de Condé, le maréchal Turenne et les ducs de Beauford et de Larochefoucauld. Cependant une réconciliation eut lieu, à la suite de laquelle Anne d'Autriche rentra dans Paris, rappela son ministre et se vengea de ses ennemis par des arrestations et par l'exil. On lit dans les Mémoires du marquis de Montglat : « Il y avait, dans les fossés de Paris, une troupe de jeunes gens qui se battaient à coups de pierre avec des *frondes*. Le parlement rendit un

génies fiers, mâles, robustes, créateurs. Descartes, Pascal, dominent alors le mouvement des sciences et et de la philosophie. La littérature s'inspire du même esprit hardi et indépendant. Il y a toute une école originale qui, partie de Régnier, passe par une chaîne de poëtes secondaires, Théophile Viau, Saint-Amant, le vieux Colletet, Cyrano, Scudéri, Scarron, pour arriver à son apogée avec Rotrou, Corneille, Molière et La Fontaine. Cette première génération de grands hommes avait vécu loin de la cour. C'était, si je puis m'exprimer ainsi, le dernier reste de l'esprit *frondeur*, c'est-à-dire de cet esprit gaulois, mi-partie féodal, mi-partie populaire, dont le caractère dominant était l'opposition, la résistance à l'autorité centrale.

Cependant la royauté triomphe, elle sort victorieuse des derniers obstacles que lui opposait une aristocratie déchue. La noblesse fit plus que de se laisser battre; elle se soumit, elle rendit ses armes. Opprimés avec dureté par Richelieu, avec astuce par Mazarin, les gentilshommes le furent avec aisance par Louis XIV, l'homme le mieux né pour dominer les autres. Il séduisit ceux que ses prédécesseurs n'avaient fait qu'épouvanter ou avilir. Sous son règne — j'entends par là du moment où il commença à régner par lui-même. — Versailles devint l'arbitre du goût littéraire. Il est curieux de voir les grands hommes de cette seconde période en appeler sans cesse du jugement du public sur leurs ouvrages au jugement de la cour. Les lettres furent administrées comme les finances et comme la guerre. Colbert dressa une liste des savants et des écrivains

arrêt pour défendre cet exercice, et, un jour qu'on opinait, un président parlant selon le désir de la cour, son fils, qui était conseiller, dit : « Quand ce sera mon tour, je *fronderai* bien l'opinion de mon père. » Depuis on nomma ceux qui étaient contre la cour *frondeurs*. » C'est ainsi que les mots *fronder* et *frondeurs* sont passés dans la langue française.

français honorés des bienfaits de Sa Majesté. Louis XIV, si souvent comparé au soleil par les esprits adulateurs de son siècle, avait du moins cela de commun avec l'astre dominateur de notre système planétaire qu'il s'était fait le centre de toutes les gloires et de toutes les lumières. Les plus beaux génies semblaient vivre du souffle de la royauté. L'Académie française, fondée par Richelieu, s'affermit sous l'administration de Colbert, et d'autres académies furent créées pour embrasser toutes les branches de mérite. Le XVIIe siècle, à genoux devant Louis, fut plus grand que Louis, mais une partie de cette grandeur rejaillit sur l'idole qu'on tenait à honneur de consacrer. Les fruits de cette autorité absolue ont été, d'un côté, la conquête de quelques provinces, le perfectionnement des beaux-arts, un théâtre auquel on doit Racine, un goût et une urbanité qui ont servi de modèle à toutes les cours, une poésie que distingue un air simple et majestueux dans l'élégance, et surtout la réunion de toutes les parties, auparavant incohérentes, du gouvernement ; de l'autre côté, la perte de toutes les libertés, l'asservissement du génie lui-même et le silence ou l'exil de tout ce qui ne voulait pas passer sous le niveau de la pensée dominante.

3.

La troisième période du règne de Louis XIV marque une ère de décadence. Les gloires, au dépens desquelles la royauté absolue avait jeté un si vif éclat, s'éteignaient une à une. L'adversité, sous les traits de l'expiation, visita les dernières années de ce règne qui avait été si grand. Après avoir épouvanté le monde par ses conquêtes, la France trembla un instant pour son salut, pour ses frontières, pour son territoire menacé par l'invasion étrangère. Celui qui s'était enivré du chœur triomphant des génies, celui qui, au milieu d'une cour

de grands hommes, s'était cru un instant supérieur à l'humanité, celui qu'on avait vu chanter sa propre apothéose composée par Quinauld sur la musique de Lully, se sentit soudain frappé par les coups redoublés d'une main invisible. Dans ce Versailles où il avait été si souvent égalé aux dieux, la voix d'une femme se chargea de lui apprendre qu'il n'était plus invincible. Incapable de faire ni la paix, ni la guerre, il donna au monde le spectacle de la plus grande humiliation après la plus insolente prospérité. La politique des dernières années de Louis XIV acheva d'obscurcir son règne. Cinq ou six cent mille fugitifs portèrent dans toute l'Europe la haine de son nom et les arts qu'il avait favorisés. Au milieu des calamités de la France, quelques étincelles de liberté se réveillent ; Fénelon, disgracié par Louis XIV, ose juger la politique d'un règne qui a attiré sur le pays de tels désastres. Massillon, qui, par le tour de ses idées, appartient déjà au siècle suivant, Massillon, dont l'esprit philosophique admirera la tolérance éclairée, est le seul prêtre de talent qui s'élève pour faire l'oraison funèbre de ce roi qui, vieux, avait vu tomber une à une toutes les étoiles de l'éloquence. En face du triste héritage que ce despotisme laissait à la France,—une dette immense, des calamités inouïes sur la fin du règne et une misère telle qu'aucun peuple moderne n'en a éprouvé de pareille, — le jeune orateur pourra abaisser les yeux sur ce cercueil qui parle de toutes les vanités humaines, et les élever vers le ciel en s'écriant : « Dieu seul est grand, mes frères ! »

CHAPITRE XVIII.

XVIIe siècle.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Où l'on trouve la vie de madame de Sévigné. — D'une opinion généralement fausse. — Réponse de M. Saint-Marc-Girardin à un jeune docteur à ce sujet. — Quels furent les maîtres de madame de Sévigné. — Le marquis de Sévigné tué en duel. — Madame de Grignan. — Une lettre de madame de Sévigné à sa fille. — Intérêt et avantages de cette correspondance. — Succès des lettres de madame de Sévigné. — Ce qu'en disait le duc de Villabrancas. — Le mérite de ces lettres. — Ce qu'écrit madame de Sévigné à sa fille à propos d'une dame de Provence. — Ce que voulait dire : « Avoir du monde. » — Les goûts de madame de Sévigné en fait de littérature, d'église et de théâtre. — Ses lettres sur la Champmeslé. — Son affection pour sa fille. — Ce qui manque aux lettres de madame de Sévigné. — Sa lettre sur le supplice de la Brinvilliers. — Celle sur les paysans pendus aux arbres. — Mort de madame de Sévigné.

La vie de madame de Sévigné est dans ses lettres ; c'est là qu'il faut l'étudier. Il nous suffira donc de rapporter en peu de mots les événements qui l'ont portée à écrire, ou plutôt à causer, la plume à la main. Avant tout, nous tenons à refuter une opinion fausse qui a été plus d'une fois répétée et qui a passé ainsi de livre en livre. A en croire quelques copistes : « A cette époque unique dans les annales de l'histoire (le XVIIe siècle), tout le monde écrivait bien et parlait de même; » c'est là un éloge bien maladroit. Il nous est difficile de savoir comment tout le monde parlait sous le règne de Louis XIV ; mais il nous est très-aisé d'apprendre que beaucoup écrivaient fort mal. M. Saint-Marc de Girardin, recevant un jour à la Sorbonne un jeune docteur qui, dans sa thèse, avait exprimé en meilleurs termes à peu près la même idée, lui

répondit avec beaucoup d'esprit et de justesse : « Je ne voudrais, pour vous punir de votre erreur, que vous imposer la lecture des thèses et des ouvrages présentés alors à l'Académie . » La vérité est que le XVIIe siècle a eu, comme tous les autres, de bons et de mauvais écrivains ; honorons les premiers d'une admiration réfléchie, mais ne poussons point l'enthousiasme jusqu'à nous figurer la France d'alors un peuple de mandarins lettrés. Il est, au contraire, certain que la langue s'est beaucoup dégagée durant le siècle suivant, et que, si le nombre des grands écrivains est aujourd'hui aussi rare que jamais, le nombre de ceux qui écrivent le français passablement s'est beaucoup accru depuis le règne de Louis XIV.

Ces réflexions étaient nécessaires pour prévenir un faux jugement sur le style de madame de Sévigné. Je veux bien qu'elle ait été l'écho des conversations de la cour et des salons ; mais, à cette langue courante qui se parlait alors dans le monde, elle a ajouté un cachet de distinction et de supériorité qui fait le mérite de ses lettres.

La marquise de Sévigné, née Marie de Rabutin-Chantal (1626), avait eu pour maître, Ménage et Chapelain, tous deux écrivains médiocres, mais grammairiens assez distingués. Chapelain (1595-1674) n'est que trop connu par les plaisanteries de Boileau. Il avait eu le malheur de faire un poëme épique sur *Jeanne d'Arc*, dont on disait des merveilles tant qu'il n'était qu'en manuscrit, mais qui mourut en voyant le jour.

Marie de Rabutin-Chantal épousa en 1644 le marquis de Sévigné, qui était maréchal de camp. Ils vécurent ensemble sept années. Mais en 1651 le marquis fut tué en duel. A la suite de ce triste événement, madame de Sévigné se retira quelque temps de la cour, où elle avait d'abord paru avec éclat, et se consacra presque exclusivement à l'éducation de ses enfants, un garçon et une fille.

Cette fille devint plus tard madame de Grignan. C'est

à elle que les meilleures lettres de madame de Sévigné sont adressées :

« Je vous donne avec plaisir, lui écrivait-elle, le dessus de tous les paniers, c'est-à-dire la fleur de mon esprit, de ma tête, de mes yeux, de ma plume, de mon écritoire, et puis le reste va comme il peut avec vous. Je laisse trotter la plume, je lui mets la bride sur le cou, et je me divertis autant que je laboure avec les autres. » Ce dernier trait semblerait indiquer que toutes les lettres de cette femme célèbre n'étaient point aussi *impromptu* qu'on a bien voulu le dire ; elle *labourait avec les autres*, mot charmant, mais qui donne à réfléchir.

Pour comprendre, d'ailleurs, l'objet et le caractère de cette correspondance entre la mère et la fille, il faut se reporter aux circonstances dans lesquelles ces lettres ont été écrites. On peut dire qu'il n'existait point alors de journaux. Les nouvelles ne pouvaient alors voyager que par la poste. Madame de Sévigné résolut donc d'écrire sous forme de lettres la gazette de son temps, la gazette de la cour et de la ville pour l'usage de sa fille, qui était éloignée d'elle, de Paris, et qui s'ennuyait fort, malgré sa richesse et sa beauté, sous l'heureux ciel de la Provence. Quiconque avait alors goûté de la capitale avait, plus ou moins, en province le mal du pays ; c'est pour adoucir ce mal, comme aussi pour satisfaire à un besoin de sa nature et aux affections maternelles, que madame de Sévigné envoie à madame de Grignan de charmantes *nouvelles à la main*. Aujourd'hui on écrirait au public ; alors le public n'existait guère et l'on se souciait peu de lui en vérité. La fille de madame de Sévigné est son public. C'est donc à elle qu'elle dira tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend, tout ce qui lui passe par le cœur ou par la tête. Comme elle voyait une société nombreuse et choisie, comme elle communiquait avec la cour, comme elle comptait dans le monde beaucoup d'amis sûrs et dévoués, sans compter les indiscrets, elle était mieux placée que

tout autre pour saisir au vol les petits ou grands événements du jour. A un certain point de vue, ces lettres sont des mémoires ; elles font pendant aux graves, solennels et inappréciables *Mémoires* du duc de Saint-Simon ; mais ce sont des mémoires écrits par une femme. On doit donc s'attendre qu'elle s'attachera beaucoup, avec la frivolité de son sexe, aux *cancans*, aux bals, aux toilettes, aux fêtes de Versailles, aux historiettes, aux médisances, sans toutefois négliger les grands faits. Ou je me trompe, ou l'on voit déjà d'ici l'intérêt de cette correspondance. C'est l'histoire — quelquefois un peu secrète — du règne, du siècle, de la société d'alors, écrite jour par jour, au courant de la plume, et selon les impressions du moment, par une marquise d'infiniment d'esprit, qui a elle-même tous les préjugés, toutes les qualités, tous les défauts, tous les enivrements de l'époque qu'elle raconte. Étonnez-vous après cela du succès de ces *lettres* quand elles furent livrées à la publicité! On raconte qu'un homme du temps qui avait vécu dans le même milieu, le duc de Villabrancas, ayant achevé la lecture de ces lettres publiées après la mort de madame de Sévigné, s'écria : « Je n'ai jamais eu l'imagination aussi frappée ; il m'a semblé que d'un coup de baguette, comme par magie, elle avait fait sortir cet ancien monde... pour le faire passer en revue devant moi. » Cet *ancien monde* a encore plus d'attrait pour nous qui ne l'avons pas vu — je parle de l'attrait de curiosité — que pour le duc de Villabrancas. Nous sommes, toutes proportions gardées, dans la même situation vis-à-vis de la cour de Louis XIV, de ses œuvres et de ses pompes, que l'était madame de Grignan exilée dans un château de Provence. Madame de Sévigné nous écrit de la tombe pour nous dire comment tout s'y passait, et il serait injuste de ne point reconnaître l'honneur qu'elle nous fait et le plaisir qu'elle nous procure, tant ses descriptions sont vivantes, animées, spirituelles, gracieuses, étincelantes de verve.

Ses lettres sont une conversation, et c'est là leur mérite. Je ne voudrais point affirmer pourtant que ce fut la manière dont on parlait à la cour et dans le monde. A la langue de Versailles, madame de Sévigné n'avait sans doute emprunté qu'une chose, la simplicité—et par simplicité, j'entends surtout ici cette hardiesse du bon sens qui appelle les choses par leur nom. On ne saurait refuser à la cour de Louis XIV, la grandeur; or, c'est un des caractères de la grandeur que de trouver les choses sans prétention, surtout dans le langage. On disait chez le roi : « Allumez les chandelles. » C'était alors la bourgeoisie qui faisait la difficile sur l'usage des mots et qui croyait se distinguer en parlant avec recherche et avec affectation. Ayant entendu dire qu'une dame de Provence prenait goût à ses lettres, madame de Sévigné écrit aussitôt : « C'est un bon signe pour cette dame; mon style est si négligé, qu'il faut avoir un esprit naturel et du monde pour pouvoir s'en accommoder. » *Avoir du monde* est une expression du XVIIe siècle; elle explique bien un genre d'éducation et tout un tour d'idées qui s'acquérait alors par le commerce avec la haute société. Le bon ton consistait dans ce monde-là à tout dire avec familiarité sans tomber dans le trivial.

On pense bien que nous ne nous arrêterons pas à analyser ce volumineux recueil de lettres. Il nous suffira d'en détacher une ou deux pour connaître le genre de toutes et la manière dont elles sont écrites.

A SA FILLE.

A Paris, dimanche 26 avril 1671.

Il est dimanche, 26 avril; cette lettre ne partira que mercredi; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation que Moreuil vient de me faire de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel. Je vous écrivis vendredi qu'il s'était poignardé; voici l'affaire en détail : Le roi arriva

le jeudi au soir; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa; il y eut quelques tables où le rôti manqua à cause de plusieurs dîners, à quoi l'on ne s'était point attendu. Cela saisit Vatel; il dit plusieurs fois : « Je suis perdu d'honneur, voici un affront que je ne supporterai pas. » Il dit à Gourville : « La tête me tourne! il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres. » Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à monsieur le prince. Monsieur le prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : « Tout va bien, rien n'était si bien que le souper du roi. » Il répondit : « Monseigneur, votre bonté m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables. — Point du tout, dit monsieur le prince, ne vous fâchez point, tout va bien. » Minuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout; il trouve tout endormi; il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportait seulement deux charges de marée; il lui demande : « Est-ce là tout? — Oui, monsieur. » Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point; sa tête s'échauffait, il crut qu'il n'aurait point d'autre marée; il trouva Gourville, il lui dit : « Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. » Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur, mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient pas mortels; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte; on le trouve noyé dans son sang; on court à monsieur le prince, qui fut au désespoir. Monsieur le duc

pleura; c'était sur Vatel que tournait son voyage de Bourgogne. Monsieur le prince le dit au roi fort tristement; on dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière; on le loua fort, on loua et blâma son courage. Le roi dit qu'il y avait cinq ans qu'il retardait de venir à Chantilly, parce qu'il comprenait l'excès de cet embarras. Il dit à monsieur le prince qu'il ne devait avoir que deux tables, et ne se point se charger de tout; il jura qu'il ne souffrirait plus que monsieur le prince en usât ainsi; mais c'était trop tard pour Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel; elle fut réparée; on dîna très-bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse; tout était parfumé de jonquilles, tout était enchanté. Hier, qui était samedi, on fit encore de même, et, le soir, le roi alla à Liancourt, où il avait commandé *medianoche;* il y doit demeurer aujourd'hui. Voilà ce que Moreuil m'a dit, espérant que je vous le manderais. Je jette mon bonnet par-dessus les moulins, et je ne sais rien du reste. M. d'Hacqueville, qui était à tout cela, vous fera des relations sans doute; mais comme son écriture n'est pas si lisible que la mienne, j'écris toujours; et si je vous mande cette infinité de détails, c'est que je les aimerais en pareille occasion.

A SA FILLE.

A Paris, lundi 5 février 1674.

L'archevêque de Reims revenait, hier, fort vite de Saint-Germain; c'était un tourbillon; il croit être bien grand seigneur, mais ses gens le croient encore mieux que lui. Ils passaient au travers de Nanterre, *tra, tra, tra;* ils rencontrent un homme à cheval, *gare, gare;* ce pauvre homme se veut ranger, son cheval ne veut pas, et enfin le carrosse et les six chevaux renversent, cul par-dessus tête, le pauvre homme et le cheval, et pas-

sent par-dessus et si bien par-dessus, que le carrosse en fut versé et renversé. En même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque, et le cocher et l'archevêque même, se mettent à crier : *Arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups.*

Nous limiterons là nos citations; pourquoi, d'ailleurs, parmi ces lettres, citer l'une plus que l'autre? Elles ont toutes, ou presque toutes, un intérêt pour celui qui veut étudier la vie du siècle de Louis XIV. Quoique d'une grande variété, pour le sujet ou pour la forme, elles se ressemblent toutes par un air de famille. Elles étonnent, elles charment, elles tiennent l'esprit en suspens ou le divertissent. Aux grands événements de l'histoire, elles donnent le tour inattendu de l'épître, aux petits des proportions amusantes, grossis qu'ils sont par les bruits et les intrigues de salon, par l'imagination d'une femme. Tout en vivant dans le monde, elle donnait une grande attention à la littérature, à l'église, au théâtre. A l'église elle préférait le froid et sévère Bourdaloue à tous les autres prédicateurs; au théâtre, c'était Corneille qu'elle mettait au-dessus de tout. A propos de la scène, j'aime surtout ses lettres sur la Champmeslé, la grande comédienne du temps. Elle écrit à sa fille :

« La pièce de Racine (c'est de *Bajazet* qu'il s'agit) m'a paru belle, nous y avons été; ma *belle-fille* m'a paru la plus miraculeusement bonne comédienne que j'ai jamais vue; elle surpasse la Desœillets de cent mille piques; et moi, qu'on croit assez bonne pour le théâtre, je ne suis pas digne d'allumer les chandelles quand elle paraît. Elle est laide de près et je ne m'étonne pas que mon fils ait été suffoqué par sa présence; mais quand elle dit des vers, elle est adorable... je voudrais que

vous fussiez venue avec moi après dîner; vous ne vous seriez point ennuyée; vous auriez peut-être pleuré une petite larme, puisque j'en ai pleuré plus de vingt; vous auriez admiré votre *belle-sœur.* »

Ma *belle-fille*, votre *belle-sœur*, demandent un mot d'explication. Le marquis de Sévigné, son fils, était alors l'amant de la Champsmeslé, honneur qu'il partageait, dit-on, avec Racine, La Fontaine et plusieurs autres.

Le janséniste Arnaud reprochait, assure-t-on, à madame de Sévigné un amour excessif pour sa fille. Cela peut être; je crains pourtant bien que cette affection maternelle, qui allait dans l'expression jusqu'à l'idolâtrie, ne fût plutôt une affection de tête qu'une affection de cœur. De loin, les deux femmes s'adoraient; de près, elles ne pouvaient pas vivre longtemps ensemble. Le cœur — et je me suis servi à dessein de ce terme général — est, en effet, ce qui manque le plus à madame de Sévigné. Lisez sa lettre sur le supplice de la Brinvilliers, et cette autre sur les paysans pendus aux arbres dans le parc d'un grand seigneur du temps, vous y trouverez toujours de l'esprit — trop d'esprit pour la circonstance — mais une grande sécheresse de sentiments. Comme beaucoup de femmes de la cour, madame de Sévigné ne pleurait guère qu'au théâtre.

Elle mourut de la petite vérole, en 1696.

CHAPITRE XIX.

XVII[e] siècle.

RACINE.

Son éducation. — Ses études à Port-Royal. — Influence du beau paysage de Port-Royal des Champs sur Racine. — Quels étaient ses auteurs favoris. — Où l'on peut trouver son théâtre en germe. — Ses études au collége d'Harcourt. — Sa nouvelle vie, ses amis de collége. — Une ode aux *Nymphes de la Seine.* — Racine raconte dans une lettre sa vie de jeune homme. — Son oncle, chanoine à Uzès. — Ce que Racine dit du midi de la France. — *La Renommée aux Muses.* — Comment il connaît Boileau et Molière. — Sa vocation pour le théâtre. — Une chambre de la rue du Vieux-Colombier. — Les quatre grands poëtes du temps. — Une conjecture tirée de leurs rapports ensemble. — Amitié de Racine avec Boileau. — Du passage qui regarde la tragédie dans l'*Art poétique* de Boileau. — Vie mondaine de Racine. — Il abandonne le théâtre. — Racine courtisan. — D'un principe de M. Guizot. — Disgrâce de Racine. — Récit intéressant de M. Vilmain à ce sujet. — Comment Racine meurt de chagrin. — Ce que dit de lui Voltaire. — Circonstances dans lesquelles s'est produit le théâtre de Racine. — L'état des mœurs, de la langue à cette époque. — Enthousiasme pour les œuvres de Racine. — Le parti de Corneille. — Un mot de madame de Sévigné. — Les trois unités. — Effet de ces règles. — Revue des pièces du théâtre de Racine. — *La Thébaïde* et ce qu'on y trouve en germe. — *Alexandre le Grand* et ce que Corneille dit à l'auteur à propos de cette pièce. — *Andromaque*, sujet de cette tragédie, principaux passages. — *Britannicus.* — Comment Racine conçut l'idée de cette pièce. — Ce qu'il y représente, principaux passages. — *Bérénice*, simplicité de l'action, les critiques, ce qu'en dit Racine, sujet de cette tragédie. — *Bajazet*, sujet nouveau, jugement de Racine sur le choix des sujets. — *Mithridate*, sujet de la pièce. — *Iphigénie.* — Influence des idées chrétiennes dans cette tragédie. — *Phèdre*, sujet de la pièce, principaux passages. — Remarques de Racine sur cette tragédie. — Retraite de Racine. — Comment il revint au théâtre. — Madame de Maintenon. — Ce qu'était alors Saint-Cyr. — *Esther.* — La manière dont cette pièce était jouée. — Le succès. — Ce que dit madame de Sévigné à ce sujet. — Principaux passages. — Les chœurs. — Ce que

dit M. Alphonse Esquiros de ces chœurs et des folles de Bicêtre. — *Athalie;* cette tragédie ne put prendre au théâtre. — Ce que dit Boileau à Racine à ce sujet. — Reprise de cette pièce. — *Les Plaideurs.* — Idéal du théâtre de Racine. — La beauté des vers et de la langue. — Relation entre les tragédies de Racine et la politique de Louis XIV. — Ce qu'est la tragédie par rapport à la royauté. — Ce qu'était la cour de Louis XIV. — Causes du succès des œuvres de Racine. — Rapprochements entre les tragédies de Racine et les grandes phases de la vie du roi. — *Première phase*, Marie de Mancini, *Bérénice.* — *Seconde phase*, mademoiselle de Lavallière, *Mithridate.* — *Troisième phase*, madame de Montespan, *Bajazet.* — *Quatrième phase*, madame de Maintenon, *Esther* et *Athalie.* — Comment Montesquieu définit le temps auquel appartenait Racine. — Les tragédies de Racine et l'école romantique. — Les imitateurs de Racine. — Racine traité de perruque. — Comment Racine a rempli toutes les conditions de la tragédie. — Différentes voies en littérature. — Le drame, Shakspeare, Schiller, Goëthe. — Les fétichistes. — Transformations de la pensée française.

1.

La vie de Racine ressemble à son théâtre; elle a peu d'aventures, peu de changements de scène, peu de vicissitudes et, Dieu merci, peu de catastrophes, — si ce n'est peut-être la disgrâce qui, dit-on, abrégea ses jours.

Jean Racine naquit en 1639, à la Ferté-Milon. Orphelin dès l'âge le plus tendre, il contracta, peut-être, dans cette situation exceptionnelle, l'habitude de se replier sur lui-même et cette sensibilité de cœur qu'on remarque dans sa poésie. Agé de quatre ans, il fut confié aux soins de son grand-père maternel, qui le mit très-jeune au collége de Beauvais. Après la mort du vieillard, il passa du collége à Port-Royal des Champs. Là, le petit Racine apprit le grec sous Claude Lancelot. Après une année, il comprenait Euripide. Ses ouvrages favoris étaient Plutarque, *le Banquet de Platon*, saint Basile, Pindare, *Théagène* et *Chariclée.* On voit d'ici la trace de ses études et celle que devait suivre plus tard son talent mûri par l'âge, le monde et la réflexion.

Racine était un enfant des Grecs ; mais dans la pieuse retraite où il vivait, ce goût de l'antiquité païenne devait s'allier à une autre source d'inspiration. Il s'exerçait dès lors à traduire en vers français les hymnes du bréviaire. Tout son théâtre ne se retrouve-t-il pas en germe dans ces commencements : d'un côté les *tragédies grecques*, de l'autre, *Esther* et *Athalie*.

La nature, cette mère des poëtes et des orphelins, devait aussi parler, comme on pense bien, au cœur du jeune poëte. La célèbre abbaye de Port-Royal était située dans une campagne d'un caractère doux, agréable et recueilli. C'est ce qu'il fallait à l'enfant rêveur. Un horizon tranquille, un étang, des jardins et des prairies, voilà le paysage qu'il fallait à Racine. Je me le figurerais mal au milieu des montagnes, des gorges sauvages et des scènes abruptes de la nature.

Après trois ans de séjour, il quitta Port-Royal et vint faire sa logique au collége d'Harcourt, à Paris. Dans ce nouveau milieu les impressions furent d'un ordre bien différent. Le pieux élève des jansénistes se dissipa. Le monde lui sourit, et la grande ville l'attira par ses chants de sirène. Les amitiés de collége firent le reste. Il connut dès lors La Fontaine et l'abbé Le Vasseur, — ce dernier, homme d'esprit et de mœurs faciles. Dès 1660, Racine entra en relation avec les comédiens du Marais. Le démon du théâtre commençait à le tourmenter. La chose pourtant en resta là, soit que Racine ait résisté à la tentation, ou que la tentation lui ait résisté; je ne sais trop lequel des deux; ce qui est certain, c'est qu'il faisait dès lors des sonnets galants, et qu'il remit à Chapelain une ode aux *Nymphes de la Seine*, pour le mariage du roi. Cette pièce, si faible qu'elle fût, ne manquait point d'élégance, et valut à Racine une gratification de Colbert.

A quoi se passait la vie de ce jeune homme? Il nous le dit dans une de ses lettres : « Je lis des vers, je tâche d'en faire; je lis les aventures de l'Arioste, et je ne suis

pas moi-même sans aventures. » Sa famille lui représenta pourtant la nécessité de choisir un état. Il partit pour Uzès en Languedoc, où son oncle, un bon chanoine, lui faisait entrevoir l'espoir d'un bénéfice. Ce que j'aime surtout à constater dans cet exil, c'est son opinion sur le midi de la France. Il écrivait alors : « Si le pays de soi avait un peu de délicatesse, et que les rochers y fussent un peu moins fréquents, on le prendrait pour un vrai pays de Cythère. » Ce que le neveu du chanoine cherchait alors dans la nature, c'est ce que le poëte a cherché plus tard dans le monde idéal : un *pays de Cythère*, mais sans *rochers*.

Cependant Racine s'ennuyait de cette vie de province; las d'attendre un bénéfice qu'on lui promettait toujours, il revint à Paris. Il avait alors vingt-quatre ans. Une ode, *la Renommée des Muses*, lui valut une nouvelle gratification et son entrée à la cour. C'est alors qu'il fit connaissance avec Boileau et Molière. Désormais la vocation de Racine était fixée. Il ne sera point légiste, il ne sera point théologien, comme le voulait sa famille; il sera poëte. A la chicane, à l'Église, cette terre où coulait le lait et le miel, il préfère la carrière hasardeuse des lettres. Mais vers quel genre d'écrire se dirigera son talent? *La Thébaïde* décida bientôt la question : c'est vers le théâtre que le conduisait son étoile.

Dès *Alexandre*, sa seconde tragédie, Racine avait conquis une place qui excita l'envie, la critique, et suscita à l'auteur tous les embarras de la gloire. Son nom ne tarda point à grandir d'année en année. Sa carrière théâtrale fut une suite non interrompue de triomphes. Comme dans cette courte histoire de sa vie, je cherche plutôt l'homme que l'auteur, je ne m'arrêterai point à discuter la nature des changements que Racine introduisit sur la scène française. Il me suffira de dire que même après Rotrou et Corneille, sa tragédie fut une nouveauté.

Pendant quelques années on vit se réunir, dans une chambre de la rue du Vieux-Colombier, Molière, Racine, Boileau et La Fontaine. Là, ils causaient de science, de belles-lettres et de divertissements. Racine, qui aimait extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages, proposait souvent une promenade hors de la ville. Au milieu de ces conversations, de ces promenades, de ces bons rapports, les quatre grands poëtes du grand siècle avaient, dit-on, contracté cette unité de direction et d'objet qui donne à leurs écrits un certain air de famille. Malheureusement les faits donnent un démenti à cette conjecture. Racine se brouilla de bonne heure avec Molière, et je ne crois pas que leur liaison ait jamais été très-intime. Ces deux natures n'étaient point faites pour se convenir. Leur caractère, le tour de leur esprit, le champ d'étude qu'ils cultivaient, et leur manière d'écrire offrent plus de contrastes que d'analogies. Il y avait un abîme entre cet esprit d'élite, Jean Racine, et ce génie, Molière. Ils n'appartenaient pas seulement à deux genres très-différents, mais à deux écoles rivales. Je regrette le silence que Racine a gardé, dans sa préface des *Plaideurs*, sur l'auteur de *l'Étourdi*. C'était le cas où jamais de parler de Molière. Je n'y trouve que ces lignes où je serais plutôt porté à voir une allusion méchante et amère à certaines scènes de Molière et le dédain d'un genre où celui-ci avait su s'élever si haut. « Ce n'est pas que j'attende, dit Racine, un grand honneur d'avoir assez longtemps réjoui le monde; mais je me sais quelque gré de l'avoir fait sans qu'il m'en ait coûté une seule de ces sales équivoques et de ces malhonnêtes plaisanteries qui coûtent maintenant si peu à la plupart de nos écrivains, et qui font retomber le théâtre dans la turpitude dont quelques auteurs plus modestes l'avaient retiré. »

La seule amitié littéraire, vraiment solide et motivée par la conformité des goûts, fut celle de Racine avec Boileau. Le grand critique, le censeur du Parnasse,

comme on disait alors, ne reprochait, et avec raison, à son ami Racine que quelques pointes à l'italienne, un peu d'afféterie et de langueur amoureuse. A tous les autres points de vue, l'auteur de *Britannicus* était pour lui le tyran de la correction et de l'élégance, qualités qu'il recherchait avant tout chez un poëte, et dont il donnait lui-même l'exemple. Cette amitié fut incontestablement très-utile à Jean Racine; non-seulement l'autorité du grand Aristarque le protégea contre la foule des critiques secondaires, mais encore les avis et les encouragements de Boileau affermirent Racine dans sa propre voie. Relisez l'*Art poétique*, et, au chapitre de la tragédie, vous y trouverez le système de l'auteur de *Britannicus* et d'*Andromaque*, érigé en une sorte de code général du théâtre. Boileau se vantait d'avoir appris à Racine l'art de « faire difficilement des vers faciles. »

La vie de Racine, durant sa carrière théâtrale, n'avait pas été exempte de ces faiblesses mondaines contre lesquelles avaient voulu le prémunir sa famille et surtout son oncle, le vieux chanoine. Il s'était fâché avec Port-Royal. On sait, d'ailleurs, quelles étaient alors les mœurs des auteurs dramatiques et des actrices. Cependant, grâce, dit-on, aux prières de sa tante, la pieuse solitaire de Port-Royal, grâce surtout, je le crains, à l'influence de la cour, Racine, parvenu à la moitié de la vie humaine, se rangea, se maria, quitta le théâtre et se fit dévot. Je dois ajouter que les critiques, les mécomptes et les ennuis qu'il avait essuyés comme auteur tragique ne furent point étrangers à sa résolution. La couronne du théâtre n'est point une couronne de roses sans épines; le caractère de Jean Racine n'avait d'ailleurs, pas la trempe qui convient à ce dur métier de l'homme qui écrit pour la scène; irritable, susceptible, il sentait plus qu'un autre les blessures et s'efforçait en vain de les cacher sous les fleurs.

Racine avait, en outre, une faiblesse : il était courtisan. Pour lui, le vrai soleil était le soleil de Versailles. Il n'y avait rien dans sa pensée au-dessus du sourire du roi. Enivré avec tout son siècle de la gloire de Louis XIV, il tenait à honneur de se montrer le plus soumis de tous les sujets du royaume, non-seulement aux ordres, mais encore aux fantaisies, aux exemples et à l'opinion de la cour de France. Le principe de M. Guizot est vrai : Tout homme tombe du côté où il penche. Jean Racine penchait trop du côté des faveurs royales ; c'est par la disgrâce qu'il tomba.

L'origine et l'effet de cette disgrâce sont racontés avec talent par M. Villemain :

« Un mémoire politique, composé par Racine, fit dire à Louis XIV avec humeur : « Parce qu'il est grand poëte, veut-il être ministre d'État? » Louis Racine nous raconte le chagrin et les inquiétudes que ce mot répété donnait à son père. Pauvre Racine ! il n'était pas reçu dans le cabinet du roi ; il n'allait plus chez madame de Maintenon. Déjà suspect de jansénisme, il se voyait accablé sous un tort plus grave et plus rare, le tort d'avoir osé réfléchir sur les affaires du temps. Se promenant un jour tristement dans le parc de Versailles, il put enfin s'approcher de madame de Maintenon, qui le reçut avec bonté et lui promit son appui. Mais Racine, mêlant ses pensées pieuses et ses regrets de cour, prenait peu d'espérance. « Je sais quelle est votre crédit, madame, disait-il, mais j'ai une tante qui m'aime d'une façon bien différente. Cette sainte fille demande toujours pour moi des disgrâces, des humiliations et des sujets de pénitence, et elle aura plus de crédit que vous. » A ce moment de l'entretien, on entendit le bruit d'une calèche. « C'est le roi qui se promène, s'écria madame de Maintenon ; cachez-vous. » Racine se cacher au passage du roi dont il avait illustré le règne ! Il obéit, comme à l'accomplissement des pieuses prières de sa tante, la sainte

religieuse de Port-Royal ; mais il revint de Versailles la mort dans le cœur. »

En effet, Racine survécut peu à cet affront ; il mourut de chagrin, le 21 avril 1699.

Il s'est trouvé des biographes assez aveugles pour louer, même à propos de cette mélancolie qui abrégea ses jours, la sensibilité de Jean Racine. L'admiration que chacun éprouve pour les grands hommes ne doit point s'étendre à leurs faiblesses. Voltaire, qui poussait l'enthousiasme pour les tragédies de Racine jusqu'à leur sacrifier le théâtre de Corneille, et qui voulait qu'on écrivît au bas de chaque page de son modèle : *Beau*, *pathétique*, *harmonieux*, *sublime*, Voltaire, dis-je, a mieux jugé que beaucoup d'autres cette maladie de la vanité blessée : « Racine, dit-il, n'était pas aussi bon philosophe que bon poëte. »

Un autre chagrin, mais celui-ci respectable, affligea le déclin de cette vie que la cour avait enchantée et brisée. Une de ses filles prit le voile à l'âge de dix-huit ans. Durant la cérémonie, le poëte, chez qui les sentiments religieux étouffaient les murmures et la résistance à ce qui lui semblait les ordres du ciel, n'en versa pas moins des larmes de père.

2.

Avant de parler des caractères qui distinguent la tragédie de Racine, je dois dire un mot des circonstances au milieu desquelles ce théâtre s'est produit. Racine appartient à ce que j'appellerai volontiers la période olympique du règne de Louis XIV. On était sorti des guerres de la Fronde. La royauté, débarrassée des derniers liens et des obstacles que lui opposait le pouvoir féodal, se dessinait pompeuse et rayonnante dans les hauteurs de l'absolutisme. Ce fut une époque de calme, de toute puissance et de splendeur inouïe. Les familles nobles

que la politique rusée de Louis XI, que la hache de Richelieu et que les guerres civiles avaient épargnées, se rangèrent humblement autour du roi, comme les planètes autour du soleil, pour augmenter l'éclat de cette cour en quelque sorte céleste. L'histoire, qui voit aujourd'hui avec les yeux de l'expérience, dira que Louis XIV a préparé en France la chute de la noblesse, en la tirant de ses châteaux pour l'amuser et l'avilir avec des cordons, des rubans et des tabourets; mais, alors, nul ne savait ce qui devait arriver. Cette réunion de toutes les gloires et de tous les noms brillants autour de la royauté formait, au contraire, les fleurons d'une couronne qu'on croyait destinée à traverser les âges. Les mœurs s'étaient polies, ornées, policées aux conditions nouvelles de la vie de cour. La langue elle-même avait perdu son âpreté gauloise et s'était dépouillée de cette rudesse virile, dernier écho des guerres de la Fronde, qu'on retrouve encore dans la voix de Rotrou et de Corneille. Les femmes avaient assoupli, épuré, ennobli le goût. Quelque chose de suave et d'embaumé s'unissait à la gloire, comme l'odeur de l'encens se mêlait aux *Te Deum*, dont ne cessait de retentir la vieille cathédrale de Paris. Les modes, les divertissements, les jeux, les carrousels, tout affectait un air de grandeur, de bon ton et de sérénité fastueuse. À une époque ainsi disposée, à une cour frivole, lettrée, sensible, amoureuse d'émotions douces et délicates, il fallait un théâtre; à ce théâtre, il fallait un poëte; à ce poëte, il fallait l'art de flatter, de séduire, de déguiser les faiblesses du cœur humain sous les couleurs de l'héroïsme, de présenter son temps sous le masque vénérable de l'antiquité grecque et latine. J'ai nommé Jean Racine.

Cette création (car il faut le reconnaître, Racine a été dans son temps un novateur) fut accueillie avec un enthousiasme dont les échos sont parvenus jusqu'à nous, grossis, d'ailleurs, qu'ils sont par les applaudissements

du XVIIIe siècle. Cette poésie de cour — la seule société, proprement dite, qui comptât alors en France — fit son idole d'une tragédie qui la représentait si bien. La religion de la royauté avait trouvé son grand-prêtre dans ce jeune poëte dont les oracles dorés enchantaient un auditoire ivre de Versailles, ivre des pompes et des grandeurs littéraires du règne. En vain un sombre groupe de mécontents se permettait de regretter dans un coin obscur les mâles et sublimes conceptions de Corneille; en vain madame de Sévigné osait-elle dire tout bas qu'on « se lasserait de Racine comme du café, » l'entraînement fut général et couvrit la voix du petit nombre de ceux qui résistaient encore. La prédiction tomba à faux; Racine et le café continuèrent à jouir de la faveur générale.

Le fier génie de Corneille avait subi, en murmurant, la règle des trois unités qu'il avait trouvée écrite dans Aristote. A cette règle le talent plus flexible de Racine se soumit avec une aisance et une bonne grâce parfaites :

> Qu'en un lieu, qu'en un jour un seul fait accompli
> Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Tel est le précepte donné par Boileau, l'ami de Racine, dans l'art poétique. Les scoliastes se sont fort étendus sur les avantages de cette règle, sur les qualités qu'elle prête à la tragédie et l'air de vraisemblance qu'elle lui donne; on pourrait s'étendre de même et tout aussi longuement qu'eux sur les sacrifices qu'elle lui impose. Je doute, pour mon compte, que ce qu'on doit aux trois unités équivale à ce qu'elles nous ont enlevé d'intérêt, de scènes émouvantes et naturelles. Le besoin, par exemple, de se conformer à l'unité de lieu fait que l'action se passe dans un endroit vague, et l'on pourrait presque dire, nulle part. Mais Aristote régnait encore avec une autorité absolue sur le goût, comme il avait

régné au moyen âge sur les écoles de philosophie. De ces trois unités, une seule avait sa raison d'être dans la nature et devait par cela même survivre à la ruine des deux autres, c'est l'unité d'action.

Pour se faire une idée du théâtre de Racine, des qualités éminentes qui le recommandent à la postérité, il faut passer en revue chacune de ses tragédies.

La première tragédie de Racine, *la Thébaïde ou les frères ennemis*, est une œuvre de jeunesse. Le sujet avait été traité par Rotrou, sous le nom d'*Antigone*. C'est la seule tragédie de Racine, à l'exception d'*Athalie*, où l'amour n'ait qu'une part médiocre. On y trouve en germe — mais en germe seulement — les qualités qui devaient plus tard illustrer l'auteur, c'est-à-dire l'élégance et la pureté du style.

Alexandre le Grand fut joué en 1665. Corneille, à qui Racine avait lu cette pièce de théâtre, lui dit « qu'il avait un grand talent pour la poésie, mais qu'il n'en avait point pour la tragédie. »

Je viens de relire *Alexandre*, et je ne m'étonne point du jugement de Corneille.

Enfin vint *Andromaque*, 1667. Quelques vers de Virgile, au troisième livre de *l'Énéide*, avaient fourni le sujet de cette tragédie. L'auteur emprunta aussi à *Euripide* le caractère d'Hermione. Tout le reste est de son invention. C'est ici que se révèle Racine. La tendresse du sentiment maternel, la fidélité à la mémoire d'un héros, la fierté d'une captive qui se respecte jusque sous les chaînes, toutes ces nuances sont exprimées avec une délicatesse merveilleuse. Andromaque, veuve d'Hector, est la prisonnière de Pyrrhus, fils d'Achille et roi d'Épire; c'est lui-même qui le raconte :

Oui, seigneur, lorsqu'aux pieds encor fumants de Troie
Les vainqueurs tout sanglants partagèrent leur proie,
Le sort dont les arrêts furent alors suivis
Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils.

Mais le maître est lui-même esclave de l'attachement que lui a inspiré sa captive. Pyrrhus aime la veuve d'Hector. Cet amour n'est pas partagé par Andromaque. Toute entière à sa douleur, à ses devoirs, à l'affection maternelle, elle repousse, avec dignité, le bras qui veut l'élever sur le trône d'Épire. Troie en cendres, son mari tué par Achille, telles sont surtout les barrières qui la séparent d'une pareille union. Un roi vainqueur, tout-puissant, ayant conquis des villes et ne pouvant conquérir le cœur d'une femme, sa captive, son butin, sa proie, toute la pièce est là. De cette situation Racine a tiré les accords les plus suaves, les notes les plus touchantes, les accents les plus pathétiques; écoutez Andromaque parlant à Pyrrhus :

Captive, toujours triste, importune à moi-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime?
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés?
Non, non, d'un ennemi respectez la misère;
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile,
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

Andromaque se trouve, en effet, placée dans une alternative cruelle : mère, elle craint pour son fils que Pyrrhus, poussé au désespoir par ses refus, menace de livrer aux Grecs, qui demandent, dit-il, la mort d'Astyanax; veuve d'Hector, elle frémit à l'idée d'épouser le fils d'Achille. Elle s'en explique à Hermione, l'accordée de Pyrrhus :

Par une main cruelle, hélas! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendaient s'adresser.
Ma flamme par Hector fut jadis allumée;
Avec lui, dans la tombe, elle s'est enfermée.
Mais il me reste un fils : vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour;

Mais vous ne saurez point, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,
Lorsque, de tous les siens qui pouvaient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.

L'affection maternelle l'emporte sur les répugnances de la femme. Pour sauver son fils, Andromaque se laisse conduire à l'autel, victime résignée.

Andromaque, au travers de mille cris de joie,
Porte jusqu'aux autels le souvenir de Troie,
Incapable toujours d'aimer et de haïr;
Sans joie et sans murmure elle semble obéir.

Cependant, un complot tramé par Oreste, amant d'Hermione que dédaigne Pyrrhus, va éclater au milieu du temple. C'est Hermione, jalouse et furieuse, qui exige d'Oreste la mort de celui qu'elle aime, mais qu'elle ne peut obtenir; elle lui promet son amour à ce prix :

Conduisez ou suivez une fureur si belle,
Revenez tout couvert du sang de l'infidèle;
Allez, en cet état soyez sûr de mon cœur.

Pyrrhus est tué; Oreste vient annoncer sa mort à Hermione et réclamer l'exécution de sa promesse; mais quel terrible accueil!

HERMIONE.

Tais-toi, perfide,
Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
Va faire chez les Grecs admirer ta fureur;
Va, je la désavoue, et tu me fais horreur!
Barbare, qu'as-tu fait! Avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie!
Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui,
Sans que tout votre sang se soulevât pour lui?
Mais parle; de son sort qui t'a rendu l'arbitre?
Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait? A quel titre?
Qui te l'a dit?

Le malheureux Oreste est frappé de stupeur; Hermione

court au temple, et se poignarde sur le corps de Pyrrhus. Oreste, accablé sous le poids de tant de maux, remplit le théâtre des accents de sa douleur et de son désespoir; sa raison s'égare, sa fureur éclate :

ORESTE.

Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance!
Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance!
Appliqué sans relâche au soin de me punir,
Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir;
Ta haine a pris plaisir à former ma misère;
J'étais né pour servir d'exemple à ta colère,
Pour être du malheur un modèle accompli.
Eh bien, je meurs content, et mon sort est rempli.
Où sont ces deux amants? Pour couronner ma joie,
Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noie;
L'un et l'autre en mourant je les veux regarder :
Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder.
Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne?
De quel côté sortir? D'où vient que je frissonne?
Quelle horreur me saisit! Grâce au ciel, j'entrevoi...
Dieux! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi!
. . . .
. . . Quoi! Pyrrhus, je te rencontre encore!
Trouverai-je partout un rival que j'abhorre?
Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé?
Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.
Mais, que vois-je? A mes yeux Hermione l'embrasse!
Elle vient l'arracher au coup qui le menace!
Dieux! quels affreux regards elle jette sur moi!
Quels démons, quels serpents traîne-t-elle après soi!
Eh bien, filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes?
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit?
Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne.
Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione :
L'ingrate mieux que vous saura me déchirer;
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

Telle est la froide analyse de cette tragédie où l'on doit admirer surtout le contraste entre ces deux carac-

tères de femme, Hermione et Andromaque. L'une remplit la scène de ses imprécations amoureuses et jalouses, l'autre de ses plaintes, de ses souvenirs et de ses craintes pour la vie de son enfant. Quelle tendresse, quelle profondeur, quel naturel dans ce vers qui a traversé le cœur de toutes les mères :

Je ne l'ai pas encore embrassé d'aujourd'hui.

4.

Britannicus, représenté en 1669, ajouta encore à la gloire de Jean Racine. C'est, en effet, une belle étude du cœur humain. Le succès ne répondit pourtant pas d'abord aux espérances de l'auteur; à peine parut-elle sur le théâtre qu'elle souleva quantité de critiques. Enfin, les critiques s'évanouirent et la pièce demeura un des chefs-d'œuvre de l'auteur. L'idée de cette pièce fut inspirée à Racine par la lecture de Tacite. Il a voulu, comme il le dit, représenter un *monstre naissant*. Néron n'est point encore le Néron qui a tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs, qui désirait que le peuple romain n'eût qu'une seule tête pour la couper d'un seul coup, le Néron que le plus grand historien de l'antiquité nous peint sous des couleurs si sombres et si sanglantes; non, le monstre ne se révèle que peu à peu. Il a affecté jusqu'ici les airs de la vertu, de l'humanité : « Je voudrais ne pas savoir écrire, » disait-il un jour qu'il avait à signer un arrêt de mort; mais ces dehors honnêtes commencent à le fatiguer; peu à peu il s'en débarrasse comme d'un fardeau pénible, et fait le premier pas dans le crime. Britannicus, fils de Messaline, est un jeune prince qui a beaucoup de cœur, beaucoup d'amour et beaucoup de franchise. Il aime Junie ; de là son crime aux yeux de Néron, car cette Junie, Néron a résolu de l'épouser. L'empereur se débarasse de son rival et de

son frère en le faisant empoisonner. Tel est le sujet si simple sur lequel le poëte a su répandre tant d'émotion.

Racine décrit en beaux vers les efforts éloquents que fait le vertueux gouverneur de Néron pour détourner ce prince de ses desseins criminels :

BURRHUS.

Et ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits,
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez encor l'être :
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus ;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui, même après leur mort, auront des successeurs.
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets.
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah ! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
Dans quel repos, ô Ciel ! les avez-vous coulés !
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
« Partout en ce moment on me bénit, on m'aime,
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer ;
Le Ciel dans leurs pleurs ne m'entend point nommer,
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage ;
Je vois voler partout les cœurs à mon passage ! »
Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô dieux !
Le sang le plus abject vous était précieux :
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable,
Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité,
Votre cœur s'accusait de trop de cruauté
Et plaignait les malheurs attachés à l'empire.

« Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire. »
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur :
On ne me verra point survivre à votre gloire,
Si vous allez commettre une action si noire.
(*Se jetant aux pieds de Néron.*)
Me voilà prêt, seigneur ; avant que de partir
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir.

Néron suivra-t-il les sages conseils de Burrhus? Non, rien ne l'arrêtera dans la voie du crime où il est entré, son premier coup sera le meurtre de son frère.

« Plût aux dieux que ce fût le dernier de ses crimes. »

Malheureusement, Néron n'en restera pas là, et son nom passera aux générations futures au milieu des cris d'exécration, pour faire proverbe de tyrannie et de crime ; c'est la malédiction que lui jette sa mère :

AGRIPPINE.

Poursuis, Néron, avec de tels ministres,
Par des faits glorieux tu te vas signaler ;
Poursuis, tu n'as pas fait ce pas pour reculer.
Ta main a commencé par le sang de ton frère ;
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère :
Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais ;
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
Mais je veux que ma mort te soit même inutile.
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille :
Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Partout à tout moment m'offriront devant toi.
Tes remords te suivront comme autant de furies :
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries ;
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espère qu'enfin le Ciel, las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes ;
Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien ;
Et ton nom paraîtra dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.

C'est ainsi que le poëte sait remuer les passions avec une merveilleuse habileté. Le respect pour l'inimitable talent de Racine ne doit point imposer silence à toute critique. Je n'aime point, pour mon compte, ce monologue de Narcisse, ce méchant homme, placé par Néron auprès de Britannicus à titre de confident et de conseiller :

> La fortune t'appelle une seconde fois,
> Narcisse ; voudrais-tu résister à sa voix ?
> Suivons jusques au bout ses ordres favorables,
> Et, pour nous rendre heureux, perdons les misérables.

Il y a sans doute des hommes capables d'agir ainsi ; mais ils ne se le disent point à eux-mêmes. Les natures sans foi et sans honneur, dont la destinée est de perdre les malheureux, cherchent encore des couleurs à leurs méchantes actions.

Bérénice (1670) est une élégie harmonieuse et touchante. On admire l'art avec lequel l'auteur, sans recourir aux événements ni aux épisodes, intéresse, durant cinq actes, le spectateur et l'attendrit souvent. L'action est suspendue à un fil, mais un fil d'or et de soie : « Ce qui me plaît davantage dans mon sujet, » dit Racine lui-même, « c'est que je le trouvai extrêmement simple. Il y avait longtemps que je voulais essayer si je pourrais faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des anciens. »

Cette même simplicité donna pourtant lieu à des critiques auxquelles le poëte se montra extrêmement sensible. On a de la peine aujourd'hui à se figurer que Jean Racine, le plus classique de nos auteurs qui aient écrit pour la scène, se soit vu exposé de son temps aux attaques des zoïles. Il en fut pourtant ainsi, et le poëte affecta de s'en venger par ce dédain railleur qui cache plus de colère que d'indifférence. « Toutes ces critiques, dit-il, furent le partage de quatre ou cinq petits auteurs

infortunés, qui n'ont jamais pu, par eux-mêmes, exciter la curiosité du public. Ils attendent toujours l'occasion de quelque ouvrage qui réussisse pour l'attaquer; non point par jalousie, car sur quel fondement seraient-ils jaloux? mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre, et qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres ouvrages les auraient laissés toute leur vie. » C'est sur le même ton que nos auteurs vivants répondent le plus souvent aux traits de la critique, preuve trop évidente, hélas! que leur amour-propre en a senti la piqûre. J'indiquerai d'un mot le sujet de *Bérénice*.

La scène est à Rome; Titus, empereur romain, aime passionnément Bérénice, reine de Palestine; il lui avait même promis de l'épouser; mais, par des considérations qui intéressent sa gloire, son rang et la grandeur de Rome, il la renvoie, malgré lui et malgré elle, dès le premier jour de son règne.

Bajazet (1672) étonne par le choix du sujet et par le lieu de la scène qui est, cette fois, à Constantinople, autrement dite Byzance, dans le sérail du grand seigneur. Jusqu'ici c'était à la Grèce et à l'histoire romaine que Racine avait emprunté le titre de ses tragédies, ses caractères, ses personnages. L'auteur s'excuse un peu de ce changement, car les idées du temps n'admettaient guère que la tragédie pût se passer du prestige héroïque de l'antiquité.

« Quelques lecteurs, dit-il, pourront s'étonner qu'on ait osé mettre sur la scène une histoire si récente; mais je n'ai rien vu dans les règles du poëme dramatique qui dût me détourner de mon entreprise. A la vérité, je ne conseillerais pas à un auteur de prendre pour sujet d'une tragédie une action aussi moderne que celle-ci, si elle s'était passée dans le pays où il veut faire représenter sa tragédie, ni de mettre des héros sur le théâtre, qui auraient été connus de la plupart des spectateurs. Les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil

que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près. On peut dire que le respect qu'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous. *Major a longinquo reverentia.* L'éloignement du pays répare, en quelque sorte, la trop grande proximité des temps ; car le peuple ne met guère de différence entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui et ce qui en est à mille lieues. C'est ce qui fait, par exemple, que les personnages turcs, quelques modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur notre théâtre ; on les regarde de bonne heure comme anciens. »

J'ai cité le jugement de Racine sur le choix des sujets de tragédie, parce que ce jugement explique le système de l'auteur, sa prédilection pour les héros et les héroïnes de l'antiquité, comme aussi le but qu'il se proposait d'atteindre. Ce qu'il recherchait avant tout dans ses personnages plus ou moins historiques, c'était cette sorte d'idéal que le temps donne aux grandes figures.

Le héros de la présente tragédie est donc *Bajazet*, que son frère, le sultan Amurat, fit étrangler à Constantinople, après le siége et la prise de Babylone. L'action se passe vers 1638. L'amour, la jalousie, l'ambition remplissent, à défaut d'événements, un monde simple et ingénieux qui diffère peu pour la forme des autres tragédies de Racine. Si un auteur moderne eût traité le même sujet, il n'eût point manqué de mettre en relief les intrigues et les rivalités du sérail, l'horreur de ces cours qu'emplit la puissance invisible d'un maître absolu, la terrible solitude du sultan, prisonnier de la grandeur, cœur vide au milieu de la foule de ses favorites. Racine indique tout cela légèrement ; ses Turcs sont un peu de la cour de Louis XIV ; la couleur locale est sacrifiée ; mais le poëte tire du cœur humain, qu'il suppose être partout le même, des accents nobles et passionnés.

Dans *Mithridate* (1673) Racine a voulu évidemment lutter contre Corneille ; je ne me hâterai pas de dire,

avec quelques professeurs de littérature, qu'il ait vaincu ni même égalé le géant de la tragédie sur son propre terrain. J'accorderai seulement volontiers que le sujet est de ceux qui frappent éternellement les grandes âmes. Un roi vieux, vaincu, courbant sa tête blanchie sous le pouvoir de l'amour, mais opposant à la défaite, aux événements, au sort, l'impénétrable armure de sa volonté intrépide. L'idée de *Monime* accordée avec *Mithridate*, et déjà déclarée reine, a été fournie à Racine par Plutarque, ou, selon toute vraisemblance, par la traduction d'Amyot. Trahi par la fortune, Mithridate se voit abandonné, en dernier lieu, par la femme qu'il aime, qu'il a comblée de ses bontés, mais qui, vertueuse et forte, distingue entre la reconnaissance et l'amour. Sa reconnaissance est pour Mithridate, son cœur est à l'un des fils du vieux roi, Xipharès. Avec quelle résignation hautaine et sublime le héros vaincu, mais indompté, se soumet à ce nouveau coup du sort! Avec quelle force d'âme il domine ses passions! On en jugera par le monologue suivant, où, après avoir juré la mort de son fils, il revient à des sentiments plus dignes de sa vie, de son nom, de sa gloire :

MITHRIDATE.

Mais quelle est ma fureur et qu'est-ce que je dis?
Tu vas sacrifier... qui, malheureux? ton fils!
Un fils que Rome craint! qui peut venger son père!
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire?
Ah! dans l'état funeste où ma chute m'a mis,
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis?
Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse :
J'ai besoin d'un vengeur, et non d'une maîtresse.
Quoi! ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,
La céder à ce fils que je veux conserver?
Cédons-la . . . .
. . . .
. . . .
Quoi! des plus chères mains craignant les trahisons,
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons ;

J'ai su, par une longue et pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie.
Ah ! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
Et, repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années !
De ce trouble fatal par où dois-je sortir ?

Iphigénie (1674) est une tragédie imitée d'Euripide ; mais il faut reconnaître que Racine frappe d'une empreinte toute moderne et toute française les métaux précieux qu'il dérobe à la mine de l'antiquité grecque. Le sujet de cette pièce est un de ceux qui se prêtent le mieux à l'analyse. La flotte qui doit conduire les Grecs sur les rivages de Troie, se trouve retenue dans un des ports de l'Aulide par le calme effrayant de la mer. Les vents ne soufflent point; Agamemnon, suivi de Ménélas, de Nestor et d'Ulysse, va consulter le devin Calchas. Pourquoi cette mer immobile et quel est le moyen de rappeler les vents? Calchas répond que pour apaiser les dieux et se les rendre propices, il faut sacrificer Iphigénie. Or, Agamemnon a une fille du nom d'Iphigénie. C'est donc à elle — le moyen d'en douter? — que s'adresse l'oracle. Le roi des rois frémit, hésite, se révolte contre la volonté des dieux impitoyables. Agamemnon est père, mais il est le chef de la Grèce. Une lutte affreuse s'engage dans son cœur contre les sentiments de la nature et l'ambition, l'orgueil, peut-être même les devoirs d'un monarque. Immolera-t-il l'État à sa fille ou sa fille à l'État? Ce n'est pas d'ailleurs assez qu'Agamemnon consente à livrer au couteau cette noble victime : l'ordre cruel des dieux doit rencontrer une désobéissance encore plus invincible dans le cœur de Clytemnestre, mère d'Iphigénie, et dans celui d'Achille, amant de la jeune princesse. Un seul appuie l'avis de Calchas et réclame hautement la mort d'Iphigénie, comme un sacrifice qu'Agamemnon doit à sa dignité, aux Grecs, à l'intérêt public : c'est le sage, le

rusé, le froid Ulysse. L'armée, de son côté, murmure, veut partir et menace de se débander. Après bien des combats, Agamemnon cède à la raison d'État, aux influences qui l'environnent et envoie sa fille à l'autel. Là, l'oracle s'explique ; l'Iphigénie dont les dieux veulent le sang n'est point la fille d'Agamemnon, c'est une autre Iphigénie, cachée jusqu'ici sous le nom d'Ériphile, fille de Thésée et d'Hélène qui avaient été unis par un mariage secret. Comme cette même Ériphile a joué dans toute la pièce le rôle

D'un serpent inhumain
Qu'Iphigénie avait retiré dans son sein,

comme elle a poussé au sacrifice de sa rivale et dénoncé la fuite que Clytemnestre avait adroitement méditée pour sauver sa fille, le spectateur la voit (1) immoler sans regret. Ce qui fait surtout le charme de cette tragédie, ce sont les souvenirs glorieux d'Ilion, c'est l'admirable musique de la langue, ce sont les beaux noms grecs si harmonieusement enchassés dans les vers français.

Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux chants thessaliens osèrent-ils descendre ?

Tout en empruntant à Euripide la fable et l'économie de sa pièce, Racine a beaucoup modifié les caractères. Achille devient un chevalier amoureux. Mais c'est surtout dans le caractère d'Iphigénie que je reconnais l'empreinte des idées chrétiennes. L'Iphigénie païenne, elle, ne veut point mourir. Étant jeune, belle, aimée, elle aspire à vivre. Ce n'est point elle qui dirait :

« OEgine, il faut des dieux apaiser la colère. »

(1) *La voit* est ici une figure de langage, car, dans les tragédies de Racine, on ne voit rien ; tout se raconte.

Ce n'est pas elle qui, s'adressant à Clytemnestre, lui ferait cet appel touchant :

> « Surtout si vous m'aimez, par cet amour de mère,
> Ne reprochez jamais mon trépas à mon père. »

Il y a dans tout cela, à l'insu peut-être de Racine, un souvenir d'Héloïse et des autres héroïnes chrétiennes, marchant à l'autel avec le dévouement que leur inspire la volonté du ciel. Cette influence chrétienne accomplit peut-être, au point de vue du beau, l'idéal des caractères tracés par Racine; mais une telle donnée s'éloigne trop de la manière de voir des anciens pour que je ne la signale pas aux hommes de goût. Ce n'est pas parce que l'auteur d'*Andromaque* et d'*Iphigénie* a suivi les Grecs qu'il est devenu le poëte si généralement admiré des modernes; c'est au contraire parce qu'il a su dégager des types nouveaux, et qu'il les a fait vivre en leur soufflant l'âme de son temps.

Phèdre (1677) est une sorte de tragédie mythologique; car Thésée, Hippolyte, sont passés depuis longtemps à l'état de demi-dieux. Le sujet présentait des difficultés graves et à première vue insurmontables. De quoi s'agit-il, en effet? de Phèdre adultère, perfide, incestueuse. Il fallait recourir à une excuse pour rendre un tel personnage intéressant à la scène. Cette excuse le poëte la trouve dans le dogme antique de la fatalité. Phèdre ne s'appartient pas; c'est, comme on disait au moyen âge, une *possédée;* elle subit l'obsession de Vénus, *toute entière à sa proie attachée.* Racine explique lui-même le caractère qu'il a voulu tracer après Euripide. « Phèdre, dit-il, n'est ni tout à fait coupable, ni tout à fait innocente. Elle est engagée, par sa destinée et par la colère des dieux, dans une passion illégitime dont elle a horreur toute la première : elle fait tous ses efforts pour la surmonter; elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne, et lorsqu'elle est forcée de la dé-

couvrir, elle en parle avec une confusion qui fait bien voir que son crime est plutôt une punition des dieux qu'un mouvement de sa volonté. » Il y avait, on le voit, dans un tel sujet, des nuances délicates qu'il fallait indiquer d'une main ferme et légère. Dans cet art-là, nul n'excellait plus que Racine. Le poëte laisse à deviner et fournit ainsi au spectateur le plaisir d'ajouter aux situations, non ce qui leur manque, mais ce que l'auteur n'a point jugé à propos de dire. La scène est à Trézène, ville du Péloponèse. Hippolyte, fils de Thésée, aime Aricie qui est la fille et la sœur des ennemis mortels de son père. C'est là ce que Racine appelle une faiblesse. Le fils de Thésée ignore d'abord la passion criminelle, incestueuse, que nourrit en secret Phèdre, sa belle-mère. Dès le premier acte, cette infortunée victime de la fatalité laisse pourtant éclater le trouble de son âme.

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent !
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux?
Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.
. . . .
. . . .
. . . .
Noble et brillant auteur d'une triste famille,
Toi dont ma mère osait se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois !
. . . .
. . . .
Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts,
Quand pourrais-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière !
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . Insensée ! où suis-je? et qu'ai-je dit?
Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit?
Je l'ai perdu : les dieux m'en ont ravi l'usage.
OEnone, la rougeur me couvre le visage :

Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs;
Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs.

C'est donc bien à une âme malade, c'est à un cœur accablé par le fardeau d'un amour qu'il déteste, c'est à une femme agitée de remords, poursuivie par la haine de Vénus, languissante et opprimée sous les feux du délire, que le spectateur doit s'en prendre. Dans ces conditions il faut s'attendre à tout. Aussi l'aveu de la passion criminelle qu'Œnone arrache à Phèdre, inspire plus de pitié que d'indignation.

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.

Voilà bien tous les signes de l'obsession d'une divinité supérieure. Cet amour monstrueux ne réside point dans le cœur, ni dans la volonté de Phèdre; il est dans son sang, dans ce sang que sa mère lui a légué, dans ce sang que poursuit l'implacable Vénus, sous la forme d'une malédiction héréditaire. On ne s'étonnera plus de l'entendre dire ensuite à Hippolyte lui même:

J'aime : ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux je m'approuve moi-même,
Ni que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison.
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang,
Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle,
De séduire le cœur d'une faible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé :
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé;
J'ai voulu te paraître odieuse, inhumaine;
Pour mieux te résister j'ai recherché ta haine.

De quoi m'ont profité mes inutiles soins?
Tu me haïssais plus, je ne t'aimais pas moins.

Jamais passion involontaire ne s'est élevée à de plus tragiques accents. Hippolyte, non content de repousser cette flamme indigne, épargne l'honneur de Phèdre et se laisse opprimer sans l'accuser. Les soupçons se tournent contre lui; son père irrité l'exile; Hippolyte se retire emportant avec lui la colère de Thésée qui le dévoue à la vengeance de Neptune. Vœu fatal et trop vite exaucé! Un monstre sort des eaux et effraye les chevaux d'Hippolyte; le char se renverse, se brise et le fils de Thésée, embarrassé dans les rênes, est traîné sanglant sur la poussière; il meurt.

THÉRAMÈNE.

. . . . . J'ai vu des mortels périr le plus aimable,
Et j'ose dire encor, seigneur, le moins coupable.
. . . .
. . . .
A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il était sur son char; ses gardes affligés
Imitaient son silence autour de lui rangés:
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes;
Ces superbes coursiers qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du sein des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé:
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide:
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;

Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit ; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard, lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte ; et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix ;
En efforts impuissants leur maître se consume ;
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite ;
L'essieu crie et se rompt : l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé ;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur ; cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle :
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie ;
Ils courent ; tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit :
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant et sa garde me suit ;
De son généreux sang la trace nous conduit ;
Les rochers en sont teints ; les ronces dégoûtantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle, et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain.

« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie;
Cher ami, si mon père, un jour désabusé,
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive :
Qu'il lui rende. . » A ces mots ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré :
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

Cet admirable récit a été blâmé par les critiques comme une digression inutile, d'accord; mais, en lisant ces vers, qui voudrait que Racine ne les eût pas faits et qui n'éprouve la plus vive admiration pour un de plus beaux monuments littéraires de l'auteur?

Ou je me trompe fort, ou Racine, qui allait renoncer au théâtre (car *Phèdre* est la dernière de ses tragédies profanes) éprouvait le besoin de rassurer sa conscience déjà timorée, en se disant que la scène pouvait être une excellente école de morale. Je lis en effet, dans la préface de *Phèdre*, les remarques suivantes sur cette tragédie :

« Ce que je puis assurer c'est que je n'ai point fait de pièce où la vertu soit plus mise au jour que dans celle-ci. Les moindres fautes y sont sévèrement punies ; la seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime même; les faiblesses de l'amour y passent pour de vraies faiblesses ; les passions n'y sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont causes, et le vice y est peint partout avec des couleurs qui en font connaître et haïr la difformité. C'est là probablement le but que tout homme qui travaille pour le public doit se proposer, et c'est ce que les premiers poëtes tragiques avaient en vue sur toute chose. Leur théâtre était une école où la vertu n'était pas moins bien enseignée que dans les écoles des philosophes. »

J'ai cité ces nobles paroles, d'abord parce qu'elles donnent une idée des intentions honnêtes de Racine, et ensuite parce qu'elles servent, pour ainsi dire, à franchir la distance qui existe, à première vue, entre *Phèdre* et *Esther*, entre Euripide et la Bible.

5.

Esther fut jouée en 1689, par les demoiselles de Saint-Cyr. Racine avait renoncé au théâtre, proprement dit, à ses pompes et à ses œuvres, La maison royale de Saint-Cyr, placée sous la protection de madame de Maintenon, était un pensionnat célèbre où l'on élevait les filles des chevaliers de Saint-Louis. Les personnes illustres qui dirigeaient cette institution, demandèrent à Racine de faire sur quelque sujet de piété et de morale une espèce de poëme où le chant fût mêlé avec le récit. Racine leur donna *Esther*, dont le sujet, tiré de la Bible, est trop connu pour que je m'y arrête. Ce qui devait d'abord être renfermé dans le secret de la maison de Saint-Cyr devint bientôt un sujet d'empressement pour toute la cour. Le roi y vint, puis y revint, conduisant avec lui les plus grands seigneurs. Quelques lignes de Racine peuvent donner une idée de la manière dont était jouée cette tragédie.

« Je crois, dit-il, qu'il est bon d'avertir ici que, bien qu'il y ait dans *Esther* des personnages d'hommes, ces personnages n'ont pas laissé d'être représentés par des filles avec toute la bienséance de leur sexe. La chose leur a été d'autant plus aisée, qu'anciennement les habits des Persans et des Juifs étaient de longues robes qui tombaient jusqu'à terre. »

Dans cette idylle sacrée — je parle d'*Esther* — Racine a soupiré des vers d'une grâce et d'une fraîcheur éternelles; son style, qui s'enveloppe à propos du magnifique langage des Saintes Écritures, s'élève avec la ma-

jesté du dieu qu'il célèbre et des événements qu'il retrace. Cette fois madame de Sévigné revint, à propos d'*Esther*, du jugement rigoureux qu'elle avait, dit-on, prononcé dans un autre temps contre Racine. « Ce poëte, écrit-elle, s'est surpassé; il aime Dieu comme il aimait ses maîtresses; il est pour les choses saintes comme il était pour les profanes, tout est beau, grand, tout est écrit avec sublimité. » Il suffit de lire pour être de l'avis de madame de Sévigné. Voici comment Mardochée presse Esther de sauver le peuple juif, dont le massacre est résolu :

Quoi! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie!
Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux!
Que dis-je? Votre vie, Esther, est-elle à vous?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue?
N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si, pour sauver son peuple, il ne vous gardait pas?
Songez-y bien; ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains :
Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
S'immoler pour son nom et pour son héritage,
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage;
Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours!
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre :
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit; le ciel tremble;
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

Mais c'est surtout dans les chœurs qu'on trouve les accents d'une poésie tendre et mélancolique. C'est une mélodie suave et fraîche comme les lèvres des enfants

qui la chantent. Les jeunes filles se présentent, et, sur l'invitation d'Esther, chantent les maux de la patrie et les douleurs de l'exil.

ÉLISE.

Ciel ! quel nombreux essaim d'innocentes beautés
S'offre à mes yeux en foule et sort de tous côtés !
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte!
Prospérez, cher espoir, d'une nation sainte.
Puissent jusques au ciel vos soupirs innocents
Monter comme l'odeur d'un agréable encens.
Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques !

ESTHER.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques
Où vos voix si souvent, se mêlant à mes pleurs,
De la triste Sion célèbrent les malheurs.

UNE ISRAÉLITE (*seule*).

Déplorable Sion qu'as-tu fait de ta gloire ?
Tout l'univers admirait ta splendeur :
Tu n'es plus que poussière, et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée !

Vient ensuite l'invocation au Dieu des batailles, puis les chants sur le triomphe de l'innocence et la punition du coupable après le dénoûment :

TOUT LE CHOEUR.

Tu vois nos pressants dangers :
Donne à ton nom la victoire ;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE (*seule*).

Arme-toi, viens nous défendre :
Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre !
Que les méchants apprennent aujourd'hui

A craindre ta colère :
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui.
. . . .
. . . .

TOUT LE CHOEUR.

Dieu fait triompher l'innocence,
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre,
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus ;
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

M. Alphonse Esquiros, dans son livre intéressant, *Paris au* XIXe *siècle*, nous raconte d'une manière touchante comment on s'était avisé de faire chanter à des folles de la Salpétrière, les chœurs de Racine pour adoucir le douloureux égarement de leur raison. Cette heureuse idée avait pu naître de la lecture de la strophe suivante :

Chantons, on nous l'ordonne ; et que puissent nos chants
Du cœur d'Assuérus adoucir la rudesse,
Comme autrefois David, par ses accords touchants,
Calmant d'un roi jaloux la sauvage tristesse !

« Après la récitation des poésies bibliques, dit M. Alphonse Esquiros, des femmes aliénées chantèrent entre elles un chant de Racine, dont les beaux vers sont une traduction presque littérale des paroles que l'Église récite à l'office des ténèbres. Une voix seule chantait :

Déplorable Sion qu'as-tu fait de ta gloire ?

« Le rapprochement n'était pas cherché, mais il me frappa, ce contraste entre l'état passé et l'état présent, les ruines de Jérusalem à côté de ces âmes dévastées,

une cité éteinte, une raison humaine dont l'éclat est obscurci ; une ville choisie, dont la gloire n'est plus que poussière ; des femmes dont la beauté n'est plus qu'une ombre, toutes les images se confondaient pour l'auditeur dans un sentiment qui ne s'analyse pas... Une autre folle s'écria sur le même air ;

Quand verrai-je, ô Sion, relever tes remparts ?

« Ce vers fut chanté avec une mélancolie qui ne pouvait venir chez cette femme que du sentiment de son état ; elle priait Dieu, j'en réponds, de relever les ruines de son intelligence.

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux,
Sacrés noms, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

« Ici l'allusion était évidente ; je crois encore entendre ces exilées de la raison dire dans un langage figuré, et avec une voix que je n'ai point entendue ailleurs, leurs plaintes, leurs regrets, leurs lointaines espérances. Revenir à la raison pour l'âme, c'est revenir à sa patrie... Quand la strophe fut terminée, une jeune fille de dix-sept ans se leva à son tour et se mit à chanter :

Hélas ! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?
Ma vie à peine a commencé d'éclore :
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas ! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?

« C'est le caractère des grandes poésies de s'assortir merveilleusement et comme à dessein aux grandes infortunes. Racine ne se doutait guère, en imitant Jérémie, qu'il racontait les douleurs d'une jeune enfant privée de

raison. Voilà, du reste, où le poëte est admirable. C'est lorsqu'il revêt une fonction sainte et qu'il devient en quelque sorte le médecin des âmes. »

Athalie fut représentée dans la même maison de Saint-Cyr deux ans après *Esther* (1691). Aux yeux des connaisseurs, c'est un des chefs-d'œuvre de Racine. Telle ne fut pourtant pas l'opinion de ses contemporains, qui reçurent cette pièce avec indifférence. Racine s'en affligea, car l'amour-propre du poëte converti n'était point encore au-dessus des faiblesses littéraires. Il s'en plaignit amèrement à Boileau, qui lui disait : « Je m'y connais et le public y reviendra. » Le public y revint en effet; mais ce ne fut qu'au XVIII[e] siècle et après la mort de Racine (1). Les accents prophétiques de Joad, les expressions tirées de la Bible, les chœurs surtout, répandent dans cette tragédie, dont l'action est bien connue, une grandeur à laquelle Racine lui-même avait rarement atteint en traitant les sujets de l'histoire profane. Il suffit de lire la pièce pour s'en convaincre.

Au théâtre de Racine il faut ajouter une comédie, *les Plaideurs*. La pièce, dans le goût d'Aristophane, montre que Racine avait autant d'esprit que de sensibilité. L'auteur raconte que cette comédie eut d'abord peu de succès au théâtre, mais que, ayant été bientôt après jouée à Versailles, on ne se fit pas scrupule de s'y réjouir. « Ceux, dit-il, qui avaient cru se déshonorer de rire à Paris, fu-

(1) On raconte, au sujet de la reprise d'*Athalie*, que, dans un des salons de Paris, au XVIII[e] siècle, on jouait un soir aux jeux innocents, ou petits jeux, et qu'un jeune officier, ayant été pris en défaut, donna un gage selon la coutume, et eut pour sa punition à apprendre un certain nombre de vers d'*Athalie*. L'officier, qui avait du cœur et sentait la belle poésie, récita si bien, à la prochaine soirée, les vers de Racine, qu'on applaudit. On fut alors curieux de les lire dans la pièce ; on finit même par lire la pièce tout entière qui fut tellement admirée, qu'on se mit à la jouer dans tous les salons de Paris. Elle devint à la mode, et c'est alors que le théâtre, reprenant cette pièce, la remit à son répertoire, où elle est restée depuis comme le chef-d'œuvre dramatique de Racine.

rent peut-être obligés de rire à Versailles pour se faire honneur. »

On peut juger, du reste, de la pièce par les vers suivants dont plusieurs sont devenus des proverbes :

PETIT-JEAN.

Ma foi ! sur l'avenir bien fou qui se fira
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.
Un juge, l'an passé, me prit à son service ;
Il m'avait fait venir d'Amiens pour être suisse.
Tous ces Normands voulaient se divertir de nous :
On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.
Tout Picard que j'étais, j'étais un bon apôtre,
Et je faisais claquer mon fouet tout comme un autre,
Tous les plus gros messieurs me parlaient chapeau bas ;
Monsieur de Petit-Jean, ah ! gros comme le bras.
Mais sans argent l'honneur n'est qu'une maladie.
Ma foi ! j'étais un franc portier de comédie ;
On avait beau heurter et m'ôter son chapeau,
On n'entrait point chez nous sans graisser le marteau.
Point d'argent, point de suisse ; et ma porte était close.
Il est vrai qu'à monsieur j'en rendais quelque chose ;
Nous comptions quelquefois. On me donnait le soin
De fournir la maison de chandelle et de foin ;
Mais je n'y perdais rien. Enfin, vaille que vaille.
J'aurais sur le marché fort bien fourni la paille.
C'est dommage : il avait le cœur trop au métier ;
Tous les jours le premier aux plaids et le dernier ;
Et bien souvent tout seul, si l'on l'eût voulu croire,
Il s'y serait couché sans manger et sans boire.
Je lui disais parfois : « Monsieur Perrin Dandin,
Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin.
Qui veut voyager loin ménage sa monture ;
Buvez, mangez, dormez et faisons feu qui dure.
Il n'en a tenu compte. Il a si bien veillé
Et si bien fait, qu'on dit que son timbre est brouillé.

6.

Tel fut le théâtre de Racine. Ce qu'il faut surtout admirer dans la manière du poëte, c'est l'habile gradation

des effets. Il ne nous entraîne pas, il nous conduit. Je ne dirai point, avec certains cours de littérature, que tout chez lui est vraisemblable; car, à la tragédie, pas plus qu'au drame, il ne faut pas demander la vraisemblance absolue. J'aime mieux signaler la constance des caractères et des personnages toujours fidèles à eux-mêmes, jusque dans leurs écarts. Je m'incline devant cette action qui se soutient d'elle-même, presque sans événements, sans épisodes, sans coups de théâtre, par la seule force morale que lui imprime l'idée et la volonté du poëte. Cette tragédie dédaigne la réalité; elle s'élève sans cesse vers l'idéal, elle aspire à la grandeur, elle habite le ciel étoilé de la poésie. On y sent un maître, sûr de lui-même, de son auditoire, de ses contemporains; il sait où il vise, et tous ses traits portent, lancés qu'ils sont par une main inévitable. Quant à ses vers, c'est une musique; la belle langue du XVII[e] siècle devient, sous ses doigts, un instrument flexible dont il tire les sons les plus forts, les plus tendres et les plus harmonieux.

Un fait curieux, qui n'a point été assez remarqué, c'est la relation qui existe entre le théâtre de Racine et la politique de Louis XIV. La tragédie est un reflet de la monarchie absolue. Greffée sur le principe d'autorité, elle ne se permet aucun écart, aucune licence. Ce qu'elle met sans cesse en relief, c'est la prérogative royale. Que le maître tout-puissant s'appelle Alexandre, Pyrrhus, Néron, Titus, Bajazet, Mithridate, Agamemnon, Thésée, Assuérus, c'est toujours autour de cette tête suprême que tournent l'action et les autres personnages de la tragédie, comme les planètes autour du soleil. La triple unité correspond à l'idée dominante qui anime le règne de Louis XIV. L'unité de lieu, de temps et d'action se représente dans la pensée du roi par l'unité du territoire, l'unité du système et l'unité du gouvernement. Quant au choix des personnages, il est modelé sur les habitudes de la cour; il y a les grandes et les petites en-

trées. La tragédie n'admet que les princes, les nobles, les ministres. Manants et roturiers en sont rigoureusement exclus. A peine si les confidents y sont admis; encore doivent-ils s'y montrer de bonne et haute compagnie. Pour le reste, le théâtre de Racine imite, à ne s'y point tromper, les mœurs de la cour. L'étiquette y règne en souveraine; le cérémonial y est inflexible. On s'y traite pompeusement de *seigneur* et de *madame*. Le langage vise sans cesse à la noblesse, à la dignité, au bon goût. A voir les tragédies de Racine, comme à lire les Mémoires de Saint-Simon, on ne se douterait guère qu'il existât, dans la société du XVIIe siècle, autre chose que des ducs et pairs. L'émotion elle-même garde des mesures; elle ne s'abandonne point aux libres accents du pathétique; elle est tenue de respecter les convenances. Si les larmes coulent, elles tombent toujours de beaux yeux, et sur des infortunes héroïques. Ainsi, derrière la fable et l'histoire ancienne, derrière les créations idéales du poëte, comme derrière le genre même de la tragédie, on aperçoit toujours la cour, cet olympe à têtes chargées de perruques, dont Louis XIV était le Jupiter, *cuncta supercilio moventis*.

Je ne veux point dire que ces rapprochements fussent cherchés. Toute artificielle que puisse sembler cette tragédie au point de vue littéraire et humain, elle était dans la force des choses, dans le monde où vivait Racine, dans la nature du XVIIe siècle. Racine fut de son temps, voilà tout. A cette coïncidence se rattache, du moins en partie, l'immense succès de ses œuvres. Le public choisi qui venait applaudir au théâtre les pièces du grand tragique, se retrouvait en pays de connaissance. Là, les héros et les demi-dieux de bronze qui peuplaient le parc de Versailles, vivaient sous une forme appropriée à la société d'alors. Ils avaient les mœurs, la politesse, le langage, trop souvent même les costumes de l'époque sur laquelle régnait Louis XIV. Chaque siècle a son idéal

du beau. Se conformer à cet idéal, exprimer tout ce que le XVIIe siècle avait introduit d'élégance exquise dans les rapports, indiquer le lien par lequel il se rattachait ou croyait se rattacher lui-même à l'antiquité grecque et latine, telle fut l'œuvre de Jean Racine, telle fut sa gloire.

On pourrait encore aller plus loin et trouver des rapprochements entre le sujet, le ton, le caractère des différentes tragédies de Racine et les grandes phases de la vie du roi. Ces phases se représentent par des femmes; car ce maître absolu était lui-même dominé par ses maîtresses. Le premier amour de Louis XIV fut pour Marie de Mancini, la nièce du cardinal Mazarin, cette fière, ambitieuse et rusée Italienne, qui faillit devenir reine de France. Leur liaison dura peu ; ce fut un éclair, ou, mieux encore, ce fut l'étoile du matin qui s'efface devant les premiers rayons du soleil. Il n'en est pas moins vrai que cet amour de jeunesse troubla le cœur du roi. Ce fut une lutte dont le cardinal et toute la cour épièrent le dénoûment, les uns avec anxiété, les autres avec intérêt. Les sentiments du monarque étaient alors des affaires d'État. Après quelques combats intérieurs, le roi triompha de l'amant. La couronne de France ne descendit point sur la tête d'une parvenue. Une scène de séparation eut lieu entre Louis XIV et mademoiselle de Mancini. Les adieux furent touchants. On connaît ces paroles de la nièce de Mazarin : « Vous êtes roi, sire, vous m'aimez et je pars! » L'écho de ces plaintes, de ces tendres reproches, de ces insinuantes et fières apostrophes, se retrouve tout entier dans une des tragédies de Racine :

BÉRÉNICE.

C'en est fait. Vous voulez que je parte demain,
Et moi j'ai résolu de partir tout à l'heure;
Et je pars.

TITUS.

Demeurez.

BÉRÉNICE.

Ingrat! que je demeure?
Et pourquoi? Pour entendre un peuple injurieux
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux?
Ne l'entendez-vous pas, cette cruelle joie,
Tandis que dans les pleurs moi seule je me noie?
Quel crime, quelle offense a pu les animer?
Hélas! et qu'ai-je fait que de vous trop aimer?

TITUS.

Écoutez-vous, madame, une foule insensée?

BÉRÉNICE.

Je ne vois rien ici dont je ne sois blessée.
Tout cet appartement préparé par vos soins,
Ces lieux de mon amour si longtemps les témoins,
Qui semblaient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces festons où nos noms enlacés l'un dans l'autre,
A mes tristes regards viennent partout s'offrir,
Sont autant d'imposteurs que je ne puis souffrir.
Allons, Phénice.

TITUS.

Oh ciel! que vous êtes injuste!

BÉRÉNICE.

Retournez, retournez vers ce sénat auguste
Qui vient vous applaudir de votre cruauté.
Eh bien, avec plaisir l'avez-vous écouté?
Êtes-vous pleinement content de votre gloire?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire?
Mais ce n'est pas assez expier mes amours :
Avez-vous bien promis de me haïr toujours?

TITUS.

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïsse
Que je puisse jamais oublier Bérénice!
Ah! dieux! dans quel moment son injuste rigueur
De ce cruel soupçon vient affliger mon cœur!
Connaissez-moi, madame, et, depuis cinq années,
Comptez tous les moments et toutes les journées
Où, par plus de transports et par plus de soupirs,
Je vous ai de mon cœur exprimé les désirs;

Ce jour surpasse tout. Jamais, je le confesse,
Vous ne fûtes aimée avec plus de tendresse ;
Et jamais...

BÉRÉNICE.

Vous m'aimez, vous me le soutenez ;
Et cependant je pars, et vous me l'ordonnez !
Quoi! dans mon désespoir trouvez-vous tant de charmes?
Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes?
Que me sert de ce cœur l'inutile retour?
Ah ! cruel! par pitié, montrez-moi moins d'amour ;
Ne me rappelez point une trop chère idée ;
Et laissez-moi du moins partir persuadée
Que, déjà de votre âme exilée en secret,
J'abandonne un ingrat qui me perd sans regret.

Enfin, les motifs qui ont dû dicter la résolution de Louis XIV, quand il refuse de s'unir à mademoiselle de Mancini, sont expliqués par Titus dans les vers suivants :

Ne vous attendez pas que, las de tant d'alarmes,
Par un heureux hymen je tarisse vos larmes.
En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me suit ;
Sans cesse elle présente à mon âme étonnée
L'empire incompatible avec votre hyménée,
Me dit qu'après l'éclat et les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouser encor moins que jamais.

En imposant silence à une première passion, en se couvrant de son orgueil comme d'un bouclier contre les faiblesses du cœur, Louis XIV avait voulu être vraiment roi ; il le fut. Le tour du siècle, comme on disait alors, était chevaleresque, galant et aventureux. On retrouve ces caractères dans la liaison du roi avec mademoiselle de Lavallière : un parfum de jonquilles et de tubéreuses, un éclat de fêtes, de tournois, de carroussels, un rayon d'honneur et d'innocence jusque dans la faiblesse. Mademoiselle de Lavallière semble avoir inspiré à Racine cette délicatesse, cette retenue, ces remords trempés de

larmes qu'on admire chez quelques-unes de ses héroïnes. Quoique le motif de la réserve que s'imposent les deux femmes soit très-différent, ne croirait-on pas surprendre dans les vers suivants quelques-uns des sentiments de la favorite, obligée de surveiller son cœur et de réprimer ses sentiments devant les yeux cruels de la cour :

De combien de soupirs interrompant le cours
Ai-je évité vos yeux que je cherchais toujours!
Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime,
De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,
Lorsque par un regard on peut le consoler !

Puis vient ce vers pénétrant :

Enfin, j'aurais voulu n'avoir jamais aimé !

Et dans *Mithridate*, combien ces accents de Monime répondent aux accents d'un autre cœur ! Comme on croirait entendre la voix de Lavallière marchant vers la grille du couvent :

Inutile ou plutôt funeste sympathie !
Trop parfaite union par le sort démentie !
Ah ! par quel soin cruel le ciel avait-il joint
Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne destinait point ;
Car, quel que soit vers vous le penchant qui m'attire,
Je vous le dis, seigneur, pour ne plus vous le dire,
Ma gloire me rappelle et m'entraîne à l'autel
Où je vais vous jurer un silence éternel.

Vers le milieu du règne de Louis XIV, l'élément païen envahit et domine tout. Le roi est dans la force de l'âge et des passions. Le règne touche à l'apogée de sa gloire. Le siècle se précipite à la suite de Louis dans le mouvement, dans les batailles, dans les somptuosités matérielles. Une femme exprime à merveille ces tendances violentes, c'est madame de Montespan, une forte créature qui monte à cheval comme un homme, qui accouche

en riant et qui règne sous Louis XIV par l'effronterie de ses charmes. La cour de Versailles est un sérail ; Racine écrit *Bajazet*. Dans cette tragédie, comme dans celle de *Phèdre*, le chaste poëte me semble influencé par l'atmosphère brûlante des lieux qu'il fréquente. Pour la première fois une femme ose dire :

Bajazet, écoutez, je sens que je vous aime.

Et quand Roxane découvre les sentiments de Bajazet pour Atalide, le moyen de ne point songer aux transports de jalousie que dut faire éclater la Montespan, alors qu'elle surprit une rivale dans une de ses créatures (1) :

Ma rivale à mes yeux s'est enfin déclarée,
Voilà sur quelle foi je m'étais assurée !
Depuis six mois entiers j'ai cru que, nuit et jour,
Ardente, elle veillait au soin de mon amour :
Et c'est moi qui, du sien ministre trop fidèle,
Semble depuis six mois ne veiller que pour elle,
Qui me suis appliquée à chercher les moyens
De lui faciliter tant d'heureux entretiens,
Et qui même souvent, prévenant son envie,
Ai hâté les moments les plus doux de sa vie.

Enfin, quel mâle courroux, bien digne de la seconde maîtresse de Louis XIV, dans ces reproches adressés par Roxane à Bajazet :

Mais je m'étonne enfin que, pour reconnaissance,
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance,
Vous ayez si longtemps, par des détours si bas,
Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.

BAJAZET.

Qui, moi, madame?

(1) Il ne faut pas oublier que c'est chez madame de Montespan que le roi rencontra et courtisa madame de Maintenon.

ROXANE.

Oui, toi. Voudrais-tu point encore
Me nier un mépris que tu crois que j'ignore?
Ne prétendrais-tu point, par tes fausses couleurs,
Déguiser un amour qui te retient ailleurs;
Et me jurer enfin, d'une bouche perfide,
Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide?

Nous voici arrivés à la dernière phase du règne. Louis se fait vieux et tant soit peu ermite. La cour se fait dévote à l'imitation du roi. Versailles est devenu un couvent. Soit hypocrisie ou repentir, les mœurs ont changé avec les visages. Le libertinage porte la haire et le cilice. Tout décline, tout s'assombrit. Les modes se réforment, et la pruderie succède à la licence. Qui a introduit ce changement? une femme : Madame de Maintenon. Racine suit le courant, il se retire du théâtre. Courtisan assidu, sa place est maintenant dans les antichambres du roi, dans les églises, dans les réunions pieuses. Après douze ans de silence, de retraite, de commerce avec les Écritures saintes, le génie de la scène se réveille en lui. Il n'a pu si bien dire adieu aux péchés immortels de sa jeunesse, que l'ombre de la tragédie ne le poursuive jusque dans la lecture de la Bible; mais, cette fois ce n'est pas la voix de la Thalie antique; ce ne sont plus les larmes profanes, ni les amours païens qui émeuvent le cœur du poëte. Il change le caractère de sa tragédie; il la voue au cloître. C'est sous l'intercession des saints, c'est sous le patronage de madame de Maintenon, que la nouvelle convertie s'avance, comme Héloïse, dans l'enceinte sacrée. Ici encore, je ne cherche pas les allusions; mais ce sont les allusions qui me cherchent, me pressent et me confondent. Qu'était madame de Maintenon, sinon l'instrument d'un parti religieux — les Jésuites,— qui voulait régner sur le roi, par l'entremise de la femme et de la favorite? Qu'est *Esther* dans la pièce de Racine? une femme aussi, par les charmes de

laquelle Dieu, qui se sert de tous les moyens, veut réintégrer son peuple et assurer l'influence des Juifs dans l'État :

Et qui sait lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si, pour sauver son peuple, il ne vous gardait pas?

Dans un prologue flatteur, Racine, s'adressant aux jeunes filles de Saint-Cyr, et leur désignant le roi, s'écrie au nom de la piété :

Mais tandis qu'un grand roi venge ainsi mes injures,
Vous qui goûtez ici des délices si pures,
S'il promet à son cœur un moment de repos,
A vos jeux innocents appelez ce héros ;
Retracez-lui d'Esther l'histoire glorieuse,
Et sur l'impiété la foi victorieuse.

Chaque siècle a son genre *d'impiété*, comme chaque siècle entend la *foi* d'une certaine manière. Pour les saints conseillers qui entouraient la vieillesse de Louis XIV, l'impiété était le jansénisme, le quiétisme de Fénelon ; le triomphe de la foi, c'était le triomphe de la Société de Jésus. Il suffit de lire les Mémoires de Saint-Simon, pour juger de la part active que prit madame de Maintenon dans ces querelles religieuses.

On interprèterait étrangement ma pensée, si l'on voulait me faire franchir certaines limites ; je ne veux pas dire que Racine soit descendu à écrire des pièces de circonstance. Les rapprochements que j'indique n'entraient point directement dans les intentions du poëte. Seulement Jean Racine était d'un temps que Montesquieu définit ainsi dans ses *Lettres persanes* : « Il en est des manières et de la façon de vivre comme des modes. Les Français changent de mœurs selon l'âge de leur roi. Le monarque pourrait même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avait entrepris. Le prince imprime le caractère de son esprit à la cour, la cour à la ville, la ville

aux provinces. L'âme du souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres. »

7.

Les tragédies de Racine, qui, durant tout le XVIIIe siècle, avaient été considérées comme le type de la perfection, comme l'idéal du beau, eurent à soutenir, de notre temps, une lutte sérieuse contre de nouvelles tendances littéraires, contre les boutades d'une critique frondeuse, et enfin, pour tout dire, contre un de ces mouvements de réaction qui atteignent, à un moment donné, les gloires les plus solides. Vers 1825, l'école romantique rangea, sans façon, Racine parmi les bustes. C'est le nom qu'on donnait alors aux réputations consacrées par le temps, mais dont on était convenu de ne plus suivre les traces. La lecture des poëtes dramatiques étrangers avait contribué à amener ce revirement de l'opinion. Les détracteurs de Racine lui opposaient fièrement Shakspeare, Schiller, Goëthe; Shakspeare surtout.

Une autre cause devait affaiblir l'autorité que le poëte de Louis XIV avait exercée d'une manière si absolue sur les esprits. Ses œuvres avaient servi de modèle à une foule d'imitations qui différaient peu les unes des autres. Cet hommage, rendu au génie de Racine, devait à la longue obscurcir l'idole qu'on se proposait d'encenser. Campistron, Duché, Lafosse, cent autres, avaient calqué faiblement le dessin et les figures du maître. La tragédie racinienne était devenue un moule dans lequel tout apprenti dramatique se croyait obligé de jeter l'action de sa pièce, ses personnages et son dialogue. L'arbre était chargé de parasites; le laurier du poëte se trouvait couvert par la poussière de la médiocrité. A un point de vue, il était injuste de rendre Racine responsable de ses successeurs, mais il en est un peu des lignées littéraires

comme des dynasties royales, les Augustules finissent par effacer les Augustes.

Le besoin de nouveauté fit donc entreprendre une campagne, ainsi qu'on disait alors, contre l'armée des raciniens. La sobriété d'action dont le maître de la tragédie avait fourni le modèle, fut jugée ce qu'elle était trop souvent chez ses imitateurs. On reprocha à ce genre littéraire la pauvreté d'invention et le manque d'intérêt. La sensibilité de Racine avait engendré l'afféterie, la grâce avait fait place à la mollesse, la correction s'était empreinte de froideur. Qui eût reconnu Racine sous ces ornements d'emprunt? et pourtant c'était sa touche qu'on cherchait à reproduire. C'est à l'ombre de son nom, toujours invoqué, que se commettaient ces œuvres sans vie, sans grandeur, sans inspiration, sans durée. A cette école de Jean Racine les poëtes tragiques de l'empire donnèrent le coup de grâce. Jamais impuissance plus notoire ne s'était guindée dans des oripeaux plus vénérables. C'était à qui se partagerait la tunique d'Hippolyte ; et le récit de Théramène, coupé en morceaux, fournissait alors la matière de cent autres récits non moins longs et beaucoup plus ennuyeux. Le songe d'Athalie se déguisa sous une foule d'autres songes que ne rehaussait même plus la beauté des vers.

J'aurai à raconter plus tard les griefs sur lesquels l'école romantique fondait sa révolution littéraire. Il me suffira de mentionner ici l'acte d'accusation qui fut lancé contre la tragédie. Racine traité de *perruque!* A une telle insulte les ombres des Campestron, des Laharpe, des Parseval de Grandmaison, frémirent dans les coulisses du théâtre français. C'était pourtant eux, en grande partie, qui avaient attiré sur le maître ce jugement trop sévère. Comme dans toutes les réactions, le but fut dépassé. La jeune école, intolérante et ambitieuse, ainsi que tout ce qui est né d'hier, ne respecta point les limites d'une sage critique. Aussi le nuage de poussière qu'elle avait sou-

levé autour de la statue de Racine, devait-il retomber après un certain temps, et découvrir de nouveau aux yeux de la foule une des gloires les plus justement célèbres de notre théâtre.

Aujourd'hui le moment est venu de juger Racine avec respect, mais avec impartialité. Ce n'est plus une idole. Notre époque frondeuse a fait justice de cette sorte de droit divin derrière lequel s'enveloppaient, à l'exemple de Louis XIV, les poëtes du grand siècle. La critique a maintenant les coudées franches ; nul ne lui échappe, si grand qu'il soit. L'esprit de libre examen, introduit avec la réformation dans les matières religieuses, avec la philosophie dans les questions morales et politiques, a fait aussi irruption, depuis quelques années, dans la littérature. Nous ne sommes plus tenus d'admirer ce qu'admiraient nos pères, ni de croire ce qu'ils croyaient. A chacun sa conviction, comme à chacun son goût.

Il serait superflu de revenir sur les éminentes qualités de Racine. Plusieurs des écrivains, emportés, vers 1830, par une fougue de jeunesse, avaient maltraité cette noble et illustre figure ; ils sont revenus plus tard lui faire amende honorable. Ce succès seul pourrait suffire à l'amour-propre chatouilleux du poëte, dans le cas où ces ombres immortelles seraient encore poursuivies dans leur état de repos par nos faiblesses et nos passions terrestres. La donnée de la tragédie une fois admise, il serait puéril de nier que Racine en a rempli toutes les conditions avec un éclat durable. Il visait à la clarté, à la grâce, à l'idéal, à l'harmonie, et il n'a presque jamais manqué son but. Ses vers ont fait couler de nobles larmes et ont ému plus d'un cœur qui savait le chemin de l'amour. Dans son genre, il a atteint la perfection ; combien peu, même parmi les élus de la poésie, méritent un pareil éloge !

A peine la réaction contre Racine commençait-elle à s'éteindre qu'une grande actrice, mademoiselle Rachel,

rappela sur la scène, en leur donnant son âme, les grandes figures de Bérénice, d'Agrippine, de Phèdre, de Roxane et d'Athalie. On se souvint, on pleura, on applaudit. L'ancienne tragédie, morte depuis Talma et mademoiselle Duchesnois, était ressuscitée.

Du temple orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques.

J'ai tenu à marquer ces péripéties auxquelles n'échappent même point les choses humaines qui semblent les plus solides et les plus immuables. De ces épreuves, la tragédie de Racine est sortie victorieuse. Voilà un fait que je me hâte de proclamer et dont il est facile de tirer les conséquences. Le théâtre de Racine répond à certaines notes délicates du cœur humain; il représente tout un côté du goût français; il a fixé la belle langue du XVII[e] siècle.

Mais, tout en accordant à l'auteur d'*Athalie* l'admiration qu'il mérite, était-il juste, était-il raisonnable de fermer après lui les portes du temple dramatique? Fallait-il s'envelopper dans une imitation servile et éternelle qui dégradait, au lieu de le rehausser, le genre créé par Racine? Devait-on s'en tenir à des pastiches qui, passant de main en main, rappelaient aux libres esprits le commerce des reliques pendant les plus mauvais jours du moyen âge? Là est toute la question. L'autorité de Racine pesait sur notre littérature théâtrale; c'est contre le joug qu'on s'est révolté, non contre l'auteur de chefs-d'œuvre qui vivront aussi longtemps que la langue française.

Dans un temps de liberté, il eût été absurde d'arrêter le type du beau à une forme littéraire. La chose, d'ailleurs, était-elle possible après la lecture des poëtes étrangers? Shakspeare, Schiller, Goëthe, ont fait pour le moins aussi bien que Racine, tout en faisant autrement

que lui. Il y a donc plusieurs voies en littérature qui conduisent à la gloire. Les ouvrir toutes est le devoir de la critique; en parcourir une, selon la mesure de ses forces et la trempe de son génie, est le privilége des grands hommes.

Ces réserves devaient être faites, non pour diminuer la valeur de Racine qui est incontestable, mais pour avertir les étrangers que le goût français moderne n'a rien d'exclusif.

Plaignons les fétichistes, s'il en existe encore. Plus que d'autres, ils ont contribué à pousser la critique de notre temps dans certains écarts dont le bon sens des masses a fait, d'ailleurs, prompte justice. Laissons Racine à sa place, mais n'empêchons pas ceux qui sentent en eux le rayon divin, de se tracer une autre route que la sienne dans le vaste champ de la littérature.

La pensée française ne finit point au XVIIe siècle, elle ne s'arrête point à une forme; elle ne meurt point avec un homme; son nom est légion; ses transformations sont infinies. La tragédie de Racine correspondait à la monarchie absolue de Louis XIV; elle en était comme l'efflorescence poétique; mais Louis XIV et la monarchie absolue elle-même n'étaient point le dernier mot de la nation.

CHAPITRE XX.

XVIIe siècle.

MOLIÈRE.

La rue où Molière est né. — Ses études. — Les leçons de Gassendi. — Comment il devint valet de chambre de Louis XIII. — Molière avocat. — Comment il se fit acteur. — Du nom de Molière. — Tallement des Réaux sur quelques actrices du temps. — Ce qui donna à Scarron l'idée de son *Roman comique*. – Ce que dit M. Deschanel de la troupe de Molière. — Pérégrinations de Molière. — Un fauteuil de bois conservé à Pézénas. — Pièces de début. — Sa première comédie régulière. — Sa seconde comédie. — Son essai de la tragédie à Bordeaux. — Son retour à Paris. — Ce qu'il avait gagné dans sa vie nomade. — Le prince de Conti. — La première représentation à Paris. — D'où vient l'usage de jouer une comédie après la tragédie. — Ce que dit de Molière un de ses ennemis. — Le contemplateur. — Molière assis au bord du coche d'Auxerre. — Ses trente et une pièces en vingt années. — Ses relations avec le duc de Vivonne et le grand Condé. — Déchaînement de violentes haines à l'occasion de *Tartufe*. — Générosité de Molière. — Sa conduite envers Racine. — Sa bonté envers un enfant qu'on lui présente. — Un trait de générosité de Molière envers un camarade. — Une anecdote à propos d'une aumône donnée à un pauvre. — Comment il parle de son médecin à la table du roi. — Ses chagrins domestiques. — Ce qu'était Armande Béjard. — Conversation de Molière avec Chapelle à ce sujet. — Une scène du *Bourgeois Gentilhomme* appropriée à la situation de Molière. — Sa santé. — Ce qu'on lit à ce sujet dans Cizeron Rival. — Comment Molière juge la carrière du théâtre. — Détails sur sa mort. — Refus de sépulture. — Excommunication. — Oraison funèbre de Molière par Bossuet. — Comment la pierre de sa tombe est fendue par le milieu. — Portrait de Molière par une comédienne de son temps. — Molière considéré comme acteur et comme écrivain. — *Les Précieuses ridicules*. — Hôtel de Rambouillet. — Ce que dit Labruyère. — Une société de précieuses à Montpellier. — Comment Chapelle les décrit. — Sujet de cette comédie. — Le succès. — De l'intention de Molière. — Comment le but fut dépassé. — Les vraies et les fausses précieuses. — Ménage et Chapelain. — Pertes regrettables sous le rapport de la langue. — Le style de Molière et de Bossuet formé avec la langue populaire. — *L'École*

des Maris, sujet de la pièce, deux systèmes d'éducation en présence, dénoûment. — *Les Fâcheux*, d'un passage de cette pièce. — *L'École des Femmes*, sujet de la pièce, attaques violentes. — Critique de *l'École des Femmes*. — Opinion de Fénelon. — Accusations contre Molière. — Des mots un peu crus dans ses comédies. — Ce que Molière dit de l'honnêteté des femmes. — Le duc de Lafeuillade et *tarte à la crême*. — *L'Impromptu de Versailles*. — *Le Mariage forcé*. — *Don Juan*, sujet de cette pièce. — Byron. — Ce que dit M. Alphonse Esquiros dans ses *Martyrs de la Liberté*. — La scène du pauvre. — Où Molière prend ses personnages. — *L'Amour Médecin*. — Comédies de caractère. — *Le Misanthrope*, quelques passages. — Deux classes d'écrivains. — Le *Tartufe*. — Le soulèvement des dévôts. — Ordonnance de M. de Lamoignon. — Mandement de l'archevêque de Paris. — Un bon mot du prince de Condé. — Anecdote à propos de *le Pauvre Homme*. — Sujet de *Tartufe*. — Cette pièce interdite récemment. — Une diatribe de M. Veuillot. — *Monsieur de Pourceaugnac*. — *Les Fourberies de Scapin*. — Un valet bouffon et un marquis ridicule. — Les bourgeois, *Georges Dandin*. — *La Comtesse d'Escarbagnas*. — *Le Bourgeois gentilhomme*. — *Les Femmes savantes*. — *Le Malade imaginaire*. — Molière jugé après sa mort. — Molière lisant ses pièces à sa servante. — Ses comédies comparées aux pièces modernes. — Ce que dit M. Gustave Planche de l'influence des doctrines de Gassendi sur Molière. — Molière et Shakspeare. — Un mot de Boileau à Louis XIV sur Molière.

1.

Jean-Baptiste Poquelin, que le monde appelle aujourd'hui Molière, naquit à Paris en 1622, — non pas, comme on l'a cru longtemps, rue de la Tonnellerie, dans une maison qui subsistait encore, il y a quelques années, sous les piliers des halles, — mais dans une maison de la rue Saint-Honoré, au coin de celle des Vieilles-Étuves. Il était par sa mère, Anne Boutet, et par son père, Jean-Baptiste Poquelin, d'une famille de tapissiers. Le père obtint, en 1631, la charge de valet de chambre, tapissier du roi, et, quelques années plus tard, la survivance de cette charge pour son fils. Ce fils, dont la première éducation fut négligée, resta jusqu'à quatorze ans dans la boutique, n'ayant rien appris, outre son métier, qu'un peu à lire et à écrire.

Le petit Poquelin avait un grand-père qui aimait la comédie et qui le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne. Là, l'enfant prodigue prit le dégoût de la profession à laquelle on le destinait, et l'amour des belles lettres. Il pressa son grand-père d'obtenir qu'on le mit au collége. Le père qui venait de perdre sa femme et qui était chargé d'une nombreuse famille, — neuf enfants, filles et garçons, — hésita, puis consentit et envoya son aîné suivre, comme externe, les cours du collége de Clermont (depuis Louis le Grand), qui était tenu par les Jésuites.

L'adolescent fit là ses humanités de 1636 (date du Cid) à 1641. Il y entra à quatorze ans et en sortit à dix-neuf. Là, il trouva pour condisciples Chapelle, Hesnaut, Bernier et le prince de Conti, frère du grand Condé. En dehors des cours ordinaires de la maison, il reçut, avec Chapelle, du célèbre Gassendi des leçons qui se prolongèrent après sa sortie du collége. Gassendi lui enseigna la philosophie d'Épicure et, ce qui valait encore mieux que la théorie des atomes, une excellente morale. Molière étudia l'une et pratiqua l'autre.

Le jeune homme avait à peine achevé ses rapides études, que son père, devenu vieux et infirme, se sentit incapable de servir à la cour. Le fils fut donc obligé d'exercer les fonctions de valet de chambre auprès du roi. Ce roi était alors Louis XIII. En 1641, le nouveau valet de chambre de Sa Majesté suivit son maître, faible et valétudinaire, dans un voyage en Languedoc. Là, il fut peut-être témoin de l'arrestation de Cinq-Mars.

Dans les années qui suivirent, le jeune Poquelin paraît avoir quitté sa charge ; il alla étudier le droit à Orléans et vint se faire recevoir avocat à Paris.

En 1645, la passion du théâtre qui l'avait déterminé à faire ses études et qui n'avait été qu'endormie durant l'intervalle, se ranima plus forte que jamais. Renonçant pour toujours au commerce et à la boutique de son père,

il se lia avec des jeunes gens de famille qui jouaient pour leur plaisir. Parmi eux se trouvaient les deux frères Béjart et leur sœur Madeleine. Il s'éprit d'elle et entra dans cette société dramatique qui, bientôt, se forma en troupe régulière et se mit à jouer en public, sous le titre de l'*Illustre Théâtre*.

« L'Illustre Théâtre, dit M. Émile Deschanel dans sa *Vie des Comédiens*, brilla peu d'instants. Établi d'abord au faubourg Saint-Germain, sur les fossés de la porte de Nesle, où est aujourd'hui la rue Mazarine, puis au quartier Saint-Paul à l'autre bout de Paris, puis encore au fôubourg Saint-Germain, rue de Bussy, à la Croix-Blanche, tout cela en moins d'une année, — pierre qui roule n'amasse pas mousse, — l'Illustre Théâtre, après d'inutiles efforts pour partager le succès des deux autres troupes déjà établies à Paris, l'une à l'hôtel de Bourgogne, l'autre au Marais, près de l'hôtel de ville, se mit à courir la province. »

Alea jacta est! Le jeune avocat est devenu comédien et même chef de troupe. Mais que dira sa famille? Par respect pour elle, il changea de nom. Ce sacrifice à de ridicules préjugés lui coûta plus tard des regrets. Lorsque la gloire — et quelle gloire est égale à la sienne! — eut sacré son nom d'emprunt, celui qui avait été Poquelin, s'écria :

Quel abus de quitter le vrai nom de ses pères!

Le nom de guerre qu'il adopta avait déjà été porté dans le même temps par un romancier, auteur de *Polixène*, et par un musicien, danseur dans les ballets de la cour. Mais un seul a aujourd'hui le droit de se vanter de ce grand nom devant la postérité, Molière!

Il fit pourtant peu de bruit dans les commencements. Voici ce qu'écrivait, onze ou douze ans après, Tallemant des Réaux à propos de quelques actrices du temps : « Je n'ai jamais vu jouer la Béjart, mais on dit que c'est la

meilleure de toutes. Elle est dans une troupe de campagne. Elle a été ici (à Paris) dans une troisième troupe, qui n'y fut que quelque temps. Un garçon, nommé Molière, quitta les bancs de la Sorbonne pour la suivre. Il en fut longtemps amoureux, donnait des avis à la troupe, et enfin s'en mit. »

Le garçon, nommé Molière, allait devant lui avec sa troupe, courant le monde et les aventures. Ces années d'obscurité ne furent point pour lui, il s'en faut de beaucoup, des années perdues. Une jeunesse errante, romanesque et aventureuse était la préface qui convenait à cette vie de grand homme, qui devait faire la satire des mœurs. Scarron rencontra Molière et sa troupe de comédiens à leur passage dans le Maine. C'est, dit-on, ce qui lui donna l'idée de son *Roman comique*.

En ces temps de fronde et de guerre civile, le désordre, la licence, régnaient partout. Que de rencontres, que d'incidents, que d'émotions, que de spectacles pour ces comédiens ! Que d'études pour ces bohèmes, fils de famille, qui allaient de par le monde, avec ces galantes commédiennes, au gré de la fantaisie et de l'amour ! Quel tour de France que celui-là !...

« Vie agitée, pleine, féconde, dit M. Deschanel, représentations dans les jeux de paume, dans les granges, dans les châteaux ; voyages à pied, à cheval, en patache, en carrosse, en charrette... et puis, voilà Molière qui devient librettiste, comme il est devenu comédien, sans y songer ; brochant le soir sur la table d'auberge le scenario du lendemain, qu'on jouera à l'italienne, après la tragi-comédie du jour.

« Et les applaudissements, et les cris et le rire ! et l'enivrement du succès ! et les amis et les rivaux ! et, le soir, les soupers, les conversations, les aventures d'hôtellerie... oh ! la belle vie quand on a vingt ans ! — Mais Molière en avait vingt-cinq ! mais Molière en avait trente !... et cette vie durait toujours... »

La liste de ses pérégrinations est formidable. On a relevé les traces de son passage à Nantes, à Bordeaux, à Toulouse, à Narbonne, à Vienne, à Lyon, à Dijon, à Grenoble, à Montbrison, à Avignon, à Pézenas, à Carcassonne, à Agen, à Montpellier, à Nîmes, à Rouen et dans un grand nombre d'autres villes ou bourgades. Cependant ce fils errant de la comédie glanait et ramassait sur sa route mille observations, mille études de caractère, mille croquis de la nature humaine. On conserve à Pézenas un grand fauteuil de bois, dans lequel Molière venait, dit-on, s'asseoir en silence dans la boutique d'un barbier. Là, dans cette boutique qui servait de rendez-vous ordinaire aux oisifs et aux campagnards, il assistait de son fauteuil au spectacle de la comédie humaine.

2.

Pendant ces années de vie nomade, durant lesquelles il traversait la France du nord au midi, et du midi au nord, Molière essayait sa verve. Disons le mot, il se cherchait. D'abord, il fit de petites farces dans le goût italien qui sont aujourd'hui perdues. De quelques-unes, il nous est resté le nom, et voilà tout. On cite de lui *le Docteur amoureux*, *les Trois Docteurs rivaux*, *le Maître d'École*. Deux pièces de ce temps-là ont survécu, quoiqu'elles ne se trouvent point dans ses œuvres complètes. C'est *le Médecin volant* et *la Jalousie de Barbouillé*, dans lesquelles les curieux croient retrouver comme une première esquisse du *Médecin malgré lui* et de *Georges Dandin*. La première comédie régulière, en cinq actes et en vers, à laquelle Molière imprima le cachet d'une jeunesse déja mûre, fut *l'Étourdi*, joué à Lyon, en 1653. Il avait trente et un ans. Sa seconde, *le Dépit amoureux*, fut représentée, de 1655 à 1656, à Narbonne. Molière, qui le croirait, eut une fois l'idée de se lancer dans la tragédie. A Bordeaux, où il se trouvait alors pour la seconde fois,

il fit jouer à sa troupe *la Thébaïde*, qui, Dieu merci ! ne réussit pas. Je dis, Dieu merci ! parce qu'un succès, même médiocre, aurait peut-être encouragé Molière dans une voie qui n'était point la sienne et qui nous eût, sans doute, privés de tant de chefs-d'œuvre comiques.

En 1658, Molière revint à Paris. Il avait alors trente-six ans. Que rapportait-il de ses courses? peu d'argent, beaucoup de fatigues et de soucis. Et la gloire? c'est à peine s'il ne l'avait point perdue de vue. Les applaudissements, qui jusqu'ici étaient venus à ses oreilles, étaient de ceux qui naissent et qui meurent dans une obscure salle de province. Le moyen, d'ailleurs, de saisir et de fixer le succès au milieu de cette vie errante? Il avait donc gaspillé sa jeunesse? Oh ! non, il avait mieux fait que d'écrire : il avait vécu, il avait souffert, il avait étudié l'homme sur lui-même et sur les autres ; il avait passé en revue les diverses classes de la société. Quel malheur que cet enfant de la Bohême n'ait pas écrit ses mémoires ! il nous eût dit quelle moisson de faits et d'idées, quelle expérience du monde, quelle connaissance du cœur humain, il avait acquise au milieu des hasards et des misères de son pèlerinage comique. Ne craignez rien ; viennent encore quelques années de soleil et cette moisson ne tardera guère à mûrir. Ne vous étonnez plus après cela qu'il aime sa chère Bohême, ne soyez plus surpris que, dans son passage à travers le Languedoc, quand le prince de Conti, son ancien condisciple, le reconnut, l'accueillit et lui proposa de le prendre à son service comme secrétaire, l'auteur ait refusé, disant : « Je n'ai pas les sentiments assez flexibles pour la domesticité ! »

Il avait du moins conquis une amitié puissante. Ce même prince de Conti, devant lequel Molière avait joué, durant la séance des états, quelques-unes de ses meilleures comédies, recommanda l'acteur au duc d'Orléans

et fit obtenir à la troupe ambulante la faveur de jouer en présence du roi, dans la salle des gardes du vieux Louvre. Ce fut le 24 octobre 1658 qu'eut lieu cette représentation, qui ouvre pour Molière une ère nouvelle. La troupe, pour son début, avait choisi *le Nicomède* de Corneille. Quand le rideau fut baissé, Molière s'avança vers la rampe et, pour citer le récit d'un de ses camarades : « après avoir remercié Sa Majesté, en des termes très-modestes, de la bonté qu'elle avait eue d'excuser ses défauts et ceux de sa troupe, qui n'avait paru qu'en tremblant devant une assemblée si auguste, il lui dit que l'envie qu'ils avaient eu de divertir le plus grand roi du monde leur avait fait oublier que Sa Majesté avait à son service d'excellents originaux, dont ils n'étaient que de très-faibles copies (1); mais puisqu'elle avait bien voulu souffrir leurs manières de campagne, il la suppliait, très-humblement, d'avoir pour agréable qu'il lui donnât un de ces petits divertissements qui lui avaient acquis quelque réputation et dont il régalait les provinces. »

Ce fut *le Docteur amoureux* qu'il choisit. De là vient l'usage qui a été suivi depuis sur notre théâtre français, de donner une petite pièce courte et gaie après une tragédie ou une comédie en cinq actes.

Le roi, qui avait été assez content du spectacle, permit à la troupe de Molière de s'établir à Paris où elle prit le titre de *Troupe de Monsieur*. Monsieur, frère unique de Louis XIV, était, comme nous l'avons vu, le protecteur de Molière, qui lui avait été présenté par le prince de Conti. D'abord cette troupe n'était qu'à demi chez elle, devant partager le théâtre du *Petit Bourbon* avec les comédiens italiens qui étaient en possession de la salle depuis quelques années. La troupe de Molière jouait

(1) Allusion aux comédiens de l'*Hôtel de Bourgogne*, dont Molière devait craindre la jalousie et qu'il cherchait alors à ménager.

sur ce théâtre les mardis, les jeudis et les samedis, et les Italiens y figuraient les autres jours. Mais, deux ans après, en 1660, lorsque l'on commença à bâtir la colonnade du Louvre, sur l'emplacement même du Petit Bourbon, la troupe de Monsieur obtint de passer au théâtre du Palais-Royal, que le cardinal de Richelieu avait fait bâtir. Elle devint *Troupe du Roi* en 1665.

Molière commençait donc une nouvelle vie dramatique. Avec quel incomparable essor ce poëte et cet acteur de province s'empara bientôt de la ville, de la cour, du monde, de l'avenir ! Je me réserve d'analyser ses œuvres ; mais ici je ne cherche que le caractère de l'homme. La force de son génie était dans l'observation de la nature humaine. Boileau l'appelait le *contemplateur*. L'un de ses ennemis, de Visé, dans sa comédie de *Zélinde*, le réprésente ainsi : « Depuis que je suis descendu, Élomire (anagramme du nom de Molière) n'a pas dit une seule parole. Je l'ai trouvé appuyé sur ma boutique dans la posture d'un homme qui rêve. Il avait les yeux collés sur trois ou quatre personnes de qualité qui marchandaient des dentelles ; il paraissait attentif à leurs discours, et il semblait, par le mouvement de ses yeux, qu'il regardait jusqu'au fond de leurs âmes, pour y voir ce qu'elles ne disaient pas. Je crois même qu'il avait des tablettes et que, à la faveur de son manteau, il a écrit, sans être aperçu, ce qu'ils ont dit de plus remarquable. » Puis il ajoute : « S'il n'a pas dessiné leurs grimaces pour les faire représenter au naturel dans le jeu du théâtre, je ne doute point qu'il ne les ait imprimées dans son imagination. C'est un dangereux personnage. Il y en a qui ne vont point sans leurs mains ; mais on peut dire de lui, qu'il ne va point sans ses yeux et ses oreilles. »

Molière lui-même a parlé de cette taciturnité qui frappait tant les gens du monde. « Vous connaissez l'homme, dit Élise dans *la Critique de l'école des femmes*,

et sa paresse naturelle à soutenir la conversation. Célimène l'avait invité à souper comme bel esprit, et jamais il ne parut si sot parmi une demi-douzaine de gens à qui elle avait fait fête de lui... Il les trompa par son silence. » Molière fut une fois vu durant plusieurs heures, assis à bord du coche d'Auxerre, à attendre le départ. Il observait ce qui se passait autour de lui. Si Molière parlait peu, ce n'est pas, bien entendu, qu'il n'eût rien à dire, ni même qu'il manquât de facilité naturelle à s'exprimer. Toutes les fois que quelqu'un de sa troupe devait adresser la parole aux auditeurs, avant le spectacle, comme c'était alors la coutume, Molière se chargeait de ce rôle et s'en tirait à merveille. Il ne faut point confondre les beaux parleurs avec les bons orateurs. Molière n'était point des premiers; il eût sans doute été des seconds, s'il avait trouvé une tribune pour s'y produire.

En vingt années, Molière écrivit trente et une pièces de comédies qu'il avait composées, sans compter les rôles qu'il remplit dans les pièces des autres. Un si énorme travail devait ébranler sa santé. Du moins le succès le consola de la peine qu'il se donnait. Au point de vue matériel, sa situation n'était point mauvaise. Il retirait de son théâtre un revenu annuel qui, avec ce qu'il avait placé, pouvait s'élever à trente mille livres. Il avait une maison de campagne à Auteuil, où il recevait Chapelle, Jonsac, Desbarreaux et d'autres gens d'esprit. Sa société était recherchée par les plus grands seigneurs qui avaient du goût et quelque instruction. Le duc de Vivonne allait souvent chez Molière et vivait, dit-on, avec lui comme Lélius avec Térence. Le grand Condé exigeait de lui qu'il le vînt voir souvent, et aimait sa conversation dans laquelle, disait-il, on trouvait toujours à apprendre.

Avec tout cela, Molière était-il heureux? — Le succès de ses pièces suscita l'envie, la critique et des haines puissantes. On ne fait point impunément la satire de

la société où l'on vit. Ses chefs-d'œuvre lui donnèrent beaucoup moins de partisans qu'ils ne lui créèrent d'ennemis; ou, du moins, ses partisans se contentaient de l'applaudir au théâtre, tandis que ses ennemis se montrèrent actifs, entreprenants, rusés. Pour se donner plus de force, ils couvrirent leurs ressentiments sous le masque de la morale qu'ils feignirent de croire offensée par les hardiesses comiques de Molière. On l'attaqua au nom des bons principes, tactique toujours ancienne et toujours nouvelle des mauvais esprits. Il avait joué les marquis; on l'accusa de verser le ridicule sur l'aristocratie dont il n'avait voulu que stigmatiser les vices, les erreurs et les goûts frivoles. Mais il avait été plus loin, il avait osé attaquer la Faculté. « Molière, dit Perrault, dans ses *Éloges des hommes illustres*, ne devait pas tourner en ridicule les bons médecins que l'écriture nous enjoint d'honorer. » Or, si Molière mettait en scène les docteurs, ce n'était ni aux bons médecins, ni à une profession utile, ni même à la science de guérir que s'adressaient ses plaisanteries. Il se moquait seulement du privilége dont jouissait alors le corps médical et de ces vains titres qui, loin d'exclure l'ignorance, ne servent trop souvent qu'à la déguiser.

Ce n'était pourtant là que la moindre partie de ses crimes. Molière venait de faire jouer *Tartufe*, dont la représentation rencontra d'ailleurs de grandes difficultés. Cette fois l'hypocrisie se sentit démasquée : elle éclata. Comment peindre l'orage qui faillit entraîner la perte du poëte comique et de son théâtre? Un curé de Paris demanda que Molière fût brûlé en place publique, ni plus ni moins que Jean Huss, Étienne Dolet, Jordano Bruno, et tant d'autres dont les bûchers fumaient encore. La protection de Louis XIV, que Molière avait diverti, s'y opposa. Cependant l'intolérance religieuse ne cessait d'insinuer au roi qu'il n'avait pas le droit de se montrer si indulgent : « Auguste, lui disait-on dans un

libelle publié en 1665, fit mourir un bouffon qui avait fait raillerie de Jupiter, et défendit aux femmes d'assister à ses comédies, plus modestes que celles de Molière. Théodose condamna aux bêtes des farceurs qui tournaient en dérision les cérémonies, et cela néanmoins n'approche point de l'emportement qui paraît en cette pièce (*Tartufe*). » Malgré ces conseils, malgré l'exemple d'Auguste et de Théodose, Louis XIV eut le bon goût de persister dans son repos. Il y a seulement lieu de se demander si ces haines religieuses n'ont point abrégé le cours d'une vie qu'elles avaient empoisonnée.

Cet homme si haï, dénoncé au roi comme un malfaiteur, était, après tout, le meilleur, le plus honnête et le plus grand cœur qu'on pût imaginer. Il faisait de son bien, si chèrement gagné, un noble usage. Une partie de son revenu était employé en libéralités. Il encourageait souvent, par des présents considérables, de jeunes auteurs qui au malheur d'être pauvres joignaient encore celui d'avoir du talent. On s'est demandé si ce n'est point à lui que la France doit Jean Racine. Le fait est qu'il engagea Racine, alors âgé de dix-neuf ans, à travailler pour le théâtre. Ce dernier lui présenta le manuscrit d'une tragédie dont il n'est resté que le titre : *Théagène et Chariclée*. Cette pièce, le début de Racine, était trop faible pour être jouée; mais Molière qui savait — *non ignarus mali* — combien sont pénibles les commencements littéraires, fit compter au jeune auteur la somme de cent louis et lui fit cadeau de sa *Thébaïde* qui servit de plan aux *Frères ennemis*. Ils se brouillèrent peu de temps après, Racine ayant donné cette première de ses tragédies aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne, au lieu de la donner à la troupe de Molière.

Bien loin de se montrer jaloux, Molière aimait les talents qui cherchaient à naître. Un pauvre enfant, fils de comédienne et de comédien, âgé de dix à onze ans, lui fut un jour présenté. Molière le vit, lui trouva du jeu,

des grâces, de la figure, l'invita à souper, puis à loger chez lui. Non content de l'engager dans sa troupe, il le traita comme son fils. Cet enfant, dont Molière avait cultivé avec un soin paternel les heureuses facultés, devint plus tard le fameux comédien Baron.

Un jour, Baron vint lui annoncer qu'un comédien de campagne, dont le nom de famille était Mignot et le nom de guerre Mondorge, demandait quelques légers secours pour aller rejoindre sa troupe. L'enfant ajouta, en balbutiant, que le pauvre diable n'osait se présenter devant Molière, tant il était mal vêtu : « Mondorge? dit Molière; en effet, nous avons joué la comédie ensemble, et c'est un fort honnête homme; je suis fâché que ses petites affaires soient en si mauvais état... Que croyez-vous que je doive lui donner? » Le petit Baron répondit au hasard : « Quatre pistoles.—Eh bien, dit Molière, je vais lui donner quatre pistoles pour moi; mais en voilà vingt autres que je lui donnerai pour vous.... » Molière descendit, embrassa son vieux camarade, le consola, lui glissa dans la main les vingt-quatre pistoles, et après qu'il eut bien dîné, lui fit donner un bel habit de théâtre qu'il venait de payer deux mille cinq cents livres, en souhaitant que cet habit lui fît honneur dans sa profession et lui portât bonheur.

Je ne finirais pas, si je citais tous les traits d'humanité qui sont venus aux oreilles du public et de l'histoire : je ne parle point de ceux qui, étant restés inconnus, ont dû recevoir ailleurs leur récompense. Molière venait de faire l'aumône à un pauvre : un instant après, le pauvre court après lui et lui dit : « Monsieur, vous n'aviez peut-être pas dessein de me donner un louis d'or : je viens vous le rendre. — « Tiens, répond Molière, en voilà un autre. » Je ne crois pas qu'il ait ajouté : « Où la vertu va-t-elle se nicher? » Molière connaissait trop bien la nature humaine pour croire que l'honnêteté fut impossible avec la misère. L'auteur de la scène du pauvre,

dans *Don Juan*, était incapable de prononcer ces paroles.

Cet homme avait trouvé son génie dans la bonté de son cœur. Un jour qu'il était au dîner du roi,— Molière, comme on le sait, était fort mal avec la Faculté, — il vint à parler de son médecin qui s'appelait Mauvilain. « Vous avez un médecin, dit le roi, que vous fait-il? — Sire, répondit Molière, nous causons ensemble, il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point et je guéris.» Cette plaisanterie ne l'empêcha point de demander et d'obtenir de Louis XIV, pour le fils de ce médecin, un canonicat.

3.

La vie de Molière était surtout troublée par ce qu'on appelle les chagrins domestiques. Il avait épousé, le 20 février 1662, Armande Béjart, très-jeune sœur de cette Madeleine Béjart qu'il avait aimée et suivie en province. Cette union fut malheureuse. Frivole et coquette, Armande empoisonna le cœur de Molière. Le grand poëte acteur rêvait un jour dans son jardin d'Auteuil. Un de ses amis, Chapelle, qui venait s'y promener par hasard l'aborda, et le trouvant encore plus inquiet que de coutume, lui demanda plusieurs fois le sujet de sa mélancolie. Molière résista autant qu'il put; mais comme il était dans une de ces plénitudes de cœur si connues par les gens qui ont aimé, il céda à l'envie de se soulager et avoua, de bonne foi, à son ami, que la manière dont il était obligé d'en user avec sa femme était la cause de l'accablement où il se trouvait. Chapelle lui fit des raisonnements, qu'on devine d'ici, pour le consoler. « Un homme comme lui devait s'élever au-dessus de telles infortunes conjugales. Comment le mépris que devait lui donner une femme indigne, — laquelle méritait d'être enfermée — ne le guérissait-il point d'un atta-

chement si tendre? » Molière, qui avait écouté Chapelle en silence, secoua tristement la tête. « Je vois bien, lui dit-il, que vous n'avez point encore aimé. »

Sa douleur n'avait d'égale que son indulgence : « Quand je considère, disait-il, combien il m'est impossible de vaincre ce que je sens pour elle, je me dis en même temps qu'elle a peut-être la même difficulté à détruire le penchant qu'elle a d'être coquette, et je me trouve plus de disposition à la plaindre qu'à la blâmer. »

Il fallut pourtant rompre avec cette femme incorrigible. Molière, durant un temps, ne la voyait plus qu'au théâtre. Eh bien, même alors, Molière répondait à ceux qui lui conseillaient de l'oublier : « Toutes les choses du monde ont du rapport avec elle dans mon cœur : mon idée en est si fort occupée que je ne fais rien en son absence qui me puisse divertir. » Et, en effet, dans ce moment-là même, il écrivait d'elle, sous le nom de *Lucile*, fille du bourgeois gentilhomme :

CLÉONTE (lisez Molière).

Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer ; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit ; elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joie ; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle, et voilà, de tant d'amitié, la digne récompense : Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables ; je la rencontre par hasard ; mon cœur à cette vue se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle, et l'infidèle détourne de moi ses regards, et passe brusquement, comme si de la vie elle ne m'avait vu.

COVIELLE (lisez Chapelle).

Je dis les mêmes choses que vous.

CLÉONTE.

Donne la main à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourraient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable, et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, monsieur? voilà une belle mijaurée, une pimpesouée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour! Je ne lui vois rien que de très-médiocre, et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

CLÉONTE.

Cela est vrai, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feu; les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLÉONTE.

Oui; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches, et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs; c'est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.

Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLÉONTE.

Non; mais elle est aisée et bien prise.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions.

CLÉONTE.

Il est vrai; mais elle a grâce à tout cela, et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'esprit....

CLÉONTE.

Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE.

Mais, enfin, elle est capricieuse, autant que personne du monde.

CLÉONTE.

Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux belles; on souffre tout des belles.

COVIELLE.

Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE.

Moi? j'aimerais mieux mourir, et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE.

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite?

CLÉONTE.

C'est en quoi ma vengeance en sera plus éclatante, en

quoi je veux faire connaître la force de mon cœur à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, tout aimable que je la trouve. . . . .
. . . .

Ainsi se disait Molière à lui-même, et toujours il cédait à la fatalité d'un amour incurable. Dix mois avant sa mort, il se rapprocha de sa femme. Il devint même père d'un enfant qui ne vécut pas. Ce raccommodement, du moins, ramena-t-il la paix dans le ménage? Hélas! il y a lieu d'en douter. Sur les maris trompés et sur les médecins, Molière ne tarit pas de railleries, lui toujours malade et toujours trompé par sa femme.

4.

La santé de Molière ne résista point à de telles secousses. Depuis longtemps il souffrait d'une irritation de poitrine et il crachait quelquefois du sang. On lit dans Cizeron-Rival les détails suivants : « Deux mois avant la mort de Molière, M. Despréaux alla le voir, et le trouva fort incommodé de sa toux et faisant des efforts de poitrine qui semblaient le menacer d'un fin prochaine. Molière, assez froid naturellement, fit plus d'amitié que de coutume à M. Despréaux. Cela l'engagea à lui dire : « Mon pauvre monsieur Molière, vous voilà dans un pitoyable état. La contention continuelle de votre esprit, l'agitation continuelle de vos poumons sur le théâtre, tout enfin devrait vous déterminer à renoncer à la représentation. N'y a-t-il que vous dans la troupe qui puissiez exécuter les premiers rôles? Contentez-vous de composer, et laissez l'action théâtrale à quelqu'un de vos camarades. Cela vous fera plus d'honneur dans le public, qui regardera vos acteurs comme vos gagistes. Vos acteurs, d'ailleurs, qui ne sont pas des plus souples avec vous, sentiront mieux votre supériorité. — Ah!

monsieur, répondit Molière, que me dites-vous là? Il y a un honneur pour moi à ne point quitter. » Plaisant point d'honneur, disait en soi-même le satirique, qui consiste à se noircir tous les jours le visage pour se faire une moustache de Sganarelle, et à dévouer son dos à toutes les bastonnades de la comédie! Quoi! cet homme, le premier de notre temps pour l'esprit et pour les sentiments d'un vrai philosophe, cet ingénieux censeur de toutes les folies humaines, en a une plus extraordinaire que celle dont il se moque tous les jours! Cela montre bien le peu que sont les hommes. »

Boileau, dans cette circonstance, ne comprit point Molière. Le conseil qu'il lui donnait de renoncer aux fatigues de la vie d'acteur était sage; mais Molière tenait à honneur de ne point abandonner son état ni ses gens qui, sans lui, seraient peut-être tombés dans la misère.

Ce terrible métier d'acteur, qu'il avait porté si longtemps, était devenu pour lui le fardeau du devoir. N'allez pas croire, d'ailleurs, qu'il se fît illusion sur la carrière du théâtre : il en connaissait trop bien les mécomptes, les déboires et les humiliations. Un jeune homme vint un jour le trouver, lui disant qu'il voulait se faire comédien, et lui récita plusieurs scènes. Molière lui demanda s'il avait quelque fortune. « Mon père est un avocat à l'aise, dit le jeune homme. — En ce cas, répondit Molière, je vous conseille de prendre sa profession; la nôtre ne vous convient point; c'est la dernière ressource de ceux qui ne sauraient mieux faire, ou des libertins qui veulent se soustraire au travail. D'ailleurs, c'est enfoncer le poignard dans le cœur de vos parents que de monter sur le théâtre; vous en savez les raisons. Je me suis toujours reproché d'avoir donné ce déplaisir à ma famille; et je vous avoue que si c'était à recommencer, je ne choisirais jamais cette profession.

« Vous croyez peut-être, ajouta-t-il, qu'elle a ses agréments? vous vous trompez. Il est vrai que nous sommes,

en apparence, recherchés des grands seigneurs ; mais ils nous assujétissent à leurs plaisirs, et c'est la plus triste de toutes les situations que d'être les esclaves de leur fantaisie. Le reste du monde nous regarde comme des gens perdus et nous méprise. Ainsi, monsieur, quittez un dessein si contraire à votre honneur et à votre repos. Si vous étiez dans le besoin, je pourrais vous rendre mes services, mais je ne vous le cèle point, je vous serai plutôt un obstacle... Représentez-vous la peine que nous avons; incommodés ou non, il faut être prêts à marcher au premier ordre, et à donner du plaisir quand nous sommes bien souvent accablés de chagrins, à souffrir la rusticité de la plupart des gens avec qui nous avons à vivre, et à captiver les bonnes grâces d'un public qui est en droit de nous gourmander pour l'argent qu'il nous donne. Non, monsieur, croyez-moi, encore une fois, ne vous abandonnez point au dessein que vous avez pris... »

Mais lui, il y était, il y restait, il y mourut. C'était la troisième représentation du *Malade imaginaire.* Molière, qui se sentait, ce jour-là, très-souffrant, devait remplir, dans la soirée, le rôle d'Argan. Sa femme et Baron le conjurèrent de n'en rien faire, de ne point jouer dans l'état de santé où il était, de prendre un peu de repos. « Comment voulez-vous que je fasse, répondit-il ; il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre, que feront-ils si on ne joue pas ? je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant faire absolument. »

Il envoya pourtant chercher les comédiens et leur dit que, comme il se sentait plus incommodé que de coutume, il les priait d'être prêts à quatre heures précises pour jouer la comédie. « Sans cela, ajouta-t-il, je ne puis m'y trouver, et vous pourrez rendre l'argent. » Les comédiens tinrent les lustres allumés, et la toile fut levée à quatre heures. Molière joua avec beaucoup de

difficulté ; mais dans la cérémonie finale de la comédie, au moment où il prononçait le mot *juro*, il fut pris d'une convulsion qu'il essaya de dissimuler sous un rire comique.

Après la pièce, il monta dans sa chaise et les porteurs le déposèrent rue de Richelieu où il logeait. Des médecins, qu'on envoya chercher, poussèrent la rancune jusqu'à refuser leurs services à un moribond. Molière demanda les derniers sacrements et les secours de la religion ; deux ecclésiastiques de Saint-Eustache, qu'on fit demander, refusèrent aussi de se rendre au lit de l'acteur expirant. Il n'eut, pour assister ses derniers moments, que deux sœurs religieuses auxquelles il donnait l'hospitalité lors de leur passage à Paris, pendant le carême. C'est entre leurs bras qu'il rendit l'âme.

Tartufe allait enfin se venger. Le parti soi-disant religieux triompha de cette mort. Le curé de Saint-Eustache refusa tout net la sépulture à un acteur qui ne s'était point réconcilié avec l'Église. La veuve de Molière eut recours au roi ; le roi se déclara incompétent, congédia brusquement la veuve et écrivit à l'archevêque d'aviser. Après bien des démarches, des pourparlers et des retards, on obtint enfin, par grâce, que ses restes mortels seraient portés, pendant la nuit, dans un petit coin de terre comme ceux d'un criminel. C'était alors l'usage catholique de faire entendre des chants funèbres sur la route, de la maison du défunt au cimetière. Le silence accompagna seul Molière à sa dernière demeure. Il fut inhumé dans le cimetière Saint-Joseph, rue Montmartre. Sa veuve y fit porter une grande tombe de pierre que, suivant le témoignage de Titon du Tillet, on voyait encore en 1732.

« Cette pierre, ajouta-t-il, est fendue par le milieu, ce qui fut occasionné par une action très-belle et très-remarquable de sa veuve. Deux ou trois ans après la

mort de Molière, il y eut un hiver très-froid; elle fit voiturer cent voies de bois dans ledit cimetière, lequel bois fut brûlé, sur la tombe de son mari, pour chauffer tous les pauvres du quartier. La grande chaleur du feu ouvrit cette pierre en deux. » Image touchante de ce grand cœur qui, vivant, s'ouvrait et se fendait au feu de l'humanité! Cette fois, du moins, madame Molière comprit son mari et cette bonne action, à mes yeux, couvre bien des fautes. Un fameux capitaine remporta, dit-on, une victoire après sa mort, — les clefs de la ville qu'il avait assiégée, ayant été déposées sur son cercueil, par le gouverneur de la place. — Il était aussi réservé à Molière, cet homme d'élite, de faire du bien, pour ainsi dire, du fond de sa tombe.

Qu'est, d'ailleurs, ce feu, brûlant par un hiver froid, dans un cimetière, pour un groupe de pauvres gens, auprès du foyer allumé par le génie du grand poëte, et autour duquel se réchauffent depuis deux siècles, autour duquel se réchaufferont encore, pendant des âges et des âges, les générations frissonnantes?

Molière, comédien, n'avait pu trouver grâce devant les préjugés vulgaires de son temps. Il avait encouru, comme nous l'avons dit, une sorte de *post-mortem* excommunication, de la part de Harley de Chanvallon, archevêque de Paris, trop connu par ses aventures galantes. Mais, du moins, ce noble cœur, cet honnête et consciencieux génie sera, sans doute, mieux jugé et mieux apprécié par ceux de ses contemporains que la gloire oblige, et qui, si grands eux-mêmes, étaient faits pour comprendre la grandeur. Écoutons donc ce que dit de lui Bossuet, du haut de la chaire : « La postérité saura peut-être la fin de ce poëte-comédien, qui, en jouant son *Malade imaginaire*, reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après; qui passa des plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir, au tribunal de celui qui dit :

« Malheur à vous qui riez. » Telle fut l'oraison funèbre de Molière.

Une comédienne, qui vivait en même temps que lui, mademoiselle Poisson, nous a laissé de Molière ce portrait : « Il n'était ni trop gras ni trop maigre; il avait la taille plutôt grande que petite; le port noble, la jambe belle; il marchait gravement, avait l'air très-sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs et forts; et les divers mouvements qu'il leur donnait lui rendaient la physionomie extrêmement comique. » Sa tête contrastrait avec celle de Racine qui, pour la figure, ressemblait à Louis XIV. L'une exprimait le génie du peuple, l'autre la grâce et la noblesse de la cour.

Comme Shakspeare, Molière était à la fois auteur et acteur : on peut donc dire qu'il créait deux fois ses propres ouvrages.

Occupons-nous d'abord de l'acteur. De celui-ci nous ne pouvons juger que par le témoignage de ses contemporains. Telle est, en effet, la destinée de nos plus brillants interprètes au théâtre. Ils ne vivent qu'un jour et ne laissent qu'un nom. Pas plus comme acteur que comme poëte, Molière n'obtint un vrai succès dans la tragédie, où il aimait pourtant à jouer. Il avait, dit-on, une volubilité dans la voix et une espèce de hoquet qui ne pouvait convenir au style sérieux, mais qui donnait à son jeu, dans la comédie, un caractère à part. Là, c'est-à-dire sur son terrain, Molière était admirable. « Les anciens, disait un journal peu de temps après sa mort, n'ont jamais eu d'acteur égal à celui dont nous déplorons aujourd'hui la perte, et Roscius, ce fameux comédien de l'antiquité, lui aurait cédé le premier rang, s'il eût vécu de son temps. C'est avec justice qu'il le méritait : il était tout comédien, depuis les pieds jusqu'à la tête. Il semblait qu'il eût plusieurs voix : tout parlait en lui, et d'un pas, d'un sourire, d'un clin d'œil, d'un

remuement de tête, il faisait plus concevoir de choses que le plus grand parleur n'en aurait pu dire en une heure. »

Molière comédien n'est pourtant guère le point de vue auquel nous devons nous arrêter. C'est à Molière auteur que s'adresse surtout cette étude.

5.

Les comédies de Molière, au nombre de trente et une, peuvent se ranger ainsi :

Comédies d'intrigues et d'aventures ;
Comédies de mœurs ;
Comédies de caractère.

On est toujours, comme dit Brid'oison, le fils de quelqu'un : en littérature, Molière était le fils de Plaute, de Térence et des théâtres étrangers. Les Espagnols et les Italiens cultivaient alors, avec succès, un genre de comédie que Molière imita dans *l'Étourdi*, dans *le Dépit amoureux*, et dont il se souvint même plus tard dans *les Fourberies de Scapin*. Il s'en faut de beaucoup que ce genre fût sans valeur littéraire. Si je dois dire toute ma pensée, je suis ravi que Molière ait commencé par là. Dans ces pièces à intrigues, à surprises, à folles et joyeuses aventures, son esprit s'est, pour ainsi dire, aminci, affilé comme une bonne lame dans un jeu d'escrime. Déjà Molière avait créé, ou du moins fixé, dans *l'Étourdi* un type qui durera aussi longtemps que la comédie; c'est le valet roué, le fameux, le rusé, l'inépuisable Mascarille. Il avait touché au cœur humain dans *le Dépit amoureux*. Quant au style de la comédie, il était trouvé. On s'arrêterait plus à ces commencements, si Molière lui-même ne les avait fait un peu oublier par tant d'autres chefs-d'œuvre.

La comédie des mœurs débuta avec *les Précieuses ridicules* (1659). Désormais Molière renonce à suivre les traces des imbroglios étrangers. Son livre est maintenant le monde, la société. Il fera la satire de son temps. Parmi les ridicules d'alors, il en est un qui tenait à l'abus du bel-esprit. Nous avons dit l'influence qu'exercèrent les femmes sur la formation de la langue française et du goût littéraire. En somme, cette influence avait été heureuse, mais pourtant l'ivraie se mêla au bon grain. L'ivraie, c'était ici l'affectation, la recherche des faux ornements. Cette école du beau parler avait son siége à l'hôtel de Rambouillet (1). Là se rencontrait une société exclusive qui ne jurait que par *Clélie* (roman de mademoiselle de Scudéri), et par *la Carte du Tendre*. Son tort était d'avoir substitué l'empire de la mode à celui de la raison et de la vérité. Cette réunion n'avait point échappé à un autre peintre de mœurs. « On a vu, il n'y a pas longtemps, dit Labruyère, un cercle de personnes des deux sexes, liées ensemble par la conversation et par le commerce d'esprit. Ils laissaient au vulgaire l'art de parler d'une manière intelligible. Une chose dite entre eux peu clairement en entraînait une autre plus obscure, sur laquelle on enchérissait par de vrais énigmes, toujours suivis de longs applaudisse-

(1) L'hôtel de Rambouillet était situé à Paris, rue Saint-Thomas du Louvre. C'est là que la marquise de Rambouillet réunissait des personnes d'élite, célèbres par la naissance ou par l'esprit. Cette société donnait le ton en fait de langage et de littérature. On y comptait, parmi les grands seigneurs, le marquis de Rambouillet, le cardinal de Richelieu, Condé, Montansier ; parmi les beaux esprits, Racan, Voiture, Benserade, Balzac, Ménage, Chapelain, La Calprenede, les Scudéri, d'Urfé, Sarrasin, Desmarets de Saint-Sorlin, l'abbé Cottin ; parmi les dames, la duchesse de Longueville, la marquise de La Fayette, madame de Sévigné, madame Deshoulières et Julie d'Angennes, ensuite madame de Montansier, fille de la marquise de Rambouillet, une des plus belles et des plus spirituelles de cette sorte d'académie. Celles-ci se donnèrent elles-mêmes le titre de *précieuses*.

ments. Par tout ce qu'ils appelaient délicatesse, sentiment et finesse d'expression, ils étaient parvenus à n'être plus entendus et à ne s'entendre plus eux-mêmes. Il ne fallait pour servir à ces entretiens, ni bon sens, ni mémoire, ni la moindre capacité; il fallait de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux, et où l'imagination a le plus de part. »

Il n'est pourtant point vrai que Molière, comme on le croit communément, ait cherché ses types à l'hôtel de Rambouillet. Le faux esprit s'était répandu dans toute la France. Chapelle décrit une société de *Précieuses* qui existait à Montpellier, et qu'il reconnut pour telles à leurs *petites mignardises*, à leur *parler gras*, et à leurs *discours extraordinaires*. Molière était près de là avec sa troupe. C'est sur cette copie exagérée de l'hôtel de Rambouillet qu'il a calqué l'idée de sa pièce; mais l'ouvrage pouvait aussi bien corriger la ville que la province. Le sujet est très-simple :

Deux gentilshommes, rebutés par deux *précieuses* auxquelles ils faisaient la cour, imaginent de se venger d'elles, en leur envoyant deux de leurs valets qui se piquent de bel esprit. Les *précieuses* s'y trompent, reçoivent le faux marquis et le faux vicomte avec tout l'empressement qu'on marquait alors pour les gens de qualité, et se montrent ravies de leur conversation. Les compliments, les flatteries, les doux propos alambiqués, tout va bien, jusqu'au moment où les *précieuses* ayant consenti de danser avec les deux valets, qu'elles prennent pour des gentilshommes à la mode, les maîtres interviennent à coups de bâton, et donnent à ces dames, sur le dos de leurs laquais déguisés, une bonne leçon d'humilité.

Cette pièce eut un succès qui fit événement. Un spectateur s'écria : « Courage, Molière, voilà enfin la bonne comédie! » C'était, en effet, le premier tableau de mœurs qui vint se placer devant la rampe avec les couleurs de

la vie. *Les Précieuses ridicules* furent imprimées sans le consentement de Molière. Cette gloire d'auteur dramatique, si longtemps cherchée, et qu'il avait suivi de ville en ville, d'année en année, lui faisait maintenant violence. Il avait résolu, dit-il, de ne faire voir les grâces de sa pièce *qu'à la chandelle.* On peut pourtant répondre que le grand jour n'y a rien gâté : cette comédie n'est pas moins intéressante à la lecture qu'à la représentation.

Les Précieuses obtinrent, dis-je, un grand succès; si même je dois exprimer toute ma pensée, ce succès fut trop grand, — non quant au mérite de l'ouvrage, qui est au-dessus de tout éloge, mais quant au ridicule que Molière se proposait de frapper. Je m'explique : Sans doute il fallait faire justice du mauvais goût, de la manière, de l'afféterie qu'une société trop délicate avait introduite dans la langue française. En agissant ainsi, l'auteur comique rendait service à la littérature et au bon sens; mais, il faut aujourd'hui le reconnaître, ce langage précieux avait des grâces et des ornements qui n'étaient point toujours à dédaigner. L'école de l'hôtel de Rambouillet, quoique prêtant à la satire, et malgré mille défauts, avait des fleurs qu'on ne retrouve plus, vers la seconde moitié du XVIIe siècle, dans les écrits ni dans la conversation. *Les Précieuses* avaient reçu des anciennes fées le don de jeter quantité de perles par la bouche : parmi ces perles, il y en avait beaucoup de fausses, sans doute; mais il en était d'autres qui avaient une valeur, et que je regrette. Ma pensée est que le langage de l'hôtel de Rambouillet demandait à être simplement dégagé des parures superflues qui le surchargeaient. Le succès des *Précieuses ridicules* le balaya. C'était aller trop loin. Je n'avance rien ici qui ne soit constaté par l'histoire. Le soir de la représentation, Ménage, l'un des beaux esprits de cette école, se déclara converti. « Monsieur, dit-il à Chapelain, en sortant du théâtre du Petit-Bourbon, nous approuvions, vous et

moi, toutes les sottises qui viennent d'être critiquées si finement et avec tant de bon sens.... Il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, et adorer ce que nous avons brûlé. Cela arriva comme je l'avais prédit, ajoute ensuite Ménage; et dès cette première représentation, on revint du galimatias et du style forcé... » Revenir du galimatias et du style forcé, c'était au mieux, mais fallait-il pour cela sacrifier cette langue des salons, qui péchait seulement par la recherche et par l'obscurité? On retrouve dans les monuments écrits de l'hôtel de Rambouillet quantité d'alliances de mots et de riches expressions qui manquent aujourd'hui à notre littérature si claire, si raisonnable, mais un peu trop sobre. L'effet des *Précieuses ridicules* semble, sous ce rapport, avoir dépassé le but que Molière lui-même se proposait d'atteindre. Je lis, en effet, dans sa préface : « Par la même raison que les véritables savants et les vrais braves ne se sont pas encore avisés de s'offenser du docteur de la comédie et du capitan, aussi les véritables précieuses auraient tort de se piquer, lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal. » Ou ceci est une vaine précaution oratoire, ou l'intention de Molière était de ne s'attaquer qu'aux fausses précieuses. Il faut entendre par là, celles qui singeaient le bel esprit et le beau langage, de manière à corrompre à la fois l'un et l'autre. Le public, lui, n'a pas fait la différence, et ainsi s'est desséché un rameau curieux de notre littérature, qui méritait bien de vivre.

Il y a du moins ici une leçon importante à recueillir : Molière et Bossuet, les deux plus grands écrivains du grand siècle, ont formé leur style avec la langue populaire. C'est en pétrissant ce limon grossier, et en lui soufflant leur âme qu'ils ont créé un être immortel à leur image. Le nom de Molière peut encore être rapproché, sous ce rapport, du nom de Shakspeare. Ils ont puisé aux mêmes sources, non le fond de leurs idées, mais

la forme dont ils devaient revêtir, l'un le drame, et l'autre la comédie.

6.

L'École des Maris (1661) marque le second pas de Molière dans cette voie qu'il avait ouverte, — *la comédie de mœurs.* Deux frères, Sganarelle et Ariste, ont sous leur garde deux jeunes filles que leur père, un ami commun, leur a confiées en mourant. Chacun d'eux en use d'une manière bien différente. Ariste laisse la sienne, — c'est Léonor que je veux dire, — faire à peu près ce qu'elle veut. L'autre frère, Sganarelle, exige, au contraire, que sa pupille, — c'est Isabelle que je nomme, — suive en tout ses préceptes, ses fantaisies, sa manière de voir. Voilà donc deux systèmes d'éducation en présence, d'un côté, la liberté, de l'autre, la contrainte. Je cours tout de suite au dénoûment. Ariste conquiert par ses bontés un cœur qu'il ne cherchait pas ; Sganarelle, au contraire, en épiant, surveillant, enfermant, contrariant en tout celle dont il s'est promis de faire sa femme, ne réussit qu'à se faire tromper par Isabelle et à la perdre. C'est sur ce fond très-sérieux que Molière a brodé l'une de ses plus vives et de ses plus charmantes comédies. Ce grand moraliste, Molière, est l'auteur du XVII[e] siècle qui a le mieux compris la dignité de la femme, qui a revendiqué pour elle avec le plus d'éloquence les droits raisonnables, et qui a montré avec le plus d'art l'impuissance de la tyrannie domestique sur un sexe faible, qui plie et ne rompt pas comme le roseau dit au chêne.

Aucune analyse ne peut donner une idée des pièces de Molière. Je me contenterai donc d'indiquer en premier lieu *les Fâcheux* (1661) qui furent joués devant le roi.

« D'abord que la toile fut levée, dit Molière dans la préface de cet ouvrage, un des acteurs comme vous pourriez dire moi, parut sur le théâtre en habit de ville,

et, s'adressant au roi avec le visage d'un homme surpris, fit des excuses en désordre sur ce qu'il se trouvait là seul et manquait de temps et d'acteurs pour donner à sa majesté le divertissement qu'elle semblait attendre. En même temps, au milieu de vingt-sept jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le monde a vue, et l'agréable naïade qui parut dedans s'avança au bord du théâtre, et d'un air héroïque prononça les vers que M. Pellisson avait faits et qui servent de prologue. »

On voit que ce grand poëte ne négligeait pas la mise en scène, ni rien de ce qui pouvait flatter les yeux. La comédie des *Fâcheux* fut conçue, faite, apprise et représentée en quinze jours. C'est le cas de dire avec le Misanthrope : *Le temps ne fait rien à l'affaire;* car cette œuvre si précipitée n'en contient pas moins des portraits tracés par la main d'un grand maître.

Il faut que je te fasse un récit de l'affaire,
Car je m'en sens encor tout ému de colère.
J'étais sur le théâtre en humeur d'écouter
La pièce, qu'à plusieurs j'avais ouï vanter;
Les acteurs commençaient, chacun prêtait silence;
Lorsque, d'un air brillant et plein d'extravagance,
Un homme à grands canons est entré brusquement
En criant : « Hola! ho! un siége promptement! »
Et, de son grand fracas surprenant l'assemblée,
Dans le plus bel endroit a la pièce troublée.
Eh! mon Dieu! nos Français, si souvent redressés,
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés,
Ai-je dit; et faut-il sur nos défauts extrêmes
Qu'en théâtre public nous nous jouïons nous-mêmes,
Et confirmions ainsi, par des éclats de fous,
Ce que chez nos voisins on dit partout de nous?
Tandis que là-dessus je haussais les épaules,
Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles;
Mais l'homme pour s'asseoir a fait nouveau fracas,
Et traversant encor le théâtre à grands pas,
Bien que dans les côtés il pût être à son aise,
Au milieu du devant il a planté sa chaise,

Et, de son large dos masquant les spectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.
Un bruit s'est élevé dont un autre eût eu honte;
Mais lui, ferme et constant, n'en a fait aucun compte,
Et se serait tenu comme il s'était posé,
Si, pour mon infortune, il ne m'eût avisé.
Ah! marquis, m'a-t-il dit, prenant près de moi place,
Comment te portes-tu? Souffre que je t'embrasse.

Aux *Fâcheux* succéda *l'École des femmes*. Peu de comédies, même parmi les comédies de Molière, donnent plus de plaisir que celle-là à voir jouer sur le théâtre. Arnolphe qui, pour s'anoblir, se fait appeler monsieur de la *Souche*, élève dans les bons principes une jeune fille naïve nommée Agnès, dont il se propose de faire sa femme. A son retour d'un voyage qu'il a été obligé d'entreprendre pour affaires, il apprend de la bouche même d'Agnès que l'innocence de cette ingénue a couru les plus grands dangers. Un jeune homme s'est introduit chez elle pendant l'absence d'Arnolphe et a fait d'autant plus d'impression sur ce jeune cœur, que la vertu ignorante ne songe même pas à se défendre. Ce qui redouble la rage et l'impatience d'Arnolphe, c'est que ce jeune homme, nommé Horace, est le fils d'un de ses meilleurs amis. L'ayant rencontré tout naguère dans la ville, il lui a ouvert sa bourse, donnant ainsi des armes contre lui-même, car depuis le temps de Jupiter qui s'introduisit chez sa maîtresse en pluie d'or, ce *vil métal* est le nerf des intrigues amoureuses. En échange de ce cadeau, Arnolphe a, d'ailleurs, obtenu par manière de confidence la certitude du malheur qui le menace. Comme tous les gens à système, il persiste et s'affermit dans sa vigilance, redouble les précautions et les consignes, trace à l'ingénue le plan qu'elle doit suivre. L'esprit vient vite aux filles même les plus simples, quand le cœur a parlé. Cette même Agnès joue celui qui veut la maîtriser. Tout ce qu'Arnolphe croit entreprendre contre son rival, il

l'entreprend contre lui-même, grâce aux artifices de celle dont il a réussi à se faire haïr par ses assiduités et son humeur impérieuse. La conclusion n'est pas difficile à deviner : L'amour, quoique greffé sur une nature candide, triomphe par la ruse de tous les obstacles, et Arnolphe reconnaît, un peu tard, que cultiver l'ignorance des femmes n'est, ni avant, ni après, un moyen d'assurer leur fidélité.

Cette dernière comédie obtint un grand succès qui suscita le chagrin délicat de certaines gens. Les attaques s'élancèrent contre l'ouvrage si vives et si acerbes, que l'auteur crut devoir y répondre dans un dialogue ou une petite comédie intitulée *la Critique de l'École des femmes*. Aujourd'hui que Molière règne sans conteste, il est intéressant pour l'histoire de la littérature de voir ce que pensaient de lui ses contemporains. Écoutons-le donc raconter lui-même l'opinion de certains beaux esprits du temps sur l'une de ses meilleures pièces :

CLIMÈNE.

Je n'en puis plus.

URANIE.

Qu'avez-vous ?

CLIMÈNE.

Le cœur me manque.

URANIE.

Sont-ce vapeurs qui vous ont pris ?

CLIMÈNE.

Non.

URANIE.

Voulez-vous que l'on vous délace ?

CLIMÈNE.

Mon Dieu, non. Ah!

URANIE.

Quel est donc votre mal et depuis quand vous a-t-il pris?

CLIMÈNE.

Il y a plus de trois heures et je l'ai rapporté du Palais-Royal (1).

URANIE.

Comment?

CLIMÈNE.

Je viens de voir pour mes péchés cette méchante rapsodie de *l'École des femmes*. Je suis encore en défaillance du mal de cœur que cela m'a donné, et je pense que je n'en reviendrai de plus de quinze jours.

ÉLISE.

Voyez un peu comme les maladies arrivent sans qu'on y songe.

URANIE.

Je ne sais pas de quel tempérament nous sommes, ma cousine et moi; mais nous fûmes hier à la même pièce et nous en revînmes toutes deux saines et gaillardes.

CLIMÈNE.

Quoi, vous l'avez vue?

URANIE.

Oui, et écoutée d'un bout à l'autre.

(1) La troupe de Molière jouait alors au théâtre du Palais-Royal.

CLIMÈNE.

Et vous n'en avez pas été jusqu'aux convulsions, ma chère?

URANIE.

Je ne suis pas si délicate, Dieu merci, et je trouve pour moi que cette comédie serait plutôt capable de guérir les gens que de les rendre malades.

CLIMÈNE.

Ah! mon Dieu! que dites vous là? Cette proposition peut-elle être avancée par une personne qui ait du revenu en sens commun? Peut-on impunément, comme vous faites, rompre en visière à la raison? Et dans le vrai de la chose, est-il un esprit si affamé de plaisanterie, qu'il puisse tâter des fadaises dont cette comédie est assaisonnée? Pour moi je vous avoue que je n'ai pas trouvé le moindre grain de sel dans tout cela. *Les enfants par l'oreille* m'ont paru d'un goût détestable; *la tarte à la crème* m'a affadi le cœur, et j'ai pensé vomir au *potage*.

. . . .

. . . .

Et n'allez pas croire que ce jugement ne fût alors que celui des précieuses, des fats ou des esprits chagrins. Hélas! Fénelon lui-même regardait Molière comme un mauvais écrivain; les vers de cet auteur comique lui semblaient détestables, et sa prose, quoique valant un peu mieux que ses vers, ne valait pas le diable, au dire de l'évêque de Cambrai.

7.

Il y aurait dans une histoire de la littérature un curieux chapitre à faire sous ce titre-ci: Les grands hommes

jugés par leur temps, les grands hommes jugés par la postérité.

Comme Molière n'a presque rien écrit sur sa méthode de composer, ni sur ses opinions en littérature, il est intéressant de trouver dans ce dialogue, *la Critique de l'École des femmes*, ce que cet éminent esprit pensait des règles. N'oublions pas qu'il vivait dans un siècle d'autorité, où le goût était soumis, comme tout le reste, à l'empire de la tradition. Au fond, Molière s'embarrassait assez peu de polémique : comme l'un des philosophes antiques, il se contentait de marcher pour prouver le mouvement. Voici pourtant le langage qu'il met dans la bouche d'un de ses défenseurs :

DORANTE.

Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles dont vous embarrassez les ignorants, et nous étourdissez tous les jours. Il semble à vous ouïr parler que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées, que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poëmes; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations les fait aisément tous les jours, sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a point suivi un bon chemin. Veut-on qu'un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend?

URANIE.

J'ai remarqué une chose de ces messieurs-là; c'est que ceux qui parlent le plus des règles, et qui les savent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles.

DORANTE.

Et c'est ce qui marque, madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassées. Car enfin, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent point, et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudrait, de nécessité, que les règles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane où ils veulent assujettir le goût du public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

Mais la guerre qu'on faisait aux comédies de Molière était avant tout une guerre d'hypocrisie. On l'accusait de pervertir le sens moral, lui, ce grand philosophe qui a le plus contribué à réformer les mœurs en les soumettant au contrôle de la raison. On trouve bien çà et là, il est vrai, dans ses pièces des mots un peu crus que désavoue aujourd'hui le langage plus délicat de nos salons, et quelques scènes empreintes d'une franchise gauloise. Mais la question est de savoir si les sociétés deviennent plus vertueuses en voilant mieux leurs défauts. Le moyen, du reste, de peindre le vice sans le saisir sur le fait? Quiconque lit les comédies de Molière sans avoir pour le mal des lumières qu'ont certaines gens, n'y trouvera rien qui ne parte d'une intention droite, bonne et sérieuse. Laissons-le se défendre lui-même :

« L'honnêteté d'une femme, dit-il, n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir être plus sage que celles qui sont sages. L'affection en cette matière est pire qu'en toute autre, et je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, et s'offense de l'ombre des choses.

Croyez-moi, celles qui font tant de façons n'en sont pas estimées plus femmes de bien. Au contraire, leur sévérité mystérieuse et leurs grimaces affectées irritent la censure de tout le monde contre les actions de leur vie. On est ravi de découvrir ce qu'il peut y avoir à redire; et pour tomber dans l'exemple, il y avait l'autre jour des femmes à cette comédie, vis-à-vis de la loge où nous étions, qui par les mines qu'elles affectèrent durant toute la pièce, leurs détournements de tête et leurs cachements de visage, firent dire de tous côtés cent sottises de leur conduite, que l'on n'aurait pas dites sans cela ; et quelqu'un même des laquais cria tout haut qu'elles étaient plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps. »

L'École des femmes coûta encore à Molière d'autres mauvais traitements que ceux de la critique. Un duc de la Feuillade qui n'aimait point cette comédie, avait fait rire de lui dans le monde en répétant toujours et à tout propos le fameux *tarte à la crème*. Il y a, en effet, des gens qui croient juger une pièce en citant un demi-vers qui leur semble ridicule. Le duc en voulut à Molière du peu de succès qu'il avait obtenu; croyant se moquer de l'auteur il s'était fait moquer de lui-même. Voyant un jour Molière traverser une des galeries de Versailles, de la Feuillade l'aborda en faisant mine de vouloir l'embrasser. Molière qui était trop grand pour soupçonner une lâcheté s'incline. Dans ce moment, le duc lui saisit à deux mains la tête et la frotte rudement contre les boutons d'acier de son habit, en répétant *tarte à la crème*, *tarte à la crème*.

En 1663, il donna *l'Impromptu de Versailles* et, en 1664, *le Mariage forcé*. Cette dernière n'est pas seulement une excellente comédie; c'est encore un acte de courage et de haute sagesse. L'Université de Paris allait, dit-on, obtenir la confirmation d'un arrêt du parlement qui prononçait la *peine de mort* contre ceux qui oseraient

combattre les doctrines d'Aristote. Molière protesta par le rire contre les Pancrace et les Marsupius, ces faux docteurs qui font obstacle à la science et au progrès. Philosophe lui-même, son intention n'était point de se moquer de la philosophie; il voulait seulement tourner en dérision des formules et des mots obscurs qui servent trop souvent de masques à des idées plus obscures encore. On attribue l'idée d'une des scènes les plus amusantes de cette comédie à une aventure du marquis de Gramont; mais je me défie de ces anas ramassés dans les coulisses de la littérature. A entendre certaines gens, les poëtes auraient recueilli toutes leurs inspirations dans les anecdotes de leur temps. Molière, il est bien vrai, faisait son profit de tout, mais ce qu'il prenait aux hommes et aux choses de la société où il vivait, il le transformait tellement que ses contemporains eux-mêmes ne savaient point le reconnaître.

Don Juan ou le festin de Pierre (1665), quoique portant le nom de comédie, est une manière de drame. Molière s'y élève, surtout vers la fin, jusqu'au sublime. Don Juan, seigneur libertin, se marie tous les mois, comme dit Sganarelle, avec des femmes qu'il délaisse aussitôt pour de nouvelles conquêtes. Parmi elles il en est une, dona Elvire, qu'il a longtemps poursuivie et qui méritait par ses vertus, par ses larmes, par son amour, autre chose qu'une trahison. Non content de courtiser toutes les femmes, dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, don Juan est esprit fort; il résiste aux avertissements du ciel; il méprise son vieux père don Louis et se joue de lui, quand il vient lui reprocher ses déréglements et le menacer des vengeances divines; il reste insensible aux prières désintéressées de dona Elvire, qui sur le point d'entrer au couvent, le conjure du moins de songer à son âme. Les terreurs du monde naturel et surnaturel ne l'ébranlent pas. Rencontrant sur une place le tombeau d'un commandeur qu'il a tué en duel, il pousse

l'ironie et le défi des choses saintes, jusqu'à inviter à souper la statue du mort. La statue fait signe que oui. Elle tient parole et vient souper avec don Juan, qui ne s'en émeut point. La statue invite à son tour don Juan à venir souper avec elle, *s'il en a le courage*. Cet homme a le courage de tout; mais, le saisissant par la main, la statue l'entraîne au fond de la terre, qui s'ouvre et qui engloutit ce *grand seigneur méchant homme*.

Byron tirera plus tard de cette grande figure de don Juan d'autres traits et d'autres épisodes; mais, sans trop franchir les limites de la comédie, Molière avait magnifiquement posé ce caractère qui porte le sentiment de l'infini dans la jouissance des choses finies. Comme Sganarelle, le valet de don Juan, est bien l'incarnation du peuple au XVII[e] siècle! Quelle vérité dans ce type qui condamne l'inconduite, l'hypocrisie et les déréglements de son maître, qui raille et méprise don Juan, mais qui le sert! « La catastrophe du cinquième acte, dit M. Alphonse Esquiros dans ses *Martyrs de la liberté*, est une figure de ce qui devait arriver. Ici l'auteur comique devient prophète. Molière, dans son for intérieur, avait le pressentiment d'une vengeance prochaine et imprévue, d'un châtiment qui allait faire apparaître dans le monde la main de la Providence. Il prévoyait confusément que quelque chose d'inouï allait survenir à cette société monarchique et féodale, dont il ridiculisait les travers, les vices, la corruption. La statue de Molière qui à la fin de tant d'orgies saisit brusquement don Juan au bras et l'entraîne dans l'abîme, c'est la révolution après la régence, c'est 93 après les petits soupers. »

Les contemporains de Molière n'y voyaient pas si loin, et pourtant ce drame reçut un accueil peu favorable. Il arriva dès lors à Molière ce qui devait arriver plus tard à lord Byron. On l'accusa d'avoir voulu se peindre dans le personnage qu'il avait mis sur le théâtre, dans

ce monstre, cet athée, ayant nom don Juan. Mais ce qui scandalisa surtout les *honnêtes gens* fut la scène du pauvre. Molière fut contraint de la retirer à la seconde représentation, tant était vive et menaçante l'indignation qui éclata dans la salle. Voici cette scène :

SGANARELLE.

Holà! ho! l'homme, ho! mon compère! ho! l'ami! un petit mot, s'il vous plaît, enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

LE PAUVRE.

Vous n'avez qu'à suivre cette route, messieurs, et détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt; mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que, depuis quelque temps, il y a des voleurs ici autour.

DON JUAN.

Je te suis obligé, mon ami, et je te rends grâce de tout mon cœur.

LE PAUVRE.

Si vous voulez me secourir, monsieur, de quelque aumône?

DON JUAN.

Ah! ah! ton avis est intéressé, à ce ce que je vois.

LE PAUVRE.

Je suis un pauvre homme, monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le Ciel qu'il vous donne toutes sortes de biens.

DON JUAN.

Eh! prie le Ciel qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres.

SGANARELLE.

Vous ne connaissez pas monsieur, bon homme; il ne croit qu'en deux et deux font quatre, et en quatre et quatre font huit.

DON JUAN.

Quelle est ton occupation parmi ces arbres?

LE PAUVRE.

De prier tout le jour le Ciel pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

DON JUAN.

Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise.

LE PAUVRE.

Hélas! monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.

DON JUAN.

Tu te moques : un homme qui prie le Ciel tout le jour ne peut manquer d'être bien dans ses affaires.

LE PAUVRE.

Je vous assure, monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.

DON JUAN.

Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins. Ah! ah! je m'en vais te donner un louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer.

LE PAUVRE.

Ah! monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché?

DON JUAN.

Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un louis d'or, ou non; en voici un que je te donne, si tu jures. Tiens, il faut jurer.

LE PAUVRE.

Monsieur...

DON JUAN.

A moins de cela, tu ne l'auras pas.

SGANARELLE.

Va, va, jure un peu; il n'y a pas de mal.

DON JUAN.

Prends, le voilà, prends, te dis-je; mais jure donc.

LE PAUVRE.

Non, monsieur; j'aime mieux mourir de faim.

. . . .

Prêter de la conscience à un pauvre! c'était aussi par trop d'audace en face de cette société musquée, dorée, sceptique au fond, malgré le masque des croyances religieuses. Dix-sept ans plus tard, en 1682, Binot et Lagrange, ayant fait réimprimer cette comédie telle qu'elle avait été jouée le premier jour, reçurent aussitôt l'ordre de faire disparaître au moyen de cartons, non-seulement le passage condamné, mais encore quelques autres qui avaient choqué les consciences chagrines.

Bien différent de Racine qui choisit ses personnages dans un monde d'élite, exceptionnel, étroitement limité par les convenances de la tragédie, Molière prend les siens, comme on le voit, dans tous les rangs de la société. Son théâtre embrasse le monde entier, la comédie

humaine à tous les degrés, en haut, en bas, au milieu. Aucune position élevée n'itnimide son courage; aucune situation obscure n'excite ses dédains. Comme Dieu, qui ne méprise rien de ce qu'il a fait, Molière trouve un intérêt à tout ce qui vit, à tout ce qui souffre, à tout ce qui porte sur le front le caractère de l'humanité. Il tire de toutes les conditions sociales l'accent particulier du rire qui s'y trouve. Je ferai pourtant observer que ceux auxquels il prête le plus d'esprit naïf, et auxquels on s'intéresse le plus dans ses pièces, sont des valets, des servantes, des paysans et des paysannes. C'est là surtout qu'il cherche le bon sens, cette faculté que Molière — et c'est là son trait caractéristique — sait associer au génie.

L'Amour médecin (1665), cet impromptu fait, appris et représenté en cinq jours, devait grossir l'armée des ennemis que Molière s'était déjà faits en attaquant les précieuses, les maris tyranniques, les faux philosophes et les grands seigneurs libertins. Cette fois il se mit à dos la Faculté; il osa, en effet, jouer sous des noms grecs qui lui avaient été fournis par Boileau, Desfonandrès, Bahis, Macroton et Tomès, les quatre premiers médecins de la cour, Desfougerais, Esprit, Guenault et Dacquin. Il suffit pourtant de lire les lettres de Gui-Patin pour voir que Molière n'était point dans son tort en ridiculisant les docteurs de son siècle. Mais plus la critique frappait juste, et plus les coups devaient retomber sur la main qui les portait. Molière se défiait du succès de cette pièce à la lecture. « On sait bien, dit-il, que les comédies ne sont faites que pour être jouées, et je ne conseille de lire celle-ci qu'aux personnes qui ont des yeux pour découvrir dans la lecture tout le jeu du théâtre. Ce que je vous dirai, c'est qu'il serait à souhaiter que ces sortes d'ouvrages pussent toujours se montrer à vous avec les ornements qui les accompagnent chez le roi. Vous les verriez dans un état

beaucoup plus supportable, et les airs et les symphonies de l'incomparable M. Lulli, mêlés à la beauté des voix et à l'adresse des danseurs, leur donnent sans doute des grâces dont ils ont toutes les peines du monde à se passer. » Il ne nous est pas parvenu une seule note de cette partition de Lulli, et cette pièce se joue maintenant sur le théâtre français, sans être accompagnée de danses; elle n'en ravit pas moins les spectateurs qui ont le goût du vrai et du beau. A la lecture, *l'Amour médecin* n'attache pas moins qu'à la représentation, car cette étude contient, outre une excellente peinture de mœurs, quantité de mots heureux qui sont passés en proverbe, comme: *Vous êtes orfévre, Monsieur Josse.* Cette erreur me donnerait à croire que, justement préoccupé comme comédien du jeu et de la mise en scène de ses comédies, Molière a été plus d'une fois un grand écrivain sans le savoir.

8.

Molière avait quarante-quatre ans; ce fut alors qu'il fit son premier pas dans une voie nouvelle, *la comédie de Caractère.* Là—je veux dire dans cette troisième manière — le génie de Molière atteignit l'apogée de son développement. Au lieu de s'attacher, comme dans *les Précieuses ridicules*, à un travers passager, l'auteur comique s'élève dans *le Misanthrope* (1666) à la peinture de ce qu'il y a d'éternel dans le cœur humain. Désormais sa satire crayonnera bien encore, ici et là, les traits grotesques et fugaces de certains ridicules qui tenaient plus ou moins à son époque; mais s'élevant au-dessus des âges, des sociétés anciennes ou modernes, son esprit observateur burinera le plus souvent ce qu'il y a d'un et d'invisible dans la nature : le misanthrope l'avare, le tartufe. Ce procédé, qui mesure l'homme et en fait pour ainsi parler une idée vivante, une idée en

chair et en os, est le plus difficile des tours de force auquel il soit donné à l'artiste de s'élever. C'est ici qu'on peut surtout dire de l'auteur comique qu'il est créateur. Ce qu'il prend à la nature il le moule dans son cerveau en une physionomie distincte, absolue et d'une vérité qui ne change point. Grâce à ce double don de peindre et de créer, Molière appartient à son époque par la *comédie de mœurs*, par la *comédie de caractère* à l'humanité.

Par la simplicité même de l'action, *le Misanthrope* échappe à l'analyse, ou, du moins, la pièce se résume dans un contraste. Alceste, caractère intraitable pour le bien, ayant, comme disait Eugène Sue, *l'honneur inquiet*, exigeant chez lui-même et chez les autres un type de perfection qu'il est donné à l'homme d'entrevoir, mais qui ne saurait se réaliser ici-bas, Alceste, dis-je, est amoureux de Célimène, la plus coquette et la plus imparfaite, quoique la plus charmante des femmes. Je cite — pour mieux appuyer sur ce contraste, dont l'auteur va tirer pendant cinq actes des situations tour à tour comiques ou touchantes — des vers admirables et des éclairs qui dévoilent les profondeurs du cœur humain.

PHILINTE.

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,
Vous et le genre humain, si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux ;
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La sincère Éliante a du penchant pour vous,
La prude Arsinoë vous voit d'un œil fort doux :
Cependant à leurs vœux votre âme se refuse,
Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse,

De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semblent si fort donner dans les mœurs d'à présent.
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous?

ALCESTE.

Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve;
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais avec tout cela, quoique je puisse faire,
Je confesse mon faible; elle a l'art de me plaire.
J'ai beau voir ses défauts et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer;
Sa grâce est la plus forte; et sans doute ma flamme
De ces vices du temps pourra purger mon âme.

. . . .

Molière a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal des femmes : double preuve qu'il les aimait. Qui, d'ailleurs, en lisant *le Misanthrope*, ne songe à l'inclination profonde et incurable du poëte, qui, lui aussi, avait au cœur la haine vigoureuse du vice pour les coquettes de théâtre. Les écrivains comiques peuvent se ranger en deux classes : ceux qui ont ri et fait rire, parce qu'ils étaient heureux; ceux qui ont ri et fait rire parce qu'ils souffraient : des premiers la trace s'est vite effacée, les seconds, et c'est à ces derniers qu'appartient Molière, ont gravé leur image sur l'histoire de la vie humaine.

Dans *le Misanthrope*, Molière transporte sur le théâtre la société presque tout entière; on y voit une foule de personnages, chacun possédé d'un vice caractéristique auquel s'attaque un censeur vertueux et opiniâtre; Alceste y fait la part à chacun, il ne ménage personne, pas même sa maîtresse; la manière dont il traite les faux esprits est surtout remarquable dans la scène du sonnet.

ORONTE.

Enfin je suis à vous de toutes les manières;
Et comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE.

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose.
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE.

Pourquoi?

ALCESTE.

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'est ce que je demande; et j'aurais lieu de plainte
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir et me déguiser rien.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet. C'est un sonnet... *L'espoir*... C'est une dame
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'espoir... Je ne sais si le style
Pourra vous en paraître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, monsieur.

ORONTE.

Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire

ALCESTE.

Voyons, monsieur ; le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE *lit.*

L'espoir, il est vrai, nous soulage
Et nous berce un temps notre ennui ;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui !

PHILINTE.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, *bas à Philinte.*

Quoi ! vous avez le front de trouver cela beau ?

ORONTE.

Vous eûtes de la complaisance :
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE.

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises !

ALCESTE, *bas à Philinte.*

Morbleu ! vil complaisant, vous louez des sottises !

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.
Vos soins ne m'en peuvent distraire ;
Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

PHILINTE.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE, *bas à part.*

La peste de ta chute, empoisonneur, au diable !
En eusses-tu fait une à te casser le nez !

PHILINTE.

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

ALCESTE, *bas à part.*

Morbleu !

ORONTE *à Philinte.*

Vous me flattez, et vous croyez peut-être...

PHILINTE.

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, *bas à part.*

Eh ! que fais-tu donc, traître?

ORONTE *à Alceste.*

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité.
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE.

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,
Je disais, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir ..

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.
Mais je lui disais, moi, qu'un froid écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce faible à décrier un homme:
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettais aux yeux comme, dans notre temps,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal? et leur ressemblerais-je?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disais-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi, résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations,
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet...

ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet.
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que : *Nous berce un temps notre ennui?*
Et que : *Rien ne marche après lui?*
Que : *Ne vous pas mettre en dépense,*
Pour ne me donner que l'espoir?
Et que : *Philis, on désespère,*
Alors qu'on espère toujours?

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur;
Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup meilleur,
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire.

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand' ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :

« Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, ô gai !
J'aime mieux ma mie. »

La rime n'est pas riche et le style en est vieux :
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure ?

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand' ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
« Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie, ô gai !
J'aime mieux ma mie. »

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.
(*A Philinte, qui rit.*)
Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillants où chacun se récrie.

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi, vous avez vos raisons ;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre, et moi je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage ?

ALCESTE.

Si je louais vos vers, j'en aurais davantage.

ORONTE.

Je me passerai bien que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Je voudrais bien, pour voir, que, de votre manière,
Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE.

J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants;
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme; et cette suffisance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE, *se mettant entre eux deux.*

Eh! messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grâce.

ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur.

Tandis que, d'un côté, Alceste dans sa rude vertu fait aux défauts des hommes une guerre incessante, d'un autre, Célimène, dans sa malignité de coquette, n'épargne aucun des ridicules qu'elle peut saisir dans ses semblables : à chacun son rôle, mais à tous deux ensemble la critique générale des vices et des travers de la société.

Quant aux biographes qui ont voulu voir dans Célimène madame de Longueville, et dans Alceste M. de Montansier, ils ont donné dans le travers de la foule, qui suppose toujours que les auteurs ont en vue quelqu'un dans leurs ouvrages. Je ne crois pas un mot des

historiettes sur lesquelles s'appuient de telles conjectures. *Le Misanthrope* est sorti du cerveau de Molière, parce que ce type est dans la nature humaine : l'auteur n'a eu besoin que de regarder en lui et autour de lui pour le rencontrer.

Le Tartufe ou *l'Imposteur* (1667) avait été annoncé par ces mots que Molière plaçait dans la bouche de don Juan : « Aujourd'hui la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée, et quoique on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement ; mais l'hypocrisie est un vice privilégié, qui, de sa main ferme, la bouche à tout le monde, et jouit en repos d'une impunité souveraine. » Heureusement, il n'y avait point pour ce grand auteur comique *de vice privilégié* qu'il n'osât atteindre ni démasquer. Au plus vil et au plus odieux de tous, il inflige le châtiment le plus terrible, celui auquel Dante lui-même n'avait pas songé, le ridicule. On sait quel tumulte excita cette comédie. Le lendemain de la première représentation, le président de Lamoignon, au nom du Parlement, fit signifier à la troupe de Molière la défense de jouer *l'Imposteur*. L'archevèque de Paris (Hardouin) lança, le 11 août, un mandement contre cette comédie *très-dangereuse*, qui, *sous prétexte de condamner l'hypocrisie ou la fausse dévotion*, *donne lieu d'en accuser indifféremment tous ceux qui font profession de la plus solide piété*, *et les expose par ce moyen aux railleries et aux calomnies continuelles des libertins*. Le style de ce mandement ne vaut pas mieux que le fond. Hardouin ne péchait pas moins contre la langue que contre le bon sens. Non content de dénoncer l'auteur, l'archevêque défendit à toute personne de son diocèse *de lire ou entendre réciter* cette pièce, *soit en public*, *soit en particulier*, sous peine *d'excommunication*. On voit que l'excommu-

nication était, dès lors, l'argument de ceux qui n'ont point de meilleure raison à leur service.

A cette sainte *ordonnance*, œuvre des passions du moment, je préfère, et de beaucoup, un mot du prince de Condé. Huit jours après que le roi eut ajourné la représentation du *Tartufe*, on joua au spectacle de la cour une pièce intitulée : *Scaramouche ermite*, qui abondait en situations choquantes et en mots graveleux. « Je voudrais bien savoir, dit Louis XIV en sortant au prince de Condé, pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie du *Tartufe*, ne disent rien de celle de *Scaramouche*. — La raison de cela, répondit le prince, c'est que la comédie de *Scaramouche* joue le ciel et la religion dont ces messieurs ne se soucient point ; mais celle de Molière les joue eux-mêmes, et c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. »

Le génie est devin, *vates*. Au milieu des années brillantes du règne de Louis XIV, Molière avait pressenti le triste fléau qui devait obscurcir, infecter une période de décadence à laquelle, pour ses vertus et ses mérites, il ne devait point assister.

On raconte une anecdote d'après laquelle Louis XIV aurait fourni à Molière un des plus heureux mots de cette pièce. Voici d'abord l'anecdote, nous dirons ensuite ce qu'on doit en penser : Molière suivait, en sa qualité de valet de chambre, le roi qui se rendait alors (1662) en Lorraine. Louis se disposait, un jour de Quatre-Temps, à se mettre à table, quand il engagea son ancien précepteur Péréfixe, évêque de Rhodez, à en faire autant. Le prélat s'empressa de répondre, avec un air mortifié, qu'il ne devait prendre qu'une légère collation un jour de vigile et de jeûne. Lorsque l'évêque fut sorti, un des courtisans assura le roi qu'il pouvait se tranquilliser sur le compte de M. de Rhodez, et lui fit un détail exact du dîner de sa grandeur, auquel il avait assisté. A chaque mets recherché que le conteur faisait passer

sur la table du prélat, le roi s'écriait : *le pauvre homme!* et chaque fois il prononçait ce mot d'un ton de voix différent qui le rendait plus comique. « Molière, dit monsieur Étienne, était du voyage; il écouta, il écrivit. » Il suffira de lire la scène du *Tartufe*, à laquelle M. Étienne fait allusion, pour voir que la situation n'est pas du tout la même, et que le mot (s'il a jamais été dit), tout à fait ironique dans la bouche de Louis XIV, est, au contraire, prononcé de très-bonne foi par Orgon que Tartufe a eu l'art de séduire. Or, c'est le sérieux et la bonne foi d'Orgon qui fait tout le comique de cette exclamation.

ORGON.

Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans? comme est-ce qu'on se porte?

DORINE.

Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartufe?

DORINE.

Tartufe! il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put au souper toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encor cruelle!

ORGON.

Et Tartufe?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière ;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartufe ?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table ;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée ;
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON.

Et Tartufe ?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut ;
Et contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme !

. . . .

Est-il maintenant nécessaire d'indiquer en peu de mots le sujet de *Tartufe?* Un honnête bourgeois, qui a du bien, Orgon, s'est laissé prendre aux grimaces d'un faux dévot qu'il a reçu chez lui et auquel il se propose de marier sa fille. En vain, son beau-frère, sa femme, son fils, sa fille, sa servante, cherchent à l'éclairer sur son erreur ; il persiste envers et contre tous à regarder

Tartufe comme un saint, qui doit attirer sur lui et sur sa maison les bénédictions du Ciel. Heureusement Tartufe, si rusé qu'il soit, se charge de se démasquer lui-même. Non content de jouir grassement de l'hospitalité que lui offre Orgon, non content de faire passer sur sa tête, par un bon contrat et devant notaire, tous les biens de la famille, il veut encore prendre l'honneur de son ami, séduire sa femme. Elmire avertit de ce qui se passe son mari, qui, prévenu, aveuglé, ensorcelé par Tartufe, refuse d'en croire un mot. Elmire n'est pas femme pour rien ; elle attire Tartufe dans un piége. Orgon, caché sous une table, assiste aux propositions déshonnêtes que l'hypocrite fait à sa chère moitié. D'abord le pauvre homme n'en croit point ses oreilles, mais comme la conversation prend un tour par trop criminel, il est forcé d'ouvrir les yeux, de sortir de dessous la table et de reconnaître le séducteur : « Sortez de chez moi, » s'écrie-t-il, en s'adressant à Tartufe; mais celui-ci : « C'est à vous d'en sortir. » En effet, la maison lui appartient, en vertu du contrat en bonne forme dont nous avons parlé. Le crime triomphe; Orgon reste confondu; selon la nature des esprits faibles, il passe d'une extrémité à l'autre; il veut désormais ne plus se fier à personne et haïr tous les honnêtes gens :

Et moi qui l'ai reçu gueusant et n'ayant rien !...
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien ;
J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable.

Heureusement, Cléante, le personnage véritablement honnête et prudent de la pièce, est là comme dans toutes les autres situations pour recommander la modération et le rappelle à de meilleurs sentiments. D'un autre côté, pour comble de chagrin, le pauvre Orgon, si crédule naguère, trouve, à son tour, une incrédulité invincible

dans sa mère, madame Pernelle, pour tout ce qu'il lui raconte de la perfidie de Tartufe, il cherche en vain à la désabuser de son erreur.

> Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
> Ce qu'on appelle vu.
> . . . .
> Allez, je ne sais pas, si vous n'étiez ma mère,
> Ce que je vous dirais, tant je suis en colère.

Et Dorine alors, pour compléter la leçon par un trait, de lui dire ces mots, presque devenus proverbe :

> Juste retour, monsieur, des choses d'ici-bas :
> Vous ne vouliez point croire et l'on ne vous croit pas.

Mais enfin que faire pour sortir d'embarras? Molière, pour confondre l'imposteur, a recours au *Deus ex machinâ* ; il fait intervenir l'autorité du roi. Tartufe est arrêté comme fourbe, le contrat est brisé et le trop facile Orgon en est quitte pour la peur. Qui s'en réjouit surtout? c'est Mariane, fille d'Orgon, qui peut enfin épouser un jeune homme qu'elle aime, le *généreux* et *sincère Valère*.

Il y a aujourd'hui deux cents ans que *Tartufe* fut joué pour la première fois et les *imposteurs* n'ont point encore pardonné à Molière de les avoir démasqués.

Voici ce qu'écrivait, il y a quelque temps, M. Louis Veuillot : « Le poëte est un moineau lascif; c'est le fond de sa nature, il n'arrive plus à sa virilité intellectuelle; il est vain, capricieux, poltron, colère, flatteur comme l'enfant et comme la femme... Il lui faut des rubans, des verroteries, des louanges, et surtout un maître — Louis XIV, ou Samuel Bernard, ou le parterre, peu importe, — pourvu qu'on le flatte, ou qu'on l'empiffre. Il se baisse sur sa pâtée, sort repu, lève la tête, et se croit

le premier homme du monde. — Ai-je en vue Cottin? Non, mais Molière. » Est-ce assez d'infamies (1)?

Quelqu'un a dit que les vrais grands hommes laissaient sur leurs premiers ouvrages des traits de jeunesse, mais qu'ils ne laissaient nulle part les traces de la vieillesse ou de la décadence. Cela est surtout vrai de Molière. Sa verve comique semble au contraire rajeunir avec les années. C'est vers cette époque de la vie, qu'on a nommé l'âge de retour, qu'éclatent ces admirables folies, *Monsieur de Pourceaugnac* (1669) et *les Fourberies de Scapin* (1671).

Longtemps, et à plusieurs reprises, Molière s'était moqué des marquis. « Le marquis, disait-il dans *l'Impromptu de Versailles*, est aujourd'hui le plaisant de la comédie, et, comme dans toutes les comédies anciennes, on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie. » Ce fond de plaisanteries ne déplaisait pas à Louis XIV, qui croyait se grandir en abaissant la noblesse. Mais Molière ne tarda point à découvrir dans la classe moyenne un type tout aussi digne de figurer sur le théâtre. C'est celui des bourgeois, qui croyaient s'affranchir en singeant les manières de l'aristocratie. Dans le pauvre *Georges Dandin* (1668), cet idéal des maris trompés, il nous montre les tribulations d'un riche paysan qui a eu le malheur d'épouser une fille de qualité. Il revient sur le même ridicule dans *Monsieur de Pourceaugnac* (1669), dans *la Comtesse d'Escarbagnas* (1671) et surtout dans *le Bourgeois gentilhomme* (1670). Molière, fils de tapissier, ne demandait pas mieux que la classe moyenne s'élevât dans le monde ; mais il ne voulait pas que ce fût en altérant son caractère. On peut dire que cette dernière pièce, *le Bourgeois gentilhomme*, si admi-

(1) La représentation de *Tartufe* vient d'être interdite à Lyon (1862)!

rable de bon sens, de saillies et de gaieté, se montre plus avancée que la révolution de 1789. Dans *l'Impromptu de Versailles*, Molière rit d'une aristocratie qui s'en va; dans *le Bourgeois gentilhomme*, il plaisante une aristocratie qui vient.

10.

Le génie de Molière était en progrès lorsque la mort l'arrêta. La fin de sa carrière dramatique n'est marquée que par des triomphes. Mêlant, pour ainsi dire, l'une dans l'autre, la comédie de caractère et la comédie de mœurs, il s'éleva jusqu'au sublime du rire dans *les Femmes savantes* (1672), et termina par *le Malade imaginaire* (1673), où il semble avoir atteint la limite de la fantaisie. Il nous enlève au delà du réel, sans pour cela sortir de la vérité, ni du bon sens. Et pourtant quelle était alors l'opinion de la cour, sur laquelle se réglait celle de la ville? « Molière se fait vieux; Molière extravague, il va tomber dans la farce. » Farce, si l'on veut, c'était la vie humaine idéalisée par le lyrisme de la bouffonnerie.

Molière mort, tout le monde lui rendit justice. Depuis deux siècles, sa gloire est peut-être la seule qui n'ait point eu à souffrir des révolutions ni des réactions littéraires. De 1820 à 1830, les novateurs s'emparèrent de son nom pour élargir le champ des idées; le parti de la résistance invoqua ce même nom pour se défendre contre des tentatives qui, après la triste littérature de l'empire, étaient devenues inévitables. D'où il faut conclure que Molière n'appartient à aucune école; il peut fournir des armes à ceux qui ont raison; mais sa place n'est point dans nos querelles passagères : Molière appartient désormais à l'humanité.

On connaît l'anecdote de ce grand homme, essayant la lecture de ses pièces de théâtre sur sa servante, la

bonne *Laforêt*. Il exigeait, ajoute-t-on, des comédiens, lorsqu'il leur soumettait ses comédies, qu'ils amenassent leurs enfants *pour tirer des conjectures de leurs mouvements naturels*. C'est en contrôlant son imagination au jugement des simples, des humbles, des petits, qu'il est devenu le poëte de tous ceux qui savent lire et qu'il a exercé un empire absolu sur l'opinion des lettrés.

Le théâtre a, sans doute, changé en France depuis Molière. Des esprits vifs et habiles ont cultivé certaines branches de l'art dramatique, laissées dans l'enfance par le XVII[e] siècle. Ce ne sont point, je me hâte de le dire, des branches supérieures, et je ne m'étonne point que l'art, ainsi compris, ait dégénéré en métier. Le monde est aujourd'hui plein de faiseurs qui s'entendent à *ajuster* une pièce, et à la *charpenter* beaucoup mieux que ne s'y entendait Molière. La question est de savoir si cette habileté constitue un véritable progrès. La rouerie n'est point le talent, et la *science des planches*, comme on l'appelle, ne saurait tenir lieu pour les connaisseurs des éminentes qualités qu'on lui sacrifie. On peut s'amuser une heure aux *pièces bien faites*, c'est-à-dire, qui réunissent toutes les conditions artificielles de l'arrangement, mais quand on éprouve le besoin de se réchauffer au soleil, on rentre chez soi et on lit Molière.

On s'est beaucoup préoccupé dans ces derniers temps, et avec raison, des doctrines que professaient les grands écrivains. Molière est de tous les auteurs du XVII[e] siècle celui qui semble avoir le moins subi l'influence de l'esprit religieux. Je ne veux point dire, Dieu m'en garde, qu'il fut athée, ni même insensible aux beautés du christianisme ; mais enfin, ce n'est point la source à laquelle il a puisé, comme tant d'autres, ses inspirations les plus habituelles. « Trouver, dit très-bien Gustave Planche, dans les comédies de Molière le souvenir et l'empreinte des leçons de Gassendi n'est pas chose malaisée, pour peu qu'on ait étudié la doctrine d'Épi-

cure ailleurs que dans les chansons du caveau. Qu'est-ce, en effet, que cette doctrine, sinon le bonheur comme but et la modération comme moyen? Eh bien, n'y a-t-il pas, dans presque toutes les comédies de Molière un personnage qui recommande la modération non-seulement dans l'usage des sens, mais dans l'usage de la raison? Quelle parenté plus évidente peut-on souhaiter entre Gassendi et son élève? N'est-ce pas la doctrine d'Épicure dans ce qu'elle a de plus élevé? Le bonheur ne vient qu'après le devoir dans la vraie philosophie; mais subordonner la possession du bonheur à l'emploi modéré de toutes nos facultés, n'est-ce pas se rapprocher de la vérité? Et dans le milieu où vivent les personnages de Molière, cette vérité incomplète ne doit-elle pas s'appeler sagesse? La doctrine d'Épicure, exposée par Gassendi, s'accorde manifestement avec *le Misanthrope.* » On le voit, rien n'a manqué à Molière, ni la connaissance du but vers lequel il tendait, ni les moyens d'y arriver.

Un seul nom dans la littérature française mérite d'être comparé à Shakspeare, bien que dans un genre différent, et ce nom est celui de Molière. Sans doute, ce dernier n'eût point su faire *Hamlet*, *le Roi Lear*, *Macbeth*, *Othello*; mais Shakspeare n'a pas écrit *Tartufe.*

On raconte que Louis XIV demandait un jour, à Boileau, quel était le plus grand écrivain français de son siècle : « Sire, c'est Molière, » répondit le critique dont les arrêts faisaient autorité. — « Je ne le croyais pas, répliqua le roi. » Tout le monde le croit aujourd'hui.

CHAPITRE XXI.

XVIIe siècle.

BOILEAU.

Ce qu'il dit à Louis XIV à propos de sa naissance. — Comment le père de Boileau caractérise trois de ses fils. — Le petit drôle. — Bon mot de Jacques Boileau à propos des solitaires de Port-Royal. — Études de Nicolas Boileau. — Les suites fâcheuses d'une opération chirurgicale. — Une tragédie de Boileau. — Sa jeunesse malheureuse — Boileau avocat. — Anecdote, un arrêt que M. Dangois dictait à Boileau. — Les harangues de l'avocat général Harlay. — Il étudie la théologie et obtient un bénéfice. — Son caractère. — Un mot de madame de Sévigné sur Boileau. — Ses bonnes actions. — Sa conduite envers Corneille. — Ses bons mots. — Ce qu'il dit à une demoiselle qui chantait mal. — Ses ennemis. — Segrais. — Ce que disait madame de La Fayette. — Son amitié avec Chapelle. — Un souper à Auteuil. — Boileau et Chapelle dans une taverne. — Son estime pour Molière. — La Fontaine et les aparté. — Rapports de Boileau avec Racine. — Son opinion sur ce poëte. — Anecdote rapportée par D'Alembert. — Ses opinions religieuses. — Une anecdote à ce sujet. — Le jésuite Hardouin. — Admiration de Boileau pour Pascal et les *Lettres provinciales*. — Ce qu'il en dit à un dîner chez M. de Lamoignon. — Son inclination pour les jansénistes. — Les faveurs de Louis XIV. — Boileau et Racine historiographes du roi. — Réserve et dignité de Boileau dans ses flatteries. — Sa réponse à Louis XIV sur de mauvais vers. — Une de ses distractions. — Ce que lui dit Racine à ce sujet. — Pourquoi il refusa de reparaître à la cour. — Sa vie à Auteuil. — Sa vieillesse. — Sa mort. — Le duc de Saint-Simon. — OEuvres de Boileau. — Ses *Satires*, leur mérite. — De la *Satire des femmes*. — Portrait d'une coquette. — Anecdote à propos des *Satires*. — Un passage sur le but moral et l'utilité du genre. — Ses *Épîtres*. — Attaques en 1830 contre le système de Boileau. — Il n'a pas le sentiment de la nature. — Opinion de Macaulay sur l'épître *le Passage du Rhin*. — *L'Art poétique*. — Ce poëme considéré sous un double point de vue. – Les dieux d'Homère. — Des comédies jouées dans les intervalles et Shakspeare. — *Le Lutrin*. — Sujet de ce poëme. — Comment Boileau est un prédécesseur de Voltaire. — Portrait d'un chanoine. — Boileau accusé d'impiété. — Conséquences. — Montesquieu. — *Description de la Mollesse*. — *La*

Mollesse à Cîteaux. — *La Nuit et le Hibou.* — La tour de Monthléry. — La vieille tour, un objet ennuyeux selon Boileau. — Vengeance des Jésuites. — Quelle place Boileau occupe dans la littérature. — Son influence.

1.

Nicolas Boileau Despréaux naquit le 1er novembre 1636. Les femmes se rajeunissent volontiers, par coquetterie; Boileau se rajeunissait d'un an, pour faire sa cour à Louis XIV : « Je suis né, disait-il à ce roi, un an avant Votre Majesté (1637) pour annoncer les merveilles de son règne. »

Il était le onzième enfant de Gilles Boileau, greffier du conseil de la grand'chambre. Le père caractérisait ainsi trois de ses fils : « Gillot est un glorieux; Jacquot un débauché; pour Colin c'est un bon garçon qui ne dira jamais de mal de personne. » Or, Colin (Nicolas) est devenu le satirique qui a dit souvent trop de mal de certains auteurs. Jacques, le débauché, fit un chanoine et Gillot, le glorieux, fut de l'Académie française, vingt-cinq ans avant l'auteur de *l'Art poétique*

Despréaux disait, en parlant de son frère Gilles : « J'avais un frère aîné qui faisait des vers. Quand il vit mes premières satires, il en conçut une étrange jalousie : *Ce petit drôle*, s'écriait-il, *s'avise de faire des vers !* » — Le monde ne connaît guère aujourd'hui, sous le nom de Boileau, que *le petit drôle*, car pour l'autre frère aîné, son sommeil dans le fauteuil académique ne l'a guère sauvé de l'oubli.

L'autre frère, le chanoine, Jacques Boileau, aimait à rire et à faire rire. Les Jésuites disaient un jour devant lui que les solitaires de Port-Royal faisaient des souliers par pénitence : « Je ne sais, répondit-il, s'ils ont fait de mauvais souliers, mais je sais qu'ils vous portent de bonnes bottes. »

Nicolas Despréaux, le seul, le vrai Boileau, aux yeux de la postérité, fit ses premières études au collége d'Harcourt. Il achevait sa quatrième, lorsqu'il fut attaqué de la pierre. Il fallut le tailler, et cette opération laissa des suites fâcheuses. Boileau se déclarait lui-même *très-peu voluptueux*. Est-ce sur le compte de cette maladie précoce ou sur celui d'un autre incident, raconté par quelques biographes, qu'il faut mettre la *disette de sentiment* qu'on remarque, dit Helvétius, dans tous les ouvrages de ce poëte? Je passe et me contente d'avouer que, soit par une cause, soit par une autre, il se montra toute sa vie au-dessus ou au-dessous des faiblesses de l'amour.

Le jeune Despréaux passait les nuits et les jours à lire des poésies et des romans. Il commença au collége une tragédie, dont la première scène était une querelle entre trois géants. Le roi Griffalard, autre géant, survenait pour les apaiser...

. . . . . Géants, arrêtez-vous,
Gardez pour l'ennemi la fureur de vos coups.

« De toute ma tragédie, disait Despréaux, je n'ai retenu que ces trois hémistiches... » C'étaient, sans doute, les seuls qui valussent la peine d'être cités, si même ils le méritent.

La jeunesse de Despréaux fut malheureuse. Il avait perdu sa mère dès 1637. On lui donna pour logement, dans la maison paternelle, une guérite au-dessus du grenier, et, quelque temps après, on l'en fit descendre pour le loger dans le grenier même. Un autre poëte, Béranger, a dit : « *Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!* » mais tout dépend ici du point de vue et du caractère de l'homme. Boileau avait eu peu de jeunesse, « car la jeunesse est plutôt dans le cœur que dans le petit nombre des années, » et il manquait surtout des affections qui la couronnent. Je ne m'étonne donc point

qu'il ait dit plus tard : « Si l'on m'offrait de renaître aux conditions onéreuses de ma première jeunesse, je n'y pourrais consentir. » Ayant connu lui-même la pauvreté, le délaissement et les chagrins obscurs de la vie, Boileau n'aurait pas dû, plus tard, se moquer de la misère d'un autre poëte du temps, ni écrire :

Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine.

Ces deux vers sont bons, mais le sentiment est mauvais.

Cependant Boileau avait été reçu avocat le 4 décembre 1656.

M. Dongois, son beau-frère, greffier du parlement de Paris, avait pris chez lui le jeune Despréaux pour le former à la procédure. A en croire d'Alembert, l'essai ne fut point heureux. M. Dongois avait un arrêt à dresser dans une affaire importante. Il le composait avec enthousiasme et le dictait à Despréaux avec emphase. Quand il eût fini, il dit à son scribe de lui en faire la lecture ; et comme le scribe ne répondait pas, M. Dongois s'aperçut qu'il s'était endormi, et avait à peine écrit quelques mots de ce chef-d'œuvre. Outré d'indignation, le greffier renvoya Despréaux en assurant que ce jeune homme, sans émulation, sans ressort, et presque sans instinct, ne serait qu'un sot le reste de sa vie.

Il avait peu de goût pour la profession du barreau; les longs discours des gens de robe l'impatientaient. Conversant un jour avec l'avocat général de Harlay, il louait Virgile de ne dire jamais rien de trop. Cet éloge étonna fort le docte magistrat qui ne put s'empêcher de dire : « Je ne me serais jamais douté que ce fût là un si grand mérite. — Si grand, repartit Boileau, que c'est celui qui manque à toutes vos harangues. »

Ayant conçu pour le barreau une répugnance invincible, Boileau s'avisa d'aller suivre un cours de théologie

en Sorbonne. Ce nouveau genre d'étude qu'il ne trouva guère plus assorti à ses inclinations naturelles, lui valut pourtant un bénéfice, le prieuré de Saint-Paterne, qui rapportait par an huit cents livres. Il le garda huit ou neuf ans, et le rendit avec tous les fruits qu'il en avait perçus. Cette résolution servit, dit-on, à doter sa maîtresse qui se faisait religieuse, la demoiselle Marie Poncher, de Bretonville. Ce dernier fait semblerait donner un démenti à la chasteté *pour cause*, qui forme, d'après l'opinion générale, un des traits de son caractère; mais comme on connaît peu de chose de cette liaison et comme le mot maîtresse avait souvent alors un autre sens, je n'en tirerai aucune conséquence.

Après avoir ainsi renoncé successivement au greffe, au barreau, à la Sorbonne, aux bénéfices, et même aux maîtresses, Boileau se tourna tout entier du côté de la poésie. *Son astre*, *en naissant*, l'avait formé pour cela.

2.

Comme j'aurai à revenir sur le poëte et sur ses ouvrages, je me hâte d'ajouter quelques traits au caractère de l'homme. Malgré son esprit satirique, il eut des amis et se montra toujours avec eux d'un commerce sûr. Madame de Sévigné a dit de Boileau qu'il n'était cruel qu'en vers. Il se dépeignait lui-même comme un homme doux et candide n'ayant *ni griffes*, *ni ongles*. Sa vie est pleine de bonnes actions et de traits généreux. Boileau avait prêté neuf mille livres à un de ses neveux, et le débiteur ne fut ni reconnaissant, ni exact. Le poëte lui abandonna deux mille livres sur les neuf et dit : « Si j'eusse été content de lui, je lui eusse volontiers cédé la somme entière; car aussi bien il m'avait accoutumé à m'en passer. »

« Après la mort de Colbert, dit d'Alembert, la pension qu'il avait fait donner à Corneille fut supprimée. Quoique

ce grand homme fût pauvre, âgé, malade et mourant. Despréaux courut chez le roi pour l'engager à rétablir cette pension. Il offrit le sacrifice de celle dont il jouissait lui-même, disant qu'il ne pouvait, sans honte, recevoir une pension de Sa Majesté, tandis qu'un homme tel que Corneille en était privé. Le roi envoya deux cents louis à Corneille, et ce fut un parent de Despréaux qui les porta... »

On cite de lui plusieurs bons mots qui indiquent l'usage du monde et une fine observation de la nature humaine. Il était fort exact aux rendez-vous : « Je ne me suis jamais fait attendre, disait-il, parce que j'ai remarqué que les défauts d'un homme se présentent toujours aux yeux de celui qui l'attend. »

Quelquefois la pointe de l'esprit de critique se montrait chez lui en société, mais il se hâtait de la déguiser sous un compliment. Dans une maison où se trouvait Despréaux, une demoiselle chanta, joua du clavecin, et comme elle n'excellait ni au clavecin, ni dans le chant, ni dans la danse, il lui dit : « On vous a tout appris, mademoiselle, hormis à plaire, et c'est pourtant ce que vous savez le mieux. »

L'honnêteté était son bouclier contre les traits si souvent empoisonnés de la médiocrité littéraire qu'il dénonçait et poursuivait dans ses écrits ; on lui représentait qu'en écrivant des satires, il se faisait des ennemis. « Eh bien, dit-il, je serai honnête homme et je ne les craindrai point. » Les ennemis, en effet, ne manquèrent point... On attribue à Segrais (1) les paroles suivantes :

(1) Regnauld de Segrais naquit à Caen, en 1624. Il remplit les fonctions de secrétaire de Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans. Il fut ensuite attaché à la maison de madame de La Fayette, et contribua à la composition de deux romans de cette dame (*Zaïde* et *la Princesse de Clèves*). Il était surtout remarquable par l'esprit et la facilité dans la conversation. Ses principaux ouvrages sont des idylles, des nouvelles, etc. Il mourut en 1701.

« Racine et Boileau n'estiment que leurs vers; ils ne louent personne, et il ne paraît pas un madrigal qu'ils ne censurent. Mais ôtez-les de la poésie, ils sont muets; car que savent-ils autre chose que rimer? » Madame de La Fayette prétendait que celui qui se met au-dessus des autres, quelque esprit qu'il ait, se met au-dessus de son esprit. Despréaux est de ces gens-là; il ne sait autre chose que parler de lui et critiquer ce qui n'en est pas. Pourquoi mal parler, comme il a fait de mademoiselle de Scudéri (1) dont les vers sont si naturels et si tendres? Ces vers qui plaisent à tout le monde, ne sont pas de son goût; c'est qu'il ne saurait y mordre. » L'opinion de Segrais sur mademoiselle de Scudéri, aujourd'hui tombée si bas, était alors l'opinion de tout le monde. Ses liaisons, quoique empreintes d'un caractère de bonne foi et de cordialité, ne l'aveuglaient point sur la valeur littéraire de ses amis. Il savait très-bien séparer en eux l'homme de l'auteur. Dans une de ses préfaces, Despréaux se déclare l'ami de l'abbé Regnier Desmarais; cela ne l'empêcha point de mettre *l'Édit d'amour* (un ouvrage du susdit abbé) au nombre des mauvais livres que les chanoines du *Lutrin* se jettent à la tête. Sans cette impartialité pourtant si rare, le critique serait obligé ou de n'avoir point d'affection personnelle, — ce qui serait

(1) Madeleine de Scudéri était née au Havre, en 1607. Elle fut une des principales gloires de l'hôtel de Rambouillet. Les romans qu'elle publia eurent une vogue prodigieuse et la firent surnommer, par ses contemporains, *la dixième muse*. On connaît surtout les vers qu'elle composa sur les œillets que cultivait le grand Condé, alors détenu à Vincennes :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
Et ne t'étonne pas si Mars est jardinier.

Ce qui distingue les romans de mademoiselle de Scudéri, c'est la prolixité, le genre faux, avec un style précieux et ridicule.

bien triste,— ou de mentir au public— ce qui serait dégrader sa mission.

Boileau était particulièrement lié avec Chapelle, Racine, La Fontaine et Molière. Ils faisaient ensemble des parties de plaisir. On a beaucoup parlé du souper d'Auteuil qui a même fourni le sujet d'une petite comédie. Le sage Boileau y perdit la raison comme les autres. Le vin produisit sur les convives l'effet qu'il exerce souvent sur les esprits sérieux : il les jeta dans les réflexions les plus sombres sur les misères de la vie. Tous convinrent que le premier bonheur est de ne point naître, et le second de mourir promptement. Ceci une fois admis, ils prirent l'héroïque résolution d'aller sur-le-champ se jeter dans la rivière. Ils y allaient, quand Molière leur représenta qu'une si belle action ne devait pas être ensevelie dans les ténèbres de la nuit. Ils s'arrêtèrent, et se dirent en se regardant les uns les autres : « Il a raison. » A quoi Chapelle ajouta : « Oui, messieurs, ne nous noyons que demain, et, en attendant, allons boire le vin qui nous reste. »

Les littérateurs d'alors hantaient volontiers les tavernes. Boileau, rencontrant un jour Chapelle, se mit à lui faire une réprimande sur sa passion pour le vin. « J'ai résolu de m'en corriger, dit Chapelle; mais, pour achever de me persuader, entrons ici, vous me parlerez à votre aise. » Ils entrent dans un cabaret; Boileau y continue son sermon, durant lequel le prédicateur et le nouveau converti s'enivrent.

Quoique Boileau n'ait point assez rendu justice à Molière dans ses *Épîtres* et dans son *Art poétique*, quoiqu'il ait même écrit :

> Dans le sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
> Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope*,

il l'estimait beaucoup. Racine était brouillé avec Molière quand celui-ci joua *l'Avare*. Boileau fut très-content

de cette pièce qu'il préférait à celle de Plaute sur le même sujet. Racine lui reprocha d'avoir ri tout seul à la représentation : « Je vous estime trop, répondit le satirique, pour ne pas croire que vous y avez ri vous-même, du moins intérieurement. »

La Fontaine était fort des dîners et des soupers de Boileau, Molière, Chapelle et autres. Un jour, ils disputaient sur les aparté. La Fontaine soutenait qu'ils choquaient la vraisemblance, tandis que Boileau les défendait vivement. Voyant que le fabuliste ne se rendait pas, qu'il s'échauffait, au contraire, de plus en plus, le critique se mit à répéter durant un quart d'heure : « La Fontaine ne sait ce qu'il dit, — La Fontaine n'a pas le sens commun, — La Fontaine.... » Celui-ci parlait toujours et n'entendait rien. « Eh, mon ami, lui dit enfin Boileau, il y a une heure que je vous accable d'injures sans que vous vous en aperceviez. Dites à présent que l'aparté n'est pas vraisemblable. »

Ses rapports avec Racine étaient d'une nature toute particulière, en ce sens qu'il corrigea, soutint, dirigea ce génie naissant. Racine avait d'abord un goût pour les *concetti*, les faux brillants. Il croyait être dans le beau, en faisant dire à l'un de ses héros :

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai...

Boileau sut le ramener à des métaphores plus logiques. Il le détermina à supprimer dans *Britannicus* une scène qui ouvrait le troisième acte Il défendit *Phèdre* contre les intrigues de l'hôtel de Rambouillet. Il consola Racine de l'indifférence que le public avait témoignée pour *Athalie*, en lui disant : « C'est votre chef-d'œuvre, je m'y connais et le public y reviendra. » Il alla recueillir les derniers soupirs de son ami. Malgré tout cela, je me demande si nous connaissons bien la véritable opinion de Boileau sur la valeur littéraire de Racine. Quelques

faits — recueillis, il est vrai, par la tradition seule ou par des propos assez vagues — donneraient lieu d'en douter. Madame de Sévigné, après une longue critique de *Bajazet*, ajoute : « *Despréaux en dit encore* plus de mal *que moi.* » D'Alembert rapporte en outre l'anecdote suivante : « Plusieurs hommes de lettres encore vivants, dit-il, ont entendu raconter à feu Boindin qu'étant allé dans sa jeunesse avec Lamotte rendre hommage à Despréaux, dans sa maison d'Auteuil, il prit la liberté de demander à ce grand poëte quels avaient été les véritables hommes de génie du siècle de Louis XIV. — Je n'en connais que trois, répondit brusquement et naïvement Despréaux : Corneille, Molière.... et moi. — Vous ne comptez pas Racine, lui objectèrent les littérateurs. — Racine, répondit Despréaux, n'était qu'un bel esprit à qui j'avais appris à faire des vers difficilement. — Des gens de lettres qui ont connu Lamotte assurent lui avoir entendu raconter cette même conversation. » Je dois dire un mot des opinions religieuses de Boileau qui n'ont point été sans influence sur sa vie, peut-être même sur ses jugements littéraires. Quoique solidement et profondément chrétien, il n'épargnait point la raillerie aux moines, aux Jésuites, ni même aux confesseurs. Il racontait lui-même l'anecdote suivante : « Un bon prêtre à qui je me confessais, me demanda quelle était ma profession. — Poëte. — Vilain métier ! et dans quel genre? — Satirique. — Encore pis, et contre qui? — Contre les faiseurs d'opéras et de romans. — Achevez votre *confiteor.* »

Le jésuite Hardouin (1) avait prétendu que plusieurs livres grecs et latins, que nous croyons anciens, avaient été fabriqués par des moines du XIIe et du XIIIe siècle. « Je ne sais ce qui en est, répondit Boileau, mais quoi-

(1) Jean Hardouin, appelé *le père Hardouin*, était né à Quimper, en 1646. Il a écrit plusieurs ouvrages; ils sont surtout remarquables par l'érudition.

que je n'aime pas les moines, je n'aurais pas été fâché de vivre avec frère Horace, frère Juvénal, dom Virgile et dom Cicéron. »

Plein d'admiration pour les *Lettres provinciales* de Pascal, il aimait surtout à leur rendre hommage devant les Jésuites. Madame de Sévigné parle, dans une de ses lettres, d'un dîner chez M. de Lamoignon, où se trouvaient Bourdaloue et un autre jésuite, Despréaux, Corbinelli. Il fut question des anciens et des modernes.

« Despréaux soutint les anciens à la réserve d'un seul moderne qui surpasse, à son goût, et les vieux et les nouveaux. Le compagnon de Bourdaloue, qui faisait l'entendu.... demanda quel était donc ce livre si distingué. Boileau ne voulut pas le lui dire. Corbinelli se joint au jésuite, et conjure Despréaux de nommer ce livre, afin de le lire toute la nuit. Despréaux lui répondit en riant : « Ah! monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois.... » Le jésuite reprend et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux. — « Mon père, ne me pressez point. » — Le père continue. Enfin Despréaux le prend par le bras, et, le serrant bien fort, lui dit : Mon père, vous le voulez, eh bien, morbleu ! c'est Pascal. — Pascal ! dit le père tout rouge, Pascal est beau autant que le faux peut l'être. — Le faux ! dit Despréaux, le faux ! Sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable. »

Quoique Boileau ne prît qu'une part très-légère aux questions sur la grâce, n'ayant jamais pu se former là dessus, comme il disait lui-même, une opinion qui lui parût *avoir le sens commun*, il n'en inclinait pas moins vers les jansénistes. Comme eux, il voulait un christianisme moral, dépouillé des formes et des pompes païennes dont l'avait enveloppé un matérialisme dévot. Il détestait surtout chez les Jésuites l'esprit d'intrigue et l'art avec lequel ils avaient ployé l'Évangile aux circonstances. Il avait un grand respect pour le grand Arnaud. Mallebranche, parlant un jour de sa dispute avec le doc-

teur Arnaud sur les idées, prétendit qu'Arnaud ne l'avait point entendu : « Et qui donc, répondit Boileau, voulez-vous qui vous entende, si Arnaud ne vous entend pas! »

3.

Jamais Despréaux ne retira d'argent de ses ouvrages. Ce fut vers 1672 qu'il fut attiré à la cour, et il continua d'y paraître jusqu'en 1699. Louis, qui aimait la flatterie, fut si content de l'épître première qui lui était adressée par Boileau et surtout des quarante derniers vers qu'il lui assura une pension de deux mille livres. Pour Boileau, qui vivait de peu, c'était une fortune. Cependant il a dit plusieurs fois que cette soudaine aisance lui avait inspiré un sentiment de tristesse; il envisageait la perte de sa liberté comme la suite inévitable de ces faveurs royales.

En 1677, Racine et Boileau furent nommés historiographes du roi. Ils ont cela de commun avec deux poëtes anglais qu'ils n'ont jamais rien écrit sur l'histoire dont ils étaient chargés. Je m'en afflige peu, car je me défie des histoires par ordre et à gages; Boileau lui-même disait à ce sujet : « Je faisais le métier de satirique, que j'entendais assez bien; on m'accablait d'injures et de menaces; aujourd'hui on me paye bien cher pour faire le métier d'historiographe que je n'entends point du tout. »

Un commis du trésor public disait de lui et de Racine : « On n'a rien vu encore, de la main de ces deux messieurs, en leur qualité d'historiographes, que leurs noms au bas des quittances. »

On rapporte que, au siége de Namur, Louis XIV se trouvant fort exposé au feu des ennemis, Boileau, qui le suivait, s'écria : « Sire, en ma qualité de votre historiographe, je viens vous prier de ne pas me faire sitôt finir

votre histoire. » Ceci donne à supposer qu'il l'avait du moins commencée.

Comme tous les poëtes du XVIIe siècle, et surtout comme tous ceux qui fréquentaient la cour, Boileau a plus d'une fois enflé l'éloge en parlant à Louis XIV. Ce n'était pourtant point toujours un flatteur habile ; j'en conclus qu'il sortait alors de son caractère dont le fond était, au contraire, la réserve et la dignité. Despréaux, tout en louant à outrance Louis XIV comme grand roi et comme homme de guerre, ne lui permettait, d'ailleurs, point d'empiéter sur le terrain des lettres. Le roi s'était, dit-on, avisé de faire des vers ; il les montra un jour à Boileau et lui demanda son avis : « Sire, répond le poëte, rien n'est impossible à Votre Majesté ; elle a voulu faire de mauvais vers, et elle y a réussi. »

Il se montrait, en outre, sujet à d'étranges distractions. Racine, Boileau et madame de Maintenon s'entretenaient, un jour, de romans, de théâtres et de poëmes. Boileau se mit à déclamer contre le style burlesque : « Heureusement, ajouta-t-il, ce misérable goût est passé ; on ne lit plus Scarron, même dans les provinces. » Racine, qui était beaucoup plus habile courtisan que Boileau, chercha aussitôt à détourner la conversation ; mais madame de Maintenon avait rougi. Elle était, comme tout le monde le sait, la veuve de Scarron, le poëte burlesque et difforme. Lorsqu'il fut seul avec Boileau, Racine lui dit : « Pourquoi parlez-vous de Scarron devant elle ? Ignorez-vous l'intérêt qu'elle y prend ? — Hélas ! non, répondit Despréaux, mais c'est toujours la première chose que j'oublie quand je la vois. » Ce n'était, d'ailleurs, pas de la réputation du cul-de-jatte attaquée dont madame de Maintenon avait rougi, c'était d'entendre prononcer son nom, elle, à qui la fortune avait donné un roi pour second mari.

Au fond Boileau n'était pas un homme de cour. Il fut bientôt dégoûté de la petitesse d'esprit des grands et de

l'immense égoïsme de Louis XIV. Au mois de mai 1699, Despréaux vint rendre compte au roi des circonstances de la mort de Racine, et parla surtout du courage qu'il avait montré à ses derniers moments. « J'en suis étonné, dit le roi, car je me souviens que, au siége de Gand, vous étiez le plus brave. » Boileau fut surpris et confondu de voir Louis XIV sitôt consolé d'une mort qu'il aurait dû se reprocher. Aussi le roi eut beau ajouter : « Souvenez-vous, monsieur Despréaux, que j'ai toujours une heure par semaine à vous donner quand vous voudrez venir. » Despréaux ne vint plus. En vain ses amis l'exhortèrent à reparaître de temps en temps à Versailles : « Qu'irais-je y faire, leur répondit-il, je ne sais plus louer. »

Boileau entra à l'Académie française en 1684. Il y présenta des plans de réforme qui ne furent point adoptés.

Il habitait, à Auteuil, une maison de campagne où, s'il faut en croire Louis Racine, il s'amusait particulièrement à jouer aux quilles.

Un des chagrins de sa vieillesse fut la perte de cette maison d'Auteuil. Quoiqu'il n'eût aucun besoin d'argent, il la vendit à Le Verrier, qui désirait ardemment l'acquérir. « Vous y serez toujours chez vous, lui disait Le Verrier ; j'exige que vous y conserviez une chambre, et que vous veniez souvent l'habiter. » Quelques jours après la vente, Boileau y retourne en effet, entre dans le jardin et n'y trouve plus un berceau qu'il aimait : « Qu'est devenu mon berceau? s'écrie-t-il en appelant Antoine, le jardinier. — Abattu par l'ordre de M. Le Verrier, répond Antoine. — Je ne suis plus le maître ici, reprend Boileau : qu'y viens-je faire? » Et il remonte à l'instant même en voiture. Ce fut son dernier voyage à Auteuil.

La destinée de Boileau fut de vieillir tristement au sein de la gloire littéraire. Sourd, consumé d'années et d'infirmités, persécuté pour ses opinions religieuses

comme suspect de jansénisme, fermant sa porte aux visiteurs et aux importuns, il vivait dans la retraite, le silence et le dégoût. C'est alors qu'il s'écriait dans une de ses lettres : « Oh ! la sotte chose que la vieillesse ! » Il sentait, ajouta-t-il, une *chaleur effroyable de poitrine*, causée par les glaces de la vieillesse. Il mourut en 1711.

« En même temps, dit le duc de Saint-Simon, mourut Boileau Despréaux, si connu par son esprit, ses ouvrages et surtout par ses satires. Il se peut dire que c'est en ce dernier genre qu'il a excellé, quoique ce fût un des meilleurs hommes du monde. »

4.

Le bagage littéraire de Boileau a plus de valeur que d'étendue ; ses ouvrages consistent en neuf *satires*, douze *épîtres*, *l'Art poétique* et *le Lutrin*. Les satires de Boileau portent principalement sur les ridicules littéraires, sur les mauvais poëtes et sur quelques lieux communs. L'auteur est entré peu profondément dans la censure des mœurs. Il ne faut donc demander à ses satires ni l'âpre et magnifique férocité de Juvénal, ni la liberté audacieuse du vieux Mathurin Regnier. Boileau respecte les convenances de son siècle; on peut même dire qu'au point de vue du genre, il les respecta trop. Les satires sont tout au plus de la critique. Ceci une fois admis, je m'empresse de reconnaître qu'elles abondent en traits d'esprit et de haute sagesse. Boileau Despréaux se proposait de corriger son siècle du faux goût ; il entendait surtout par là le goût italien et espagnol. Son mérite fut d'avoir séparé l'ivraie du bon grain, et Scudéri de Corneille. Il frappa les mauvais auteurs d'un ridicule et d'un discrédit qui vivront aussi longtemps que ses beaux vers. Je ne veux pas dire qu'il ne se soit jamais trompé et qu'il n'y ait plus à revenir sur aucun de ses

jugements littéraires, taut s'en faut; mais il a donné à ses arrêts une forme si solide et qui s'est si bien gravée dans la mémoire du public, qu'il sera très-difficile de les refaire. A part, d'ailleurs, quelques opinions que l'on peut contredire, Boileau a été généralement dans le vrai. Il n'est point donné à l'homme d'être infaillible, pas plus en matière de goût qu'en matière de foi ; mais celui qui dégage dans son siècle la lumière des ténèbres, qui sépare le bon sens de la mode littéraire et qui présente même, sous une forme incomplète, l'idéal du beau aux auteurs d'une génération, a bien mérité de la critique et de la littérature française.

Une seule de ses satires rappelle, au moins par le sujet, la manière de Juvénal; c'est celle contre les femmes. Malheureusement l'auteur était déjà vieux quand il la composa, et, s'il faut dire toute ma pensée, il n'aimait point assez les femmes pour les connaître ni pour en dire du mal sans tomber dans la déclamation. Cette pièce est, d'ailleurs, d'un ton triste et trop chargé de noires couleurs. Mais le grand poëte se retrouve jusque dans ses productions qui laissent le plus à désirer. On en jugera par les vers suivants où il trace le portrait d'une coquette :

Mais que deviendrais-tu si, folle en son caprice,
N'aimant que le scandale et l'éclat dans le vice,
Bien moins pour son plaisir que pour t'inquiéter,
Au fond peu vicieuse, elle aime à coquetter.
Entre nous, verras-tu d'un esprit bien tranquille
Chez ta femme aborder et la cour et la ville?
Hormis toi, tout chez toi rencontre un doux accueil :
L'un est payé d'un mot, et l'autre d'un coup d'œil.
Ce n'est que pour toi seul qu'elle est fière et chagrine;
Aux autres elle est douce, agréable, badine;
C'est pour eux qu'elle étale et l'ôr et le brocard,
Que chez toi se prodigue et le rouge et le fard,
Et qu'une main savante, avec tant d'artifice,
Bâtit de ses cheveux le galant édifice.

Dans sa chambre, crois-moi, n'entre point tout le jour,
Si tu veux posséder ta Lucrèce à ton tour;
Attends, discret mari, que la belle en cornette
Le soir ait étalé son teint sur la toilette,
Et dans quatre mouchoirs, de sa beauté salis,
Envoie au blanchisseur ses roses et ses lis.
Alors tu peux entrer.

A propos de Boileau et de l'esprit satirique, on cite une anecdote qui mérite d'être rapportée. Mademoiselle de Lamoignon, sœur du premier président, avait peine à pardonner à Despréaux ses satires et ses épigrammes. « Quoi! lui disait le poëte, vous ne permettriez pas une satire contre le grand turc?—Non, répondit-elle, c'est un souverain. — Mais au moins contre le diable, » ajoute Despréaux. Elle se tut un moment, et répliqua: « Non, il ne faut jamais dire du mal de personne. » Sans partager tout à fait l'avis de mademoiselle de Lamoignon et sans regretter que Boileau ait dit du mal des pauvres diables de mauvais auteurs, qui n'admirerait le bon cœur de cette fille et le sentiment délicat qui dictait son aversion pour l'art de médire. A cela Boileau a répondu lui-même, en montrant le but moral et l'utilité du genre :

La satire, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusque sous le dais faire pâlir le vice;
Et souvent, sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.

. . . .

C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira, dès quinze ans, la haine d'un sot livre;
Et, sur ce mont fameux où j'osais la chercher,
Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.

Quelle fine ironie dans la rétractation suivante :

Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et, pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc, Quinauld est un Virgile ;
Pradon comme un soleil en nos ans a paru ;
Pelletier écrit mieux qu'Ablancour ni Patru ;
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire ;
Sofal est le phénix des esprits relevés ;
Perrin... Bon, mon esprit ! courage ! poursuivez.
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?

C'est sur ce ton, c'est en mêlant dans ses vers des noms propres qu'il fixe à jamais pour le blâme ou pour l'éloge, c'est en mariant les préceptes et les règles de l'art à d'excellents exemples sur la manière de bien dire, que Boileau corrige, instruit, dirige son siècle.

5.

La première manière de Boileau Despréaux est pourtant très-inférieure à la seconde. C'est dans les *Épîtres* qu'il se montre vraiment le poëte de la raison. Au lieu de créer des caractères comme Molière ou des types héroïques comme Racine, il crée des idées. Ceux qui dans ces derniers temps (je fais allusion surtout à 1830) ont attaqué le système *rococo*, les vues étroites, le goût timide, et beaucoup des opinions littéraires de Boileau, n'ont sans doute point prétendu étendre leurs critiques aux vers de l'auteur ; autrement je les accuserais volontiers de ne les avoir pas lus. On a reproché à ce poëte d'avoir possédé à un faible degré le sentiment de la nature ; cela est vrai en général, et l'on aimerait à trouver dans ses *Épîtres* des tableaux qui reposassent les yeux. Ces paysages, comme on dit maintenant, formeraient d'agréables diversions au style didactique. Je pourrai cepen-

dant citer des vers qui donnent çà et là un heureux démenti à une opinion trop rigoureuse. Quelle vérité et quelle profondeur dans ce trait négligemment jeté :

Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui.

Quelquefois, mais rarement et toujours avec discrétion, le poëte parle de lui-même, de son enfance, de ses luttes contre l'adversité :

Mon père, soixante ans au travail appliqué,
En mourant me laissa, pour rouler et pour vivre,
Un revenu léger et son exemple à suivre.
Mais bientôt amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frére, oncle, cousin, beau-frère de greffier,
Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,
J'allai, loin du palais, errer sur le Parnasse.
La famille en pâlit et vit, en frémissant,
Dans la poudre du greffe un poëte naissant ;
On vit avec horreur une muse effrénée
Dormir chez un greffier la grasse matinée,
Dès lors à la richesse il fallut renoncer.
Ne pouvant l'acquérir, j'appris à m'en passer.

Je ne dirai rien de ses *Épîtres* au roi que tout le monde connaît, ni surtout de celle sur le fameux passage du Rhin, que Macaulay accuse avec raison de *frigid bombast*, froide boursoufflure. Le poëte en appelle aux muses, à Mars, à Bellone. C'est tout un Versailles avec son Olympe de dieux et de demi-dieux en bronze ; cet endroit n'est point le seul où Boileau ait abusé de la mythologie. Nourri comme Racine à l'école des Grecs, il a peuplé son style de divinités poétiques. Le procédé refroidit considérablement l'action du discours. Mais il faut se souvenir qu'on n'en avait point fini de son temps avec la Renaissance, et que le goût de l'antiquité, auquel du reste la littérature française doit tant de beautés réelles, devait fatalement introduire ce faux merveilleux dans la poésie.

L'Art poétique est de tous les ouvrages de Boileau celui qu'on cite le plus ; je n'affirmerai pourtant pas que ce soit le meilleur. Le grand mérite de cet écrit en vers est d'avoir fixé le code de la poésie au XVIIe siècle. On y trouve les doctrines littéraires de l'époque sur les différents genres, l'ode, l'élégie, la tragédie, la comédie, sans oublier le sonnet. Boileau s'érige dans ce poëme en *législateur du Parnasse ;* c'est même le nom qui lui est resté. Il serait pourtant ridicule de croire qu'il ait tracé les limites définitives de l'art. Il n'y a point de limites, ni surtout de limites définitives, dans la pensée humaine. Les formes de cette pensée varient avec les époques, avec les civilisations, avec le génie particulier des écrivains. Plusieurs des oracles que Boileau dictait à son siècle ne sont plus écoutés. Quelques-unes des règles qu'il avait établies comme essentielles à la conservation du théâtre, du style et de la versification ont été, dans ces dernières années audacieusement et parfois heureusement violées Dante, l'Arioste, Calderon, Shakspeare, Gœthe, Shiller, ne s'y sont point soumis, et pourtant qui oserait disputer à leurs ouvrages un rang suprême ! Mais si au lieu d'examiner *l'Art poétique* comme un contrat qui engage les autres pays et les générations futures, nous le considérons seulement au point de vue de la France et du XVIIe siècle, tout change. Ce traité en vers prend alors de grandes proportions. Il devient le monument le plus solide qui ait jamais été élevé à la langue et aux doctrines littéraires d'une époque. Le critique, l'homme de lettres et l'historien y trouvent également à apprendre. Boileau constitua, de son temps, l'école du goût, et si quelques-unes de ses leçons trouvent aujourd'hui des esprits indociles, elles n'en ont pas moins fixé la notion du bien et du mal dans l'art décrire, et cela pour une ou deux générations. Enfin, il y a, je me hâte de le reconnaître, dans *l'Art poétique*, comme dans les *satires*, des préceptes de haute sagesse qui dominent les

âges et auxquels les écrivains de tous les siècles ne sauraient se soustraire impunément. C'est ce double caractère d'autorité, l'un que j'appellerai historique, l'autre universel, qui fait de *l'Art poétique* un ouvrage rare, magistral et toujours consulté.

Je me demande, d'ailleurs, si l'autorité de Boileau, en matière de goût, n'a pas été souvent invoquée à faux, et si lui-même a écrit toute sa pensée? J'aurais lieu d'en douter quand je lis son jugement confidentiel sur Homère. « Je me souviens, dit Lamotte, qu'un jour je demandai raison à M. Despréaux de la bizarrerie et de l'indécence des dieux d'Homère ; il dédaigna de les justifier par le secours trivial des allégories, et il voulut bien me faire confidence d'un sentiment qui lui était propre, quoique, tout persuadé qu'il en était, il n'ait pas voulu le rendre public ; c'est qu'Homère avait craint d'ennuyer par le tragique continu de son sujet ; que n'ayant, de la part des hommes, que des combats et des passions funestes à peindre, il avait voulu égayer le fond de sa matière aux dépens des dieux mêmes et qu'il leur avait fait jouer la comédie dans les entr'actes de son action pour délasser le lecteur, que la continuité des combats aurait rebuté sans ces intermèdes. »

Il y a loin de là à cette uniformité de ton et de style dont Boileau semble avoir fait une loi dans son *Art poétique* pour les ouvrages de premier ordre, tels que le poëme épique et la tragédie.

Beaucoup des écrivains modernes et étrangers pourraient s'armer du jugement de Despréaux sur Homère pour revendiquer les mêmes licences que s'est données le père des poëtes. C'est pour *égayer* le fond d'une action triste, c'est pour ne pas *ennuyer* le lecteur ou l'auditeur par *le tragique continu du sujet* que Shakspeare et d'autres grands maîtres de l'art ont fait jouer la comédie dans les intermèdes à certains de leurs personnages.

6.

Le Lutrin, que Boileau écrivit de 1772 à 1783, est, comme l'intitule l'auteur lui-même, un poëme héroï-comique. Le sujet de ce poëme, en six chants, a été jugé par les critiques comme trop mince et trop léger. De quoi s'agit-il? De peu de chose en effet :

Je chante les combats et ce prélat terrible
Qui, par ses longs travaux et sa force invincible,
Dans une illustre église exerçant son grand cœur,
Fit placer à la fin un lutrin dans le chœur.
C'est en vain que le chantre, abusant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du chapitre.
Ce prélat, sur le banc de son rival altier,
Deux fois le reportant, l'en couvrit tout entier.

C'est ainsi que Boileau expose et résume lui-même le sujet de son épopée comique. Ce poëme fut composé à l'occasion d'un différent qui s'éleva dans une église de Paris, la Sainte-Chapelle, entre le trésorier et le chantre. Le trésorier était le premier dignitaire de ce chapitre et le chantre en était le second. Il s'agissait de savoir si l'on replacerait un gros pupitre devant ce dernier, qui s'indignait tout rouge de voir ainsi sa personne obscurcie et cachée au public. Je ferai observer que dans un temps de silence politique, alors qu'il n'y avait ni journaux, ni tribunal, ni d'autres événements que ceux de la cour et de l'église, beaucoup d'incidents qui me semblent aujourd'hui puérils, pouvaient bien n'être pas jugés tels par les comtemporains de Boileau. Ce genre de poëme n'exige pas, d'ailleurs, un sujet très-intrigué. Tout ce qu'il fallait au poëte, c'était un cadre où il pût mettre en relief son esprit ingénieux et moqueur. Sous ce rapport, on peut dire que Boileau s'est surpassé lui-même. Plusieurs de ses excellents vers se sont gravés

dans la mémoire du public comme des proverbes. Entre autres celui-ci :

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots !

On n'a pas assez fait remarquer qu'à certains égards, Despréaux s'est montré, surtout dans *le Lutrin*, le prédécesseur de Voltaire. C'est la même pointe de plaisanterie fine et hardie contre les gens d'église. Il y a seulement entre eux cette différence, — j'aime à le reconnaître, — que Voltaire riait parce qu'il ne croyait plus, tandis que Boileau riait, tout en croyant, d'abus qu'il aurait voulu réformer. Quoi qu'il en soit de ses intentions, les traits de l'auteur du *Lutrin* ont porté, je le crains, plus loin qu'il ne l'avait prévu lui-même. La longue et accablante satire du XVIII[e] siècle contre le clergé est là en germe. Les petites et mesquines rivalités des gens d'église, l'oisiveté des prélats, l'aigreur des colères dévotes, l'abus des choses saintes mises au service des passions humaines, tout cela se trouve indiqué d'un coup de pinceau, il est vrai, mais avec une fermeté de main et un tour d'esprit railleur que le temps n'effacera point. Jugez-en par ce portrait d'un chanoine :

Dans le réduit obscur d'une alcôve enfoncée
S'élève un lit de plume à grands frais amassée :
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour :
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence.
C'est là que le prélat, muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage :
Son menton sur son sein descend à double étage,
Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.
La déesse (1) en entrant, qui voit la nappe mise,
Admire un si bel ordre et reconnaît l'Église.

(1) La Mollesse.

Il est à noter que ce mot l'*Église* qui revient à un autre endroit (1), était laissé en blanc dans les premières éditions, tant l'auteur avait bien compris lui-même la hardiesse de cette mordante plaisanterie. En effet, Desmarets et Pradon ne manquèrent point d'accuser Boileau d'impiété. A cette accusation il opposait sa vie, ses mœurs sévères et ses habitudes de piété. Le clergé se sentait, d'ailleurs, si fort à cette époque-là, qu'il eut le bon goût de ne pas se fâcher. Ne pouvant attirer les rieurs de son côté, il prit adroitement le parti de passer du côté des rieurs et de s'amuser de lui-même à ses dépens. C'était bon pour un temps ; mais l'exemple donné par Boileau pouvait devenir contagieux, et il le devint. Montesquieu n'était pas loin, qui allait reprendre la plaisanterie contre l'Église dans ses *Lettres persanes*. Cette fois, l'ironie ne s'arrêtera point aux hommes, elle ira jusqu'aux dogmes et aux mystères.

Boileau a tracé une admirable description de la Mollesse qui mérite d'être citée :

L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,
Va jusques dans Cîteaux réveiller la Mollesse ;
C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour :
Les plaisirs nonchalants folâtrent à l'entour ;
L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines,
L'autre broie en riant le vermillon des moines.
La volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le sommeil lui verse des pavots.

. . . .

A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant, et, d'une faible voix,
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois :
O nuit, que m'as-tu dit? Quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre?
Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps
Où les rois s'honoraient du nom de fainéants,

(1) « Abîmons tout plutôt, c'est l'esprit de l'Église. »

S'endormaient sur le trône, et, me servant sans honte,
Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte?
Aucun soin n'approchait de leur paisible cour;
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
Seulement, au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.
. . . .
O toi, de mon repos compagne aimable et sombre,
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?
Du moins ne permets pas... La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

On raconte que Boileau passa un jour dans l'abbaye de Cîteaux. Il y fut très-bien reçu par les moines qui lui firent voir tout le couvent. L'un d'eux le pria avec un sourire de leur montrer le lieu où logeait la Mollesse, comme il l'avait dit dans son *Lutrin :* « Montrez-la moi vous-même, mes pères, leur répondit-il, car c'est vous qui la tenez cachée avec grand soin. »

Une des belles conceptions de Boileau est celle de la Nuit allant chercher un hibou dans la tour de Montlhéry, pour le placer dans le fameux lutrin qui fait le sujet de la grande querelle entre le trésorier et le chantre. Cette tour elle-même est décrite en beaux vers :

Ses murs, dont le sommet se dérobe à la vue,
Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nue,
Et, présentant de loin leur objet ennuyeux,
Du passant qui le fuit semblent suivre les yeux.
Mille oiseaux effrayants, mille corbeaux funèbres,
De ces murs désertés habitent les ténèbres.
Là, depuis trente hivers, un hibou retiré
Trouvait contre le jour un refuge assuré.
Des désastres fameux ce messager fidèle
Sait toujours des malheurs la première nouvelle,
Et, tout prêt d'en semer le présage odieux,
Il attendait la nuit dans ces sauvages lieux.

Les antiquaires, les lecteurs de Walter Scott, les touristes s'étonneront sans doute en entendant appeler la vieille et honorable tour un *objet ennuyeux*. C'était un parti pris chez les hommes du siècle de Louis XIV, de mépriser le moyen âge. Cette haine s'étendait aux monuments, aux écrits, aux costumes, aux usages d'une époque qu'on traitait hautement de barbarie. Les esprits étaient encore dans l'enivrement de la renaissance grecque et romaine. Boileau n'échappait point, sous ce rapport, au goût ou, si l'on veut, aux préjugés de son temps. Le moyen de lui en vouloir! La France était entrée avec toute l'Europe, d'ailleurs, dans une ère de réaction contre un âge qui rappelait, il faut l'avouer, de tristes et odieux souvenirs. Or, toutes les réactions sont injustes dans le commencement, ou sinon, elles ne seraient point convaincues.

Le clergé avait ri du *Lutrin* avec le public; mais il n'était point désarmé. Une occasion de vengeance se présenta contre celui qui avait livré au ridicule certains secrets de sacristie. Dans la satire de *l'Équivoque*, triste enfant d'une froide vieillesse, Boileau avait répété quelques-unes des accusations de Pascal contre la morale facile et commode des Jésuites. Cette satire nuisit à la tranquillité de sa vieillesse. Les Jésuites se vengèrent en l'empêchant, par ordre du roi, d'insérer cette pièce dans le recueil de ses œuvres.

Boileau occupe une grande place comme poëte et comme écrivain dans l'histoire du XVIIe siècle; mais son influence se montre encore supérieure à ses ouvrages. Dans un temps d'autorité, il fut le censeur des lettres. Il y avait en lui du génie de Descartes. Poëte de la raison, il introduisit, pour ainsi dire, la méthode exacte en matière de goût. Son commerce avec les principaux auteurs du règne de Louis XIV, son jugement sûr, son inébranlable bon sens, ont imprimé un caractère à tout le siècle. Sous ce rapport, Boileau fut un grand événement

littéraire. Sa critique — je ne parle pas seulement de sa critique écrite — a dirigé, maintenu, encouragé les talents et découragé la médiocrité. Il fut le guide de Racine. Au milieu des ombres qui couvraient encore avant lui la littérature française, il apparaît comme la sévère figure de Virgile dans l'enfer du Dante. Il montre à son siècle la voie qu'il doit suivre et ajoute avec un geste souverain : « C'est par ici qu'il faut marcher. »

CHAPITRE XXII.

XVIIe siècle.

LA FONTAINE.

Il succéda à son père comme maître des eaux et forêts. — Comment il vint à Paris. — Ce qui l'empêcha de mourir de faim. — Sa reconnaissance envers Fouquet. — Son *Élégie aux Nymphes de Vaux.* — Effet d'une ode de Malherbe sur La Fontaine. — Quelles sont les sources de ses poésies. — Ce qu'il était à quarante-quatre ans. — Henriette d'Angleterre. — Heureuse rencontre que fait La Fontaine de la belle madame de la Sablière. — Son séjour chez cette dame. — Ce qu'elle écrivait à quelqu'un. — Les distractions de La Fontaine. — Ce qui arriva à l'occasion d'un rendez-vous à *la Pomme de Pin.* — La fable qu'il y récite. — Sa prédiction en fait d'art et de littérature. — Estime de Molière pour La Fontaine. — Un mot de Molière à son égard. — Le Bonhomme. — Comment Louis XIV et Boileau ne comprirent pas La Fontaine. — Influence de l'instinct sur La Fontaine. — Sa nature et ses défauts. — Son état de parasite. — Madame Hervart. — Il tourne ses regards vers la religion. — Comment il faisait le désespoir de son confesseur. — Sa bonté naturelle. — Ce que disait sa vieille garde-malade. — Sa mort. — La Fontaine et Molière à côté l'un de l'autre au Père-Lachaise. — Un bienfait du duc de Bourgogne. — Les *Contes.* — Comment ils correspondaient à la société corrompue de l'époque. — Les *Fables de La Fontaine.* — Caractère de ces fables. — Comment La Fontaine se distingue des anciens fabulistes. — *Le Loup et l'Agneau.* — D'une édition des *Fables de La Fontaine* illustrée par Granville. — De l'apologue. — De l'origine de la fable. — Quel en est le but. — *Les Animaux malades de la peste.* — Comment La Fontaine s'y prend pour peindre l'esprit courtisan. — Les personnages qui figurent à la place du roi, du courtisan et du peuple. — Que la fable convient aux états libres, aussi bien qu'au despotisme. — Liens qui existent entre La Fontaine et Molière. — Sentiment de la nature dont il fut surtout pénétré. — Popularité des *Fables de La Fontaine.* — Respect de la critique moderne pour ce fabuliste. — Reproche adressé à Boileau à propos de La Fontaine et de la fable.

1.

Jean de La Fontaine naquit à Château-Thierry, en 1621. Il succéda à son père en qualité de maître des

eaux et forêts; mais, entraîné sans doute par son humeur libre et légère, il abandonna un beau jour, non-seulement la charge, mais sa femme...., et s'en vint à Paris. Là il forma une amitié durable avec Molière, Boileau et Racine.

Une pension que lui fit le célèbre Fouquet l'empêcha de mourir de faim. Jean La Fontaine paya plus tard la dette de reconnaissance qu'il avait contractée envers ce ministre. Lorsque la main de l'adversité se fut appesantie sur l'homme d'État, qui avait eu l'honneur et le malheur d'exciter la jalousie de Louis XIV, au moment où ce tout-puissant, naguère si entouré, ne rencontrait plus autour de lui que le silence et l'abandon, une seule voix s'éleva pour demander grâce au roi de France. Cette voix était celle de La Fontaine. Tout le monde connait l'*Élégie aux Nymphes de Vaux*. Le poëte y plaide noblement la cause de l'infortune et cherche, avec une convenance parfaite, à fléchir le cœur irrité du monarque. Louis XIV fut sourd à la plainte comme à la prière, mais la postérité a entendu ce vers admirable :

Et c'est être innocent que d'être malheureux.

Sa vocation pour la poésie s'était déclarée très-tard. Durant sa première jeunesse il ne pensait à rien moins qu'à faire des vers. Il avait, dit-on, atteint sa vingt-deuxième année quand on lut devant La Fontaine une ode de Malherbe. Ce fut pour lui une révélation : « Et moi aussi, se dit-il à lui-même, je suis poëte! »

Il ne faudrait pas conclure de là qu'il y eût le moindre lien de parenté entre le talent de Malherbe et celui de La Fontaine. Souvent la cause qui ouvre chez l'homme la veine poétique amène des effets bien différents de ceux qu'il eût été naturel de prévoir. A peine La Fontaine eut-il trouvé chez lui le don sacré, qu'il se hâta de

remonter à d'autres sources plus anciennes, plus gauloises que celles du réformateur tant vanté par Boileau. C'est à Rabelais et à Marot qu'il s'attache; c'est dans les contes de la reine de Navarre qu'il cherche, lui, enfant du XVIIe siècle, à glaner les épis d'or du vieil esprit français. Il mêle à sa gerbe quelques fleurs du goût italien et se charge de lier le tout avec sa fantaisie. Plus tard un de ses parents, Pintrel, et son ami le chanoine Maucroix lui conseillent d'étudier Homère, Virgile, Térence et Quintilien. Comme l'abeille il fait son butin de tout ce qu'il rencontre, car, ainsi que l'insecte volant, il est *chose légère;* mais cette chose légère traversera les âges — sombre abîme dans lequel s'engloutissent tant de beaux génies au vol pesant.

Jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans, La Fontaine n'avait encore rien produit d'extraordinaire. Sans ambition, paresseux, insouciant, il attendait... Qu'attendait-il? Ce qu'attend la grappe suspendue en automne à un cep verdoyant et joyeux, un dernier rayon du soleil, un tiède souffle de la brise, peut-être un chaud clair de lune, en un mot ce qui fait la maturité.

Jusque-là il laissait *doucement couler sa vie.* Ses dépenses excédaient-elles ses revenus, il établissait la balance en vendant son bien morceau par morceau, *mangeant ainsi son fonds avec son revenu.* A la chute de Fouquet, La Fontaine, qui venait de perdre sa pension, allait se trouver dans le besoin, quand il fut recueilli par la charité d'Henriette d'Angleterre, fille de Charles Ier et épouse du duc d'Orléans.

A la mort de cette princesse, La Fontaine, qui avait plus les instincts de la *cigale* que ceux de la *fourmi* et qui avait *chanté tout l'été*, se trouva de nouveau fort dépourvu. Il marchait triste et préoccupé dans les rues, quand il fut rencontré par la belle madame de la Sablière. Après s'être informée du sujet qui causait la mélancolie du poëte, elle ajouta : « Mais pourquoi ne venez-vous pas

chez moi? — J'y allais, » répondit La Fontaine, avec autant d'ingénuité que de confiance.

Il vécut vingt années dans la maison de sa protectrice. C'était, d'ailleurs, un hôte commode et dont la présence était comptée pour peu de chose. Madame de la Sablière, écrivant à une de ses amies (peut-être même à un ami) de venir la voir, ajoutait : « Je n'ai personne aujourd'hui chez moi ; je n'ai que mon chien, mon perroquet et La Fontaine. »

2.

Les distractions de La Fontaine sont célèbres. En société, il écoutait peu ce qui se disait et demeurait volontiers silencieux. Il lui arrivait très-souvent de manquer à un rendez-vous, non par mauvaise volonté, mais par oubli. Un jour, Despréaux, Racine et Molière étaient convenus de se réunir avec La Fontaine dans un cabaret que les gens de lettres avaient mis fort en vogue: *la Pomme de Pin*, rue Saint-André des Arts. La Fontaine devait y lire une fable nouvelle; on croit que c'était celle qui a pour titre *le Meunier, son fils et l'âne.*

Il y avait plus de deux heures qu'on attendait le fabuliste, lorsqu'on le vit arriver avec son ami Bernier, médecin de talent et fameux voyageur. Encore était-ce l'effet d'une rencontre toute fortuite. Quant à La Fontaine, il avait oublié, selon sa coutume, et ses amis et le rendez-vous et la fable. Il était sorti de chez lui ce matin-là sans objet, marchait sans dessein, ne voyait personne, et tout à ses pensées ne se doutait guère qu'à l'heure qu'il était il dût être ailleurs que dans la rue. Bernier avait accosté le poëte, et le tirant de sa rêverie : « Ne m'avez-vous pas dit vous-même, hier soir, que vous aviez rendez-vous pour ce matin à *la Pomme de Pin?* » Puis, sans attendre la réponse, Bernier, qui craignait que le distrait

fabuliste ne s'échappât, l'avait amené tout de suite au cabaret.

La Fontaine, en entrant, bégaya quelques mauvaises excuses, dont Molière, tout sérieux qu'il fût, ne put s'empêcher de sourire. Et la fable? La Fontaine fut obligé d'avouer qu'il l'avait laissée chez lui, à moins pourtant qu'il ne l'eût oubliée à l'hôtel de Bouillon, où il avait été le matin. Il n'en fut pas quitte cette fois pour des excuses, on l'obligea de réciter la fable de mémoire.

La Fontaine se trouva dans le plus grand embarras. Sa timidité, aussi gauche que naturelle, était encore accrue par la circonstance et par le caractère des graves personnages qui composaient son redoutable auditoire. Après bien des efforts, il vint à bout pourtant, tant bien que mal, et plus mal que bien, de réciter ou plutôt de morceler sa fable. Heureusement il avait affaire à des juges fins et pénétrants, qui démêlèrent, dans ce récit heurté, décousu, incomplet, les beautés que le poëte savait si peu faire valoir. Cette fable qui vaut à elle seule un *long poëme sur l'opinion*, quoique mal dite et peut-être en partie devinée, fit le plus grand plaisir.

A ce même rendez-vous, La Fontaine, qui n'avait besoin, comme on dit, que d'*être mis en train* pour sortir de sa réserve habituelle et de son humeur taciturne, dit d'excellentes choses sur les vicissitudes de l'opinion en matière d'art et de littérature. Dans un temps où de graves esprits croyaient le goût français pour toujours fixé à la forme littéraire du siècle de Louis XIV, il émit des doutes à cet égard et osa prévoir que des esprits indépendants renverseraient un jour ces règles si sévèrement posées par Boileau.

Molière avait une grande idée du mérite de La Fontaine. Un jour qu'on riait, sans doute entre amis, des distractions et des gaucheries du fabuliste, il s'écria : « Le bonhomme (car ils le nommaient ainsi) vivra plus

que nous tous (1). » La Fontaine ne vivra pas plus que Molière ; mais cette parole honore autant la modestie du dernier que la portée et la sûreté de son goût.

Il ne faut pourtant point trop prendre à la lettre ce surnom de Bonhomme, que les contemporains avaient donné à La Fontaine et que les modernes ont accepté après eux sur parole. Il y avait plus de finesse qu'on ne pense sous cette bonhomie. La Fontaine a trouvé le moyen de se faire pardonner bien des choses, de mener une vie douce, nonchalante et selon ses goûts, d'endormir l'envie des critiques et d'être homme d'esprit sans péril pour son repos, le tout en faisant la bête.

Deux hommes du XVII[e] siècle semblent n'avoir rien compris du génie de La Fontaine. Le premier de ces deux hommes était Louis XIV, le second était Boileau. Louis XIV aimait trop la pompe, l'étiquette, l'apprêt en toute chose pour goûter ce qu'il y avait de charmant et de délicat dans les vers de ce poëte semi-gaulois. Colbert, qui n'agissait que par la pensée du maître et qui voyait d'ailleurs dans La Fontaine l'ancien protégé de Fouquet, avait exclu le fabuliste des faveurs royales. Boileau, qui n'avait guère le tact des *choses légères*, qui était tout aussi compassé dans son goût que Louis XIV, ne se montra pas moins injuste ; il bannit de son *Art poétique* la fable et le fabuliste. Cet arrêt ou cet oubli ne m'étonne pas. Qu'est-ce que devait dire à la pensée de ce critique austère, de ce poëte logicien, la chronique des animaux écrite en vieux français par un homme naïf et épris des merveilles de la nature, qui s'intéressait autant aux exploits de la belette qu'au fameux passage du Rhin ?

La Fontaine est, avec Molière, un des auteurs du XVII[e] siècle sur lesquels l'influence du christianisme a le moins laissé de traces. Il en était resté à la *loi natu-*

(1) D'autres rapportent autrement le mot de Molière. Il aurait dit, selon eux : « Nos grands esprits n'effaceront point le bonhomme. »

relle. Je ne veux point dire pour cela que La Fontaine fut un incrédule ; il croyait à tout, comme il aimait tout, les jardins, les ombrages, les animaux, les fleurs et le reste. Mais de tous les sentiments, celui qui était le plus étranger à ce caractère mou, fantasque, égoïste, était le sentiment du devoir. Toute sa vie, il se laissa diriger par ses instincts. Aimable jusque dans ses défauts (tous ses défauts faisaient bien partie de sa nature et de son génie), j'hésite à lui reprocher trop durement cet abandon de soi-même, ce défaut de dignité personnelle, cette indifférence sur laquelle ont tant appuyé les biographes. On raconte qu'il rencontra, un jour, son fils dans le monde sans le reconnaître.

La Fontaine, qui avait toujours vécu à l'état de parasite et, si j'ose ainsi dire, d'animal domestique, passa, à la mort de madame de la Sablière, dans la maison et sous les soins de madame Hervart, chez laquelle il mourut. Vers la fin de sa vie, il tourna ses regards vers la religion, non toutefois sans faire, en plus d'une circonstance, le désespoir de son confesseur. Un jour il lui offrit pour les pauvres le bénéfice d'une édition future de ses contes licencieux. Quelque chose rachetait toutes ses incohérences et ce laisser aller du sentiment religieux, c'était un fonds de bonté naturelle. « Dieu, disait sa vieille garde-malade, n'aura jamais le courage de le damner. »

La Fontaine mourut en 1695, à l'âge de soixante et dix ans. On trouva sur lui, disent les auteurs du XVIIe siècle, la preuve que sa conversion était sincère. Cette preuve était un cilice qu'il avait porté sur la peau durant les derniers temps de sa vie.

Il est enterré au cimetière du Père-Lachaise, à côté de Molière, qui avait découvert et aimé le génie du fabuliste. La Fontaine et Molière ! quelle profondeur dans le hasard qui réunit ces deux grands noms, ces deux auteurs *inimitables !*

Louis XIV demeura indifférent à la perte que venait de faire le XVIIe siècle. A peine s'il s'était aperçu de La Fontaine, quand celui-ci était vivant, ce n'était point pour s'intéresser à la mort d'un rimeur de fables. Le petit-fils du roi, le duc de Bourgogne, alors âgé de dix ans, se montra plus intelligent et meilleur que le vieux monarque. Le jour où La Fontaine recevait les derniers sacrements de l'Église, le prince qui avait appris de Fénelon à aimer les fables du grand homme, lui envoya une bourse de cinquante louis. Je n'ai rien à dire contre le bienfait qui honore à la fois l'élève et le précepteur,—sinon que ce bienfait venait trop tard.

La Fontaine s'est immortalisé par deux ouvrages, ses *Contes* et ses *Fables*.

3

Ses *Contes et Nouvelles* ressemblent à cet arbre du bien et du mal qui fut placé dans le paradis terrestre. C'est un fruit auquel il ne faut point toucher. Il y a beaucoup de bien à en dire, au point de vue de l'art, beaucoup de mal, au point de vue de la morale. Le mieux sera donc de nous abstenir. Tout en jetant un voile sur ces tableaux beaucoup trop libres, il faut pourtant reconnaître que le ton des *Contes et Nouvelles* s'accordait avec la société de l'époque. Le grand siècle, si rigide sur les convenances, n'avait de pompeux et de sévère que l'écorce. L'immence corruption de la régence couvait sous le règne de Louis XIV. La Fontaine, dans ses *Contes*, eut du moins le mérite d'être vrai ; il dit ce que les autres ont caché, ce qu'on goûtait fort, à huis clos, dans les salons de l'aristocratie. Il fut la fleur du fumier d'où devait sortir le cradinal Dubois.

Je me hâte d'arriver aux fables.

La Fontaine n'a point créé le sujet de ses fables. Il y a ceci de remarquable que les deux auteurs les plus ori-

ginaux, sans contredit, du XVIIIe siècle, Molière et La Fontaine, sont ceux qui ont le plus emprunté à leurs devanciers, sinon à leurs contemporains. La Fontaine, lui, a puisé partout, dans Ésope, dans Phèdre, dans les fabliaux du moyen âge. On pourrait suivre encore plus loin la trace de ses larcins, (si larcins il y a); mais j'abandonne aux érudits et aux commentateurs cette tâche dont ils se sont d'ailleurs acquittés à merveille. Oui, c'est un fait indubitable, La Fontaine a butiné çà et là dans le champ de la fable; mais tout ce qu'il a pris, il se l'est assimilé. Il a travaillé sur des sujets qui avaient été traités avant lui, mais, en les touchant, il les renouvelle. Ces éléments étrangers, il les frappe de son empreinte, il les fait siens, pour ainsi dire, et leur donne une valeur d'individualité qu'on ne retrouve guère, au même degré, chez les inventeurs eux-mêmes.

Je voudrais marquer le caractère des fables de La Fontaine et le genre de mérite qui les distinguent entre toutes les autres. Les anciens se contentaient d'indiquer le sujet et les personnages; La Fontaine, lui, en fait une action, et quant aux personnages, il leur prête un dialogue, des passions, une manière d'être, une physionomie. Prenons, pour exemple, la fable du *Loup et l'Agneau.*

La raison du plus fort est toujours la meilleure;
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure;
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure
Et que la faim en ces lieux attirait.
« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage.
Tu seras châtié de ta témérité.
— Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère,
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'elle,
Et que, par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
— Tu la troubles! reprit cette bête cruelle;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né?
Reprit l'agneau; je tette encor ma mère.
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens,
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens;
On me l'a dit : il faut que je me venge. »
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange
Sans autre forme de procès.

Les fabulistes primitifs se contentent d'un récit. La Fontaine nous transporte sur le lieu de la scène, c'est-à-dire, au bord d'un ruisseau; là, il nous montre les deux acteurs, le loup, au ton grondeur, l'agneau, humble et soumis. Ce n'est pas tout, il les fait parler; nous assistons à leur entretien, à ce grand duel de reproches et d'excuses entre la force et la faiblesse. L'action se déroule ainsi devant nos yeux; elle nous touche, elle nous émeut, elle nous prend par le côté humain du sujet, car tout le monde est plus ou moins loup ou agneau sur cette terre. Arrive le dénoûment, d'autant plus triste qu'il est prévu et habilement préparé. On le voit, l'art de La Fontaine, c'est d'avoir dramatisé la fable. On a dit qu'il avait prêté beaucoup d'esprit aux bêtes; il leur a donné plus que cela, des passions, la parole, la vie.

J'ai vu, dans le temps, une édition de La Fontaine *illustrée*, comme on dit maintenant, par Granville. C'était un chef-d'œuvre d'esprit et de dessin; mais, faut-il le dire, l'artiste, si ingénieux qu'il fût, n'avait pas compris le fabuliste. Il avait donné aux animaux nos manières, nos costumes, nos modes. La Fontaine n'a point voulu aller jusque-là; un de ses mérites est d'avoir assez respecté

les bêtes pour ne point leur enlever le caractère qui les distingue. Cette nuance est plus difficile à saisir qu'on ne l'imaginerait tout d'abord. Les animaux de La Fontaine ont assez de l'homme pour nous intéresser à eux, mais ils gardent assez du lion, du corbeau, du chien, du pigeon, de la fourmi pour constituer des individus distincts. Ce sont de véritables types, qui, tout en parlant notre langue, ne renoncent point à leur nature. Là est un des charmes de la fable telle que l'a conçue La Fontaine. Faire des animaux déguisés en hommes, ou des hommes déguisés en animaux, est une plaisanterie agréable qui peut distraire un moment, surtout quand elle est soutenue par un crayon fin et délicat; mais, c'est mal interpréter l'idée du grand fabuliste que de lui prêter cette intention. Son œuvre à lui est plus profonde; il extrait de la vie des êtres inférieurs certains traits de mœurs qui, appliqués à la nature humaine, deviennent des leçons. Le tact, la mesure, la discrétion étaient autant de qualités nécessaires et de premier ordre dans l'œuvre qu'il poursuivait. Il lui fallait tout l'art du poëte dramatique, dont un des mérites est de s'effacer devant les personnages qu'il met en scène. La Fontaine a su conserver à chacun sa figure, tout en l'idéalisant — et par chacun, il faut entendre ici l'homme, les animaux, les plantes, en un mot tous les objets animés et inanimés. Son domaine est la création, l'histoire, la société; mais de ces grands horizons il détache de petits tableaux pleins de vie, ou, pour mieux dire, de petites scènes de mœurs et de caractère qu'il relève par une vérité morale.

4.

L'apologue est un des genres les plus anciens. Dès la plus haute antiquité, l'homme a été frappé par le spec-

tacle extérieur de l'univers. On peut même dire que plus les peuples sont à l'enfance de la civilisation et plus ils ont de rapports intimes avec la vie des forêts, des plaines, des eaux, mieux aussi ils en connaissent les habitants. L'Inde semble avoir été la terre classique du mythe et de l'apologue. Là, cette forme de la poésie semble même avoir revêtu des proportions énormes et violentes en rapport avec l'étrangeté d'une nature titanique. Ce caractère de grandeur primitive s'est affaibli en passant par les Grecs et les Latins. Peut-être, s'est-il encore amoindri entre les mains de La Fontaine. Mais, ne nous y trompons pas, l'apologue ne consiste point dans la seule description des phénomènes de la vie ni de la nature; elle résulte du sentiment que l'homme associe aux faits et aux actions du monde extérieur. L'apologue exprime le lien entre l'homme et les animaux, entre l'être qui pense et les choses qui ne pensent pas. C'est à ce point de vue surtout que le progrès devient sensible dans les fables de La Fontaine. La forme de son apologue est moins grandiose que celle de l'antique Orient; elle est plus humaine.

L'origine de la fable peut être attribuée au besoin de la liberté de parole, besoin qu'on retrouve en germe dans les civilisations les plus écrasées par le despotisme. Je m'explique : les premiers moralistes ont éprouvé le désir de restreindre l'oppression en dévoilant les vices qui abusent du pouvoir absolu; mais le moyen d'y arriver? Dire à un satrape : « Tu manges tes sujets, » c'était s'exposer à son courroux inévitable et terrible, sans aucun espoir de le corriger. Dans cet état de choses, le poëte invente un artifice. A la place du satrape, mangeur d'hommes, il met un animal féroce, et, comme il est dans la nature de condamner chez les autres les actes d'injustice et de brutalité qu'on commet soi-même, il y avait des chances pour que la leçon, ainsi enveloppée et déguisée, arrivât plus ou moins à son adresse. L'apo-

logue fut donc à l'origine un moyen détourné d'instruire les grands, sans encourir leur colère, et d'émettre quelques idées de droit sans éveiller des soupçons ombrageux. Ésope, l'un des plus anciens fabulistes dont l'histoire nous ait conservé le nom, était un esclave. Il avait appris, par l'expérience de la servitude, l'art de parler aux maîtres et de leur faire des remontrances, tout en ménageant leur amour-propre. D'Ésope à La Fontaine, la distance historique est grande, je l'avoue, et la liberté avait eu le temps de faire des progrès dans le monde, et pourtant le monde n'avait pas tellement changé, sous le règne de Louis XIV, que l'apologue n'y pût encore rendre des services. Dans un temps où la liberté d'écrire était fort restreinte, où il y avait un roi absolu et beaucoup de petits tyrans dans leur sphère, toute vérité n'était pas bonne à dire, et surtout à dire sans artifice. La fable vint encore une fois au secours de la raison. Le poëte, grâce à un stratagème qu'excuse son époque, trouva moyen de combattre les vices des grands sans leur déplaire. Ce stratagème consistait à mettre sur le compte des animaux, que personne n'est intéressé à défendre, des manières de voir et d'agir que nul n'eût osé fronder ni découvrir alors chez les rois.

Prenons pour exemple les *Animaux malades de la peste :*

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés ;
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
Nul mets n'excitait leur envie :
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie ;

Les tourterelles se fuyaient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil et dit : « Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune :
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux :
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévoûments.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait? Nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi,
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
— Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi :
Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
Eh bien, manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché? Non, non, vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur.
Et, quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui, sur les animaux,
Se font un chimérique empire. »
Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses :
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour et dit : « J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »

A ces mots on cria : « Haro ! » sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux d'où venait tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

Évidemment cette fable est une critique de la cour, où l'esprit courtisan, à force de sophismes, trouve moyen d'approuver les grands crimes chez le chef de l'État, tandis qu'il condamne, avec une sévérité extrême, les moindres peccadilles chez les faibles et les malheureux. La donnée était vraie, mais les oreilles royales n'auraient point supporté qu'on en fît l'objet d'une allusion directe. De quelle manière s'y prend La Fontaine? Il change les personnages et le lieu de la scène. A la place du roi, figure le lion, à la place du courtisan, le renard, à la place du peuple, l'âne. L'action ne se passe point à Versailles, mais à la cour de sa majesté léonine. Grâce à ces ménagements, grâce à cette substitution de lieu et de personnes, la leçon n'a plus rien d'offensant. Les portes de la Bastille ne s'ouvriront point devant le moraliste, et sa critique, enveloppée dans les grâces de la fable, a plus de chance de se faire bien venir. Nous pardonnons volontiers à qui nous amuse. Mettez l'amour-propre hors de cause, et la vérité, même sévère, trouvera plus aisément le chemin des consciences. Si, d'ailleurs, le roi s'irritait, le poëte aurait toujours la ressource de lui dire : « Ce n'est pas vous que j'ai voulu peindre. »

Peut-être, me dira-t-on, que ce mérite de la fable ne s'applique guère qu'aux sociétés qui ont le malheur de vivre sous le despotisme. Détrompez-vous : même dans

les États libres et éclairés, l'homme est un tyran qui voudrait étouffer la parole, du jour où cette fille de la pensée menace son repos, ses goûts, et humilie son orgueil. Dans ce cas encore, le moyen de réformer les hommes est de les instruire sans les blesser. Étalez tant que vous voudrez la laideur des vices en les prêtant aux animaux, et le gourmand ne vous en voudra point de rire du cochon, ni l'orgueilleux du paon, ni le plagiaire du geai, ni l'important de la mouche du coche; les bêtes ont si bon dos. Qu'importe, d'ailleurs, que la leçon arrive à son adresse par un chemin détourné, si elle arrive. On voit par là que la fable est de tous les temps; ainsi que la comédie, elle vit de nos mœurs, de nos ridicules, de nos erreurs : c'est un fonds qui n'est pas à la veille de s'épuiser.

5.

J'ai indiqué, en passant, l'amitié qui régnait entre La Fontaine et Molière. A leur insu, peut-être, ces deux génies se tenaient par des liens qui n'ont point été assez remarqués. La Fontaine a fait la comédie des bêtes. Cet esprit d'observation que Molière portait dans la société, La Fontaine l'étend à la nature. A ses yeux, rien de ce qui vit n'est insignifiant, et pour le poëte, les arbres, l'eau, le vent, les objets créés par la main de Dieu, vivent tout aussi bien que vous et moi. Il met en scène ses acteurs et construit, dans sa tête, un théâtre aussi réel que celui sur lequel Molière jouait devant la cour les grandeurs et les misères de son temps.

La Fontaine est peut-être le seul poëte du XVIIe siècle qui ait eu à un haut degré le sentiment de la nature. Moins ébloui que les autres par les pompes de Versailles auxquelles, d'ailleurs, il n'assista point, peu séduit par la gloire militaire du règne, il tourna son cœur et ses

yeux vers les animaux, les champs, les bois, les détails du paysage. Lui seul, de son temps, a su dire :

> Pour moi le monde entier était plein de délices :
> J'étais touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours :
> Mes amis me cherchaient et parfois mes amours.

Quoiqu'il emprunte quelquefois des ornements de la mythologie, la vie ne disparaît jamais chez lui sous le pastiche de l'école. Son aurore est bien le soleil levant, Borée est bien le vent, Cérès est la moisson, et encore ne craint-il pas de les appeler bravement par leur nom, toutes les fois qu'il ne veut point nous surprendre par le contraste de la pompe du merveilleux unie aux petites choses. Son paysage est toujours français, j'allais dire que ses animaux sont français aussi. Il les prend en effet tels qu'il les a vus dans les plaines de la Champagne. Ses fables sont le premier livre qu'on mette entre les mains des enfants, c'est le dernier que recherche le vieillard, à cet âge où, selon l'heureux mot de Royer-Collard (1), on ne *lit plus*, *on relit*. La critique de ces derniers temps, qui n'a guère épargné le XVIIe siècle, a respecté La Fontaine. Elle a même sévèrement reproché à Boileau de l'avoir banni, lui et la fable, de son *Art poétique*. Oublier La Fontaine, c'est renier l'esprit gaulois, c'est-à-dire la grâce, la naïveté, l'aisance, le franc-parler et cette plaisanterie du cru qui rappelle le vin des environs de Château-Thierry, fin, petillant et qui n'enivre point, quoi-

(1) Un candidat à l'Institut vint, un jour, faire visite à Royer-Collard, pour lui demander son suffrage : il déclina son nom, qui ne produisit d'autre effet sur lui que celui d'un auteur parfaitement inconnu. « Eh quoi ! s'écria le visiteur, n'avez-vous pas lu mes ouvrages? — Monsieur, lui répondit Royer-Collard, à mon âge, on ne *lit plus*, *on relit*. »

Royer-Collard, un des fondateurs du régime constitutionnel en France, philosophe éclectique, chef du parti *doctrinaire*, était aussi de la Champagne ; il était né aux environs de Vitry-le-François, dans le canton de Sommepuis. J'ai vu, sur la place de cette ville, une fort belle statue élevée en son honneur.

qu'il verse à la ronde la gaieté, la force, l'oubli des maux et l'éternelle jeunesse du cœur.

CHAPITRE XXIII.

XVIIe siècle.

REGNARD.

Sa jeunesse errante et agitée. — Ses voyages. — Le démon qui le possédait. — Ce qu'il dit dans son journal de voyage. — Comme il regrette la patrie absente. — Son retour à Paris. — Sa façon de vivre. — Quels étaient ses convives. — Comment il devient auteur dramatique. — Ses comédies. — *Le Joueur*. — Un passage de cette pièce. — *Le Distrait*, principales scènes. — Ce que Boileau disait de Regnard. — Par quoi brillent ses comédies. — Opinion de Labarpe. — Contraste entre les écrits de Regnard et ceux de Molière. — Leur vie et leur mort.

1.

Jean-François Regnard naquit à Paris, en 1655, au quartier des Halles et dans une maison presque voisine de celle où était né Molière, en 1622. Il était le fils d'un riche marchand de salines. Sa vie est peu connue, et il y a plus d'un motif pour s'en étonner, car il n'était point de ces lumières qui aiment à rester cachées sous le boisseau.

On sait que sa jeunesse fut errante et agitée. Menant le train d'un grand seigneur, il entreprit de longs voyages, ne s'arrêtant que *là où la terre lui manquait*. Ce qui est moins connu est le motif qui le poussa à courir le monde. Les uns veulent que ce soit à la suite d'une aventure d'amour et pour se distraire d'une passion profonde et malheureuse. D'autres soutiennent que les langueurs

d'un cœur blessé s'accordent mal avec l'idée que Regnard nous donne de lui-même dans ces récits de voyage; on y retrouve bien plutôt, disent-ils, la joyeuse et alerte disposition d'un homme de plaisir, d'un chasseur et d'un gourmet. Quant à moi, je m'en tiens à l'explication qu'il nous donne et qui, sans doute, en vaut bien une autre : Regnard se plaint d'un démon dont il est possédé.

« Ce démon, quel est-il ? c'est l'ardeur de courir. »

La vérité est qu'il fit deux voyages en Italie; qu'il fut pris sur mer et conduit comme esclave à Alger; qu'à peine rendu à la liberté, il partit pour la Hollande, qu'il parcourut ensuite la Suède et s'engagea même dans la Laponie. Avait-il, en courant ainsi, un dessein prémédité? Rien ne l'annonce; il allait au hasard devant lui, il voyageait pour voir, pour apprendre, pour être heureux, en obéissant à sa nature. Une fois seulement, la patrie absente lui apparaît et lui arrache des réflexions mélancoliques. Il traversait alors la Baltique, et son vaisseau était retenu par le mauvais état de la mer. En ce moment de repos forcé, quelles étaient ses pensées? Il nous les raconte lui-même dans son journal de voyage :

« J'allais tous les jours passer quelques heures sur les rochers escarpés, où la hauteur des précipices et la vue de la mer n'entretenaient pas mal mes rêveries. Ce fut dans ces conversations intérieures que je m'ouvris tout entier à moi-même et que j'allai chercher dans les replis de mon cœur les sentiments les plus cachés et les déguisements les plus secrets.... Je jetai d'abord ma vue sur les agitations de ma vie passée, les desseins sans exécution, les résolutions sans suite et les entreprises sans succès. Je considérai l'état de ma vie présente, les voyages vagabonds, les changements de lieu et les mouvements continuels dont j'étais agité.... Je conçus que

tout cela était directement opposé à la société de la vie, qui consiste uniquement dans le repos et que cette tranquillité si heureuse se trouve dans une douce profession qui nous arrête, comme l'ancre fait au vaisseau retenu par la tempête. » Ce retour en lui-même devait aboutir à un changement de vie.

Il revint en effet à Paris pour embrasser une *douce profession;* mais quelle sera-t-elle? Il ne songea point d'abord à la littérature ni au théâtre. Regnard trouva plus sûr d'être trésorier au bureau des finances de Paris, conseiller du roi, lieutenant des eaux et forêts, capitaine du château de Dourdan et grand bailli de la province de Hurepoix. Il voyait alors, il nous ne le dit lui-même, *grand monde* et *bonne compagnie.* Il menait grand'chère et s'était fait en tout,

Une façon de vie
A qui les souverains pourraient porter envie.

Jusqu'ici rien n'annonçait le poëte; cependant Regnard pouvait compter, au nombre de ses convives, Dufresny, auteur dramatique (1684-1724), Palaprat qui, avec Brueys, avait ressuscité sur le théâtre la farce de *l'Avocat Patelin* et composé quelques autres pièces estimées, Duché qui visait à la réputation de poëte tragique; j'en passe et des plus gais, sinon des meilleurs. En attendant la visite de la muse, il menait la vie d'un épicurien, mais d'un épicurien à la façon d'Horace, c'est-à-dire contenu et modéré dans ses goûts.

Son véritable, son unique talent était pour la comédie. Eh bien, chose étrange à dire, ce fut le dernier qu'il trouva. Il avait essayé d'abord et vainement de tous les autres genres, depuis la tragédie jusqu'à la chanson; il a même voulu s'arrêter à l'épître et à la satire, rêvant la gloire de détrôner Boileau et n'arrivant, dit M. D. L. Gilbert dans une excellente étude sur Regnard, « qu'à se brouiller avec lui. » Il avait déjà près de quarante ans

(1694) qu'il rimait, rimait, rimait encore, sans savoir trop où cela le mènerait. Il en était de ses vers comme de ses voyages. Ce n'était pourtant point qu'il y épargnât son temps ni sa peine :

> Pour faire quatre vers, il se mangeait trois doigts.

C'est lui-même qui nous l'affirme. Cependant il lui arriva d'improviser à table et par manière de divertissement quelques légères et folles esquisses pour les comédiens italiens. Trois d'entre elles étant un peu plus travaillées que les autres, il s'avisa de les donner à la comédie française. C'étaient : *La Sérénade*, *Attendez-moi sous l'orme* et *le Bal ;* puis, au moment où on s'y attendait le moins, où il ne s'y attendait peut-être guère lui-même, il fit représenter un de ses chefs-d'œuvre, *le Joueur*. La grande comédie de caractère dont Corneille avait donné le modèle dans *le Menteur*, Molière dans *l'Avare*, venait de trouver un héritier.

Je n'en citerai qu'un passage, mais où se retrouve toute la verve des vrais poëtes comiques :

HECTOR (*apercevant Valère*).

Le voici. Ses malheurs sur son front sont écrits,
Il a tout le visage et l'air d'un premier pris.

VALÈRE.

Non, l'enfer en courroux et toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô destin ! de tes coups redoublés ;
Je n'ai plus rien à perdre et mes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi ; cherche une autre victime.

HECTOR (*à part*).

Il est sec.

VALÈRE.

De tes serpents mon cœur est dévoré,
Tout semble en un moment contre moi conjuré.
(*Il prend Hector à la cravate.*)

Parle. As-tu jamais vu le sort et son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner? Perdre tous les paris,
Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier pris;
Réponds-moi donc, bourreau.

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALÈRE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute?
Sort cruel, ta malice a bien su triompher;
Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis je puis tout entreprendre,
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper?

VALÈRE.

Que la foudre t'écrase!
Ah! charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embrase,
A vos seules bontés je veux avoir recours;
Je n'aimerai que vous, m'aimeriez-vous toujours?
Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
N'est point si malheureux, puisqu'enfin il vous aime.

HECTOR (*à part*).

Notre bourse est à fond et, par un sort nouveau,
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

2.

Outre *le Joueur*, Regnard fit un grand nombre d'autres comédies très-estimées : *le Distrait*, *les Folies amoureuses*, *les Ménechmes*, *le Légataire universel*. *Le Distrait* est une comédie charmante; on y trouve les plus divertissantes situations. Voici, par exemple, le portrait que le valet Carlin fait de son maître :

LISETTE.

Mais s'il aime Clarice ensemble et ma maîtresse,
Que puis-je faire, moi, pour servir sa tendresse?
Les épousera-t-il toutes deux?

CARLIN.

Pourquoi non?
Il le fera fort bien en sa distraction.
C'est un homme étonnant et rare en son espèce;
Il rêve fort à rien, il s'égare sans cesse;
Il cherche, il trouve, il brouille, il regarde sans voir;
Quand on lui parle blanc, soudain il répond noir;
Il vous dit non pour oui; pour oui non; il appelle
Une femme monsieur, et moi mademoiselle;
Prend souvent l'un pour l'autre, il va sans savoir où.
On dit qu'il est distrait, mais moi, je le tiens fou:
D'ailleurs, fort honnête homme, à ses devoirs austère,
Exact et bon ami, généreux, doux, sincère,
Aimant, comme j'ai dit, sa maîtresse en héros,
Il est et sage et fou; voilà l'homme en deux mots.

Passons à une autre scène, à la leçon d'italien, moyen ingénieux inventé par la soubrette pour favoriser les amours de sa maîtresse.

LISETTE.

. . . .
Nous attendons un maître en langue italienne;
Faites ce maître-là pour nous tirer de peine.

MADAME GROGNAC *à Isabelle (sa fille).*

Ah! vraiment, je vous trouve en bonne compagnie.
Quel est cet homme-là?

LISETTE.

Ne le voit-on pas bien?
C'est, comme on vous a dit, ce maître d'italien
Qui vient montrer sa langue.

MADAME GROGNAC.

Il prend bien de la peine.
Ma fille pour parler n'a que trop de la sienne,
Qu'elle apprenne à se taire, elle fera bien mieux.

LE CHEVALIER, *à Isabelle.*

Un grand homme disait que s'il parlait aux dieux,
Ce serait *espagnol; italien* aux femmes;
L'amour par son accent se glisse dans leurs âmes,

A des hommes *français*, et *suisse* à des chevaux.
Das dich der donder schalcq.

LISETTE.

Ah ! juste ciel, quels mots !

MADAME GROGNAC.

Comme je ne veux point qu'elle parle à personne,
Sa langue lui suffit, et je la trouve bonne.

LE CHEVALIER, *à Isabelle.*

Or, je vous disais donc tantôt que l'adjectif
Devait être d'accord avec le substantif;
Isabella bella, c'est vous, belle Isabelle ;
(*Haut.*)
Amante fidele, c'est moi, l'amant fidèle,
Qui veut toute sa vie adorer vos appas.
(*Madame Grognac s'approche pour écouter.*)

LE CHEVALIER, *haut à Isabelle.*

Il faut les accorder en genre, en nombre, en cas.

MADAME GROGNAC, *au chevalier.*

Tout votre italien est plein d'impertinence.

LE CHEVALIER, *à madame Grognac.*

Ayez pour la grammaire un peu de révérence.
(*A Isabelle.*)
Il faut présentement passer au verbe actif :
Car, moi, dans mes leçons, je suis expéditif.
Nous allons commencer par le verbe *amo*, j'aime.
Ne le voulez-vous pas ?

ISABELLE.

Ma joie en est extrême.

LISETTE, *au chevalier.*

Elle a pour vos leçons l'esprit obéissant.

LE CHEVALIER, *à Isabelle.*

Conjuguez avec moi pour bien prendre l'accent.
Io amo, j'aime.

ISABELLE.

Io amo, j'aime.

LE CHEVALIER.

Vous ne le dites pas du ton que je demande.
(*A madame Grognac.*)
Vous me pardonnez bien si je la réprimande.
(*A Isabelle.*)
Il faut plus tendrement prononcer ce mot-là :
Io amo, j'aime.

ISABELLE.

Io amo, j'aime.

LE CHEVALIER.

Le charmant naturel, madame, que voilà !
Aux dispositions qu'elle m'a fait paraître,
Elle en saura bientôt trois fois plus que son maître.
(*A Isabelle.*)
Je suis charmé. Voyons si, d'un ton naturel,
Vous pourrez aussi bien dire le pluriel.

MADAME GROGNAC.

Elle en dit déjà trop, monsieur, et, dans les suites,
Il faudra, s'il vous plaît, supprimer vos visites.

LE CHEVALIER.

J'ai trop bien commencé pour ne pas achever.

Regnard, dans ses comédies, a répandu des à-propos si charmants, qu'ils sont restés comme proverbes, tels sont : *A propos de bottes*, *Saute marquis*, *Atetndez-moi sous l'orme*, etc.

Enfin citons encore ce passage où le même vers revient si à propos et d'une manière si amusante. C'est le chevalier qui cherche à détourner sa sœur du mariage :

LE CHEVALIER.

Veux-tu que sur ce point je m'explique en bon frère?
Tu sais bien qu'entre nous nous parlons assez net.
Un hymen, quel qu'il soit, n'est point du tout ton fait.
Te voilà faite au tour ; nul soin ne te travaille,
Et le premier enfant te gâterait la taille.
Crois-moi, le mariage est un triste métier.

CLARICE.

Mon frère, cependant, tu veux te marier.

LE CHEVALIER.

Le devoir d'une femme engage à mille choses ;
On trouve mainte épine où l'on cherchait des roses :
Le plaisir de l'hymen est terrestre et grossier.

CLARICE.

Mon frère, cependant, tu veux te marier.

LE CHEVALIER.

Parlons à cœur ouvert et confessons la dette.
Je suis un peu coquet, tu n'es pas mal coquette :
Notre mère l'était, dit-on, en son vivant;
Nous chassons tous de race, et le mal n'est pas grand.
Si quelque amant venait frapper ta fantaisie,
Tu pourrais avec lui faire quelque folie.

CLARICE.

Mon frère, cependant...

LE CHEVALIER.

Tu vas te récrier :
« Mon frère, cependant, tu veux te marier. »
Que diable, tu réponds toujours la même prose.

CLARICE.

Mais tu me dis aussi toujours la même chose.

3.

Un homme de lettres prétendait un jour devant Boileau que Regnard était un auteur médiocre — « Il n'est pas médiocrement gai » répondit l'auteur de *l'Art poétique*. C'est en effet par la gaieté, l'entrain, la verve, comme aussi par le style, que brillent les comédies de Regnard. Ce qui leur manque pour qu'on ose un instant les comparer à celles de Molière, c'est la gravité, la profondeur, la réflexion. Il semble que l'auteur se soit proposé uniquement d'amuser. « Il ne fait pas souvent penser, dit Laharpe, mais il fait toujours rire. » Où, d'ailleurs, Regnard aurait-il appris le secret de cette co-

médie sévère qui fait rire et penser à la fois? Il n'avait point passé, comme Molière, par la rude école de l'infortune. Ses facultés heureuses, mais un peu superficielles, ne touchaient point à ces abîmes du cœur humain qu'avaient ouverts chez Molière les passions malheureuses et concentrées, les dures privations et la lutte obstinée avec le monde.

Le même contraste qui se remarque entre le talent de Regnard et le génie de Molière éclate, en effet, dans la vie des deux auteurs comiques. L'un naît riche, l'autre pauvre. Le premier voyage pour son plaisir, le second parcourt la France, sous un nom d'emprunt et comme chef d'une troupe de comédiens ambulants. A celui-ci les pénibles et orageux triomphes qu'il arrache l'un après l'autre sur la scène, au milieu des soulèvements du fanatisme et des haines d'une noblesse conjurée contre lui; à celui-là les succès faciles, la considération du beau monde et les applaudissements joyeux. Ils meurent: Molière à cinquante et un ans, d'épuisement et de tristesse, Regnard à cinquante-quatre ans (1810), des suites, s'il faut en croire ses biographes, d'un excès de table. Molière est enterré sans bruit, sans pompe; peu s'en faut même que son cadavre ne *soit jeté à la voirie;* Regnard est inhumé avec les honneurs dus à un trésorier de France, et à un conseiller du roi, dans une église, dans une chapelle de la Vierge. Jusqu'ici c'est le poëte heureux, le poëte épicurien, qui semble privilégié; mais attendez un peu; à ce talent si favorisé par la nature et par la fortune, il manquera cette haute moralité du génie, cette observation pénétrante et incommensurable du cœur humain, cette force de conception, fille de la lutte et de l'adversité, qui feront à jamais la gloire de Molière, et qui lui assignent sans peine le premier rang, non-seulement dans la comédie, mais peut-être sur notre théâtre et dans toute notre littérature.

CHAPITRE XXIV.

XVIIe siècle.

BOSSUET.

Son humble origine. — Son éducation. — Avantages qu'offrait l'Église aux enfants du peuple, comment elle favorisait l'intelligence. — Des succès de collége. — Comment Bossuet se distingue dans ses études. — Il improvise un sermon à seize ans et à onze heures du soir. — Bon mot de Voiture à ce sujet. — Comment les succès littéraires dépendaient souvent de la vogue des salons et des intrigues de cour. — Une controverse. — Bossuet et Condé. — Six années de retraite et d'étude. — Bossuet prêchant devant Louis XIV. — Accord parfait de vues et d'action dans le système de Louis XIV et de Bossuet. – Les sermons de Bossuet, leur mérite et leur succès. — Son débit oratoire. — Un nouveau genre créé par Bossuet. — Ses *Oraisons funèbres*, leur mérite. — Des idées de Bossuet sur l'histoire de son temps. — Le portrait de Cromwell. — Des louanges qu'il donne aux personnages illustres. — L'éducation du Dauphin lui est confiée. — Le *Discours sur l'histoire universelle*, faux point de vue. — « L'homme s'agite et Dieu le mène. » — De la philosophie de l'histoire. — Qualités du *Discours sur l'histoire universelle*. — Où la pensée de Bossuet se révèle tout entière. — Sa politique tirée des Écritures saintes. — Les libertés de l'Église gallicane. — Les quatre propositions. — Conduite de Bossuet dans les controverses contre les protestants. — Son intolérance et sa part dans les persécutions. — Son influence dans la révocation de l'édit de Nantes. — Comment il n'obtint qu'un médiocre évêché. — Bossuet salué du titre de père de l'Église. — Le principe d'autorité. — Bossuet comparé à l'aigle. — Sa mort. — Un de ses derniers mots. — La vérité et l'erreur. — Ce qui mérite notre sympathie.

1.

Jacques-Bénigne Bossuet naquit à Dijon, le 27 décembre 1627, d'une famille obscure et pauvre. Quelques écrivains ont même avancé qu'il avait gardé les vaches dans son enfance. Le fait n'est pas trop certain, mais ce

qui est indubitable, c'est que l'Église de France était alors et a été longtemps la seule organisation qui réparât, pour les hommes de talent, les injustices et les défaveurs de leur condition sociale. Le sacerdoce s'ouvrait à eux comme une porte qui conduisait aux honneurs, aux dignités, à la gloire. Le prêtre était noble, ou pouvait le devenir en vertu de cette seconde naissance que lui conférait son caractère sacré. Ceci explique comment l'Église était, en dépit de ses doctrines politiques et de l'appui qu'elle prêtait à tous les grands corps de l'État, une institution populaire. Seule, dans un temps où le monde était dominé par un principe contraire, elle avait reconnu et favorisé dans son sein l'aristocratie de l'intelligence. Regardant peu aux hommes, mais beaucoup aux services qu'ils pourraient lui rendre, elle avait intérêt à attirer vers elle tous les genres d'illustrations. De là d'incessants efforts pour répandre gratuitement l'instruction sur les jeunes âmes, dans lesquelles se laissait découvrir le germe d'une supériorité quelconque. Après les avoir recueillies, éclairées, formées, elle ne négligeait rien pour les placer dans les situations où elles devaient être le plus en lumière. C'est ainsi que Bossuet vit tout à coup s'abaisser devant lui les barrières insurmontables que semblait avoir élevées la naissance entre son génie et son ambition.

Je ne m'étendrai point sur des succès d'école qui, dans certains cas, ont annoncé l'avancement des grands hommes, mais qui trop souvent aussi se sont évanouis avec l'âge et n'ont laissé sur certaines vies que le mensonge d'une gloire prématurée. La réputation du jeune Bossuet dans les séminaires était si grande qu'elle ne tarda point à intéresser la curiosité du monde. On annonça un jour à l'*Hôtel de Rambouillet*, qu'un jeune prodige venait de se révéler. Cette assemblée fameuse de beaux esprits témoigna le désir de le voir. — « Vous le

verrez, s'écria un des habitués, et qui plus est, il improvisera un sermon sur le sujet qu'il vous plaira de choisir. » Ce jour arriva; Bossuet parut et obtint le plus grand succès. Le prédicateur n'avait que seize ans et il était onze heures du soir; ce qui fit dire à Voiture, le roi des jeux de mots, *qu'il n'avait jamais entendu prêcher, ni si tôt, ni si tard.*

Bossuet se reprocha, plus tard, dit-on, ce triomphe mondain et frivole, indigne de la solennité de son caractère. Il n'en est pas moins vrai que cette vogue de salon et le bon mot de Voiture, en précédant l'orateur sur le chemin de la chaire sacrée, contribuèrent à lui attirer l'attention publique. Nous ne sommes que trop portés à nous figurer les époques disparues comme supérieures à la nôtre. — Le grand siècle, ainsi que les historiens désignent quelquefois l'âge de Louis XIV, n'était point exempt de petitesses, ni de futilités. Les femmes y exerçaient une influence suprême, — contre laquelle je ne veux point protester; mais celui-là n'entendrait rien à la littérature du règne, qui se figurerait le succès des orateurs ou des écrivains d'alors comme indépendant de la mode, des propos de salon ou des intrigues de cour. Bossuet, sans doute, pouvait se passer de tout cela, et pourtant c'est sur ces frêles appuis qu'il compta toute sa vie, pour élever l'édifice imposant de son autorité.

Un autre jour, Bossuet soutenait une controverse, mais cette fois sur le terrain de l'université, quand le prince de Condé vint l'entendre et présider les débats scholastiques. Il se montra si charmé de la vigueur et la l'adresse avec laquelle le jeune docteur repoussait les attaques de son adversaire, qu'il fut, assure-t-on, tenté de prendre part à ce combat d'un genre nouveau pour lui, et de disputer, dit l'abbé de Choisy, à un *répondant si habile, les lauriers de la théologie.* C'était la première fois que ces deux grands hommes, Bossuet et

Condé, se rencontraient. Ils devaient se revoir plus tard, et le jeune docteur en théologie était destiné à faire l'oraison funèbre du vainqueur de Rocroy.

La vie de Bossuet n'est guère fertile en anecdotes, et le fût-elle, qui oserait les associer à la majesté de cette sévère figure? Contentons-nous donc de raconter en peu de mots quelques traits d'une vie qui est toute entière dans ses œuvres. A peine eut-il reçu les ordres, qu'il s'éloigna de Paris et alla s'ensevelir pour quelque temps dans une église éloignée. Là, il passa six années dans l'étude et la retraite. Les panégyristes ont attribué cette résolution de fuir le monde et la cour à un sentiment d'humilité. Rien pourtant, dans la vie de Bossuet, n'annonce un sentiment de modestie exagérée; on approcherait sans doute plus de la vérité, en disant que ce grand esprit avait besoin de la solitude pour mûrir ses connaissances. C'est en effet dans la lecture des livres sacrés, dans les écrits des pères, dans les actes et les decrets des conciles, dans l'histoire de la religion et de l'Église, qu'il exerçait alors ses forces et préparait cette armure spirituelle, *arma spiritualia*, sous laquelle il allait bientôt se montrer dans la chaire.

2.

Ce fut en 1661, que Bossuet prêcha pour la première fois devant Louis XIV, dans la chapelle du Louvre. Le roi fit écrire au père de Bossuet, pour le féliciter d'avoir un tel fils. En effet ces deux hommes, Louis XIV et Bossuet, étaient nés l'un pour l'autre. L'un représentait l'autorité dans l'ordre des faits, l'autre dans le monde des idées. Celui-ci était le dogme incarné, l'autre était le principe de la monarchie absolue. Ils ne rêvaient tous les deux qu'une forme de gouvernement, ils ne sacrifiaient qu'à une idole, l'unité. Pour établir cette unité sur la terre, ils ne reculaient devant aucun des moyens que

donnent la force, l'opinion, et au besoin la contrainte. Ces deux têtes se complétaient l'une par l'autre ; le roi avait son pouvoir, Bossuet avait son génie. On peut dire que la transformation monarchique ne se fût jamais imposée à la France, si Louis XIV et Bossuet n'eussent vécu dans le même temps. Le premier croyait en lui-même et réclamait l'obéissance de ses sujets au nom de son titre; le second croyait à l'infaillibilité de sa parole et réclamait la soumission des fidèles au nom de la foi. L'Église appuyée sur l'État, l'État appuyé sur l'Église, voilà l'idéal vers lequel marchaient en se donnant la main, ce roi fort de sa personnalité, ce prêtre invulnérable dans son éloquence. Tout ployait devant Louis; tout tombait à genoux devant Bossuet. L'un était la tête de la monarchie absolue, l'autre en était l'âme. Ne voit-on pas d'ici quelle formidable autorité ces deux hommes ligués, confondus dans la même pensée, servant les mêmes intérêts, Louis XIV avec un égoïsme froid, Bossuet avec un zèle passionné, devaient réunir sur le même règne? Le secret de la monarchie absolue est dans cette alliance, le roi et le prêtre, la prérogative et le dogme, la politique et la religion. Louis XIV avait bien dit : « l'État, c'est moi, » mais ce n'était rien encore, si Bossuet ne fût venu et n'eût ajouté : « Vous voyez l'image de Dieu dans les rois. »

De 1659 à 1669, le jeune orateur se montra dans toutes les chaires de Paris. On accourut pour l'entendre. Il est difficile de dire ce qu'étaient alors ces sermons, car il ne nous en reste que des canevas assez informes, sur lesquels l'improvisation brodait sans doute, çà et là, toutes les richesses de l'éloquence. On peut dire qu'il se contentait de jeter sur le papier les nerfs de son discours, se réservant de lui donner la vie, sous le souffle et l'émotion du moment. Et pourtant quelle force, quelle hardiesse, quelle impétuosité, quelle profondeur de vues, quelle solidité de raisonnement, quelles alliances de mots,

quels effets de style inattendus dans ces fragments qui nous restent! Jamais homme n'avait parlé comme cela. Tout tremble devant lui; dans le monde des faits et dans le monde des idées. Encore n'est-ce rien que de lire; il fallait le voir, l'entendre; Bossuet avait la figure du dogme; ses traits étaient nobles, sévères, imposants; son regard était perçant et quelquefois terrible; ses gestes étaient sobres et commandaient plutôt qu'ils ne flattaient. Les plus grands se sentaient petits devant l'autorité de sa voix et la majesté naturelle de son débit oratoire. Plus les hommages de la terre, les louanges, les sympathies, les signes d'admiration venaient se grouper au pied de la chaire, plus il semblait les dédaigner, du haut de son infaillible puissance et de l'inspiration divine qu'il s'attribuait. « Mon discours, dont vous croyez être les juges, vous jugera au dernier jour, et si vous n'en sortez plus chrétiens, vous en sortirez plus coupables. »

Un autre genre de succès l'attendait dans *l'oraison funèbre*. On peut dire qu'il a créé cette forme de discours qui existait sans doute avant lui, mais qu'il s'appropria, en égalant, comme il l'a dit lui-même du prophète Jérémie, les lamentations aux douleurs. Le premier, il tira de la grandeur humaine aux prises avec les anéantissements de la tombe, ces oppositions saisissantes qui ont fait courir le froid de la surprise et le tremblement de la peur dans les veines des assemblées les plus illustres. Les *Oraisons funèbres* de Bossuet sont trop connues pour que je m'y arrête. Qui n'a lu, que dis-je, qui n'a presque appris par cœur cet imposant et majestueux début de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre : « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons. » Qui n'a

encore dans les oreilles ce cri : « O nuit désastreuse! ô nuit effroyable où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte! » Qui a oublié ces leçons que l'orateur fait sortir toutes vivantes du cercueil des grands de la terre? Qui ne se figure Bossuet, montrant avec un geste d'empire, les princesses *telles que la mort les a faites?* Où trouver ces heureuses audaces de style qui naissent sans effort, et qui étonnent sans jamais blesser le goût le plus sévère? L'orateur règne dans ses *Oraisons funèbres* en vertu d'un droit si légitime, sa parole s'élève si haut par l'essor naturel de sa pensée, que toutes les fois qu'on parle de sublime, nous songeons à Bossuet.

Une étude curieuse — et la seule, je crois, qui reste à faire — serait de chercher dans les *Oraisons funèbres* les idées de Bossuet sur l'histoire de son temps. Ici, je regrette de le dire, l'historien se montre aussi faible, ou du moins aussi prévenu, aussi aveuglé par les préjugés de son temps, souvent même aussi volontairement dans l'erreur, que, d'un autre côté, l'orateur se révèle grand et incomparable. Qui accepterait aujourd'hui les jugements de Bossuet sur les hommes et les événements qu'il mesure du haut de la chaire avec la confiance d'un esprit souverain? qui reconnaîtrait Cromwell dans le caractère que burine avec passion cette main formidable :

« Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance; mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; enfin, un de ces esprits remuants et audacieux, qui semblent être nés pour

changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paraît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste! Mais aussi que ne sont ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir? Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les rois. »

Beaucoup des louanges qu'il prodigue aux personnages illustres dont il déplore la mort ressemblent à ces épitaphes menteuses qui racontent, dans nos cimetières, les vertus des *femmes modèles* et des *époux parfaits.* Entre les unes et les autres impostures il n'y a guère que la distance du style. Bossuet, hélas! se montre trop souvent dans la chaire un courtisan, chez lequel la flatterie ne laisse point que d'être transparente, tout en se couvrant des pompes du langage, de la fierté du dogme, des foudres de l'éloquence et des leçons sévères de la morale. Si, comme l'affirme Michelet, — le plus ingénieux des historiens — en s'écriant : « Madame fut douce envers la mort, » Bossuet faisait allusion au genre de souffrance que subit cette jeune princesse morte empoisonnée, l'orateur sacré manquait certainement à ses devoirs. Il avait mieux à faire que de dénoncer, en termes voilés et timides malgré leur éloquence, un crime odieux. Un prêtre, armé, comme Bossuet, de la toute-puissance du génie et de l'inviolabilité de la chaire, devait traduire les auteurs et les complices du meurtre au tribunal de l'opinion publique.

3.

Une occasion se présenta qui permit à Bossuet d'entrer sur le terrain de la philosophie de l'histoire. Louis XIV lui confia l'éducation de son fils. C'est pour ce jeune prince, qui devait régner, si la Providence n'en eût décidé autrement, que Bossuet écrivit son fameux *Discours sur l'histoire universelle.* Jamais pareille élévation de style, jamais pareille grandeur d'idées ne furent

mises au service d'un point de vue faux. L'historien rattache toutes les destinées du genre humain au peuple juif, pour les ramener ensuite à l'Église catholique. Il n'y a pour lui dans la vie des nations ni progrès, ni lois naturelles de développement, ni liberté ; il n'y a qu'un dessein tracé d'en haut et auquel tout se soumet, même en faisant semblant de résister. « L'homme s'agite et Dieu le mène, » voilà en deux mots la pensée de Bossuet dans cet immortel ouvrage. Mais où le mène-t-il ? C'est ici que le doute est permis et qu'on peut admirer le génie de Bossuet, tout en contestant les intentions qu'il prête à la Divinité. Après le *discours* du célèbre évêque de Meaux, la philosophie de l'histoire restait incontestablement à faire. Cette science, fille des temps modernes, devait naître sous d'autres influences que celles du sacerdoce et de l'absolutisme. Je me demande même si les écrivains, qui ont représenté Bossuet comme le père de la philosophie de l'histoire, ont bien réfléchi à ce qu'ils disaient, et je leur propose un *erratum :* c'est la théologie de l'histoire qu'il faudrait dire.

Loin de moi l'intention de diminuer pour cela le mérite d'une œuvre qui domine de si haut l'humanité. Le point de vue de Bossuet une fois admis, vous marchez de surprise en surprise, de grandeurs en grandeurs, au milieu des siècles qui se rangent et obéissent à la voix du maître, des événements qui se pressent avec une majestueuse unité vers le but qu'il leur assigne, et des empires *qui tombent avec un fracas formidable les uns sur les autres*, pour faire place à la volonté de Dieu. Il faut voir quel magnifique regard de dédain ce superbe contempteur des gloires et des ambitions profanes jette sur les rois et les héros de l'antiquité ! comme il oppose avec des airs de victorieux leur grandeur à leur néant ! La majesté des Pyramides elle-même ne trouve point grâce devant son impitoyable ironie ; sous ces monuments de l'orgueil humain, il voit des tombeaux et

encore des tombeaux dont n'ont pu jouir ceux qui les ont construits? A chaque instant, le lecteur est secoué par des éclairs de génie et des mouvements de style extraordinaires. Une main le prend, pour ainsi dire, aux cheveux et l'élève vers les hauteurs bibliques de l'histoire. Bossuet ne discute point, il affirme, il rayonne, il commande, il foudroie. Veut-il nous montrer la vanité de l'homme et de ses ouvrages, son procédé est infaillible. Il commence par reconnaître, par enfler même la gloire des empires, la puissance des rois célèbres, l'étendue et la magnificence de certaines institutions, puis, au moment où l'on s'y attend le moins, vient le coup de la main de Dieu, ou, pour me servir du mot de Pascal, la chiquenaude qui renverse tout. Sur toutes ces ruines qu'il accumule avec une sorte de joie farouche, Bossuet établit l'*empire du fils de l'homme*, auquel l'éternité *seule est promise*, et que nous aimerions à saluer de notre enthousiasme, si ce règne du *fils de l'homme* ne ressemblait beaucoup trop à la domination des papes et à la monarchie absolue de Louis XIV.

Où la pensée de Bossuet se révèle tout entière, c'est dans sa *politique tirée des Écritures saintes*. Il faut voir les peines que se donne ce génie suprême pour trouver des bases divines à la plus impie des institutions humaines, le despotisme. C'est ici qu'apparaît l'alliance intime à laquelle aspirait la pensée de Bossuet entre l'ordre religieux et l'ordre civil. Comment se fait-il, cependant, que Bossuet fut considéré de son temps et passe encore aujourd'hui, avec raison, pour le défenseur des libertés de l'Église gallicane (1). L'évêque de Meaux

(1) Bossuet rédigea, d'après la volonté de Louis XIV mécontent du pape Innocent XI, quatre propositions célèbres qui furent approuvées par l'assemblée du clergé, en 1682, et qui constituaient ce qu'on a appelé *les Libertés de l'Église gallicane*. Ces propositions étaient : 1° Les princes ne sont point soumis, pour le temporel, à la puissance apostolique; 2° le concile général est supérieur au pape; 3° l'usage de l'autorité pontificale

ne travaillait qu'à servir en cela le vœu de Louis XIV. Affamé d'unité, il voulait une Église nationale qui, sans se détacher de Rome, enveloppât la monarchie absolue de toutes les soumissions du clergé. Ce qu'il ôtait d'une main à l'autorité temporelle des papes, il le donnait de l'autre au roi de France. Dans cette lutte, Bossuet eut du moins un avantage sur les ultramontains, celui de se montrer plus Français, plus attaché à son pays. Jamais homme n'avait plus que lui foulé sous ses pieds la liberté humaine, mais il aimait mieux, dans l'ordre temporel qui règle les intérêts de l'Église, un maître à Versailles qu'un maître à Rome.

Il y a dans les volumineuses œuvres de Bossuet une série de travaux qui ont aujourd'hui beaucoup perdu de leur intérêt : je parle des controverses avec les Églises protestantes ou réformées. Bossuet s'y montra souvent amer, impérieux et peu charitable envers ses adversaires. Ce génie entier, absolu, monarchique, ne pouvait souffrir l'hérésie, qu'il regardait comme la racine des divisions dans l'Église et dans l'État. Passe encore s'il se fût borné à la discussion ; mais, non content de noircir les docteurs du protestantisme et de réfuter leurs idées avec une impétuosité dédaigneuse, il invoqua contre eux les foudres du pouvoir temporel. On voudrait arracher de ses livres et de ses discours certaines pages où respire une sombre intolérance ; mais surtout on voudrait effacer de sa vie la part de responsabilité qui lui revient dans les persécutions du règne de Louis XIV contre les protestants. Il avait appelé mille fois dans ses livres et ses sermons l'intervention de la puissance publique en matière religieuse. Ses conseils, ses rapports avec la cour, ses doctrines ont très-certainement exercé une influence sur la révocation de l'édit

doit être réglée par les canons ; 4° le jugement du pape n'est infaillible qu'après le consentement de l'Église.

de Nantes. Quand cet acte eut été accompli, il osa même célébrer du haut de la chaire, par des louanges beaucoup trop éloquentes, une politique aveugle, révoltante et bornée. Les panégyristes ont beau faire, ils ne peuvent nier les faits : Bossuet a, sinon poussé, du moins affermi par sa grande autorité le bras de Louis XIV, dans les coups qu'il portait à la liberté de conscience. Cet ardent et impérieux génie avait d'abord cherché à planter la foi dans le cœur des dissidents avec le glaive de sa parole; mais trouvant avec surprise que la besogne n'allait point assez vite, il accepta, invoqua même le secours d'un autre glaive qui supprimait la discussion.

Un fait étonne : c'est que Bossuet, malgré les services énormes qu'il rendit à la monarchie absolue de Louis XIV, n'obtint qu'un médiocre évèché, tandis que Fénelon, plus jeune que lui, suspect au roi, même dans les beaux jours de sa faveur, fut nommé à l'archevêché de Cambrai, qui faisait de lui un des princes de l'Église. Le génie de Bossuet n'avait-il pu effacer aux yeux de Louis XIV le péché original d'une naissance obscure?... Le roi redoutait-il, tout en l'appelant dans ses conseils, et tout en l'employant contre les ennemis de l'État, cette raison supérieure et magistrale, cet orateur souverain, ce fougueux apôtre du despotisme, qui donnait même à la louange et à la flatterie des airs d'indépendance superbe? Il est difficile de décider.

4.

Bossuet vivait encore, lorsqu'un jour, à l'Académie française, Labruyère le salua du titre de *père de l'Église*. Ce titre lui est resté et Bossuet le mérite.

Blâme ou éloge — cela dépend du point de vue — Bossuet est le dernier prêtre qui ait assis toute sa doctrine sur le principe d'autorité. Après lui le langage de

la chaire va changer. La morale, le sentiment religieux vont prendre la place du dogme que le célèbre orateur entourait d'éclairs et de tonnerres, comme le front du mont Sinaï. Il marque un des derniers point d'élévation auxquels puisse monter la pensée d'un mortel dans l'ordre des idées théologiques. Après lui, il n'y avait plus qu'à descendre vers la nature, vers le cœur humain, vers la société. Bossuet était l'homme de la discipline, de la tradition, de l'unité; pour lui, tout ce qui s'écartait de cette voie là ne comptait point; le moment allait pourtant venir où ces *libertins* (1), comme il les appelait, ces libres penseurs qu'il contenait, lui présent, par la majesté de son regard, *cuncta supercilio moventis*, devaient se former en légion et renverser l'édifice construit avec tant de peine par le XVII[e] siècle. Bossuet a été comparé par ses contemporains à l'*aigle*, oiseau du tonnerre; mais si haut que volent les aigles, ils ne sauraient cacher le soleil, c'est-à-dire, la raison humaine. Or, cette lumière, à laquelle Bossuet avait superbement fermé les yeux, commençait à éclairer de ses premiers rayons le déclin du règne de Louis XIV. Cependant Bossuet commençait à fléchir sous le poids des années et du travail. Les derniers accents de cette *voix qui tombe et de cette ardeur qui s'éteint* ont encore toute la force de la jeunesse; mais la nature accablée réclame ses droits. On lui conseille le repos, la distraction : « Je le sens bien, disait-il alors, je payerai cher la vie sérieuse que j'ai menée; je n'ai jamais pu et je ne pourrais jamais m'amuser de tout ce qui remplit ordinairement la vie de la plupart des hommes. » Il mourut à Paris, le 12 avril 1704, dans sa soixante et dixième année. Avec lui le siècle de l'autorité venait de s'éteindre.

Un des derniers mots qui se rencontrèrent, dit-on, sur ses lèvres fut celui-ci : « J'ai défendu la vérité. » A Dieu

(1) Partisans de la liberté.

ne plaise que je veuille accuser ses intentions. C'est la vérité, j'en suis convaincu, qu'il poursuivait dans son vol sublime; mais je me demande si, en confondant l'Église et l'État dans un même despotisme, en ravivant les persécutions religieuses, en damnant Molière, le noble et honnête comédien mort sur la scène, en abreuvant d'amertume la vieillesse de son ami Fénelon, en excusant les faiblesses des rois pour se montrer plus dur envers la conduite des peuples et des hérétiques, ce n'était pas plutôt vers l'erreur qu'inclinait, à son insu, cette vaste intelligence. On admire Bossuet, on tremble devant lui, on s'étonne de se trouver si faible, tout en croyant avoir raison contre ce colosse; mais voilà tout. L'amour et la reconnaissance des peuples appartiennent à un autre ordre de grands hommes. Le respect n'est point de la sympathie. Nous aimons ceux qui ont aimé, et qui à l'élévation du génie ont su joindre la douceur du caractère, l'oubli des fautes humaines, la tendresse pour le malheur, la tolérance envers les opinions des autres et surtout la générosité envers les minorités opprimées par une main de fer.

CHAPITRE XXV.

XVIIe siècle.

FÉNELON.

Il était issu d'un second mariage de son père. — Pourquoi il fut destiné à l'Église. — Ses études. — Sa vie à Saint-Sulpice. — Une lettre de Fénelon à Bossuet. — Alliance du sacré et du profane. — Fénelon nommé supérieur des nouvelles converties. — Ce que dit Michelet à ce sujet. — *L'éducation des filles.* — Succès de ce livre. — Fénelon précepteur du duc de Bourgogne. — Caractère de ce prince. — La faveur de madame de Maintenon. — Qualités de Fénelon à la cour. — Le plus prudent des saints. — Comment Saint-Simon le peint dans sa jeunesse. — Ses *Dialogues des Morts.* — Ses *Fables en prose.* — Fénelon et madame Guyon. — Le quiétisme. — Récit de Saint-Simon. — Fénelon archevêque de Cambrai. — Madame de Maintenon et madame Guyon à Saint-Cyr. — — Madame Guyon chassée de Saint-Cyr et de Paris. — Comment elle fut découverte cachée à Paris. — Disgrâce de Fénelon. — L'amitié inaltérable du duc de Bourgogne pour Fénelon. — Bossuet à la tête des adversaires de Fénelon. — Sa dureté envers lui. — Les *Maximes des saints.* — Rancune de Louis XIV contre Fénelon. — Condamnation des doctrines de Fénelon à Rome. — Joie du roi et de madame de Maintenon. — Triomphe de Bossuet. — Soumission solennelle de Fénelon. — Quelques mots résument les doctrines du quiétisme. — Récit du duc de Saint-Simon sur ce que Fénelon faisait dans son diocèse. — Ses lettres. — Publication des *Aventures de Télémaque* à son insu. — Grand scandale. — Allusions qu'on chercha dans ce livre. — Conséquences. — L'histoire des dernières années de Fénelon à Cambrai, racontée par Saint-Simon. — Fatal événement à la cour. — Comment l'attention publique se tourna de nouveau vers Fénelon. — Ce qu'il eût fait s'il eût été ministre. — Son affliction à la mort du duc de Bourgogne. — Sa mort. — Qualités de Fénelon comme écrivain. — Ses doctrines religieuses et politiques. — Ce que dit d'Alembert à propos de ces dernières. — Plan de réforme de Fénelon. — Ce que contient le *Télémaque.* — Valeur littéraire de ce livre. — Quel en est le défaut. — Parallèle entre Fénelon et Bossuet.

1.

Le nom de Bossuet est associé à celui de Fénelon dans les luttes théologiques et dans l'histoire littéraire du règne de Louis XIV.

François de Salignac de La Motte Fénelon naquit en Périgord, au château de Fénelon, l'an 1651. C'était le fruit du dernier amour d'un vieillard avec une jeune femme. Son père, M. Fénelon de Salignac, veuf et âgé, ayant de grands enfants, avait épousé, malgré eux, une demoiselle noble et pauvre. L'enfant, qui vint de ce mariage fut fort mal reçu de ses frères. Pour qu'il ne pût leur nuire, on le destina à l'Église. Tel était alors le refuge des cadets de grande maison. La résolution des parents se trouva par bonheur en harmonie avec les goûts du jeune homme. Après avoir été pieusement élevé dans la maison paternelle et avoir fait ses études classiques, sous un très-savant précepteur dans l'étude de l'antiquité et surtout dans les lettres grecques, il fit sa théologie aux Jésuites de Paris. Un oncle qui s'occupait beaucoup de lui le mit ensuite au séminaire de Saint-Sulpice où il reçut les ordres.

A Saint-Sulpice, il lisait les Pères grecs et rêvait des missions lointaines, la délivrance de la Grèce, une sorte d'apostolat chrétien dans la patrie d'Homère. Ces idées lui revinrent, même après qu'il fut prêtre.

« Je médite, écrivait-il à Bossuet, son jeune ami, un grand voyage. La Grèce s'ouvre devant mes pas, l'islamisme recule ; le Péloponèse redevient libre; l'Église de Corinthe refleurit; la voix de l'apôtre s'est fait encore entendre. Je me vois transporté dans ces belles contrées et parmi les ruines sacrées pour y recueillir, avec les plus curieux monuments, l'esprit même de l'antiquité. Je visite cet *aréopage* où saint Paul annonça aux sages

du monde le Dieu inconnu; mais le profane vient après le sacré, et je ne dédaigne pas de descendre au Pyrée, où Socrate fit le plan de sa république. Je ne t'oublierai pas, ô île consacrée par les visions du disciple bien-aimé, heureuse Patmos! J'irai baiser la terre sur les pas de saint Jean, et je croirai comme lui voir les cieux ouverts! Je vois déjà le schisme qui tombe, l'Orient et l'Occident qui se réunissent, et l'Asie qui voit renaître le jour après une si longue nuit. »

Si je cite cette lettre, c'est qu'elle exprime un vœu de jeunesse longtemps caressé et qui lui tenait fort au cœur. On y retrouve déjà tout l'homme avec l'alliance du *sacré* et du *profane*. Fénelon était dès lors un prêtre fervent, mais si profondément épris des souvenirs de l'antiquité grecque que sa foi se tourne naturellement vers le berceau de la fable pour le régénérer et l'affranchir. On croirait lire une page détachée des *Martyrs*, ou de l'*Itinéraire à Jérusalem*. Comme Chateaubriand, et bien avant lui, Fénelon avait rêvé une sorte de fiançailles entre la poésie chrétienne et la mythologie. Cet idéal, le jeune prêtre eût voulu le poursuivre au delà des mers, ainsi que fit plus tard le pèlerin laïque, et marier ces deux rayons sur les ruines des temples renversés.

Ce vœu ne se réalisa point. On retint Fénelon à Paris. A vingt-sept ans, il fut nommé supérieur du couvent des *nouvelles converties*. C'est le nom qu'on donnait à de jeunes filles, nées de familles protestantes, mais que l'infernale politique de Louis XIV avait arrachées de force à leur religion et à leurs parents, pour les soumettre au catholicisme. Cette maison s'élevait à Paris dans le quartier du Palais-Royal.

Selon toutes les idées reçues, Fénelon était trop jeune pour être appelé à de telles fonctions. « Ce choix hardi, dit Michelet, fut un coup de génie de l'archevêque Harlay de Chanvallon.... Pour imposer aux protestants par un semblant d'austérité, on eût pu prendre

un cuistre, un Godet par exemple. Harlay se moqua des censeurs, voulut des résultats ; le spirituel prélat peu scrupuleux, crut que la grâce ne serait efficace près de ces raisonneuses qu'en parlant par la voix d'un homme jeune, aimable, pieux, mais très-habile aussi, qui les ferait déraisonner. »

La pureté des mœurs répondait d'ailleurs, chez le jeune supérieur des filles converties, à toutes les critiques ; seulement l'épreuve était dangereuse pour son esprit, elle devait le conduire, à son propre insu, vers ces nouveautés condamnées plus tard par la cour de Rome sous le nom de *quiétisme*. Ici encore, il est curieux d'étudier le développement de ce germe qui devait étouffer plus tard toutes les espérances de Fénelon et empoisonner le déclin de sa vie. « Avec ces jeunes filles, dit encore très-bien Michelet, il n'y avait aucun progrès à espérer, si on voulait rester sur le terrain de la logique. Les tirer d'un dogme à un dogme, c'était presque impossible. Mais fondre tous les dogmes dans l'attendrissement religieux, perdre tout dans l'amour de Dieu, c'était la seule voie sûre. Fénelon, on le voit plus tard, avait lu beaucoup les mystiques. Ce n'est pas tout de suite après son entrevue avec madame Guyon qu'il se trouva avoir cette science et cette approfondissement. Tout cela venait de plus loin.... »

C'est vers ce temps (1687) qu'il composa son premier ouvrage : *l'Éducation des filles*, écrit pour mesdames de Beauvilliers et de Chevreuse. Il avait auparavant composé des vers, mais il avait aussi reconnu que cette langue rhythmique n'était point la sienne. Il s'était dès lors résigné à être poëte en prose. Ce livre, *l'Éducation des filles*, a été trop loué ; on y trouve sans doute de la facilité, de la grâce, un bon sens délicat et quelques idées neuves pour le temps où Fénelon écrivait ; mais ce serait une injustice envers Jean-Jacques Rousseau que de le comparer à l'*Émile*.

Le livre réussit très-bien en cour, précisement, parce que l'auteur avait écarté toute théorie et s'était attaché à la pratique. Fénelon fut désigné par le duc de Beauvilliers et par madame de Maintenon au roi pour être le précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. C'était un poste envié, important, supérieur. Nul plus que Fénelon n'était à même de le remplir. Ses éminentes qualités d'esprit n'étaient alors contestées de personne, ses connaissances étaient étendues et ornées, ses manières exquises ; il possédait un tact infini et l'art de se faire aimer. Si la charge était éclatante et honorable, elle était aussi difficile. Il suffit pour s'en convaincre de regarder au caractère du jeune prince : « Il était né terrible, dit Saint-Simon ; ses premières années faisaient trembler : dur, colère jusqu'aux emportements contre les choses inaminées, incapable de souffrir la moindre contradiction même des heures et des éléments, sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompit dans son corps, c'est de quoi j'ai été souvent témoin ; opiniâtre à l'excès, passionné pour tous les plaisirs, la bonne chère, la chasse avec fureur, la musique avec une sorte de délire, le jeu encore, où il ne pouvait supporter d'être vaincu et où le danger avec lui était extrême ; enfin livré à toutes les passions et transporté à tous les plaisirs ; souvent farouche, naturellement porté à la cruauté, barbare en raillerie, saisissant le ridicule avec une justesse qui écrasait. De la hauteur des cieux il ne regardait les hommes que comme atomes, avec lesquels il n'avait aucune ressemblance quels qu'ils fussent... »

Voilà pourtant le disciple sur lequel Fénelon allait essayer le pouvoir et les charmes de son influence. Il le prit par le cœur. L'amitié fut l'anneau d'or que l'instituteur passa, comme dit la Bible, au nez de ce buffle farouche et intraitable. Il en fit un homme. De ce chaos ténébreux, grâce aux soins de Fénelon, sortit un prince qui donna un instant au monde des espérances merveil-

leuses et dont la mort précoce fut pleurée comme celle d'un autre Germanicus.

Fénelon avait quarante deux ans quand il parut à la cour. Il y gagna les bonnes grâces de madame de Maintenon, du roi, de tous les grands seigneurs. Il y régnait par le don de plaire qui chez lui était une puissance. Bien peu d'écrivains ont jugé à fond le caractère étrange de cet homme dont les séductions égalaient le génie. Michelet l'appelle le plus prudent des saints.

Saint-Simon, qui l'avait connu, le peint ainsi dans sa jeunesse : « Fénelon, dit-il, était un homme de qualité, qui n'avait rien et qui se sentait beaucoup d'esprit, et de cette sorte d'esprit insinuant et enchanteur avec beaucoup de talent, de grâce et de savoir ; il avait beaucoup d'ambition. » Ce jugement, qui n'a d'ailleurs rien d'offensant pour la mémoire de Fénelon, ne ressemble point, il est vrai, à celui des apologistes aveugles ; mais je m'y arrête, comme au plus vraisemblable. Fénelon composa pour son élève ses *Dialogues des Morts*, des *Fables en prose*, et surtout son fameux *Télémaque*. Il paraissait avoir conquis, avec les sympathies de son élève qui ne se démentirent jamais, les faveurs de la cour. Tout semblait lui sourire, quand une circonstance qui n'était rien à première vue le plongea dans une irréparable disgrâce.

2.

Vers 1695, Fénelon, obscur encore (j'entends par là qu'il n'était pas encore revêtu des hautes dignités de l'Église, ni placé dans l'opinion publique parmi les grands écrivains du règne), entendit parler d'une madame Guyon. C'était une jeune veuve, belle et mystique, dont les doctrines sur l'amour divin commençaient à faire quelque bruit dans un petit cercle d'initiés. Fénelon la vit : « leur esprit se plut l'un à l'autre, leur sublime

s'amalgama. Je ne sais s'ils s'entendirent bien clairement dans ce système et cette langue nouvelle qu'on vit éclore d'eux dans les suites ; mais ils se le persuadèrent et la liaison se forma entre eux. » Ainsi parle Saint-Simon.

Sur ces entrefaites, Fénelon fut nommé archevêque de Cambrai, il usa de son influence sur l'esprit de madame de Maintenon pour lui parler des doctrines de l'amour pur (c'était le mot qu'on donnait alors au *quiétisme*) et de la femme inspirée qui les expliquait si bien. Madame de Maintenon voulut la connaître. Madame Guyon alla donc à Saint-Cyr deux ou trois fois. Saint-Cyr, comme on sait, était une institution de demoiselles fondée par la favorite, devenue secrètement la femme du roi. Madame de Maintenon goûta fort les entretiens de la nouvelle sainte Thérèse (c'est madame Guyon que je veux dire) et lui donna même un logement dans la maison. Notre illuminée y chercha des personnes propres à devenir ses disciples et elle s'en fit. Tout à coup, par un de ces revirements d'opinion qui ne sont pas rares dans la vie des cloîtres, madame Guyon fut chassée de Saint-Cyr.

Le coup remontait jusqu'à Fénelon ; ses attaches avec la nouvelle doctrine, son amitié pour madame Guyon étaient connues. Il devint suspect. Un tel revers, si peu attendu, l'étourdit, mais ne l'abattit point. Il paya d'esprit, d'autorités mystérieuses, de fermeté, d'éloquence, de haut savoir, et ses principaux amis le soutinrent.

En 1696, ordre fut donné à madame Guyon de quitter Paris. Elle obéit, ou parut obéir ; mais, presque aussitôt, elle alla se cacher dans une petite maison obscure du faubourg Saint-Antoine. La police du roi ne douta point, après de minutieuses recherches, qu'elle ne fut rentrée dans Paris. On apprit, par le rapport des voisins, qu'il y avait une porte dans le faubourg qui ne s'ouvrait

qu'avec difficulté, et à la suite de signes échangés entre les visiteurs et la domestique. Les agents voulurent éclaircir ce mystère; une servante qui portait du pain et des herbes fut suivie de si près et si adroitement, qu'on entra avec elle dans la maison. Madame Guyon fut trouvée et conduite sur-le-champ à la Bastille. Ce fut un coup de foudre pour Fénelon. En 1697, le roi lui fit dire de s'en aller de Paris; c'était un exil. Fénelon prit le chemin de son diocèse, d'où il n'est plus jamais sorti jusqu'à sa mort. Au moment où il envoyait cet ordre à l'archevêque de Cambrai, Louis XIV envoya mander son petit-fils, le duc de Bourgogne, avec lequel il resta longtemps seul dans son cabinet. On a toute raison de croire que, dans cet entretien secret, le roi chercha à noircir le précepteur aux yeux de l'élève qui lui était si fort attaché. Toujours est-il que le jeune prince regretta Fénelon avec amertume. Une séparation de longues années ne put même jamais affaiblir cette amitié touchante, dont on retrouve à chaque page des traces dans les lettres de Fénelon.

Une lutte d'écrits s'engagea vers ce temps (1699) entre Fénelon et ses adversaires. A la tête de ses adversaires était un ancien ami que le jeune archevêque de Cambrai avait longtemps traité comme son maître, Bossuet. A cette liaison, fondée sur le respect du génie, Fénelon avait même sacrifié, dans un temps, la protection de l'archevêque de Paris, Mgr de Harlay. Bossuet, c'est-à-dire l'autorité, tonna contre des nouveautés qu'il représentait comme dangereuses. Ce maître de l'Église de France se posa en oracle dans toute la discussion qui ne tarda point à devenir orageuse. En vain Fénelon faisait chaque jour quelque nouvel ouvrage pour éclaircir et soutenir ses *Maximes des saints*, en vain il y mettait tout l'esprit imaginable, l'onction d'une âme réellement pieuse et les brillantes séductions d'un ingénieux sophiste byzantin, il perdait chaque jour du terrain à la

cour et dans l'Église. Bientôt l'amertume de Bossuet déborda ; il traita son adversaire avec hauteur, avec violence, avec dureté. Je ne juge point la question théologique ; mais la modestie, la réserve, les convenances, le respect des liens sacrés de l'amitié, tout fut outragé par l'impétueuse argumentation du plus grand des docteurs : « Que peut-on penser de vos intentions? disait Fénelon à Bossuet. Je suis *ce cher disciple que vous portez dans vos entrailles ;* vous allez me pleurant partout, et vous me déchirez en me pleurant. Que peut-on penser de ces larmes, qui ne servent qu'à donner plus d'autorité à vos accusations? Qu'est-ce qui a commencé le scandale? Qui est-ce qui écrit avec un zèle amer? Vous vous indignez de ce que je ne garde pas le silence, et vous intentez contre moi les accusations les plus atroces. » Si le principe : Tu te fâches, donc tu as tort, était toujours applicable aux disputes humaines sur les choses divines, ce n'est point Bossuet qui aurait eu raison. Et pourtant il triompha.

L'affaire prit un tour encore plus sérieux et fut portée à Rome, comme devant le tribunal suprême en matière de foi religieuse. La cour de Rome eut une extrême joie de voir cette cause déférée à son autorité par les premiers prélats d'un royaume, si attaché aux libertés gallicanes. De la part du roi, c'était une grosse inconséquence, un démenti à ses longs efforts pour dégager du pouvoir spirituel les priviléges de la couronne de France. Tout autre que lui l'eût aperçu et ne se fût point engagé dans cette voie de censure. Mais la passion raisonne-t-elle? Or, c'était une véritable rancune passionnée que Louis XIV nourrissait depuis quelque temps et en secret contre Fénelon. On a dit qu'il était jaloux de la supériorité d'esprit du jeune prélat et de l'influence qu'il avait conquise à la cour. On peut trouver encore à cette sorte de haine d'autres motifs. Le tour d'esprit de Fénelon, son imagination portée aux chimères, sa piété douce

et attendrie, tout cela déplaisait à Louis XIV, nature sèche, positive et opiniâtre.

Fénelon avait demandé au roi, assure Saint-Simon, d'aller soutenir son affaire à Rome; mais le roi le lui défendit. Cependant le saint-siége hésitait; il lui en coûtait de condamner des doctrines qui, si elles étaient des erreurs, étaient, du moins, les erreurs d'une belle âme. Le roi pressait le jugement à Rome, et en attendant, (car la condamnation n'arrivait pas) il défendit à Fénelon de prendre désormais le titre de précepteur des enfants de France, dont il lui avait déjà retranché les appointements. Pour donner encore plus d'éclat à sa disgrâce, il octroya à une madame de Lorge le logement que Fénelon occupait jadis à Versailles. Puis il eut soin que tout cela fut rapporté au pape et à la congrégation chargée de juger *les Maximes des saints*.

En France, le quiétisme était une affaire de cabale religieuse; ce fut une affaire de politique à Rome. Le pape prononça la condamnation; et la cour de Rome, sachant bien avec quelle impatience cet arrêt était attendu par Louis XIV, l'envoya par un courrier, en toute hâte, au nonce du saint-siége qui était à Paris. Le nonce la porta aussitôt au roi qui en témoigna publiquement sa joie. « Il en parla pendant le dîner, dit Saint-Simon, avec une satisfaction qui s'épanchait. » Quel triomphe pour Bossuet! Il était dans ce moment-là même à la cour et reçut les compliments de tout le monde. On courut chez lui en foule, et il fut salué comme le sauveur de la foi—sans doute après Louis XIV. Madame de Maintenon, qui avait elle-même, pendant un temps, goûté les doctrines de madame Guyon et mordu au fruit défendu, joua le rôle d'Ève repentante et parut au comble de l'allégresse.

Cependant Fénelon, enfermé dans son diocèse, ne savait rien encore de ce qui se passait. Il allait monter en chaire, quand il apprit la nouvelle de sa condamna-

tion, il ne se troubla point; il laissa de côté le sermon qu'il avait préparé et en improvisa un autre sur la soumission due à l'Église. Dans ce discours, il parla d'une manière ferme et touchante, annonça la condamnation, rétracta l'opinion qu'il avait exposée dans ses derniers écrits et conclut son sermon par un acquiescement absolu au jugement que le pape venait de prononcer. Une soumission si prompte, si claire, si publique, fut alors généralement admirée.

Ces luttes théologiques ont aujourd'hui assez peu d'intérêt pour nous ; aussi me suis-je bien gardé de m'appesantir sur les doctrines du *quiétisme*. On peut les résumer d'un mot : *l'anéantissement de l'homme dans l'amour de Dieu*. Rome montra d'ailleurs, par les termes même de la condamnation, qu'elle était plutôt donnée au roi pour lui plaire, que dirigée contre Fénelon, dont le zèle et la bonne foi ne pouvaient être mis en doute. Les évêques de France adhérèrent au jugement du pape.

3.

Que faisait cependant Fénelon dans son diocèse? comment vivait-il? quel homme était-il? et quelle figure a-t-il laissée dans le jugement de ses contemporains? C'est encore au duc de Saint-Simon qu'il faut le demander. Écoutez : vous allez le voir vivre, agir, parler; vous allez le connaître. « Plus coquet que toutes les femmes, mais en solide et non en misères, sa passion était de plaire, et il avait autant de soins de captiver les valets que les maîtres, et les plus petites gens que les personnages. Il avait pour cela des talents faits exprès, une douceur, une insinuation, des grâces naturelles et qui coulaient de source, un esprit facile, ingénieux, fleuri, agréable, dont il tenait pour ainsi dire le robinet, pour en verser la quantité et la qualité exactement convenables à chaque chose et à chaque personne. Il se

proportionnait et se faisait tout à tous; une figure fort singulière, mais noble, frappante, perçante, attirante; un abord facile à tous, une conversation aisée, légère et toujours décente, un commerce enchanteur; une piété facile, égale, qui n'effarouchait point et se faisait respecter; une libéralité bien entendue; une magnificence qui n'insultait point et qui se versait sur les officiers et les soldats, qui embrassait une vaste hospitalité, et qui pour la table, les mœurs et les équipages, demeurait dans les justes bornes de sa place; également officieux et modeste, secret dans les assistances qui se pouvaient cacher et qui étaient sans nombre, leste et délié sur les autres jusqu'à devenir l'obligé de ceux à qui il les donnait, et à le persuader; jamais empressé, jamais de compliments; mais une politesse qui, en embrassant tout, était toujours mesurée et proportionnée, en sorte qu'il semblait à chacun qu'elle n'était que pour lui, et avec cette précision dans laquelle il excellait singulièrement; adroit surtout dans l'art de porter les souffrances, il en usurpait un mérite qui donnait tout l'éclat au bien, et qui en portait l'admiration et le dévouement pour lui dans le cœur de tous les habitants des Pays-Bas, quels qu'ils fussent, et de toutes les dominations qui les partageaient, dont il avait l'amour et la vénération.

« Parmi tant d'extérieur pour le monde, il n'en était pas moins appliqué à tous les devoirs d'un évêque qui n'aurait eu que son diocèse à gouverner. Visite des hôpitaux, dispensation large, mais judicieuse d'aumônes, clergé, communautés, rien ne lui échappait. Il trouvait du temps pour tout et n'avait pas l'air occupé. Sa maison ouverte et sa table de même avaient l'air de celles d'un gouverneur de Flandre et tout à la fois d'un palais vraiment épiscopal; et toujours beaucoup de gens de guerre distingués et beaucoup d'officiers particuliers, sains, malades, blessés, logés chez lui, défrayés et servis comme s'il n'y en avait eu qu'un seul, et lui ordinaire-

ment présent aux consultations des médecins et des chirurgiens, faisant d'ailleurs auprès des malades et des blessés les fonctions du pasteur le plus charitable... Et tout cela sans oubli, sans petitesse et toujours prévenant, avec les mains ouvertes. Aussi était-il adoré de tous.

« Ce merveilleux dehors n'était pourtant pas tout lui-même. Sans entreprendre de le sonder, on peut dire hardiment qu'il n'était pas sans soins et sans recherches de tout ce qui pouvait le raccrocher et le conduire aux premières places... Il flatta Rome pour lui si ingrate. »

Pour bien comprendre ce que vient de dire Saint-Simon des rapports de Fénelon avec les officiers et les soldat blessés, il faut se souvenir qu'il parle à l'époque de la décadence du grand règne et que Cambrai, étant situé vers la frontière du Nord, se trouvait alors sur le chemin de nos désastres. Fénelon était plus que tout autre à même de bien voir ; il a écrit, dans ses lettres, sur cette triste période de la fin du règne de Louis XIV, sur ce lendemain de la gloire, sur l'état de nos armées, sur nos revers et sur les causes qui avaient appelé ce déluge de calamités, des pages admirables qui valent toute une histoire. Il gémissait du sort des populations réduites à la misère et à la famine ; il tremblait à chaque instant de voir la France envahie, et, dans son cœur, il accusait de ses maux la politique hautaine, despotique et bornée du grand roi.

Une circonstance approfondit encore la disgrâce de Fénelon et la rendit incurable. Au moment où l'affaire des *Maximes* venait de finir et où un vent favorable aurait pu le rapprocher de Versailles, une main inconnue déroba des thèmes que Fénelon, précepteur du duc de Bourgogne, avait dictés à son élève. On les joignit et on les publia à son insu sous le titre d'*Aventures de Télémaque*. Le livre fit scandale à la cour. Les courtisans, les coureurs de places, ne manquèrent point d'en par-

ler à Louis XIV. Ils feignirent d'y voir une critique de son règne, le portrait même du vieux roi dans le faible et dur Idoménée, une condamnation de toute la politique. Le duc de Beauvilliers allait disant tout haut à Louis XIV, et à qui voulait l'entendre, qu'il fallait être ennemi de la personne du roi pour avoir composé un tel livre. Ainsi Fénelon faisait peur jusque du fond de sa disgrâce, et troublait Versailles où il ne devait jamais reparaître.

4.

C'est donc désormais dans le diocèse de Cambrai où l'avait relégué l'implacable colère de Louis XIV, qu'il nous faut suivre et étudier les dernières années de Fénelon, devenu plus grand par sa chute que par son élévation même. Ici encore nous invoquerons le témoignage de ses contemporains. C'est au duc de Saint-Simon, le grand peintre du règne, que nous demanderons quelques traits de plus pour achever le tableau de ce prélat, qui a tant étonné son siècle. N'oublions pas qu'on était alors en 1711 : La gloire de la France s'était éclipsée et les rêves de Fénelon, rêves ambitieux, peut-être, s'éteignaient avec elle. « Confiné, dit Saint-Simon, depuis douze ans dans son diocèse, ce prélat, qui vieillissait sous le poids inutile de ses espérances, voyait les années s'écouler dans une égalité qui ne pouvait que le désespérer. Toujours odieux au roi, à qui personne n'osait prononcer son nom, même en choses indifférentes, plus odieux à madame de Maintenon, parce qu'elle l'avait perdu; plus en butte que tout autre à la terrible cabale qui disposait de monseigneur (le fils de Louis XIV), il n'avait de ressource que dans l'inaltérable amitié de son pupille (le duc de Bourgogne), devenu victime de cette cabale, et qui, selon le cours

ordinaire de la nature, le devait être trop longtemps pour que le précepteur pût se flatter d'y survivre ni, par conséquent, de sortir de son état de mort au monde. »

L'ordre de la nature, dont parle ici Saint-Simon, parut un instant se bouleverser pour livrer passage à Fénelon et à ses projets de gouvernement. Monseigneur, le père du duc de Bourgogne, le fils de Louis XIV, fut enlevé par une maladie rapide. Il mourut à Meudon. C'était donc, désormais, d'après les calculs de la prévision humaine, à l'élève de Fénelon que devait revenir, dans un temps prochain, — car le roi se faisait très-vieux — la couronne de France. Tous les regards se tournèrent alors vers le prélat exilé. On apercevait déjà en lui le premier ministre du nouveau règne, et les courtisans, jusque-là ennemis du jeune prince et de Fénelon, se disposaient à prendre avec inquiétude le chemin de Cambrai. Fénelon partageait-il les espérances ou les craintes que faisaient déjà naître dans tous les cœurs son élévation future et son changement de fortune? Se croyait-il à la veille d'essayer dans le gouvernement les projets de réforme? Lui, homme d'Église, se voyait-il déjà, comme le cardinal Richelieu et comme Mazarin, l'âme d'un règne naissant qu'il allait tempérer à sa guise, et auquel il saurait imposer une politique toute nouvelle?

Et pourtant, illusions vaines, mirages trompeurs! Tous avaient compté sans la mort qui allait redoubler ses coups. La duchesse de Bourgogne mourut presque subitement, entraînant après elle son mari dans la tombe. Fénelon apprit la mort de son élève, la ruine de toutes ses affections et de toutes ses espérances. A cette nouvelle, il ne put prononcer qu'un mot : « Tous mes liens sont rompus ; rien ne m'attache plus à la terre. »

Fénelon mourut le premier jour de l'année 1715.

5.

La connaissance que nous avons maintenant de la personne, du caractère et de la vie de Fénelon nous dispensera de nous étendre sur ses ouvrages. Les qualités qui distinguaient l'homme du monde et le prélat se retrouvent chez l'écrivain. Je parle surtout du don de plaire et de ces charmes puissants qui ont passé dans son style. Nul n'écrivit avec plus de grâce, ne parla du haut de sa chaire avec plus d'onction, et n'emprunta plus d'ornements à l'antiquité. Louis XIV, qui ne l'aimait pas, l'appelait le plus bel esprit et le plus chimérique de son royaume.

Ces chimères n'ont pas moins contribué que les axiomes les plus absolus de la logique, à lui concilier la sympathie des cœurs droits et à étendre sa popularité. C'étaient, en effet, les rêves généreux d'une grande âme que désolait le navrant spectacle des maux, soi-disant nécessaires, et qui leur cherchait un remède dans le monde de l'imagination.

Ces chimères étaient de deux ordres, religieuses et politiques. J'ai parlé des premières qu'il a résumées dans ses *Maximes des saints*, et qui lui attirèrent des tribulations sans nombre, la sombre inimitié de Bossuet, enfin une censure sévère à laquelle il se soumit.

Mais, comme l'a dit depuis d'Alembert, « la grande hérésie de l'archevêque de Cambrai était en politique et non pas en théologie. » De cette hérésie qui lui attira surtout l'irréconciliable haine de Louis XIV, on retrouve des traces dans son *Télémaque*, dans la lettre hardie qu'il écrivit au roi en 1694, dans les mémoires particuliers qu'il rédigea à Chaulmes en 1711, et dans ses *Directions pour la conscience d'un roi*. Sous le règne despotique de Louis XIV, dont il a, seul contre tous, si bien jugé les fautes, les abus de pouvoir et les sinistres

conséquences, Fénelon fit parler la voix de l'avenir. Au moment où tout le siècle chantait en chœur l'apothéose de la monarchie absolue, il eut la gloire de montrer les pieds d'argile du colosse. Il y avait en lui un homme d'État qui n'a pas pu naître. Cet homme d'État, étouffé par les circonstances, dédaigné, repoussé, presque ridiculisé par Louis XIV, avait vu plus loin que le monarque qui se croyait sage. Il avait aperçu l'abîme que ce trône élevé si haut par les flatteurs creusait autour de lui et au fond duquel il devait s'engloutir, entraînant dans une irréparable chute, non le vieux roi, mais sa dynastie.

Il avait été plus loin : Fénelon indiqua plusieurs des réformes qui devaient, selon lui, raffermir l'autorité royale, en la rendant moins onéreuse au pays. Il proposa d'excellentes mesures politiques, dont la plupart ont été réalisées ou dépassées vers la fin du XVIII[e] siècle, mais qui étonnent de la part du précepteur donné par Louis XIV à son petit-fils. On serait tenté de croire que si Fénelon eût été ministre, comme il avait lieu de l'espérer, sous le règne de son élève, il eût écarté la révolution en la devançant par des réformes. Je crains pourtant que cette manière de voir ne soit chimérique. Comment l'autorité, quelle qu'elle fût, eût-elle détruit des abus dont elle était la racine? Fénelon ministre n'eût sans doute présenté au monde que l'affligeant spectacle d'un homme de bien, rêvant des remèdes héroïques aux maux de la nation, mais impuissant à les appliquer.

6.

Les *Aventures de Télémaque*, qui firent scandale à la cour, contiennent d'ingénieuses utopies dissimulées sous le voile de la fiction. On y peut découvrir à chaque page, sinon des idées de gouvernement et de rénovation sociale, du moins des sentiments justes sur la liberté, des

aspirations honnêtes et des vœux pour le bonheur de la classe la plus nombreuse, vœux éloquents et sublimes qui seront toujours salués avec enthousiasme par les amis de l'humanité. Quant à la valeur littéraire de cet ouvrage qui a surtout fondé l'immortalité de l'auteur, elle est grande sans doute; mais il me sera néanmoins permis de demander si elle a été bien comprise. L'auteur d'un cours de littérature française s'écrie : « Fénelon préfère même l'*Odyssée* à l'*Iliade*; il en traduit six chants pour se bien pénétrer de ce sujet enchanteur; c'est alors seulement qu'il aborde les *Aventures de Télémaque*, et le lecteur charmé croit encore lire Homère. » Celui qui a écrit cette dernière ligne a cru faire un éloge, je crains bien qu'il n'ait fait une critique. A nos yeux le défaut du *Télémaque* est précisément de s'être fait l'imitateur heureux, mais inutile, des Grecs, quand il eût pu nous parler la langue et la poésie de son temps.

Il est difficile d'éviter un parallèle entre Bossuet et Fénelon, ces deux hommes s'étant, pour ainsi dire, touchés par tant de contrastes. L'un nous étonne, nous accable même par la hauteur de son génie, l'autre nous charme et nous enchante par les côtés séduisants de son âme. On admire Bossuet, on aime Fénelon. Le premier a été comparé avec raison à l'aigle, ce sombre et altier despote des airs, l'autre a fait naître l'image du cygne dont il a les grâces ondoyantes, la noblesse et la simplicité. Quand je lis Bossuet, je me sens tout petit; quand j'ouvre un ouvrage de Fénelon, je ne me sens plus dominé par un maître, mais attiré par une force sympathique. L'évêque de Meaux résume le XVIIe siècle avec le dogme d'autorité religieuse et monarchique; Fénelon ouvre le XVIIIe siècle et annonce la philosophie à laquelle il se rattache déjà par le sentiment de la liberté.

CHAPITRE XXVI.

XVIIe siècle.

MASSILLON.

Influence du ciel sous lequel il naquit. — Son premier mot après avoir entendu les prédicateurs du temps. — Les Oratoriens. — *Sermons de Massillon*. — Ses succès précoces. — Sa retraite à Sept-Fonts. — Comment il en sortit. — Le mandement du cardinal de Noailles. — Succès de Massillon comme prédicateur à Paris. — Ce que l'on disait de lui et ce que le diable lui disait. — Un mot de Louis XIV à propos de ses sermons. — « Dieu seul est grand, mes frères. » — Le *Petit Carême*. — Massillon et la cour de Louis XV. — Sa hardiesse et son éloquence. — Le *Petit Carême* surnommé le *Catéchisme des Rois*. — Les libéraux et le *Petit Carême* sous la restauration. — Massillon nommé évêque de Clermont. — Puis membre de l'Académie. — De la suppression d'une fête grotesque à Clermont. — Qualités de Massillon comme prédicateur. — Différence entre le genre de Massillon et celui de Bossuet. — Sa mort. — Ce qu'il laissa. — Comment il mérite le titre d'écrivain. — Ce qu'on raconte de l'acteur Baron et de Massillon. — Comment Massillon appartient au XVIIe et au XVIIIe siècles.

1.

Jean-Baptiste Massillon naquit en 1663, à Hyères, en Provence. Il était fils d'un notaire. Le beau ciel sous lequel il vit le jour semble avoir déterminé le caractère de son éloquence.

Au moment où il terminait ses études, la grande voix de Bossuet retentissait encore du haut de la chaire chrétienne dans toute la majesté de son tonnerre. On raconte que le premier mot de Massillon, après avoir entendu les prédicateurs du XVIIe siècle fut : « Si je prêche jamais, je ne prêcherai point comme eux. »

A dix-sept ans, il entra à l'Oratoire. C'était une con-

grégation de prêtres distingués qui s'exerçaient surtout au talent de la parole. Les Oratoriens se distinguaient par ce qu'on appellerait aujourd'hui des tendances libérales et par une sorte d'opposition contre les Jésuites. Massillon monta très-jeune dans la chaire et y obtint des succès précoces. Dès qu'il eut prêché, son humilité s'effraya de ces succès; il craignait, disait-il, le démon de l'orgueil, son ennemi intime.

Pour échapper à ce démon, il alla se cacher dans la solitude effrayante de Sept-Fonts. C'était un monastère situé dans l'ancien Bourbonnais, au milieu d'une espèce de désert, et dont les moines menaient une vie absolument ignorée. Là, il prit l'habit de l'ordre et se soumit à la règle qui était sévère. « Le diable, se disait-il, sera bien malin, s'il vient me trouver là et me tenter d'orgueil. » Le diable cependant le trouva, et voici comment :

Le cardinal de Noailles avait envoyé à l'abbé de Sept-Fonts un mandement qu'il venait de publier. L'étiquette des cloîtres voulait que le monastère répondît à cet honneur par une pièce d'éloquence. Qui allait se charger de l'écrire? L'abbé probablement ne s'en croyait point capable; il demanda donc au jeune Massillon de rédiger une réponse. Cette réponse fut une œuvre de maître et l'abbé l'envoya signée de son nom au cardinal. Si quelqu'un fut jamais surpris, ce fut bien le cardinal de Noailles en lisant ces pages qui sans doute valaient mieux que son mandement. On n'attendait rien de semblable du monastère de Sept-Fonts; un pareil écrit ne pouvait avoir été rédigé par le bon abbé, homme rude et sans prétentions littéraires. La curiosité du cardinal fut piquée au vif; il tint donc à découvrir qu'elle était cette ruche de miel cachée dans le désert de Sept-Fonts et comment elle se trouvait là. Il ne tarda point à apprendre de la bouche même de l'abbé quel était le véritable auteur de cette lettre remarquable. Ceci fait, il tira,

comme par force, Massillon de la thébaïde où celui-ci avait été chercher l'obscurité, le fit venir à Paris et se chargea de sa fortune. Massillon reconnut alors qu'il était inutile de lutter; le génie de l'orgueil avait déjoué tous ses plans, et il s'abandonna peut-être sans trop de regret à la tentation de briller dans le monde. A Paris, il vit croître à chaque pas le danger qu'il avait redouté et qu'il avait essayé de fuir. Les éloges, les honneurs, les compliments saluèrent ses débuts, et chaque victoire du prédicateur était pour son humilité une sorte de défaite, car il n'avait guère le courage de fermer les yeux et les oreilles aux flatteries du serpent. Un de ses confrères lui répétait un jour ce qu'il entendait dire à tout le monde: « Vos sermons plaisent et vous font le plus grand honneur. — Le diable, répondit Masillon, me l'a déjà dit plus éloquemment que vous ne le dites vous-même. »

Après avoir ému toute la ville—surtout les femmes,— il prêcha devant la cour. On cite à ce propos un mot de Louis XIV : « Quand j'entends, disait-il un jour à Massillon, les autres prédicateurs, je suis content d'eux; quand je vous ai entendu, je suis mécontent de moi. »

Ce fut Massillon qui prononça l'oraison funèbre du *grand roi*. Bossuet avait disparu de la chaire; nulle autre voix que la sienne ne pouvait égaler les douleurs et les leçons à la solennité de la circonstance. On attendait pourtant beaucoup du prédicateur qui lui succédait, et il se montra, du moins dans le début, à la hauteur de l'attente générale. Abaissant, du haut de la chaire, son regard vers le cercueil qui contenait cette ruine de la puissance humaine, et relevant ensuite ce même regard vers le ciel, il s'écria d'une voix profonde et convaincue : « Dieu seul est grand, mes frères! »

2.

Massillon, quoique ayant vécu dans la dernière partie du XVIIe siècle et quoique ayant figuré à la cour de

Louis XIV, appartient surtout au XVIIIe siècle et à la régence. Son triomphe est le *Petit Carême.* On a donné ce nom à une suite de sermons que le prédicateur, alors dans tout l'éclat de sa gloire, prononça, durant le carême, devant Louis XV, âgé de neuf ans. Ces discours ne sont pas seulement des modèles d'éloquence, ce sont des actes politiques. En face de la cour la plus corrompue qui fut jamais, dans cette même chapelle de Versailles où Bossuet avait en quelque sorte divinisé le despotisme, Massillon osa plaider la cause de l'humanité contre la ligue toujours persistante des courtisans qui flattent les rois pour opprimer et pour dévorer les peuples. C'était l'Évangile qui se montrait enfin, non dans toute sa naïveté, je l'avoue, mais au moins dans son esprit. La vérité, par la bouche d'un homme, osait pour la première fois parler au cœur d'un jeune roi, que les enseignements du dernier règne ne devaient point instruire, tant l'évidence des faits était masquée et altérée par la flatterie de tout ce qui l'entourait. Avec moins d'art et d'ornement, cette vérité eût paru peut-être séditieuse; mais le prédicateur avait l'art de couvrir, pour ainsi dire, la morale d'une robe de fête. Il plût en instruisant, et on lui pardonna la hardiesse de ses leçons, à cause de la douceur et des charmes de sa parole. Pour corriger les vices, il fallait de temps en temps, à cet auditoire blasé, une peinture animée et saisissante des passions humaines. Massillon n'y manqua point, et quelques personnes du monde s'étonnaient qu'un prédicateur élevé en quelque sorte dans la paix du cloître connût si bien les orages de l'ambition, les supplices de la galanterie et les intrigues de la vanité. L'une d'elles lui demanda un jour où il avait appris à connaître tout cela. L'orateur répondit : « Dans mon cœur, et en m'étudiant moi-même. » Il voulait dire que tout homme porte en soi l'humanité.

La philosophie, déjà sur la brèche, s'empara de l'élo-

quence et des vertus de Massillon, pour les opposer comme un exemple aux mœurs licencieuses du haut clergé, à l'ignorance farouche et grossière des prêtres de campagne. Son *Petit Carême* fut surnommé, par les philosophes du XVIII[e] siècle, le *Catéchisme des rois.* Voltaire l'avait sur sa table, à côté d'*Athalie.* Plus tard, sous la restauration, quand éclata la lutte entre les ultra-royalistes et les libéraux, ces derniers firent réimprimer à leurs frais ce *Catéchisme des rois*, et le distribuèrent eux-mêmes à la porte des églises. Ce fut un succès que Massillon n'avait point prévu, qu'il eût peut-être même décliné, mais qui, après tout, faisait honneur à sa mémoire.

3.

Massillon fut nommé évêque de Clermont en 1717, et fut reçu à l'Académie française en 1719. Dans son discours de réception, il s'excusa de ne pouvoir suivre les séances et les travaux de ce corps savant, à cause des devoirs qui le retenaient dans son diocèse. Ces paroles furent remarquées et applaudies dans un temps où les évêques regardaient leur charge comme une véritable sinécure, et passaient leur temps à la cour, à l'Opéra et dans les salons de Versailles ou de Paris, au lieu de séjourner dans leur palais épiscopal et de diriger le troupeau qui leur était confié.

Un jour, dans la cathédrale de Clermont, éclata une sorte de soulèvement à propos d'une fête que l'évêque voulait abolir et que la superstition locale tenait à conserver. C'était une de ces fêtes moitié religieuse, moitié grotesque, comme *la Messe à l'âne*, mais qui, dans tous les cas, font plus de tort que de bien à la religion. Le sentiment populaire, appuyé sur les traditions et sur un usage ancien, réclamait énergiquement le maintien de cette bouffonnerie pieuse. Toute l'église était donc dans

un état de confusion et de tumulte quand le prédicateur monta en chaire, et par de solides raisons démontra la puérilité de ces fêtes qui ne répondent plus du tout au sentiment éclairé des vrais disciples du Christ. Sa parole fit impression : au bruit succéda le silence, puis l'assentiment de la foule qui reconnut elle-même son erreur. Ainsi fut supprimée, par la seule force de l'éloquence, une coutume immémoriale que nul autre peut-être, si ce n'est Massillon, n'aurait pu détruire sans donner lieu à une émeute. Cet hommage rendu aux lumières du siècle fut salué par les philosophes comme un des plus beaux triomphes de la chaire.

La vérité est que, depuis la mort de Bossuet, un grand changement s'était opéré dans cette branche d'éloquence. A la parole haute et souveraine de l'Aigle de Meaux avait succédé la parole élégante et dorée d'un orateur que les incrédules eux-mêmes écoutaient avec plaisir. Une profonde connaissance du cœur humain, une diction suave, correcte, parfaite, harmonieuse, qui effleure le dogme et qui s'attache à la morale de l'Évangile, peut-être avec un peu trop de fleurs et d'ornements, Isocrate en chaire, voilà Masillon, qui est à Bossuet et à Bourdaloue ce que Racine est à Corneille. Sous le rapport de la forme, sinon au point de vue des doctrines, le nouveau prédicateur représente un autre âge des croyances religieuses. Avec lui la rigide théologie a fait son temps ; elle est remplacée par une onctueuse et brillante apologie des vertus chrétiennes. Quand on écoute tonner la grande voix de Bossuet, *on se sent comme un enfant*, pour me servir de l'expression d'un critique moderne ; mais s'avoue-t-on pour cela convaincu? Il est au contraire difficile de lire Massillon sans qu'on ne désire être meilleur.

Il mourut d'une attaque d'apoplexie, en 1742, et ne laissa, disent les biographes, ni argent, ni dettes. Il est vrai qu'il avait beaucoup donné.

Massillon n'était point orateur dans le sens où nous l'entendons de nos jours; il ne parlait point, il récitait. Tous ses discours étaient appris par cœur, et sous ce rapport, il mériterait plutôt le titre d'écrivain; mais il récitait avec un art supérieur. On raconte que l'acteur Baron ayant assisté à l'un des discours du prédicateur, témoigna hautement sa surprise et son admiration pour les rares qualités du débit et de l'action oratoire. On assure, il est vrai d'un autre côté, que Massillon avait vu jouer Baron au théâtre, et que ces deux hommes furent longtemps l'un pour l'autre l'objet d'une étude assidue.

Massillon appartient au XVIIe et au XVIIIe siècle, non-seulement par la date de sa vie, mais aussi par le caractère de son éloquence et par la tournure de ses idées. Du grand siècle, il a conservé la noblesse, l'élévation et la pureté du style; au siècle de la philosophie, il emprunte les armes de la raison, les beautés de la morale et surtout les grâces de la tolérance. Louis XIV et Bossuet avaient emporté avec eux l'autorité; une phase nouvelle allait commencer pour la littérature et pour l'histoire des idées françaises.

CHAPITRE XXVII.

XVIIe siècle.

LES MORALISTES.
1° LAROCHEFOUCAULD. — 2° LABRUYÈRE.

1°

LAROCHEFOUCAULD.

Son origine. — Résistance de la noblesse à la monarchie absolue. — Mazarin. — Larochefoucauld blessé à la guerre de la Fronde. — Son amour pour la duchesse de Longueville. — Son livre des *Maximes*. — L'égoïsme était la plaie du XVIIe siècle. — Quelle était la société des gens d'esprit dans laquelle vivait Larochefoucauld. — Quelques-unes de ses maximes. — Du fond ou de la morale des *Maximes*. — De la forme. — Ce que Voltaire disait de ce livre. — Comment Larochefoucauld contribua à dégager la langue française.

François, duc de Larochefoucauld, naquit en 1613. Il était d'une noble et ancienne famille; c'était assez pour tenir, de son temps, un rang dans le monde; il y ajouta de la bravoure, de l'esprit, et, ce qui ne gâte jamais rien chez un grand seigneur, une physionomie heureuse.

Tous ceux qui ont lu avec attention l'*Histoire de France*, savent que la noblesse ne se résigna point sans lutte à la formation de la monarchie absolue. Ceux d'entre les gentilshommes qui ne résistèrent point par l'épée aux envahissements de la couronne, lui résistèrent par des intrigues. De ce nombre fut Larochefoucauld. Richelieu l'éloigna de la cour; un peu plus, et il l'eût fait décapiter. La mort de Richelieu ranima, comme tout le monde sait, chez la noblesse de France des aspirations abattues. Un instant elle crut ressaisir, à la faveur d'une régence, les

priviléges qui lui avaient été arrachés. Aussi revint-elle à la cour où, à sa grande surprise, elle trouva entre elle et les rêves de renaissance dont elle s'était trop vite bercée, le génie fin, cauteleux, insaisissable de Mazarin. Larochefoucauld avait partagé ces illusions; il ne tarda point à partager le désenchantement. Il reparut, comme les autres, à la cour pour y briller; mais non, comme il l'aurait voulu, pour y dominer. La mauvaise humeur qu'il en conçut, et, dit-on aussi, l'amour que lui inspirait la fameuse duchesse de Longueville, le jetèrent dans le parti de la Fronde. Il figura dans diverses actions et il fut même blessé d'un coup de feu qui le priva quelque temps de la vue, au moment où il combattait derrière une barricade dans le faubourg Saint-Antoine.

Toute la noblesse se soumit peu à peu, et Larochefoucauld fut obligé de faire comme les autres seigneurs de la cour. Il garda du moins de ses ambitions déçues un fond de misanthropie. Il se fit courtisan, mais il se vengea des blessures que coûtait à son amour-propre cette servilité dorée en disant beaucoup de mal de la nature humaine. Son livre des *Maximes* révèle, d'ailleurs, à chaque page, la plaie du XVIIe siècle; cette plaie était l'égoïsme. Elle se retrouvait partout dans les institutions et les hommes. Elle était surtout chez le roi, qui donnait alors le ton à la cour, à la ville, à la nation.

Larochefoucauld se fit, sous ce rapport, l'écho des passions secrètes de son siècle. C'était le moyen d'avoir du succès et il en eut. La société des gens d'esprit dans laquelle il vivait, ne valait pas mieux que lui, et avait les mêmes notions sur la morale; seulement elle n'osait pas le dire. Elle sut un gré infini à l'homme du monde et à l'écrivain d'endosser avec une bonne grâce impertinente les maximes qu'elle professait en silence, et d'en assumer le blâme. Pour Larochefoucauld le fardeau était léger. Car il ne dépendait de personne, pas même de l'opinion publique, laquelle n'était point encore formée.

Voici quelques-unes de ces *maximes* qui serviront à juger du reste :

« L'esprit est toujours la dupe du cœur.

« Si nous n'avions point de défauts, nous n'aurions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

« On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

« Un homme à qui personne ne plaît est bien plus malheureux que celui qui ne plaît à personne.

« L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. »

Il y a deux choses, d'ailleurs, à envisager dans les *Maximes* de Larochefoucauld : la forme et le fond. Le fond, c'est-à-dire la morale, peut se résumer dans le développement de cette idée, que toutes les actions humaines n'ont pour mobile que l'amour de soi. Le style est vif, concis, piquant, incisif. Selon Voltaire, « ce livre fut un de ceux qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation et à lui donner un esprit de justesse et de précision. » Il est certain que Larochefoucauld contribua de son temps à dégager la langue française ; on retrouve chez lui le germe de cette phrase courte, brève, acérée, mordante, dont les écrivains du XVIIIe siècle, et Voltaire plus que tout autre, se serviront avec tant de bonheur et d'adresse, pour attaquer, non plus les faiblesses de la nature humaine, mais les vices et les mauvaises institutions de la société.

Larochefoucauld mourut en 1680.

2°

LABRUYÈRE.

Ce que l'on sait de lui. — Il fut nommé professeur d'histoire du duc de Bourgogne. — Sa traduction des *Caractères* de Théophraste. — *Les Caractères et les Mœurs de ce siècle*, du titre de ce livre. — Quel en est le principal intérêt. — Ce que dit M. Malezieu à Labruyère après avoir vu le manuscrit. — Mérite de l'écrivain. — Les moralistes de notre époque. — Les deux qualités du style de Labruyère. — Une page charmante à ce sujet. — La philosophie de l'histoire. — Un passage à ce propos. — Une prédiction dans cette allégorie. — Comment Labruyère traite les courtisans, une citation à ce sujet. — Réflexions hardies sur certaines conditions sociales. — Quelques mots où l'on trouve toute l'histoire de son livre. — Ce qu'il dit de la tyrannie, une citation. — Comment il juge un instrument de torture alors en usage. — Son parallèle entre le riche et le pauvre. — Haut enseignement. — Mort de Labruyère.

Ce moraliste n'est guère connu que par ses ouvrages. Tout ce qu'on sait de lui est qu'il naquit en 1644, près de Dourdan, qu'à la recommandation de Bossuet il fut placé auprès du duc de Bourgogne pour lui enseigner l'histoire, et qu'il jouissait dans le monde d'une considération fondée sur son mérite. En traduisant les *Caractères* de Théophraste, il eut l'idée de composer sur le même modèle un ouvrage qui fût le tableau, comme nous dirions aujourd'hui, des types de son temps. Ce livre parut en 1687 sous le titre de : *Les Caractères et les Mœurs de ce siècle*.

Je n'affirmerai point que l'ouvrage réponde exactement au titre. On n'y trouve guère l'histoire des mœurs au XVIIe siècle. L'auteur se borne à tracer de légers croquis de caractères. Son trait est fin, délicat, choisi. Sans être superficiel, il ne creuse jamais si avant dans la nature humaine qu'il heurte notre amour-propre. Ses caractères ne sont le plus souvent que des ridicules. Je crains, d'ailleurs, que le principal intérêt du livre ne soit perdu

pour nous. Labruyère se proposait sans doute de faire des portraits sur des originaux bien connus à la cour et dans le monde de son temps. Cette conjecture s'appuie sur plus d'une autorité. Quand son livre fut achevé, il montra, dit-on, le manuscrit à M. de Malezieu qui lui dit : « Voilà de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis. » Ce sont les ennemis qui lui manquent aujourd'hui.

Ce qui lui reste, ce sont les lecteurs, et ceux-là ne se lasseront point d'admirer l'esprit ni le rare mérite de l'écrivain. On a été beaucoup plus loin que lui, de notre temps, dans la connaissance de la nature humaine, et Honoré de Balzac — je laisse à part le romancier — est un moraliste bien plus profond que Labruyère. Ce dernier eut pourtant le mérite d'ouvrir la voie et de dire beaucoup en peu de mots. Son style a, d'ailleurs, deux qualités qu'on apprécierait davantage, si les admirateurs exagérés du XVIIe siècle n'avaient voulu leur sacrifier toutes les autres ; ces deux qualités sont la précision et la clarté. Sur les défauts contraires, Labruyère a d'ailleurs écrit lui-même une page charmante.

« Que dites-vous ? comment? je n'y suis pas ; vous plairait-il de recommencer ? J'y suis encore moins ; je devine enfin : Vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid ; que ne me disiez-vous : il fait froid. Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige ; dites : il pleut, il neige. Vous me trouvez bon visage, et vous désirez m'en féliciter ; dites : je vous trouve bon visage.—Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair ; et, d'ailleurs, qui ne pourrait pas en dire autant?—Qu'importe, Acis ; est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle et de parler comme tout le monde? Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables, les diseurs de phébus ; vous ne vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement ; une chose vous manque, c'est l'esprit. »

Certes, Labruyère se fait ici le spirituel avocat d'une

excellente cause, et il est à regretter que notre littérature française n'ait pas mieux profité de ses conseils aux *diseurs de phébus;* on eût alors appelé les choses par leur nom, même dans la tragédie.

Quelquefois sa pensée et son style s'élèvent, d'ailleurs, vers les hauteurs de la philosophie de l'histoire :

« Ni les troubles qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante, depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence. Vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate, pour y élever un superbe édifice ; l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante ; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant. Les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y avaient pu choisir une plus belle demeure. La campagne, autour, est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre ; les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie, de revoir, à leur retour en leurs foyers, ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous désirez le porter, avant de l'habiter, vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande reine : employez-y l'or et tout l'art des plus excellents ouvriers. Que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris. Tracez-y de vastes et délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes. Épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable, et après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par le péage de vos rivières, achetera un jour à deniers comptants cette royale maison, pour l'embellir et la rendre plus digne de lui et de sa fortune. »

Combien, parmi les grands seigneurs du règne de Louis XIV, en lisant cette magnifique allégorie, y virent une prédiction de ce qui devait arriver en France? Aucun sans doute; et pourtant c'était l'avenir. La plupart de leurs terres et de leurs châteaux devaient passer au siècle suivant dans la main des parvenus, c'est-à-dire de la classe moyenne, enrichie par le commerce, et des paysans, enrichis par la révolution.

Dans la revue des ridicules et des infirmités humaines, Labruyère n'épargne point les courtisans :

« N'espérez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, de services, de bienveillance, de générosité, de fermeté dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la cour, et qui veut secrètement sa fortune. Il ne nomme plus chaque chose par son nom ; il n'y a plus pour lui de fripons, de fourbes, de sots et d'impertinents. Celui dont il lui échapperait de dire ce qu'il en pense, est celui-là même qui, venant à le savoir, l'empêcherait de cheminer (1).

« Tyran de la société et martyr de son ambition, il a une triste circonspection dans sa conduite et dans ses discours ; une raillerie innocente, mais froide et contrainte ; un ris forcé, des caresses contrefaites, une conversation interrompue, et des distractions fréquentes ; il a une profusion, le dirai-je, des torrents de louanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé et qui est en faveur, et pour tout autre une sécheresse de pulmonique... Se formant quelquefois sur les ministres ou sur les favoris, il parle en public de choses frivoles, du vent, de la gelée : Il se tait au contraire, et fait le mystérieux, sur ce qu'il sait de plus important, et plus volontiers encore sur ce qu'il ne sait point. »

Quoique appuyé sur une philosophie étroite, car il croyait qu'en fait de pensées *tout était dit et qu'on vient*

(1) Faire son chemin.

trop tard pour éclairer le monde par des vérités nouvelles, *depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes*, Labruyère laisse échapper çà et là, sur certaines conditions sociales, des réflexions hardies et qui étonnent. Ma conviction est qu'il ne se sentait point à l'aise dans les limites de son siècle. Ne vous l'avoue-t-il point lui-même dans un langage facile à saisir, quoique voilé :

« Un homme né chrétien et Français, dit-il, se trouve contraint dans sa satire ; les grands sujets lui sont défendus. Il les entâme quelquefois, et se détourne ensuite sur de petites choses, qu'il relève par la beauté de son génie et de son style. »

C'est toute l'histoire de son livre. Cette *contrainte* l'a empêché d'être un moraliste, dans le sens sévère du mot ; il a mieux aimé être agréable. Cette satire qu'il entrevoit et qui l'effraie lui eût attiré plus que des ennemis, mais n'eût-elle point ajouté à sa gloire? Il n'en a pas moins jeté, çà et là, des traits dont il est facile de mesurer la portée :

« Il ne faut, dit-il, ni art, ni science pour exercer la tyrannie, et la politique qui ne consiste qu'à répandre le sang est fort bornée et de nul raffinement ; elle inspire de tuer ceux dont la vie est un obstacle à notre ambition ; un homme né cruel fait cela sans peine ; c'est la manière la plus horrible et la plus grossière de se maintenir et de s'agrandir. »

N'est-ce point encore lui qui a dit, faisant allusion à un des *instruments* de la justice de son temps : « *La question* est une invention merveilleuse et tout à fait sûre pour perdre un innocent qui a la complexion faible, et pour sauver un coupable qui est né robuste. » Cette réflexion présage Montesquieu.

Et dans son admirable parallèle entre le riche et le pauvre, entre Giton *au teint frais*, *au visage plein*, *aux joues pendantes*, et Phédon, *aux yeux creux*, *au corps sec* et au *visage maigre*, quelle admirable philosophie,

quelle hardiesse de touche, quelle vérité dans le coup de pinceau ! Ce n'est pas seulement le riche et le pauvre que nous peint Labruyère, c'est (et de là un haut enseignement) l'influence qu'exercent, d'un côté, la richesse, et de l'autre, la pauvreté, sur les facultés, les manières et le caractère de l'homme.

Labruyère mourut d'apoplexie, à Versailles, en 1696 ; il y avait alors trois ans qu'il avait été reçu de l'Académie française.

CHAPITRE XXVIII.

XVIIe et XVIIIe siècles.

LESAGE.

Le rang où il a été placé par les littérateurs de son temps. — De la hiérarchie des genres dans l'art d'écrire. — L'écrivain doit être classé selon son génie. — Comment Lesage appartient aux deux siècles. — Où il a cherché ses sujets. — Ses héros et ses fictions. — Il vient jeune à Paris. — Il étudie les auteurs espagnols. — Lesage a-t-il imité ou a-t-il créé ? — Les sources auxquelles il a puisé. — Il est accusé de plagiat. — Ce qu'était le roman avant Lesage. — *Le Diable boiteux.* — Ce que Walter Scott en dit. — Sentiment auquel répond cet ouvrage. — Rôle d'Asmodée. — Boileau et son valet à propos du *Diable boiteux.* — *Gil Blas.* — La philosophie contenue dans le caractère de *Gil Blas.* — Citations. — Popularité de ce roman. — L'originalité de cet ouvrage contestée. — Résultat de l'enquête à ce sujet. — Les comédies de Lesage. — Ce que disait Joseph Chénier de *Turcaret.* — Ce qu'est cette pièce. — Quel en est le mérite. — De la vie de Lesage. — C'était un bon vivant et un pauvre diable. — Sa vieillesse. — Son cornet acoustique. — L'usage qu'il en faisait. — Comment il savait raconter. — Son autorité. — Sa mort.

1.

Voilà un grand écrivain qui — je ne sais trop pourquoi — a été placé au second rang parmi les gloires de

son époque. La raison est sans doute qu'il excella surtout dans le roman — comme si plusieurs des chefs-d'œuvre sur lesquels s'appuie la notoriété des littératures étrangères n'étaient point des romans, ni plus ni moins que le *Diable boiteux* et que *Gil Blas*. Cette division ou, pour mieux dire, cette hiérarchie des genres, doit aujourd'hui être abandonnée comme puérile. Il se peut que la tragédie soit un genre plus noble que le roman; qui ne voudrait pourtant que Voltaire eût écrit quelques tragédies de moins et quelques romans de plus? La vérité est que ce n'est pas le genre qui fait le mérite de l'écrivain, mais l'écrivain qui fait le mérite du genre. Les barrières artificielles élevées par les critiques sur ce terrain de la discussion, ne doivent pas un instant nous arrêter. Il y a bien en littérature, comme dans l'ancien Olympe, des *Dii majores* et des *Dii minores*, mais c'est le génie de l'auteur et non le caractère du genre qui peut nous servir de guide pour les classer.

Lesage forme une sorte de trait d'union entre le XVIIe et le XVIIIe siècle. Sa vie appartient aux deux époques. Elle illustre la fin de l'une; elle annonce la gloire de l'autre. Par la forme de son style, par son goût pour l'Espagne et la littérature espagnole, Lesage se rattachait à la famille des écrivains du règne de Louis XIV; par son observation de la nature humaine, des mœurs et de la société, il entre dans les temps nouveaux, dans la vie. Il est, de tous les grands hommes du XVIIe siècle, celui sur lequel l'imitation de l'antiquité grecque a laissé le moins d'empreinte. Il a choisi ses sujets autour de lui, dans le monde de son temps, au milieu des aventures de cape et d'épée, sur les grandes routes, dans les lieux publics, dans les salons, dans les tavernes et jusque dans les cavernes de voleurs. Ses héros sont des hommes en chair et en os, souvent plus vrais que la réalité; ses fictions ont la couleur et la vivacité de l'histoire, — non l'histoire des rois et des événements politiques, — mais

cette histoire du cœur, de la vie, des folies de l'esprit humain, des grandeurs et des petitesses domestiques que nous écrivons tous sans le savoir.

René Alain Lesage naquit en 1668, à Ruys, en Bretagne; mais il vint de bonne heure à Paris. C'est, si je puis m'exprimer ainsi, un génie de grande ville. A cet œil observateur, il fallait le théâtre de la comédie humaine, dans toutes ses pompes et dans toutes ses misères. Il apprit l'espagnol, et parcourut ainsi le pays de Cervantes dans les récits des poëtes et des romanciers. Il devint, au moral, un citoyen de cette nation aventureuse, hautaine, chevaleresque, rusée dont il étudia les mœurs et les coutumes avec amour. Ici s'élève une question : Lesage a-t-il imité, ou a-t-il créé? L'un et l'autre. Mais quand il imite, il surpasse les originaux, et quand il crée, il est encore si bien dans le génie du peuple qu'il dépeint ou qu'il met en scène, que les espagnols eux-mêmes s'y sont trompés. Beaucoup des inventions qu'ils lui ont reprochés comme plagiats, sont tout simplement des traits qui manquaient à leur littérature; mais qui étaient si naturellement dans leur caractère, qu'ils furent tout surpris et comme confus de ne les avoir point trouvés eux-mêmes. « Nous devons avoir écrit cela! » s'écriaient-ils en le lisant! Toutefois les sources auxquelles on l'accusait d'avoir puisé n'ont jamais été retrouvées. J'en signalerai pourtant deux : la nature et le génie. Seulement ces sources-là n'appartiennent pas plus aux espagnols qu'à la France; elles appartiennent à l'humanité.

Lesage eut de son temps peu de panégyristes; mais il s'en consolait, en ayant beaucoup de lecteurs. Avant lui, le roman n'avait guère droit de cité; en littérature, il était considéré comme un genre bâtard et inférieur; la vérité est que personne ne lui avait encore conféré ses titres de noblesse. *Le Diable boiteux* changea sous ce rapport l'opinion publique. « Il n'existe aucun livre au

monde, dit Walter Scott, qui contienne tant de vues profondes sur le caractère de l'homme, et tracées dans un style aussi précis que *le Diable boiteux*. Chaque page, chaque ligne porte la trace d'un tact si infaillible, d'une analyse si exacte des faiblesses humaines, que nous nous imaginerions volontiers entendre une intelligence supérieure lisant dans nos cœurs, pénétrant nos secrets motifs, et trouvant un malin plaisir à déchirer le voile que nous nous efforçons d'étendre sur nos actions. »

Je pourrais citer une foule de ces vérités profondes dont parle Walter Scott : Je ne m'attacherai qu'à une seule. Lesage, frappé de la constance du vice et du ridicule à se perpétuer d'âge en âge, s'écrie : « Il semble que les mêmes hommes renaissent de temps en temps, sous des traits divers. » L'idée du *Diable boiteux* répond à un sentiment de curiosité que nous éprouvons tous en contemplant la foule immense d'une grande ville. Qui de nous n'a désiré suivre dans le fond de leur demeure, dans le secret de leur retraite, dans le mystère du cabinet, du boudoir ou de la chambre à coucher, ces excentriques, ces affairés, ces importants, ces coquettes et tant d'autres dont nous ne voyons en public que la vie extérieure? Voir sans être vu, savoir ce qui se passe dans les sanctuaires de la vie intime, quel beau plaisir que celui-là pour un observateur ! Changer les maisons de plâtre en maisons de cristal où tout soit à découvert, la glorieuse fantaisie ! Eh bien, c'est cette fiction que Lesage cherche à réaliser dans son livre. Pour cela, il fallait avoir recours au merveilleux. Vienne donc Asmodée, qui, en sa qualité de diable et d'esprit malin, possède l'inestimable don de se cacher où il veut, de tout voir, de tout entendre, et l'autre don, non moins rare non moins extraordinaire, de tout raconter avec esprit ! « Vous allez voir, nous dira-t-il, un tableau des mouvements et des peines que se donnent les pauvres mortels pour remplir, le plus agréablement qu'il leur est

possible, ce petit espace qui est entre leur naissance et leur mort. » Et chacun de s'écrier : « Bon, Asmodée, montrez-nous cela ; car la chose doit être diablement amusante ! »

Il y eut pourtant un homme qui refusa de s'amuser, dit-on, à ce spectacle de la comédie humaine ; ce fut Boileau. On raconte qu'ayant un jour trouvé *le Diable boiteux* entre les mains de son valet, le satirique le menaça de le chasser de chez lui si ce livre couchait dans sa maison. C'est Rousseau qui raconte le fait.

2.

Au *Diable boiteux* succéda bientôt *Gil Blas*. Ce merveilleux roman rappela ce vers d'un ancien poëte comique à un critique de l'antiquité. *O vie, et toi, Ménandre, qui de vous deux a imité l'autre!* Quand je parle de vérité dans la fiction, à propos des romans de Lesage, je n'entends pas dire pour cela que Lesage appartienne à l'école réaliste. Il y a chez lui autant d'idéal que chez les poëtes héroïques ; seulement, c'est un autre idéal. La philosophie contenue dans le caractère de *Gil Blas*, ne me semble point avoir été nettement dégagée par les critiques. J'essaierai de la résumer ainsi : L'homme n'est ni absolument bon ni absolument mauvais ; il est ce que les circonstances extérieures de la société où il vit le déterminent à être. Sans doute, cette loi admet des exceptions ; il y en a qui résistent par la conscience et par la volonté au milieu extérieur qui les assiége ; mais ce ne sont point les exceptions que le romancier avait en vue. Gil Blas est un type de la généralité des hommes ; fatigué d'être dupe, il devient un peu fripon quand l'occasion s'en présente. Il fait çà et là des actions déshonnêtes, sans cesser pour cela d'être honnête homme au fond. Vienne le moment du repentir ou de la réparation, et il se montrera, la circonstance aidant, ce qu'il est

dans le cœur. Quand il tombe, quel est le coupable? lui où la société? Peut-être ni l'un ni l'autre; peut-être l'un et l'autre, je ne décide point. Toujours est-il que la complicité ne reste point un instant douteuse. Il y a plus : c'est cette complicité qui fait le charme du roman et qui absout en définitive le caractère du héros.

Je citerai quelques passages qui feront juger de cet admirable ouvrage :

Gil Blas, après l'aventure de l'hôtel garni, déplore ainsi son malheur :

« Ainsi, ne comptant plus revoir mes mules non plus que ma chère valise, je marchais tristement dans les rues, en rêvant à ce que je devais faire. Je fus tenté de retourner à Burgos, pour avoir encore une fois recours à dona Mencia; mais, considérant que ce serait abuser des bontés de cette dame, et que, d'ailleurs, je passerais pour une bête, j'abandonnai cette pensée. Je jurai bien aussi que, dans la suite, je serais en garde contre les femmes : je me serais alors défié de la chaste Suzanne. Je jetais de temps en temps mes yeux sur ma bague, et quand je venais à songer que c'était un présent de Camille, j'en soupirais de douleur. Hélas! disais-je en moi-même, je ne me connais point en rubis, mais je connais les gens qui les troquent. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que j'aille chez un joaillier pour être persuadé que je suis un sot.

« Je ne laissai pas, toutefois, de vouloir m'éclairer de ce que valait ma bague, et je l'allai montrer à un lapidaire, qui l'estima trois ducats. A cette estimation, quoiqu'elle ne m'étonnât point, je donnai au diable la nièce du gouverneur des îles Philippines, ou plutôt je ne fis que lui en renouveler le don. »

Il rencontre Fabrice, son compatriote et son compagnon d'école, qui lui raconte son histoire...

« Je passai ensuite au service d'un vieux peintre, qui voulut, par amitié, m'enseigner les principes de son art;

mais, en me les montrant, il me laissait mourir de faim. Cela me dégoûta de la peinture et du séjour de Palencia. Je vins à Valladolid, où, par le plus grand bonheur du monde, j'entrai dans la maison d'un administrateur de l'hôpital; j'y demeure encore, et je suis charmé de ma condition. Le seigneur Manuel Ordonnez, mon maître, est un homme d'une piété profonde; un homme de bien, car il marche toujours les yeux baissés, avec un gros rosaire à la main. On dit que, dès sa jeunesse, n'ayant en vue que le bien des pauvres, il s'y est attaché avec un zèle infatigable. Aussi ses soins ne sont-ils pas demeurés sans récompense : tout lui a prospéré. Quelle bénédiction ! En faisant les affaires des pauvres, il s'est enrichi.

« Quand Fabrice m'eut tenu ce langage, je lui dis : « Je « suis bien aise que tu sois satisfait de ton sort; mais, « entre nous, tu pourrais, ce me semble, faire un plus « beau rôle dans le monde que celui de valet : un sujet « de ton mérite peut prendre un vol plus élevé. » — « Tu n'y penses pas, Gil Blas, me répondit-il ; sache que, pour un homme de mon humeur, il n'y a point de situation plus agréable que la mienne. Le métier de laquais est pénible, je l'avoue, pour un imbécile, mais il n'a que des charmes pour un garçon d'esprit. Un génie supérieur, qui se met en condition, ne fait pas son service matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maison pour commander plutôt que pour servir. Il commence par étudier son maître ; il se prête à ses défauts, gagne sa confiance, et le mène ainsi par le nez. C'est ainsi que je me suis conduit chez mon administrateur. Je connus d'abord le pèlerin : je m'aperçus qu'il voulait passer pour un saint personnage ; je feignis d'en être la dupe, cela ne coûte rien. Je fis plus, je le copiai, et, jouant devant lui le même rôle qu'il fait devant les autres, je trompai le trompeur, et je suis devenu peu à peu son factotum. J'espère que quelque jour je pourrai, sous

ses auspices, me mêler des affaires des pauvres. Je ferai peut-être fortune aussi, car je me sens autant d'amour que lui pour leur bien. »

Voici comment Fabrice décrit l'emploi de précepteur :

« Beau projet! l'agréable imagination! Quelle folie de vouloir, à ton âge, te faire pédant! Sais-tu bien, malheureux, à quoi tu t'engages en prenant ce parti? Sitôt que tu seras placé, toute la maison t'observera, tes moindres actions seront scrupuleusement examinées. Il faudra que tu te contraignes sans cesse, que tu te pares d'un extérieur hypocrite, et paraisses posséder toutes les vertus. Tu n'auras presque pas un moment à donner à tes plaisirs. Censeur éternel de ton écolier, tu passeras les journées à lui enseigner le latin, et à le reprendre quand il dira ou fera des choses contre la bienséance, ce qui ne te donnera pas peu d'occupation. Après tant de peine et de contrainte, quel sera le fruit de tes soins? Si le petit gentilhomme est un mauvais sujet, on dira que tu l'auras mal élevé, et ses parents te renverront sans récompense, peut-être même sans te payer les appointements qui te seront dus. Ne me parle donc point d'un poste de précepteur; c'est un bénéfice à charge d'âmes. »

Gil Blas raconte comment, au service du duc de Lerme, il est comblé d'honneurs et de misère.

« On s'aperçut bientôt à la cour de l'affection que le ministre avait pour moi. Il affecta d'en donner des marques publiquement en me chargeant de son portefeuille, qu'il avait coutume de porter lui-même lorsqu'il il allait au conseil. Cette nouveauté me faisant regarder comme un petit favori, excita l'envie de plusieurs personnes, et fut cause que je reçus de l'eau bénite de cour. Mes deux voisins les secrétaires ne furent pas des derniers à me complimenter sur ma prochaine grandeur, et ils m'invitèrent à souper chez leur veuve, moins par représailles, que dans la vue de m'engager à leur rendre service dans la suite. On me faisait fête de toutes parts. Le fier don

Rodrigue même changea de manières avec moi. Il ne m'appela plus que *seigneur de Santillane*, lui qui jusqu'alors ne m'avait traité que de *vous*, sans jamais se servir du terme de *seigneurie*. Il m'accablait de civilités, surtout lorsqu'il jugeait que notre patron pouvait le remarquer. Mais je vous assure qu'il n'avait pas affaire à un sot. Je répondis à ses honnêtetés d'autant plus poliment que j'avais plus de haine pour lui : un vieux courtisan ne s'en serait pas mieux acquitté que moi.

. . . .

..... « En m'acquittant de ces nobles commissions, en me mettant de jour en jour plus avant dans les bonnes grâces du premier ministre, avec les plus belles espérances du monde, que j'eusse été heureux si l'ambition m'eût préservé de la faim ! Il y avait plus de deux mois que je m'étais défait de mon magnifique appartement, et que j'occupais une petite chambre garnie des plus modestes. Quoique cela me fît de la peine, comme j'en sortais de bon matin et que je n'y rentrai que la nuit pour m'y coucher, je prenais patience. J'étais toute la journée sur mon théâtre, c'est-à-dire chez le duc. J'y jouais un rôle de seigneur. Mais, quand j'étais retiré dans mon taudis, le seigneur s'évanouissait, et il ne restait que le pauvre Gil Blas, sans argent, et, qui pis est, sans avoir de quoi en faire. Outre que j'étais trop fier pour découvrir à quelqu'un mes besoins, je ne connaissais personne qui pût m'aider que don Navarro, que j'avais trop négligé depuis que j'étais à la cour pour oser m'adresser à lui. J'avais été obligé de vendre mes hardes pièce à pièce. Je n'avais plus que celles dont je ne pouvais absolument me passer. Je n'allais plus à l'auberge, faute d'avoir de quoi payer mon ordinaire. Que faisais-je donc pour subsister? Je vais vous le dire. Tous les matins, dans nos bureaux, on nous apportait pour déjeûner un petit pain et un doigt de vin ; c'était tout ce que le ministre nous faisait donner. Je ne mangeais que cela dans la journée,

et le soir, le plus souvent je me couchais sans souper. Telle était la situation d'un homme qui brillait à la cour, quoiqu'il y dût faire plus de pitié que d'envie. »

3.

Gil Blas a été traduit dans toutes les langues. Il alla prendre en Espagne, si je puis m'exprimer ainsi, l'air de la terre natale, et les Espagnols alors de contester l'originalité de ce chef-d'œuvre : « Nous en avons, disent-ils, fourni l'original ! » En attendant ils traduisent la copie, et la lisent avec autant d'intérêt qu'en éprouve toute l'Europe. Mais enfin, cet original dont Lesage aurait tiré l'idée et le sujet de son roman, où est-il ? Nul n'a pu le dire ; nul n'a pu le montrer jusqu'ici ; nul ne le montrera jamais. L'enquête terminée, il en résulta ceci : Lesage avait eu le tort de faire sur les Espagnols un roman de mœurs que les Espagnols avaient oublié de faire.

Lesage, n'eût-il produit que Gil Blas, serait assuré de vivre aussi longtemps que vivra notre langue; il a pourtant encore d'autres titres à notre admiration. Ses comédies, *Crispin rival de son maître* et *Turcaret* surtout, ne sauraient être passées sous silence. Selon Joseph Chénier (et nous sommes de son avis), *Turcaret* est la pièce qui, dans l'ancien théâtre, approche le plus de Molière. Cette comédie est une satire, et contre qui ? contre les hommes d'argent. J'y vois, pour mon compte, plus qu'une œuvre littéraire de premier ordre, j'y vois une bonne et courageuse action. C'est le premier coup de massue frappé par un homme de bien et d'intelligence sur l'aristocratie naissante des financiers.

Je n'ai rien dit jusqu'ici de la vie de Lesage ; c'est que sa vie a fait moins de bruit que ses ouvrages. Elle ressemblait beaucoup à celle des littérateurs de son temps qui, par indépendance d'esprit ou de caractère, ne recevaient point les aumônes de la cour. Il passait une

partie de son temps dans les cabarets. Un peu nomade, un peu libertin, naturellement bon plutôt que vertueux, il ressemblait beaucoup, si je ne m'abuse, au héros de son meilleur roman. C'était un bon vivant et un pauvre diable, dont la moralité cédait parfois aux circonstances, qui prenait les hommes comme ils sont, et qui s'égayait de leurs folies, sans leur en vouloir pour cela d'être fous. Il était d'ailleurs riche, dans ce sens qu'il ne désira jamais la fortune. L'ambition elle-même ne le dévorait point, ou du moins il la plaçait plus haut que les titres et les honneurs décernés par les corps savants ; car il ne se présenta jamais à l'Académie française. Le seul fauteuil qu'il ait obtenu est le quarante et unième ; il est vrai que celui-là repose sur l'estime et l'admiration du genre humain.

Sa vieillesse fut douce, grave, bienveillante. Il était l'oracle, le Nestor du cabaret, où les gens de lettres se donnaient rendez-vous le soir, après la comédie. Son visage portait l'empreinte des passions humaines, mais son front avait gardé la couronne du génie. Chose rare, il se montrait bon et indulgent pour la jeunesse qui cherchait, elle aussi, le chemin de la gloire littéraire. L'âge avait affaibli ses sens, surtout celui de l'ouïe. Il se servait d'un cornet acoustique pour venir au secours d'un oreille paresseuse. Quand un homme d'esprit s'approchait de lui pour causer, il s'empressait de présenter le cornet à l'interlocuteur : mais quand un sot voulait prendre avec lui la même liberté, il remettait gravement le cornet dans la poche de son habit. Grâce à cette manœuvre, le vieillard n'était sourd que pour ceux qui n'ont rien à dire.

Comme il avait beaucoup vu, il avait aussi beaucoup à raconter ; sa mémoire vaste et heureuse lui fournissait une foule d'aventures piquantes. Ayant vu la fin d'un siècle et le commencement d'un autre, il usait du privilége de son âge pour comparer les mœurs nouvelles aux mœurs du passé et pour juger les deux générations lit-

téraires. Il faisait autorité tout en faisant rire, et régnait sur un auditoire dont il était aimé. C'était là son académie qui en valait bien une autre.

Il mourut en 1747, à Boulogne-sur-Mer.

CHAPITRE XXIX.

XVIIIe siècle.

Le siècle de Louis XIV et le siècle de Louis XV. — Dissolution de la monarchie absolue. — C'est aux croyances qu'on s'attaque. — Une phase nouvelle. — La marche de la philosophie. — Le vieux monarque dans la main des Jésuites et les dernières années de son règne. — Corruption des mœurs. — Le régent ne croit qu'au diable, le cardinal Dubois ne croit à rien. — Les trois grands penseurs de la régence. — Fontenelle, ce que Voltaire dit de lui. — Les *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*. — Grand scandale à la cour. — Ce que raconte M. Arsène Houssaye au sujet de ce livre. — Fontenelle remplit les fonctions de censeur royal. — Ce qu'il dit à un auteur à qui il refusait l'autorisation de publier un livre. — Fontenelle égoïste et mauvais cœur. — Sa longue vie. — Montesquieu. — *Lettres persanes*. — Vogue de ces lettres. — « Faites-moi des *Lettres persanes*. » — Ce qu'était ce livre. — On n'en était encore qu'à l'incrédulité sous la régence. — Voltaire. — Ce qu'il était sous la régence. — Voltaire considéré comme écrivain et comme penseur. — Que sa place est entre les deux siècles. — Qu'il faut commencer par étudier Voltaire pour connaître aisément l'esprit du XVIIIe siècle. — Tout aboutit à la révolution.

1.

Le siècle de Louis XIV avait été l'âge de l'autorité, le siècle de Louis XV fut l'âge de la liberté de penser.

Ce formidable édifice de la monarchie absolue, appuyé sur la foi religieuse et le génie littéraire, comme sur

deux colonnes qui semblaient inébranlables, va, peu à peu, se dissoudre et tomber en poussière. La lutte ne commencera point sur le terrain des institutions politiques. Comme l'œuvre de Louis XIV reposait sur la base des croyances, c'est aux croyances religieuses que s'en prendra l'esprit nouveau. Les écrivains du XVIIIe siècle, au lieu de prêter le secours de leur génie à l'Église et à l'État, ainsi que l'avaient fait ceux de l'âge précédent, s'étudieront à créer et à dominer l'esprit public. A la synthèse catholique, ils opposeront toutes les forces de l'analyse ; à la foi, toutes les armes de la raison ; à l'ignorance, tout l'éclat séditieux des lumières ; à l'infaillibilité sacerdotale, toutes les ressources énergiques de la discussion ; au droit divin, le droit des peuples.

Une phase nouvelle s'ouvre, comme on le devine, pour l'histoire des idées françaises. Il ne faudrait pourtant pas croire qu'il existe entre l'une et l'autre époque des barrières chronologiques, de telle sorte qu'on puisse dire avec exactitude : en telle année finit l'âge des croyances, en telle autre commence le siècle de la philosophie. Non, les mouvements ne se développent point ainsi ; ils n'obéissent point à l'horloge du temps. Ceux qui parlent tous les jours de l'esprit du XVIIIe siècle, oublient trop de marquer les étapes par lesquelles cet esprit a successivement atteint son caractère. Rien n'est pourtant plus nécessaire que de tracer cette marche de la philosophie, avant de lui abandonner la couronne de l'époque où nous entrons.

D'abord rien ne fait pressentir, au commencement du XVIIIe siècle, un changement dans la direction des idées. L'aube du siècle s'annonce, au contraire, par un coucher de soleil. Louis XIV, vieux, se retranche plus que jamais dans les préjugés, les résistances et les persécutions qui ont terni l'éclat de son règne. Il fait la guerre aux protestants, la guerre aux jansénistes, la guerre aux esprits forts. C'est madame de Maintenon — l'ortho-

doxie sèche et étroite — qui est la maîtresse du roi, la maîtresse du royaume. Louis XIV, accablé par des revers auxquels on ne peut comparer que ses anciens succès, se tourne de plus en plus vers lui-même, au lieu de se tourner vers la nation. Étonné, surpris, étourdi des coups invisibles qui le frappent, il se barricade plus que jamais dans la toute puissance, dans le droit divin, dans la religion de l'État. Le monarque défaillant est tout entier dans la main des Jésuites. Il se confesse à eux et reçoit pour pénitence de tyranniser les consciences. Quel début pour le siècle de la liberté d'examen.

Vient la régence. Ici la situation se détend, mais non tout à coup, et comme par enchantement. La corruption des mœurs, héritage du dernier règne, se réfugie sous un certain libertinage d'esprit; mais ce libertinage lui-même menace les principes et les doctrines qu'on veut fonder. Le régent ne croit qu'au diable; le cardinal Dubois ne croit à rien; ce n'est donc pas d'eux qu'il faut attendre un renouvellement de l'opinion publique. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de lâcher la bride, de laisser la carrière libre aux penseurs; mais ces penseurs où sont-ils? J'en vois trois : Fontenelle, Montesquieu et Voltaire.

Encore, de ces trois hommes, un seul a atteint l'âge de la maturité; j'ai nommé Fontenelle.

2.

Bernard le Bovier de Fontenelle, né en 1657, était neveu du grand Corneille. Il ressemblait, selon Voltaire, « à ces terres heureusement situées, qui portent toute espèce de fruits. » Un de ses mérites était, en effet, de se prêter avec une merveilleuse facilité à tous les genres, sans toutefois réussir tout à fait dans plus d'un seul. Ce genre dans lequel il a le mieux réussi est celui que

définit encore si bien Voltaire. « On l'a regardé, dit-il, comme le premier des hommes dans l'art nouveau de répandre la lumière et les grâces sur les vérités abstraites. »

Fontenelle avait commencé à écrire sous le règne de Louis XIV. Ses *Entretiens sur la pluralité des Mondes* avaient produit un grand scandale à la cour. M. Arsène Houssaye, dans son spirituel et charmant ouvrage, *le Roi Voltaire*, nous raconte ainsi cette aventure : « Le père Letellier, qui avait l'oreille du roi parce qu'il lui prêtait la sienne; le père Letellier qui voulait que son royaume fut de ce monde, et qui essayait de tuer toutes les influences, déféra l'auteur des *Mondes* comme un athée qui ne croyait pas aux miracles. Heureusement que d'Argenson, alors lieutenant de police, n'y croyait pas non plus, et qu'il sauva Fontenelle de la persécution. »

Fontenelle se souvint toute sa vie du danger qu'il avait couru : « J'aurais, disait-il, les mains pleines de vérités, que je ne les ouvrirais pas. » Il les ouvrit pourtant quelquefois, comme malgré lui, et il serait injuste de lui refuser la part qui lui revient de droit dans l'histoire littéraire des idées. Tout ce que je veux dire est que, si Fontenelle fut un précurseur de la philosophie du XVIIIe siècle, ce fut un précurseur timide. Il accepta la place de censeur royal, et comme il refusait un jour à un auteur l'autorisation de publier je ne sais plus quel livre, celui-ci lui dit : « Mais n'avez-vous point écrit vous-même l'*Histoire des Oracles*. — Monsieur, répondit Fontenelle, si j'avais été censeur quand j'ai écrit ce livre-là, je me fusse bien gardé de lui donner mon approbation. »

Fontenelle avait des raisons à lui pour se montrer timide dans l'expression de ses pensées et pour *fermer les mains* (les siennes et celles des autres) : il était égoïste. L'auteur de l'*Histoire de l'Académie des sciences* avait, comme on a dit, un bon estomac et un mauvais cœur. Avec cela on vit longtemps : il vécut cent ans.

3.

Montesquieu, sous la Régence, n'en était encore qu'à son début; il est vrai que ce début fut un coup de maître : je parle des *Lettres persanes*. Quand cet ouvrage parut, ce fut un événement. Le succès dépassa toutes les conjectures. « Les *Lettres persanes*, raconte l'auteur lui-même, eurent d'abord un débit si prodigieux, que les libraires mirent tout en usage pour en avoir des suites. Ils allaient tirer par la manche tous ceux qu'ils rencontraient : « Monsieur, disaient-ils, faites-moi des *Lettres* « *persanes*. » On en fit partout, en France, en Angleterre, en Allemagne; mais aucunes de *celles* qui suivirent ne réalisèrent les espérances des éditeurs.

Je reviendrai sur Montesquieu dans un autre volume, et par conséquent sur les *Lettres persanes*. Tout ce que je veux établir ici c'est que, malgré l'audace de la pensée, à demi couverte sous certaines précautions et sous une fable ingénieuse, ce livre n'était encore qu'une critique des institutions religieuses et politiques. L'esprit français, sous la régence, en était à l'incrédulité, — réaction peut-être inévitable contre la fin d'un règne qui s'était montré dévot et persécuteur; — mais, de l'incrédulité à la philosophie, il y avait un grand pas à franchir. Or, rien n'annonçait encore que le siècle dût marcher dans cette voie.

4.

J'arrive à Voltaire. Ce dernier n'était encore, sous la régence, que ce que Bossuet eût appelé, du haut de son orgueil sacerdotal, un *libertin*, c'est-à-dire un sceptique, un frondeur d'idées. Je demande pourtant à détacher cette grande figure de la galerie des hommes du XVIIIe siècle, et cela par une raison très-simple : Voltaire peut

être considéré à deux points de vue, — comme penseur et comme écrivain.— Par le fond il appartient, sans contredit, au XVIIIe siècle, et nul ne songera jamais un instant à l'en détacher; mais, par la forme, c'est plutôt dans le XVIIe siècle qu'il plonge ses racines souterraines. Or, comme nous faisons ici une histoire de la littérature française, il nous semble que sa place est bien entre les deux siècles, dont il marque à la fois, mieux que tout autre, les relations et les différences. Voltaire une fois connu, l'esprit du XVIIIe siècle se déroule ensuite avec une facilité merveilleuse. Il en est à la fois le vestibule et le couronnement.

Quiconque étudie cette grande époque de l'esprit français doit avoir en vue un centre vers lequel tout vient aboutir. Ce centre est la révolution. La philosophie l'annonce, la science la prépare, le théâtre la fait sortir du cœur des masses, l'éloquence la proclame, la poésie la chante jusqu'au jour où, épuisée, elle tombe sous le fardeau de l'imitation, puis s'envole, régénérée, de l'échafaud sur lequel meurt André Chénier.

CHAPITRE XXX.

XVIIIe siècle.

VOLTAIRE.

Son origine. — Son baptême. — Ce que dit Jules Janin à ce sujet. — L'abbé de Chateauneuf, son parrain. — Dans quels livres l'abbé lui apprit à lire, et ce qu'il écrivait à cet égard à Ninon de Lenclos. — Voltaire au collége des Jésuites. — Comment il s'y conduisit. — Anecdotes à ce sujet. — Une prédiction du père Lejay. — Succès de Voltaire dans ses études. — Entrevue de Voltaire et de Ninon de Lenclos. — Portrait de Ninon tracé par Voltaire. — Ninon et Voltaire à cette époque, curieux contraste. — Profession à laquelle fut destiné Voltaire. — Sa jeunesse dissipée. — Une anecdote à propos d'un emprunt qu'il fit à un usurier. — Sa querelle avec son père qui l'envoie à La Haye. — Il y devient amoureux. — Mademoiselle Olympe du Noyer surnommée *Pimpette.* — Le déguisement et le rendez-vous. — Il revient à Paris et entre dans l'étude de maître Alain. — Comment il fut mis à la Bastille. — Motif de son arrestation. — Un poëme épique écrit sur les murs de la prison. — Voltaire sort de la Bastille. — Le marquis de Nancé le présente au duc d'Orléans. — Plaisanteries de Voltaire. — Une autre entrevue avec le régent. — Ce que raconte Chamfort à ce sujet. — *OEdipe.* — Succès de cette pièce. — Conduite de Voltaire pendant la représentation. — La duchesse d'Orléans le reçoit dans sa loge. — Voltaire fréquente la haute société. — La jeunesse de Voltaire comparée avec celle de Jean-Jacques Rousseau. — Les mots d'adieux qu'il adressa à la Hollande. — Son exil dans les châteaux. — *La Henriade.* — Cet ouvrage jugé au château de Maisons par les amis de l'auteur. — Comment le manuscrit fut sauvé des flammes. — Ce que dit Arsène Houssaye à propos de la publication de ce poëme. — Voltaire et le duc de Rohan chez le duc de Sully. — Les coups de bâton. — Conduite de Voltaire après cet affront. — Le duel. — Voltaire de nouveau à la Bastille. — Son exil et son séjour en Angleterre. — Ce que dit M. de Rémusat à propos de Voltaire en Angleterre. — Voltaire et Shakspeare. — Avantages que Voltaire tire de la lecture du poëte anglais. — Son retour en France. — Il travaille pour le théâtre. — Quelques-unes de ses pièces ne réussirent pas. — Com-

ment il fit fortune. — Sa banque rue du Long-Pont. — Madame Duchâtelet. — Son portrait tracé par Voltaire. — Comment il est reçu membre de l'Académie. — Une plaisanterie de Voltaire sur l'Académie de Soissons. — Sa conduite à la cour. — Sa familiarité. — Son séjour à la cour du roi de Prusse. — Lamettrie, médecin de Frédéric. — L'orange. — Le roi de Prusse et le roi Voltaire. — Une anecdote racontée par Chamfort — Une querelle académique, Kœnig et Maupertuis. — D'un dictionnaire à l'usage des rois. — Comment Voltaire s'échappe de la cour de Frédéric. — Sa retraite à Ferney. — Ce que Voltaire écrit au duc de Lavallière. — Sa vie à Ferney. — Ses bienfaits. — Ce qu'il écrit à d'Argenson sur son séjour à Ferney. — Une anecdote intéressante racontée par lord Brougham. — Comment Voltaire revient voir Paris. — Enthousiasme public. — Il va au théâtre. — Scène extraordinaire. — Récit du triomphe de Voltaire dans les écrits de Grimm. — Sa vie maladive, sa sobriété. — Mort mystérieuse de Voltaire. — Refus de sépulture. — L'abbé Mignot. — Voltaire au Panthéon treize ans après. — Ce que cela signifiait. — Du jugement à porter sur Voltaire. — Ses opinions philosophiques. — Injuste accusation d'athéisme portée contre lui. — Quelle était la croyanee de Voltaire. — Ce qu'il a écrit sur l'immortalité de l'âme. — Ce que dit M. Edgard Quinet sur la guerre que Voltaire fait à l'Église. — Conséquences. — Voltaire considéré comme poëte tragique. — Opinion de Victor Hugo à ce sujet. — Influence de la lecture de Shakspeare sur Voltaire. — Comment Voltaire lui-même juge ses tragédies. — Mérite de ces tragédies considérées au point de vue de l'art et au point de vue de l'esprit humain. — Pour Voltaire le théâtre est une tribune. — Racine et Voltaire. — Universalité de Voltaire. — Une anecdote racontée par Chamfort à ce sujet. — Voltaire considéré comme historien. — Ses qualités à ce sujet. — *Siècle de Louis XIV*. — *Histoire de Charles XII* et *de Pierre le Grand*. — *Essai sur les Mœurs*. — Sa clarté. — Son style. — La langue qu'il a créée. — Sa haine des phrases. — Voltaire considéré comme poëte. — *La Henriade*. — *Les Tu et les Vous*. — Voltaire romancier, *Zadig*. — *L'Homme aux quarante Écus*. — *Candide*. — *Les Lettres*. — La force d'une idée dans Voltaire. — « J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage. » — Calas. — Sirven. — Labarre. — L'œuvre principale parmi les œuvres de Voltaire.

1.

Marie-François Arouet naquit d'une bourgeoise et d'un notaire, le 20 février 1694, à Paris ou à Chatenay, un petit village près de Sceaux (1). C'est du moins à Cha-

(1) Ceux qui veulent que Voltaire soit né à Paris, placent son bercau

tenay qu'il fut baptisé. « Tout d'abord, dit M. Jules Janin, ce maître absolu du libre arbitre est porté comme un simple enfant des hommes, par sa nourrice, au petit autel de Chatenay, et Dieu sait ce qu'il eût répondu, le prêtre ingénu qui baptisait ce petit cathécumène souffreteux, mal venu, aussi faible et plaintif que Pascal enfant, si quelque voix prophétique eût révélé au curé de Chatenay que ce front, caché sous le bourrelet des nourrices, contenait en germe le *Dictionnaire philosophique*, *Candide*, l'*Essai sur les mœurs*, *la Pucelle* et *Mahomet?* Ah! quelle épouvante! Et quoi d'étonnant si le prêtre eût laissé tomber, sans le baptiser, ce phénomène au pied de son autel. »

Il eut pour parrain l'abbé de Chateauneuf, qui, comme tant d'autres abbés du temps, ne croyait ni à Dieu ni au diable, quoiqu'ils eussent de bonnes raisons pour se dire les ministres de ce dernier. L'abbé de Chateauneuf ne tint guère la promesse qu'il avait faite à l'Église, au nom de son filleul, de *renoncer au monde, à ses pompes et à ses œuvres*, mais il n'en prit pas moins au sérieux le rôle qu'il venait de s'imposer. Il lui apprit à lire, et dans quels livres, bon Dieu! « Ma chère amie, disait-il à Ninon de Lenclos, mon filleul a un double baptême, mais il n'y paraît guère: à peine âgé de trois ans, il sait toute *la Moïsiade* par cœur; au lieu d'apprendre les Fables de La Fontaine, il apprend les Contes du bon homme. »

Quand il sut lire, Arouet fut envoyé au collége des Jésuites. Là, il eut pour professeurs le père Lejay, le père Porée, le père Palut, entre les mains desquels étaient alors l'élite de la jeunesse française. Tous ces pères ne réussirent point à ramener dans le giron de l'Église l'esprit de cet enfant prodigue. Son tour d'esprit se révéla bientôt. C'était un écolier taquin, frondeur, indépendant,

dans la rue des Marmousets, — une rue triste, étroite et boueuse de la vieille cité, si, du moins, elle existe encore par ces temps de démolitions.

sarcastique. On cite de lui des mots qui indiquent déjà un pointe d'incrédulité. Arouet était né très-frileux : au collége, il jetait tout le monde de côté pour avoir la meilleure place devant l'âtre. « Range-toi, dit-il un jour à un de ses camarades, sinon je t'envoie te chauffer chez Pluton. — Que ne dis-tu l'enfer? Il y fait encore plus chaud. — Bah! reprend l'enfant terrible, qui te l'a dit? Je crois que l'un n'est pas plus sûr que l'autre. » Une autre fois, un autre de ses camarades lui dit : « Tu es trop méchant pour aller jamais au ciel.—Le ciel, s'écrie le petit Arouet, c'est le grand dortoir du monde. »

Je crois pourtant qu'on a attaché trop d'importance aux premières saillies d'un enfant malin et railleur. L'enfant pensait-il bien alors ce qu'il disait? On ajoute, il est vrai, qu'un jour le père Lejay, exaspéré par les objections et les raisonnements de son élève, le secoua par le bras, en s'écriant : « Malheureux! tu seras un jour l'étendard du déïsme en France! » Ici encore, j'ai bien peur que cette prédiction n'ait été faite, comme tant d'autres, après l'événement, ou du moins que la suite n'ait donné de la force et de la gravité à un mot jeté par hasard. Ce qui est plus certain que l'incrédulité précoce du jeune Arouet, ce sont ses succès au collége. Il effrayait les professeurs, comme le jeune Pascal avait effrayé son père. En rhétorique, il remporta tous les prix, et Jean-Baptiste Rousseau, qui assistait à la distribution, voulut embrasser ce jeune homme, qui donnait, comme on dit, des espérances (1)!

Cependant l'abbé de Chateauneuf n'avait point perdu de vue son filleul pendant les studieuses années de l'enfance. Il avait parlé de lui plus d'une fois à Ninon de Lenclos et en des termes si bien faits pour piquer la cu-

(1) On a conservé du jeune Arouet ces deux vers latins sur le feu :

Ignis ubique latet, naturam complectitur omnem,
Cuncta parit, renovat, dividit, urit, alit.

riosité d'une femme d'esprit, qu'elle voulut le voir. Cette célèbre beauté était alors vieille et décrépite. Elle reçut l'*enfant de perdition* avec intérêt, avec de bonnes paroles, et, ce qui valait mieux encore, elle lui donna par son testament cent écus pour acheter des livres.

Ninon de Lenclos avait laissé dans l'esprit de l'enfant un souvenir que l'homme retrouva plus tard, et dont il fit un admirable portrait.

« Sa philosophie, écrivit-il en parlant de cette femme extraordinaire, était véritable, ferme, invariable, au-dessus des préjugés et des vaines recherches. Elle eut, à vingt-deux ans, une maladie qui la mit au bord du tombeau. Ses amis déploraient sa destinée qui l'enlevait à la fleur de son âge! « Ah! dit-elle, je ne laisse au « monde que des mourants. » Il me semble que ce mot est bien philosophique. Elle disait qu'elle n'avait jamais fait à Dieu qu'une prière : « Mon Dieu, faites de moi « un honnête homme et n'en faites jamais une honnête « femme. » Les grâces de son esprit et la fermeté de ses sentiments lui firent une telle réputation que, lorsque la reine Christine vint en France, en 1654, cette princesse lui fit l'honneur de l'aller voir dans une petite maison de campagne où elle était alors. Lorsque mademoiselle d'Aubigné (depuis madame de Maintenon), qui n'avait alors aucune fortune, crut faire une bonne affaire en épousant Scarron, Ninon devint sa meilleure amie. Elles couchèrent ensemble quelques mois de suite : c'était alors une mode dans l'amitié. Je ne dois pas oublier que madame de Maintenon étant devenue toute-puissante, se ressouvint d'elle et lui fit dire que, si elle voulait être dévote, elle aurait soin de sa fortune. Mademoiselle de Lenclos répondit qu'elle n'avait besoin ni de fortune ni de masque. »

Telle était la femme qui servit de marraine à ce jeune esprit; mais alors, je l'ai dit, ce n'était plus la fraîche, l'éblouissante Lenclos, qui avait l'âme formée *de la vo-*

lupté d'Épicure et de la vertu de Caton, c'était une vieille momie revenue des pays de la mort, qui allait ouvrir à un adolescent curieux et inspiré le monde des vivants. Tant de vieillesse d'un côté, et tant de jeunesse de l'autre ! Un parchemin ridé sur lequel les passions, les galanteries, les grandeurs, les petitesses, les vertus, les vices du dernier siècle avaient griffonné toute une histoire, et une jeune âme, page blanche sur laquelle le XVIIIe siècle va écrire son livre ! Quelle entrevue ! quel contraste !

2.

Arouet, en sortant du collége, retourna rue des Marmousets. Quel horizon pour un jeune homme qui était né avec des goûts de grand seigneur ! Comme toujours, le père s'opposait à ce que le fils suivit la carrière des lettres. L'ancien notaire de campagne voulait que celui qui aurait l'honneur de porter son nom, fût un homme de loi. Il était déjà trop tard : Arouet, au collége, avait sucé le lait des muses, et l'on peut dire de ces nourrissons-là comme des ivrognes : « Qui a bu, boira. » Il n'avait pas douze ans, que déjà l'écolier avait écrit une épître en vers à Monseigneur, fils de Louis XIV, pour un soldat des invalides. La première jeunesse de Marie-François Arouet fut dissipée sans être orageuse. Il courut le monde, les théâtres et le reste, en compagnie de jeunes chercheurs d'aventures. La triste figure que devait faire dans ce monde doré un fils de notaire, sans argent, et qui n'avait pas encore de nom. Pour l'argent, il en emprunta ; pour le nom, il ne tarda pas à s'en faire un. Il est curieux de retrouver dans la bouche, ou du moins sous la plume de ce même Arouet, devenu plus tard monsieur de Voltaire, le récit de ses petites tribulations de jeunesse :

« Je me souviens, dit-il, qu'étant un jour dans la nécessité d'emprunter de l'argent d'un usurier, je trouvai

deux crucifix sur sa table. Je lui demandais si c'étaient des gages de ses débiteurs; il me répondit que non, mais qu'il ne faisait jamais de marché qu'en présence du crucifix. Je lui repartis qu'en ce cas, un seul suffisait, et je lui conseillai de le placer entre les deux larrons. Il me traita d'impie et me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui; il courut après moi sur l'escalier et me dit, en faisant le signe de la croix, que si je pouvais l'assurer que je n'avais point eu de mauvaises intentions en lui parlant, il pourrait conclure mon affaire en conscience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très-bonnes intentions. Il se résolut donc à me prêter sur gage, à dix pour cent pour six mois, retint les intérêts par devers lui, et au bout de six mois, il disparut avec mes gages qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. »

L'abbé de Chateauneuf était toujours là, poussant dans le beau monde où il avait ses entrées, un filleul qui avait de l'esprit, de la figure, du talent et qui menaçait d'avoir du génie. Arouet fut ainsi introduit dans les cercles de la bonne ou de la mauvaise société (cela dépend du point de vue), où régnait alors le prince de Conti, le duc de Vendôme, le marquis de la Fare, le duc de Sully, l'abbé de Chaulieu—j'en oublie, et des plus spirituels ou des plus enjoués. Un trait mérite d'être noté, c'est que, dès ses premiers pas dans un monde auquel ne semblait l'avoir destiné ni sa naissance, ni sa fortune, le jeune Arouet traita tout de suite sur un pied d'égalité avec les plus grands seigneurs. Il sut prendre avec eux, tout au début, cet air de familiarité qu'il conserva toute sa vie. Chez un autre, cette familiarité eût peut-être semblé de l'impertinence, mais comme il avait du tact, du goût et l'assurance d'un mérite qui devait éclater bientôt, on lui passa de sortir de son rang et de plaire sans jamais descendre à la bassesse ni à la flatterie.

Cependant il cherchait moins les honneurs que la gloire. C'est à la plume qu'il comptait bien demander ses titres de noblesse. Il concourut à l'Académie française pour le prix de poésie. Le sujet était *le Vœu de Louis XIII*. Voltaire, où du moins Arouet — car il n'était encore connu que sous ce dernier nom — n'obtint pas le prix, qui fut donné à un abbé de Jarry. Le jeune homme ne gagna pas cette fois les bonnes grâces de l'Académie; mais il perdit tout à fait les faveurs de son père. Le bruit était bien venu déjà aux oreilles de l'ancien notaire que son fils faisait des vers, mais maintenant il n'y avait plus moyen d'en douter. Le père Arouet envoya le jeune fou à La Haye, près de l'ambassadeur français, espérant sans doute que toutes les eaux de la Hollande rafraîchiraient un cerveau brûlé. Hélas! le climat n'y put rien et les douches de ce ciel pluvieux manquèrent leur effet. Voltaire resta poëte en Hollande, et de plus il y devint amoureux. Aussi l'ambassadeur d'écrire au père : « Je n'espère plus rien de votre fils. »

Cet amour de jeunesse est un véritable roman qu'il faut lire dans les *Lettres* de Voltaire. Je recommande surtout la scène du déguisement. Arouet, prisonnier dans un hôtel (1), écrit à l'héroïne, mademoiselle Olympe du Noyer, mieux connue sous le nom de Pimpette :

« Envoyez Lisbette (une entremetteuse) sur les trois heures; je la chargerai pour vous d'un paquet qui contiendra des habillements d'homme; vous vous accommoderez chez elle, et si vous avez assez de bonté pour vouloir bien voir un pauvre prisonnier qui vous adore, vous donnerez la peine de venir sur la brune à l'hôtel. A quelle cruelle extrémité sommes-nous réduits, ma chère! est-ce à vous à me venir trouver. Voilà cependant l'unique moyen de nous voir. Vous m'aimez, ainsi

(1) Voltaire avait sans doute été consigné dans un hôtel par les ordres de l'ambassadeur français.

j'espère vous voir aujourd'hui dans mon petit appartement. Le bonheur d'être votre esclave me fera oublier que je suis prisonnier du roi. Comme on connaît mes habits et que par conséquent on pourrait vous reconnaître, je vous enverrai un manteau qui cachera votre justaucorps et votre visage. Mon cher cœur, songez que ces circonstances-ci sont bien critiques. »

L'entrevue eut lieu, mais le bruit s'en répandit. Arouet fut contraint de revenir en France, et Olympe du Noyer devint plus tard madame la baronne de Vinterfeld.

La grande affaire d'Arouet était maintenant de se réconcilier avec son père. L'enfant prodigue obtint le pardon de ses fautes amoureuses ; mais à une condition : « Vous suivrez, lui dit-on, le chemin qu'ont suivi vos ancêtres ; de ce pas, vous allez prendre place chez maître Alain. » Ce maître Alain était un procureur de la rue Perdue. Voilà donc le jeune homme installé dans une étude. C'est là qu'il changea le nom d'Arouet en celui de Voltaire. « J'ai été si malheureux, dit-il, avec l'autre, que je veux voir si celui-ci me portera bonheur.»

Le père Arouet avait compté, comme on dit, sans son hôte, en voulant faire de son fils un procureur. Cet hôte était le démon de la poésie, que ce père, très-peu poëte lui-même, avait logé par mégarde dans l'âme de son héritier légitime. Une circonstance vint d'ailleurs déranger tous les plans et décider d'une manière irrévocable la vocation du jeune homme. Au moment où il était à peu près décidé que Voltaire allait étudier les lois, il fut mis de par la loi à la Bastille. Le motif de son arrestation était une satire en vers. Cet acte était deux fois injuste, d'abord parce qu'il est mauvais de punir par l'emprisonnement un écrit quel qu'il soit, et ensuite parce que cette satire n'était pas de Voltaire.

La Bastille était alors l'antichambre de la célébrité. Tous les hommes de génie du XVIIIe siècle ont passé par

les sombres voûtes de cette prison d'État, avant de rayonner sur le monde. Voltaire, dans cette cage de fer et de pierre, sentit grandir ses ailes. Il trouva même le courage de se moquer de sa mauvaise étoile, de ses geôliers et de sa formidable demeure :

O gens de bien, mes frères,
Que Dieu vous garde d'un pareil logement !
J'arrive enfin dans mon appartement.
Certain croquant, avec douce manière,
Du nouveau gîte exaltait les beautés,
Perfections, aise, commodités.
Jamais Phébus, dit-il, dans sa carrière
N'y fit briller sa trop vive lumière :
Voyez ces murs de dix pieds d'épaisseur,
Vous y serez avec plus de fraîcheur.
Puis me faisant admirer la clôture,
Triple la porte et triple la serrure,
Grilles, verrous, carreaux, de tout côté,
C'est, me dit-il, pour votre sûreté.

La Bastille n'était pas pourtant une prison pour rire.

Me voici donc en ce lieu de détresse
Embastillé, logeant fort à l'étroit,
Ne dormant point, buvant chaud, mangeant froid,
Sans passe-temps, sans amis, sans maîtresse.

Il eût pu ajouter sans plume, sans papier, sans encre. Sur la muraille de son cachot nouvellement recrépi, il écrivit au crayon un poëme épique à la louange de Henri IV. « Qu'est ceci, dit le geôlier en grattant la muraille? Des vers, Dieu me pardonne ! » Et le poëte à dater de ce jour, fut obligé d'écrire dans sa tête la suite de *la Henriade.*

Voltaire sortit après un an de la Bastille. Il retrouva ses amis, et parmi eux le marquis de Nancé. Celui-ci, après souper, vint au Palais-Royal pour le présenter au duc d'Orléans. Il fallut faire antichambre : Voltaire s'impatientait. Pendant ces heures d'attente, un vilain

orage éclata : vent, éclairs, pluie et tonnerre. Le jeune homme s'écria devant une foule de personnages qui attendaient leur tour d'être introduits : « Quand ce serait un régent qui gouvernerait là-haut, les choses n'iraient pas plus mal. » Le marquis de Nancé sourit et, présentant Voltaire au régent : « Monseigneur, lui dit-il, voici le jeune Arouet que vous venez de tirer de la Bastille et que vous allez y renvoyer. » Puis le marquis raconta le mot de Voltaire, sachant bien à qui il parlait. Le régent se mit à rire aux éclats et, voulant sans doute réparer l'injustice qui avait été commise envers Voltaire, lui offrit une pension, sur quoi Voltaire répondit : « Je remercie Votre Altesse Royale de ce qu'elle veut bien se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger à l'avenir de mon logement. »

Voltaire eut plus tard une seconde entrevue avec le régent. « Le duc d'Orléans, dit Chamfort, avait promis de faire quelque chose du jeune Arouet, c'est-à-dire d'en faire un important et de le placer. Le jeune poëte attendit le prince au sortir du conseil, au moment où il était suivi de quatre secrétaires d'État. Le prince le vit et lui dit : « Arouet, je ne t'ai pas oublié, et je te destine le dé-« partement des niaiseries — Monseigneur, répondit le « jeune Arouet, j'aurais trop de rivaux ; en voilà qua-« tre. » Le prince pensa étouffer de rire.

A la Bastille, Voltaire avait commencé *la Henriade*, il avait achevé *OEdipe*. Cette tragédie, après avoir eu bien de la peine à être reçue par messieurs les comédiens, fut représentée en 1718. Le succès fut grand, et M. Arouet, qui avait pleuré comme tout le monde, permit enfin à son fils d'être poëte. Un seul dans la salle ne prit pas ce succès au sérieux, c'était Voltaire ; il marcha lui-même sur la scène, durant la représentation, portant la queue du grand prêtre, non sans avoir l'air de se moquer du prêtre lui-même, de la tragédie et du public. La duchesse demanda quel était ce jeune homme

qui voulait faire tomber la pièce. On lui dit que c'était l'auteur. Étonnée, elle le fit venir dans sa loge et lui donna sa main à baiser. « Voilà, dit le duc de Richelieu à Voltaire en le présentant, deux beaux yeux à qui vous avez fait répandre bien des larmes. — Ils s'en vengeront sur d'autres, répondit Voltaire. »

Le poëte applaudi, heureux, courtisé, fêté, caressé, hanta de plus belle la grande société, ou du moins la société des grands. Il lui arrivait, dit-on, de souper alors jusqu'à trois fois dans la même nuit. Il courut le phaéton, qui était le grand jeu à la mode, gagnant et perdant beaucoup d'argent. Qu'on compare cette folle jeunesse, ou, pour ainsi dire, ce carnaval, avec la jeunesse dure, triste, deshéritée de Jean-Jacques Rousseau, on ne s'étonnera plus alors du contraste de ces deux caractères.

3.

Vers ce temps, il repartit pour la Hollande, sans doute pour échapper à la vie dévorante des plaisirs. En passant par Bruxelles, il visita Jean-Baptiste Rousseau qui avait été exilé de France. Le vieux et le jeune poëte s'embrassèrent. Seulement ils eurent la malheureuse idée de se lire des vers. Jean-Baptiste Rousseau commença et récita son *Ode à la postérité*. Voltaire, qui l'avait écouté, lui dit en souriant : « Mon ami, voilà une lettre qui n'arrivera pas à son adresse. » A son tour, Voltaire tira un manuscrit de sa poche et lut au poëte exilé une épître en vers. Jean-Baptiste Rousseau, qui avait passé dans son temps pour un poëte immoral, accusa le jeune homme d'impiété. Là-dessus ils se séparèrent ennemis.

Voltaire ne comprit rien aux beautés du paysage hollandais, ni aux mœurs simples de la nation. Il laissa pour souvenir aux Pays-Bas ces mots trop connus : « Adieux, canaux, canards, canaille ! »

Il revint à Paris, mais pour peu de temps, car il en fut bientôt exilé. Cette fois, il est vrai, ce fut l'exil dans les châteaux. Il lui fut permis d'errer en France, où il fut partout reçu avec empressement. Cependant l'enfant de Paris, au château de la Source où il s'arrêta, avait ce vague *besoin des lieux où l'on n'est pas*, comme a dit Casimir Delavigne. Il obtint sa grâce du régent et rentra dans la grande ville. Le bruit était son élément; il s'y trouva bien. Ce fut alors qu'il songea à publier *la Henriade*. Voulant juger de l'effet que produirait sur le public son poëme épique, il rassembla au château de Maisons un cercle de connaisseurs choisis dans le grand monde. L'ouvrage fut critiqué, et même si vertement, que l'auteur, perdant patience, jeta son manuscrit dans le feu. Le président Hénaud sauva le poëme des flammes, en brûlant une belle paire de manchettes. « Pendant qu'il y retouchait d'une main plus sûre, dit M. Arsène Houssaye, dans son *Roi Voltaire*, l'abbé Desfontaines, on ne sait sur quelle copie, fit imprimer le poëme sous le titre de *la Ligue*. L'abbé indiscret ne s'était pas contenté de toucher un salaire de deux imprimeurs, il avait osé ajouter des vers de sa façon. Le poëme parut avec éclat : tout défiguré qu'il fût, il valut tant d'éloges à Voltaire, que le poëte pardonna à l'abbé. Voltaire à son tour voulut faire imprimer son œuvre; mais les prêtres, lui reprochant d'avoir embelli et ranimé les erreurs du sémi-pélagianisme, se mirent en campagne, pour que le privilége de l'imprimer lui fût refusé. Pour déjouer ces cabales, Voltaire dédia son poëme au roi, mais le roi ne voulut point de sa dédicace. Dès ce jour la guerre fut déclarée. »

Cette guerre, Voltaire la soutint toute sa vie, envers et contre tous. Quoique vivant dans la société des puissants, il ne les épargnait guère, quand ils osaient ne pas le reconnaître pour leur égal, sinon pour leur maître. Un jour qu'il dînait chez le duc de Sully, Voltaire se mit

à combattre sans façon, comme c'était sa coutume, une opinion du chevalier de Rohan. Le chevalier surpris et n'ayant pas sans doute de bonne raison à donner, s'écria d'un ton dédaigneux : « Quel est donc ce jeune homme qui parle si haut? — C'est, répondit le poëte, un homme qui ne traîne pas un grand nom. Je suis le premier du mien, vous êtes le dernier du vôtre. »

Le mot porta coup, mais, à propos de coups, ce fut Voltaire qui les reçut. Le surlendemain, il dînait encore chez le duc quand on vint l'avertir qu'il était attendu à la porte de l'hôtel. « Il y va, raconte son biographe : un homme qu'il ne connaît pas l'appelle du fond de sa voiture; il s'avance, l'inconnu le saisit par le devant de l'habit, au même instant un valet le frappe de cinq ou six coups de bâton; après quoi le chevalier de Rohan, posté à quelques pas de lui, s'écrie : *C'est assez!*

A qui recourir pour obtenir justice d'une si basse et si lâche vengeance? aux tribunaux? Voltaire savait trop ce qu'ils valaient de son temps, il s'enferma, et apprit à la fois l'escrime pour se battre et l'anglais pour vivre hors de France après le duel. Ceci fait, il défia le chevalier de Rohan. Ce dernier n'osa point refuser de se battre; mais dans l'intervalle (c'est-à-dire du jour au lendemain), la famille du chevalier alla chez le premier ministre. On ne parla sans doute pas du duel, encore moins de l'affront qui l'avait motivé; mais on montra à Son Excellence un quatrain de Voltaire où il y avait une épigramme contre le ministre et une déclaration d'amour à sa maîtresse. On connaît le mot de je ne sais plus qui : « Montrez-moi quatre lignes d'un homme et je le ferai pendre. » Voltaire ne fut point pendu, mais il fut remis à la Bastille. Cette fois l'opinion publique, si abaissée qu'elle fût en France, donna tort au gouvernement. Un malheureux poëte, emprisonné après avoir été battu pour avoir dit un grand mot à un grand seigneur, on trouva que c'était trop. Le maréchal de Vil-

lars trouva qu'on avait eu tort de n'avoir pas puni la notoriété d'une mauvaise action et d'avoir fait mettre le battu à la Bastille pour tranquilliser le batteur.

4.

Après six mois de Bastille, Voltaire fut exilé en Angleterre. Là commence pour lui une ère nouvelle. Jusqu'ici l'incrédulité, dont on a fait tant de bruit, n'était chez le poëte qu'un libertinage d'esprit. Il faisait à l'Église une guerre de bons mots, de saillies et de vers élégants. C'était au choc des verres et dans les petits soupers qu'il attaquait la théologie en riant et qu'il se moquait avec les beaux esprits de la secte des hypocrites. Une fois en Angleterre il change de méthode et raisonne son incrédulité. Ce qui n'était qu'un parti pris d'indépendance devient un système. Qu'était venu faire le poëte dans la patrie de Newton? C'est M. Charles de Rémusat qui nous le dit : « Il était venu apprendre à penser. » Voltaire résida, durant son exil, à Wandsworth, petit village de Surrey entre Londres et Twickenham. Là il vit Bolingbroke et les amis de ce libre penseur. Ce qui frappa surtout Voltaire dans ce monde si nouveau pour lui, ce furent les institutions politiques de l'Angleterre. Il s'éprit d'un amour vrai, d'une admiration réfléchie pour une forme de gouvernement qui permettait de tout penser et de tout dire. « Depuis lors, ajoute avec raison M. de Rémusat, dans les sciences, dans la philosophie, dans la politique et même quelquefois dans l'art du théâtre, il s'est donné pour le disciple des Anglais. Ayant appris d'eux les noms de Newton, de Locke, de Shakspeare, il revint les révéler à la France. Ses *Lettres sur les Anglais*, son ouvrage le plus neuf peut-être, et où se rencontrent presque toutes ses idées encore dans leur première fleur, firent pour un demi-siècle l'éducation de la société de Paris. » Ce que M. de Rémusat ne dit point et ce qu'il

est bon d'ajouter, c'est que le parlement de Paris fit brûler cet ouvrage de la main du bourreau.

Au fond, il n'y a rien là qui doive étonner. Les *Lettres sur les Anglais* étaient la première déclaration de guerre à l'ancienne société française, aux préjugés que le siècle de Louis XIV avait consacrés, à la tyrannie exercée sur les consciences. L'autorité d'alors ne s'y trompa point, et si elle n'eut pas la main heureuse, (car les idées sortent plus pures et plus fortes de la flamme du bûcher), du moins elle avait bien sû connaître l'ennemi.

On sait peu de choses du séjour de Voltaire dans la Grande-Bretagne. Il y rima des vers et même des vers anglais; puis, ce qui valait encore mieux, il y fit connaissance avec les pièces de Shakspeare. Voltaire était trop imbu du théâtre de Racine pour comprendre le drame anglais. Il y vit bien des éclairs de génie, des situations neuves et émouvantes, des caractères fortement tracés, mais ce fut tout. Après avoir donné à Shakspeare des éloges chaleureux, quoique beaucoup trop restreints, il finit par le traiter de barbare. On se demande naturellement si Voltaire en cela a été de bonne foi, si, après avoir annoncé au monde qu'il venait de déterrer un monument de génie, il n'a point voulu cacher en même temps une partie de sa découverte, pour s'en servir au besoin. Cette supposition serait assez vraisemblable; j'aime pourtant mieux croire que l'esprit de Voltaire, dominé par les idées de Boileau et le goût français du XVIIIe siècle, se perdit lui-même dans la forêt vierge du grand poëte anglais, dont il saisit tout au plus çà et là quelques perspectives grandioses. Le fait est qu'il tira profit de la lecture de Shakspeare, qu'il lui emprunta même l'idée d'une de ses meilleures tragédies, *Zaïre*, et qu'il s'autorisa de l'exemple du géant dramatique pour introduire quelques timides innovations sur la scène française.

C'est aussi en Angleterre qu'il conçut et écrivit *Brutus*,

tragédie inspirée bien moins par le contact avec Shakspeare que par cet amour de la liberté dont le poëte avait attisé la flamme sous le ciel de l'exil, après l'avoir recueilli sous les voûtes de la Bastille.

Au bout de trois années de bannissement, Voltaire rentra en France, armé de pied en cap pour la guerre qu'il allait continuer. Sur la terre du libre examen, il avait appris à être philosophe et à combattre les préjugés avec l'épée de la raison. Sa mission était désormais fixée. « Il jura, dit Condorcet, de se rendre, par les seules forces de son génie, le bienfaiteur de tout un peuple en l'arrachant à ses erreurs. » D'autres se récrieront sans doute et soutiendront que, parmi ces erreurs, il y avait des vérités. Qui pense le contraire? Mais il faut se souvenir que la philosophie du XVIIIe siècle, fut comme la révolution française, un orage. Or, l'orage distingue-t-il entre l'ivraie et le bon grain?

5.

Voltaire, après avoir fait imprimer en secret l'*Histoire de Charles XII* et les *Lettres anglaises*, reprit les grandes luttes du théâtre. La scène était pour lui une tribune. Du haut de cette tribune sonore, il haranguait le peuple en vers par la voix de ses personnages. Toutes ses tragédies n'obtinrent point le même succès. *Brutus* fut assez bien reçu; *Ériphyle* tomba sans bruit; *Zaïre* fut accueillie avec toute l'ardeur de l'enthousiasme et déclarée un chef-d'œuvre; *Marianne* fut tuée par une allusion (1); *Adélaïde du Guesclin* succomba sous un mot. L'acteur venait de dire : *Es-tu content Coucy? — Couci-couci*, répondit un mauvais plaisant qui était au parterre.

Vers 1731, Voltaire qui était entré dans la gloire et

(1) Comme on était alors au temps de la fête de l'Épiphanie, un spectateur s'écria, en voyant l'héroïne approcher de ses lèvres la coupe empoisonnée : « La reine boit. »

dans la célébrité, se présenta à l'Académie française. Il fut repoussé. Ce fut un évêque de Luçon qui fut élu.

Bien différent en cela de la plupart des poëtes, Voltaire n'oublia point, tout en faisant des vers, de faire fortune. Avant M. de Talleyrand, il s'était dit que le moyen d'être puissant dans le monde, c'était d'être riche. Il se fit homme d'affaires en même temps que de plaisirs. Joueur, négociant, industriel, agioteur, banquier, il tenta tous les moyens connus ou inconnus d'apprivoiser les écus qu'il appelait avec raison ses partisans. Il y réussit mieux qu'on ne peut dire. Vers 1733, il ouvrit, rue du Long-Pont, une banque pour jouer sur les grains. La rue du Long-Pont, aujourd'hui démolie, existait encore il y a quelques années ; c'était une triste rangée de laides et vieilles maisons qui faisaient un assez sombre vis-à-vis au portail de l'Église Saint-Gervais. Voltaire écrit lui-même :

« Je suis vis-à-vis de ce beau portail Saint-Gervais, dans le plus vilain quartier de Paris, plus étourdi du bruit des cloches qu'un sacristain ; mais je ferai tant de bruit avec ma lyre, que le bruit des cloches ne sera plus rien pour moi. Je suis malade, je me mets en ménage; je souffre comme un damné. Je brocante, j'achète des magots de la Chine et des Titiens; je fais un opéra; je fais transcrire *Ériphyle* et *Adélaïde;* je les corrige, j'efface, j'ajoute, je barbouille; la tête me tourne. Me voici donc tenant maison, me meublant et m'arrangeant non-seulement pour passer une vie douce, mais pour en partager les agréments avec quelques gens de lettres qui voudront bien s'accommoder de ma personne et de ma fortune. »

Cette fortune n'était point à dédaigner même pour les plus difficiles. Voltaire s'était enrichi par diverses spéculations heureuses. Il avait gagné le gros lot à la loterie du contrôleur-général ; il avait joué et gagné à tous les jeux de hasard—y compris celui de la gloire.—Après

avoir emprunté aux usuriers, il prêtait, lui poëte, de l'argent aux grands seigneurs. « Que l'esprit soit bon à tout, même à faire fortune, Voltaire l'a bien prouvé, » écrit à ce propos Jules Janin.

Pégase n'est plus :

Le cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

C'est dans les châteaux, et cette fois au château de Cirey, que le cheval ailé de la fable emporta Voltaire. Là il vécut vingt années (quoique toujours allant et venant) avec M. le marquis et madame la marquise Duchâtelet. Cette femme a joué un trop grand rôle dans la vie de Voltaire pour que nous ne cherchions pas à la connaître; c'est encore lui qui va nous la peindre :

« Elle joignit au goût de la gloire une simplicité qui ne l'accompagne pas toujours, mais qui est souvent le fruit des études sérieuses. Jamais femme ne fut si savante qu'elle, et jamais personne ne méritait moins qu'on dit d'elle : c'est une femme savante. Elle a vécu longtemps dans la société, où l'on ignorait ce qu'elle était, et elle ne prenait pas garde à cette ignorance. Les dames qui jouaient avec elle chez la reine étaient bien loin de se douter qu'elles fussent à côté du commentateur de Newton. Elle eût plutôt écrit comme Pascal et Nicole que comme madame de Sévigné, mais cette fermeté sévère et cette trempe vigoureuse de son esprit ne la rendaient pas inaccessible aux beautés du sentiment. Les charmes de la poésie et de l'éloquence la pénétraient. »

C'est elle qu'il a chantée dans ses vers sous le nom d'Émilie. A Cirey, Voltaire écrivit *Alzyre*, *Zaïre*, *Mahomet*, *Mérope*, *l'Enfant prodigue*, *le Discours sur l'homme* et *la Pucelle*. Il n'en trouvait pas moins du temps pour vivre en grand seigneur, satisfaire à une vaste correspondance, cultiver les sciences avec la com-

pagne de son intelligence, semer des vers à pleines mains, jeter son esprit, son cœur, son âme aux quatre vents de l'horizon politique, religieux et littéraire. Madame Duchâtelet mourut. On trouva une bague à secret qui lui avait appartenu et dans laquelle était un portrait, mais non celui du marquis, ni même celui de Voltaire. C'était le portrait du poëte Saint-Lambert qui a chanté *les Saisons*. « Monsieur le marquis, dit Voltaire à M. Duchâtelet qui assistait comme lui à cette découverte, voilà une chose dont nous ne devons nous vanter ni l'un ni l'autre. »

Voltaire qui avait frappé par deux fois, mais inutilement, à la porte de l'Académie, y entra enfin avec triomphe, grâce à la voix de madame de Pompadour. Le fait est raconté avec esprit dans *le Roi Voltaire*. « La marquise, dit M. Arsène Houssaye, ayant joué *Alzyre* au théâtre des petits appartements, il s'imagina qu'il devait se jeter à ses pieds. Madame de Pompadour le rappela à l'ordre en lui disant que sa place n'était point à ses pieds, mais à l'Académie. — Je l'avais oublié, dit Voltaire, mais il me manque une voix pour être élu. — Laquelle ? — La vôtre. — Je vous la donne. » Et le poëte fut élu.

Voltaire s'était un peu moqué toute sa vie des académies : Être académicien ne le corrigea point. Passant un jour par Soissons, il reçut la visite des députés de l'Académie du lieu qui disaient que cette société était la fille aînée de l'Académie française. « Oui, messieurs, répondit-il, la fille aînée, fille sage, fille honnête, qui n'a jamais fait parler d'elle. »

Il parut à la cour de France, mais non en courtisan, ou, du moins, c'était un courtisan trop libre dans ses allures pour que son séjour y fût de longue durée. Il ne voulut jamais se départir, même envers les rois, de cette familiarité qui était chez lui un principe de conduite. Un soir après la représentation du *Temple de la gloire*,

mauvaise allégorie où le roi Louis XV se trouvait métamorphosé en Trajan, Voltaire arrêta le roi au passage, lui disant tout haut : « Eh bien, Trajan est-il content? » C'était une flatterie; mais le ton déplut, et Louis XV continua son chemin sans répondre un mot.

6.

Voltaire se trouva aussi à la cour du roi de Prusse, qui se disait lui-même le disciple de Voltaire. Frédéric lui avait écrit de sa propre main pour le presser de venir : « Vous serez reçu, ajoutait-il, comme le Virgile de ce siècle. » En effet, il coucha dans l'appartement qu'avait occupé le maréchal de Saxe, soupa tous les soirs à la table du roi, fut accablé d'honneurs et de caresses. C'est à la cour de Prusse qu'il termina son *Histoire du siècle de Louis XV*. Tout allait au mieux, jusqu'au jour où Lamettrie, médecin de Frédéric, dit un jour à Voltaire : « Le roi, notre maître, ne tiendra pas toujours pour vous table ouverte, ne vous y fiez pas; car hier, comme on s'étonnait devant lui de votre faveur, il nous a dit négligemment : « Oh! quand on a sucé le jus de l'orange, on jette l'écorce. » Voltaire ne dit rien, mais cette orange-là lui resta sur le cœur.

Cependant rien ne faisait encore présager une disgrâce. Le soir même au souper du roi, une thèse philosophique est mise sur le tapis, ou, pour mieux dire, sur la nappe. On demande l'opinion du roi. Frédéric ne répond pas. Croyant qu'il n'a pas entendu, on réitère la question : « Qu'en pense le roi? » Et Frédéric de se taire. Il donne enfin la raison de son silence : « Le roi, dit-il, ce n'est pas moi, c'est Voltaire. Quand je commande cent mille hommes, je suis le roi, mais quand je soupe avec Voltaire, c'est lui qui est le roi. Il est la lumière, je ne suis que la force. » Frédéric était du moins un homme d'esprit.

Faut-il en croire l'anecdote racontée par Chamfort? Voltaire, étant à Postdam, un soir après souper, fit un portrait d'un bon roi en contraste avec celui d'un tyran, et, s'échauffant par degrés, il fit une description épouvantable des malheurs dont l'humanité était accablée sous un roi despotique, conquérant, etc. Le roi de Prusse, ému, laisse tomber quelques larmes : « Voyez, voyez, s'écria M. de Voltaire, il pleure, le tigre ! »

Ce qui est certain, c'est que Voltaire corrigeait les vers du roi, lui donnait des leçons de grammaire, de littérature, de politique et de philosophie, était le familier, l'ami, le commensal du maître, tout en gardant (chose rare !) sa pleine et entière liberté ! Une querelle académique, dans laquelle Voltaire et Frédéric intervinrent, prenant parti l'un pour Kœnig et l'autre pour Maupertuis, vint tout gâter. Voltaire jugea dès lors qu'il était de trop à la cour. « Si la vérité est écartée du trône, écrit-il, c'est surtout lorsqu'un roi se fait auteur. Les coquettes, les rois, les poëtes sont accoutumés à être flattés. Frédéric réunit ces trois couronnes-là.... Il faut oublier ce rêve de trois années. Je vois bien qu'on a pressé l'orange, je ne songe qu'à sauver l'écorce. Je vais me faire pour mon instruction un petit dictionnaire à l'usage des rois. *Mon ami* signifie : mon esclave. Mon *cher ami* veut dire : vous m'êtes plus qu'indifférent. *Soupez avec moi ce soir* signifie : je me moque de vous ce soir. Le dictionnaire peut être long, c'est un article à mettre dans l'*Encyclopédie.* »

Ne voulant sans doute pas que le dictionnaire se prolongeât à ses dépens, il résolut de s'échapper de cette servitude dorée. La tentative était difficile, car Fréderic tenait à garder Voltaire. Ce dernier s'enfuit sous un faux nom. Il fut arrêté en route, emprisonné, malmené. Voltaire apprit qu'il est quelquefois plus aisé d'entrer chez les rois que de sortir de chez eux.

Voltaire, qui avait passé par *Versailles* et par *Sans-*

Souci, voulut enfin avoir un palais à lui; c'est en Suisse qu'il le choisit. Il tenait sa cour à Fernex ou Ferney et aux Délices, près Genève. La première de ces résidences est surtout restée célèbre, et les philosophes du XVIIIe siècle désignaient volontiers Voltaire sous le nom du patriarche de Ferney. On s'étonnera peut-être qu'il n'ait point préféré vivre en France. Voltaire avait alors soixante ans, et la France n'était pas pour lui un lieu de sûreté. L'orage continuait à y gronder sur ses œuvres. Les unes étaient proscrites, les autres brûlées par la main du bourreau, d'autres enfin, imprimées sous un faux nom et à l'étranger, ne passaient que difficilement les frontières. Il exila volontairement sa personne pour ne point exiler sa pensée. Du haut des Alpes, il défiait le monde.

De sa terre de Ferney, il peut écrire au duc de la Vallière : « Je me suis fait un drôle de petit royaume dans mon vallon des Alpes. Je suis le vieux de la montagne, à cela près que je n'assassine personne. Savez-vous, monseigneur le duc, que j'ai deux lieues de pays qui ne rapportent pas grand'chose, mais qui ne doivent rien à personne. » C'était, en effet, une splendide solitude, avec un château d'ordre dorique, sur la frise duquel il écrivit : « *Voltaire fecit.* » L'église de Ferney menaçait de tomber en ruines ; il en fit bâtir une nouvelle, avec cette inscription : « Voltaire à Dieu. »

Ferney devint le rendez-vous de tous les penseurs, des artistes, des poëtes, des gentilshommes. Lui, Voltaire, était admiré de ses visiteurs et adoré de ses paysans, car ses mains s'ouvrirent tour à tour pleines de lumière et pleines d'aumônes. On lit dans une lettre de madame Suart que tous les paysans qui passaient par Ferney y trouvaient un dîner prêt et une pièce de vingt-quatre sous pour continuer leur route. Il donnait beaucoup et à tous, aux connus et aux inconnus, aux grands et aux petits, à ses amis et même à ses ennemis. Ceux qui ont

mis en relief les fautes de Voltaire, ont trop oublié de dire qu'il les couvrait du manteau de la charité. Ils se sont aussi gardés de dire que, quelles que fussent ses idées sur la religion, il en observait du moins les formes extérieures. « Le roi, écrivait-il à d'Argenson, veut qu'on remplisse ses devoirs de chrétien ; non-seulement je m'acquitte de ces devoirs, mais j'envoie mes domestiques catholiques régulièrement à l'église, mes domestiques protestants régulièrement au temple ; je pensionne un maître d'école pour enseigner le catéchisme aux enfants ;... en tous cas, je suis très-bien avec mon curé, j'édifie mon peuple ; tout le monde est content de moi, hors les filles. » On peut rire du dernier trait et y reconnaître la malice de Voltaire ; mais, après tout, c'est une malice innocente.

Lord Brougham, qui a jugé Voltaire sans passion, raconte l'anecdote suivante :

« Une matinée du mois de mai, monsieur de Voltaire fait demander au jeune M. le comte de Latour s'il veut être de sa promenade (trois heures du matin sonnaient). Étonné de cette fantaisie, M. de Latour croyait achever un rêve, quand un second message vint confirmer la vérité du premier. Il n'hésite pas à se rendre dans le cabinet du patriarche qui, vêtu de son habit de cérémonie, habit et veste mordorés et culotte d'un petit gris tendre, se disposait à partir : « Mon cher comte, lui dit-« il, je sors pour voir un peu le lever du soleil ; cette « *profession de foi d'un vicaire savoyard* m'en a donné « l'envie. Voyons si Rousseau a dit vrai. » Ils partent par le temps le plus noir ; ils s'acheminent ; un guide les éclairait avec sa lanterne, meuble assez singulier pour chercher le soleil ! Enfin, après deux heures d'excursion fatigante, le jour commence à poindre. Voltaire frappe des mains avec une véritable joie d'enfant. Ils étaient alors dans un creux, ils grimpent assez péniblement sur les hauteurs ; les quatre-vingt-deux ans du

philosophe pesant sur lui, on n'avançait guère, et la clarté arrivait vite. Voltaire s'accroche au bras du guide, se soutient sur M. de Latour, et les contemplateurs s'arrêtent sur le sommet d'une petite montagne. De là le spectacle était magnifique : les rochers du Jura, les sapins verts se découpant sur le bleu du ciel dans les cimes, ou sur le jaune chaud et âpre des terres ; au loin, des prairies, des ruisseaux ; les mille accidents de ce paysage qui précède la Suisse et l'annonce si bien ; enfin, la vue qui se prolonge encore dans un horizon sans bornes et un immense cercle de feu empourprant tout le ciel. Devant cette sublimité de la nature, Voltaire est saisi de respect : il se découvre, se prosterne, et quand il veut parler, ses paroles sont un hymne. « Je crois, je « crois en toi ! » s'écrie-t-il avec enthousiasme ; puis, décrivant avec son génie de poëte et la force de son âme le tableau qui réveillait en lui tant d'émotions, au bout de chacune des véritables strophes qu'il improvisait : « Dieu puissant, je crois, » répétait-il encore. »

Il est vrai que cet hommage de Voltaire s'arrêtait au Dieu de la nature et de la raison humaine. Se relevant ensuite vivement, il secoua la poussière de ses genoux et ajouta quelques paroles moqueuses contre les dogmes de la religion révélée.

7.

Un jour Voltaire eut pourtant le désir de revoir Paris. C'était le 5 février 1778 ; il partit par une de ces journées douces et tièdes que la nature laisse souvent éclore en hiver dans les vallées de la Suisse. Il arriva le 10 à Paris. Le bruit de son retour se répand aussitôt et une immense émotion éclate dans toute la ville. On ne s'abordait plus qu'en s'adressant cette question : « Savez-vous la grande nouvelle ! Voltaire est ici, Voltaire est revenu. » Il était descendu sur le quai des Théatins, qui

porte aujourd'hui son nom, chez le marquis de Villette. L'Académie et la Comédie vinrent les premiers lui faire leur cour. Le lendemain tout Paris accourut sur le quai, et Voltaire ne se montrait plus à la fenêtre sans être accueilli par les acclamations enthousiastes de la foule. C'était un triomphe comme nul autre homme n'en a rencontré un dans sa vie. Tout ce qu'il y avait d'illustre par le génie, la vertu, la naissance, assiégeait sa porte. L'Amérique, par la voix de Franklin, lui demandait sa bénédiction pour l'enfant qui devait régénérer les sciences et féconder l'œuvre de Washington. Voltaire se leva, imposa les mains sur la tête de l'enfant et dit avec une religieuse émotion : « *Dieu et la liberté!* »

Un jour Voltaire passait sur le Pont Royal, dans la voiture de M. de Villette; il fut reconnu et salué par le peuple, aux cris de *vive Voltaire*, *vive l'auteur de Mérope*, *vive le sauveur de Calas*. Un jeune avocat, nommé Vernier, ouvre la portière de la voiture, baise la main du patriarche et, se tournant vers le peuple, s'écrie : *A bas les rois*, *vivent les philosophes*. Un agent de police saisit le jeune homme au collet, la foule s'en mêle, on se dispute, on se bat, et partout retentissent les cris : *A bas les rois*, *vivent les philosophes*. Ainsi gronde déjà l'orage de la révolution qui s'avance; c'est le cri du 10 août qui se fait entendre, c'est l'émancipation de la pensée.

Le lundi 30 mars 1778, eut lieu au théâtre une scène qui ne s'était jamais vue, qui ne se reverra sans doute jamais. Voltaire s'était rendu en voiture à la Comédie-Française. Tout le peuple de Paris se tenait sur le chemin, la tête découverte. C'est dans les écrits de Grimm, un témoin oculaire, qu'il faut lire le récit de ce triomphe. « Quand on a vu, dit-il, ce vieillard, chargé de tant d'années et de tant de gloire, quand on l'a vu descendre, appuyé sur deux bras, l'attendrissement et l'admiration ont été au comble. La foule se pressait pour pénétrer jusqu'à lui; elle se pressait davantage pour

le défendre contre elle-même. Les comédiens jouèrent *Irène*, une des dernières pièces de Voltaire, l'une de ses plus défectueuses. Cet enfant de sa vieillesse fut accueilli avec une respectueuse sympathie; on plaça une couronne de laurier sur la tête de Voltaire, et comme il voulait la retirer, on le supplia de la garder. Sur le théâtre même parut le buste du poëte, autour duquel les acteurs et les actrices soulevaient des guirlandes. Au sortir du spectacle, les femmes le portèrent pour ainsi dire dans leurs bras jusqu'à son carrosse. On voulut dételer les chevaux, comme si les hommes seuls étaient dignes de traîner le dieu Voltaire. Le peuple criait avec transport: « Vive Voltaire ! » Arrivé à la porte de l'hôtel où il était descendu, le poëte, accablé par cette démonstration, s'écria : « Vous voulez donc m'étouffer « sous des roses. »

Voltaire régnait alors sur la cour et sur le peuple; mais la mort devait être voisine du triomphe. Cette mort est restée enveloppée de mystère. Voltaire, toujours malade, menaçait de vivre cent ans comme Fontenelle, et il n'en avait encore que quatre-vingt-quatre. Très-sobre et très-réglé dans ses habitudes de table, il buvait seulement beaucoup de café. A ceux qui lui disaient que c'était un poison, il répondait avec son esprit ordininaire et en faisant allusion à son âge: « Vous avouerez du moins que c'est un poison lent. » Ce n'est point le café qui a tué Voltaire.

C'est le 30 mai 1778 que Voltaire mourut. Le clergé de Saint-Sulpice, par un acte d'intolérance dont notre histoire n'offre que trop d'exemples, lui refusa la sépulture. Il allait donc, selon ses propres expressions, être *jeté à la voirie*, quand l'abbé Mignot, son neveu, emporta secrètement et en toute hâte le corps du défunt dans un monastère dont il était abbé. Telles étaient alors les passions dites religieuses, que le prieur fut destitué pour cet acte de convenance et de charité chrétienne.

Mais les véritables funérailles de Voltaire eurent lieu treize ans après cette inhumation furtive. Le 11 juin 1791, il fut porté au Panthéon par ordre de l'assemblée nationale. Ce triomphe posthume, ce mort traîné par douze chevaux blancs, ces honneurs inusités par lesquels la révolution reconnaissait son père, ce temple de la gloire ouvert à celui qui avait défendu les droits de la raison et de l'humanité, tout cela était plus qu'une vaine cérémonie. Les penseurs y virent le sacre de la philosophie, la condamnation des préjugés et un présage de la liberté de conscience.

8.

Nul écrivain français n'est plus difficile à juger dans son ensemble que Voltaire. Comme le Protée de la fable, il défie en quelque sorte la critique par la variété de ses transformations. Disons d'abord un mot de ses opinions philosophiques — le seul point sur lequel on le retrouve toujours le même. C'est avec une monstrueuse injustice qu'on l'a accusé d'athéisme. Toute sa vie, tous ses écrits, sans oublier sa correspondance, donnent le plus éclatant démenti à une erreur volontaire que ses ennemis ont trouvé bon de propager. N'est-ce pas lui qui a dit :

> Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

N'est-ce pas lui qui au bord de la tombe écrivait cette profession de foi :

> O Dieu qu'on méconnaît, ô Dieu que tout annonce,
> Entends les derniers mots que ma bouche prononce :
> Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta loi ;
> Mon cœur peut s'égarer, mais il est plein de toi !

N'est-ce pas encore Voltaire qui s'écrie en voyant l'ordre admirable du monde :

L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer
Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger.

Pour ceux qui ont lu les ouvrages en prose et en vers de cet auteur immortel, il est d'ailleurs inutile d'insister sur une vérité aussi claire que le soleil. Voltaire ne doutait point de l'existence de Dieu. Mais, dira-t-on, son Dieu n'était point le Dieu des croyants. Entend-on par là qu'il était arrivé à admettre la nécessité d'une cause première ou d'un être suprême par les lumières de la raison, par les calculs de la science, par les démonstrations de la géométrie? Il se peut, mais il tenait aussi compte des mouvements de la conscience humaine et des aspirations du sentiment. Un autre dogme, ou, pour mieux dire, un autre axiome avait également pris racine dans son âme parmi les ruines de l'édifice religieux, c'était l'immortalité de l'âme. « L'immortalité de l'âme n'est pas une vérité probable, mais une vérité mathématique. Dieu est sage, il proportionne les moyens à la fin; or la destinée de l'âme est immense, et la vie physique mesurée, a quelques jours. Dieu est juste; il donne à chacun selon ses œuvres; or toute punition et toute récompense n'est pas donnée ici-bas. » Qui a écrit cela? Voltaire.

Dans sa guerre contre l'Église, Voltaire n'était pas aussi éloigné de la tradition religieuse qu'on a bien voulu le prétendre. J'aime à emprunter sur ce point le langage d'un éloquent écrivain moderne. « Ce qui fait de la colère de Voltaire un grand acte de la Providence, dit M. Edgar Quinet, c'est qu'il frappe, il bafoue, il accable l'Église infidèle par les armes de l'esprit chrétien. Humanité, charité, fraternité, ne sont-ce pas les sentiments révélés par l'Évangile? Il les retourne avec une force irrésistible contre les violences des faux docteurs de l'Évangile. L'ange de colère verse dans la Bible, sur les villes condamnées, tout ensemble le soufre et le bi-

tume, au milieu des sifflements des vents; l'esprit de Voltaire se promène ainsi sur la face de la cité divine. Il frappe à la fois de l'éclair, du glaive, du sarcasme. Il verse le fiel, l'ironie et la cendre. Quand il est là, une voix le réveille et lui crie : « Continue! » Alors il recommence, il s'acharne; il creuse ce qu'il a déjà creusé; il ébranle ce qu'il a déjà ébranlé; il brise ce qu'il a déjà brisé! Car une œuvre si longue, jamais interrompue et toujours heureuse, ce n'est pas l'affaire seulement d'un individu; c'est la vengeance de Dieu trompé, qui a pris l'ironie de l'homme pour instrument de colère. »

Il suffira d'indiquer ce point de vue; d'autres pourront l'étendre et se demander si, malgré son masque de philosophe, Voltaire n'a point rendu plus de services aux idées chrétiennes qu'il ne leur a fait de tort; si son impiété, toute blamable qu'elle soit aux yeux des croyants, n'a point ramené la foi aux sources dont l'Église n'aurait jamais dû l'éloigner.

Je me hâte, au reste, d'abandonner ces hauteurs métaphysiques pour rentrer dans mon sujet qui est la littérature. Une erreur trop répandue, surtout à l'étranger, est de ne considérer en grande partie Voltaire que comme un poëte tragique. Beaucoup ne voient guères en lui que l'auteur de *Zaïre*, de *Sémiramis* et de *Mérope*. Le théâtre est pourtant, il faut le dire, un des moindres fleurons de sa couronne. Sur le terrain de la tragédie, Voltaire ne peut subir la comparaison ni avec Racine, ni avec Corneille. Faut-il aller aussi loin que Victor Hugo et ranger, avec le chef du drame romantique, « les tragédies de Voltaire parmi les œuvres les plus informes que l'esprit humain ait jamais produites? » Sans s'avancer jusque-là, il est juste de reconnaître que Voltaire, comme auteur dramatique, ne mérite de passer qu'après les maîtres. Je ne m'étonne donc point que ces œuvres théâtrales soient de celles que la réaction littéraire de 1830 a le moins ménagées.

Pour dire toute ma pensée, je crains bien que, au point de vue de l'art, la lecture de Shakspeare n'ait été fatale au poëte français. Dans son commerce avec l'Eschyle anglais, Voltaire avait puisé des idées d'agrandissement de la scène française, des velléités de rénovation dramatique; mais enchaîné par goût à la forme littéraire de Racine, à l'harmonie des beaux vers, comme on disait alors, il n'eut ni la hardiesse, ni peut-être la force de changer le moule dans lequel il allait introduire quelques éléments étrangers. De ces compromis entre les deux genres, de cette alliance hétéroclite, résulte un ensemble bizarre et choquant pour les connaisseurs. Je n'en citerai qu'un exemple et je le prendrai dans *Sémiramis*, qui fut composée par Voltaire deux ans après son retour d'Angleterre. On y reconnaît l'ombre du père de Hamlet transportée à Babylone. Cet emprunt et plusieurs autres que l'auteur a voulu encadrer de force dans la construction racinienne, font de *Sémiramis* plutôt un mélodrame rimé qu'une tragédie. Voltaire, qui avait le tort de ne point lire assez l'Évangile, y eût trouvé, même au point de vue de l'art, un excellent conseil, celui « de ne point verser du vin nouveau dans de vieilles outres. » Ce jugement sur des tragédies qui, malgré de grands défauts, étaient les meilleures du XVIIIe siècle, semblera peut-être sévère; mais, après tout, c'était un peu celui de Voltaire lui-même. « Vous savez bien, fripon que vous êtes, écrivait-il à l'abbé Voisenon, que les tragédies de Crébillon ne valent rien, et je vous avoue en conscience que les miennes ne valent pas mieux; je les brûlerais toutes si je pouvais, et cependant j'ai encore la sottise d'en faire, comme le président Hubert jouait du violon à soixante et dix ans, quoiqu'il en jouât fort mal et qu'il fût cependant le meilleur violon du parlement. » Voltaire était de même le premier auteur tragique de son temps, quoique ses tragédies ne résistent point à l'analyse d'un goût sévère.

Il eût même pu se dispenser de reprendre un à un les sujets traités par Crébillon, le tout pour le jeu assez puéril de constater une supériorité qui n'ajoute rien à sa gloire.

Ce n'est d'ailleurs pas au point de vue de l'art que nous devons juger les tragédies de Voltaire. Il faut les envisager comme il les envisageait lui-même, et y chercher plutôt des actes de l'esprit humain que des œuvres de haute poésie. Ainsi considérées, elles prennent tout à coup des proportions gigantesques. Pour Voltaire, le théâtre était une tribune; du haut de cette tribune sonore, il parla plus de soixante ans au peuple français avec une verve, une éloquence, quelquefois même un attendrissement dont on chercherait vainement le modèle chez les plus hardis et les plus fameux prédicateurs de doctrines. Ses tragédies, osons le dire, étaient des pamphlets en vers et en action; mais c'était le pamphlet politique ou religieux élevé à une hauteur qu'il n'avait jamais atteinte avant Voltaire, et qu'il n'atteindra peut-être jamais après lui. C'est l'auteur qui parle. Si je consulte les intérêts de l'art, là est le défaut; mais si je consulte les intérêts de l'esprit humain, quels magnifiques enseignements, quels sages préceptes, quels sublimes élans de l'âme vers la liberté! Ses personnages traduisent moins leur sentiment que la pensée intime du poëte; mais comme cette pensée, revêtue du grand charme des vers, sait trouver l'âme du spectateur! Quel est le plus grand, de Racine faisant pleurer le roi et la cour, ou de Voltaire régnant sur tout un peuple dont il élève les sentiments, dont il éclaire les instincts, dont il retrempe la force, dont il prépare le réveil, dont il adoucit et anoblit les mœurs, dont il dirige les passions vers un idéal de justice? Les artistes répondront que c'est Racine, les philosophes diront que c'est Voltaire.

8.

Quand même la critique, rendue de nos jours plus difficile par la comparaison avec les théâtres étrangers, refuserait à Voltaire le titre de grand auteur dramatique, n'en resterait-il pas d'ailleurs un grand homme? Il a tant d'autres planches pour se sauver du naufrage! Cet universel génie a touché à tout, et dans tous les sentiers de l'esprit humain il a laissé des traces de lumière. Chamfort cite pourtant, à propos de l'universalité de Voltaire, une anecdote qui mérite d'être recueillie : D'Alembert se trouvait chez Voltaire avec un célèbre professeur de droit à Genève. Celui-ci, admirant l'universalité de Voltaire, dit à d'Alembert : « Il n'y a qu'en droit public que je le trouve un peu faible. — Et moi, dit d'Alembert, je ne le trouve un peu faible qu'en géométrie... » Il y avait sans doute du vrai dans ces jugements, qui pourraient se multiplier à l'infini. Voltaire n'avait point touché le fond des connaissances humaines. Les esprits spéciaux, comme on dit maintenant, ont le droit de le trouver superficiel chacun dans son département; mais ce qu'il avait de plus qu'eux, ce qui le distingue et le place partout au premier rang, c'est qu'il savait rendre la science aimable. Dans toutes les directions de l'étude, il a su répandre des idées générales, les grâces de l'esprit et une sûreté de coup d'œil qui se trouve rarement en défaut. On peut sans doute, dans ses jugements, relever beaucoup d'erreurs, mais les erreurs elles-mêmes combattent presque toujours au service d'une vérité.

Sans être historien de premier ordre, il a créé la critique historique. Dans tous ses ouvrages, il se montre quelquefois inégal, médiocre jamais. La clarté de ses vers peut donner le change aux esprits lourds et pénibles qui seraient tentés d'y voir un indice de frivolité; mais cette légèreté apparente cache toujours un dessein forte-

ment conçu, une érudition profonde et une laborieuse recherche du vrai : « Les Français ne savent pas, dit-il quelque part, combien je prends de peine pour ne point leur en donner. » Là est le secret du succès de Voltaire, de son immense et éternelle popularité. En tout et partout il a fait la lumière. La clarté, le goût, un esprit intarissable et bien français, un tour vif, concis, élégant, une ironie agréable et qui coule de source, des traits de bon sens qui étonnent par la profondeur des coups qu'ils portent, parfois des beautés de style qui naissent de la pensée, et qui ravissent sans qu'elles aient coûté d'efforts à l'écrivain, une justesse d'idées et de sentiments qui s'élève très-haut pour redescendre ensuite aux plus petites choses, telles sont les qualités que Voltaire répand à pleines mains sur l'histoire. Est-ce à dire pour cela que son *Siècle de Louis XIV*, et son *Histoire de Charles XII* et *de Pierre le Grand* soient des monuments où il n'y ait rien à contredire? Non, certes : Voltaire était placé trop près de certains événements pour les bien juger. Il s'est trop laissé enivrer par la gloire du *grand roi et du grand règne ;* mais on trouve dans ses ouvrages une foule de perspectives alors nouvelles qui ont rajeuni, en l'élevant, la forme historique. Il y a loin de lui comme historien à certains écrivains modernes; mais sans les travaux de Voltaire, sans cette sagacité pénétrante et ce raisonnement fin dont il a donné le modèle, ces derniers venus n'auraient peut-être point réussi à se produire.

J'ai parlé de clarté; c'est surtout dans ses ouvrages philosophiques, dans son *Essai sur les mœurs*, qu'il faut chercher cette qualité précieuse. Plus que tout autre, Voltaire contribua à dégager la langue française. En coupant la queue des longues périodes, il sut être leste et bref, sans être sec. On peut trouver néanmoins qu'il imposa trop de sacrifices aux ornements de la pensée. Son style est plus rapide et plus harmonieux que coloré. Il a créé en France la langue de l'esprit et de la raison,

laissant à Jean-Jacques Rousseau, son rival, l'honneur de nous donner celle de l'imagination et du sentiment. Voltaire avait la haine des phrases : « Vos belles phrases! lui dit-on un jour. — Mes belles phrases! mes belles phrases! reprit-il avec une certaine colère, apprenez que je n'en ai pas fait une de ma vie. » C'est en effet un des traits qui le caractérisent : Voltaire fut grand écrivain sans courir tout essoufflé après l'art d'écrire.

Comme poëte, il fut inférieur à beaucoup des grands maîtres du siècle de Louis XIV; ses vers ne valent pas ceux de Racine, ni de Boileau, ni de Corneille. Sa *Henriade* est un mauvais poëme épique et une bonne action. « *C'est pour être immortel*, disait-il, que *j'ai fait la Henriade.* » Voltaire est immortel, mais c'est plutôt malgré son épopée. Ce qu'il faut admirer dans ce récit en vers, c'est l'intention du poëte réclamant au nom de l'humanité contre les horreurs du fanatisme, vouant la Saint-Barthélemy à l'exécration de l'histoire, opposant la tolérance du règne de Henri IV à la grandeur farouche et despotique du règne de Louis XIV. Où Voltaire est réellement immortel sans presque s'en douter, c'est dans ses épîtres et ses poésies légères. *Les Tu et les Vous* méritent plus de vivre que les douze chants de *la Henriade*.

Enfin il a créé un genre de romans dans lequel il n'a point eu de modèle et n'aura jamais que des imitateurs impuissants. *Zadig*, *Micromegas*, *l'Homme aux quarante écus*, *Candide* surtout, sont des chefs-d'œuvre qui résument tout l'esprit français, toute la philosophie du XVIIIe siècle, tout Voltaire.

N'oublions pas non plus sa vaste correspondance. Toutes les fois que la liberté d'opinion aura besoin de lutter contre les violences et les envahissements de la théocratie, c'est dans les *Lettres* de Voltaire qu'elle ira chercher ses meilleures armes.

Nulle vie ne montre plus que la sienne l'immense force d'une idée. Inférieur dans plusieurs directions aux

poëtes et aux génies du premier ordre, il n'en est pas moins le plus grand homme qui ait jamais régné en France sur tout un siècle. Cette idée à laquelle Voltaire avait consacré ses talents si divers, son courage, sa féconde intelligence, qu'il a poursuivie jusqu'à la mort avec l'ardeur militante d'un Titan, qu'on retrouve jusque dans ses ouvrages les plus frivoles, qui éclaire, domine et vivifie ses chefs-d'œuvre, c'est l'affranchissement de la pensée humaine.

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage.

Ce vers de Voltaire dit tout l'homme. Avait-il le droit de l'écrire? Oui, car il prouva l'innocence de Calas que les tribunaux du temps avaient condamné au supplice de la roue (1), et fit réhabiliter la mémoire de ce malheureux. Il fit rentrer dans leur pays et dans leurs biens la femme et les enfants de Calas qui avaient été bannis de France. Il sauva les Sirven, il voulut sauver Labarre (2). Voltaire ne fut jamais si éloquent que quand il demanda justice contre la justice humaine.

Enfin, quand on examine les œuvres de Voltaire, il en est une que je m'en voudrais de passer sous silence, une qui dépasse toutes les autres et à laquelle il a autant travaillé que Jean-Jacques Rousseau, une œuvre de paix sociale et d'amour, du moins dans les commencements : je parle de la révolution française.

(1) Calas était un négociant de Toulouse, né en 1698. Il était protestant. Un de ses fils, aussi protestant, ayant abjuré, fut trouvé étranglé chez lui. On accusa le père de l'avoir assassiné, et le parlement de Toulouse, malgré l'invraisemblance de l'accusation, condamna Calas à une majorité de huit voix contre cinq. Cet arrêt fut exécuté le 9 mars 1762. Calas fut plus tard reconnu innocent. C'est, aussi bien que celui de Lesurques injustement condamné à mort et exécuté pour l'assassinat du courrier de Lyon, un de ces exemples effrayants de nos erreurs judiciaires qui s'élèvent avec tant de force contre la peine de mort, cet assassinat légal, qui déshonore les sociétés modernes.

(2) J.-F. Lefèvre, chevalier de Labarre, jeune étudiant, fut condamné à être brûlé vif par le tribunal d'Abbeville (1766), pour avoir, en jouant, mutilé un crucifix. Il avait à peine dix-huit ans. Le parlement de Paris lui accorda, pour toute faveur, d'avoir la tête tranchée avant d'être jeté dans le bûcher.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

3° LANGUE D'OC.

4° LANGUE D'OIL.

CHAPITRE II.

XIIe ET XIIIe SIÈCLES.

1° LES POËTES. — LE ROMAN DE LA ROSE.

2° LES FABLIAUX.

4° COMMINES.

CHAPITRE V.

XVIe SIÈCLE.

1° CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

2° CALVIN.

CHAPITRE VII.

XVIe SIÈCLE.

1° MONTAIGNE.

2° LA BOÉTIE.

CHAPITRE VIII.

XVIe SIÈCLE.

1° MAROT.

2° MARGUERITE DE VALOIS.

CHAPITRE IX.

XVIe SIÈCLE.

1° JOACHIM DU BELLAY.

CHAPITRE XI.

XVIe SIÈCLE.

MALHERBE.

CHAPITRE XII.

LE RÈGNE DE LOUIS XIII.

CHAPITRE XIII.

LE THÉATRE.

COMMENCEMENTS DE NOTRE THÉATRE.

CHAPITRE XIV.

XVIIe SIÈCLE.

1° PIERRE CORNEILLE.

CHAPITRE XVI.

XVIIe SIÈCLE.

1° PASCAL.

2° MALEBRANCHE.

CHAPITRE XVII.

XVIIe SIÈCLE.

LOUIS XIV.

CHAPITRE XVIII.

XVIIe SIÈCLE.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

CHAPITRE XIX.

XVIIe SIÈCLE.

RACINE.

CHAPITRE XX.

XVIIe SIÈCLE.

MOLIÈRE.

CHAPITRE XXI.

XVIIe SIÈCLE.

BOILEAU.

CHAPITRE XXII.

XVIIe SIÈCLE.

LA FONTAINE.

CHAPITRE XXIII.

XVIIe SIÈCLE.

REGNARD.

CHAPITRE XXIV.

XVIIe SIÈCLE.

BOSSUET.

CHAPITRE XXV.

XVIIe SIÈCLE.

FÉNELON.

CHAPITRE XXVI.

XVIIe SIÈCLE.

MASSILLON.

CHAPITRE XXVII.

XVIIe SIÈCLE.

1° LAROCHEFOUCAULD.

2° LABRUYÈRE.

CHAPITRE XXVIII.

XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES.

LESAGE.

CHAPITRE XXIX.

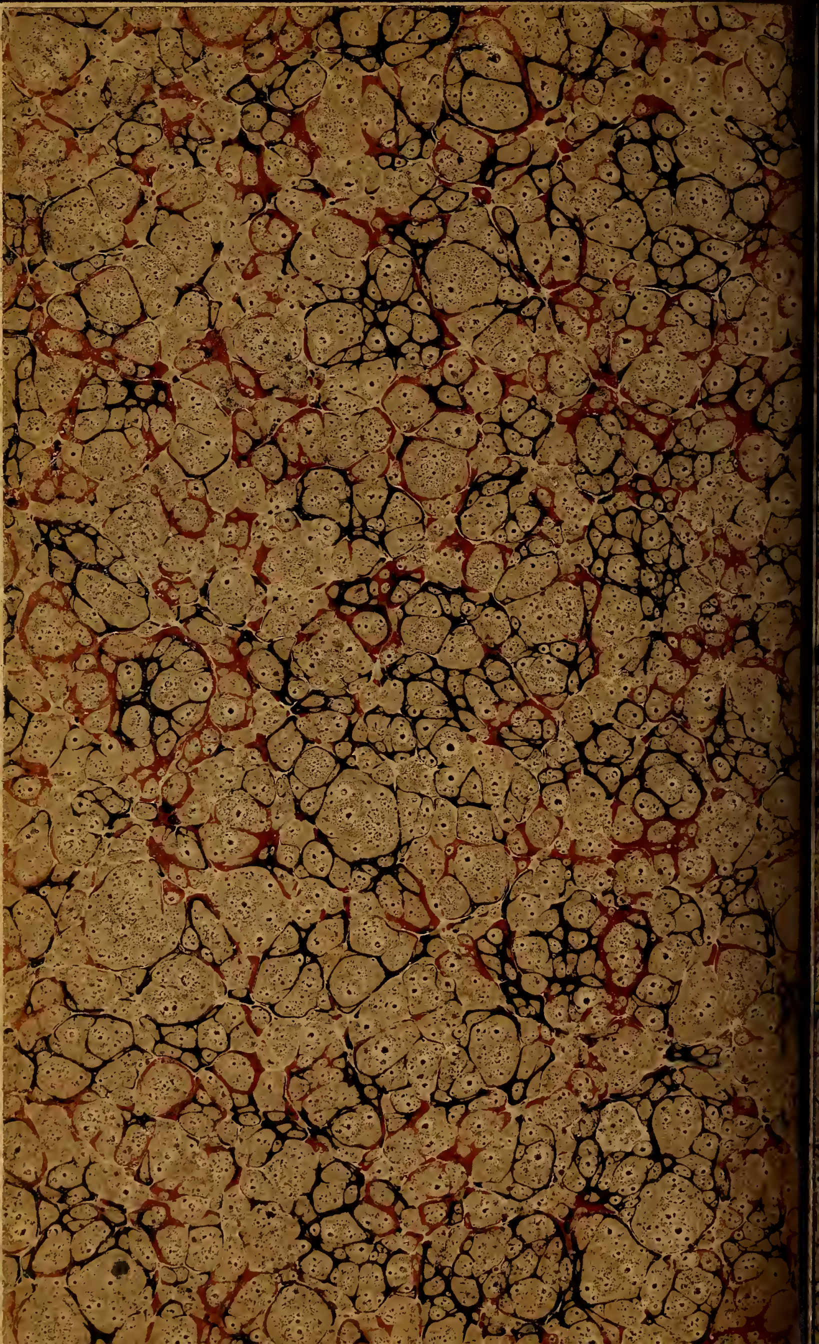
XVIIIe SIÈCLE.

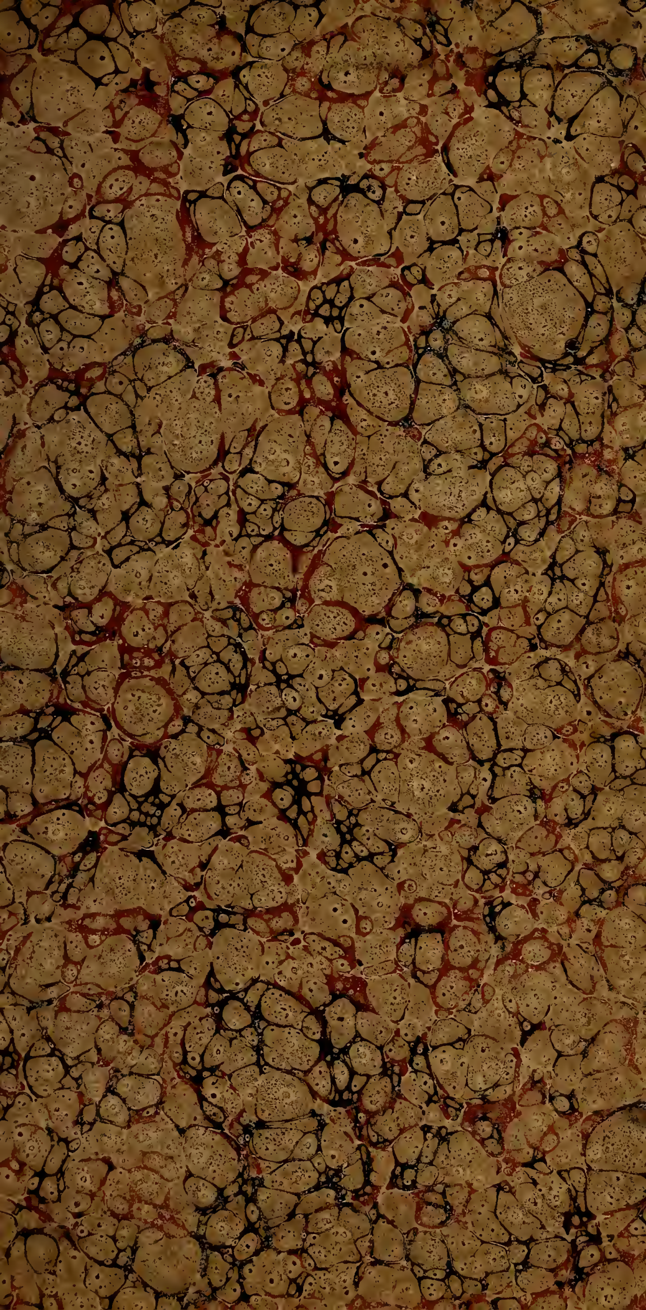
CHAPITRE XXX.

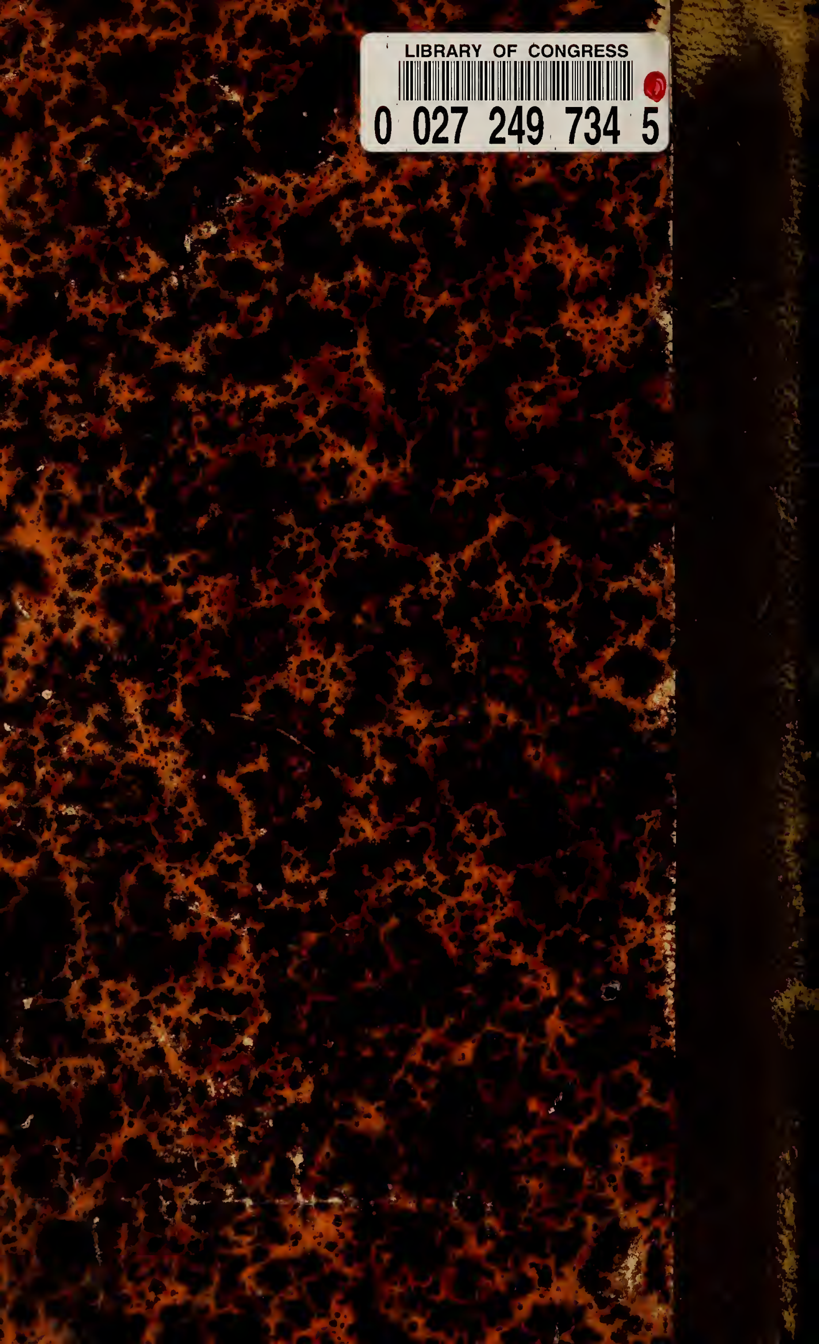
XVIIIe SIÈCLE.

VOLTAIRE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.






LIBRARY OF CONGRESS
0 027 249 734 5